



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

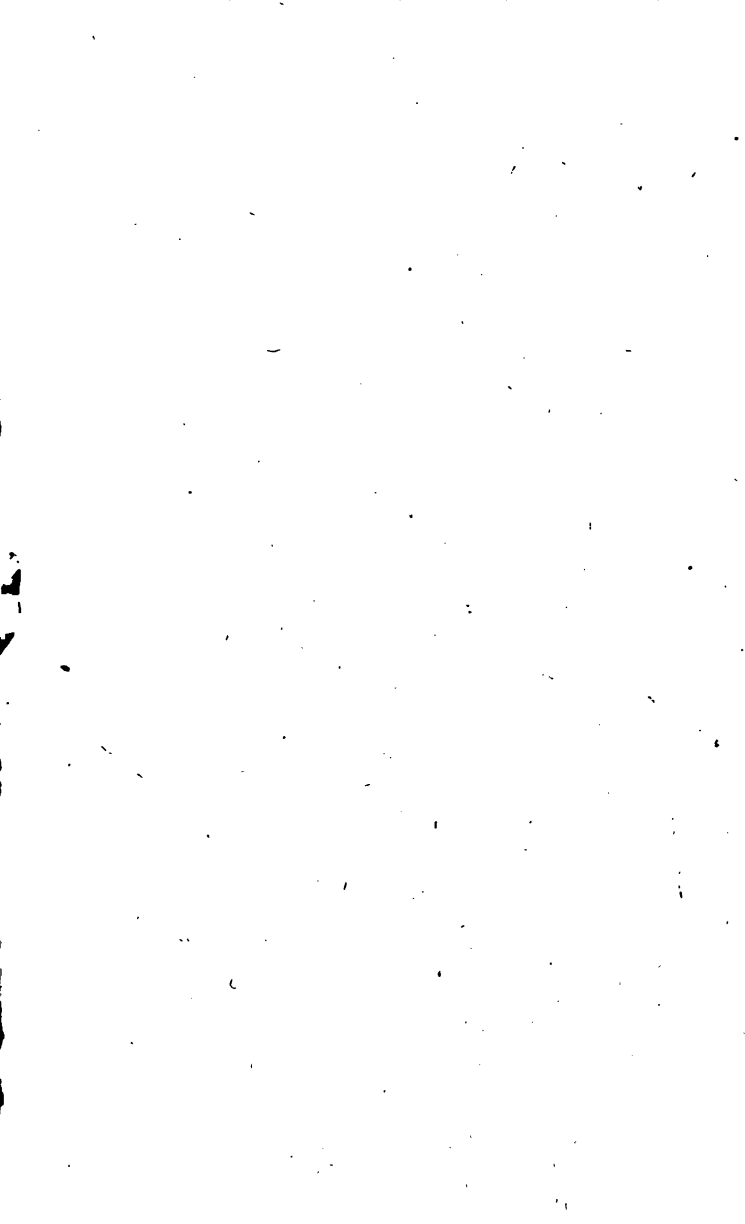


UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT





H. N. 459





DICTIONNAIRE
D'HISTOIRE NATURELLE.

TOME SECOND.

DEPARTMENT OF THE ARMY

HEADQUARTERS, WASHINGTON, D. C.

FORM 3-50 (REV. 1-1-50)

DICTIONNAIRE R A I S O N N É U N I V E R S E L D'HISTOIRE NATURELLE;

C O N T E N A N T

L' H I S T O I R E

DES ANIMAUX , DES VÉGÉTAUX ET DES MINÉRAUX,
Et celle des Corps célestes, des Météores, & des
autres principaux Phénomènes de la Nature.

A V E C

L'HISTOIRE ET LA DESCRIPTION

DES DROGUES SIMPLES TIRÉES DES TROIS REGNES ;
Et le détail de leurs usages dans la Médecine , dans l'Economie
domestique & champêtre , & dans les Arts & Métiers.

*Par M. VALMONT DE BOMARE, Démonstrateur
d'Histoire Naturelle ; Honoraire de la Société Economique
de Berne ; Associé de l'Académie Royale des Sciences,
Belles Lettres & Arts de Rouen ; Correspondant de la Société
Royale des Sciences de Montpellier ; Associé de l'Académie
Royale des Belles Lettres de Caen ; Membre de la Société
Littéraire de Clermont-Ferrand.*

T O M E S E C O N D.



A P A R I S ,

Chez { DIDOT, le Jeune, Quai des Augustins.
MUSIER, Fils, Quai des Augustins.
DE HANSY, Pont-au-Change.
PANCKOUCKE, rue & près de la Comédie Française.

M. D C C. L X I V.

Avec Approbation , & Privilège du Roi.





DICTIONNAIRE

RAISONNÉ

D'HISTOIRE NATURELLE.

CIBOULE. *Voyez au mot OIGNON.*

CICINDELES, Cicindela. De tous les insectes coléoptères, le Cicindele est le plus beau : c'est un genre d'insecte, dont le caractère est d'avoir les antennes menues comme un fil, & sétacées, les mâchoires élevées & dentées, le corselet d'un rond angulaire. M. Linnæus en cite de six espèces, la première, court avec vitesse & vole de même, ainsi que les autres Cicindeles. Tout son corps est de couleur d'or ; le dessus des écus des ailes de couleur verte, ponctuée de blanc : elle a tête verdâtre, les ailes brunes, les yeux noirs, le corps court, les pieds longs & menus, ainsi que les antennes : elle se trouve au printemps dans les prairies stériles. La deuxième espèce est noirâtre & habite les bois. La troisième est verdâtre & fréquente le bord des eaux. La quatrième a les ailes d'un noir tirant sur le bleu. La cinquième est d'un verd bleu : ses antennes sont composées de dix articles. La sixième enfin a la poitrine d'un bleu luisant, & les élytres de couleur minime.

CIEGÉE-ETE. Petit crustacé du Brésil, ou espèce de petit cancre, connu des Portugais. Il est de forme quadrée, gros comme une aveline. Sa coquille est d'un brun jaunâtre. Sa chair est en usage dans le Brésil, soit en aliment ou en médecine, pour guérir d'une maladie qu'on y nomme *Mia*.

CIEL, *Calum*. Suivant l'idée populaire, c'est cet orbe azuré & diaphane qui environne la terre. Cette voûte, d'une belle couleur d'azur si douce, si uniforme & si seraine, n'est autre chose qu'une vapeur ténue & légère, qui, par l'éloignement, paroît être de cette agréable couleur; sa ténuité laisse voir à travers, les planètes & ces étoiles lumineuses, que l'œil trompé croit placées sur un fond azuré.

En astronomie, on entend par Ciel, cette région immense, dans laquelle les étoiles, les planètes & les comètes se meuvent avec cet ordre admirable & harmonieux, imprimé par la main Divine. On divise ce monde céleste en Ciel proprement dit, qui contient le *Firmament* où sont les *Etoiles*; & en Cieux des *Planètes* qui sont au-dessous des Etoiles. *Voyez* ces mots.

Les Anciens avoient regardé les Cieux comme solides & incorruptibles, c'est-à-dire n'étant point sujets à la moindre altération. Cependant les observations modernes, faites par le moyen des lunettes d'approche, nous apprennent que dans le soleil ou les planètes, il se forme continuellement de nouvelles taches ou amas de matières très considérables, qui se détruisent ou se corrompent ensuite, & qu'il y a des étoiles qui changent, qui disparaissent ou qui paroissent tout à coup.

Newton a très bien démontré, par les phénomènes des corps célestes, par les mouvemens continuels des planètes, dans la vitesse desquelles on ne s'aperçoit d'aucun ralentissement, & par le passage libre des comètes vers toutes les parties des Cieux, qu'ils sont un espace immense absolument vuide de toute matière, si on en excepte la masse des planètes, des comètes, ainsi que leurs atmosphères.

CIERGE ÉPINEUX, **CIERGE DU PÉROU**, **FLAMBEAU DU PÉROU**, *Cereus Peruvianus*. C'est une plante originaire du Pérou, & dont on compte jusqu'à treize espèces. Elle est remarquable par sa forme singulière & par sa hauteur, qui attirent les yeux de ceux qui vont voir les serres du Jardin du Roi. Cette plante, qui a été décrite si exactement par M. de Jussieu, est anguleuse & garnie de piquans. Son écorce est d'un verd gai, tendre, lisse, & couvre une substance charnue, blanchâtre,

pleine d'un suc glaireux ; au milieu de laquelle on trouve un corps ligneux , de quelques lignes d'épaisseur , aussi dur que le chêne. La fleur est sans odeur , composée d'une vingtaine de pétales longues de deux pouces , lavées de pourpre clair à leur extrémité : elle est relevée par une infinité d'étamines. A cette fleur succède un fruit semblable à celui du poirier sauvage , charnu , couvert d'une membrane velue & visqueuse. Ce fruit ne meurt point dans ce pays ci ; mais aux Barbades , les habitans en cultivent une espèce autour de leurs habitations , à cause de son fruit qui est de la grosseur d'une poire de bergamotte , & d'une odeur des plus agréables.

Le Cierge épineux , que l'on voit au Jardin du Roi , y fut planté au commencement du siècle , sous la Surintendance de M. Fagon. Cette plante n'avoit alors que trois ou quatre pouces de long , sur deux & demi de diamètre. On a observé que d'une année à l'autre , elle prenoit un pied & demi environ d'accroissement. La crue de chaque année se distingue par autant d'étranglemens de la tige. En 1716 , il étoit déjà parvenu à vingt-trois pieds de hauteur. A sa douzième année , il a commencé à pousser des fleurs , & il en donne ordinairement en été en différens endroits. Peu d'espèces donnent des fleurs dans nos climats : on ne compte guère que celles du Jardin Royal à Paris & des Jardins de Botanique de Leyde & d'Amsterdam qui aient paru en floraison. On ne peut voir , sans surprise , qu'une plante avec des racines si courtes , & avec aussi peu de terre , puisse pousser des jets d'une si grande hauteur. Cette plante , ainsi que l'*Opuntia* , se multiplie très facilement de bouture. On coupe une de ces tiges , que l'on laisse dans un lieu sec quinze jours ou trois semaines pour consolider la blessure ; & en Juin ou Juillet , on la pique en terre où elle prend très bien racine.

CIGALE ou CHANTEUSE, en latin *Cicada*. La Cigale est une véritable mouche hémiptère , ou du genre de celles qui ont quatre ailes , & qui portent une scie. Elle est la plus grande de toutes les mouches que produit l'Europe. On en distingue de trois espèces principales , qui diffèrent en grandeur & en couleur ; mais qui du

reste se ressemblent , ainsi que les autres , par les parties essentielles. L'espece la plus grande égale en grosseur le hanneton. Il ne faut pas confondre cette mouche avec certaines sauterelles , que le peuple de quelques Provinces appelle improprement *Cigales*. Il n'y a aucune ressemblance entre l'une & l'autre.

La tête de la Cigale est large , courte , & comme applatie. Ses yeux sont à facettes & placés en faillie aux deux côtés de la tête : elle a , ainsi que les mouches ordinaires , trois yeux lisses sur la partie supérieure de la tête , & des antennes très courtes. Son corcelet , qui est ce que l'on appelle , dans les grands animaux , la *Poitrine* , est un peu rond , composé de deux pieces qui se meuvent indépendamment l'une de l'autre. Il est d'un brun luisant , presque noir , bordé d'un jaune brun dans la plus grande espece. Elle a quatre ailes , belles , grandes , minces , déliées , chargées de croix , comme marquetées , transparentes & posées en toit. Le reste du corps est formé de huit anneaux écailleux , qui vont toujours en décroissant de grosseur. Elle n'a pour bouche qu'une trompe faite avec l'art ordinaire de la Nature , & qui est en dessous , c'est-à-dire pliée sous la poitrine : elle lui sert à puiser dans les vaisseaux des feuilles & des branches , le suc qui y est contenu ; car elle en fait sa nourriture , & non point de rosée comme le disoient les Anciens.

C'est vers le tems de la moisson que les Cigales se font entendre : on ne les trouve en France , que dans les parties méridionales , comme en Provence & en Languedoc. M. Duhamel en a cependant trouvé dans le Gatinois.

Les mâles se distinguent facilement des femelles ; & ils ont les uns & les autres des parties d'une structure admirable , digne de notre curiosité , & appropriés par la Nature à l'usage auquel elles sont destinées. Les femelles ont au derriere une scie , dont nous verrons la fonction. Les mâles sont pourvus , sous le ventre , de petites timbales , destinées à chanter leurs amours , & à appeller leurs femelles.

La propagation des especes étant une des vûes principales de la Nature , elle y a pourvu dans tous les ani-

maux d'une maniere admirable , tant par la composition que par la variété des instrumens qu'elle y a nés. Un grand nombre d'insectes mènent une vie errante : ils sont souvent très loin les uns des autres , & ne se rencontreroient peut-être jamais , si la Nature n'avoit marqué un certain tems de leur vie pour les forcer à se joindre. Les insectes rampants , & ceux qui vivent sous terre , sont poussés l'un vers l'autre par un sentiment qui attire les deux sexes. Les insectes , dont la vie se passe en l'air , occupés à chercher leur nourriture sur les fleurs & sur les plantes , savent se reconnoître de loin , lorsque le besoin pressant les anime.

Parmi les Cigales , c'est le mâle qui , par son chant , instruit de ses desseins la femelle , quoiqu'elle soit quelquefois fort éloignée. Il est étonnant qu'en Languedoc & en Provence , où ces mouches sont si communes , on croie que c'est la femelle qui chante. C'est dans l'Histoire des Insectes de M. de Réaumur , qu'il faut chercher le détail de la structure merveilleuse de l'organe , dont le bruit est destiné à appeller la femelle. Nous ne pouvons en donner ici qu'une esquisse très imparfaite.

On observe sous le ventre de la Cigale mâle , à la suite de ses six jambes , qui sont courtes & d'égale longueur , deux calottes écailleuses , que l'animal ouvre & ferme à volonté. Ces calottes couvrent des cavités que l'on peut nommer *Timbales* , à cause de leur ressemblance avec cet instrument militaire. Dans chacune de ces timbales , on observe plusieurs cavités séparées par diverses membranes : on y observe un triangle écailleux très solide. La membrane qui est au-dessous de ce triangle , est fine , bien tendue , & présente les couleurs les plus vives de l'arc-en-ciel. On peut voir encore cette membrane dans toute sa beauté , même dans l'animal desséché. L'examen anatomique a fait voir à M. de Réaumur deux muscles , qui , en se contractant & se relâchant alternativement & avec célérité , rendent alternativement convexe & concave une membrane résonnante , pleine de rugosités , & ayant la roideur d'un parchemin sec : l'air , agité par cette membrane , est modifié dans les diverses cavités dont nous avons parlé. Cette mécanique est démontrée , parcequ'en tirillant ces muscles , on fait chanter une

Cigale , quoique morte , pourvu que les parties soient encore fraîches. Un petit papier roulé , & frotté doucement sur la timbale , la fait raisonner. La Cigale vivante exécute en gastyrymithe ou ventriloque , ce que nous faisons par le mouvement des doigts.

La scie , dont la femelle est armée , ne présente pas moins de merveilles dans sa structure. Le dernier anneau de la femelle est fendu sous le ventre , & contient une tarière , qui , ainsi que celles qui ont été accordées aux insectes , pour couper , scier , entailler & percer , est d'écaille ou de corne & très solide. Celle des grandes Cigales , a un demi ponce de longueur & plus : elle sort du ventre de l'animal , non comme l'aiguillon de la guêpe sort de son étui par un ressort qui l'allonge & le pousse de hors , mais comme la lame d'un couteau qui se ferme & qui s'ouvre. Cette tarière n'est pas aussi simple qu'elle le paroît au premier coup d'œil : elle est composée de trois pièces , dont celle du milieu est taillée en fer de flèche ; les deux pièces d'à côté jouent sur celle-là par le moyen d'une rainure , & chacune peut jouer séparément : elles sont armées sur le côté de denselures très fines en forme de scie. La Cigale se sert de cet instrument , si bien façonné , pour percer des branches , & y déposer des œufs. Elle choisit des branches mortes & seches , mais tenant encore à l'arbre , parce que la seve & l'humidité des branches vertes nuiroient à ses œufs. D'autres mouches à scie les déposent au contraire dans des branches vertes & pleines de seve : ces derniers ont apparemment besoin d'être humectés de la seve qui nuirait aux autres. La mere Cigale le fait , ou plutôt se conduit comme si elle en étoit instruite. C'est à l'aide du jeu alternatif de ses scies , qu'elle soulève les fibres de la surface de la branche où elle veut percer : elle fait pénétrer sa scie jusqu'à la moëlle , & elle dépose dans son intérieur & à la file , huit ou dix œufs de suite. Le paquet de fibres rabattues bouche l'entrée. Elle recommence ensuite sa manœuvre , & perce une nouvelle fessette un peu plus haut ou un peu plus bas. On estime qu'elle pond environ quatre cens œufs. Les branches où sont déposés ces œufs , sont remarquables par de petites élévations formées par une portion

du bois qui a été soulevée. Malgré ces travaux & ces soins naturels de la mere Cigale pour la conservation de ses petits , une mouche ichneumone , pourvue aussi d'un aiguillon , va déposer ses œufs au milieu de ceux de la Cigale , & il en naît des vers carnaciers , qui dévorent les petits de la Cigale à l'instant de leur naissance.

Les petits de la Cigale ne sont-là que dans leur berceau. Aussi-tôt que les œufs sont éclos , ce qui arrive communément à la fin de l'automne , les petits vers en sortent. Ils sont blancs & pourvus de dix longues jambes , à l'aide desquelles ils descendent au pied de l'arbre , & vont se nourrir de la sève des racines jusqu'au tems de leur changement en Nymphe. Ces nymphes sont de la classe de celles qui marchent , qui prennent de la nourriture , & qui ont elles-mêmes à croître. La tête de ces nymphes ne differe pas beaucoup de celle qu'elles auront par la suite. Leur trompe est déjà parfaite , parcequ'elles en font usage dans toute leur vie. On n'aperçoit aux nymphes ni les instrumens du chant ni la tariere : les deux premieres jambes sont simplement remarquables par leur forme , qui les rend propres à piocher & à ouvrir la terre ; aussi ces nymphes se creusent-elles des trous de deux à trois pieds de profondeur dans la terre , pour passer l'hiver à l'abri du froid , sans avoir besoin de faire de magasin , ni d'aller mandier chez la fourmi voisine. Au retour du printemps , ces nymphes quittent la terre , grimpent sur les arbres , & s'accrochent aux branches & aux feuilles. C'est-là que s'accomplit la métamorphose qui leur est commune avec les autres insectes : elles deviennent alors ailées & sont de véritables Cigales.

Les payfans sont bien aises d'entendre chanter les Cigales , parcequ'ils s'imaginent que leur chant , lorsqu'il est vif & continuel , annonce un bel été & une riche moisson. Ils prétendent aussi avoir observé que dès que ces animaux chantent , il n'y a plus de jours froids à craindre.

Les guépiers & les martinets sont très friands de la chair de la Cigale. Aussi les enfans de l'Isle de Crête attrapent-ils ces oiseaux en laissant voler des Cigales , dans le corps desquelles ils ont mis un petit hameçon atta-

ché à un fil qu'ils tiennent. L'oiseau, qui avale la mouche avec rapidité, est pris à l'instant à l'hameçon.

Les Nymphes de Cigales étoient regardées autrefois comme un mets exquis ; les Orientaux & particulièrement les Grecs, en faisoient le délice de leur table : on mangeoit les Cigales, même après leur changement. Aristote nous apprend, qu'avant l'accouplement, on préféroit les mâles ; & qu'après l'accouplement, on préféroit les femelles, à cause des œufs qu'elles contenoient : on ne verroit aujourd'hui qu'avec dégoût un pareil mets ; d'où à pu venir cette diversité de goût, si les organes ont subsisté les mêmes ? La Cigale en poudre, est estimée apéritive, propre pour la colique, & pour les maladies de la vessie.

M. de Réaumur a parlé d'un autre insecte, qui, par la position & la structure de sa trompe, & par celle du fourreau, dans lequel elle est logée, ressemble aux Cigales : il a la même industrie pour introduire ses œufs dans une branche d'arbruste ; mais il n'a pas le talent du chant comme les Cigales, & il se nomme *Pro-Cigale*. Voyez ce mot.

CIGALE DE MER, *Cicada marina*. Espèce de crustacé ou de squille ciselée, assez semblable à la Cigale de terre. Etant cuite, elle devient rouge comme le surmulet : sa chair est de bon goût : ses premiers bras ne sont point fendus au bout comme aux cancrelats : son corps est orné d'entaillures ; elle est beaucoup plus petite que la langouste, à qui elle ressemble beaucoup.

CIGALE DE RIVIERE, *Cicada fluviatilis*. C'est une petite mouche à six pieds, qu'on voit sur l'eau, & qui diffère de celle de terre par sa tête qui est plus avancée.

CIGNE. Voyez CYGNE.

CIGUE, *Cicuta*. Plante fameuse par l'usage dont elle étoit à Athènes, comme un poison que l'on employoit pour faire périr ceux que l'aréopage avoit condamnés à mort. Le nom de cette plante se joint dans notre esprit, avec celui de Socrate, qui fût condamné à en boire le suc. Nous la cherchons dans nos climats ; nous voulons la connoître par nos yeux, sur-tout depuis que l'expérience a appris qu'on en peut retirer plusieurs avantages, en l'employant à propos.

On distingue deux especes de Ciguë, la *Grande* & la *petite Ciguë*. Nous parlerons aussi de la *Ciguë aquatique*, qui n'est pas moins importante à connoître.

La racine de la *grande Ciguë* est longue d'un pied, grosse comme le doigt, couverte d'une écorce mince, jaunâtre, blanchâtre intérieurement, d'une odeur forte & d'une saveur douceâtre. Elle pousse une tige qui est fistuleuse, cannelée, haute de trois coudées, d'un verd gai, parsemée cependant de quelques taches rougeâtres. Ses feuilles sont ailées, partagées en plusieurs lobes, lisses, d'un verd noirâtre, d'une odeur puante, approchant cependant de celle du persil. Ses fleurs sont en roses, disposées en parasol, auxquelles succedent de petites graines convexes. Toute cette plante a une saveur d'herbe salée, une odeur narcotique & fétide. Son suc rougit le papier bleu : elle croît aux environs de Paris, dans les lieux ombrageux & dans les décombres.

La Ciguë nous présente des observations bien singulieres : à Rome, elle ne passoit pas pour un poison ; tandis qu'à Athènes, on ne doutoit point qu'elle n'en fût un très violent. A Rome, on la regardoit comme un remede propre à modérer & à tempérer la bile. Il paroît que dans nos contrées, la Ciguë n'a pas les mêmes degrés de malignité qu'elle avoit dans la Grece, puisqu'on a vu des personnes qui ont mangé une certaine quantité de sa racine & de ses tiges, sans en mourir. Quoique Pline vante la Ciguë contre l'ivresse, & que l'Escale dise, qu'en voyageant en Lombardie, il vit, à son grand étonnement, servir de la salade où il y avoit de la Ciguë, & qu'il apprit que les gens du pays en mangeoient, & n'en étoient point incommodés, toutes ces autorités ne peuvent cependant contre-balancer le poids de celles qu'on leur oppose, & qui prouvent que toutes les especes de Ciguë sont plus ou moins venimeuses. Le meilleur antidote est le vinaigre en guise de vomitif, avec de l'oximel tiede, en quantité suffisante pour faciliter le vomissement.

Les feuilles de Ciguë, employées extérieurement, sont adoucissantes & résolutives : les cataplasmes de ciguë pilée avec des limaçons, & malaxée avec les quatre

farines résolutives , sont vantés pour les douleurs de goutte & de sciatique.

Quelques Médecins avoient fait usage autrefois de la Ciguë intérieurement pour plusieurs maladies : l'usage en étoit tout-à-fait tombé dans l'oubli , lorsque M. Storck , Médecin à Vienne en Autriche , renouvela l'usage de ce remède , qu'il a employé pour guérir des squirres & des cancers invétérés. C'est dans son ouvrage qu'il faut voir le détail du succès de ses remèdes. Il a employé des pilules , faites avec le suc de la grande Ciguë , exprimé , évaporé en consistance d'extrait , & mêlé avec de la poudre de Ciguë.

La petite Ciguë , qu'on substitue à la précédente dans les boutiques pour l'usage externe , ne diffère de la première , qu'en ce qu'elle est plus petite , que sa tige n'est point marbrée de taches rougeâtres , & que son odeur n'est pas si forte. Ses propriétés sont un peu inférieures à celles de la grande Ciguë. On a nommé cette dernière , le *Perfil des fous* , par la grande ressemblance de ses feuilles avec celles du persil ; ressemblance qui a trompé quelques personnes , & leur a été funeste.

CIGUË AQUATIQUE, *Cicuta aquatica*. Cette espèce de Ciguë croît dans les fossés , les étangs , & fleurit au mois de Juin. Sa tige est épaisse , creuse , cannelée , pleine de nœuds , divisée en plusieurs branches , d'où sortent des feuilles ailées , plus minces & plus tendres que celles de la Ciguë. Cette plante passe pour être plus vénémeuse que la Ciguë ordinaire.

M. Wepfer a donné un Traité , imprimé à Leyde en 1733 , in-8°, où il rapporte les effets mortels qu'a produits cette espèce de Ciguë. Ses observations se trouvent confirmées par celles de M. Jaugeon , qui a rapporté à l'Académie des Sciences , que trois soldats Allemands moururent subitement tous trois en moins d'une demi-heure , pour avoir mangé de la *Cicutaria palustris* , qu'ils prenoient pour le *Calamus aromaticus* , propre à fortifier l'estomac. Il y a en effet une espèce de *Phellandrium* ou Ciguë aquatique , à feuilles d'ache sauvage , qui est odorante , aromatique , & qui tromperoit des gens plus habiles en ce genre , que ne le sont communément des soldats.

Le poison de la Ciguë aquatique est un irritant ; car on trouva à l'un de ces soldats les membranes de l'estomac percées d'outre en outre , & aux deux autres seulement corrodées. Le remède le plus efficace contre ce poison , est d'exciter le vomissement , & faire ensuite succéder les adoucissans gras & huileux , pour masquer l'action des restes de poison qui peuvent avoir échappé au vomissement.

CIGOGNE, *Ciconia*. Oiseau de passage , à longues jambes , que Linnæus place dans le rang des *Scolopaces* , & du genre des Hérons. On en distingue plusieurs espèces ; savoir, la *Cigogne blanche* , la *Cigogne noire* & la *Cigogne d'Amérique*.

M. Perrault prétend qu'il ne faut pas confondre l'Ibis avec la Cigogne , qui est plus grande dans toutes ses parties , & qui n'a pas comme l'Ibis blanc des plumes rouges. D'ailleurs ses grandes plumes sont entre-mêlées à la racine d'un duvet , dont la blancheur est éblouissante. La structure en est fort particulière ; car chaque petite plume de ce duvet a un tuyau de la grosseur d'une petite épingle , qui se divise en cinquante ou soixante autres plus petits , & plus fins que des cheveux. Ces petits tuyaux sont aussi garnis des deux côtés de petites fibres presque imperceptibles. La Cigogne blanche a encore plus de plumes noires que l'Ibis blanc.

La Cigogne est plus grande que le Héron ordinaire : elle a le tour des yeux garni de plumes & la peau fort noire en cet endroit ; le bec d'un rouge pâle , droit , à angles & pointu ; ce qui lui sert d'armes pour tuer les serpens , dont elle se nourrit en partie. La partie du pied depuis le talon est grisâtre ; le reste rouge ; les trois doigts de devant sont joints ensemble , à leur commencement , par des peaux courtes & épaisses ; le doigt de derrière est gros & court ; ses ongles sont blancs , un peu semblables à ceux de l'homme. Le bruit que la Cigogne fait , ne vient , dit-on , que de son bec , dont les deux parties se frappent l'une contre l'autre avec beaucoup de violence.

Nous avons vu en été cet oiseau dans le Brabant & la Hollande , faire son aire au haut des tours & des chemi-

nées. Il habite l'Egypte & l'Afrique en hiver. Ils volent en troupe , & allongent alors les pieds en fendant l'air. Quand elles dorment , elles ne sont portées que sur un pied , la tête entre les épaules. Rien de plus singulier que le soin des Cigognes pour leurs peres & meres, quand ils sont vieux. Aussi le bon naturel de cet oiseau a passé en proverbe : il étoit anciennement défendu en Thessalie de tuer des Cigognes , parcequ'elles délivroient le pays des serpens , des grenouilles & des limaçons : on ne regarderoit pas encore de bon œil en Hollande ceux qui en tueroient ; on courroit risque d'être lapidé. Ce motif est-il fondé sur leur gratitude & leur respect pour la vieillesse , ou sur quelques autres bonnes qualités , qu'on a vantées dans la Cigogne ; telles que la chasteté & la fidélité conjugale , la reconnoissance envers ses hôtes ?

Les femelles de ces oiseaux pondent à chaque couvée , deux ou quatre œufs , de la grosseur & couleur de ceux des oies ; le mâle couve pendant que la mere est à chercher sa vie : la couvée dure un mois. Quel soin n'ont-ils pas pour leurs Cigogneaux ? Tour-à-tour ils s'empres sent à leur chercher de quoi vivre : ils souffrent les insultes du vent & les dangers du feu , plutôt que d'abandonner leurs petits.

Les ennemis de la Cigogne sont la corneille , l'aigle , le plongeon & la chauve souris.

La *Cigogne noire* , qui , selon M. Perrault , n'est pas l'Ibis noir , est de la grandeur de la Cigogne précédente. Son plumage & son bec sont mélangés d'un certain lustre verd , qui ressemble à celui du cormoran : la poitrine & les cuisses sont blanches ; les jambes longues , chauves au-dessus du genou. Cette espèce de Cigogne fréquente les marais & les côtes de la mer : elle se plonge dans les eaux , lorsqu'elle a dessein de faire quelque capture pour s'en nourrir : elle fait également du bruit avec son bec. Leurs petits , quand ils ont faim , poussent des cris semblables à ceux des hérons.

La Cigogne de l'Amérique se trouve dans le Brésil , & ne differe pas des précédentes pour la forme. Son plumage est blanc & noir par intervalles , entre-mêlé d'une

d'une nuance verte, qui s'observe aussi sur son bec d'un fond jaune & cendré.

On estime la Cigogne alexipharmaque, & propre dans les maladies du genre nerveux : la chair est peu agréable & de difficile digestion. On lit dans les Ephémérides d'Allemagne, que les os de cet oiseau sont composés de lames très tendres ; & que quoiqu'ils soient creux en dedans, ils sont cependant plus durs & plus compactes que ceux des quadrupèdes, & transparens comme du verre. Il y en a qui sont semblables à des rayons de mouches à miel. Tous les os de cet oiseau sont si bien disposés, qu'on ne sauroit trop admirer l'industrie de la Nature, d'avoir ajusté avec tant de sagesse, pour le vol, des corps solides, & en même tems si légers. On remarque un artifice admirable à la troisième articulation de l'aile ; en l'étendant, l'animal monte dans l'air ; en la repliant, il descend à son gré. L'inspection est seule capable de faire bien concevoir cette mécanique.

CIMOLÉE, *Cimolea*. Terre bolaire, blanchâtre ou rougeâtre, qui se tiroit autrefois de Cimolis, l'une des Îles de Crète, & dont les Anciens se servoient comme nous nous servons de la terre sigillée. *Voyez l'article BOL & celui de TERRE SIGILLÉE.*

CINABRE NATUREL, *Cinabaris nativa*. Le Cinabre est, en quelque sorte, la mine de mercure la plus connue, & qui, par une mécanique accidentelle & naturelle, a été combinée dans des cavités sous-terreines avec un quart de son poids, même plus, de soufre plus ou moins pur ; ensuite sublimée par des feux locaux aux voûtes des mines où cette substance se trouve. Du moins le procédé dont on se sert en Chymie pour en faire d'artificiel, fait présumer que les choses se passent ainsi.

Le Cinabre natif est plus ou moins pur, compacte & d'un rouge brun foncé : il est d'un tissu écailleux ou en stries, d'une pesanteur spécifique inégale. Si on le met en poudre, il perd son éclat brillant ; il acquiert une couleur de carmin, & prend alors le nom de *Vermillon*.

Les principales mines de Cinabre sont celles de Kremnitz en Hongrie, d'Hydria en Esclavonie, d'Hrowitz en Bohême, celles de Carinthie, du Frioul & de Guan-

gavelica au Pérou ; la plus riche est celle d'Almaden en Espagne, sur les frontières de l'Estramadoure. Celle des Philippines en Asie est la plus haute en couleur.

On rencontre le Cinabre communément dans des matrices terreuses calcaires, entre-coupées de filons de pyrites sulfureuses, & de pierres quartzieuses. Comme le soufre minéralise presque toutes les substances demi-métalliques & métalliques, & qu'il a beaucoup d'affinité avec le mercure, on conçoit aisément leur combinaison. On peut révivifier le mercure, c'est-à-dire le débarrasser de ses entraves : on en trouve le procédé décrit dans la *Nouvelle Minéralogie*, dans le *Dictionnaire de Chymie*, &c. On se sert du Cinabre en poudre, sous le nom de *Vermillon*, pour l'usage de la peinture. Pris intérieurement, c'est un tempérant : on en fait des fumigations mercurielles, très utiles pour la guérison des maladies vénériennes : ces vapeurs pénètrent dans l'intérieur par les pores cutanés, & produisent des effets semblables à ceux du mercure administré par frictions. *Voyez les mots MERCURE & SOUFRE.*

CIRCÉE, ou HERBE DE S. ÉTIENNE, *Circaea*. Sa racine est longue, rampante & noueuse ; ses tiges grêles, velues, moëlleuses, & hautes d'un pied : ses feuilles dentelées par leurs bords & pyramidales ; les fleurs sont en épis longs. A ces fleurs succèdent des fruits pyriformes, hérissés, & contenant des semences longuettes. Cette plante croît dans les lieux ombrageux & humides : elle est résolutive & vulnéraire. On la nomme *Circée*, de ce qu'elle s'attache fortement aux habits au point d'arrêter les hommes, de même que la Circée de la fable les attiroit par ses enchantemens.

CIRE, *Cera*. Matière tirée des végétaux, & élaborée dans le corps des abeilles. Nous avons dit au mot **ABEILLES**, à l'article de la *Récolte de la Propolis* & de la *Cire*, la manière dont les Abeilles en font la récolte ; & au même mot, page 35, nous avons exposé les usages de la Cire dans les Arts & dans la Médecine. Il nous reste à dire que l'art de ramener la Cire à son premier état de blancheur, consiste à la disposer de manière qu'elle soit presque toute en surface, afin que l'action combinée de l'air & du soleil, dissipe les parties étrangères

qui la coloroient. Il y a des Cires qui sont plus difficiles à blanchir : on ne peut sur-tout parvenir à blanchir celles des pays de vignoble.

La Cire est devenue d'une si grande nécessité pour les Arts & les besoins de la vie domestique, qu'il s'en faut de beaucoup que l'Europe même en puisse fournir assez pour notre consommation. Nous en tirons de Barbarie, de Smirne, de Constantinople, & sur-tout des pays du Nord, où les mouches à miel sont très multipliées. On estime la consommation, qui se fait en France de Cire étrangère, à plus d'un million de livres pesant. Ces considérations ne doivent-elles pas engager à chercher les moyens de multiplier les mouches à miel, dans plusieurs de nos Provinces, où ce n'est point la matiere premiere qui nous manque, mais seulement les ouvriers nécessaires pour la mettre en œuvre.

On peut voir au mot ARBRE DE CIRE, ce que nous avons dit de la *Cire de la Louisianne*, & de la *Cire de la Chine*.

CIRON, *Acarus*. Genre d'insecte aptère, ordinairement très petit, qui a un corps rond, deux yeux, huit pieds, & les jambes composées de huit articles, une tête pointue. Cet insecte n'a point d'ailes : on compte vingt-huit à trente especes de Cirons : nous rapporterons ici les plus connues, à commencer par celui qui s'insinue entre l'épiderme & la peau de l'homme.

Le Ciron est à peine de la grosseur d'une lende, espece de vermine qui croît dans les cheveux : sa figure est ronde, difficile à distinguer, tant elle est petite, même avec le secours du microscope. Son corps insécable en apparence, est cependant partagé en douze anneaux, dont le premier contient la tête ; il s'en sert pour ronger seulement les substances animales, car les Cirons qui vivent de substances végétales sont différens, ainsi que ceux de plusieurs autres especes, dont les unes s'attachent à des insectes, d'autres à des oiseaux, & d'autres à des quadrupedes. Celui dont nous parlons, ne paroît s'attacher qu'à l'homme : on le trouve quelquefois dans les pustules de la galle, dans celles qui sont occasionnées par la petite vérole, & à la suite de longues maladies, ou dans les dents cariées ; il cause des démangeaisons très incommo-

des ; c'est au moyen de ses pieds de devant qu'il fait des sillons sous la peau, comme les taupes en font dans la terre ; il naît non-seulement aux pieds, mais encore aux mains. Selon Swammerdam, il sort tout parfait de son œuf ; il fait naître des vessies dans les endroits où il se trouve & suit les rides de la peau ; tantôt il se repose, tantôt il ne semble travailler que pour causer des démangeaisons avec prurit. Il n'y a que les odeurs fortes & pénétrantes qui détruisent cet incommode insecte ; heureusement qu'il n'est pas si dangereux que la *Chique des Antilles*. Voyez ce mot.

Une autre espèce de Ciron se trouve dans les vieux panniens d'ozier & les boullins des colombiers ; ses pieds sont faits comme ceux du Scorpion ; il marche à reculs & se nourrit de vermines qui se rencontrent dans les vieux bois ; celui des jardins va en troupes, il est beaucoup plus gros que celui des oiseaux, & notamment que celui du Pinçon, dont il est parlé dans les Actes de Stockolm : ce dernier est si petit qu'on ne peut le voir sans une loupe : le Ciron des moutons varie pour la couleur, & gâte beaucoup leur laine. Celui des Bœufs & des chiens est ovale, blanchâtre, & orné d'une tache noire : celui de la vieille farine & du fromage est assez semblable à celui qui se trouve dans la peau de l'homme, mais il est un peu plus grand : celui des scarabées & des vers à soie, réside sous la poitrine ou entre les cuisses de ces insectes : il est de couleur rousse, & marche très vite. Celui des arbres est très commun, il ne court pas moins vite.

CISTE, *Cistus*. Le ciste est un joli arbrisseau dont il y a plusieurs espèces qui diffèrent par la forme de leurs feuilles ; ces arbrisseaux croissent naturellement en Provence, en Espagne, en Italie : on peut les élever ici dans les bosquets printaniers ; ils font un très bel effet par leurs fleurs, assez semblables aux roses, auxquelles succèdent des capsules qui contiennent de petites semences rondes. Ils conservent leur verdure pendant l'hiver, & les moins délicats peuvent être mis dans les bosquets de cette saison. C'est sur le ciste qui croît en Cypre, en Candie, en Grece & en Italie que l'on recueille le *Ladanum*, substance résineuse que l'on vend dans les bou-

tiques sous le nom de *Labdanum* & de *Loden* des Arabes ; aussi a-t-on donné à ce petit arbrisseau , qui est couché sur terre , dont il ne s'élève que d'un ou deux pieds , le nom de *Cistus Ledon* ou *Cistus Ladanifera cretica*.

Tournefort nous a appris dans son voyage du Levant la maniere dont on fait présentement la récolte du *Labdanum* , substance qui étoit très précieuse du tems de Pline , de Dioscoride , de Théophraste & de Belon. Les Moines Grecs , les Calohiers & même certains Payfans , se transportent pendant la plus grande ardeur de la canicule sur les montagnes qui sont auprès de la Canée , autrefois le fameux Cydon , Capitale de l'Isle de Crete , sur les montagnes de l'Isle de Candie , entre autres au pied du Mont Ida , & autres Isles de l'Archipel. Pour faire cette récolte , ils sont armés de fouets formés d'un grand nombre de lanieres de cuir en forme de frange attachés au bout d'une perche. Ils les passent & repassent sur les cistes ; la matiere résineuse qui transpire alors de tous les pores de la plante , s'attache à ces cuirs , & ils la détachent en la grattant. On estime qu'un homme en peut recueillir deux livres par jour : cette substance résineuse est le *Labdanum* pur ; alors elle est en masse , molle , gluante , d'un gris noirâtre , inflammable , d'une odeur agréable & d'un goût âcre , balsamique : on nous l'envoie dans des peaux ou vessies : c'est la meilleure. Dans le commerce , il s'en trouve d'une autre sorte en pains tortillés , durs , fragiles , s'ammolissant cependant à la chaleur ; d'une odeur foible , mélangé avec du sable & avec des résines odorantes , à bon marché , qu'on a fait fondre ensemble : c'est celui-là que l'on nomme *Labdanum intortis* , & qu'on substitue si communément au vrai *Labdanum*.

Autrefois on recueilloit le *Labdanum* en peignant la barbe & les poils des jambes des chevres qui avoient brouté le cistus , & auxquels cette matiere grasse étoit adhérente par sa viscosité , & comme il y restoit toujours quelques brins de poil , les Marchands nommoient alors cette résine *Labdanum en barbe*.

Le *labdanum* appliqué extérieurement est résolutif , intérieurement il est astringent. Les femmes Grecques & Circassiennes portent souvent à la main des

boules de labdanum mêlé avec de l'ambre & du mastich en larmes & s'en servent pour les flairer. Ces boules de labdanum sont utiles contre l'air pestilentiel ; en Turquie on en fait entrer dans la composition des Talismans soporifiques usités dans les Séraïls Musulmans & Tartares , moins pour se rendre propice le Dieu Morphée , que pour causer une sorte de léthargie ou d'engourdissement aux Vestales à qui l'on ne veut pas décerner les honneurs du mouchoir. Les Parfumeurs préparent une huile odorante de labdanum : on le fait entrer dans la composition des pastilles. En Espagne , où cet arbrisseau croît aussi , les paysans en retirent par ébullition cette substance résineuse qui est la moins estimée de toutes.

Il s'attache aux racines des cistes une plante parasite assez semblable à la joubarbe ou à l'orobanche , aussi l'a-t-on nommée *hypociste*. Cette plante s'élève à trois ou quatre pouces de hauteur ; sa tige est charnue , de couleur jaunâtre , d'un goût astringent , couverte de petites écailles épaisses. Les fleurs qui naissent à l'extrémité des branches ressemblent au calice de la fleur du grenadier ; de son milieu s'élève un pistile terminé par un globule cannellé , dont les globules en s'ouvrant jettent une poussière très fine ; ainsi cette partie tient lieu de pistile , d'étamines & de sommets. A la fleur succède un fruit mou , plein d'un suc visqueux , gluant , limpide , fade , & rempli de graines fines comme de la poussière. Ce globule cannellé reste toujours attaché à ce fruit qui est sphérique. C'est le suc de ce fruit , qui après avoir été exprimé & séché au soleil , jusqu'à consistance d'extrait , donne ce suc noir , d'un goût austère , qu'on nous apporte de Provence , de Languedoc , des pays Orientaux , & qui est connu sous le nom d'*hypociste*. Ce suc a les vertus de l'acacia , c'est un puissant astringent.

CITRINELLE ou TARIN. Voyez ce mot.

CITRONELLE. Voyez au mot MÉLISSE.

CITRONIER , *Citream vulgare*. C'est un petit arbre toujours verd , & qui ne devient que médiocrement haut dans nos jardins ; sa racine est branchue , & s'étend en tous sens , ligneuse , couverte d'une écorce jaune en dehors , blanche en dedans. Le bois du tronc de cet ar-

bre est blanc & dur, son écorce est d'un verd pâle, ses branches ou rameaux sont nombreux, longs, fort plians, revêtus d'une écorce unie & verte. Ses feuilles sont simples, sans talon, longues, larges, ressemblantes à celles du laurier, mais plus charnues, dentelées en leurs bords, d'une belle couleur verte, luisante, d'une odeur forte & contenant beaucoup d'huile. Sa fleur naît au sommet des rameaux, où elle forme un bouquet; elle est en rose à cinq feuilles, disposées en rond, de couleur blanche purpurine, d'une odeur agréable, douceâtre, elle est soutenue par un calice rond & dur.

A cette fleur, succede un fruit oblong ou ovale, quelquefois sphérique, gros ordinairement comme une poire de moyenne grosseur, couvert d'une écorce raboteuse & inégale, charnue, épaisse, d'abord verdâtre, ensuite citrine, d'une odeur très agréable & d'un goût aromatique piquant. La chair en est épaisse, cartilagineuse, d'une acidité agréable & légèrement odorante, partagée intérieurement en plusieurs loges, pleines d'un suc acide contenu dans des vésicules membraneuses : chaque fruit contient quelquefois plus de cent cinquante graines renfermées dans la moëlle vésiculaire; elles sont oblongues, pointues des deux côtés, renfermant une amande blanchâtre un peu amère : quelques-uns de ces fruits pèsent quatre, six & neuf livres, & quelquefois beaucoup plus.

On voit souvent le printems confondu agréablement avec l'automne sur cet arbre, qui est chargé de fleurs & de fruits, dont les uns tombent par la maturité, tandis que les autres commencent à mûrir, & que d'autres même ne commencent qu'à paroître; mais l'automne est le tems où l'on en recueille davantage. On cultive cet arbre dans les pays chauds, en Italie, en Provence, en Languedoc & en Portugal.

Il paroît par le Traité d'Ebembitar (de l'an 1187) traduit de l'arabe en latin, &c. que le Citronier a été apporté d'abord de l'Assyrie & de la Médie en Grece, & de-là dans les Provinces méridionales de l'Europe: c'est pourquoi ses fruits sont appelés en latin *Mala medica*, *Mala Assyria* : on les appelle Citrons en françois. Les Romains appelloient aussi les Citrons *Malum medicum*.

soit à cause qu'ils venoient de la Médie, soit à cause de leur vertu médicinale ; car ces fruits étoient en grande réputation chez les anciens : il paroît même, par le second Livre des Géorgiques, qu'on s'en servoit contre les prétendus enchantemens.

Toutes les parties du citron, l'écorce, tant intérieure qu'extérieure, la chair, la pulpe ou le suc, & les graines sont d'un excellent usage dans nos alimens & en médicament : on sert les citrons sur les tables pour assaisonner les viandes de leur suc : coupés par tranches & mêlés avec du sucre, ils procurent bonne bouche, appaisent la soif, réveillent l'appétit & aident la digestion. Le citron est alexipharmaque, & son suc est antiscorbutique. Tel est le témoignage des Hollandois, qui, au retour des longs voyages qu'ils font sur mer dans les contrées éloignées, sont guéris aussitôt qu'ils peuvent aborder en Portugal, & avoir des citrons ou des oranges.

L'écorce du citron est composée d'une infinité de vésicules remplies d'une huile essentielle ; elle est fort odorante & aromatique, ce qui la rend vermifuge & cordiale : on la confit avec le sucre, & on la sert au dessert avec les autres confitures. Des personnes font une liqueur de citron ou *eau de citronnelle*, fort agréable au goût avec les zestes ou l'écorce jaune du citron, l'eau de vie & le syrop de sucre. On tire de l'écorce l'huile essentielle, soit par la distillation, ou en l'exprimant entre les doigts sur une glace ou dans un entonnoir de verre : on fait un syrop avec le suc de citron & le sucre, qui est fort agréable & salutaire pour appaiser le bouillonnement du sang. Avec la pulpe ou la moëlle acide du citron, on fait une conserve antiscorbutique : les graines sont vermifuges. Dans le tems des maladies épidémiques, on larde en tous sens un citron de cloux de girofle, & on le porte dans sa poche pour le sentir souvent, afin de se garantir de la contagion.

Il y a une autre espece de citron qu'on appelle *Citron doux*, son goût est assez fade, on ne l'estime guere, si ce n'est par sa beauté : car il est ordinairement plus gros que le citron commun.

L'essence de *Cédra* ou *Bergamote*, si odorante, si estimée dans nos parfums, est tirée d'une espece de citron

d'Italie nommé *Bergamote*, dont on dit que l'origine vient de ce qu'un Italien de Bergame s'avisa d'enter une branche de citronnier sur le tronc d'un poirier bergamote, les citrons qui en sont provenus tiennent du citron & du poirier. L'inventeur fit un secret de cette découverte pendant long-tems, & en fut enrichi. La bergamote est une orange rouge en forme de poire, bien différente du cédra.

Des personnes, pour tirer l'essence de cédra, en pressent les zestes ou écorces minces extérieures dans un vaisseau de verre, dont l'orifice est étroite; cette manœuvre est longue, l'huile essentielle en est à la vérité plus éthérée, plus odorante, mais l'on procède communément par voie de distillation, pour tirer cette huile essentielle.

CITROUILLE ou PASTEQUE, *Citrullus*. C'est une plante potagère que l'on cultive dans les jardins : on la regarde comme une espèce d'*Anguria*. Ses racines sont menues & chevelues, elle répand sur terre des sarments fragiles, rampans, velus, garnis de grandes feuilles découpées profondément en plusieurs lanieres, rudes & hérissées; il sort des aisselles des feuilles, des vrilles & des pédicules qui portent des fleurs jaunes en cloche, auxquelles succèdent des fruits ronds, charnus, couverts d'une écorce assez dure, mais unie & lisse, d'un verd foncé tacheté de blanc, ensuite jaunâtre. Ce fruit est si gros, que souvent un homme ne peut l'embrasser. La chair de la citrouille ordinaire est d'un blanc rougeâtre, & d'une saveur douce, agréable; sa graine est une amande blanche, agréable au goût & contenue dans une substance fongueuse qui est au milieu du fruit; cette semence est mise au nombre des quatre grandes semences froides : qui sont celles du *concombre*, du *melon*, de la *courge*, & de la *citrouille* : voyez chacun de ces mots.

On appelle à Paris citrouille, le *pepo oblongus*, qui est une autre plante cucurbitacée & fort différente de celle qu'on vient de décrire; ses tiges, également sarmenteuses, s'attachent aux plantes voisines ou à des bâtons; ses feuilles sont amples, découpées comme celles du figuier, attachées à des queues longues & un peu épineuses; ses fleurs sont en cloche, lanugineuses & safranées, un peu

odorantes : aux fleurs qui sont nouées succèdent des fruits grands comme ceux du Potiron , tantôt longs & pyramidaux , tantôt ronds , mais toujours charnus , boscelés , couverts d'une écorce dure , ligneux , d'un verd noirâtre tacheté. La chair en est tendre : ils sont creux intérieurement , comme partagés en trois quartiers : on trouve les semences dans la pulpe spongieuse , comme dans toutes les plantes cucurbitacées.

Les citrouilles ne se multiplient que de graine : on la recueille lorsqu'on coupe le fruit pour s'en servir , on la trempe dans l'eau avant de la semer , pour faire avancer le germe. La citrouille sert à faire des potages , des fricassées , même du pain & des remèdes rafraîchissans & tempérans. Les semences sont apéritives , on en tire par expression une huile propre à corriger les vices de la peau & à l'amollir.

CIVE ou CIVETTE, *Capula*. Plante potagere , dont les fleurs purpurines sont ramassées en petit paquet ; elle produit beaucoup de feuilles , qui sont comme de petites brindilles basses , que l'on coupe à fleur de terre , & dont on fait des fournitures de salades. On distingue trois espèces de cive , la *cive de Portugal* , la *grosse cive d'Angleterre* , & la petite que l'on nomme *civette* ; elles ne diffèrent que par la grosseur de leurs feuilles. La racine de la cive est un assemblage de petites bulbes , comme l'échalote : quelques-uns appellent la civette , *appétit* ; parcequ'elle est d'un goût plus fin que l'oignon commun : on fait avec la civette des bordures dans les potagers.

CIVETTE & ZIBET. La plupart des Naturalistes ont cru qu'il n'y avoit qu'une espèce d'animal qui fournit le parfum qu'on appelle *civette*. Nous avons vu , ainsi que M. de Buffon , deux de ces animaux qui se ressemblent à la vérité par les rapports essentiels de la conformation , tant à l'intérieur , qu'à l'extérieur ; mais qui cependant diffèrent l'un de l'autre par un assez grand nombre d'autres caractères , pour qu'on puisse les regarder comme faisant deux espèces réellement différentes.

L'animal que nous appelons ici *Civette* , est originaire d'Afrique , & se nomme *Kastor* dans la Guinée. Le Zibet est vraisemblablement la Civette de l'Asie , des Indes Orientales & de l'Arabie. Il diffère de la Civette , en ce

qu'il a le corps plus allongé , le museau plus délié , la queue plus longue & mieux marquée de taches & d'anneaux , le poil plus court , plus mollet , point de crinière , c'est-à-dire , de poil plus long que les autres sur le col , ni le long de l'épine du dos , point de noir au dessous des yeux , ni sur les jones ; caractères particuliers & très remarquables dans la Civette.

Le Zibet paroît être à M. de Buffon le même animal , que celui qui a été décrit par M. de la Peyronie , sous le nom d'*animal du musc* , dans les Mémoires de l'Académie. Les différences qu'il y a observées étoient si légères , qu'elles pourroient bien n'être que des variétés accidentelles , auxquelles les civettes doivent être plus sujettes que les autres animaux sauvages ; puisqu'on les élève & qu'on les nourrit comme des animaux domestiques dans plusieurs endroits du Levant & des Indes.

On a appelé ces animaux *chats musqués* ou *chats civettes* ; ils n'ont cependant rien de commun avec le chat , que l'agilité du corps ; ils ressemblent plutôt au Renard , sur-tout pour la tête. Ils ont la robe marquée de bandes & de taches , ce qui les fait ressembler de loin à de petites Pantheres , dont ils diffèrent à tous autres égards. Ils ont quelque ressemblance avec la Genette , qui comme la Civette porte un sac dans lequel se filtre une humeur odorante ; mais dont le parfum est très foible & de peu de durée ; au contraire celui des civettes est très fort , celui du Zibet est encore plus violent. Nous parlerons à la fin de cet article de la *Genette* , afin de faire mieux connoître ces animaux , qui ont un si grand rapport , en les présentant , suivant notre plan ordinaire , sous un même tableau.

La *Civette* & le *Zibet* sont deux animaux propres aux climats chauds de l'ancien continent : ceux que l'on trouve en Amérique y ont été transportés ; car ces animaux , sensibles au froid , n'ont pu passer d'un continent à un autre par les terres du Nord. Comme les choses que nous avons à dire de ces animaux leur sont communes , ou du moins qu'il seroit difficile de les appliquer à l'un plutôt qu'à l'autre , nous ne les désignerons plus présentement que sous le nom-général de *Civette*.

La Civette mâle ne se peut distinguer à l'extérieur de

la Civette femelle ; elles sont tellement semblables par tout ce qui se voit au-dehors, qu'il n'y a même aucune apparence de distinction de sexe. Le mâle a les parties qui lui sont propres cachées & renfermées au-dedans : le vase ou le réceptacle de la liqueur odorante, dont l'ouverture avoit été prise par les Anciens pour la marque du sexe de la femelle, est tout-à-fait pareil dans les deux sexes.

Cette liqueur, qu'on nomme *Civette*, se trouve dans une poche ou sac, placé au-dessous de l'anüs & entre les parties propres au sexe de chacun de ces animaux. Cette poche a une ouverture de deux pouces ou environ ; sa capacité est assez grande pour contenir un petit œuf de poule. La liqueur qu'on y trouve est une humeur de la consistance de pommade, & dont le parfum, quoique fort, est très-agréable au sortir même du corps de l'animal. Il ne faut pas confondre cette matiere des Civettes avec le *Musc*, qui est une humeur sanguinolente, que l'on retire d'une espèce de *Chevreuil* sans bois, ou de *Chevre* sans cornes, qui n'a rien de commun avec les Civettes, que de fournir comme elles un parfum violent.

Lorsqu'on vient à rechercher s'il n'y a point de conduits particuliers, dans la Civette, qui apportent cette liqueur odorante, on ne découvre que des rameaux, qui passent des veines & des artères hipogastriques dans les deux sacs qui font la grande poche. Ce phénomène s'exécute donc par le seul moyen des glandes qui sont renfermées dans les sacs du réceptacle de la Civette, qui ont la faculté de prendre dans les artères ce qui est propre à être converti en liqueur odorante ; de même que les glandes des mamelles s'imbibent de la matiere qu'elles trouvent dans le sang propre à recevoir le caractère du lait. Les vaisseaux qui vont au sac du réceptacle sont fort gros dans le mâle, mais à peine les peut-on appercevoir dans la femelle : aussi la *Civette* du mâle a une odeur plus forte & plus agréable que celle de la femelle.

Comme la nature ne fait rien en vain, cette liqueur odorante est sans doute pour ces animaux de quelque usage que l'on ignore encore ; on observe seulement des muscles, dont l'usage paroît être de fermer ces poches, & de leur procurer un mouvement capable de faire

fortir la liqueur odorante , dont la rétention est insupportable à ces animaux , lorsque par le tems elle a acquis une acrimonie piquante ; car on a remarqué que les Civettes paroissent avoir une inquiétude qui les agite & qui les tourmente, quand il s'est amassé quelque quantité de cette liqueur , qu'elles s'efforcent de faire sortir.

Les Civettes , c'est-à-dire , la Civette & le Zibet , quoiqu'originaires & natifs des climats les plus chauds de l'Afrique & de l'Asie , peuvent cependant , dit M. de Buffon , vivre dans les pays tempérés , & même froids , pourvu qu'on les défende avec soin des injures de l'air , & qu'on leur donne des alimens succulens & choisis. On en nourrit un assez grand nombre en Hollande , où l'on fait commerce de leur parfum. La Civette faite à Amsterdam est préférée par nos Commerçans à celle qui vient du Levant ou des Indes , qui est ordinairement moins pure. Celle qu'on tire de Guinée seroit la meilleure de toutes , si les Negres , ainsi que les Indiens & les Lévantins ne la falsifioient en y mêlant des suc de végétaux , comme du *Ladanum* , du *Storax* & d'autres drogues balsamiques & odoriférantes. Pour recueillir ce parfum , ils mettent l'animal dans une cage étroite , où il ne peut se tourner ; ils ouvrent la cage par le bout , tirent l'animal par la queue , le contraignent à demeurer dans cette situation , en mettant un bâton à travers les barreaux de la cage , au moyen duquel ils lui gênent les jambes de derriere ; ensuite ils font entrer une petite cuillier dans le sac qui contient le parfum ; ils raclent avec soin les parois intérieures de ce sac , & mettent la matiere qu'ils en tirent dans un vase , qu'ils couvrent aussi - tôt. Cette opération se répète deux ou trois fois par semaine. La quantité de l'humeur odorante dépend beaucoup de la qualité de la nourriture , & de l'appétit de l'animal ; il en rend d'autant plus , qu'il est mieux & plus délicatement nourri : en général on en peut tirer à chaque fois une dragme & demie ou deux dragmes. De la chair crue & hachée , des œufs , du ris , de petits animaux , des oiseaux , de la jeune volaille , & sur-tout du poisson , sont les mets qu'il faut lui offrir , & varier de maniere à entretenir sa santé & exciter son appétit ; il lui

faut très peu d'eau , & cependant il urine fréquemment.

Le parfum de ces animaux est si fort, qu'il se communique à toutes les parties de leur corps, & que leur poil en est imbu. Si on les échauffe en les irritant, l'odeur s'exalte encore davantage ; & si on les tourmente jusqu'à les faire suer, on recueille la sueur, qui est aussi très parfumée, & qui sert à falsifier le parfum, ou du moins à en augmenter le volume.

Les Civettes, continue M. de Buffon, sont naturellement farouches, & même un peu féroces ; cependant on les apprivoise aisément, au moins assez pour les approcher & les manier sans grand danger. Elles ont les dents fortes & tranchantes, mais leurs ongles sont foibles & émoussés ; elles sont agiles & même légères, quoique leur corps soit assez épais ; elles sautent comme les chats ; & peuvent aussi courir comme les chiens ; elles vivent de chasse, surprennent les petits animaux & les oiseaux. Leurs yeux brillent la nuit, & il est à croire qu'elles voient dans l'obscurité. Lorsque les animaux leur manquent, elles se nourrissent de fruits. Elles habitent volontiers les sables brûlans, les montagnes arides. Elles produisent en assez grand nombre dans leur climat ; mais quoiqu'elles puissent vivre dans les régions tempérées, & qu'elles y rendent, comme dans leur pays natal, une liqueur parfumée, elles ne peuvent y multiplier. Elles ont la langue moins rude que le chat ; leur cri ressemble assez à celui d'un chien en colere.

La civette ou cette liqueur onctueuse qui se tire de ces animaux a, lorsqu'elle est nouvelle, la consistance de miel, & la couleur blanche ; en vieillissant, elle jaunit & brunit. Cette liqueur se nomme *Zibet* en Arabie, aux Indes, & dans le Levant, où l'on en fait un plus grand usage qu'en Europe. On l'employoit autrefois dans les maladies hystériques des femmes ; mais on a reconnu que ce parfum & les autres, tels que le *musc* & l'*ambre gris*, étoient plus contraires qu'utiles à ces états, & que les odeurs fétides, telles que le *galbanum*, le *castoreum* & autres semblables, produisoient un meilleur effet. Les Parfumeurs & les Confiseurs emploient encore la civette

dans le mélange de leurs parfums. L'odeur de ce parfum, quoique violente, est plus suave que celle du musc. Toutes deux ont passé de mode lorsqu'on a connu l'ambre, ou plutôt dès qu'on a su le préparer; & l'ambre, même, qui étoit il n'y a pas long-tems l'odeur par excellence, le parfum le plus exquis & le plus noble, a perdu sa vogue, & n'est plus du goût de nos gens délicats.

De la Genette.

La *Genette* est un animal plus petit que les *Civettes*; dont le corps est plus allongé, la tête plus effilée, les jambes beaucoup plus courtes; tacheté de même; ayant aussi sur le dos une espèce de crinière, mais se distinguant des *Civettes* par une queue aussi longue que le corps, marquée alternativement d'anneaux noirs & blancs. La *Genette* porte comme la *Civette* un sac, dans lequel se filtre une espèce de parfum, mais foible, & dont l'odeur ne se conserve pas. Elle est un peu plus grande que la *Fouine*, qui lui ressemble beaucoup par la forme du corps, aussi-bien que par le naturel & les habitudes: seulement il paroît qu'on apprivoise la *Genette* plus facilement. On les a appellés *Chats de Constantinople*, *Chats d'Espagne*, *Chats Genette*, quoiqu'ils n'aient cependant rien de commun avec les *Chats*, que l'art d'épier & de prendre les souris, & de pouvoir s'apprivoiser comme eux. C'est peut-être parcequ'on ne les trouve guère que dans l'Espagne & le Levant qu'on leur a donné le surnom de ces pays.

La peau de cet animal fait une fourrure légère & très jolie: les manchons de *Genette* étoient à la mode il y a quelques années, & se vendoient fort cher; mais comme l'on s'est avisé de les contrefaire en peignant de taches noires des peaux de lapins gris, la mode en a passé, & le prix en a baissé.

CLÉMATITE OU HERBE AUX GŒUX OU VIORNE, *Clematitis*. C'est un genre de plante à fleurs en rose, composées ordinairement de quatre pétales, auxquelles succèdent des fruits, dans lesquels les semences sont rassemblées par bouquet, & sont terminées par un filament semblable en quelque sorte à une petite plume. Il y a

plusieurs especes de cette plante , dont les unes sont vivaces , & les autres sont des arbrisseaux grimpons , dont quelques-uns sont très agréables par leurs fleurs.

La Clématite commune ou l'*Herbe aux Gueux* est ainsi nommée , parceque les Mendians se servent du suc de cette plante pour faire paroître des ulceres à quelque partie du corps , afin d'exciter la compassion. Ce mal apparent n'est pas dangereux ; ils le font passer facilement , lorsqu'ils le veulent , en étuvant la partie avec de l'eau , ou en y appliquant des feuilles de poirée. Cette espece de Clématite qu'ils emploient est fort commune dans les haies ; ses fleurs blanchâtres forment des bouquets au mois de Juin plus singuliers que beaux , mais d'une odeur agréable. Dans l'automne , & quelquefois une bonne partie de l'hiver , on croiroit de loin voir des fleurs sur les arbrisseaux dépouillés de feuilles : ce sont les graines de cette plante , chargées d'aigrettes barbuës & blanches. La partie ligneuse & sarmenteuse de ces arbrisseaux est propre à faire des liens & des ruches de mouches à miel ; on en fait aussi de jolis paniers.

Il y a aussi une espece de Clématite à fleur bleue double , qui est un des plus beaux arbrisseaux que l'on puisse employer dans les jardins pour former des palissades , ou couvrir des portiques & des berceaux. Il croît fort vite , & est garni d'un beau feuillage d'un verd brun. Dès la fin de Juin , il commence à se charger de fleurs d'un bleu foncé , en si grande abondance , qu'elles couvrent son feuillage ; elles se succèdent pendant l'espace de deux mois. Il se multiplie facilement de boutures qui donnent des fleurs dès la seconde année ; lorsqu'on le taille tard , il pousse de nouveaux rejettons qui donnent des fleurs pendant tout l'automne.

On cultive en Anglaterre une autre espece de Clématite , dont les fleurs sont doubles , & d'un beau rouge incarnat ; il seroit à desirer qu'il fût moins rare , & qu'on le cultivât ici , car il réunit tous les avantages de l'arbrisseau précédent. La Clématite d'Espagne garde toujours son feuillage tendre & brillant , mais elle est très délicate. Il y a de plus des especes de Clématite à fleurs bleues & blanches , qui sont de petites plantes vivaces , fort robustes. Les feuilles de Clématite peuvent être employées

ployées utilement pour ronger les chairs baveuses qui empêchent les plaies de se cicatrifer.

CLOCHER CHINOIS, petit coquillage univalve & operculé, de la famille des *Vis* : sa robe est d'un brun sale.

CLONISSE, coquillage bivalve, de la famille des *Cames*, épais, presque rond, un peu renflé, orné quelquefois d'une trentaine ou quarantaine de canelures transversales & ridées : les battans sont marqués intérieurement d'une centaine de petites dents, entre lesquelles deux dents plus grosses, & à peu près triangulaires, obtuses & fort proches l'une de l'autre, forment la charnière du battant droit ; elles sont disposées de manière à recevoir les trois dents du battant gauche. Ce coquillage se tient enfoncé dans le sable. Les Negres au Sénégal en mangent la chair cuite sous les cendres ; elle est fort bonne, saine & délicate.

CLOPORTE. C'est un petit insecte aptère, auquel on a donné, tant en Latin qu'en François, des noms singuliers : en Champagne on le nomme *Porcelet de Saint Antoine*, parcequ'on s'est imaginé que sa figure avoit quelque rapport avec celle d'un porceau : on le nomme en Latin *Asellus* ou *Millepes* ; *Asellus* ou *Petit Ane*, à cause de sa couleur ; *Millepes*, à cause du nombre de ses jambes, qui different beaucoup en nombre de celles du véritable milleped.

Le Cloporte est plat, sans ailes, son corps est ovale, de la longueur de l'ongle du petit doigt, recouvert d'une peau comme écailleuse & ruilée, mais lisse & divisée en huit anneaux ; sa tête est petite, arrondie & armée de deux cornes ou antennes, qui lui servent à tâter le terrain ; il a quatorze jambes, sept de chaque côté ; sa queue est doublement fourchue, longue, pointue. Cet insecte est d'une sensibilité exquise ; pour peu qu'on le touche, il se replie tête contre queue, & forme la boule à la maniere des hérissons : il reste dans cet état jusqu'à ce que le danger soit passé. Parmi les Auteurs, les uns prétendent que cet insecte est ovipare, d'autres prétendent qu'il est vivipare. Bourguet, dans une Lettre sur la génération des plantes & des animaux, dit que « les Cloportes pondent leurs œufs au nombre

» de soixante ou environ tout à la fois; ils pendent à la
 » mere par un pédicule blanc, qui ressemble à un filet.
 » Les meres se les mettent fort industrieusement sur le
 » dos par le moyen de ce filet. Une matiere visqueuse
 » attache les petits, qui pendent à leur tour chacun à un
 » petit fil blanc, qui leur sert de cordon ombilical. Dès
 » qu'ils sont suffisamment attachés en rang les uns après
 » les autres sur les segments du dos de la mere, le com-
 » mun pédicule seche & disparoît. Alors les petits paroîs-
 » sent dans leur forme naturelle, ayant tous la tête tour-
 » née du même côté que la mere, qui seche peu à peu
 » en les portant quelque tems. . . . Les petits restent en-
 » core sur le dos de la mere, jusqu'à ce que le petit filet
 » soit sec, après quoi ils descendent, & vont chercher
 » eux-mêmes leur nourriture ».

Voilà des observations détaillées qui supposent que l'on a vu la chose, & qu'on peut trancher le nœud de l'indécision. *Langius* dit avoir observé que les Cloportes femelles portent leurs petits attachés à leur ventre à peu près comme les écrevisses y portent leurs œufs. *Lemeri* dit qu'ils sont vivipares. Suivant des observations inférées dans les *Éphémérides* d'Allemagne, on a vu se détacher d'un Cloporte mort, que l'on examinoit au microscope, un très grand nombre de petits Cloportes très bien formés, qui sortoient, à la file les uns des autres, vers la première paire des jambes de l'insecte. La nature est si variée & si riche dans ses productions, qu'il ne seroit peut-être pas impossible que des diverses espèces de Cloportes, les unes fussent ovipares, les autres vivipares.

Il y a, en effet, plusieurs espèces de Cloportes qui diffèrent un peu par la couleur, la grandeur & le lieu de leur habitation. Le Cloporte domestique se retire dans les fentes des murs, sous les toits, dans les lieux humides & nitreux: aussi est-ce lui que l'on emploie de préférence en Médecine, soit en substance, soit en infusion dans les maladies où il s'agit de résoudre. Ces Cloportes écrasés & appliqués en cataplasme sur la gorge, sont bons dans l'esquinancie. Le Cloporte sauvage, que l'on trouve dans les bleds & sous l'écorce des arbres, n'est pas si efficace, contenant moins de parties salpêtreuses. Nos Cloportes domestiques ne sont que peu ou point incom-

modes, en comparaison de ceux qui, suivant les relations de quelques Voyageurs, naissent dans l'Isle de Madagascar. Il se trouve encore une espèce de Cloporte dans les eaux salées, que les Pêcheurs disent faire mourir les perches, en s'insinuant dans leurs mâchoires. On en trouve une autre espèce dans les eaux douces & dans les puits. On la nomme *Cloporte aquatique*. Voyez AZELLE.

On donne encore le nom de Cloporte à une petite coquille graveleuse, du genre des *Porcelaines*. (Voyez ce mot). Enfin on le donne aussi à une chenille velue.

COATI, animal quadrupède, qui ne se trouve que dans les climats Méridionaux de l'Amérique. On a donné ce nom à plusieurs animaux bien différens; mais le *Coati-mondi* ne paroît qu'une variété du *Coati*.

Le *Coati* est un animal assez petit; ses oreilles & ses jambes sont courtes, ses yeux sont petits: on le distingue aisément de tous les autres animaux par son museau allongé, & par son grouin mobile en tout sens. Il a, comme l'*Ours*, une grande facilité à se tenir debout sur les pattes de derrière, dont les talons sont larges. Sa queue est touffue, annelée, plus longue que son corps, lorsqu'elle n'est point tronquée, car cet animal est sujet à la ronger.

Ce goût singulier, & qui paroît contre nature, n'est cependant pas particulier au *Coati*, dit M. de Buffon. Les *Singes*, les *Makis*, & quelques autres animaux à queue longue, rongent le bout de leur queue, en mangent la chair & les vertèbres, & la raccourcissent peu à peu d'un quart ou d'un tiers. On peut tirer de-là une induction générale, continue M. de Buffon; c'est que dans des parties très allongées, & dont les extrémités sont par conséquent très éloignées du centre du sentiment, ce sentiment est foible, & d'autant plus foible, que la distance est plus grande, & la partie plus menue; car si l'extrémité de la queue de ces animaux étoit une partie fort sensible, la sensation de la douleur seroit plus forte que celle de cet appétit, & ils conserveroient leur queue avec autant de soin que les autres parties de leur corps. Au reste, le *Coati* est un animal de proie, qui se nourrit de chair & de sang, qui,

me le *Renard* ou la *Fouine*, égorge les petits animaux; les volailles, mange les œufs, & cherche les nids d'oiseaux.

COBALT, *Cobaltum*. Cette substance, que bien des Auteurs ont regardée jusques ici comme une simple mine arsénicale, est une matière métallique particulière, dont on retire un régule qui diffère beaucoup de l'arsenic. Le Cobalt est pesant, dur, friable, d'une couleur, ou cendrée, ou jaune, ou noirâtre; d'un tissu tantôt strié ou grainu, tantôt écailleux ou cristallisé, ou semblable à une scorie vitreuse, ressemblant dans la fracture à du métal fondu : il s'en rencontre encore de terreux, couleur de fleur de pêcher; & presque toutes les autres espèces exposées à l'air acquièrent cette même couleur, qu'on peut regarder comme une efflorescence.

Le Cobalt demeure assez fixe au feu; sa substance métallique fournit une terre qui, mélangée d'alcali fixe de quartz ou de silice, se vitrifie plus facilement, & donne alors un beau verre bleu, très précieux, & appelé dans le commerce *azur*, *smalt*, *bleu d'émail*, *verre de Cobalt*; substance si utile dans la peinture pour la fayance, la porcelaine, dans la teinte des émaux, & dans le *bleu d'empois*. Le Cobalt dissous dans l'eau regale, &c. forme une encre de sympathie très curieuse.

Le Cobalt ne s'unit guères par la fusion avec le mercure, ni avec le bismuth, mais très facilement avec le cuivre. Dans son état de mine, il contient souvent du bismuth, de l'argent, du soufre & de l'arsenic, ce qui l'altère toujours plus ou moins.

Les mines de ce demi métal sont à Scheneberg en Saxe. On vante notamment celle de Rappolt à Johann-Georgenstad, qu'on exploite jusqu'à cent quarante brasses de profondeur. On en a aussi rencontré à Sainte-Marie aux Mines, & dans la mine de Gisthain aux Pyrénées. On trouve dans le deuxième volume de la Nouvelle Minéralogie un détail très circonstancié des opérations qu'on fait subir au Cobalt pour le dégager ou de l'arsenic ou du bismuth; sa torréfaction en safre (chaux qui, revivifiée par les fondans & le phlogistique, donne le

vrai regule de Cobalt); enfin sa vitrification, & les expressives inhibitions que l'Electeur de Saxe fait d'en envoyer de pur hors de ses Etats.

D'après les nouveaux éclaircissemens que nous avons du principe colorant du *lapis lazuli* (Voyez ce mot), & d'après quelques expériences particulières que nous avons tentées, nous ne désespérons pas qu'on ne reconnoisse par la suite que le Cobalt n'est qu'une combinaison du fer, de l'arsenic, &c.

COBRE DE CAPELLO. Espece de petit serpent des Indes, long d'un pied & demi, gros comme le petit doigt, dont la peau est noire sur le dos, & blafarde sous le ventre: il gonfle sa joue, & crie comme les grenouilles étant irrité: sa morsure est mortelle. Il habite souvent vers les pieds de l'arbre Papayer en Amérique: il vit d'araignées & d'autres insectes. Seba donne la description d'une autre espece, qui est une vipere de Ceylan; il parle aussi de plusieurs serpens à lunettes, qui ont le nom de *Cobra*: il dit que ce serpent a une couronne sur la tête; si cette couronne est de la figure d'une lunette, le serpent est de la famille du *serpent à lunettes*. Voyez ce mot. On trouve une vipere dans le Ceylan qui a ce même caractère: on l'appelle *Cobra de Neustria*. On en trouve aussi dans le Brésil, dans l'Isle de Ternate, à Siam; enfin, selon le même Seba, on en rencontre de quatorze especes; mais, suivant la description de ce Naturaliste, ce sont des *serpens à lunettes*, auxquels les Portugais donnent indistinctement le nom de *Cobra*, qui doit être réservé à l'espece précédemment décrite, ainsi qu'au *Bojobi*.

COCA, *Myrto similis Indica*, *fructu racemoso*. Arbrisseau qui croît en Amérique. Sa feuille est molle, verte, & ressemble à celle du myrthe: son fruit est disposé en grappes, d'abord rouges comme le myrtille, ensuite noires; c'est en cet état qu'on le récolte, & qu'on le fait sécher pour le conserver.

Les Occidentaux se servent du Coca, comme les Orientaux du betel, & les Européens du tabac. Il est, dit Lemer, en grand usage au Pérou pour fortifier & réparer les forces abattues, pour désaltérer & nourrir: on en mêle avec des écailles d'huîtres calcinées, & l'on en

forme des pastilles qu'on tient long-tems dans la bouche ; les mâchant avec grand plaisir.

COCHÈNE. Voyez CORMIER.

COCHENILLE, *Coccinella*. C'est une substance que l'on emploie pour la teinture de l'écarlate & du cramoisi. On nous l'apporte de l'Amérique en petits grains, convexes & cannelés d'un côté, & concaves de l'autre. On a ignoré pendant long-tems l'origine de cette matière : quelques uns l'ont regardée comme des baies de plante ; mais il est constant aujourd'hui que c'est un progallinsecte desséché, sur-tout depuis que l'on fait sa manière de vivre. Il est même aisé, en examinant la Cochenille que l'on nous envoie dans le commerce, de s'assurer de l'existence de cet insecte. Si on la fait ramollir & gonfler dans de l'eau & du vinaigre, & qu'on l'examine ensuite à la loupe, on distingue les différens anneaux du corps de l'insecte ; on voit quelquefois des jambes entières, & l'on remarque aussi les attaches des jambes. On peut comparer la figure entière de la Cochenille à celle de nos punaises domestiques, qui, étant desséchées, sont grosses comme une petite lentille, hémisphériques, annelées, d'un rouge noirâtre, inodores, & teignant en rouge.

Le Mexique est le seul pays où on recueille la Cochenille. Cet insecte s'attache aux feuilles de diverses plantes. Les Indiens l'y ramassent, & la transportent sur une autre plante, à laquelle on donne les noms de *Figuier d'Inde*, de *Cardasse*, de *Raquette*, de *Nopal* & d'*Opuntia*. Cette plante est assez remarquable dans les orange-ries par ses feuilles épaisses, oblongues & arrondies, qui tiennent les unes aux autres par leurs extrémités : nous en parlerons au mot *Figuier d'Inde*. Les Indiens cultivent cette plante avec grand soin autour de leurs habitations ; & pour s'assurer une récolte sûre de Cochenille, ils la sement, pour ainsi dire, sur cette plante. Ils font avec de la mousse, ou du foin fin, ou de la bourre de *Coco*, des especes de petits nids, dans chacun desquels ils mettent douze ou quatorze Cochenilles ; ils placent deux ou trois de ces nids sur chacune des feuilles de *Cardasse*, appelées des Indiens *Pencas*, auxquelles ils restent assujettis par le moyen des épines, qui naissent naturellement

sur ces feuilles. Au bout de quelques jours, ces Cochenilles donnent naissance à des milliers de petits, qui ne sont pas plus gros que des mites. Ces nouveaux nés se dispersent bientôt sur les plantes, & ne tardent point de se fixer dans les endroits les plus succulents, où ils restent jusqu'à leur dernier période d'accroissement. Ces insectes ne font que piquer la plante & en tirer le suc.

On fait chaque année trois récoltes de Cochenille. Dans la première, on enlève les nids & les Cochenilles que l'on avoit mises dedans, & qui y ont péri après avoir donné naissance à leurs petits : trois ou quatre mois après, on fait la récolte du produit de cette génération. Les grosses Cochenilles que l'on laisse donnent lieu à une troisième génération, que l'on recueille au bout de trois ou quatre autres mois. On détache la Cochenille de dessus les feuilles avec un pinceau.

Aux approches de la mauvaise saison, c'est-à-dire, des pluies & des tems froids, les Indiens coupent les feuilles de *Raquette*, & les transportent dans leurs habitations avec la nouvelle Cochenille qui est dessus. Ces feuilles se conservent vertes pendant fort long tems, ainsi que toutes les plantes grasses; & les Cochenilles croissent ainsi pendant la mauvaise saison. Lorsqu'elle est passée, on en remet une grande partie sur des feuilles dans des nids, ainsi que nous l'avons déjà dit. La Cochenille de la dernière récolte n'est pas aussi belle, parcequ'on est obligé de racle les feuilles de la raquette pour enlever ces petits insectes, & qu'on mêle par conséquent la raclore des plantes avec la Cochenille, qui est d'ailleurs de différentes grosseurs, parceque les meres se trouvent avec les nouveaux nés. C'est pourquoi les Espagnols donnent à cette Cochenille le nom de *Granilla*.

On n'a rien de plus pressé, lorsqu'on a recueilli la Cochenille, que de la faire mourir, parceque ces insectes, qui peuvent vivre pendant quelque tems séparés de la plante, pourroient faire leurs petits qui s'échapperoient, & seroient perdus pour le propriétaire; la manière dont on la fait périr, influe beaucoup sur sa couleur, & lui fait donner divers noms. On appelle *Renegrada* la Cochenille qu'on fait périr dans des corbeilles plongées dans l'eau chaude : elle est d'une teinte d'un

brun, rouge, & privée; en partie, de cette espece de poudre blanche, dont est couvert le corps de ces insectes vivans. Celle qui a été desséchée dans les Temascalas (especes de fours) est d'un gris cendré ou jaspé: elle a du blanc sur un fond rougeâtre; on l'appelle *Jaspeada*. Celle que l'on met sur des plaques, appelées *Comales*, qui ont servi à faire cuire le mays, est sujette à avoir été trop chauffée, & devient noirâtre; ce qui la fait nommer *Negra*. Trois livres de Cochenilles vivantes, ne pèsent plus qu'une livre étant desséchées: on donne à cette Cochenille, en quelques pays où elle est cultivée de la maniere dont nous venons de parler, le nom de *Cochenille Mesteque*, parcequ'on en trouve à Méteque, dans la Province de Honduras: on lui donne aussi le nom de *Cochenille fine & domestique*. Cette Cochenille, ainsi préparée, peut conserver pendant plus de cent trente ans la partie colorante & sans aucune altération, ainsi que l'a éprouvé M. Hellot sur une Cochenille qui avoit cette date d'antiquité. La Cochenille recueillie sur les plantations de Raquette, est la meilleure: on en recueille aussi une autre espece, que l'on nomme *Cochenille Silvestre*, parcequ'elle se trouve naturellement sur une espece de *Figuier d'Inde*, qui croît sans culture, & qu'on la ramasse sur cette plante, de même que nous récoltons le Kermès sur des arbrustes qui se multiplient aussi sans notre secours. Le *Figuier d'Inde* a plus de piquans sur ses feuilles, que le *Nopal* cultivé. Cette Cochenille fournit bien moins de teinture que l'autre; aussi est-elle moins chere.

Les Provinces du Mexique, où on recueille le plus de Cochenille sont celles de Tlascala, de Guaxaca, de Guatimala & de Honduras. Il faut qu'il y ait bien des hommes occupés à ce travail; car on a calculé, en 1736, qu'il entroit en Europe, chaque année, huit cens quatre vingt mille livres pesant de Cochenille, dont un tiers seulement de Cochenille Silvestre. On évalue ce commerce à plus de quinze millions en argent année commune. Cet objet de commerce est si important que les Naturels Mexiquains & les Espagnols, qui n'y ont que certains petits établissemens, la cultivent avec un soin extrême. Il semble que la grande consommation qu'on fait

de la Cochenille ; mériteroit qu'on fit des tentatives pour en établir la culture dans les Isles de l'Amérique , ou en d'autres climats , où la température seroit convenable à cet insecte , & à la plante dont il se nourrit.

La Cochenille est sudorifique ; les femmes Italiennes en font , dit-on , usage pour empêcher l'avortement ; mais la plus grande quantité est employée dans la teinture en écarlate ou en cramoisi , & pour faire le carmin ; cette fécule d'un rouge tendre , si amie de l'œil , si précieuse en peinture , si propre à nuancer , à rehausser , par une heureuse illusion , les foibles couleurs de la pommette des joues de quelques Dames. C'est à la toilette qu'on admire cet art ; c'est-là que le pinceau , armé de carmin , devient rival de la Nature.

COCHENILLE DE POLOGNE OU KERMÈS DU NORD , en latin , *Coccus Polonicus tinctorius*. C'est , selon l'observation CIV des Ephémérides des Curieux de la nature , par le Docteur Bernhardi de Bernitz , un insecte hémiptère , petit , rond , un peu moins gros qu'un grain de coriandre , plein d'un suc purpurin , & qu'on trouve adhérent , vers la fin de Juin , à la racine d'une espèce de renouée ou de centinode , que Ray a nommée *Polygonum cocciferum incanum flore majore perenni* , & que M. de Tournefort a regardée comme une espèce de pied de Lion , *Alchimilla gramineo folio , majore flore*.

Selon M. Breyn , le *Polygonum* est abondant dans le Palatinat de Kiovie , voisin de l'Ukraine , vers les villes de Ludnow , Piatka , Stobdyszce , & dans d'autres lieux déserts ou sablonneux de l'Ukraine , de la Podolie , de la Volhynie , du grand Duché de Lithuanie , & même dans la Prusse du côté de Thorn. Les Paysans & tous ceux qui en font la récolte , savent que le *Polygonum* ne rapporte pas tous les ans ; la récolte manque sur-tout lorsque le tems est pluvieux & froid ; ils savent aussi que c'est immédiatement après le solstice d'été , que le *Coccus* est mur & plein de son suc purpurin. Ils ont à la main une petite bêche creuse , faite en forme de houlette , & qui a un manche court ; d'une main ils tiennent la plante ; ils la levent de terre ; & avec l'autre main , armée de cet instrument , ils en détachent ces espèces de fausses baies

ou insectes ronds , & remettent la plante dans le même trou pour ne pas la détruire : ils font cette manœuvre avec une dextérité & une vitesse admirables. Ayant séparé le *Coccus* de la terre , par le moyen d'un crible fait exprès , ils prennent soin d'éviter qu'il ne se convertisse en vermicelles. Pour l'en empêcher , ils l'arrosent de vinaigre , & quelquefois aussi d'eau la plus froide ; puis ils le portent dans un lieu chaud , mais avec précaution ; on bien ils l'exposent au soleil pour le faire sécher & pour le faire mourir. S'ils étoient desséchés trop précipitamment , ils perdroient leur belle couleur. Quelquefois ils séparent ces petits insectes de leurs vésicules , en les pressant doucement avec l'extrémité des doigts ; & ensuite , ils en forment de petites masses rondes. Il faut faire cette expression avec beaucoup d'adresse & d'attention ; autrement , le suc colorant seroit résous par une trop forte compression , & la couleur pourpre se perdrait. Les Teinturiers achètent beaucoup plus cher cette teinture réduite en masse , que quand elle est encore en graines.

On lit aussi dans la même Dissertation , que quelques Seigneurs Polonois qui ont des terres dans l'Ukraine , afferment avantageusement la récolte du *Coccus* aux Juifs , & le font recueillir par leurs serfs ou leurs vassaux ; que les Turcs & les Arméniens , qui achètent cette drogue des Juifs , l'emploient à teindre la laine , la soie , le cuir , le maroquin & les queues de leurs chevaux ; que les femmes Turques en tirent la teinture avec le jus de citron ou du vin , & s'en servent journellement pour se rougir l'extrémité des mains & des pieds , d'une belle couleur incarnate ; qu'autrefois les Hollandois achetoient aussi le *Coccus* fort cher , & qu'ils l'employoient avec moitié de Cochenille , pour teindre les draps en écarlate ; que de la teinture de cet insecte , extraite par le jus de citron ou une lessive d'alun , on peut , avec la craie , faire une lacque pour les Peintres ; & qu'en y ajoutant un peu de gomme arabique , elle est aussi belle que la lacque de Florence ; enfin qu'on conserve le suc exprimé des coques du *Polygonum* pour les mêmes usages médicaux que le kermès , & qu'on le fait entrer dans la confection d'alkermès à Varsovie.

Soit que toutes ces propriétés soient exagérées, soit que le *Coccus*, qu'on a envoyé de Dantzic à M. Hellot, fût éventé & trop vieux, ce Savant Académicien n'a jamais pû, en le traitant, ou comme le Kermès, ou comme la Cochenille, en tirer que des lilas, des couleurs de chair, des cramoisis plus ou moins vifs, & il ne lui a pas été possible de parvenir à en faire des écarlates. D'ailleurs celui qu'il a employé a coûté beaucoup plus cher que la plus belle Cochenille, puisqu'il ne fournit pas la cinquième partie de la teinture que rend cet insecte du Mexique : c'est vraisemblablement pour cette raison, que le commerce de cette drogue est extrêmement tombé, & que l'on ne connoît plus le *Coccus* ou *Cochenille de grain* que de nom, dans la plupart des Villes d'Europe qui ont quelque réputation pour leurs teintures.

M. Linnæus met cette sorte de Cochenille dans l'ordre des insectes hémiptères, & du genre de ceux qui ont la bouche placée à la poitrine, le ventre sétacé par le bas, & deux ailes élevées ; mais il n'y a que les mâles qui ont des ailes. Voici les différentes espèces d'insectes qu'il range sous le nom de *Coccus*, & qui sont autant de gallinsectes ou de progallinsectes ; savoir, 1°. la Cochenille de Pologne ; 2°. le *Coccus* de la Piloselle ; 3°. le *Coccus* du Phalaris ; 4°. le *Coccus* du citron ; 5°. le *Coccus* du bouleau ; 6°. le *Coccus* des insectes ; 7°. enfin le *Coccus* du chêne vert, ou le Kermès de Provence. Ce même Auteur parle d'un *Coccus* aquatique qui se trouve dans les fossés & dans les marais sur les plantes aquatiques.

COCHENILLE DE PROVENCE. Voyez KERMÈS.

COCHEVIS. Voyez ALOUETTE.

COCHLITES. Les Lithologistes distinguent par ce nom, toutes les coquilles univalves fossiles, dont la division est la même que celle des Coquilles univalves vivantes. Voyez au mot COQUILLES.

COCHON D'INDE, *Cuniculus*, seu *Porcellus Indicus*. Cet animal est plus petit que le Lapin : ses oreilles sont transparentes & arrondies : il n'a point de queue ; ses dents sont semblables à celles du rat ; son poil, qui est court, peut être comparé à celui des Cochons ;

sa couleur varie, mais la plupart sont ordinairement mêlés par grandes taches de blanc, de noir & de roux.

Suivant les observations de M. de Buffon, ce petit animal, quoiqu'originair des climats chauds du Bresil & de la Guinée, ne laisse pas de vivre & de produire dans les climats tempérés, & même dans les pays froids, en le soignant & le mettant à l'abri de l'inqtempérie des saisons. Ces animaux sont d'un tempérament si précoce, qu'ils se recherchent & s'accouplent cinq ou six semaines après leur naissance, quoique réellement le développement des parties solides, ne se fasse que vers l'âge de cinq à six mois. Les femelles ne portent que trois semaines : on en a vu mettre bas à deux mois d'âge. Les femelles produisent au moins tous les deux mois jusqu'à sept à huit petits ; qu'elle n'allaitent qu'environ quinze jours : les petits, qui viennent de naître produisant de même, l'on est étonné de leur prompt & prodigieuse multiplication. Avec une seule couple, on pourroit en avoir un millier en un an ; mais ils se détruisent aussi vite qu'ils pullulent ; le froid & l'humidité les font mourir.

Ces petits animaux, même les mâles, se laissent manger par les chats sans résistance : ils n'ont de sentiment bien distinct, que celui de l'amour : ils sont alors susceptibles de colere : ils se battent cruellement, & se tuent même quelquefois pour jouir d'une femelle. Ils passent leur vie à dormir, jouer & manger. Ils mangent à toute heure du jour & de la nuit, & cherchent à jouer aussi souvent qu'ils mangent. Ils ne boivent jamais, mais ils urinent à tout moment : le jus des plantes où des fruits leur tient lieu de boisson. Ils ont une espece de gazouillement, qui marque leur plaisir lorsqu'ils sont auprès de leur femelle, & un cri fort aigu lorsqu'ils ressentent de la douleur. Ces animaux s'asseoient sur leurs pattes de derriere comme les lapins : ils se frottent la tête avec celles de devant : ils sont très frileux & périssent dans l'hiver, à moins qu'on ne les tienne dans un endroit sec & chaud. Ils sont naturellement doux & privés : ils ne font aucun mal, mais ils sont également incapables de bien : ils ne s'attachent point. Doux par tempérament, dociles par foiblesse, presque insensibles à tout, ils ont, dit M. de Buffon, l'air d'automates montés pour la

propagation , faits seulement pour figurer une espece.

On élève ces animaux en France plutôt par curiosité , que par l'utilité qu'on en peut retirer. Leur peau n'a presque aucune valeur ; leur chair n'est pas bien excellente. On dit qu'ils attrapent , très bien les souris ; mais il y a lieu de penser qu'ils sont bien inférieurs aux Chats pour l'adresse. Au Bresil , on appelle le Cochon d'Inde , *Cavia*. L'Aguti ou Agouti du Bresil dont nous avons parlé , est de la même espece : on l'appelle *Rat sauvage de l'Amérique*.

COCHON DOMESTIQUE. Voyez **SANGLIER**.

COCHON MARON. On donne ce nom en Amérique aux *Cochons* qu'on y a transportés des autres parties du monde , & qui y sont devenus sauvages. On y en distingue de trois especes , sur lesquels la nature du climat a vraisemblablement influé plus ou moins , suivant la différence des contrées d'où on les avoit tirés.

Ceux de la premiere espece sont courts : ils ont la tête grosse , les jambes de devant près d'un tiers plus courtes que celles de derriere ; ce qui fait qu'ils sont sujets à culbuter en courant. Ils sont armés de longues défenses , & sont très dangereux pour les Chasseurs quand ils ont été blessés. On dit que ce sont les Espagnols qui transportèrent ces Cochons en Amérique , lors de la découverte qu'ils en firent , & qu'ils les tirèrent de Cadix , où on en voit encore beaucoup qui leur ressemblent.

Les Cochons marons de la seconde espece , ne different nullement de nos Cochons domestiques ; & il paroît que ce sont des Cochons qui se sont échappés des parcs où on les nourrissoit.

Les derniers sont des Cochons de Siam & de la Chine , qui y ont été transportés par des vaisseaux François.

On voit aussi dans ce pays-ci , depuis quelques années , l'espece du Cochon de Siam qui s'y multiplie très bien. Il a quelque ressemblance avec le petit Sanglier ; les femelles produisent beaucoup de petits , qui sont très délicats à manger , en Cochons de lait. Ces animaux ne sont point difficiles : ils s'accoutument de toutes sortes de nourritures.

COCHON DE MER ou **MARSOVIN**. Espece de Dauphin , gros poisson oblong , dont le nés ressemble à

celui du Cochon terrestre. Il fouit de même dans la terre. Il monte souvent dans la rivière de Seine avec les marées. Sa couleur est jaunâtre : il est fort gros. Sa chair est indigeste ; mais on ne laisse pas d'en manger. On fait fondre la graisse, & on l'aromatise, dit Lemery, avec quelques plantes odorantes ; c'est ce qu'on appelle *Huile de Marsouin*. Elle est émolliente. *Voyez DAUPHIN à la suite du mot BALEINE.*

COCHON SAUVAGE. *Voyez SANGLIER.*

COCO ou COQUO. C'est le nom que l'on donne au fruit de certaines espèces de palmiers ; fruit des plus précieux par sa grande utilité, ainsi que les arbres qui le produisent. L'Afrique, l'Asie, l'Amérique, sont la patrie de ces arbres utiles.

Le Coco, nommé aussi *Noix de l'Inde*, croît dans les Indes. Ce fruit est plus gros que la tête d'un homme, ovale, quelquefois rond ; trois côtes qui suivent sa longueur, lui donnent une forme triangulaire ; ces têtes forment une espèce de guaine, dont la noix de coco, de la grosseur pour l'ordinaire d'une poire de coin, ou d'un petit melon ovale, sort en grossissant. La coquille de cette noix est grosse, dure, ligneuse, ridée : on la travaille pour différens usages. A Siani elle sert à mesurer des liquides : on gradue sa capacité avec des *Cauris*, petites coquilles de la famille des porcelaines, connues sous le nom de pucelages, & qui servent de monnaie. Les Dieppois font avec les coques de coco, des vases, des gobelets, & autres jolis ouvrages, nuancés de diverses couleurs, & d'un poli très luisant. Il vient beaucoup de noix de coco des Isles Antilles en Amérique. Lorsque cette noix n'est pas encore mure, on en tire une bonne quantité d'eau claire, odorante, aigrelette, dont on fait usage dans le pays, soit pour se désaltérer, ou pour relever des sauges : en général elle est fort agréable au goût. Les Malabares appellent alors la noix *Elevi* ; mais si le fruit a pris son accroissement, la moëlle que renferme l'écorce prend de la consistance, devient bonne à manger, & prend un goût qui approche de celui de l'amande. On peut par trituration retirer un lait de ces amandes. Les Indiens tirent de cette moëlle ou amande de cocos frais, une huile pour les

lampes , & d'usage pour faire cuire le ris. La coque qui enveloppe la noix de coco , est épaisse , lisse & de couleur grise à l'extérieur , mais garnie en dedans d'une es-
pece de bourre rougeâtre & filandreuse , dont les Indiens font des cables & des cordages. Les Malabarois appellent cette bourre *Cayro* : elle est préférable à l'étoupe pour calfater les vaisseaux , parcequ'elle ne se pourrit pas si vite.

Le coco croît sur une espece de palmier de médiocre grosseur , mais qui devient fort grand , & qui va peu-à-peu en s'étrécissant ; sa tête est terminée par des feuilles fort longues , & larges à proportion , épaisses ; les fleurs sont semblables à celles des autres especes de palmier. Les habitans se servent de ces feuilles sous le nom d'*ola* , pour couvrir leurs maisons , & faire des voiles de navire ; on dit même qu'elles leur servent de papier ou de parchemin , pour écrire les faits mémorables , & les contrats publics ; des Voyageurs disent que la sciure ou rapure des branches peut aussi servir à faire de l'encre. Les Indiens montent le long des troncs du palmier , sur de petits échelons faits de jonc ; ils retirent des jeunes arbres , par incision , un suc vineux , qui sert de boisson sous le nom de *Sura* , & qui exposé au soleil devient doux & s'appelle *Oracca* : ce suc donne par la distillation de fort bonne eau-de-vie. Après avoir recueilli ce premier suc , ils en retirent un second qui n'est pas si spiritueux , mais qui donne par évaporation un sucre qu'ils appellent *Jagra*. On emploie le bois du palmier à la construction des maisons & des navires.

Il y a , au rapport de Lemerî , une espece de coco des Maldives : on en trouve de gros & de petits jetés sur les bords de la mer. Ce sont , dit on , des cocos qui ont été submergés avec les palmiers , lors des inondations de la mer sur les Isles Maldives , qu'on a prétendu avoir autrefois fait partie du Continent. Les Indiens regardent ces especes de cocos comme un remede universel , ce qui les rend très rares.

Il croît au Pérou une espece de coco fait en forme de cloche , & dont la tête est fermée par une sorte de champignons ; il contient un grand nombre d'amandes rem-

souvent en Angleterre & en Suede , des especes de feux qui auront calciné le vitriol martial jusqu'au rouge , de la même maniere qu'on produit en Chymie du colcothar artificiel , en calcinant du vitriol verd ou vitriol de fer.

Le colcothar naturel se trouve parmi des terres alumineuses en Suede , en Allemagne , en Espagne , & à S. Lo en Normandie. Il est fort rare & fort cher ; on l'estime astringent : c'est un des ingrédients de la fameuse thériaque d'Andromaque.

COLIBRI. Espece d'oiseau qui peut passer pour un petit chef-d'œuvre de la nature , pour sa beauté , pour sa façon de vivre , & pour sa petitesse. On le trouve fort communément dans plusieurs contrées de l'Amérique , & aux Indes Orientales.

Il y en a des especes fort différentes , pour la grosseur & pour les couleurs ; il s'en trouve de si petits , qu'on leur a donné le nom d'*Oiseau mouche*. On remarque au Cabinet du Roi un de ces petits animaux , dans son petit nid de coton : son bec est très court : c'est la seule différence qu'il a , comparé avec le *Colibri*.

Il y a des especes de *Colibris* qui ont toutes les couleurs des pierres précieuses : il vaut mieux inviter le Lecteur à les voir dans le Cabinet du Roi & dans ceux des amateurs , que de vouloir les décrire ; le tableau que l'art entreprendroit de tracer seroit trop inférieur à la réalité. Ces oiseaux , même desséchés , font un ornement si brillant , que les femmes du pays les suspendent à leurs oreilles , comme nos Dames font des diamans. Leurs plumes sont si belles , qu'on les emploie à faire des tapisseries , & même des tableaux.

La longueur du bec varie dans les différentes especes de *Colibris* ; il est droit dans les uns & courbe dans les autres. Le bec de ces oiseaux n'est guere plus gros qu'une éguille ; & cependant il les rend très redoutables à de gros oiseaux , que l'on nomme *Gros bec* , qui cherchent à surprendre les petits du *Colibri* dans leur nid. Dès que celui-ci paroît , le *Gros bec* fait en criant de toutes ses forces , parcequ'il sent à quel ennemi il a affaire. Le *Colibri* se met à la poursuite ; & s'il peut l'atteindre , il l'attache avec ses griffes sous l'aile du *Gros bec* , & le

pique avec son bec acéré jusqu'à ce qu'il l'ait mis hors de combat. Les yeux du Colibri sont petits & noirs. Ces jolis oiseaux volent avec tant de rapidité, qu'on les entend plutôt qu'on ne les voit ; en volant ils font entendre une espèce de bourdonnement ; ce qui les a fait nommer aussi *Bourdonneurs* : ils se soutiennent pendant long-tems en l'air, & semblent y rester immobiles.

Ils ne se nourrissent que du suc des fleurs ; rarement s'y reposent-ils ; ils voltigent autour de la fleur comme le *Papillon*, & sucent le suc & la rosée avec leur langue, longue, fine & déliée : aussi leur donne-t-on quelquefois les noms de *Suce-fleurs* ou d'*Oiseau abeille*, *Mellisuga* aut *Mellivora avis*. On dit qu'après la saison des fleurs, ces oiseaux restent engourdis, & dans une espèce de léthargie, ce qui leur a fait donner aux Antilles le nom de *Renati* ; mais à Surinam & à la Jamaïque, où il y a des fleurs toute l'année, on ne cesse point de voir de ces oiseaux, & en très grande quantité. Quelques-uns disent qu'on reconnoît les mâles à une huppe, composée de très belles plumes, & disposée en couronne, qui orne leur tête.

Ces oiseaux font de petits nids d'une forme élégante ; ils les garnissent d'une espèce de coton ou de soie très belle, très douce, avec une propreté & une délicatesse merveilleuses. Ils ne pondent jamais que deux œufs, gros comme des pois ordinaires, blancs, avec quelques petits points jaunes. Le mâle & la femelle les couvent l'un après l'autre. Les petits étant éclos, ne paroissent pas plus gros que des *mouches* ; ils se couvrent peu à peu d'un duvet très fin, auquel succèdent les plumes.

On peut jouir assez facilement dans le pays du plaisir d'élever ces charmans oiseaux. Au rapport de *Labat*, le Pere *Mondidier*, son confrere, ayant pris un de ces nids d'oiseaux, le mit dans une cage à sa fenêtre ; & l'amour paternel surmontant toutes les craintes, le pere & la mere apportoit à manger à leurs petits, & même ils s'appriivoiserent au point, qu'ils ne sortoient plus de la chambre, où sans contrainte ils venoient manger & dormir avec leurs petits. Ce Religieux les nourrissoit avec une pâte presque claire, qu'il faisoit avec du biscuit, du vin d'Espagne & du sucre. Ces petits oiseaux

passoient leur langue sur cette pâte ; & quand ils étoient rassasiés , ils voltigeoient & chantoient. Leur chant est une espece de bourdonnement fort agréable ; il est clair & foible , proportionné à l'organe qui le produit. On ne pouvoit voir rien de plus aimable que ces quatre petits animaux , volans de tous côtés dedans & dehors la maison , revenant à la voix de leur pere nourricier , voltigeant autour de lui , se perchant sur ses doigts. Il les conserva de cette maniere pendant cinq à six mois , jusqu'à ce qu'il les perdit par accident , un rat les ayant mangés.

COLIMBE , *Colymbus*. Oiseau aquatique , plongeur. Cet oiseau nage entre deux eaux ; & après un certain espace , il revient sur l'eau. Klein distingue cet oiseau des *Plongeurs*. Il y en a de grands & de petits , avec ou sans huppés sur la tête : cet animal semble être podicipede , c'est-à-dire , paroît boîter en marchant , parcequ'il a les pieds placés proche du bas-ventre , & qu'ils s'allongent en arriere : Il nage mieux qu'il ne marche. La plupart ont le bec pointu , & les pieds comme palmés ; ressemblant beaucoup aux foulques , ou macreuses , ou poules d'eau. Il y a encore beaucoup d'obscurité sur le caractère de ces oiseaux aquatiques.

COLIN. Voyez CANARD DE MER.

COLLE DE POISSON. Voyez au mot ESTURGEON , à l'article du GRAND ESTURGEON ou ICTHYOCOLLE.

COLOMBE , *Columba*. Selon quelques Ornithologistes , ce nom désigne seulement la femelle du *Pigeon* ; selon d'autres au contraire , c'est une espece particuliere. On trouve en effet plusieurs especes de Colombes , dont il est fait mention dans les Auteurs ; telle est celle d'Italie , semblable en tout au pigeon : elle est seulement plus petite. Cet oiseau fait son nid dans les creux des rochers & dans les tours : sa ponte est de deux œufs : sa vie est longue ; il est passager ; il vole en troupe ; il se nourrit de glands & de toutes sortes de grains.

La Colombe de Groëland est , dit-on , le petit *Plongeur* de l'Isle de Farne , ou la tourterelle de l'Isle de Bass près d'Edimbourg. La Colombe de Portugal est un peu plus grosse que la tourterelle ordinaire ; son plumage est fort sombre. Celle de la Chine est plus grosse , & un peu

bleuâtre. Si la Colombe est exactement un pigeon, on en trouvera des détails plus circonstanciés à l'article *Pigeon*.

La Colombe a été de tout tems fort célébré chez les Poètes: on l'a appelée oiseau de Cithere, parceque cet animal est fort porté à la propagation.

C'est de la Colombe qu'on a formé le nom de *Colombier*, pour désigner le lieu où les pigeons se retirent pour la propagation de l'espece.

COLOQUINTE, *Colocynthis*. Plante qui naît abondamment dans les Isles de l'Archipel & sur les côtes maritimes de l'Orient: elle pousse plusieurs tiges rampantes à terre, velues & canelées: ses feuilles naissent seules, éloignées les unes des autres; & attachées à de longues queues, blanchâtres, velues, larges, découpées profondément; aux aisselles de ces feuilles naissent des vrilles: ses fleurs sont jaunes, pâles, évisées en cloches, découpées en cinq quartiers: celles qui sont fécondées se changent ensuite en un fruit sphérique, de la grosseur d'une orange, recouvert d'une écorce dure, d'abord verdâtre, ensuite jaunâtre. Les Indiens séparent cette écorce; & après avoir fait sécher la pulpe spongieuse, membraneuse & blanchâtre qui remplit ce fruit, ils nous l'envoient; au moins nous la recevons en cet état d'Alep: elle est sèche, spongieuse, composée de feuilles membraneuses, divisée en trois parties, légère & d'une amertume insupportable, âcre au goût, excitant des nausées, & blessant le gosier. Elle contient de petites graines, applaties, dures, un peu grises, roussâtres, de la grandeur de celles du concombre. On prétend qu'il y a plusieurs especes de potiron & de citrouilles qui, devenant ameres, pourroient être placées parmi les Coloquintes.

La Coloquinte est un médicament aussi ancien que la Médecine; il purge violemment, de même que le tabac & l'hellebore. *Voyez ces mots*. Ces remèdes rétinogommeux contiennent, dit M. Geofroi, une huile très âcre, propre à irriter les nerfs & à les secouer violemment; car si on met dans la plaie d'un animal la plus petite goutte d'huile de tabac, il tombe aussi-tôt dans des convulsions.

bien extraordinaire , puisqu'elle parcourut en un jour quarante degrés.

Quoique la question du retour des Cometes soit du nombre de celles que la postérité seule pourra résoudre , l'opinion de Newton , qui regarde leur retour comme périodique , est la plus vraisemblable. Plusieurs rapports dans le période , certaines circonstances dans la route , ont fait croire que c'étoit les mêmes Comètes qu'on voyoit reparoître par intervalles. M. Halley a remarqué qu'il avoit paru quatre fois de suite une Comète dans l'intervalle de cinq cens soixante-quinze ans ; savoir , à la mort de Jules César , ensuite l'an de Jesus-Christ 531 , puis au mois de Février 1106 , & en dernier lieu sur la fin de l'année 1680. Ce fameux Astronome conjecture que le période de cette fameuse Comete pourroit bien être de cinq cens soixante-quinze ans , ce que nos descendans seuls pourront vérifier. Il y a une chose singulière sur cette période ; c'est qu'en remontant de cinq cent soixante-quinze ans en cinq cens soixante-quinze ans , depuis l'année de la mort de Jules César , où on croit que cette Comete a paru , on tombe dans l'année du Déluge ; c'est ce qui a fait penser à Whiston que le Déluge universel pourroit bien avoir été occasionné par la rencontre où l'approche de cette Comete qui se trouva alors fort près de la terre. Cette opinion qui ne peut être regardée que comme une conjecture assez légère , n'a d'ailleurs rien de contraire à la saine philosophie , qui nous apprend que l'approche d'une telle Comete est capable de bouleverser le globe que nous habitons. En supposant , pour un moment , que cette conjecture fût bien fondée , il ne faudroit pas chercher plus loin l'origine de la terreur que l'apparition des Cometes a inspirée aux peuples pendant long-tems. En 1680 , quelques Philosophes étoient encore vraisemblablement dans l'opinion vulgaire sur ce sujet ; puisque le fameux Jacques Bernoulli disoit , que si le corps de la Comete n'est pas un signe visible de la colere de Dieu , la queue en pourroit bien être un. Ce même Astronome prédit le retour de la Comete de 1680 , pour le 17 Mai 1719. Aucun Astronome , dit M. de Voltaire , ne se coucha cette nuit là , mais la Comete ne parut point.

CONCHITES, *Conchitæ* : sont les Coquilles Bivalves fossiles. Voyez au mot COQUILLES le nom de leurs analogues vivans.

CONCOMBRE CULTIVÉ, *Cucumer sativus*. C'est une plante dont les racines sont droites, blanches & fibreuses, qui pousse des tiges sarmenteuses, longues, velues & rampantes sur terre, auxquelles naissent alternativement des feuilles amples, anguleuses & découpées profondément. Il sort de l'aisselle des feuilles des vrilles ou mains, & des fleurs d'une seule piece, en cloche, évanescentes, de couleur jaune pâle; il leur succede un fruit long d'environ demi-pied, gros comme le bras, arrondi aux deux extrémités, anguleux, droit ou tortu, verd ou blanc, quelquefois jaunâtre, charnu, succulent, d'une saveur particuliere, austere; son écorce est mince & souvent parsemée de verrues ou petits boutons. Le fruit est divisé en dedans par trois ou quatre quartiers remplis d'une pulpe qui contient beaucoup de graines oblongues, applaties, luteuses & douces: cette amande est une des quatre grandes semences froides.

On cultive le concombre dans les jardins potagers: car son fruit est bon en cuisine, soit crud; soit cuit, quoiqu'un peu indigeste: on s'en sert aussi dans les émulsions pour modérer le trop grand mouvement du sang: on confit les petits concombres verts au vinaigre, au sel & au poivre, & on les nomme *Cornichons*; souvent ce ne sont que des concombres qui n'ont pu profiter & venir à maturité.

CONCOMBRE MARIN, *Cucumer marinus*. Petit poisson gros & long comme le petit doigt, privé de sang, orné de tubercules, comme le concombre terrestre, il en a d'ailleurs la couleur & l'odeur; comme les parties internes ne se distinguent pas aisément, cet animal pourroit bien être un *Zoophyte Holorurie*.

CONCOMBRE SAUVAGE. *Cucumer aspinus*. Cette plante qu'on nomme aussi *Concombre d'Asne*, croît principalement aux lieux incultes, en Languedoc & en Provence; quelquefois aussi on la cultive dans les jardins: sa racine est longue, grosse & blanche, un peu fibrée, charnue & amere; il en sort de grosses tiges succulentes & rampantes à terre, sur lesquelles naissent des feuilles

à-peu-près semblables à celles du concombre, mais elles sont plus petites ainsi que ses fleurs. Ses fruits sont longs d'un à deux pouces, cylindriques, tuberculeux & très vésiculeux, partagés en trois loges, pleines d'un suc amer. Si on touche légèrement ces fruits étant mûrs, ils jettent avec force un suc fétide & des graines luisantes noirâtres.

Le suc exprimé de cette plante presque mûre, ensuite épaissi se nomme *Elaterium* : il étoit autrefois d'usage pour purger fortement la bile par haut & par bas : on ne s'en sert gueres aujourd'hui, parcequ'il est, ainsi que la coloquinte, très contraire à l'estomac & aux intestins. Son suc appliqué à la vulve en pessaire, fait sortir le fœtus qui est mort, mais s'il est vivant, il le tue. Voyez MICHAEL. La tige desséchée des concombres sauvages fuso sur le charbon, comme le nitre.

CONCRETIONS. Voyez au mot STALACTITES.

CONDOR ou CUNTUR. Voyez au mot AIGLE.

CONDRILLE, *Chondrilla*. Cette plante qui croît dans les champs & sur le bord des chemins, a une racine longue, empreinte d'un suc laiteux fort gluant, des feuilles semblables à celles de la chicorée sauvage, une tige haute de quatre pieds, des fleurs à demi fleurons, jaunes & découpées, succédées par des graines oblongues, à aigrette, & de couleur cendrée : cette plante est humectante, adoucissante, apéritive.

CONFERVA. C'est le nom que l'on donne à ces filets verts qui forment par leur entrelacement, un tissu quelquefois assez serré qui surnage sur les eaux, & dans lequel on observe plusieurs bulles d'air qui le soutiennent. En cassant une des fibres, on le voit se racourcir & se contourner comme les mains d'une plante légumineuse ; c'est par cette propriété que se fait l'entrelacement. On a toujours regardé le conferva comme une plante aquatique, mais M. Desmars, Docteur en Médecine, le met en question dans le Journal économique, Avril 1761.

Est-ce une plante, dit-il ? on n'en connoit ni la fleur, ni la graine. Est-ce un Zoophyte ? Une infinité d'insectes habitent au tour de cette production ; mais leur doit-elle son origine ? Lorsqu'on met en macération, continue-t-il, quelque partie animale ou végétale, on voit naître aux environs de la substance qui se décompose quan-

tié de filets qui forment au tour du corps macéré une espece de *tomentum* ; si l'action de l'air verdit ces filets, voilà du *conserva*. Le *conserva* quoique desséché reverdit dans l'eau. La poussiere dont il se couvre en séchant au soleil se précipite au fond de l'eau, y reverdit pareillement, & reparoit sous la forme de nouveau *conserva*.

Le *Conserva reticulata* lui paroît encore moins plante que le précédent ; il a examiné à la loupe les côtés & les articulations de ces réseaux formés par des hexagones réguliers. Il a cru remarquer que ces côtés & ces articulations étoient creux & logeoient des insectes, qui se mouvoient librement le long des côtés. Je ne vois, dit-il, que les madrépores qui aient quelqu'analogie avec cette production des eaux douces. Il a observé que dans des phioles de verre remplies d'eau sans addition d'autres substances, il se formoit à la longue aux parois du verre en dedans, à différentes distances au dessus du niveau de l'eau, de petits grains verts, ronds, placés à côté les uns des autres, desquels il sortoit par la suite des fils plus ou moins longs qui verdissoient.

Quoi qu'il en soit, le *conserva* a toujours été regardé jusqu'à présent comme une espece de plante. On lit dans les volumes de l'Académie, que l'on a attribué à la production plus abondante qu'à l'ordinaire de cette espece de plante, que l'on nomme aussi *mousse d'eau*, à cause de sa verdure & de sa ressemblance avec la mousse ; on a, dis-je attribué à la multiplication extraordinaire de cette plante, en l'année 1731, ainsi qu'à celle de l'*Hippuris*, genre de plante semblable à la presse de nos campagnes, les maladies populaires qui ont régné pendant l'été & l'automne de cette année.

La qualité de l'*hippuris*, est d'être d'une odeur marécageuse, de communiquer à la main qui la touche son odeur désagréable ; de rendre l'eau fade & dégoûtante.

Le *conserva* communique à l'eau un feu, qui en la buvant, laisse dans le gosier une âcreté, & dans la bouche une sécheresse incommode ; elle imprime même dans la main qui la sers une ardeur à peu près semblable à celle qui est occasionnée par l'eau un peu trop chaude. Les maladies causées par la mauvaise qualité des

eaux de l'année 1731 , furent des sécheresses de bouche & quantité de maux de gorge , dont quelques-uns se tournèrent en esquinancie , & en différentes fluxions à la tête.

Voici une observation peut-être favorable aux présumptions de M. Desmars. On observa dans cette eau de riviere examinée au microscope , plusieurs insectes très petits , qui ne se voient point dans l'eau de fontaine. Seroient-ils des polypes d'eau douce & les instrumens organiques du conserva ?

CONGELLATION. Voyez STALACTIQUE.

CONGRE , *Conger*. Excellent poisson de mer , appelé quelquefois des François *Anguille de mer*. On en connoît de deux especes : l'un est blanc & se pêche en haute mer : l'autre est noir & se pêche sur les bords du rivage ; il ressemble beaucoup à l'anguille d'eau douce ; sa peau est de différentes couleurs , la tête verte , le corps brun mêlé de bleu & le ventre jaunâtre : sa chair est coriace , les Espagnols seuls en font grand cas. Ce poisson fait la chasse aux poulpes , mais il a pour ennemi la langouste. On en pêche beaucoup en Bretagne vers Quimper pendant tout l'été : l'on en pêche aussi aux Indes & dans le Brésil.

Le Congre d'eau douce est le MUCU.

CONGRE , SERPENT. Seba donne ce nom à un serpent de mer d'Afrique & à différentes especes de *Murenes* , voyez ce mot. Le *Congre serpent* est bariolé de manière qu'on prendroit la marqueterie de sa peau pour autant d'armoiries. Le *Congre murene* tient plus de l'anguille que du serpent ; il participe de l'un & de l'autre sans être d'une de ces deux classes , d'où il paroît qu'il est amphibie. On en rencontre dans les Isles Molucques , dans le Brésil : les grenouilles sont leur nourriture apparente.

CONISE OU HERBE AUX MOUCHERONS , *Conyza*. Cette plante , qui croît dans les bois , sur les montagnes , le long des chemins & contre les murailles , a des racines éparées , ligneuses , odorantes , ameres , qui poussent plusieurs tiges à la hauteur de trois ou quatre pieds , velues & rameuses. Ses feuilles ressemblent à celles de la molleine noire. Ses fleurs sont des bouquets à fleur.

Bons, jaunes & d'une odeur forte : il leur succede des graines languettes à aigrettes. Cette plante est alexipharmaque , provoque les mois aux femmes : elle est propre à chasser la galle , les puces & les moucheron.

CONQUE ANATIFERE, *Concha anatifera*. Terme général , suivant M. d'Argenville , sous lequel on comprend les trois familles de coquillages multivalves , qui sont les *Glands de mer* , les *Conques anatiferes* & les *Pousse-pieds*. Ces coquillages differont plus par la forme de la coquille , que par celle de l'animal ; la plus grande différence qu'il y ait entr'eux , est qu'on ne mange que la chair du pédicule des pousse-pieds.

Conque anatifere signifie conque qui porte un canard. Plusieurs Auteurs ont dit , & quelques personnes disent encore , que la *Bernache* ou *Barnache* , nommée par quelques-uns *Cravant* , espece d'oiseau marin , plus gros que la macreuse , croît & sort de la Conque anatifere , & que cet oiseau tire son origine du bois pourri des vaisseaux. Quelqu'absurde que soit cette idée , voici ce qui pourroit y avoir donné lieu. Les oiseaux de la mer , ainsi que l'observe M. d'Argenville , font leurs nids dans des plantes marines , & dans des amas de différentes coquilles : prêts à pondre , ils becquettent le poisson renfermé dans ces coquillages ; ils l'obligent de sortir , & mettent leurs œufs à la place. Quand les petits sont assez forts , ils rompent leur prison pour prendre leur vol. Il y a lieu de penser que c'est ce qui a donné lieu à la fable de l'oiseau produit par cette coquille.

On donne à la Conque anatifere divers noms : dans quelques ports , on l'appelle *Sapinette* ; en Bretagne *Bernache*. Nédham , dans ses nouvelles Observations microscopiques , en a donné la description sous le nom de *Bernache*. Ce coquillage , très singulier , a trois parties différentes ; savoir , le Pédicule , la Coquille , & l'animal qui est renfermé dans la coquille.

Le Pédicule est une sorte d'éruï cylindrique , formé par plusieurs membranes , susceptibles d'extension & de contraction : il a quelquefois jusqu'à six pouces & plus de longueur : il est compact & noirâtre ; c'est par l'une des extrémités de ce pédicule que le Bernacle adhère aux rochers , aux vaisseaux , & aux autres corps étran-

gers. A la partie supérieure du pédicule est la coquille, composée de cinq pieces, qui different assez considérablement entr'elles par la forme : elles sont tenues dans une étroite union par une pellicule mince, qui tapisse la surface intérieure. Le jeu que cette pellicule donne aux pieces, leur permet de s'écarter foiblement & de se rapprocher ; la tête de l'animal qui loge dans la coquille, paroît garnie d'une espece de houpe, faite en forme de plumaceau ; c'est une vingtaine de petites cornes ou bras de différentes longueurs, qui, vûs au microscope, paroissent frangés. Lorsque l'animal les agit, ils forment des courbes irrégulieres, renfermées les unes dans les autres. M. Nédham croit que, lorsque l'animal les agit, soit au-dedans de la coquille, soit au-dehors ; il forme dans l'eau un courant, & que par ce moyen, il attire les animalcules dont il se nourrit. La tête hérissée de ces sortes de cornes, peut sortir au-dehors de la coquille, & rentrer au-dedans ; le corps du Bernacle est assez ressemblant à une petite huitre.

Outre l'espece de Conque anatifere à gros pédicule, dont nous venons de parler, il y en a deux autres especes, dont l'une se tient toute droite enfoncée dans le sable au fond de la mer, collée par sa glu sur une branche de plante marine, ce qui fait que son pédicule a la forme d'une queue d'amande ; l'autre est nommée *Arborescente*, parcequ'elle s'attache en parasite sur des productions marines, telles que les lithophytes, sur lesquels elle prend sa croissance. Ces deux dernieres especes se trouvent dans la Manche, & les premieres sont communes en Breragne. M. Nédham soupçonne que les Conques anatiferes se multiplient par une sorte de végétation, comme les polypes : il en a trouvé six ou sept jointes ensemble par leur extrémité, semblables à des petits qui sortent du corps de la mere ; mais, c'étoit peut-être des portions de frai qui se touchoient & avoient pris leur accroissement, sans se séparer les unes des autres. Il a observé une excroissance bleue, placée au dessous du groupe des cornes : ces excroissances vûes au microscope, ont paru être un sac membraneux, rempli de petits globules bleus, d'une figure ovoïde, & assez semblable au frai des autres poissons. Le même Auteur fait mention

mention d'une autre espèce de Bernacle, qui se trouve aussi attachée aux rochers & contre les vaisseaux : il est renfermé avec sa coquille & son pédicule, dans une autre coquille univalve, qui a la forme d'un cône tronqué : il ressemble assez aux glands de mer, avec lesquels il est aisé de le confondre.

CONQUE SPHÉRIQUE. Coquillage univalve de la famille des Tonnes. Voyez ce mot.

CONQUE DE VÉNUS, *Concha Venerea*. On donne ce nom à une coquille bivalve de la famille des Cames. Elle est presque ovale & voûtée, sillonnée tout au tour par des lignes parallèles. Le devant de la coquille représente la vulve d'une femme : il est garni tout-autour de piquans plus ou moins forts & allongés. Cette coquille est fort recherchée des Curieux.

CONSOUDE, (Grande) *Symphytum majus*. Cette plante, qu'on appelle aussi *Oreille d'Ane* & *Consfire*, croît aux lieux humides dans les prés. Ses racines sont longues, noires en-dehors, blanches en-dedans, remplies d'un suc visqueux. Ses tiges sont creuses, velues & hautes de deux à trois pieds : les feuilles sont verdâtres, pointues, longues & larges : les fleurs naissent au sommet des rameaux & des tiges : elles sont blanches, purpurines & évasées en entonnoir. Le pistille qui s'élève du milieu du calice, se change en quatre graines noires, luisantes, ayant la figure d'une tête de vipère.

Ses feuilles, les fleurs, & sur tout sa racine, sont d'usage parmi les incrustans. Cette racine a plus de mucilage que celle de guimauve.

La Consoude est vulnérable & arrête le crachement de sang : appliquée extérieurement, elle convient dans les luxations & fractures des os. Il y a beaucoup d'autres plantes que plusieurs Botanistes ont rangées avec la Consoude ; savoir, la Bugle, la Marguerite grande, la Brunelle ; la Paquerette ou petite Marguerite, la Tormentille, le Pied d'alouette, la Verge d'or. Voyez chacun de ces mots.

CONSTELLATION. C'est l'assemblage de plusieurs étoiles, exprimées & représentées sous le nom & la figure d'un animal, ou de quelqu'autre chose : on l'appelle aussi *Astérisme*. Voyez ÉTOILE.

Les Astronomes, qui aujourd'hui connoissent peut-être autant le ciel; que les Naturalistes connoissent la terre, comptent douze Signes ou Constellations dans le Zodiaque, dont six sont Septentrionaux; savoir, le *Bélier*, le *Taureau*, les *Jumeaux*, l'*Ecrevisse*, le *Lion* & la *Vierge*. Les six autres sont Méridionaux; savoir, la *Balance*, le *Scorpion*, le *Sagittaire*, le *Capricorne*, le *Verseau* & les *Poissons*.

CONTRA-YERBA. Dans le commerce, on donne ce nom à une racine de figure pareille à celle de la *Zédoaire*. Voyez ce mot.

Cette racine est apportée des Philippines, & passe chez les Espagnols pour un alexitaire puissant & d'usage pour les sievres malignes: elle differe beaucoup de la plante suivante.

CONTRA-YERVA, est une plante que les Espagnols ont nommée ainsi, parcequ'elle est un contre-poison: on l'appellerait aussi *Racine de Drak*, *Drakena Radix*, parceque François Drak, Anglois, fut le premier qui la rapporta d'un voyage dans lequel il avoit fait le tour du monde. Il y a des Botanistes qui ont donné le même nom de *Contra-Yerva* à d'autres plantes; les uns, comme C. Bauhin, l'ont regardée comme un fouchet long, odorant; & le *Drakena*, comme un fouchet long & sans odeur. Hernandez croit que le *Contra-Yerva* est une espece de *Grénadille*, *Coanenapilli*. Bannister dit que c'est une *Caméline*; Sloane une *Aristolochie*. Guillaume Houston, Chirurgien Anglois, étant en Amérique, a recueilli dans les montagnes; auprès de l'ancienne Vera-Cruz, la racine que l'on appelle *Contra-Yerva*, chez les Droguistes, & il a découvert que c'étoit une espece de *Dorstenia*.

Voici l'extrait de ce qu'on lit de la plante *Contra-Yerva* dans les Manuscrits du P. Plumier, qui dit avoir trouvé cette plante dans l'Isle de Saint-Vincent. Sa racine ressemble à celle du Sceau de Salomon: elle s'enfonce obliquement dans la terre: elle est fibreuse, d'un goût brulant à-peu-près comme celui de la pyrethre: il en sort six petites feuilles semblables à celles de la *Berce*, attachées à des queues longues. Du même sommet des racines, sortent quatre pédicules qui soutiennent des fleurs

très petites , entourées de petites écailles noirâtres.

Selon Linnæus , les fleurs n'ont point de pétales , mais une seule enveloppe particulière à chaque fleur , quadrangulaire & concave : il leur succède plusieurs graines arrondies , pointues & blanches. Dans le commerce nous ne voyons que la racine desséchée de cette plante , qui croît communément à Charcés , Province du Pérou , & au Mexique , d'où les Espagnols nous l'apportent. Dans l'état de siccité , elle est grosse comme une plume de Cygne , longue de deux pouces , noueuse , très fibrée , d'un rouge tanné en-dehors , blanchâtre en-dedans , d'une odeur de feuilles de figuier , & d'un goût âcre , légèrement aromatique : on ne se sert que de la partie tubéreuse de la racine , qui passe pour un puissant sudorifique & alexipharmaque , un fort antidote contre les poisons qui coagulent le sang. Bien des personnes la préfèrent , avec raison , au Bêzoard contre la peste ; mais mais peut-être à tort , à la Thériaque , comme contre-poison.

COPAL. Voyez RÉSINE COPAL.

COPALMB. Voyez LIQUIDAMBAR.

COPALXOCOTI. Petit arbre de la Nouvelle Espagne très vanté , & qu'on croit être le *Savonier*. Voyez *ce mot*.

COQ , *Gallus*. Oiseau domestique , qui , au milieu de son serail de Poules , se fait remarquer par la beauté de sa taille , par sa démarche fière & majestueuse , par la crête d'un rouge vif & brillant , par la richesse & la variété des couleurs de son plumage , & par le contour agréable des plumes de sa queue.

Le *Coq* & la *Poule* , étant des animaux domestiques , varient singulièrement pour les couleurs : aussi en voit-on de toutes les nuances.

Le *Coq* est un oiseau vigilant , qui annonce , par son chant , les heures de la nuit & la pointe du jour : il est l'horloge vivante des gens de la campagne. On a remarqué que de tous les oiseaux de jour , le Rossignol & le *Coq* sont les seuls qui chantent pendant la nuit.

Au reste , M. du Verney a fait voir dans un *Coq* vivant , que la voix ne se forme pas vers le larynx , com-

me dans les autres animaux, mais au bas de la trachée-artère vers la bifurcation.

Le Coq est le plus lubrique des oiseaux. Il aime à prendre les ébars en plein air : à peine ouvre-t-on le poulailler, qu'on le voit courir après les Poules ; les poursuivre & les subjuguier : on dit que chaque jour, il coche les poules jusqu'à cinquante fois. L'usage immodéré du plaisir épuise promptement le Coq ; aussi est-il au bout de peu d'années hors d'état d'engendrer. Le Coq regne parmi les poules en Souverain : il aime singulièrement les Sujettes : il veille avec assiduité à leur conservation : a-t-il trouvé quelques grains, il les appelle ; il s'en prive pour elles.

Les Coqs sont fiers & courageux : ils se battent avec opiniâtreté. Ce spectacle singulier est du goût de plusieurs Nations : c'est la coutume en Angleterre de les nourrir avec soin pour les faire battre ensemble. On annonce ces combats de Coqs, qui se font au milieu d'un amphithéâtre où l'on s'assemble en foule. Il s'y fait souvent des gageures considérables, & l'on y dépose des sommes d'argent immenses, qui appartiennent à ceux dont les Coqs remportent la victoire. Il y a de ces Coqs qui aiment mieux mourir que de se laisser vaincre ou de se sauver par une fuite ignominieuse. Les Chinois, & quelques peuples des Philippines & des Indes orientales, sont aussi fort passionnés pour ces sortes de spectacles.

Œufs de Coq.

On trouve quelquefois dans le nid des poules, un petit œuf gros comme un œuf de pigeon, qu'on appelle *Œuf de Coq*, parcequ'on croit vulgairement que le Coq l'a pondu ; & le peuple y ajoute d'autres idées superstitieuses. Un Fermier, ayant apporté plusieurs de ces prétendus Œufs de Coq à M. la Peyronie, ce Savant fit plusieurs observations sur cet objet, qu'il inséra dans un Mémoire, imprimé parmi ceux de l'Académie des Sciences pour l'année 1710. Nous allons en donner le précis.

Beaucoup de personnes, d'ailleurs raisonnables, croient avec le peuple, que les Coqs pondent des œufs ; & que

ces œufs étant couvés dans du fumier ou ailleurs , on en voit éclore des serpens ailés , qu'on appelle *Basilics*. Les faits suivans démontrent la fausseté de cette tradition fabuleuse. M. de la Peyronie ouvrit ces prétendus œufs de Coq : il les trouva sans jaune ; mais au milieu , il apperçut un corps qui ressembloit assez bien à un petit serpent entortillé : il le développa sans peine , après en avoir raffermi la substance dans de l'esprit-de-vin. Il en ouvrit plusieurs ; mais la différence qui s'y trouvoit , c'est que le prétendu serpent n'étoit pas dans tous également bien représenté : il y en avoit dans lesquels on ne voyoit qu'une tache jaune. D'après l'examen de ces œufs sans jaune , M. de la Peyronie conçut l'idée d'examiner si le Coq , auquel on les attribuoit , n'étoit pas *hermaphrodite*. Ses entrailles furent ouvertes , examinées : on lui trouva deux gros testicules bien conditionnés , caracteres du mâle , & nulle trompe ni ovaire ; ce qui prouvoit incontestablement qu'il étoit incapable de ponte par défaut d'organe. Le prétendu pondeur , ayant été égorgé , le Fermier trouva des œufs semblables aux premiers , & il découvrit enfin qu'ils étoient pondus par une poule. Ce fut dans les entrailles de cette poule , que M. la Peyronie découvrit la source de ce phénomène singulier , qui avoit tant induit en erreur. L'inspection lui apprit que l'organisation altérée de cet animal étoit telle , que les membranes très minces de l'œuf qui n'avoit que très peu de blanc , & point de coque , se crevoient dans le passage de l'*oviductus* ; le jaune s'échappoit , & la poule pondoit ces petits œufs sans jaunes. On voit des poules qui pondent quelquefois des œufs semblables à ceux dont on vient de parler , lorsque dans des efforts ou par quelqu'autre cause extérieure , le jaune d'œuf est crevé dans l'*oviductus* ; mais la cause n'étant pas constante , ces mêmes poules en font aussi de bien conditionnés. Des étranglemens ou des compressions à-peu-près semblables , qui anéantissent les petits des ovipares , en leur ôtant la matiere de leur nourriture , ne rendroient que monstrueux ceux des vivipares , qui ne portent pas cette matiere avec eux , & qui vont la puiser dans la matrice , pourvu que la compression ne détruisit aucune partie essentielle à la vie de l'animal. On ne

doit donc pas être surpris de ce que ceux-ci nous fournissent beaucoup plus de monstres que les autres.

Des Coqs monstres.

On a cependant vu des *Coqs monstrueux*, notamment un Coq à deux têtes sur un seul corps, un autre à une seule tête sur deux corps, & d'autres à trois ou quatre pattes. Il se trouve encore des coqs naturellement cornus, & d'autres qui le sont par artifice, comme on en voit quelquefois dans les cabinets des Curieux. M. Duhamel, dans un Mémoire imprimé parmi ceux de l'Académie Royale des Sciences, année 1746, nous apprend en quoi consiste cet artifice.

On coupe la crête du coq à un travers de doigt des os du crâne; il se forme dans la duplicature de la crête un vuide dans lequel on place un jeune ergot de la grosseur d'un grain de chenevi, qu'on coupe au pied d'un poulet. Au bout de quinze jours ou trois semaines, l'ergot y a contracté une union parfaite, si on a eu soin d'empêcher que le coq ne l'ait fait tomber par le mouvement de sa tête; & quatre à cinq mois après, il a acquis un demi ponce de longueur. M. Duhamel en a vu qui au bout de trois à quatre ans avoient plus de quatre pouces. Un Auteur dit avoir vu sur la tête d'un Chapon une pareille corne qui avoit neuf pouces de longueur. On ne peut s'empêcher de convenir que cette partie détachée de la patte du poulet & placée sur la tête du coq qui y conserve sa même organisation, à l'exception qu'elle devient plus grande est une véritable greffe pratiquée sur un animal. Il est curieux d'observer qu'il se forme une espèce d'articulation & plusieurs ligamens assez forts pour soutenir cette grande corne. Tous ces organes, comme le dit M. Duhamel, ne se trouvent point dans l'état naturel, ni sous la crête des coqs, ni aux environs de leur ergot; du moins, dit-il, je n'ai pu les appercevoir; ainsi la nature fait subvenir à ses besoins par de nouveaux organes. C'est un fait bien singulier, mais qui se trouvera probablement confirmé par beaucoup d'observations sur les monstres.

Des Chapons.

Le Chapon est un poulet auquel on enleve les deux testicules , pour qu'il ne s'épuise point par les plaisirs , qu'il acquiere plus d'embonpoint , & que sa chair en devienne plus délicate : cette opération fait perdre la voix au coq ; ce qui prouve d'une maniere bien évidente le rapport intime , quoique caché , qui se trouve entre ces organes. Le poulet qui n'a été châtré qu'à demi , a un reste de voix grêle , qui n'a point la plénitude du son de celle du coq ; aussi l'appelle-t-on *Cocâtre* , parcequ'il n'est réellement ni *coq* , ni *chapon*. On pratique aussi la même opération sur les poules : on les engraisse délicatement , & elles se nomment alors *Poulardes* ; c'est un des mets les plus exquis & les plus salutaires.

La méthode de châtrer les poulets est très ancienne , il en est parlé dans le Deutéronome ; on la pratiquoit à Rome , & il y avoit des poules qui pesoient quelquefois jusqu'à seize livres ; il fut défendu de châtrer les poules , & ce fut pour éluder cette loi , qu'on chappona les jeunes coqs. On chapponne les poulets à trois mois , en Juin , tems où il ne fait ni trop chaud , ni trop froid. L'animal après cette opération est triste & mélancolique pendant quelques jours , il semble sentir l'importance de la perte qu'il a faite.

On tire un service singulier des chapons ; on les dresse à conduire & à élever les poussins , quand on ne veut pas laisser perdre de tems aux poules. Pour cet effet , on choisit un chapon vigoureux , on lui plume le ventre , on lui pique la partie plumée avec des orties , & on l'enivre avec du pain trempé dans du vin. Après avoir réitéré cette cérémonie deux ou trois jours de suite , on le met sous une cage , avec deux ou trois poulets un peu grands ; ces poulets en lui passant sous le ventre , adoucissent la cuisson de ses piquûres. Ce soulagement l'habitue à les recevoir ; bientôt il s'y attache , il les aime , il les conduit , & si on lui en donne un plus grand nombre , il les reçoit , les couvre de ses aîles , les élève & les garde plus long-tems que la mere n'auroit fait.

On estime davantage le chapon à l'âge de sept à huit

mois, qu'en tout autre tems Sa chair convient à toutes sortes de tempéramens & à toutes sortes d'âges.

Le poulet est un aliment très léger & très salutaire : on en fait une eau de poulet que l'on donne aux malades, auxquels on veut faire faire diete ; cette boisson convient aussi dans les douleurs d'entrailles & le *choleramorbis*, pour tempérer la bile qui regorge dans l'estomac.

Des Poules.

Les Poules sont du nombre des animaux domestiques les plus précieux, à cause du tribut qu'elles nous donnent tous les jours.

Le port de la queue des poules est particulier à ce seul genre d'oiseau, & il nous paroîtroit très singulier si nous le voyons pour la première fois. Elles sont les seules dont la queue est dans un plan vertical, & pliée en deux parties égales.

Les Poules nous présentent une multitude de variétés : on en distingue entr'autres huit ou neuf espèces, qui ont des caractères marqués différens. Savoir, 1°. Les *Poules de Caux*, de Bruges, de Mirebalais qui sont haut montées. 2°. Les Poules à jambes courtes, appelées aussi *Pieds courts*. 3°. Les *Poules naines*. 4°. Les *Poules frisées* appelées mal-à-propos *Porte-laines*, dont les plumes sont réfléchiées vers la tête. 5°. Les *Poules nègres*, qui nous viennent de Guinée & du Sénégal ; elles ont les os noirs, la crête & la peau noires, & la chair blanche. 6°. Les Poules sans queue, & même sans croupions, dites ailleurs des *culs nuds*. 7°. Les *Poules qui ont cinq doigts* à chaque pied, trois antérieurs & deux postérieurs. 8°. Les Poules dont la tête est ornée d'une *huppe* ; elles sont belles, haut montées, & on les nomme *Poules hupées*.

Les Poules de moyenne grandeur, & noires de plumage, sont estimées les meilleures pondeuses. Comme les poules sont ordinairement des œufs en abondance pendant la plus grande partie de l'année, elles ne sauroient suffire long-tems à tant de productions : aussi communément deviennent elles stériles au bout de trois ou

quatre ans. Les premiers œufs que pondent les poules sont petits , & en général les œufs des seconde , troisieme & quatrieme années sont plus gros que ceux de la premiere année. Il y a des poules qui ne donnent qu'un œuf en trois jours , d'autres pondent de deux jours l'un , d'autres tous les jours. M. de Réaumur en a eu une qui pondoit deux œufs dans le même jour. Les poules cessent de pondre plutôt les unes que les autres.

La fécondité des poules est admirable ; mais cette richesse de production tarit vers la fin de l'automne & en hiver. Ce seroit de ces œufs qui viennent dans le printemps & dans l'été , qu'il seroit avantageux de conserver frais. M. de Réaumur a éprouvé que rien n'est plus facile. Il ne s'agit que d'enduire les œufs d'un vernis , ou d'une graisse ou huile quelconque. Cette graisse empêche la transpiration qui se fait toujours à travers les pores de la coquille ; ces œufs sont alors en état d'être gardés pendant plusieurs mois , & même pendant une année , aussi frais que s'ils venoient d'être pondus. C'est même un moyen qu'on a pratiqué avec succès pour faire venir des œufs d'oiseaux étrangers , qu'on a fait couver ici par des poules , après avoir enlevé le vernis qui empêchoit la transpiration.

Les poules ne laissent pas de pondre sans le commerce avec les coqs ; ces œufs se conservent encore mieux , & plus sûrement que ceux qui ont été fécondés ; mais ils ne valent rien pour donner à couver , parcequ'il n'y a point de germe , & qu'il n'en naîtroit rien.

L'organisation de l'œuf nous présente un spectacle des plus curieux , mais nous le décrirons au mot général **ŒUF**. On y saisira d'un même coup d'œil l'organisation des œufs d'oiseaux , d'insectes & de poisson ; & l'on y verra réunis les divers moyens qu'emploie la nature pour la reproduction.

Maniere dont les Poulets s'y prennent pour sortir de l'œuf.

La couvée dure vingt-un jours. Le degré de chaleur de l'incubation est de trente-deux degrés & demi au thermometre de M. de Réaumur ; c'est à l'aide , de cette douce transpiration que se développent avec lenteur tou-

tes les parties du poulet. La poule ne se sert de son bec que pour retourner les œufs & les faire changer de place, & quelquefois pour jeter hors du nid les fragmens de la coquille, dont le poulet s'est débarrassé. Le poulet renfermé dans l'œuf, est seul chargé par la nature de tout l'ouvrage, qui doit être fait avant qu'il se puisse mettre en liberté: ouvrage qu'on estimeroit bien au dessus de ses forces, si des observations journalieres n'apprennent celles qu'il a, & comment il fait les employer, quand son état actuel lui fait sentir le besoin qu'il a de naître & de jouir de la liberté.

D'excellens Observateurs ont suivi jour par jour le progrès de l'accroissement du poulet pendant toute la durée de l'incubation. C'est dans leurs ouvrages qu'il faut chercher le détail de la marche que la Nature suit dans ce travail; nous nous contenterons de dire, qu'entre les parties qui étoient allongées & étendues dans les premiers jours, les unes dans les derniers jours sont pliées dans leurs articulations, les autres courbées, & toutes plus rapprochées du corps. Les parties du poulet prenant chaque jour de l'accroissement, les jambes & le col deviennent si longs, que le poulet est forcé de les plier, pour leur faire trouver place dans la cavité où il est logé. Dans ces derniers jours, la masse totale prend donc nécessairement la forme d'une boule, & la tête est passée sous l'aîle; & c'est ici qu'on a lieu d'admirer, ainsi que dans toutes les opérations de la Nature, que ce qui semble fait par nécessité, est ce qui pouvoit être fait de mieux par choix.

La tête du poulet, ainsi que celle de tous les animaux naissans, est d'une grosseur considérable, par rapport au volume du corps, c'est à l'aide de la masse de cette tête armée d'un petit bec pointu, que l'oiseau frappe à coups redoublés les parois de la coquille qu'il faut percer. Ces coups sont souvent assez forts pour se faire entendre, & si on fait épier les momens, on les lui voit donner: la tête n'en reste pas moins sous l'aîle.

L'effet des premiers coups de bec du poulet, est une petite fêlure qui est ordinairement entre le milieu de l'œuf & son gros bout, mais plus près de celui-ci, parce que la partie antérieure du poulet est tournée vers cette

partie. Quand la fêlure est sensible ; on dit que l'œuf est *béché*. On voit les éclats sauter , sans que la membrane qui tapisse l'intérieur de l'œuf paroisse percée , ce qui avoit fait penser que les œufs étoient béchés par la poule. Mais on conçoit aisément que la membrane étant flexible & appuyée sur la coquille , peut résister aux coups qui font fendre & éclater une matiere plus roide.

Tous les poulets n'emploient pas un tems égal à finir cette grande opération ; il y en a qui parviennent à se tirer de leur coquille dans l'heure même où ils ont commencé à la bécher ; d'autres n'éclosent qu'au bout de deux ou trois heures ; quelques-uns sont plus long-tems , suivant l'épaisseur de la coquille , & suivant la force du poulet. Il y en a qui trop impatiens de voir le jour , attaquent de trop bonne heure leur coquille à coup de bec , mais ils paient cher cette impatience , car ils languissent & meurent quelques jours après être nés. La raison en est , suivant l'observation de M. de Réamur , que les poulets avant de naître , doivent avoir dans leur corps une provision de nourriture qui puisse les dispenser d'en prendre d'autre pendant plus de vingt-quatre heures après qu'ils sont éclos. Cette provision consiste dans une portion considérable du jaune qui n'a pas été consommée , & qui entre dans le corps par le nombril. Le poulet qui sort de sa coquille avant que le jaune soit entré dans son corps , périt donc nécessairement.

Quand le poulet est parvenu à ouvrir sa coquille , dans le premier instant où on le voit , on en augure mal , on juge ses forces épuisées par les efforts qu'il a faits , & on le croit bien près d'expirer ; mais au bout d'un tems , quelquefois assez court , il paroît tout autre ; toutes ses parties se fortifient , il entreprend de se traîner sur ses jambes ; ses plumes qui ne sont qu'un duvet fin , & qui pendant qu'elles étoient mouillées , faisoient paroître le Poulet presque nud , commencent à se développer. Le duvet étoit tenu dans des tuyaux de membranes , qui se brisent en se desséchant ; les barbes du duvet prennent leur ressort , elles s'épanouissent , & quand elles sont toutes séchées & redressées , le poulet est revêtu très joliment & très chaudement. Au bout de vingt-quatre heures on voit ce petit peuple emplumé courant , trotant ,

accourant à la voix de leur mere, becquetant le grain, & présentant par leur gentillesse le plus agréable spectacle, tandis que d'un autre côté, la mere présente un tableau des plus frappans des soins & de la tendresse maternelle. Rien de plus singulier que le spectacle d'une poule à qui l'on a fait couvrir des œufs de canards. Aussitôt que ces nouveaux nés apperçoivent un ruisseau, ils s'y jettent à la nage, on voit la mere les suivre de l'œil le long du bord, leur donner des avis, leur reprocher leur témérité, demander à tout le monde du secours contre ses inquiétudes.

De la maniere de faire éclore des Poulets.

Les Egyptiens, à qui les autres peuples ont dû les premières connoissances de la plupart des Arts, s'en sont conservé un, qui n'est encore mis en pratique que chez eux, celui de faire éclore des poulets sans le moyen des poules. Ils savent construire de longs & spacieux fours d'une forme particuliere, dans lesquels ils mettent une grande quantité d'œufs : par le moyen d'un feu doux & bien ménagé, ils leur procurent une chaleur égale à celle que les poules donnent aux œufs qu'elles couvent, & au bout d'un certain nombre de jours, on voit éclore un si grand nombre de poulets, qu'on peut les mesurer & les vendre au boisseau.

C'est cette science, précieuse pour la multiplication d'oiseaux domestiques d'une utilité si immense, que M. de Réaumur a cherché à enlever aux Egyptiens. Il n'est sorte d'expériences qu'il n'ait tentées, & il est enfin parvenu à en faire un Art, dont il nous a donné la description dans son ouvrage intitulé : *Art de faire éclore & d'élever en toutes saisons des oiseaux domestiques de toute espece, soit par le moyen de la chaleur des couches de fumier, soit par le moyen de celle du feu ordinaire*, ouvrage excellent où brillent également la sagacité, l'exacte vérité, & le zele pour le bien public. L'intérêt que tout le monde peut prendre naturellement pour un art si utile, nous engage à en donner une légère esquisse.

Cette matiere vraiment importante, offre deux ob-

jers , celui de faire éclore des poulets , & celui de les élever. Les Egyptiens ont été dispensés par la chaleur de la contrée qu'ils habitent , de faire des recherches par rapport à ce second objet ; mais dans nos climats , c'est celui qui présente les plus grandes difficultés.

M. de Réaumur donne dans son ouvrage la construction de fours au moyen desquels on peut faire éclore des poulets comme en Egypte , & les élever. Il y indique aussi l'avantage qu'on peut retirer des fours & des fournaux qui sont toute l'année en feu , pour y entretenir , dans des étuves qui contiendroient un grand nombre d'œufs , une chaleur propre à les couvrir : tels sont les fours de verrerie , les fourneaux où l'on fond les mines ; ceux des Pâtisseries , & sur-tout ceux des Boulangers. On pourroit même , dit-il , avoir de ces étuves dans toutes les campagnes où il y a des fours banaux qu'on chauffe tous les jours.

M. de Réaumur convient qu'il n'avoit pas assez pensé au parti qu'on peut tirer de la chaleur de ces fours ou fourneaux , lorsqu'il imagina de faire servir des couches de fumier à cet usage. Mais , au reste , ces couches peuvent devenir nécessaires dans les campagnes , où l'on peut manquer de ces secours. Ces moyens sont trop ingénieux pour que nous n'en donnions pas une légère idée.

Un tonneau défoncé par un bout , est presque un four tout fait , qu'il ne s'agit que de mettre en place. On établit une couche de fumier sous un angrad , dans un lieu où il puisse régner un peu d'air. On place au milieu de cette couche , le tonneau défoncé qu'on enduit en dedans de plâtre , afin d'empêcher les vapeurs du fumier , qui seroient mortelles pour les poulets , de pénétrer dans l'intérieur du tonneau : on recouvre ce tonneau avec un couvercle percé d'un grand nombre de trous fermés avec des bouchons : ces trous multiplient les moyens de régler la chaleur à volonté , en donnant autant , & aussi peu d'air qu'on le désire. On suspend dans ce tonneau des paniers les uns au-dessus des autres , & on les remplit d'œufs : on leur procure , autant qu'il est possible , une chaleur de trente-deux degrés au thermomètre de M. de Réaumur ; c'est-là la vraie chaleur de la poule qui couve ; trente-quatre degrés sont

naissent aussi bien instruits ; mais ils ne sont pas contents s'ils ne trouvent de l'eau où ils puissent s'aller jeter de tems en tems , y manger & y barborer ; c'est pourquoi , il faut pratiquer dans les Poussinières , préparées pour ces especes d'oiseaux , une terrine pleine d'eau , qui servira de petit bassin , dans lequel les *Canneçons* & les *Oisons* ne manqueront pas de s'aller baigner. L'observation d'un fait où se reconnoît la sagesse de la Nature , se présente ici tout naturellement. On a remarqué que les oiseaux , dont les petits sont en état de prendre eux-mêmes leur nourriture au sortir de la coquille , ont un très grand nombre de petits ; au lieu que ceux qui sont obligés de leur porter la becquée , en ont un plus petit nombre ; ces oiseaux n'auroient pu suffire à ce travail. La Mésange , qui a jusqu'à douze à quinze petits , n'est pas une exception à cette regle ; car elle nourrit ses petits avec des vers , dont un seul peut servir à en rassasier plusieurs.

Outre le grand profit que l'on peut tirer de cette méthode ingénieuse , pour multiplier beaucoup les poulets , on a l'avantage de mettre les poules dans le cas de ne pas perdre à couvrir le tems qu'elles emploieroient à pondre.

Coq de Bois ou de Bruyere.

Quelques Naturalistes ne mettent point de différence entre ces deux oiseaux , & les regardent comme le même.

Le COQ DE BRUYERE , *Gallus silvestris* , est à-peu-près de la taille du *Coq d'Inde*. Cet oiseau paroît noir de loin ; mais lorsqu'on le regarde de plus près , on voit que ses plumes sont entre-mêlées de toutes sortes de couleurs. Au-dessus des yeux & autour des oreilles , on remarque de petites plumes rouges ; les deux ailes , aussi-bien que la queue , sont traversées d'une bande blanche , qui représente un beau cercle blanc quand l'oiseau étale sa queue , comme font le Paon & le Coq d'Inde.

Le Coq de Bruyere se plaît beaucoup dans les bois écartés , dont le terrain est marécageux & couvert de beaucoup de mousse. Il se nourrit de fruits & d'œufs de
fourmis ;

fourmis : parmi les arbres , il s'attache principalement aux Chênes & aux Pins , dont les pommes lui servent de nourriture ; cependant il fait choix entre les Pins , & il dépouille quelquefois un arbre de toutes ses pommes , pendant qu'il ne touche pas à celles d'un autre. Ce Coq de Bruyere n'est rien moins qu'un oiseau de proie : c'est l'animal le plus paisible ; il n'offense pas le moindre insecte , & ne fait aucun dommage , ni aux champs , ni aux prés.

Les amours de cet oiseau présentent un spectacle assez curieux & assez singulier. Il commence à entrer en chaleur vers les premiers jours de Février : cette chaleur se manifeste dans toute sa force vers la fin de Mars , & elle continue jusqu'à ce que les feuilles poussent aux arbres.

Pendant toute cette saison , on voit ces oiseaux passionnés se promener sur un pin ou quelqu'autre arbre , dès la pointe du jour & à l'approche du soleil couchant , ayant la queue étalée en rond , le cou tendu , la tête enflée , & se mettant en toutes sortes de postures extraordinaires. Leur cri amoureux est une forte explosion , qui devient ensuite un son semblable à celui d'une faulx qu'on éguise , & finit par une explosion semblable à la première. Ce cri cesse & recommence alternativement. Tous les sens de cet oiseau sont tellement émus dans ces instans de passion , qu'il ne prend garde à rien ; les foudres du Chasseur tonneroient autour de lui , sans qu'il s'en aperçût ; au lieu que dans tout autre tems , il a l'ouïe si subtile , que le moindre bruit l'effarouche. C'est pourquoi , on choisit , pour le tirer , le tems où il crie. Lorsqu'il a fini ce singulier ramage , un Chasseur habile se garde bien de faire aucun bruit , parcequ'alors il entend très clair & fait attention à tout.

Chaque Coq de Bruyere , pendant sa chaleur , se tient dans un certain canton , d'où il ne sort point ; & souvent dans les forêts , ils se trouvent si près les uns des autres , que d'un même endroit on en entend plusieurs à la fois. Le Coq est d'abord seul ; mais aussi tôt que les poules l'entendent , elles lui répondent , s'approchent & l'attendent sous l'arbre. Chaque Coq a plusieurs poules.

les , comme le Coq domestique ; il descend de l'arbre ; les coche & féconde leurs œufs.

La Poule de Bruyere est plus petite que le Coq , & ressemble , par son plumage , à la Perdrix. Elle pond jusqu'à huit ou neuf œufs blancs , marquetés de jaune : elle les dépose au milieu de la mousse dans un lieu sec. Lorsqu'elle est obligée d'aller chercher sa nourriture , elle les couvre de mousse , & les cache de maniere qu'on a bien de la peine à les découvrir. Dès que les petits sont éclos , la mere les promene dans les bois , où ils se nourrissent d'œufs de fourmis , jusqu'à ce que devenus forts , ils s'accoutument à manger des pommes de pin. Quoique ces poules soient très fécondes , ces oiseaux ne sont pas très nombreux , parceque les oiseaux de proie , les Renards & autres animaux en détruisent beaucoup.

On voit quantité de ces oiseaux dans le Nord de l'Angleterre & de l'Ecosse : on prétend qu'ordinairement les mâles se tiennent ensemble & les femelles à part.

Coq d'Inde.

Le *Coq d'Inde* est un gros oiseau , qui nous a été apporté des Indes occidentales. On l'a multiplié dans ce pays-ci , au point qu'il est devenu très commun. On conduit ces oiseaux comme des troupeaux dans les champs pour les faire paître.

La tête & le cou du Coq d'Inde sont recouverts d'une peau , qui , ordinairement est lâche & flasque , & peu colorée , mais qui se gonfle , s'étend & devient d'un pourpre vif , lorsque l'oiseau est animé de quelque passion ; le sommet de sa tête paroît alors de trois couleurs , qui sont le blanc , le bleu & le pourpre. On le voit aussi marcher avec la fierté du Paon , & étaler pompeusement sa queue en roue.

Cet oiseau a un appendice charnu & rouge , qui lui tombe de dessus le bec & descend d'un pouce plus bas ; lorsqu'il mange , cet appendice se raccourcit beaucoup. Le Coq d'Inde n'a pas d'éperons aux jambes. Quand les mâles sont un peu âgés , on les distingue des femelles , par un petit bouquet de crin qui se trouve sous la gorge.

Les femelles, que l'on nomme *Poules d'Inde*, ont, dans le même endroit, un petit morceau de chair sans erin.

Les Coqs d'Inde varient pour la couleur : il y en a dont les plumes sont noires, avec un peu de blanc à l'extrémité ; d'autres sont grisâtres ; d'autres d'un gris un peu rougeâtre. On dit que ces oiseaux ont une antipathie singulière pour la couleur rouge, dont la vue les fait presque entrer en fureur.

Les Poules d'Inde font deux pontes tous les ans ; l'une en Février, & l'autre au mois d'Août : chaque ponte est de quinze œufs ; une poule en peut couvrir à la fois vingt à vingt-cinq. Ces œufs sont blancs, parsemés de petites marques rougeâtres mêlées de jaune. Quoique cet oiseau se soit très bien habitué à notre climat, les petits sont délicats à élever dans leur première jeunesse ; mais lorsque ce tems critique est passé, ils deviennent fort vigoureux, supportent très bien le froid, & même c'est dans le tems des gelées que les Dindons engraisent le plus : ils supportent à merveille en plein air, le froid & les frimats.

Une Fermière intelligente nous a dit avoir observé que l'espèce des Dindons grisâtres est la plus robuste : elle a employé avec succès la méthode de les plonger dans l'eau à l'instant de leur naissance ; leur tempérament en est devenu plus fort, plus robuste ; & elle les a toujours élevés avec la plus grande facilité. Dans les premiers jours, on nourrit les Dindonneaux avec du pain & du vin, & ensuite avec une pâte de farine & d'orties hachées ; lorsqu'ils ont un mois, on peut les mener paître aux champs. Il faut avoir soin de les mener boire, sur-tout dans le tems des grandes chaleurs.

Il y a des Provinces où on chaponne les Coqs d'Inde, & où on les engraisse, en leur faisant avaler de la pâtée faite d'orties, de son & d'œufs.

On voit à la Louisiane beaucoup de Coqs d'Inde ou Dindons sauvages : ils ont la forme des nôtres ; mais leur plumage est d'un gris de maure, bordé d'un filet doré ; ce qui les rend plus beaux. Lorsque les Naturels du pays veulent aller à la chasse de ces oiseaux, ils vont aux endroits où il y a le plus d'orties : ils font chasser leurs

chiens , les Dindons s'échappent d'abord en courant fort vite ; mais lorsqu'ils sont prêts d'être atteints par les chiens , ils vont se percher sur des branches d'arbres ; alors les Chasseurs peuvent tourner tout autour , & les tuer l'un après l'autre , sans qu'aucun s'envole. Les Naturels du pays tressent les petites plumes de ces oiseaux , pour se faire des mantes pour l'hiver : ils se servent de la queue pour faire des éventails & des parasols.

COQ DE CURASSAU ou **COQ INDIEN** , *Gallus Indicus*. Cet oiseau est fort différent du *Coq d'Inde* , quoique ces noms paroissent synonymes. On auroit mieux fait de l'appeller *Coq de Perse* , du nom du lieu où il se trouve : on en voit aussi en Afrique. Cet oiseau n'est que de la grandeur d'un médiocre Poulet d'Inde : son plumage est noir , mêlé de quelqu'autre teinte de couleur. On le distingue aisément du *Coq d'Inde* par sa tête surmontée d'un panache , qui s'étend depuis le bec jusqu'au commencement du derriere du col ; ce panache est composé de plumes noires , longues de deux pouces & plus.

Les Anglois ont une espece de *Coq* , qu'ils nomment le *Coq de Wendhover* , & qu'ils dressent à la chasse comme un oiseau de proie.

Comme les Anglois ont beaucoup de goût pour le combat des *Coqs* , c'est sans doute chez eux que l'on doit voir les plus belles especes , & que même cet oiseau peut se perfectionner par le mélange des races. Aussi les Négocians Anglois font-ils venir de Hambourg des *Coqs* , surnommés du lieu *Coqs de Hambourg*. Ces *Coqs* ont un air majestueux , un riche plumage ; les cuisses & le bas de leur ventre sont d'un noir velouté ; ce qui leur a fait donner aussi le nom de *Culotte de velours*.

COQ DE BANTAM. C'est une espece de petit *Coq* , tout-à-fait hardi & courageux , & qui ne craint point l'ennemi le plus redoutable : il combat même contre des chiens & des chats. Ses plumes sont d'une belle couleur orangée : la poitrine , le ventre & les cuisses sont noires : le long des cuisses , on remarque des plumes longues & roides , qui passent les genoux de deux pouces , & qu'on appelle *Bottes*. Ces oiseaux sont originaires de Bantam dans les Indes.

COQ DE MARAIS. Voyez **FRANCOLIN**.

COQ DES JARDINS, *Costus Hortorum*. Cette plante, connue aussi sous le nom d'*Herbe du Coq*, est cultivée dans les jardins. Les uns la regardent comme une *Tanaïsie*; d'autres la nomment *Menthe-Coq*, parceque ses racines fibreuses ressemblent à celles de la Menthe. Ses tiges sont cannelées, velues, rameuses, pâles, & hautes de deux pieds; ses feuilles oblongues, dentelées en leurs bords. Ses fleurs sont jaunâtres: elles naissent comme celles de la Tanaïsie en bouquets, au sommet des branches; il leur succede des semences menues & sans aigrettes. Cette plante a une odeur forte & aromatique: elle est alexipharmaque, vermifuge, & propre à exciter les mois aux femmes. On en mettoit autrefois dans les sauces pour en relever le goût.

COQUE. Les Naturalistes expriment, par ce mot, toute enveloppe ou nid de différente texture & figure, formé par les insectes pour différens usages. On entend aussi par *Coque*, une pelotte de fil & de glu, sous laquelle les vers à soie & certaines chenilles se renferment lorsqu'elles deviennent *Nymphes* ou *Chrysalides*. Voyez au mot **NYMPHE**.

COQUELICOQ. Voyez à l'article **PAVOT**.

COQUELOURDE, *Pulsatilla*. Cette plante, qu'on appelle *Pulsatille* & *Passé-Fleur*, ou *Herbe du vent*, est naturellement champêtre, & croît aux lieux pierreux, incultes, secs & montagneux: on en trouve aux environs de Paris sur le Mont-Valérien; mais comme sa fleur est belle, on la cultive aussi dans les jardins. Sa racine est longue, grosse comme le petit doigt, noire, d'un goût âcre & amer, simple, ou divisée en plusieurs têtes, chevelue au collet. Elle pousse des feuilles attachées à des côtes longues, fort velues. Les feuilles ressemblent, par leur découpure & leurs poils, à celles du panais sauvage. Il s'élève d'entr'elles une tige haute d'environ neuf à dix pouces, ronde, creuse & velue: son sommet soutient une seule fleur à six grandes feuilles oblongues, pointues, disposées en rose, velues en dehors, glabres en dedans. Cette fleur paroît communément à la fin de Mars; les Anglois l'ont nommée, par cette raison, *Fleur de Pâques*. Sa couleur varie suivant le lieu où elle croît; elle est un peu colorée de pourpre

clair lorsqu'elle vient à l'ombre ; mais quand la plante vient à l'exposition du soleil , la fleur est d'une belle couleur violette. Le pistile de la fleur se change en un fruit formé en maniere de tête arrondie , chevelue , composée de plusieurs semences , qui finissent par une queue barbue comme une plume.

La Coquelourde est incisive & vulnérable , propre contre les maladies soporeuses : ses feuilles fraîches ou desséchées & mises dans le nez , sont sternutatoires. Les Maréchaux s'en servent pour déterger & incarner les vieux ulceres. Le peuple en applique les feuilles pilées aux poignets ou à la plante des pieds , où elles excitent des vessies ; ce qui guérit souvent les fièvres.

COQUERELLE. Voyez ALKEKENGÉ.

COQUES DU LEVANT, *Cocci Orientales*. Ce sont de petits fruits ou des baies , grosses comme de gros pois , sphériques , d'un brun noirâtre , qu'on nous envoie sèches des Indes Orientales : elles contiennent chacune une semence jaunâtre plus ou moins friable , mais très susceptible de l'attaque du ver ; ce qui fait qu'en vieillissant , elles sont presque toujours vermoulues , & qu'elles deviennent de plus en plus vuides & fort légères. Dans le commerce , on les trouve toujours avec une petite queue ; mais on ignore précisément à quelle espèce de plante ce fruit appartient. Quelques-uns , selon Léméri , prétendent que c'est à une espèce de Clématite ; les autres à un Thitymale ou à un Solanum d'Egypte ; peut-être appartient-il à cet arbre singulier dont nous avons parlé , sous le nom d'*Arbre à enivrer les poissons*. Quoi qu'il en soit , on s'en sert comme du staphis aigre pour faire mourir les poux : l'expérience a aussi appris que les Coques du Levant étoient propres pour enivrer & endormir tellement les poissons qui en avoient mangé , qu'ils paroissent comme morts & faciles à prendre. Moyen sur , s'il en est un , de se procurer une pêche abondante , heureuse & facile. Mais comme on a reconnu que la chair du poisson , pêché par cette méthode , étoit dangereuse , on décerna , dans le siècle dernier , des peines pécuniaires & même afflictives , en cas de récidive , contre ceux qui useroient à l'avenir de cette méthode.

COQUILLAGE. Animal testacé, dont le corps est mol, sans articulation sensible, & recouvert, en tout ou en partie, d'une enveloppe de substance dure, de nature crétacée, que l'on nomme *Coquille*; substance soluble, avec effervescence, dans les acides, & à laquelle l'animal est attaché par un ou par plusieurs muscles. C'est elle qui le garantit du choc des corps étrangers, & il s'y retire au moindre danger. L'animal n'est attaché, dans l'intérieur de la coquille, que par deux muscles, ou au plus quatre; en quoi il diffère des crustacés & des insectes, qui en ont une grande quantité répandue sur toute la surface interne.

Si quelque chose peut nous donner lieu d'admirer comment la Nature parvient à ses fins par des moyens différens, c'est de voir que dans les animaux ordinaires, tels que les oiseaux, les quadrupèdes, les poissons, les reptiles, &c. les os sont recouverts de muscles & de chairs, auxquels ils servent de point d'appui; ici la coquille, qu'on peut regarder comme l'os de l'animal, puisqu'elle en fait les fonctions en servant de base & d'appui, enveloppe au contraire les muscles & la chair.

Tous les coquillages ont une ressemblance générale; la figure & le nombre des parties, qui composent l'animal & la coquille, mettent entr'eux de grandes différences. Les parties de l'animal, qui sont extérieures, que la vue & le toucher font appercevoir & reconnoître facilement, sont au nombre de vingt: elles ne se trouvent cependant pas toutes réunies dans toutes ces sortes d'animaux. Les parties de la coquille & qui ne sont pas toutes essentielles à chaque coquillage, sont au nombre de dix. Nous rapprocherons tous ces détails sous un même point de vue.

Distinction des Coquilles.

M. Adanson, qui s'est autant & peut-être plus attaché à donner la description des animaux logés dans les coquilles, que celle de leurs robes ou des coquilles elles-mêmes, distingue quatre sortes de coquilles; 1°. celles d'une seule pièce, qui sont les *Univalves*; 2°. celles qui sont composées de deux pièces inégales en grandeur, & souvent de nature différente, dont l'une est plate & sert

d'opercule ; ce sont les *Coquilles operculées* : 3°. celles dont les deux pieces , que l'on nomme *Battans* , sont à-peu-près égales ; elles sont nommées *Coquilles Bivalves* : 4°. celles qui sont formées par l'assemblage de plusieurs pieces ordinairement inégales , qui sont les *Coquilles multivalves*.

M. d'Argenville , qui fonde son système des Coquilles sur des observations comparées & rectifiées d'après ce qu'en ont dit Aristote , Plin , Dio'coride , Aldrovande , Gesner , Jonston , Rondelet , Belon , Lister , Rumphius , Bonanni , Langius , &c. s'est attaché à considérer le Coquillage par l'extérieur , & l'enveloppe , ce qui ne comprend que la robe de l'animal ou coquille. En conséquence , il a divisé les coquilles en celles de mer , celles d'eau douce & celles de terre. Voici le système de ce Naturaliste : trois classes contiennent les diverses Coquilles ; il les divise 1°. en *Univalves* ; 2°. en *Bivalves* ; 3°. en *Multivalves*.

La premiere classe comprend quinze familles ou genres ; savoir , les *Lepas* , l'*Oreille de mer* , les *Vermisseaux* ou *Coquilles à tuyaux* , les *Nautilles* , les *Limaçons à bouches rondes* ; ceux qui l'ont *demi-ronde* , & ceux qui l'ont *applatie* ; les *Buccins* ou *Trompes* , les *Vis* , les *Cornets* ou *Volutes* , les *Cylindres* ou *Rhombes* , les *Murex* ou *Rochers* , les *Pourpres* , les *Tonnes* & les *Porcelaines*.

La deuxieme classe fournit six genres ou familles ; savoir , les *Huitres* , les *Cames* , les *Moules* , les *Cœurs* ou *Boucardites* , les *Peignes* ou *Petioncles* , & les *Solen* ou *Couteliers*.

La troisieme classe , dont il a aussi formé six familles , renferme les *Oursins* , les *Glands* , les *Pousse-pieds* , les *Conques anatifères* , les *Pholades* & l'*Oscabrien*.

Pour ce qui regarde les Coquillages fluviatiles , M. d'Argenville les divise en deux classes , en *Univalves* & en *Bivalves*. Il distingue les Coquillages terrestres en *vivans* & en *morts* ; les *vivans* sont toujours univalves ; ceux qui sont *morts* sont nommés fossiles , & comprennent les trois classes. Par cette division , qui plaît à beaucoup d'Amateurs , on voit que la mer , les eaux douces & la terre , nourrissent des Coquillages différens ,

dont les organes sont appropriés à la nature de chacun de ces élémens. A l'égard des Coquilles de mer , que l'on trouve aussi dans les montagnes , & que l'on nomme *Fossiles* , rien ne prouve mieux le changement qui est arrivé à notre globe.

Comme la Coquille est ce qui frappe d'abord la vûe ; examinons la , d'après M. Adanson , pour en connoître les parties.

*Définition des parties externes & internes des
Coquillages.*

On nomme *Spires* les tours & circonvolutions que fait une Coquille en se repliant sur elle-même : on compte les Spires , en partant de l'ouverture de la Coquille , & en remontant vers le sommet. Les Spires , dans le plus grand nombre des Coquilles , vont de droite à gauche , en se supposant dans la Coquille à la place de l'animal ; les Coquilles , dans lesquelles les Spires tournent de gauche à droite , sont rares , & se nomment *Uniques*.

Le nombre des Spires & leur figure varient dans la même espèce , par l'âge & par le sexe ; par l'âge , car l'accroissement de la coquille se fait par l'ouverture , qui s'étend de jour en jour , d'où suit nécessairement que le coquillage a d'autant plus de Spires , qu'il est plus âgé ; par le sexe , car , suivant la curieuse observation de M. Adanson , on trouve des Coquillages de même espèce , telles que ceux de la pourpre & du buccin , dont les spires sont plus nombreuses , plus allongées & plus renflées ; caractère du mâle : la coquille de la femelle est plus petite.

Le sommet est la partie qui fait ordinairement la pointe , & toujours le fond même de la coquille : cette partie varie un peu dans quelques-unes , telles que le *Lépas* , dans lequel il y a à la place un creux comme un ombilic ; le bouton est la pointe du sommet. La partie par où sort l'animal , est appelée ordinairement *Bouche* ; mais M. Adanson l'a désignée par celui d'*Ouverture* , afin de ne point confondre l'ouverture de la coquille avec la bouche de l'animal. La figure de l'ouver-

ture varie dans diverses especes de Coquillages. L'*Opercule* est une petite piece cartilagineuse ou pierreuse, de figure variable, qui est attachée au corps de l'animal. Dans quelques especes, elle ferme exactement l'ouverture : l'animal l'ouvre lorsqu'il veut sortir de la coquille, & la referme au moindre danger ; mais il y a des coquilles, telles que les *Rouleaux* & quelques especes de *Pourpres*, dont l'opercule, beaucoup plus petite que l'ouverture, ne paroît pas propre à garantir l'animal contre l'attaque des corps étrangers. L'opercule, dans les especes de limaçons operculés, est toujours sillonnée de plusieurs lignes concentriques & paralleles à ses bords, elle est ou d'une nature crétacée, dissoluble dans les acides, ou d'une substance cartilagineuse, inaltérable aux acides ; mise sur le feu, elle répand ordinairement une odeur forte, insupportable, mais quelquefois gracieuse. Ces opercules sont remarquables par leurs sillons concentriques, & different essentiellement des opercules des limaçons terrestres ; car ces premieres naissent avec l'animal, auquel elles sont adhérentes, au lieu que celles des limaçons terrestres n'adhèrent point à l'animal, mais sont fermées tous les ans, une ou plusieurs fois, par une bave visqueuse, sortie du corps du limaçon. Cette bave se durcit, devient blanche, & le garantit de la grande sécheresse, occasionnée, soit par la grande chaleur, soit par le grand froid : on n'y observe point de rayons concentriques ; elle est dissoluble dans les acides.

On nomme *Battans* les deux pieces des Coquillages bivalves, parcequ'elles sont ordinairement toutes deux d'une forme assez semblable, comme le sont les deux battans d'une porte. L'endroit où les muscles du corps de l'animal étoient attachés, se fait toujours reconnoître dans la surface interne de ces battans, où l'on voit une, deux ou plusieurs taches enfoncées. La *charniere* se trouve placée proche des sommets, accompagnée de dents qui contiennent les battans toujours dans la même place, ainsi qu'on l'observe dans la Nérîte. Le *ligament* est un corps spongieux, ou une espece de muscle placé à la charniere, & dont l'usage est de fermer ou d'ouvrir la coquille : il est en-dedans dans les coquilles qui ne sont point dentées comme l'huitre ; mais il se trouve placé

en dehors dans celles qui le sont : les Naturalistes nomment ce ligament *Ginglime*.

Les Coquilles sont enveloppées extérieurement d'une membrane plus ou moins fine, suivant les espèces de Coquillage ; on peut la nommer le *Péριοστε* : elle en fait réellement l'office, puisqu'elle contribue à l'accroissement de la Coquille & à sa conservation. M. Adanson ne distingue la nacre comme partie de la Coquille, que pour faire connoître par ce titre quelles sont celles qui en portent, celles qui n'en portent pas, & enfin celles dont la substance tient le milieu entre la nacre & la nature ordinaire des Coquilles. Après cette légère description des parties de la coquille, passons à celle de l'animal.

Suivant les excellentes observations de M. Adanson, entre les animaux renfermés dans les coquilles, les uns ont une tête, une bouche, des mâchoires, des dents, des cornes, des yeux, un cou, un manteau, un pied, des trachées, des ouies, un anus & un corps ; d'autres ont toutes ces parties, excepté les yeux, les cornes & le manteau ; d'autres enfin n'ont que le manteau, les trachées, les ouies, la bouche, l'anus & quelquefois le pied. De-là deux divisions générales des Coquillages en limaçons & en conques ; de-là la sous-division des limaçons en univalves & en operculés, & celle des conques en bivalves & en multivalves.

On observe d'abord, dans les limaçons, à la partie supérieure du corps, une éminence ronde & charnue, dans laquelle Swammerdam a découvert un cerveau composé de deux parties globuleuses ; ainsi on donne à cette éminence le nom de *Tête* : dans les conques, telles que l'huître, on ne peut l'apercevoir. Les cornes sont des tuyaux mobiles, qui ne se trouvent que dans les limaçons, & même point dans tous : elles ne sont jamais moins de deux, ni jamais plus de quatre ; leur structure varie dans diverses espèces de coquillages. Dans le genre du limaçon terrestre, c'est, selon les observations de Swammerdam, le nerf optique lui-même, sous la forme d'un tuyau creux, qui a la propriété de se développer, & d'élever jusqu'à son extrémité, une espèce de bulbe,

qui est l'œil de l'animal. Il a observé que cet œil est recouvert intérieurement d'une tunique, qu'il appelle *Uvée* ; dans l'intérieur, il a distingué trois humeurs ; savoir, l'*Aqueuse*, la *Crystalline* & la *Vitrée*. Malgré tant d'appareil, le sens de la vûe paroît très obscur dans ces animaux ; cependant c'est la partie de l'animal la plus sensible : au moindre choc, ce nerf est attiré dans l'inférieur de la tête par le moyen d'un muscle. La structure de cet organe est différente dans les autres limaçons ; leurs cornes sont composées de fibres longitudinales, entre-coupées de muscles annulaires, par le jeu desquels l'animal développe, allonge & contracte à volonté ses cornes ; mais elles conservent toujours à l'extérieur une partie de leur longueur, & ne rentrent jamais entièrement dans la tête. Leur usage n'est point apparent. Swammerdam a contredit Pline, qui dit que les cornes de ces limaçons leur servent à sonder le terrain où ils veulent marcher, & que ces parties sont les organes les plus sensibles & les plus délicats de tout le corps de l'animal. Les limaçons n'ont jamais plus de deux yeux ; mais leur position varie : dans quelques-uns ils sont sur le sommet de deux des cornes ; dans d'autres, à la base des cornes ou au milieu ; quelques-uns même en sont privés.

La bouche, dans les limaçons, est placée au-dessous de la tête, & elle varie dans les especes par sa grandeur, sa forme & sa position. Dans les Conques, telle que l'huitre, la bouche est placée dans la partie basse de la coquille près la charnière : elle est composée de quatre feuillets minces & d'un tissu fibreux, qui aboutissent à l'estomac par un œsophage fort court. Cette bouche, par son mouvement continu, attire l'eau lorsque l'animal ouvre sa coquille. Dans les limaçons, on observe deux mâchoires ; l'une supérieure, l'autre inférieure, qui, dans quelques-uns, sont garnies de petites dents ou osselets cartilagineux, analogues à la corne, très dures, & dont la pointe est recourbée vers l'estomac ; ils ont aussi une espece de langue, mais on n'a pu découvrir ces parties dans les conques. D'après cet examen, on ne doit plus être étonné du dégât que les limaçons font sur nos fruits & sur nos légumes.

Les Limaçons carnaciers sont ordinairement dépourvus

de mâchoires ; mais ils ont à leur place une espece de trompe qui rentre dans leur corps à volonté : elle est plus ou moins longue , percée à son extrémité d'un trou rond , & bordée d'une membrane cartilagineuse , armée de dents. Ces limaçons carnaciers s'attachent sur les coquillages , les percent comme avec une tariere , les succent & s'en nourrissent. Tous les limaçons ont une espece de cou plus ou moins long , qui supporte la tête & l'éloigne du reste du corps. Les conques n'ont rien de semblable. Le corps des coquillages est contourné & moulé dans leur coquille : aussi dans les limaçons est-il à spires , & dans les conques & patelles il est plat. Le *pied* , dans les coquillages , est cet assemblage de gros muscles , à l'aide duquel & par un mouvement d'ondulation , l'animal se traine & se transporte d'un lieu à l'autre , mais toujours en glissant ; tel est le mouvement progressif des limaçons. Cette partie , qui varie dans les conques , ne leur sert point toujours à ces mêmes usages : elle sert de ressort aux tellines pour sauter avec force : elle n'existe point dans quelques genres , tels que l'huitre.

M. Adanson donne le nom de *Manteau* , au lieu de celui de *Collier* , à une membrane musculeuse , ordinairement assez mince , qui recouvre & tapisse les parois intérieures de la coquille. L'inconstance & l'irrégularité de la forme , qui varie suivant les divers mouvemens de l'animal , l'a déterminé à lui donner ce nom. Dans quelques coquillages , cette membrane environne le col de l'animal ; dans d'autres , elle forme effectivement une espece de manteau , qui enveloppe & recouvre non-seulement le dedans , mais même le dehors de la coquille. Dans les conques , telles que l'huitre , cette membrane se divise en deux , & recouvre tout le corps de l'animal. Le principal usage du manteau dans les coquillages , est d'empêcher que l'eau n'entre dans la coquille contre la volonté de l'animal , ou de la retenir à son gré. Dans les conques , par exemple , où il est divisé en deux lobbes , lorsque la coquille s'ouvre , les deux lobbes s'appliquent exactement l'un contre l'autre ; de maniere que l'eau du dehors ne peut y entrer , ni celle du dedans en sortir , sans la participation de l'animal.

On remarque à droite , sur le dos du limaçon , une ou deux ouvertures qui sont des trachées qui servent à la respiration de l'animal. Un peu au-dessous de cette trachée , on voit une ouverture séparée par une simple cloison ; c'est son anus. Dans les conques , le manteau fait quelquefois deux ouvertures qui sont les trachées par où l'animal aspire l'air & l'eau chargée du limon qui fait sa nourriture. L'air & l'eau , que le limaçon aspire par ses trachées , sont portés dans quatre petites ouies , qui séparent & filtrent l'air nécessaire pour la vie de l'animal. Il est facile d'observer les ouies dans les conques , telles que l'huitre. Ce sont quatre feuillets membraneux , extrêmement minces , taillés en demi-lune , formés d'un tissu disposé comme de petits tuyaux d'orgues très serrés ; sur le dos de chacun de ces feuillets , est un rang de petits trous ovales , par lesquels l'eau entre dans les tuyaux & les fait gonfler. Les excréments des limaçons sont vermiculés , contournés comme de petits tourillons de corde ou de fil ; au lieu que ceux des conques sont en petits grains. Dans les limaçons , le cœur a un mouvement très sensible , & est placé presque sur la surface du corps ; au lieu que dans les conques , il est dans l'intérieur. Willis assure avoir aperçu dans l'huitre le mouvement de systole & de diastole.

Les limaçons univalves ne sont attachés à leur coquille , que par un seul muscle , en forme de ruban , adhérent à la coquille , & qui se ramifie dans le corps de l'animal ; les limaçons operculés font mouvoir leur opercule à l'aide d'un autre muscle. Parmi les conques , il y en a qui , comme l'huitre , n'ont qu'un muscle , qui leur traverse le corps pour s'attacher au milieu des battans de la coquille , où l'on en voit toujours l'impression ; dans d'autres especes , il y en a plus ou moins , & placés diversement. L'usage de ces muscles est d'écarter & de rapprocher les battans , au gré & suivant le besoin de l'animal. L'être le plus négligé de la nature en apparence , a , ainsi que les autres , une organisation merveilleuse ; mais il n'y a peut-être pas d'endroit , ainsi que le dit très bien M. Adanson , par où les coquillages soient plus bizarres , & en même tems plus admirables , que par le sexe. Dans les uns , le sexe est distingué ; on

voit des individus mâles & des individus femelles, comme dans la pourpre ; dans les autres, le sexe est réuni. Ceux ci sont appellés *Hermaphrodites*.

On peut, suivant les curieuses observations de cet Académicien, distinguer trois sortes d'hermaphrodisme dans les coquillages. 1°. Celui auquel on n'apperçoit aucune des parties de la génération, soit mâles, soit femelles ; & qui, sans aucune espece d'accouplement, produit son semblable : il est particulier aux conques. 2°. Celui qui, réunissant en lui les deux especes des parties sexuelles, ne peut se suffire à lui-même, mais a besoin du concours de deux individus qui se fécondent réciproquement & en même tems ; l'un servant de mâle à l'autre, pendant qu'il fait à son égard les fonctions de femelle : cet hermaphrodisme se voit dans les limaçons terrestres. 3°. Celui qui, possédant les deux especes de parties génitales, a besoin de la jonction de deux individus, mais qui ne peuvent se féconder en même tems, à cause de l'éloignement de leurs organes. Cette situation défavorable les oblige de monter les uns sur les autres pendant l'accouplement. Si un individu fait, à l'égard de l'autre, la fonction de mâle, ce mâle ne peut être en même tems fécondé par la femelle, quoique hermaphrodite ; il ne le peut être que par un troisieme individu qui se met sur lui vers les côtés en qualité de mâle. C'est pour cette raison que l'on voit souvent un grand nombre de ces animaux accouplés en chapelet les uns à la queue des autres. Le seul avantage que cette espece d'hermaphrodites ait sur les limaçons, dont le sexe est partagé, c'est de pouvoir féconder, comme mâle, un second individu, & être fécondé en même tems, comme femelle, par un troisieme individu. Il ne leur manqueroit plus, selon les réflexions de M. Adanson, pour réunir toutes les especes d'hermaphrodismes, que de pouvoir se féconder eux-mêmes, & être en même tems le pere & la mere du même animal. La chose, ainsi qu'il l'observe, n'est pas impossible, puisque plusieurs sont pourvus des deux organes nécessaires ; & peut-être quelque Observateur y découvrira-t-il un jour cette sorte de génération, qui ne doit pas nous paroître plus étrange, que celle des conques, des polypes

& de tant d'autres animaux semblables , qui se reproduisent sans accouplement sensible , & sans aucun des organes requis dans les autres animaux pour opérer la génération. Dans les limaçons dont le sexe est partagé , l'ouverture de l'organe est placée sur la droite de l'animal. Dans les hermaphrodites de la seconde espece , les parties masculines & les parties feminines sont unies ensemble : elles ont une ouverture commune qui se trouve sur le côté droit , à l'origine des cornes. Dans les hermaphrodites de la troisieme espece , chaque organe a son ouverture distinguée ; l'une à l'origine des cornes , & l'autre beaucoup au-dessous

Les conques & les limaçons different encore par la maniere de faire leurs petits. Les conques sont *vivipares* , mais leurs petits sont enveloppés dans une coquille , qui est nette au dehors dans les especes qui changent de place , mais recouverte d'un *gluten* dans les coquillages , qui , comme les huitres , sont destinés à rester fixés sur les lieux où ils sont collés dès leur naissance. Quelques limaçons sont *vivipares* , d'autres sont *ovipares*. Il y en a dont les œufs sont recouverts d'une croute , comme celle des œufs des oiseaux & des reptiles ; tels sont ceux des limaçons terrestres. Il y en a d'autres dont les œufs sont par paquets & enveloppés d'une matiere gélatineuse , comme la glaire baveuse qui recouvre les œufs des grenouilles & de certains poissons ; tels sont ceux des Pourpres. D'autres ont des œufs qui sont des especes de sacs membraneux , sphériques , quelquefois solitaires , ordinairement réunis en masse , ayant quelque ressemblance aux cellules d'une ruche à miel , ce qui leur a fait donner le nom de *savagò*. Chaque sac contient plusieurs petits qui éclosent dans leur maturité. Aristote & Rondelet avoient dit le contraire de cette production des coquillages , persuadés que tous ces animaux devoient uniquement leur origine au limon & à la pourriture. Les conques sont les coquillages les plus féconds , le nombre de leurs petits va à plusieurs milliers : la fécondité est beaucoup moindre dans les *Limaçons operculés* , & encore moindre dans les univalves.

Les *Coquillages* ont une partie dont on ignore encore l'usage ; ce sont les *filets*. On peut les observer le long du

du bord du manteau des huîtres. Ils paroissent être de la même nature que leurs cornes, pour la structure & la sensibilité ; lorsqu'on coupe, par exemple, les filets d'une huître, quoiqu'ils n'aient point de mouvement progressif, ils se meuvent avec tant de vivacité, que la vue en est fatiguée.

La dernière partie des coquillages dont il nous reste à parler sont les *fil*s, qui sont d'une nature analogue à celle des cheveux ou des fibres nerveuses des quadrupèdes. Leur usage est de fixer & d'attacher les conques au fond des eaux, comme l'ancre fixe un vaisseau sur les mers. Si on coupe les fils de ces animaux, ils ne tardent pas à en poser d'autres avec leur pied, qui leur sert de conducteur, & par le moyen duquel ils se fixent aux corps immobiles qu'ils rencontrent.

Maniere dont sont formées les Coquilles.

D'après la connoissance organique du corps de l'animal qui habite la Coquille, on concevra facilement la maniere dont elle s'est formée ; des expériences faites par M. de Reaumur sur des Coquillages de terre, de mer, de rivière le prouvent d'une maniere incontestable. Le corps de l'animal est couvert d'un grand nombre de tuyaux remplis de pores, dans lesquels s'élève la liqueur dont il se nourrit : cette liqueur est mêlée de parties visqueuses qui se rassemblent sur la surface du corps de l'animal, qui s'y étendent successivement, s'y épaississent & s'y figent ; de la réunion de ces parties visqueuses se forme une petite croute solide, qui est la première couche ; à celle-là s'applique, par une semblable transpiration, une seconde, une troisième couche, & ainsi plusieurs autres. Les Coquilles croissent en quelque maniere à la façon des pierres : la seule différence, est que l'application de la nouvelle matiere se fait en feuillets, & toujours en-dessous de la première couche. La preuve en est, que si l'on expose une Coquille au feu, ses couches se détachent comme une pâtisserie feuilletée, & l'on apperçoit alors aisément cette organisation. S'il existe quelque différence entre la formation de la Coquille des *conques* & celle des *limaçons*, c'est que les conques naissent

avec la premiere couche de la Coquille déjà toute formée , au lieu que les limaçons ovipares naissent sous une coque qui n'est point leur Coquille , laquelle est formée postérieurement de la maniere dont nous l'avons décrit. C'est toujours par l'ouverture que le Coquillage s'agrandit par le même mécanisme. On reconnoît que les Coquilles des limaçons sont à leur dernier période d'accroissement , lorsqu'on observe à l'ouverture de leur Coquille une espece de rebord d'une ligne de largeur qui tourne en-dehors ; c'est ce qu'on nomme *bourlet*. La Coquille qui sert de maison à ces animaux devient d'autant plus épaisse , plus solide , plus contournée ou plus étendue , que l'animal vieillit davantage , sans quoi l'animal en croissant seroit resté nud.

Couleurs des Coquilles.

M. de Reaumur dit que la couleur des Coquilles est une suite nécessaire de la maniere dont croît la Coquille du limaçon ; que tout le contour de cette maison doit être formé par son collier , comme étant la partie la plus proche de la tête ; ainsi il suffira que ce collier soit composé de différens cribles particuliers pour former extérieurement une Coquille de diverses couleurs , & variée dans les nuances de ses couleurs mêmes , au moyen des liqueurs de différentes nuances qui auront passé par les divers cribles. Ce mécanisme étant une fois admis , on peut concevoir l'irrégularité de ces taches sur quelques Coquilles ; le déplacement brusque de l'animal suffit pour cela.

Crue des Coquillages , leur mouvement & leur adhésion.

Entre les Coquillages , les uns sont carnaciers , tels que les *Pourpres* , qui percent les Coquillages & mangent de petits poissons ; d'autres se nourrissent des eaux qu'ils pompent , & qui contiennent des parties grasses , herbacées , & même de petits insectes ; car ces êtres innombrables sont semés dans toute la nature , la moindre goutte d'eau en contient quelquefois un grand nombre. Parmi les Coquillages , les uns restent ensevelis dans le

limon ; d'autres s'en élèvent pour respirer sur la surface de l'eau : les *Lepas*, qui sont attachés aux rochers, sortent de leur place pour aller chercher l'aliment. Les *Oreilles de mer* vont paître pendant les nuits des beaux jours. On remarque que les uns vont chercher leur nourriture, ainsi que tous les animaux ; les autres, collés dans le lieu de leur naissance, tels que les *Huitres* & les *Orgues de mer*, extraient, à la maniere des plantes, leur nourriture du fluide ou de la matiere ambiante. On peut croire que ces gros poissons à coquilles appelés *Ceti*, qui tiennent le fond des mers, y sont immobiles : leur grosseur & leur pesanteur spécifique, qui va quelquefois jusqu'à deux cens livres, sont des preuves de leur stabilité. Les Coquillages, ainsi que les autres animaux, ont des sensations proportionnées à leurs besoins. Celles des Coquillages ne paroissent pas bien exquisés ; cependant on dit qu'ils se retirent lorsqu'ils entendent du bruit, & que lorsqu'on va pour les pêcher, on garde un profond silence. La nature, qui veille sur tous les êtres créés, leur a donné à tous les moyens nécessaires de conservation.

Les Coquillages qui vivent dans le sable & sous la boue ont un ou deux tuyaux, plus ou moins longs, selon que ces animaux s'enfoncent plus ou moins dans le sable. C'est par le moyen de ces tuyaux qu'ils se conservent une communication libre avec l'eau qui est au-dessus d'eux. Certains Coquillages adherent d'une maniere involontaire sur les sables, les rochers ; entassés les uns sur les autres, ils y sont collés par une espee de glu, qui est le ciment universel dont la nature s'est servie toutes les fois qu'elle a voulu, pour ainsi dire, bâtir dans la mer. Ces Coquillages ainsi fixés dans les mers, résistent à la violence des eaux, dont les mouvemens brusques & violens les emporteroient ; d'autres se cramponent, tels sont les *Ecrevisses de mer*, les *Homars*, les *Moules de mer*, la *Pinne marine*, & autres ; ils s'attachent sur différens corps, & s'en détachent à volonté à l'aide de leurs fils ; d'autres, ainsi que l'*ail de Boac*, s'attachent par une base très plate à des surfaces très polies ; & ils y adherent avec tant de force, que mis dans une position verticale, il faut des poids de vingt & trente livres pour

leur faire lâcher prise. Cette adhérence si forte de l'Œil de Bouc, vient d'une glu qui sort de son corps.

Tout ce qui vient d'être dit de la structure, tant interne qu'externe des Coquillages de mer, est applicable aux Coquillages d'eau douce. Ces derniers sont seulement moins variés dans leurs genres & dans leurs especes : ils n'ont ordinairement que deux cornes, au lieu qu'on en voit quatre dans les Coquillages de mer & dans ceux de terre. La mer fournit d'ailleurs infiniment plus de Coquillages, & plus beaux que tous les fleuves, les rivières & les lacs pris ensemble. La couleur des Coquillages d'eau douce est de beaucoup inférieure à celle des Coquillages de mer ; effet que l'on attribue au défaut de particules salines : ce qui rend aussi ces Coquillages mal sains & peu propres pour la table, sur-tout les Moules, dont la chair est dure & indigeste. La terre nourrit, ainsi que les eaux, des Coquillages, dont les uns sont recouverts de coquilles, & les autres sont nuds. On ne connoît que cinq genres de ceux qui sont couverts de coquilles, savoir les *Limaçons*, les *Buccins*, les *Conques sphériques*, les *Vis* & les *Lepas*. La classe des animaux nuds, qui sont de la même espece, se réduit à la seule Limace, dont il y a plusieurs especes. Les Limaces pondent des œufs tout bleus, & gros comme des grains de poivre, qu'elles cachent en terre avec grand soin. Voyez LIMACE.

De ce qui vient d'être dit sur les Coquillages, il résulte que l'animal est formé avant sa coquille, & que leur structure intérieure est bien différente de celle des autres poissons. Leur ventre suit la bouche, & la bouche s'attache aux intestins. Comme ces animaux sont privés de sang, l'humeur dont ils sont remplis leur en tient lieu. Leur chair est moins attachée à la coquille que celle de tous les autres poissons : elle n'y tient que par un point au sommet. On doit encore remarquer que dans les Coquillages qui, comme les huîtres, doivent rester fixés toute leur vie, la coquille est d'abord couverte d'une matière mucilagineuse capable de la coller aux différens corps auxquels elle peut toucher ; cette matière fait la première adhésion, qui se fortifie ensuite par les sucs qui servent à l'accroissement de la coquille. Dans

Les Coquillages destinés à changer de place, la coquille est fort nette au-dehors : toutes les coquilles sont égales, très polies en-dedans, & en-dehors souvent raboteuses.

Pourrions-nous terminer cet article sans rapporter l'usage que plusieurs peuples ont fait & font encore à présent des coquilles, corps qui, par la variété de leurs formes, de leurs couleurs & mille autres singularités, font aujourd'hui l'objet de la recherche & de l'amusement de tant de Curieux. L'espece appelée *Monnoie de Guinée*, petite porcelaine qui est nommée vulgairement *Pucelage* ou *Colique*, sert en effet de monnoie en Guinée, & même aux Isles du Cap Verd, à Leonda, au Sénégal, à Bengale & dans quelques Isles Philippines. A Bengale on en fait encore des brasselets, des colliers & d'autres bijoux. Quelques Indiens, sur-tout à Zangaguara, s'en couvrent les parties naturelles. Les Canadiens en font des ceintures & des colliers. En Egypte & en Afrique les Dames pendent pour ornement des Coquillages à leurs oreilles & à leur col. Les Grecs en composent un fard avec du suc de citron ou avec de la pommade, dont ils se frottent le corps. Les habitans de Tyr retiroient autrefois du *Murex* une belle couleur pourpre, dont ils faisoient usage en teinture. Les Turcs & les Levantins garnissent avec les *Cauris* les harnois de leurs chevaux, & en revêtent des vases avec une adresse surprenante. Dans l'Isle de Sainte Marthe elles sont employées à orner les nattes de jonc & de palmes qui couvrent les murailles. Des Ouvriers ont l'art de tirer du *Burgau* une belle nacre, nommée dans le commerce *Burgaudine*, qu'on incruste d'or, & dont on fait des *navettes*. On fait avec les *Cames* des bagues sculptées, que l'on appelle *Camées*. Les Huitres produisent des perles qui servent d'ornement, & leur grosseur, ainsi que leur orient, contrebalancent souvent le brillant du diamant. Des personnes industrieuses font des bouquets de fleurs avec des coquilles; & l'art avec lequel on choisit & on arrange ces petites coquilles, diversement colorées & figurées, trompe souvent les yeux. Chez les Romains, les coquilles nommées *Buccins* servoient de trompette à la guerre; ce sont ces mêmes coquilles que les Hollan-

dois nomment *Trompettes*. Les Sauvages, peuple amateur du chant & de la danse, joignent ensemble des *Tonnes*, des *Buccins*, des *Porcelaines*, des *Casques*, & en forment des especes de lyres, qui étant exposées à un courant d'air, rendent un certain bruit propre à les animer dans leurs danses. On fait dans quelques pays avec les *Nautilus* des coupes, dont on se sert en place de verre à boire. Avant l'usage des feves, établi aujourd'hui dans plusieurs endroits, les coquilles servoient dans les grandes assemblées pour donner son suffrage. La Loi de l'Ostracisme tire son nom du mot *ostracum*, qui signifie *huître* ou *coquille*. Cette Loi, comme l'on fait, fut établie chez les Athéniens pour exiler pendant dix années ceux que leurs grandes richesses ou leur grand crédit avoient rendus suspects au peuple : on se servoit de coquilles, sur lesquelles on écrivoit le nom de l'exilé, & le nombre des suffrages devoit excéder celui de six cens. En Corse on fait des étoffes avec la soie ou byssus de la Pinne marine : cette soie a beaucoup de rapport avec le byssus des Anciens. On prétend qu'à la Chine, dans les Provinces de Kiam-si, on pile les coquilles, qu'on les enfouit dans terre, & qu'ensuite on les fait entrer dans les pâtes de porcelaine. Dans l'Isle de Goana on calcine les coquilles pour en faire de la chaux. En Angleterre, les coquilles servent à blanchir la cire : les Anglois s'en servent aussi, de même que les Cultivateurs de Sardaigne & de Sicile pour fertiliser les terres ; par ce moyen on produit une espece de *cron* ou de *salu-nière* telle qu'on en trouve en Touraine & en Vexin. En France on calcine quelquefois les écailles d'huîtres pour faire de la chaux & pour blanchir les toiles. Il y a plusieurs especes de Coquillages dont bien des personnes mangent la chair avec délices, tels sont les Moules, les Huitres, les Lepas, les Limaçons, &c. Les Romains qui prétendoient que l'usage de ces animaux portoit à la volupté, en admettoient toujours dans leurs repas. On lit même dans Varron la maniere dont ils s'y prenoient pour engraisser les Coquillages afin de les rendre plus agréables au goût.

COQUILLES. Voyez au mot COQUILLAGE. On en

trouve dans la tetre dont la figure est analogue à celles des mers, & qu'on appelle du même nom, avec l'épithete *Fossile*.

CORAIL, *Corallum*. C'est une des plus belles, des plus précieuses, & des plus singulieres substances marines. On l'a pris autrefois pour un arbrisseau de mer; mais les curieuses découvertes de M. Peissnel donnent tout lieu de penser que les Coraux sont des productions d'insectes, des especes de cellules formées par des *Polypes*, de même que les madrépores, les lithophytes, les éponges. *Voyez au mot POLYPE* les surprenantes observations qui ont été faites par M. Tremblei sur les *Polypes d'eau douce*.

La structure & la forme du Corail, qui ressemble à un arbrisseau dépouillé de feuilles, n'avoient pu manquer d'induire en erreur; ce tronc, d'où partent des branches latérales, cette espece d'écorce qui le couvre, tout concouroit à en imposer. M. de Marigny, ce grand Observateur des productions naturelles de la mer, avoit cru y découvrir des fleurs; mais c'étoit les *Polypes* habitans de ces cellules, que son imagination séduite transformoit en fleurs. Quelques-uns, trompés par la dureté du Corail, l'avoient mis au nombre des pierres; d'autres avoient cru que c'étoit le produit d'un précipité de sels, de terre & d'autres principes.

Le Corail n'a point de racines: on le trouve collé fortement sur la surface de différens corps. On en a vu sur des os de baleine, sur des crânes, sur des bouteilles, communément sous les avances des rochers, dans les antres de la mer, & toujours la tête en bas. Ces corps servent simplement de base au Corail. La tige du Corail est pour l'ordinaire armée de branches; la grosseur ne passe guere un ponce; la plus grande hauteur à laquelle il s'élève dans la mer Adriatique, & même très rarement, est d'un pied ou un peu plus. Quoique la tige & les ramifications soient communément rondes, on en voit quelquefois de larges & plates. Le Corail rouge ou rose est le plus commun: on le trouve dans la mer Méditerranée: on en voit aussi du blanc dans cette mer & dans la Baltique. Pour ce qui concerne la nature du Corail noir,

ou bleu, ou verd, &c. & le Corail articulé, *Voyez LITOPHYTE, à la suite du mot CORALLINE.*

Lorsqu'on examine l'organisation du Corail, on observe que la tige & les branches paroissent formées d'une suite de petits tubes, dont plusieurs croissent ensemble parallèlement les uns aux autres, & poussent des branches en différens sens; ce qui fait que le Corail ressemble à quelques arbrisseaux de mer pétrifiés. On remarque que ces petits tubes, qui rampent ensemble, varient leurs directions suivant les obstacles qu'ils trouvent en chemin; si, par exemple, il s'attache un coquillage à la tige ou aux branches du Corail, il ne manque pas d'être recouvert, en tout ou en partie, par la substance même du Corail. Ces tubes étant composés d'une matière crétacée & mêlée avec la substance visqueuse des animaux qui habitent le Corail, ils se contractent, & deviennent solides, à mesure que leurs habitans les abandonnent; c'est-à-dire, que les différentes particules dont ils sont composés s'attirent fortement les unes les autres, & acquièrent la dureté du marbre, avec la propriété d'en recevoir le poli. Les petits tubes qui forment l'enveloppe extérieure du Corail sont de couleur jaunâtre: ils ne sont point solides comme ceux qui sont plus en-dedans: on les trouve pleins d'une matière laiteuse, qui est le corps tendre des *Polypes*.

A l'instant où on retire le Corail des mers, on le voit couvert d'une substance rouge & farineuse, qui semble en être l'écorce; elle est toute parsemée de cavités, en forme d'étoiles; ces cavités reçoivent cette figure des griffes des *Polypes*. Si on enlève l'enveloppe farineuse, on apperçoit que les étoiles ont une communication avec les tubes qui sont au-dessous, & qui sont formés par les *Polypes*, que l'on peut regarder comme les architectes & les habitans de ces belles habitations. Il y a lieu de penser que les Coraux se forment à la manière des coquilles ou des madrépores. *Voyez au mot COQUILLAGE l'article de la formation des Coquilles, & à la fin du mot CORALLINE.*

Lorsqu'on met un morceau de Corail dans du vinaigre ou plutôt dans de l'esprit de nitre fumant, affaibli peu-

à-peu par six parties d'eau , la partie calcaire se dissout d'abord , les cellules deviennent très visibles , & la partie membraneuse reste dans son entier ; ce qui prouve bien que les Coraux doivent leur formation à des animaux.

Les Polypes qui habitent les Coraux paroissent ressembler beaucoup aux *Polypes d'eau douce*. Voyez ce mot & celui de POLYPE.

Ces insectes sont blancs , mous , un peu transparens , & leurs bras présentent la forme d'une étoile à huit rayons ; ce sont ces bras qu'on avoit pris pour des pétales de fleurs. Tout ceci ne peut s'observer que dans le Corail récemment pêché , & tenu dans l'eau de la mer ; car au moindre mouvement , les Polypes se contractent par un jeu semblable à celui des cornes de limaçons , & se replient dans leurs cellules. Ces Polypes se multiplient par des œufs extrêmement petits qui se détachent de l'animal ; & par la mollesse de leur consistance ils s'attachent aux corps sur lesquels ils tombent. Tant que cette première cellule ou cet œuf du Polype est encore fermé , tout y est dans un état de mollesse ; mais lorsqu'il s'est ouvert , on commence à y remarquer quelques petites lames dures , qui prennent peu-à-peu la vraie consistance de Corail. A mesure qu'il croît , les Polypes se multiplient , & il se forme de nouvelles ramifications ; & à mesure que les Polypes abandonnent leur première habitation , le Corail acquiert de la grosseur , de la dureté , de la pesanteur. Pour achever de prendre une légère idée de la structure merveilleuse des Coraux , des madrépores , des lithophytes , &c. *Voyez à la suite du mot CORALLINE.*

Le Corail peut être employé seul comme absorbant ou alkali terreux. Dissous par l'acide du vinaigre , il donne un sel neutre savonneux , qui peut être regardé comme diurétique & tonique. On en fait aussi une teinture & un syrop astrigent.

• Quoique le Corail soit très dur ; lorsque par le tems ou par quelqu'accident il a perdu son écorce , il est sujet à être rongé par de petits insectes , qui le rendent si foible & si fragile , qu'on ne peut plus l'employer à rien. Les marbres les plus durs qui se trouvent dans le fond

des mers ne sont pas exempts des attaques de ces insectes.

La pêche du Corail se fait depuis le commencement d'Avril jusqu'à la fin de Juillet. Les Pêcheurs attachent deux chevrons en croix & les appesantissent avec un boulet ou avec un gros morceau de plomb, qu'ils mettent au milieu pour les faire tomber à fond ; ils entortillent négligemment du chanvre de la grosseur du pouce, & ils en entourent les chevrons, qui ont aussi à chaque bout un filet en maniere de bourse ; ils attachent ce bois à deux cordes, dont l'une tient à la proue & l'autre à la poupe de la barque ; ensuite ils le laissent aller à tâtons au courant & au fond de l'eau, afin que la machine s'accroche sous les avances des rochers ; par ce moyen le chanvre s'entortille autour des branches de Corail. On emploie cinq ou six personnes pour tirer les chevrons & pour arracher le Corail, qui reste attaché à la filasse ou qui tombe dans la bourse ; s'il tombe dans la mer, les Plongeurs le vont chercher.

On recherche beaucoup les grandes branches du Corail, pour les vendre aux personnes qui font des collections de curiosités naturelles, ou pour les polir avec le fil de chanvre, le blanc d'œuf & de l'éméris, ou pour les sculpter, & en faire des ornemens qu'on envoie dans l'Inde, en Asie, & sur-tout en Arabie. On en fait une infinité de petits ouvrages, comme des cuillers, des pommes de canne, des manches de couteau, des poignées d'épée, des colliers, des brasselets & des grains de chapelet. Les Mahométans de l'Arabie Heureuse comptent le nombre de leurs prières sur un chapelet de Corail ; & l'on n'enterre presque personne parmi eux, sans lui mettre un de ces chapelets au col.

CORAIL FAUX. Voyez LITHOPHYTES, au mot CORALLINE.

CORAIL DE JARDIN. Voyez POIVRE DE GUINÉE.

CORAL. Couleuvre de la rivière des Amazones, remarquable par la variété & la vivacité de ses couleurs. Ce serpent est amphibie. On assure en avoir vu de vingt-cinq à trente pieds de longueur, sur un d'épaisseur. Un tel monstre est bien capable d'inspirer la terreur ; cepen-

tant M. de la Condamine dit qu'on peut en être mordu sans qu'il en résulte d'autre accident que celui d'une blessure ordinaire. Plusieurs Auteurs rapportent fort sérieusement des faits extraordinaires de ce serpent. Il habite ordinairement les grands lacs formés par l'épanchement des eaux des fleuves au-dedans des terres. Les Indiens Maynas l'appellent *Yacumana* ou *Mere d'eau*.

CORALLIN. On donne ce nom à un serpent de Siam, qui est très rare & très beau. Il est ceint de bandes autour du corps, qui, depuis la tête jusqu'à la queue, sont rouges & blanches successivement. Le corps de ce serpent est long & grêle, sa tête est fort belle.

CORALLINE. Coquillage bivalve, de la famille des *Peignes*. Cette coquille est rouge, striée, cannelée, ornée de bosses élevées & creuses : ses oreilles sont irrégulières ; mais le chantournement de ses bords est régulier.

CORALLINE, *Corallina*. C'est le nom qu'on donne à des productions marines, qui ont la forme de plantes, & qui sont composées de plusieurs branches minces, & subdivisées en fines ramifications ; elles ressemblent à certaines mousses : aussi quelques Botanistes, avec Tournefort, ont-ils mis toutes les Corallines au rang de ces mousses ; mais les observations de M. Peyssonel, suivies de celles de l'illustre M. Bernard de Jussieu, ont appris à distinguer les *Corallines* en deux classes, dont les unes sont de vraies plantes, & les autres sont produites par des insectes, ainsi que le *Corail*. Voyez ce mot.

Les découvertes que l'on a faites, & que l'on fait tous les jours, prouvent que cette dernière classe est la plus nombreuse. On remarque que la plupart des corps marins que leur figure avoit fait prendre jusqu'à présent pour des arbrisseaux, des plantes, des mousses de mer, sont non-seulement le domicile d'animaux, mais qu'ils sont encore leur ouvrage, & qu'ils servent à leur conservation, leur défense, leur propagation.

On s'attachera dans cet article à parler des *Corallines productions d'insectes*, comme d'objets nouveaux & dignes d'attirer l'attention, par leur beauté, leur élégance, leurs diversités, & plusieurs autres traits curieux. On

verra avec plaisir les demeures imperceptibles d'une multitude d'animaux, ou plutôt un nouveau monde, peuplé par des millions d'habitans, aussi remarquables par la diversité de leurs formes, que par la singularité des procédés industrieux qu'ils suivent pour leur conservation; mais ouvrons le *Traité des Corallines* de M. Ellis, & consultons ce qu'il en dit.

On distingue les *Corallines* en *vésiculeuses*, en *tubuleuses*, en *celluleuses* & en *Corallines articulées*. On regarde aussi comme productions d'insectes les *kératophytes*, les *escars*, les *éponges*, les *alcyons*. Nous parlerons sous ce même article de ces diverses productions, parcequ'étant réunies sous un seul point de vue, on peut jouir du plaisir de la comparaison.

Voyons d'abord la maniere dont on peut s'y prendre pour étudier des animaux si déliés.

C'est sur les rochers ou sur les bancs d'huîtres, qui ont été négligés pendant quelque tems, que l'on trouve en petits buissons les *Corallines* les plus variées. Aussi-tôt que les Pêcheurs ont pris les huîtres qui en sont chargées, il faut les mettre dans un grand vase de bois, & les couvrir d'eau de mer. Au bout d'une heure on voit s'épanouir les *Polypes*, qui s'étoient contractés à l'instant où on les avoit tirés de l'eau. Pour lors on verse doucement sur les bords du vase autant d'eau bouillante qu'il y a d'eau froide. Cela fait, on ôte promptement avec des pincettes les *Corallines* de dessus les coquilles: on met les especes séparées dans de petits vases de cristal blanc, remplis d'un esprit de vin bien clair, mais affoibli par de l'eau au point de n'être pas plus fort que de bonne eau de vie: à l'instant les *Polypes* perdent la vie sans avoir le tems de se contracter. Il faut avoir soin que le diamètre des petits vases de cristal n'excede point la longueur du foyer de la loupe avec laquelle on se propose de faire les observations. On ne peut faire ces sortes de collections que pendant l'été, parcequ'en hiver les *Polypes* sont contractés par le froid.

Les *Polypes*, architectes des cellules dont nous allons parler, ressemblent assez aux *Polypes d'eau douce*. Voyez ce mot. On remarque au Cabinet du Jardin du

Roi, dans un petit bocal, un petit morceau de Corail rouge, où l'on voit distinctement les Polypes blancs, qui se détachent sur ce fond rouge.

On verra au mot *Polype d'eau douce* la manière de se nourrir, de croître, de se multiplier de ces insectes, qui vraisemblablement est la même que celle des Polypes de mer, suivant les observations de M. Ellis. La réunion de ces deux articles donnera l'histoire de ces singulières productions de la nature. On va considérer les diverses espèces de Corallines.

Corallines vésiculeuses. Ces Corallines se distinguent par leur substance, qui approche de celle de la corne, & par des branchages, qui sont autant de tuyaux, disposés de façon qu'ils paroissent former une très jolie plante. La plupart de ces Corallines ont leurs branches dentelées, comme les feuilles des mousses. Dans certains tems de l'année on les trouve chargées de petits corps, qui, vus au microscope, paroissent comme autant de *vésicules*. Quelques Auteurs, faute d'avoir examiné ces Corallines animées dans les eaux de la mer, avoient pris ces vésicules pour des ampoules flottantes qui soutenoient les Corallines sur l'eau, semblables en cela à celles de l'*Aciniaire* & du *Chêne de mer*. Les observations de M. Ellis lui ont appris que ces *vésicules* sont les matrices ou habitations de jeunes Polypes, qui sortent du corps de leur mere, comme ceux d'eau douce, avec cette différence, que les corps des Polypes marins sont à l'abri sous cette couverture *vésiculeuse*. Lorsque le jeune Polype a pris un certain accroissement, le sommet de la *vésicule* commence à s'ouvrir; l'animal s'avance en-dehors; & déployant ses bras, cherche de tous côtés sa nourriture; au moindre mouvement il se contracte & se retire au fond de la vésicule, qui se referme en même-tems. La forme des vésicules varie dans différentes espèces de Corallines. Il y en a quelques-unes dont les vésicules ont un petit couvercle élastique, qui en ferme l'entrée aussi-tôt que l'animal s'est retiré au fond. Lorsque les Polypes ont acquis un certain degré de force, les vésicules tombent comme les fleurs ou les semences des plantes.

Parmi ces Corallines vésiculeuses, il y en a d'une très

jolie forme. L'une, que l'on nomme la *Queue d'écureuil*, forme un jet droit, garni d'une touffe épaisse de branches placées en spirale comme sur le pas d'une vis, & qui environnent la tige depuis son sommet jusqu'à la racine. Les vésicules d'une autre espèce, grossies au microscope, ont la figure d'une fleur de lis ou d'une *pomme de Grenade* qui commence à s'ouvrir; ce qui lui en fait donner le nom. Une autre espèce, qui est très rare, & qui croît à la hauteur de dix à douze pouces, a mérité par sa forme élégante le nom de *Queue de faisan*. Les articulations de la Coralline que l'on nomme *Fil de mer*, & qui se trouve sur les côtes d'Angleterre, sont formées d'une matière élastique; ce qui les rend très propres à résister à la violence des vagues. Ses vésicules, placées sur des pédicules faits en forme de vis, cèdent aisément à l'effort des ondes sans en être endommagées.

Corallines tubuleuses. La substance de ces Corallines est de corne élastique; ce sont de simples tubes qui croissent appliqués les uns aux autres; ces Corallines sont garnies de branches, mais elles n'ont point de vésicules. Il y a des Corallines qui ressemblent à des tuyaux de paille d'avoine longs de cinq à six pouces: c'est à leur sommet que se trouvent les Polypes ornés de crêtes garnies de plumes. Il y en a dont les Polypes sont du rouge cramoisi le plus éclatant. On peut regarder cette espèce de Coralline comme la plus simple de toutes, & en partant de celle-là, suivre toutes les autres, à travers la variété infinie de leurs formes, & remonter jusqu'à la plus parfaite de toute l'espèce.

On peut remarquer que les *Polypes de mer*, destinés par la nature à vivre dans le sein des flots agités, & au milieu d'un peuple d'ennemis de tout ordre, ont été pourvus de ce qui étoit nécessaire à leur conservation. Ils sont fixés par leur base sur des corps solides & armés d'une enveloppe d'une matière dure ou semblable à de la corne; précaution inutile pour les Polypes d'eau douce, qui vivent dans les eaux tranquilles des étangs & des fossés.

Corallines celluleuses. La substance de ces Corallines est crustacée, cassante & transparente: grossies au microscope, elles paroissent toutes couvertes de petites

cellules très minces , où logent de petits animaux joints ensemble. M. Ellis s'est assuré , par plusieurs observations , que dans cette espece il y en a qui se métamorphosent en corps testacés de la forme des *Limaçons* ou des *Nérites* ; mais ils restent attachés à leurs cellules par un ligament umbilical , jusqu'à ce qu'ils puissent pourvoir eux-mêmes à leur subsistance. On peut penser qu'ils se multiplient en répandant leur frai par toute la coralline. Il y a aussi , dans cette classe , beaucoup de variétés pour les formes.

Corallines articulées. Ces corallines sont formées d'une matiere pierreuse ou crétacée & cassante , dont la surface est couverte de cellules de polypes. Les articulations de ces Corallines sont unies l'une à l'autre par une membrane rude & pliante , faite d'une infinité de petits tubes de la même nature & joints étroitement ensemble. Comme ces tubes sont très pliants dans l'eau , ils cedent sans se rompre à l'agitation des flots. Lorsqu'on met ces corallines dans le vinaigre , l'acide dissout la matiere crétacée , & laisse en entier l'autre partie , qui forme non-seulement les ligamens des articulations pierreuses , mais qui sert encore de fondement aux cellules de ces articulations. Les Corallines de ces especes sont de la forme la plus élégante. Il y en a de blanches , de rouges , de vertes & de cendrées : elles ont toutes de commun , que lorsqu'on les laisse exposées à l'air & au soleil : elles deviennent blanches.

Les Corallines articulées de nos climats sont si denses , & leur surface est si unie , qu'on peut à peine en découvrir les pores à l'aide du microscope. Celles des climats plus chauds sont généralement d'un tissu plus lâche , les cellules & les tubes , qui unissent les articulations , se voient à l'œil simple. Lorsque la matiere crétacée est dissoute , on apperçoit les petits tubes qui répondent à la surface des articulations , où ils sont terminés en petites coupes , qui , jointes ensemble par les côtés , représentent au naturel les gâteaux des abeilles. Le sommet de chacune de ces coupes répond à un pore de la surface crétacée.

Lithophytes ou Faux coraux.

Lithophytes ou *Kératophytes*. Noms différens, que l'on donne à l'ouvrage d'espèces de Polypiers, de la nature de l'ortie de mer. Les *Litophytes*, au premier coup d'œil, paroissent consister en une substance qui tient en partie de la nature du bois ou de la corne, & en partie de celle de la pierre. On y observe, comme dans les coraux, un tronc, des tiges, des ramifications qui sont tellement entre-lassées dans certaines espèces, qu'elles ont la forme d'un filet : cette diversité de formes leur a fait donner aussi les noms d'*Eventail de mer*, de *Plumes de mer*, & autres noms analogues à leur forme.

Les rameaux principaux de *Litophytes* paroissent tous composés de fibres longitudinales, étroitement serrées les unes contre les autres ; la même organisation se retrouve jusques dans les plus petites ramifications qui sont flexibles. Lorsqu'on en coupe transversalement un tronc principal, on observe que tous ces tubes sont placés en rond autour du centre du tronc, à-peu-près de même que les anneaux circulaires qui se forment dans le bois. Cette substance, qui n'est pas si dure que le corail, paroît tenir de la nature de la corne : elle en donne l'odeur lorsqu'on la brûle, ce qu'on doit sans doute regarder comme une des meilleures preuves, que c'est une matière animale. Toute sa surface est recouverte de cellules pierreuseuses, qui sont la demeure des Polypes. Les *Litophytes* ressemblent donc au corail rouge, tant dans leur tissu, que dans les principes animaux que la Chymie en retire ; la différence est, en ce que les tubes du corail se changent en une matière pierreuseuse, & ceux de l'autre, en une matière cornée, de la nature de celle qui est connue communément sous le nom de *Baleine*. Du reste, c'est la même organisation, & on voit que ces corps sont peu éloignés l'un de l'autre dans la grande échelle de la nature. *Voyez CORAIL.*

Il est bon d'observer que les tubes longitudinaux des *Lithophytes* & des *Coraux*, ne sont point unis par des fibres ou tuyaux latéraux, comme les vaisseaux longitudinaux du bois ; d'où il suit qu'il paroît que leur grande adhérence vient de la viscosité que répandent les Polypes.

On

On remarque que les Lithophytes des climats les plus chauds, ceux des Indes occidentales, sont même beaucoup plus durs que le bois ; telle est l'espece, appelée improprement *Corail*, noir *Corail anthipates*, & qui n'est qu'un Kératophyte ou Lithophyte noir, creux intérieurement, formé en couches, poli en sa superficie, nullement dissoluble dans les acides, brulant très bien sans laisser de cendres comme les végétaux, mais seulement une matière charbonneuse très friable, comme de la corne brulée.

On trouve sur les côtes de Norvège les plus beaux Lithophytes : on en a vu qui avoient jusqu'à seize pieds de haut. Leur empattement sur les corps pierreux, est semblable à celui du corail, c'est-à-dire, que leur base n'est ni chevelue ni fibreuse comme dans les végétaux, mais le plus souvent étendue en manière de plaque ou de feuillet, qui, par sa surface assez large, comme garnie de suçoirs insinués foiblement dans les pores de leur soutien, embrasse fortement les corps sur lesquels ils ont pris naissance. On diroit quelquefois que cette plaque est un amas de cordons collés sur la surface des cailloux qu'ils embrassent.

Escares.

ESCARÉS, *Eschara*. Autres especes de Polypiers ; qui appartiennent proprement à la classe des *Millepores*. Ces Polypiers ont une très grande ressemblance avec les feuilles des plantes nommées par les Botanistes *Fucus*. Leur caractère distinctif consiste en ce que les petites cellules, dont leur surface est parsemée, ressemblent, par leur arrangement, à une toile sur le métier.

On observe que dans ces Escares, les rangs des cellules sortent de petits tubes, qui s'unissent ensemble & forment une sorte de tige, qui, en s'élevant, se partage en feuilles étroites, dont les cellules sont disposées comme des rayons de miel. Ces especes de Corallines, lorsqu'on les retire de la mer, sont d'un tissu mou & spongieux : elles répandent une forte odeur de poisson ; mais lorsqu'elles sont desséchées, elles deviennent semblables à de la corne ou à de certaines feuilles fanées.

Il y a aussi de ces Polypes qui environnent quelques

fucus, & les enveloppent avec leurs cellules; mais il ne faut point les confondre avec les Escars & les Kératophytes.

C'est dans le Cabinet du Jardin du Roi, qu'on a occasion d'admirer toute la richesse de la nature dans la variété des productions à Polypiers. Quelle diversité n'observe-t-on pas dans les formes, dans les organisations! quelle finesse dans le *Rétépore dentelle*! quelle forme singulière dans le *Chou de mer*! C'est dans cette même collection qu'on voit ces domiciles d'insectes dont nous avons parlé, ainsi que ceux que nous aurons occasion de citer en exemple, & une multitude d'autres sous des noms appropriés à leur forme ou à leur organisation, tels que l'*Astroite cerveau* & autres. Voyez ce mot.

Eponges.

ÉPONGE, *Spongia*. On avoit pensé, même avant Aristote, qui avoit rejeté cette idée, que ces corps étoient susceptibles de sentiment. On fut sans doute conduit à cette pensée par une sorte d'expérience. Les Eponges étant le domicile des Polypes ou d'animalcules d'un ordre particulier, on ne peut pas douter que tant de milliers de petits animaux qui se retirent subitement & tous à la fois dans leurs cellules, ne fassent éprouver à la main qui veut arracher toute la colonie, une résistance d'une nature bien différente de l'impression que feroit sur elle un corps inanimé.

On ne remarque, dans les Eponges, d'autre organisation, que celle d'un tube creux, qui, par ses différentes inflexions, forme des figures très variées. Leur structure n'a pas encore été étudiée autant qu'elle pourroit l'être; c'est aux Observateurs des bords de la mer à nous en instruire. On retire des Eponges, par la Chymie, le même produit animal, que des coraux & des corallines; ce qui prouve bien encore leur origine animale.

Alcyons.

ALCYON, *Alcyonium*. Ce sont des productions marines, qu'on n'a encore pu rapporter à aucune autre

classe. Elles sont principalement destinées à servir de nids & de matrices à des animaux de mer. Telle est la *Figue de mer*, qui, lorsqu'on l'ouvre, fait voir une multitude de petites particules jaunâtres, & qui contient une grande quantité de petits Polypes

On met aussi au rang des *Alcyons* le *Raisin* ou la *Savonette de mer*, production marine, ainsi nommée de sa forme, & parceque les matelots en font usage pour se laver les mains en guise de savon. Elle est composée de petites vessies de la grosseur d'un pois, jaunes, rondes, appliquées ensemble en forme de boules. Ces vessies sont le frai ou les ovaires du buccin commun. Chacune d'elles contient plusieurs embrions de petits coquillages, qui, lorsqu'ils grandissent, forcent une porte en forme de valvule qui est à la vessie, & vont vivre au milieu des eaux. Le frai ou les ovaires du Buccin de la Virginie, ont la forme des coquillages nommés *Paselles*, qui seroient enfilés comme un chapelet; chacune des vésicules est pourvue d'une valvule, qui met les jeunes coquillages à l'abri de tout danger, & leur permet de sortir lorsqu'ils sont assez forts.

Les Alcyons faits en forme de petites coupes portées sur des pédicules, renferment quelquefois des œufs; dans d'autres, on a découvert de petits *Pétoncles* très bien formés. Peut-être pourra-t-on y découvrir par la suite de petits polypes, comme dans la *Figue de mer*.

Scolopendre de mer, qui construit des Coraux tubuleux;

Les Polypes ne sont pas les seuls insectes qui construisent des especes de *Coraux* & des *Corallines tubuleuses*. On trouve souvent sur les bords de la mer auprès de Dieppe, après la marée, des masses de couleur de sable foncé, organisées d'un tissu cassant & poreux. La masse sablonneuse, représente de petits entonnoirs un peu aplatis, placés obliquement les uns sur les autres; ces ouvertures se terminent en dedans par de petits tubes, qui sont le domicile de l'animal. On remarque sur la plupart des cellules un petit couvercle de sable, que les animaux forment vraisemblablement pour leur propre sûreté & pour leur dé-

fenſe , lorsque quittant la partie ouverte de l'entonnoir , ils se retirent dans leur tuyau.

L'animal qui habite ces coraux tubuleux , est une espèce de *Scolopendre* , qui ressemble à une sangsue étendue & aplatie : sa tête est garnie de trois rangs ovales de plumes plates , fermes , que l'animal agit à son gré , pour attirer la nourriture dans sa bouche.

Pour servir de récapitulation à ce que nous avons dit sur les Coraux , les Eſcares , les Lithophytes ou Kératophytes , les Alcyons , les Corallines , & autres productions à Polypiers de cette nature , telles que les Madrepores , nous ajouterons les remarques que nous avons eu occasion de faire à ce sujet en visitant les différens parages des mers de l'Europe. Sans prétendre rien ajouter aux découvertes de MM. Trembley , Peyssonel , Ellis , Donati , Réaumur & Bernard de Jussieu , nous attribuons aux Polypes , avec ces Philosophes , l'origine des matieres dont il est question. La répétition de leurs expériences , qui nous a réussi , est moins la preuve de notre assertion , que l'autorité de ces Savants Naturalistes. Que penser de l'opinion des Modernes , qui , pour se ranger du parti de Tournefort , & faire végéter , avec ce Botaniste , tous les corps pierreux , disent que les Coraux sont des plantes cryptogames , c'est-à-dire de l'ordre des plantes qui cachent leur fleur dans leurs feuilles ou leurs fruits ? Qui pourroit admettre cette sorte de système , puisqu'on ne trouve point de feuilles dans les espèces de Coraux , ni de fruits dans les Madrepores ?

Les Polypes , dont l'extrémité des branches de Corail se trouve remplie dans la mer , & qui ont été autrefois regardés , par M. de Marigli , comme des fleurs , sont donc des animaux qui laissent appercevoir des mouvemens & une apparence de vie , & qui sont capables d'avoir produit le Corail. La seule difficulté qui nous reste à expliquer , c'est la maniere dont ces animaux ont formé un corps dur & roide , quelquefois perforé , quelquefois sans apparence de pores , & disposé en branches ou rameaux à la maniere des végétaux. Comment l'animal a-t-il pu pénétrer à volonté , sortir , habiter dans l'intérieur des branches , ou entre l'écorce & la sub-

rance du Corail ? Tels sont les problèmes que nous allons tâcher de résoudre.

On fait que les Polypes sont des insectes qui vivent en maniere de république : ils se pratiquent chacun une cellule qui s'obstrue bientôt par une matiere gélatineuse, plus ou moins calcaire, qui exude de leur corps, de la même maniere que le limaçon laisse sortir de son collier la substance nécessaire à l'augmentation de sa coquille. La seule différence est que le limaçon travaille à augmenter la capacité de sa maison pour se couvrir ; au lieu que les Polypes, étant des animaux imperceptibles & foibles, n'abandonnent leur premiere demeure, que quand elle est presque pleine. Ils jettent les fondations d'une deuxième sur la premiere, & bâtissent ainsi de suite. L'ouvrage se continue toujours par *juxta-position*, & non par *intus-susception*, comme dans les végétaux. L'extrême multiplication & l'espece de palingénésie dont ces petits animaux Polypiers sont susceptibles, obligent les derniers venus ou reproduits à s'étendre, à former de petites colonies à part ; ce qui produit les branches dans les Coraux, les Madreporés, &c. Le trop grand nombre d'habitans détermine les deux tiers d'entr'eux à se disperser ailleurs, à former de nouveaux travaux ; il en reste seulement quelques-uns, mais d'une autre espece : celle-ci est parasite ou une simple locataire ; elle habite sous l'écorce tartareuse, qui recouvre le corail & tant d'autres corps marins. Ces animaux en sortent quand ils veulent : on apperçoit leurs cellules de maniere de préminences. Voilà sans doute l'espece d'animaux qui aura induit en erreur quelques personnes, & qui leur aura fait soupçonner que tous les Polypes, qu'on découvre sur les Coraux & les Madreporés, n'y sont pas plus nécessaires que les Bernards l'Hermite, qui vont se nicher dans les coquilles vuides des limaçons ou des buccins.

Une des objections les plus importantes qu'on m'a faites, c'est de demander si le Corail dont on auroit ôté l'écorce, pouvoit vivre, parceque c'est le seul moyen de savoir si elle est nécessaire à cette prétendue plante, & jusqu'où elle est redevable de sa formation aux Polypes ? Voici ma réponse. Il est connu par les différentes pêches du Corail rouge dans la Méditerranée, &c.

du Corail blanc dans la Mer Baltique , qu'on retire souvent ces corps sans écorce , & auxquels on trouve des Polypes encore adhérens ; ainsi l'écorce me paroît absolument inutile aux divers Coraux : elle n'est peut-être pas même l'ouvrage des Polypes. Peut-être n'est-ce qu'une sorte de tartre marin & limoneux ; il n'a pas les mêmes propriétés du Corail : celui ci est calcaire ; l'enveloppe au contraire est inattaquable aux acides , elle ne fait que s'y amollir comme dans tous les fluides ; en un mot , elle me paroît différer absolument des *Titano-Keratophytes* , ou écorces formées d'un amas immense de petits Polypes morts & desséchés dans leurs cellules , & qui recouvrent certaines especes de Lithophytes.

Voici une autre objection plus forte encore contre le système qui établit les Corallines , les Eponges , les Alcyons , les Escares , &c. comme productions à Polypiers : c'est qu'il ne seroit pas possible , dit-on , que tantôt une même Coralline fût l'ouvrage uniforme de différentes especes de Polypes , & tantôt que la même especes de Polypes construisît des Corallines de formes différentes ; car on trouve , en effet , les mêmes sortes de Polypes sur des especes de Corallines qui se ressemblent très peu. Je dirai , pour répondre à cette objection , que dans le nombre des cinquante-trois sortes de Corallines , dont M. Ellis a parlé dans son Essai , il y en a qui sont souvent habitées & visitées par plusieurs Polypiers vagabonds , qui ne participent point au travail qui se fait dans ces Corallines qu'ils ne font que visiter ; mais qui deviennent , au contraire , habiles ouvriers dans leurs travaux propres. Par exemple , les Polypes des *Corallines à collier* , ceux de la *Main de mer* paroissent les mêmes : ces premiers ont cependant un plus grand nombre de bras ou rayons , & un plus grand nombre de griffes que les autres. Si leurs habitations sont assez voisines l'une de l'autre , comme il se rencontre très souvent , les Polypiers de la Coralline à collier , d'ailleurs très actifs , venant à sortir de leurs cellules , & à visiter celles de leurs voisins , y demeurent sans y travailler ; ceux de la *Main de mer* en font de même à l'égard de la *Coralline à collier* ; il en est sans doute de même pour les autres *Corallines fertulaires*. Il n'y a donc rien d'étrange

d'admettre , pour la construction des Coraux , des Madrepores , &c. que les Polypes n'ont pas besoin de faire un seul corps avec ces matieres. Si quelques uns , comme je le viens d'exposer , sont domiciliés & fixés ; les autres sont vagabonds , & ne tiennent nullement à leur domicile. Les Polypiers , instrumens des productions dont nous venons de faire mention , bâtissent le plus souvent en contre-bas. Chacune de ces productions a eu son espece particuliere d'ouvriers : le Corail est donc l'ouvrage d'une seule famille , & le Corail n'est en ce sens qu'un assemblage de cellules bâties par ces petits animaux. L'ouvrage est aux Polypiers ; ce que le Guépier est aux Guêpes : tel bâtit à réseau ou à filet ou à mailles , un autre à cellules rondes ou hémisphériques , ou en stelloïdes , ou en feuillerts , ou à petits trous symétriques , ou en entonnoir. De-là la différence de configuration dans leurs travaux ; la charpente en est mucilagineuse , cartilagineuse & étayée , consolidée par des parties calcaires , mais qu'on peut désunir par l'administration de l'acide nitreux affoibli : c'est alors qu'on ne peut voir , sans admiration , tout cet ouvrage devenir susceptible d'être plié & chiffonné en tous sens , & conserver cependant toute sa régularité. Ce qui vient d'être dit , peut , jusqu'à certain point , s'appliquer à la formation & à la nature de la coquille , des perles , & entierement à la bizarre construction du Corail articulé , qui semble formé , tantôt par le Polypier du Corail , & tantôt par celui du Lithophyte , comme si chacun de ces animaux devoient enter l'un sur l'autre respectivement leur ouvrage , &c.

Il n'y a que les Lithophytes ou Kératophytes qui ne produisent pas sensiblement d'effervescence avec les acides , comme ne contenant que peu ou point de parties calcaires. D'ailleurs leur substance convient avec la maniere mollasse des Madrepores : elle brule également , comme de la corne , en exhalant une odeur fétide urineuse , en un mot une odeur de plumes ou de baleine brûlées.

CORALLOIDES. On donne ce nom à des productions en forme d'arbrisseaux , qui se trouvent dans la mer contre les rochers , & qui sont plus ou moins dures : elles dis-

ferent en grandeur, en couleur & en figure : elles sont toujours étendues en branches comme les Coraux & les Madreporés.

CORBEAU, *Corvus*. Oiseau de moyenne grandeur, connu parmi le peuple sous le nom de *Colas*. Il a le bec robuste, gros, pointu, un peu voûté & très noir ; les narines entourées de poil, la langue large & fendue ; tout le corps noir, avec une certaine couleur bleue, luisante, qui se remarque sur-tout à la queue & aux ailes ; le ventre tirant sur le brun ; le milieu du dos revêtu seulement de duvet ; les ailes & la queue longues ; les ongles crochus, grands, principalement ceux de derrière ; le pied écailleux & noirâtre.

Cet oiseau pousse un croassement éponventable : il a le gosier dilaté au-dessous du bec ; ce qui forme une poche, dans laquelle il porte sa nourriture. Il vit très longtemps, mange de tout, grains, insectes, charognes de quadrupèdes, de poissons, d'oiseaux : il prend même des oiseaux vivans dans les basse-cours à la manière des oiseaux de proie. Le jeune Corbeau se peut apprivoiser & dresser pour la fauconnerie : on lui apprend à parler. Le Corbeau se rencontre par tout pays : il est hardi & doué d'un odorat exquis ; il ne craint ni le froid ni le chaud. Cet oiseau est naturellement voleur. Il fait son nid dans les forêts épaisses, sur les arbres les plus élevés, ou dans de vieilles tours, au commencement de Mars ; les femelles pondent quatre, cinq & jusqu'à six œufs, qui sont d'un verd pâle, tirant sur le bleu, tachetés de raies noirâtres : les petits s'appellent *Corbillards*. Le mâle marque un grand amour pour la femelle : il prend soin de la nourrir & de l'engraisser dans le tems de l'incubation ; ils se caressent mutuellement bec à bec, comme font les pigeons avant de s'accoupler.

En Angleterre il est défendu de faire aucune violence au Corbeau, parce qu'il mange les charognes terrestres & des rivages, qui pourroient empuantir l'air. On le respecte aussi en Suede. Il est très estimé dans les Indes ; mais en revanche dans l'Isle de Féroë, où il est de tous les oiseaux de proie le plus redoutable aux bœufs, on lui fait la chasse ; & il est d'usage qu'à certain jour de l'année, chaque habitant apporte à la Chambre de Jus-

tieux un bec de *Corbeau*. On fait un monceau de tous ces bœcs, on y met le feu, & il y a amende pour ceux qui ne fournissent pas leur contingent. Les *Corbeaux* multiplient effectivement beaucoup dans les déserts & sur les rochers de l'Islande : on y en voit quelquefois de tout blancs. Ces terribles oiseaux se jettent impitoyablement sur les petits agneaux ; & après leur avoir crevé les yeux, pour les empêcher de se sauver, souvent ils les ont mangés avant que les Payfans, qui sont toujours au guet, soient arrivés au secours : s'ils arrivent assez tôt pour chasser le *Corbeau*, l'agneau n'en est pas moins aveuglé ; & comme dans cet état il ne sauroit trouver sa nourriture, ils le tuent & l'écorchent sur le champ. C'est de-là que viennent ces fourrures ou petites peaux douces qu'on trafique en Dannemarck & dans le pays de Holstein, sous le nom de *Sma-asken*, & qui sont beaucoup en vogue parmi les gens du médiocre état. Le *Corbeau* a pour ennemi le Milan : son vol est pesant ; ses penes servent à faire des touches pour frapper les cordes des épinettes, & aux Artilliers pour empenner les traits. Par-tout où le *Corbeau* est établi, la Corneille ni les oiseaux de son espèce n'y peuvent prétendre aucune possession. Les seuls pauvres gens mangent la chair du *Corbeau* : on prétend que les petits, calcinés au sortir du nid, produisent un excellent spécifique pour le mal caduc.

Il y a plusieurs sortes de *Corbeaux*, dont parlent les Naturalistes : savoir, le *Corbeau à collier*, qu'on soupçonne être une espèce de *Vautour*. Voyez ce mot.

Le *Corbeau hupé*, dont les griffes sont très fortes, & le plumage varié de verd, de bleu doré ; le *Corbeau des Indes*, dont le plumage ressemble à celui du *Coq d'Inde* ; le *Corbeau Rhinoceros* ; le *Corbeau rouge*, qu'il ne faut pas confondre avec le *Choucas rouge* ; le *Corbeau des bois* ; le *Corbeau de nuit*, dont le cri est si désagréable, qu'on croit entendre un homme qui vomit ; le *Corbeau aquatique*, qui est le *Cormoran*. Voyez ce mot.

CORBEAU DE MER. Voyez Fou.

CORCHORE, *Melochia*. Plante fort jolie & cultivée avec soin dans les jardins en Egypte & en Judée. Sa tige est haute d'un pied & demi : ses feuilles sont alter-

est courte & bigarrée ; il a quatre doigts à chaque pied dont celui de derrière est fort court : la moitié de la cuisse , au-dessus du genou , est toute dénuée de plumes , comme à tous les oiseaux de marais : il est haut monté sur ses jambes.

Cet animal habite les marais , il court avec vitesse , il vole en troupe , & se nourrit dans les prairies humides de petits vers qu'il tire de terre avec son bec : il pond quatre œufs au mois d'Avril : sa chair est d'un goût sangageon , mais assez bonne.

CORMIER ou **SORBIER** ou **COCHESNE** , en Latin *Sorbus*. C'est un de nos beaux arbres de forêts , dont le bois est dur , compact , rougeâtre : ses feuilles sont oblongues , crénelées , blanchâtres en - dessous , stipitiques , rangées par paires sur une côte , comme celles du frêne , garnies de stipules à leur insertion sur les branches : ses fleurs sont petites , blanches , en rose , disposées plusieurs ensemble. Il leur succede des fruits qui different un peu de forme & de couleur dans les diverses especes. Les Bucherons nomment *Cormieres* ceux dont les fruits sont semblables à de petites poires de couleur un peu rouge , & *Cochesnes* ceux dont les fruits sont d'un beau rouge orangé , & rassemblés par bouquets. Les Cormiers aiment une terre substantielle , & font un très bel effet dans les bosquets du printems , par la multitude de leurs fleurs blanches.

Les fruits des Cormiers donnent une bonne nourriture aux bêtes fauves : les fruits du Cochesne , suspendus aux arbres en automne , attirent les grives. Ce fruit , avant d'être mûr , est astringent ; on cueille celui des Cormiers cultivés en automne , on le laisse mûrir sur la paille , & il est alors plus agréable que les nêfles. On peut retirer de ce fruit , par la fermentation , un cidre plus fort que celui des pommes. Le bois de Cormier est le plus dur de tous ceux que fournissent les arbres de nos forêts : il est recherché par les Menuisiers , les Ebenistes ; il est surtout excellent pour les parties de machines exposées à de grands frottemens , telles que des pieces de pressoir , des outils de menuiserie , des chevilles de moulins , &c. il a pour défaut d'être sujet à se tourmenter un peu.

CORMORAN , *Corvus aquaticus*. Oiseau aquatique,

& excellent pêcheur, qui est de la grosseur d'une Oie. Le Cormoran est remarquable par un bec long, crochu à l'extrémité, dont les bords sont tranchans, & dont il se sert habilement pour attraper & retenir le poisson. On remarque dans le pied du Cormoran une structure extraordinaire ; les quatre doigts sont unis ensemble par trois membranes, ce qui donne à ces oiseaux la facilité de voguer sous l'eau avec une vitesse incroyable, au lieu que les autres *palmipedes* n'ont que deux membranes qui joignent les trois doigts de devant. Un autre avantage qu'à le Cormoran, c'est que ses pattes sont tournées en-dedans, au contraire des autres animaux qui nagent & qui ont des pattes de cette espece ; mais ce que dit Gesner, que les Cormorans prennent quelquefois leur proie avec un pied & l'apportent au rivage en nageant de l'autre, rend raison pourquoi les pattes de ces oiseaux sont tournées en dedans ; car au moyen de cette disposition, une seule patte frappant l'eau, la pousse justement & directement sous le milieu du ventre, & fait aller le corps de l'oiseau droit ; au lieu qu'une seule patte, tournée en-dehors, n'eût donné à l'eau qu'une impulsion oblique par rapport au corps, & par conséquent le Cormoran eût tourné en nageant, comme fait un bateau où l'on ne rame que d'un aviron. L'ongle du second doigt de ces oiseaux est dentelé comme une scie, ce qui lui donne encore la facilité de serrer & de retenir plus facilement le poisson dont les écailles sont glissantes.

Cet oiseau plonge dans l'eau pour attrapper le poisson. Lorsqu'il en saisit quelqu'un avec son bec crochu, soit par le derriere, soit par le côté, comme il ne peut l'avaler commodément la queue la premiere, à cause des nageoires, des crêtes & des écailles qui l'empêchent d'entrer dans son gosier, il ne manque point, quand il en tient un dans son bec, de le jeter en l'air, en lui faisant faire un demi-tour, afin que la tête retombe la premiere, & il les rattrape avec tant d'adresse, qu'il ne manque jamais son coup : (raisonnement bien juste, si c'est le raisonnement d'un animal ; instinct inconcevable, si c'est un instinct !) Aussi se sert-on de ces oiseaux pour la pêche. Le Pere le Comte dit qu'à la Chine on les dresse pour la pêche, comme on dresse ici des chiens & des

oiseaux pour la chasse. Un Pêcheur peut aisément en gouverner jusqu'à cent : ils se perchent sur les bords du bateau ; & lorsqu'ils sont arrivés au lieu de la pêche , au moindre signal ils partent tous , & se dispersent sur un étang ; ils cherchent , ils plongent , ils reviennent cent fois sur l'eau , jusqu'à ce qu'ils aient trouvé leur proie : alors ils la saisissent avec leur bec , & la portent incontinent à leur maître. Quand le poisson est trop gros , ils s'entraident mutuellement ; l'un le prend par la tête , l'autre par la queue , & ils l'amènent ainsi jusqu'au bateau , où on leur présente de longues rames , sur lesquelles ils se perchent avec leur poisson , qu'ils n'abandonnent que pour en aller chercher d'autres. On a la précaution de leur mettre un anneau de fer au bas du col , ou de leur lier le gosier avec une corde , de peur qu'ils n'avalent du poisson , & qu'ils n'aient plus envie de travailler. Ils peuvent avaler d'autant plus facilement un poisson d'une certaine grosseur , que leur œsophage est fort membraneux , & qu'en soufflant dedans , il peut s'élargir jusqu'à deux pouces de diamètre.

Outre la grande espèce de *Cormoran* , dont nous venons de parler , on en trouve une espèce plus petite en Prusse & en Hollande. Ces oiseaux font leurs nids non-seulement sur les rochers du bord de la mer , mais aussi sur des arbres ; ce qui , suivant quelques Auteurs , est particulier au *grand* & au *petit Cormoran* entre tous les oiseaux qui ont des membranes aux pieds. Ils ne laissent point manquer leurs petits de poissons de toutes espèces , car ces oiseaux fréquentent indifféremment les eaux douces & les eaux salées. La chair du *Cormoran* n'est pas excellente.

CORNALINE ou **PIERRE DE SARDE** , *Carnelius*. C'est une pierre pesante , d'un grain fin , demi-transparente , de la nature de l'Agathe ; mais dont on la distingue facilement par son tissu , semblable à de la corne , & d'un rouge vif , ou de couleur de chair ; on ne peut la confondre avec le jaspe , quelque rouge qu'il fût , puisqu'il est opaque.

La couleur & la dureté des Cornalines sont peu constantes : les Jouailliers nomment *Cornalines orientales* & de *vieille roche* celles qui sont dures , également trans-

parentes, & qui prennent un poli éclatant, de même qu'ils nomment *Cornalines occidentales* ou de *nouvelle roche* celles qui sont tendres. Les plus parfaites approchent du Grenat pour la couleur, & même pour la transparence. Ces Cornalines sont très rares : on prétend qu'elles ne se trouvoient qu'en Perse, & qu'on n'en connoît plus aujourd'hui les carrieres : les Cornalines ordinaires viennent de l'Arabie & de l'Egypte.

Cornaline onyce, *Cornaline aillée*, *Cornaline herborisée*. Les caracteres & les différences de ces especes de *Cornalines* sont les mêmes que dans l'Agathe, en supposant le rouge vif & toutes les nuances sur un fond blanc ou blancâtre. Les Cornalines herborisées sont plus estimées que les *Agathes herborisées*, parceque le rouge vif sur un fond blanc a plus d'éclat que le noir. Voyez AGATHE.

On fait avec la Cornaline des bagues, des cachets & d'autres bijoux semblables, qui sont aujourd'hui très à la mode, sur-tout quand on y remarque quelque accident singulier, ou qu'elle est assez dure pour recevoir la peinture à l'émail.

CORNE, *Cornu*. C'est ce corps organisé, dur & solide qui croît sur la tête de quelques animaux à quatre pieds, & qui est une de leurs armes défensives. Les Cornes varient pour la forme, quoique d'ailleurs elles soient toutes assez semblables pour l'organisation.

Le tissu de ce corps paroît composé de plusieurs filets, qui naissent par étage, de toute la surface de la peau qui est sous la Corne ; ce ne sont que les productions des mamellons de la peau, ainsi que le prouve l'accroissement & le gonflement de la tige des *Cornes de Cerf*. Ces filets, soudés ensemble par une humeur visqueuse, forment autant de cornets de différentes hauteurs, enchaînés les uns dans les autres ; ce qui est cause que la pointe, composée de toutes ces enveloppes, est plus solide que la base. L'intérieur de la Corne est revêtu d'une membrane, parsemée d'un grand nombre de vaisseaux qui portent la nourriture à toutes les parties.

L'accroissement des cornes se fait différemment dans les animaux à qui elles ne tombent point ; l'apophyse de l'os du front qui sert de première base à la Corne, & le péricrâne qui la couvrent, croissent & font croître la

Corne, par plusieurs couches qui s'appliquent les unes aux autres, & qui forment une croute.

On a vu dans quelques parties du corps ; par exemple, sur le front, s'élever quelquefois une excroissance dure, longue, pointue, ayant l'apparence d'une Corne. Le cas le plus singulier de cette difformité, est celui d'un Payſan du tems d'Henri IV, auquel, à l'âge de sept ans, il avoit percé une Corne du côté droit de la tête, qui s'étendoit en ſe recourbant vers le côté gauche ; enſorte que la pointe retomboit ſur le crâne, ſi on ne l'eût coupée de tems en tems. Il reſſentoit alors de grandes douleurs, ainſi que lorsqu'on la touchoit.

Ces ſortes d'excroiſſances ne paroiſſent être que des productions des mamelons de la peau. Il y a lieu de penſer qu'on pourroit prévenir ces difformités dès leur origine : il ne ſ'agiroit que de frotter l'excroiſſance naiſſante avec de l'eſprit de ſel ; la racine ſ'en deſſécheroit & tomberoit d'elle-même. Il paroît qu'il y a une ſorte de différence dans la nature des différentes Cornes des animaux. La Corne de Cerf & du Renne paroît ſe rapprocher plus de la nature oſſeuſe de la défenſe du Narwalh & de celle de la Vache marine, &c. La Corne du Bouc, du Taureau, du Belier, ſe rapprochent davantage de la nature de l'ongle des animaux & de l'écaille de la Tortue. *Voyez chacun de ces mots.*

CORNE D'AMMON, *Cornu Ammonis*. C'eſt une coquille foſſile, contournée en ſpirales, aplatie, ſemblable à des Cornes de Belier : il y en a de différentes eſpeces, qui varient par la grandeur, la matiere & la forme. Les unes ſont unies comme les gros nautilus ; d'autres ſont ſtriées, tuberculées, épincuſes, ombiliquées ou à oreilles ; pluſieurs d'entr'elles paroiſſent ſuperficiellement ornées d'arboriſations. Ces arboriſations ne ſont qu'autant de ſutures qui regnent dans l'intérieur, & par où ſ'uniſſent & ſe déſuniſſent les parties de ces coquilles qui ſont concamerées, ſans être pour cela cloiſonnées ou chambrées, comme le ſont quelques nautilus, avec leſquelles elles ont de la reſſemblance. *Voyez NAUTILE.*

On rencontre beaucoup de Cornes d'Ammon en Europe, notamment en Bourgogne près d'Agcy ; dans les environs

environs de Caën en Normandie, & entre Saint-Macaire & Marmandé en Guyenne. Ces sortes de fossiles ne sont communément que le noyau des coquilles, proprement dites, mais dont on ne trouve plus les analogues vivans.

Quelques Auteurs prétendent que le *Salagamen* des Indiens qui se trouve en Indostan, dans la rivière de Gandica, au Nord de Patna, est une sorte de Corne d'Ammon vivante. Cette coquille est fort chère chez les Indiens. Les Bramines, qui leur font un sacrifice tous les jours, en font un cas particulier, & les conservent dans des boîtes précieuses. On a nommé ce fossile *Corne d'Ammon*, à cause de sa forme, & parceque cette coquille étoit autrefois consacrée dans les dévotions qu'on faisoit à Jupiter Ammon; car les Anciens croyoient qu'elle avoit la vertu de faire expliquer les songes mystérieux.

CORNE DU NARHWAL. Voyez au mot **BALEINE**, à la description du **NARHWAL**.

CORNE DE CERF. *Coronopus*. C'est une plante dont on distingue deux espèces, l'une domestique & l'autre sauvage. La première est cultivée dans les jardins potagers pour l'usage des salades; sa racine est petite; elle pousse beaucoup de feuilles, si étroites, tellement découpées & comme nerveuses, qu'elles représentent de petits bois de Cerf; & c'est de-là qu'est venu le nom de *Corne de Cerf*: elles sont d'un goût astringent, mais agréable; il s'élève d'entre ces feuilles des tiges velues, hautes d'un pied & demi, portant des fleurs semblables à celles du plantain, & disposées de même.

La *Corne de Cerf* sauvage a des feuilles plus découpées, très velues, ressemblantes au pied d'une Corneille: ses tiges portent un épi également velu, où il naît des fleurs & des semences semblables aux précédentes; la racine est fibreuse. Cette plante croît principalement aux lieux sablonneux proche de la mer: elle est vulnérable, apéritive, & propre à arrêter les hémorrhagies.

CORNE DE CERF D'EAU. Voyez **CAËSSON SAUVAGE**.

CORNE (Pierre de). Il paroît que l'on donne ce nom à plusieurs espèces de pierres de nature différente.

Henckel le donne à une pierre feuilletée qui se trouve en Saxe : elle est composée de petites couches de spath, d'améthyste, de quartz, de jaspe, de crystal, de calcédoine, qui sont entremêlées les unes sur les autres.

D'autres donnent le nom de *Pierre de Corne* à ces pierres à fusil qu'on trouve souvent dans la craie, à cause de leur couleur. Voyez *la Nouvelle Exposition du Règne Minéral*.

CORNEILLE, *Cornix*. Oiseau plus petit que le Corbeau, & qui a le bec, les pieds & les jambes noirs, ainsi que tout le reste du corps ; la Corneille fréquente les bois, les campagnes, les bords des eaux, & vit de toutes sortes de substances animales & végétales. Elle fait son nid au haut des arbres & pond cinq à six œufs d'un blanc bléâtre. Les petits qui en éclosent sont bons à manger. Ces oiseaux volent en troupes, leur vol est rapide, & leur marche lente ; leur bec est si fort qu'il peut casser des noix. Ils se retirent l'hiver dans les greniers, d'où les Hiboux les chassent ; leur nourriture ordinaire sont les charognes, les vers, les limaçons, les chenilles, les grenouilles : lorsqu'ils crient ou qu'ils croassent, ils font beaucoup de bruit.

Le nom de Corneille est encore donné à d'autres espèces d'oiseaux du genre des Corbeaux : tels que la *Corneille cendrée* ou *emmanchée* : la *Corneille noire*, qui est le *Freux* ou *Grole*, la *Corneille de la Jamaïque*, qui est très noire & fort criarde, la *Corneille des Indes*, dont le plumage est semblable à celui du *Pigeon biset*, la *Corneille pourpre*, la *Corneille Choucas* de Cornouailles & la *Corneille des bois* des Cantons Suisses. On élève toutes ces espèces de Corneilles en cage, & on les nourrit avec du bled de Turquie, &c. Au Cap il y a des Corneilles de mer, dont la chair est délicieuse ; leurs plumes sont noires & douces : on s'en sert dans le pays pour garnir des lits & des oreillers.

CORNETS, *Voluts*. Coquillages univalves, & operculés du genre des *Volutes*, voyez ce mot. Ces espèces de coquilles sont des plus agréables & des plus précieuses ; leur forme est en cône, & leur robe est toujours richement bigarrée de jolies couleurs ; il y a le *Tigre jaune*, cornet rare par ses taches blanches sur un fond

Jaune, l'*Aile de papillon*, la *Tinne de beurre*, l'*Amadis*, l'*Esplandian* l'*Amiral* & le *Vice-Amiral*, la *Flamboyante*, l'*Aumuce*, le *Pavillon d'Orange*, le *Spéctre*, l'*Hébraïque*, le *Cierge*, la *Couronne Impériale*, le *Drap d'or*, la *Brunette*, &c.

CORNICHONS. Voyez au mot CONCOMBRE.

CORNOUILLIER ou CORNIER, en latin *Cornus*. C'est un arbre d'une grandeur médiocre, dont les feuilles sont ovales, opposées, relevées en dessous de nervures très saillantes qui partent de la nervure du milieu & vont circulairement se rendre à la pointe. Cet arbre fleurit dès le commencement du printems; il est si chargé de petites fleurs en rose, composées de quatre pétales jaunes & de fines étamines jaunâtres, qu'il en paroît tout jaune. A ces fleurs succèdent des fruits approchant de l'olive, mais d'un beau rouge. Lorsqu'ils sont mûrs, on les appelle *Cornouilles*. On peut alors les confire comme l'épine-vinette, car ils sont fort aigrets. On prétend que ces fruits verts peuvent être confits au vinaigre, comme les olives. Il y a plusieurs autres especes de Cornouilliers à fruit blanc, à fruit jaune, à feuilles parchées: il y a aussi une especes de *Cornouiller nain de Canada*, qui n'est presque qu'une herbe, qui sera propre à faire des bordures si elle peut s'accommoder à notre climat; le Cornouillier peut être employé à des palissades basses, & on peut le mettre dans les remises. Son bois est très dur & son écorce pleine de nœuds.

CORNUPEDE. On donne ce nom à l'animal dont la tête est armée de cornes.

CORTUSE, *Cortusa*. Plante astringente & vulnérable, dont les feuilles sont larges & découpées; ses fleurs sont semblables à celles de l'oreille d'ours & purpurines: la racine est fibreuse: toute la plante est odorante: elle croît aux lieux ombrageux dans les terres argilleuses.

COS. Voyez PIERRE A AIGUISER OU A RASOIR.

COSFUS, *Costus iridem redolens*. Sa racine est célèbre dans les antidotaires des Pharmaciens. La racine du *Costus* dont il est mention, est différente du *Costus coriopsus* qui est la canelle blanche. Voyez ce mot. Le *costus* des boutiques est une racine coupée en morceaux oblongs, gros comme le pouce, légers, poreux, & ce-

pendant durs , mais friables ; un peu résineux , d'un goût âcre de gingembre mêlé de quelque amertume ; aromatique , d'une odeur légère de violette , d'un jaune gris ou brun : elle est tirée d'un arbrisseau qui ressemble beaucoup au sureau , & qui croît abondamment dans l'Arabie heureuse , en Malabar , au Brésil , & à Surinam : il porte une fleur odorante , que Linnæus dit être composée de trois feuilles avec un *nectarium*. Cette plante est le *Chianfou* des Chinois ; sa racine est mise au nombre des céphaliques : c'est un des ingrédients de la grande thériaque d'Andromaque.

Le *costus* qu'on trouve dans les cabinets des curieux , est , ou blanc tirant sur le rouge , léger , d'une odeur très suave , d'un goût âcre , brûlant & mordant , & se nomme *Costus arabique* , ou il est léger , plein & noir , très amer , d'une odeur forte d'œillet : c'est le *Costus Indien* , ou enfin pesant , d'une couleur de buis , dont l'odeur porte à la tête : c'est le *Costus Syriaque* ou *Romain*.

Les *Costus* des anciens étoient beaucoup plus odorans que ceux de nos jours ; ils s'en servoient pour faire des aromates & des parfums , ils les brûloient sur les autels comme l'encens.

COTONNIER. C'est une des plantes les plus utiles que la nature nous présente dans l'une & l'autre Inde , & que l'industrie humaine travaille avec le plus d'art. Il y a plusieurs espèces de cotonniers , dont les unes s'élèvent en arbre , & une autre est herbacée , connue sous le nom de *Cotonnier commun* , en latin *Xylon herbaceum* , par opposition aux autres espèces nommées *Xylon arborescens* , *Cotonnier arbre*.

Le cotonnier en arbre s'élève , au rapport du P. Duterre , du P. Labat & de M. Frezier , à la hauteur de huit à neuf pieds ; ses feuilles sont divisées en trois , & posées alternativement ; il porte une fleur jaune monopétale en forme de cloche , & fendue jusqu'à la base en cinq ou six quartiers , de la grandeur de celle de la mauve appelée *rose d'outremer*. A ces fleurs succède un fruit de la grosseur d'une noix , divisé en plusieurs cellules , qui contiennent un duvet en flocons ou une filasse d'une grande blancheur qu'on nomme *coton* , & à laquelle sont attachées plusieurs graines noires de la grosseur

d'un pois. Ce fruit s'ouvre de lui-même lorsqu'il est mûr, & si l'on n'en faisoit la récolte à propos, le coton se disperseroit & se perdrait.

On peut distinguer trois especes de ces cotonniers, qui different par la beauté & la finesse du coton qu'ils produisent, & par l'arrangement des graines dans leurs gousses. Il en croît à la Martinique une especes dont les graines, au lieu d'être éparées dans la gousse, sont serrées & amoncelées dans le milieu en un flocon très dur, ce qui l'a fait nommer *coton de pierre* : c'est celle qui donne le plus beau coton. Des deux autres especes, l'une donne le coton le plus commun, dont on fait des matelas & des toiles ordinaires, & l'autre un coton blanc & fin, dont on peut faire des ouvrages très déliés.

On cultive aussi aux Antilles une quatrième especes de cotonnier, qui ne differe presque des précédentes, qu'en ce qu'elle donne un coton d'une belle couleur de chamois & très fin, que l'on nomme *coton de Siam*. On en fait des bas d'une extrême finesse, qui sont fort recherchés à cause de leur couleur ; peut-être cet arbre est il originaire de Siam. Il y a aussi dans nos Isles Françaises une autre especes de cotonnier qui donne un coton blanc, & que l'on nomme *coton de Siam à graine verte*.

Quelques Auteurs parlent d'une especes de cotonnier qui rampe comme la vigne ; ils disent aussi qu'il croît au Bresil un cotonnier de la hauteur des plus grands chênes, & que dans l'Isle de Sainte-Catherine il y en a une especes dont la feuille est large & divisée en cinq segmens, & le fruit de la grosseur d'un petit œuf de poule. Ce sont nos Isles Françaises de l'Amérique qui fournissent les meilleurs cotons qui sont employés dans les Fabriques de Rouen & de Troye. Les Etrangers mêmes tirent les leurs de la Guadeloupe, de S. Domingue & des contrées adjacentes. On cultive aussi des cotonniers dans la Sicile, dans la Pouille ; en Syrie, en Chypre & à Malthe. Dans plusieurs endroits du Levant, on cultive le cotonnier commun ou herbacé ; sa tige velue, ligneuse, ne s'élève qu'à trois ou quatre pieds, ses feuilles sont semblables à celles du petit érable, & son fruit est de la grosseur d'une petite noix. C'est dans l'emploi de cette matiere, reçue toute brute des mains de la Nature, que

brille l'industrie humaine ; sous combien de formes différentes & presque contraires , ne voit-on pas paroître cette même matiere ! quelle différence de la mousseline à des tapisseries , des couvertures de toile de coton à du velours de coton ! cette diversité dépend du choix de la matiere & de la maniere de l'employer.

Presque tous les ouvrages faits avec le coton sont moussueux , parceque les bouts des filaments paroissent sur les toiles qui en sont faites ; c'est cette espee de mousse qui a fait donner le nom de *mousseline* à toutes les toiles de coton fines , qui nous viennent des Indes , & qui en effet ont toutes ce duvet. Pour éviter ce défaut dans les mousselines très fines , on étoupe le coton , c'est-à-dire , qu'on enleve tous les filamens courts. Ces belles mousselines fines sont les ouvrages les plus délicats & les plus beaux que l'on fasse avec le coton filé. Outre ceux dont nous avons déjà parlé , on en fait encore des futaines , des bazins , &c. Le coton entre aussi dans une infinité d'étoffes où il se trouve tissu avec la soie , le fil & diverses autres matieres.

Outre les cotons dont nous venons de parler , il y a aussi en Amérique le coton du *Fromager* & celui du *Mahot*. Voyez FROMAGER & MAHOT.

A la Chine les Laboureurs sement dans leurs champs , immédiatement après la moisson ordinaire , une espee de cotonnier herbacé , & ils en recueillent le coton peu de tems après. Les Egyptiens en font de même à l'égard de l'*Apocin* pour en retirer la houate. Voyez APOCIN. On croit que le cotonnier de la Chine est une espee d'ar-moise très velue appelée *Moxa*. On en sépare le duvet ou coton (qui est une sorte de boudre) en écrasant les feuilles ; les Chinois , les Japonois , & même les Anglois en forment des mèches grosses comme un tuyau de plume , desquelles ils se servent pour guérir la goute ; ils mettent le feu à une de ces mèches , & ils en brulent la partie affligée d'une maniere à produire peu de douleur.

COUCOU , en latin *Cuculus*. Ce nom a été donné à cet oiseau , du cri qu'il forme. Il y en a de plusieurs especes : ils different & pour la grandeur & pour la couleur. Le Coucou vulgaire est de la grandeur de l'Eper-vier , il n'a point le bec si crochu , ni si fort , il a des

plumes jusque dessus les pieds , qui sont faits de telle façon , qu'il a deux doigts derrière , & deux doigts devant. Cet oiseau est carnacier & vorace , il se nourrit de chair de cadavres , de petits oiseaux , de chenilles , de mouches , de fruit. On n'apperçoit dans ce climat le **Coucou** , que depuis le commencement de Mai , jusqu'à la fin de Juillet , dans tout le reste de l'année il disparaît entièrement , soit qu'il se retire dans les pays éloignés , ce que sa pesanteur ne permet guere de croire , soit qu'il se cache dans des endroits où il n'est pas possible de le trouver.

La femelle de cet oiseau a une singularité qui la distingue de toutes les autres , c'est d'aller pondre son œuf , (car on dit qu'elle n'en pond qu'un seul) , dans le nid d'un petit oiseau , comme Fauvette , Linotte , Méliange , Roitelet , & de laisser ainsi à cette nouvelle mere le soin de le couvrir : on est frappé d'une telle indifférence , comparée à cette tendresse générale qu'ont les autres oiseaux pour leurs petits. D'où peut venir ce désordre apparent , dans un ouvrage de la Nature où tout est fondé sur des raisons solides ? La bizarrerie que nous croyons quelquefois y remarquer , n'est que l'effet de notre ignorance. M. Hérissant , de l'Académie Royale des Sciences , observe dans un Mémoire qu'il a donné sur le Coucou , que dans les autres oiseaux , l'estomac est presque joint au dos & totalement recouvert par les intestins , & qu'au contraire l'estomac du Coucou est placé d'une manière toute différente , il se trouve dans la partie inférieure du ventre , & recouvre absolument les intestins. De cette position de l'estomac , il suit qu'il est aussi difficile au Coucou de couvrir ses œufs & ses petits , que cette opération est facile aux autres oiseaux , dans lesquels les parties qui doivent poser presque immédiatement sur les œufs , ou sur les petits , sont molles & capables de se prêter sans danger à la compression qu'elles doivent éprouver. Il n'en est pas de même du Coucou , les membranes de son estomac , chargées du poids de son corps , & comprimées entre les alimens qu'il renferme & des corps durs , éprouveroient une compression douloureuse & contraire à la digestion. Il suit encore de la structure de cet animal , que ses petits n'ont pas le même besoin

d'être couvés, que ceux des autres oiseaux, leur estomac étant plus à l'abri du froid sous la masse des intestins, & c'est peut-être la raison pour laquelle le Coucou donne toujours ses petits à élever à de très petits oiseaux; ils n'y perdent rien quant à l'incubation qui leur est moins nécessaire, & y gagnent par la facilité qu'ils ont, comme les plus forts, de vivre aux dépens des petits naturels de l'oiseau, qu'ils font périr avec leur mere nourrice, qui devient, après ses enfans, la victime du Coucou qu'elle a élevé. Plus on étudie la Nature, plus on voit que les effets les plus opposés se rapportent précisément aux mêmes plans & aux mêmes vues; mais il faut avouer aussi que le Poète a eu raison de dire : *Sic vos non vobis, nidificatis aves.*

COUDRIER ou NOISETIER, *Corylus*. Arbrisseau dont la racine est longue, grosse & robuste, enfoncée profondément dans la terre & étendue au large, poussant de grosses tiges qui se partagent en plusieurs branches fortes, & en des verges pliantes, sans nœuds & flexibles; dont le bois est blanc & tendre: ses feuilles sont larges, un peu ridées & dentelées, d'une couleur verte, & pâles en dessous; il a pour fleurs des chatons oblongs, & des houpes de filets rouges; les chatons sont d'abord verdâtres, ensuite jaunâtres, écailleux, & ne laissent après eux aucun fruit. Les fruits naissent sur le même arbre, mais en des endroits séparés, unis plusieurs ensemble: ce sont les *noisettes* que tout le monde connoît; elles sont enveloppées chacune dans une coëffe membraneuse & frangée par les bords; le fruit est ou rond ou ovale, son écorce est ligneuse, jaune rougeâtre, elle renferme une amande qui donne un suc laitieux, recouverte d'une pellicule rougeâtre dans les noisetiers cultivés, & moussâtre dans les autres: l'amande est très bonne à manger.

Le noisetier croît par la culture dans les jardins, les vignes & les vergers: ceux qui sont sauvages viennent par-tout, dans les forêts & le long des chemins. Parmi ceux que l'on cultive, & dont on se sert pour faire des haies dans les jardins, les uns portent des fruits longs cachés dans des calices de même figure, fermés, verts & frangés à leur bord, d'autres en portent de ronds &

dont le calice est court & plus ouvert : telles sont les *avelines*. Ce sont les meilleures noisettes : on nous les apporte du Lyonois & d'Espagne. Les fruits des noisetiers sauvages sont petits & moins agréables à manger.

En général les noisettes nourrissent plus que les noix : on les couvre de sucre chez les Confiseurs : on en tire , par expression une huile essentielle , utile pour la toux invétérée. Le bois du coudrier est utile pour différens Arts mécaniques : on prétend aussi se servir des branches du coudrier pour découvrir des sources & des mines. Voyez BAGUETTE DIVINATOIRE.

COUGUAR. Animal féroce de l'Amérique , que l'on nomme *Tigre rouge* à la Guiane. Cet animal est assez haut sur ses jambes , effilé , levreté ; il a la tête petite , la queue longue , le poil court & assez généralement d'un roux vif ; il n'est marqué ni de bandes longues , comme le Tigre , ni de taches rondes & pleines , comme le Léopard , ni de taches en anneaux ou en roses , comme l'Once & la Panthere. Cet animal féroce grimpe sur un arbre touffu , s'y cache & s'élance de-là sur sa proie.

Le Couguar est assez commun à la Guiane ; autrefois on a vu ces animaux voraces arriver à la nage & en nombre dans l'Isle de Cayenne , pour attaquer & dévaster les troupeaux ; c'étoit dans les commencemens un fléau pour la Colonie ; mais peu-à-peu on les a chassés , détruits ou relégués loin des habitans.

La légèreté du Couguar & la longueur de ses jambes le rendent très propre à grimper aisément sur les arbres. Cet animal est paresseux & poltron dès qu'il est rassasié. Lorsqu'on est obligé de passer la nuit dans les bois , il suffit d'allumer du feu pour l'empêcher d'approcher.

On fait de la peau de ces animaux des housses de cheval ; leur chair est maigre , & a un fumet désagréable.

COUI. Nom que l'on donne dans nos Colonies Françaises au Caléassier d'Amérique. Voyez CALÉASSIER.

COULEUVRE, *Coluber*. Espèce de serpent , qui se dépouille de sa peau dans l'été. La tête est plate ; la queue pointue , & ses dents sont venimeuses , du moins dans plusieurs espèces. Le Dictionnaire des animaux cite

plus de vingt espèces de couleuvres, d'après MM. Linnaeus, Seba, les Actes d'Upsal & les Voyageurs; mais la plupart sont des vipères ou des serpens différens de la couleuvre. Nous ne parlerons que des plus connues.

La Couleuvre ordinaire est un reptile, long ordinairement comme le bras, rond & gros de deux pouces: sa tête est plate; sa bouche garnie de dents aiguës; sa langue est noire, & fourchue à l'extrémité; étant en colere, elle la lance dehors. Sa morsure est un peu vénimeuse: elle cause au moins des inflammations douloureuses, qui occasionnent l'insomnie. Cet animal habite les bois, les lieux deserts & pierreux: il change de peau tous les ans. Sa chair, son cœur & son foie passent pour être sudorifiques; sa graisse est émolliente. Les remèdes, contre la morsure de ce serpent, sont les mêmes que pour la vipère, l'eau de Luce, & tous les alkalis volatils.

La Couleuvre cendrée de Suede; celle qui est noire dans l'Angleterre, sont des vipères; celle qui est de deux couleurs dans le Malabar, n'est point vénimeuse: les Indiens, chez qui elle est commune & familiere, la voient avec plaisir: ils en mettent dans leur sein pour se rafraichir dans les grandes chaleurs de l'été. Les Couleuvres de Surinam, dont la couleur est bleue ou aurore, sont des serpens assez dangereux. La Couleuvre Esculape a des dents dont la morsure n'est pas plus à craindre que celle du Serpent Esculape. La Couleuvre cornue des Arabes & des Egyptiens, quoique privée de dents, passe pour être très vénimeuse: celles des Isles Françaises ne font aucun mal; les habitans du pays marchent dessus impunément pieds nuds, & les prennent à la main sans aucun danger: on y en voit dont le regard est si affreux, que, quoique non vénimeuses, elles font quelquefois rebrousser chemin aux plus hardis; la peau de celles-ci sert dans le pays à faire des baudriers.

Parmi les différentes espèces de Couleuvres, il s'en trouve qui, bien loin de fuir, poursuivent opiniâtement ceux qui osent les frapper. On en voit dans l'Isle de Saint-Domingue une espèce grosse comme le bras, ayant douze pieds de longueur; & qui, sans mordre ni piquer les poules, les entortille & les serre avec tant de force, qu'elle les fait mourir. La Couleuvre des Molu-

ques a jusqu'à trente-deux pieds de longueur : elle en veut particulièrement aux hommes ; mais au défaut de chair humaine , elle a , dit-on , recours à un autre moyen : elle va mâcher des herbes sur le bord de la mer ; après quoi , elle monte sur les arbres qui avancent dans l'eau , & elle y dégorge ce qu'elle a mangé. Aussi-tôt divers poissons viennent pour avaler cet appas ; & à l'instant la Couleuvre , qui se tient suspendue au moyen de sa queue , se jette sur sa proie. Si elle la manque , elle la retrouve bientôt ; car le poisson qui a avalé de l'herbe dégorcée , tombe dans une sorte d'ivresse , qui le rend comme immobile sur la surface de l'eau.

Toutes les Couleuvres , dont la peau , diversement colorée , représente un tissu travaillé au métier , & qui ont la tête comme ciselée & ornée de perles , sont des serpens très lascifs , qui se meuvent moins en rampant que par sauts avec une vitesse assez considérable. Toutes ces sortes de reptiles se nourrissent de grenouilles , de petits lézards , de ravets , de petits oiseaux , de rats & souris. La Couleuvre de notre pays , aime passionnément le lait : on en a vu entortillées aux jambes des vaches , leur sucer le pis aux heures où on devoit traire ces animaux.

COULEUVRÉE. Voyez BRIONNE.

COULILAWAN. C'est l'écorce d'un arbre aromatique , qu'on dit être différent de celui qui porte l'écorce de *Cannelle géroflée*. Voyez ce mot.

Le Couililawan croît naturellement aux Isles Moluques : son odeur revient à celle du gérofle & de la canelle. C'est une nouvelle espèce d'épicerie , dont on se sert actuellement en Hollande : cette écorce est épaisse & compacte , brune en dehors , & d'une couleur claire en dedans , facile à réduite en poudre ; & alors elle exhale une odeur suave & forte. L'arbre qui porte cette écorce , est grand , & souvent si gros par en bas , qu'un homme ne peut l'embrasser. Sa cime est serrée & peu épaisse. Ses feuilles sont larges vers les pédicules , & pointues à l'extrémité opposée , elles ont trois côtes ou nervures qui parcourent la longueur de la feuille , ainsi que dans les feuilles du malathrum & de la canelle. L'arbre Couililawan semble n'être pas du genre de ces arbres , par la différence de ses

fleurs & de ses fruits. M. Cartheuser, dans une Dissertation inaugurale de Médecine sur l'écorce à odeur de gérosie d'Amboine, l'appelle *Laurum Canelliferam Amboinensem proceriorem, foliis longioribus atque trinerviis, baccis calyculatis oblongo-rotundis*. La racine de cet arbre a le goût du sassafras, & lui ressemble quant à la dureté & à la couleur. Les Chirurgiens de la Compagnie des Indes Hollandoises s'en servent depuis 1676, tant à Batavia, que sur les vaisseaux, à la place du sassafras; & peut-être fait-on de même en Hollande, puisqu'on n'y trouve aucune différence.

On retire de l'écorce du Coullilawan, au moyen de la distillation, une huile essentielle, qui passe dans toute la Hollande pour l'huile de gérosie. Les Indiens en font entrer l'écorce dans leur *Bobori*, qui est une espèce d'onguent, souvent composé de seuls aromates. Ils s'en oignent le corps, tant pour se parfumer, que pour prévenir ou pour dissiper les douleurs qu'ils contractent par l'air froid des nuits, auquel ils s'exposent en couchant à la belle étoile. Une demi livre de cette écorce ne fournit pas un demi-gros d'huile. Cette huile est regardée comme un spécifique contre les fluxions: on en frotte les parties affectées. L'eau qu'elle distille est laiteuse, & répand une odeur très aromatique: son goût est amer. L'huile en est claire, transparente, & surnage: on la distingue par une couleur jaunâtre. Une demi-once d'écorce pulvérisée & extraite avec l'esprit de-vin, a donné cinquante grains de résine; l'eau n'en a tiré que quarante-huit grains de gomme. L'eau-de-vie de France n'a procuré que trente-quatre grains d'extract, qui étoit moins aromatique que les précédens. On peut présumer que cette écorce, prise intérieurement, échauffe le sang, augmente son mouvement progressif & intestin, dissout la pituite dans l'estomac & dans les intestins, favorise la digestion, arrête les vomissemens, chasse les vents, dissipe les douleurs qui dérivent de la pituite, guérit les dévoiemens, désopile le mésentère & les autres viscères, amène les évacuations périodiques des femmes, augmente les sécrétions de la salive & de toutes les autres humeurs.

. COUPEROSE NATURELLE. Voy. au mot VITRIOL.

COUQUELOURDE, *Lychnis*. Il y a plusieurs especes de cette plante, appelée autrement *Passe-fleur* ou *Œillet de Dieu*. Nous ne parlerons que de celle qui est cultivée & de la sauvage. La premiere pousse beaucoup de tiges lanugineuses, hautes de deux pieds & rameuses. Ses feuilles sont cotoneuses, molles, un peu semblables à celles de la sauge. Ses fleurs naissent aux sommités des tiges, composées de cinq feuilles disposées en œillet, d'un rouge souvent marbré, belles à la vue, garnies intérieurement d'une espece de couronne. A cette fleur succede un fruit de figure conique, qui s'ouvre par la pointe, & laisse appercevoir des semences presque rondes : la racine est fibreuse.

La Couquelourde sauvage en differe par ses tiges rougeâtres vers la base. Ses feuilles sont nerveuses & opposées. Ses fleurs sortent de l'aisselle des feuilles : elles sont d'ailleurs, ainsi que le fruit, semblables aux précédens. Sa racine est grosse, longue & plongée profondément en terre. Cette plante croît dans les champs contre les haies : son suc est une puissante errhine : ses semences sont purgatives & alexipharmiques.

COURBARI, *Courbaris bifolia*, *stere pyramidatos*. Espece de noix, ou plutôt de fruit légumineux, long & large comme la main, fait en poire, d'un brun rougeâtre extérieurement, se séparant en deux cosses, & contenant plusieurs noyaux très durs, de la figure & grosseur de nos fèves de marais, de la couleur des châtaignes, entourés d'une substance spongieuse, d'un goût aigrelet, & dont on se sert pour faire du pain. On nous l'apporte des Indes, & sur-tout des Isles Antilles.

L'arbre qui porte ce fruit est très grand & très long. Son bois sert à faire des rouleaux pour les moulins à sucre.

COURBARIL. Voyez **RÉSINE ANIMÉE**.

COURLIS. Voyez **CORLIEU**.

COURGE ou **CALEBASSE**, *Cucurbita*. C'est une plante qui pousse plusieurs tiges sarmenteuses, grosses comme le doigt, très longues, rampantes à terre ou grimpant à des perches, à l'aide de ses vrilles ou mains. On distingue trois especes de Courges ; la *Courge longue*, la *grosse* & la *calebasse*. Elles sont annuelles ;

elles portent des fleurs en cloche de deux especes. Les unes sont stériles ; aux autres succede le fruit , qui , dans la premiere espece , a quelquefois quatre pieds de longueur & plus : l'écorce en séchant jaunit & durcit comme du bois. La chair de cette espece est fongueuse & rafraîchissante. On en fait aujourd'hui une confiture assez estimée. La seconde espece a la figure d'un flacon rond , ventru : on s'en sert au même usage. La troisieme espece est nommée *Calebasse* ou *Flacon* , à cause de la figure de son fruit , qui est fait en bouteille. Lorsque ce fruit est bien sec , on le vuide , & il forme d'excellentes bouteilles à pelerin. Les graines de ces fruits sont mises au nombre des quatre semences froides majeures. On dit que les feuilles vertes de Courge , appliquées sur les mamelles , font perdre le lait.

COURONNE DE COULEURS. Ce sont ces couronnes ou anneaux lumineux , tantôt blanchâtres , tantôt d'une foible couleur d'arc-en-ciel , qu'on observe quelquefois autour du soleil , des étoiles , des planettes. Ces anneaux sont formés par des nuages minces, ou un brouillard peu épais. Que l'on place entre son œil & une lumière un vase plein d'eau chaude , les vapeurs qui s'élèvent feront appercevoir de semblables couronnes ; aussi lorsque le tems est bien serein , on ne voit point de ces anneaux lumineux. Lorsque l'atmosphère est chargée de vapeurs , on voit souvent la lune entourée d'un petit cercle lumineux qui tire un peu sur le jaune.

COURONNE D'ETHIOPIE. Coquillage univalve du genre des *Conques sphériques* ou *Tonnes*. Voy. ce mot.

COURONNE IMPÉRIALE. *Corona Imperialis*. Planté originaire des pays Orientaux , qui tire son nom de la disposition de ses fleurs , & qu'on cultive dans les jardins. Sa racine est une bulbe non écaillée ou lamineuse , comme celle des lys ; mais solide comme celle de l'oignon , composée de tuniques qui s'emboîtent les unes dans les autres , fibreuse en dessous , & d'une odeur d'ail. Sa tige & ses feuilles sont semblables à celles du lys sauvage ; ses fleurs sont disposées comme en couronne , surmontées d'un bouquet de feuilles. Chacune de ces fleurs a six feuilles disposées en cloche , de couleur

purpurine, tirant sur le jaune ; à cette fleur succede un fruit oblong , cannelé , divisé intérieurement en trois loges remplies de semences plates : cette plante est émolliente & la racine digestive ; mais on ne la cultive que pour son agrément.

COURONNE IMPÉRIALE. Coquille univalve dont la couronne est dentée en maniere d'épines : elle est du genre des *Volutes*. Voyez ce mot.

COURTILLE ou COURTILLIERE. Voyez GRILLON TAUPÉ.

COUSIN, *Culex*. Petit insecte , connu de tout le monde par son bruit incommode qui trouble quelquefois le repos de la nuit , & encore plus par ses piqures cruelles. Les nôtres sont pacifiques , si on les compare à ceux de l'Asie , de l'Afrique & de l'Amérique , au rapport de tous les Voyageurs , qui en ont été cruellement tourmentés : on les nomme dans ces pays *Maringuins*. Leur piqure met le corps tout en feu : leurs aiguillons pénètrent à travers les étoffes les plus serrées. Les habitans sont souvent obligés , pour s'en garantir , de s'envelopper dans des nuages de fumée , dont ils remplissent leur case ; d'autres se renferment dans des tentes , faites de lin & d'écorce d'arbre. Les Lapons mêmes sont incommodés cruellement de ces insectes , qui ne sont pas plus gros que des *Puces*, mais d'une opiniâtreté sans égale. Comme il paroît que la métamorphose de ces insectes est semblable à celle des *Cousins*, l'histoire de ces derniers pourra servir à faire connoître les autres.

Le Cousin est monté sur de hautes jambes ; & habite de préférence le long des eaux & des marais. On peut quelquefois le confondre avec la *Tipule*, insecte assez semblable ; mais celui-ci en differe parcequ'il est beaucoup plus grand , monté sur des jambes très hautes & proportionnées à la longueur effilée de son corps. La différence la plus essentielle pour notre repos , est que la *Tipule* n'a point , comme le Cousin , la tête armée d'un aiguillon. Ce caractère distingue très bien , même les petites especes de *Tipules* d'avec les *Cousins*.

On distingue aux environs de Paris trois especes différentes de *Cousins* ; mais nous ne nous arrêterons qu'à

ce qu'il y a de commun à tous les Coufins en général, & qui peut intéresser notre curiosité.

Le corps léger des Coufins est soutenu par six longues jambes : leur tête est armée d'un aiguillon dont la structure est des plus curieuses, & elle est ornée de belles antennes à panaches, qui, ainsi que dans tous les insectes, sont plus belles & plus touffues chez les mâles que chez les femelles : ces insectes sont les mieux empennachés de tous les animaux connus. Ils ont des yeux à réseau & quatre *stigmates*, organes de la respiration. *Voyez au mot INSECTE la description intéressante de ces parties.*

Cet insecte n'a que deux aîles, & derrière ces aîles deux petits *balanciers*, qui lui sont communs avec toutes les Mouches à deux aîles, mais que n'ont point les mouches à quatre aîles ; ce qui donneroit lieu de penser que ces balanciers dans celle ci ont un usage qui supplée à la paire d'aîles qui lui manquent. Les aîles de cet insecte, vues au microscope, paroissent transparentes comme le talc, & recouvertes de petites écailles, dans un ordre agréable & régulier.

La trompe ou l'aiguillon du Coufin est composée d'un nombre prodigieux de parties d'une délicatesse infinie, & jouant toutes ensemble pour concourir à l'usage dont elles sont à l'insecte. Ce que l'on apperçoit à l'œil, n'est que le tuyau qui contient le dard ; ce tuyau est fendu ; cette fente est ménagée, pour que le tuyau, qui est d'une matière ferme & non flexible, puisse s'écarter du dard, & ne se plier que comme s'il se cassoit, & cela plus ou moins, à proportion que le dard se plonge dans la plaie. De ce tuyau, qui est percé, & dont l'extrémité fait l'effet d'un anneau, sort un aiguillon, qui a le jeu d'une pompe d'une structure bien simple, & par-là même d'autant plus admirable. Cet aiguillon est composé de cinq à six petites lames, semblables à des lancettes appliquées les unes sur les autres ; les unes sont dentelées à leur extrémité en forme de fer de fleche, les autres sont simplement tranchantes. Lorsque le faisceau de ces lames est introduit dans la veine, le sang s'élève dans la longueur de ces lames, comme dans des tuyaux capillaires, & il s'élève d'autant plus haut, que ces diamètres sont plus petits. Cette mécanique de construction & d'af-

cension

cension des liqueurs s'observe mieux dans l'aiguillon du *Taon*, qui est plus gros, mais construit sur le même modèle. Voyez *TAON*.

Dans l'instant que le Cousin lance son dard dans la veine, il laisse écouler quelques gouttes d'une liqueur, qui nous occasionne ensuite des démangeaisons insupportables. On pense que cette liqueur, que le Cousin darde ainsi dans la plaie, sert à rendre notre sang plus fluide, afin que l'animal le pompe alors plus aisément; si cela est, nous payons cher l'avantage que l'insecte en retire.

Il y a des personnes que ces piquûres réduisent dans un état cruel. La peau de certaines personnes paroît être plus de leur goût. Il n'y a pas lieu de croire que ce soit à raison de finesse, puisqu'on voit des Dames dont la peau, quoique très fine & très délicate, n'en est point attaquée. M. de Reaumur croit qu'on pourroit trouver quelque moyen de rendre notre peau désagréable aux Cousins, en la frottant, par exemple, de l'infusion de quelques plantes qui leur fussent désagréables. Si on pouvoit en remarquer quelque une sur laquelle les Cousins n'aimassent pas à se reposer, ce seroit un moyen d'abréger les essais. Un remède contre la piquûre de ces insectes est, dit-on, de gratter un peu ferme la partie qui vient d'être blessée, & de la laver avec de l'eau fraîche; mais il est essentiel de le faire aussi-tôt après que l'on a été piqué; si on ne s'en est point aperçu, ce qui arrive très souvent, & qu'on ait laissé au poison le temps de fermenter, on ne fait le plus communément, en grattant, qu'augmenter l'enflure & les cuissons. Le meilleur remède alors est d'humecter la plaie avec la salive, & de résister, s'il est possible, à la démangeaison de gratter.

Métamorphose du Cousin.

Le Cousin est un de ces insectes qui jouissent successivement de deux genres de vie, qui paroissent bien opposés: ils naissent poissons, & finissent par être habitans de l'air. Depuis le mois de Mai jusqu'au commencement de l'hiver, les eaux dormantes des marais & celles qu'on laisse croupir dans des baquets fourmillent de petits vers,

qui, comme la plupart des insectes, ont trois métamorphoses à subir. Ces vers sont très aisés à reconnoître dans l'eau, parcequ'on les voit presque toujours suspendus, la partie postérieure à la surface de l'eau, & la tête en-bas. De la partie postérieure de ces vers, il part d'un côté une espece de petit tuyau ou sarbacane, s'évasant à son extrémité comme un entonnoir; c'est-là l'organe de leur respiration: de l'autre côté de cette même partie postérieure sont quatre petites nageoires. Dès qu'on agite l'eau, on voit ces vers se précipiter au fond avec la plus grande promptitude, à l'aide de ces nageoires; mais l'instant d'après on les voit revenir à la surface, parceque l'organe de leur respiration n'étant point propre comme les ouies des poissons à extraire l'air de l'eau, ils sont obligés de venir à la surface pour respirer. Ces vers sont longs: leur tête est armée de crochets qui sont dans un mouvement continuel, & qui leur servent à attrapper les insectes imperceptibles, les petits brins de plantes, ou les petits grains de terre dont ils se nourrissent. Ces insectes restent ainsi dans l'état de ver environ quinze jours ou trois semaines, suivant que la saison est plus ou moins chaude; & pendant ce tems ils changent trois fois de peau.

Au bout de ce tems, ces vers se transforment en une *nymphé*, qui est le Cousin même, mais enveloppé d'une membrane très fine, destinée à tenir en brassière tous les membres de l'insecte, qui se forment & se fortifient sous cette enveloppe, où il reste huit à dix jours. Pendant ce tems la *nymphé* ne prend & n'a besoin d'aucune nourriture; les organes de la respiration ont changé de lieu & de forme; elle respire par deux especes de corners qui sont proche de la tête, mais qui, lorsqu'elle sera passée à l'état d'insecte ailé, deviendront des *stigmates*. Elle se tient, ainsi que le ver, à la surface de l'eau pour respirer, mais roulée sur elle-même. Au moindre mouvement, elle descend dans l'eau en se déroulant, à l'aide des rames dont elle est munie à la partie postérieure. L'agilité & la maniere de se mouvoir de ces *nymphes* est un spectacle singulier.

Dans les jours chauds de l'été il est très facile de voir passer les *nymphes* à l'état de Cousin dans un baquet

d'eau. La *nymphe* se déroule ; elle élève une partie de son corps hors de l'eau ; elle se gonfle & fait crever son enveloppe dans cet endroit. On voit paroître la tête du Cousin hors de l'eau ; l'insecte continue à sortir de son enveloppe ; & ce qui lui servoit il n'y a qu'un moment de robe , change d'usage , & lui tient présentement lieu de bateau : il vogue au gré des vents : il est lui-même la voile & le mât du navire. L'insecte est alors en danger : pour peu qu'il fasse le moindre vent , l'eau entre dans le bateau , le fait couler à fond , & l'insecte se noie. Dans les jours où le vent souffle avec violence , on voit parmi les Cousins une image terrible des effets de la tempête ; car ces insectes , qui l'instant d'auparavant , seroient périés si on les avoit tenus pendant un tems assez court hors de l'eau , n'ont rien alors autant à craindre que l'eau.

Le Cousin n'est pas plutôt devenu ailé , qu'il cherche sa nourriture dans le sang des animaux , & aussi , à ce que l'on pense , dans le suc des feuilles sur lesquelles il est pendant la chaleur du jour. L'accouplement de ces insectes , dont il n'y avoit cependant point lieu de douter , avoit échappé à M. de Reaumur & aux plus industrieux Observateurs. Il ne faut pas en être étonné , puisque , suivant les observations de M. Godheu , qu'on lit dans le tome troisieme de la partie étrangere des Mémoires de l'Académie , cette scene se passe en l'air & en volant ; & on ne s'étoit point avisé de la chercher là. Peut-être ces insectes ne sont-ils pas les seuls qui s'accouplent en l'air ; mais il est bien certain qu'ils s'y accouplent , & que cet élément fait , comme la terre & les eaux , partie de l'empire de l'amour.

On distingue facilement le Cousin d'avec sa femelle : le Cousin est plus allongé qu'elle , & il a à la partie postérieure deux crochets , qui lui servent , ainsi que dans plusieurs insectes , à retenir la femelle : celle-ci n'en a point ; mais à leur place sont deux palettes , qui lui servent pour arranger ses œufs dans le tems de la ponte. Le mâle se distingue de plus par la beauté de ses panna-

Ponte de la femelle du Cousin.

Lorsque la femelle a été fécondée, elle va déposer ses œufs sur la surface de l'eau, pour que le ver naissant se trouve dans l'élément qui lui sera alors nécessaire. Pour cet effet, elle s'attache sur une feuille ou à quelqu'autre corps sur la surface de l'eau; elle croise ses jambes de derrière, & place dans l'angle qu'elles forment son premier œuf, avec le bout de son anus, qui dans ces insectes a une flexibilité merveilleuse: elle dépose successivement ses autres œufs, qui se collent les uns aux autres; en écartant ses pattes, elle donne à cet assemblage d'œufs une forme de bateau qui a sa proue & sa poupe. Cette espèce de petit bâtiment vogue sur les eaux, à raison de sa légèreté; mais il y est quelquefois englouti par les tempêtes. La ponte du Cousin est depuis deux cens jusqu'à trois cens cinquante œufs, de chacun desquels sort un ver au bout de deux ou trois jours: comme il ne faut qu'environ un mois d'une génération à l'autre, on en peut compter six ou sept par an; en sorte que nous serions certainement ensevelis dans des nuages de Cousins, s'ils ne devenoient la proie des oiseaux, & sur-tout de l'hirondelle, & d'une multitude d'insectes carnassiers.

COUSSINET DES MARAIS. *Voyez CANNEBERGE.*

COUTELIER ou MANCHE DE COUTEAU, *Solen*, Genre de coquillage bivalvè, nommé ainsi de sa forme, & qui se trouve abondamment sur le bord de presque toutes les mers. On nomme aussi ces coquilles *Canaux*, *Goutlières* & *Seringues*: il y en a de droits, d'autres courbés en sabre, colorés en rose ou en violet.

Ce coquillage vit dans le sable, où il s'enfonce quelquefois jusqu'à deux pieds de profondeur, & dans une position verticale: toute sa manœuvre, tout son mouvement progressif consiste alors à remonter du fond de son trou jusqu'au dessus du sable, & à rentrer ensuite sous le sable. Lorsque la mer est retirée, on reconnoît leur domicile par ces trous. Pour attirer l'animal sur la surface du sol, le Pêcheur jette une pincée de sel dans chaque trou; aussi tôt on apperçoit du mouvement dans le sable, l'animal sort, & le Pêcheur le saisit promptement; car s'il rentre dans son trou, il ne se laisse plus

attraper à ce piège : on a recours alors à de longs fers pointus pour les amener sur le sol.

COUVERCLE DE COQUILLE. On donne ce nom à l'*Opercule*. Voyez ce mot. Les Apoticairens se servoient autrefois de celui qui étoit cartilagineux, sous le nom de *Blatta Byzantia*.

CRABE, *Cancer*, Animal du genre des crustacés, dont on a plusieurs espèces. En général les Crabes ont la queue composée de tables, rabattue en-dessous, & appliquée sur le ventre : la tête n'est pas séparée du corps. Ils ont dix jambes, cinq de chaque côté, y compris les bras. Le Crabe fait usage des serres noires qui sont au bout de ses bras avec la même dextérité que le quadrupède se sert de ses pieds de devant. On nomme ces serres, *forces*, *pinces*, *mordans* ou *tenailles*. Les Pêcheurs sont obligés, avant de porter ces animaux au marché, de leur lier étroitement les bras dans un sac ; sans cette précaution, ils s'entre-tueroient & se couperoient les jambes. C'est une chose assez curieuse que de les voir marcher avec tout leur attirail de pied. Le Crabe a beaucoup de conformité avec le *Cancre*. Voyez ce mot. Son corps est recouvert d'une croute dure, fort évasée, souvent noirâtre & plombée, & chargée de proéminences ou d'incrustations. Si on ouvre la bouche d'un Crabe, on y remarque plusieurs dents, des appendices, des pelli-cules, & tant de petits détails, qu'on ne peut s'empêcher d'y admirer l'artifice de la nature. Ses yeux sont noirs, un peu éloignés l'un de l'autre : tantôt l'animal les fait sortir en-dehors, tantôt il les fait rentrer dans leur orbite. C'est à la partie inférieure de la table velue proche l'anus que s'attachent les œufs par des appendices en forme de grappe de raisin. La femelle a cette partie plus large que le mâle.

Le Crabe est un animal assez hideux à voir : il n'habite guère que les bords des rochers ; si le flot s'en retourne & qu'il le laisse à sec, il retire ses jambes à lui, & demeure immobile. On trouve toujours les Crabes par bandes : ils marchent tantôt en avant ou à reculons, tantôt de travers ou de côté : ils sont amphibies. Quelques personnes prétendent en avoir conservé, un à deux mois, dans une cave sans eau. Les combats de ces animaux

sont cruels , sur-tout dans le tems de l'amour ; ils s'entrebattent , se heurtent de front à diverses reprises à la maniere des Beliers ; & lorsqu'il s'agit de l'accouplement, le mâle renverse sur le dos la femelle ; ils s'emboitent ; se lient ensemble ventre à ventre & queue contre queue ; ensuite le mâle aide la femelle à se remettre sur les pattes. Les Crabes , ainsi que tous les crustacés & les serpens, ont la propriété singuliere de se dépouiller au printemps de leur vieille robe : ils se tiennent cachés dans le sable jusqu'à ce qu'ils aient recouvré un habit , qui , en les préservant des injures de l'air, leur permet de reprendre des forces & leur caractère courageux. Ils se défendent très bien contre les seches, les calmars & les polypes : ils aiment les vers , les mouches , les sangsues & les grenouilles. On en voit d'une grandeur démesurée dans l'Isle des Cancres en Amérique ; ce fut dans cet endroit , & par ces mêmes animaux , que le fameux Navigateur François Drack périt misérablement ; quoiqu'armé, il lui fallut succomber & devenir la proie des Crabes : souvent les Pêcheurs de nos côtes en sont cruellement pincés. La chair du Crabe est un peu difficile à digérer : ses œufs sont meilleurs , ainsi que le *Taumalin* ; substance verdâtre & grainue , qui se trouve sous l'écaille du dos , & dont on fait la sausse pour les manger. On le fait cuire comme l'écrevisse : les pattes noires servent en Pharmacie dans la poudre alexipharmaque de la Comtesse de Kent.

Les Crabes de terre ou de montagne sont assez petits ; on les nomme en Amérique *Tourlouroux* : ils sont assez délicats ; mais quand ils ont mangé des pommes de *Mancelinier* ou des feuilles de *Sensitive* , ils s'empoisonnent & empoisonnent ceux qui les mangent. Si on prend les Crabes par une jambe ou par un mordant , ils la laissent à la main & s'enfuient. On les trouve communément dans les montagnes & les cannes un peu éloignées de la mer , excepté dans le mois de Juin , tems où ils se baignent. Les Crabes blancs habitent les lieux marécageux.

En général les Crabes sont une vraie manne dans bien des pays. Les Caraïbes ne vivent presque d'autre chose : les Negres s'en nourrissent au lieu de viande salée ; les Blancs savent aussi les accommoder , de maniere qu'on

en sert sur toutes les tables. Les Chinois aiment à compter parmi leurs mets les Crabes des Moluques : ils les trouvent exquis.

Le Crabe de Vase ou de Paletuviers, est une espèce d'écrevisse très commune à Cayenne, dont les Esclaves & les petites Gens font leur nourriture la plus ordinaire : on voit aux Antilles de petits Crabes, semblables à ceux de nos côtes. Ils sont toujours en vedette pour butiner, & tiennent dans une de leurs serres un petit caillou ; comme ils ont l'industrie d'épier les huîtres & les moules que la marée amène, ils attendent qu'elles ouvrent leurs coquilles, & y jettent un petit caillou qui les empêche de se refermer ; par ce moyen, ils les mangent facilement.

On trouve dans la terre presque tous les analogues des Crabes devenus fossiles.

GRAM. Voyez RAIFORT.

GRAMPE ou TREMBLE. Voyez TORPILLE.

CRANE, *Cranium*. On exprime par ce mot, la boîte osseuse qui renferme le cerveau des animaux, & notamment cette partie supérieure qui lui sert de heaume. Voy. au mot HOMME.

CRAPAUD, *Bufo*. Espèce particulière d'amphibie à quatre pattes, du genre & de la famille des Grenouilles ; cependant différent en ce qu'il se traîne par terre, & que la grenouille saute. Voyez en quoi il diffère encore au mot GRENOUILLE.

Le Crapaud est gros environ comme le poing, laid, hideux : il a la tête un peu grosse ; les yeux saillans & pleins de feu ; la gueule grande ; les gencives fortes, non dentées, mais raboteuses, & qui ne lâchent pas prise aisément ; les pieds de devant courts, terminés chacun par une main fendue à quatre doigts, à-peu-près égaux, & ceux de derrière garnis de six doigts, liés ensemble par une membrane ; le dos large & plat ; le ventre enflé & tacheté ; la gorge pâle jaunâtre ; un seul ventricule au cœur ; la peau épaisse, difficile à percer, grise-brunâtre, hérissée de verrues ou de taches noires & livides, qui semblent autant de pustules. Le Crapaud s'accouple comme les grenouilles, c'est-à-dire, que

le mâle , monté sur le dos de la femelle , l'embrasse avec ses pattes de devant.

Parmi les Crapauds , il y en a d'aquatiques & de terrestres. On divise encore ces derniers en grande & petite espece ; & quoique nés dans l'eau , ils n'y passent que les premiers jours de leur vie. C'est dans les Crapauds terrestres de la petite espece , que le hasard (auteur de presque de toutes les découvertes) a fourni à M. Demours l'occasion d'examiner l'accouplement de ces animaux, & d'observer deux faits singuliers qui regardent l'accouchement de la femelle. Le premier , est la difficulté extrême , pour ne pas dire l'impossibilité , qu'éprouve la femelle à faire sortir ses œufs de son corps , sans un secours étranger. Le second , est que le mâle travaille de toute sa force & avec les pattes de derriere à lui arracher ses œufs. Voici la mécanique de cet accouchement , où M. Demours présida. C'est avec les doigts de ses pieds que le mâle tire les œufs du fondement de sa femelle , parceque le receptacle en est près la partie inférieure du *Rectum*. Ces œufs forment une espece de chapelet , & sont renfermés chacun dans une coque membraneuse , qui contient l'embryon. La tâche de la femelle est de faire sortir le premier œuf ; alors le mâle commence à exercer sa fonction d'Accoucheur ou de Matrone , & il s'en acquitte avec une adresse , qu'on ne soupçonneroit pas dans un animal qui paroît si engourdi. Ce mâle passe entre deux doigts , tantôt du pied de derriere , tantôt du pied droit , le cordon du chapelet ; & en allongeant sa patte vis-à-vis le fondement de sa femelle , qui demeure alors immobile , il continue son ouvrage avec vigueur , & toujours avec de nouveaux succès , puisqu'à chaque effort ou reprise , il fait sortir autant d'œufs.

Nous avons déjà insinué que le Crapaud est un animal horrible à voir : il entre en colere pour peu qu'on le touche : il gonfle sa peau comme un ballon & résiste aux coups qu'on lui porte , tant il a la vie dure ; il ne lâche point ce qu'il a une fois saisi entre ses mâchoires , à moins qu'on ne l'expose aux rayons du soleil , qu'il ne peut souffrir. Le Crapaud marche lentement , parcequ'il a le ventre gros , le corps lourd & les pattes courtes.

Quand il se sent pressé, il lance par derriere, au visage de celui qui le poursuit, une liqueur limpide, qui passe pour vénimeuse, & qu'on prend improprement pour son urine. Cette liqueur virulente & fluide est contenue dans une bourse particuliere, analogue à la vessie. Leur bave est également vénimeuse : il est arrivé souvent que des champignons, des salades & des fruits ont causé des indigestions nauséabondes, qui n'avoient point d'autre cause que la virulence de ces animaux. Ces exemples suffisent pour blâmer l'indiscretion de ceux qui mangent des herbes ou des fruits nouvellement cueillis à terre, sans les laver auparavant. Les Crapauds des pays chauds sont les plus dangereux : on en trouve en Italie qui sont gros comme la tête d'un homme, & qui portent quelquefois leurs petits sur leur dos. Le Crapaud habite, pour l'ordinaire, dans des fossés, des cavernes, des fumiers, des décombres, dans les haies, sous des tas de pierres, aux lieux ombrageux, humides, solitaires & puans : il se tient renfermé pendant le jour, à moins que la pluie ne l'invite à sortir. Au printems, il s'annonce le soir, vers le coucher du soleil, par son cri qui est assez doux, & la nuit il butine d'un côté & d'autre. Il est vorace & se nourrit, comme les grenouilles, d'insectes, de mouches, de vers, de scarabées, de petits limaçons, de sauge, de ciguë & de camomille puante.

Les symptômes que cause le venin du Crapaud, sont la couleur jaune de la peau, l'enflure, la difficulté de respirer, l'engourdissement, le vertige, les convulsions, la défaillance, les sueurs froides & la mort. Les émétiques, les lavemens & la thériaque en sont les antidotes : nous ajouterons cependant que le Crapaud ne paroît vénimeux, que selon les circonstances.

Outre le Crapaud terrestre ou commun dont nous avons parlé, il y a le Crapaud d'eau, qui n'est pas moins horrible à voir que le précédent, & qui habite dans les lieux remplis d'eaux croupies : on le dit moins vénimeux. Avant son état de perfection, il passe à celui de *Têtard*, comme la grenouille : son cri est semblable au chant du coucou ; s'ils croassent plusieurs ensemble, l'on croiroit entendre une meute de chiens courans qui sont à la

chasse. On regarde le Crapaud, réduit en poudre, comme un grand sudorifique & diurétique.

On prépare, avec les Crapauds vivans, une huile par infusion & décoction. Cette huile est anodine & détensive : les Crapauds entrent aussi dans le baume tranquille.

On trouve dans le Bresil un Crapaud, dont la peau est d'un rouge clair-grainelé, qui la fait paroître comme toute couverte de perles. Sa tête est presque triangulaire, comme un bonnet de Prêtre, ornée de franges pointues, & à-peu-près semblable à la mitre d'un Evêque. Ses yeux sont pleins de feu ; sa peau est d'un brun rouge ; les pieds sont perlés & ses ongles crenelés. Le Crapaud de Virginie n'est pas moins remarquable : il est monstrueux, cornu & épineux, & il a les pieds frangés : on y trouve aussi le Crapaud Acéphale, qui est dangereux. Sa tête est presque confondue avec son corps.

Ceux de la Côte d'Or & de Surinam sont d'une grosseur monstrueuse : celui qui est appelé, par les Amériquains, *Pipal*, est fort célèbre chez les Naturalistes, en ce que sa femelle procrée ses petits dans sa propre peau & sur le dos ; exemple qui est presque contraire au cours de la nature. Elle porte sur le dos des especes d'yeux, qui sont autant d'œufs couverts de leur coque ; ces œufs sont enfoncés profondément dans la peau, & recouverts d'une croute membraneuse, d'un roux jaunâtre & luisant ; l'intervalle de chaque œuf est rempli de petites pustules, qui ressemblent à des perles. La difficulté est de concevoir comment l'humeur prolifique du mâle peut percer le dos osseux de la femelle pour la féconder : ce fait est digne d'admiration, & tout-à-fait extraordinaire. Les Negres de l'Amérique font leurs délices des cuisses du *Pipal* mâle. Sa bave & son urine causent de fâcheux accidens, ainsi que son sang pris intérieurement. Des malheureux empoisonnent dans le pays avec la poudre de cette espece de Crapaud.

Tous les Crapauds different entr'eux par leur grandeur & par leur couleur, qui varie suivant les différens jours : ils different aussi par la forme de leurs pieds, & par la force virulente de leur liqueur. Le plus dangereux est le

Crapaud verdier ; au reste ils sont tous nuisibles aux fondemens des anciens murs : ils y font des trous à la manière des taupes ; notamment dans les étables , dans les caves & les selliers : ils ravagent aussi les fraisiers dans les jardins. Les Jardiniers les chassent de leurs jardins , en y brulant du vieux cuir.

CRAPAUD VOLANT. Voyez TETTE-CHEVRE.

CRAPAUDINE, *Bufonites*. C'est une dent de poisson pétrifiée : on l'a nommée *Crapaudine* , parcequ'on croyoit qu'elle tiroit son origine du crapaud. Une étude plus exacte de la Nature a appris que c'est une vraie dent molaire de *Dorade* , ou d'un poisson du Bresil, nommé le *Grondeur* : on en tire la preuve de l'analogie de la forme. Toute la surface intérieure des deux mâchoires du Grondeur , est comme parée de tubercules inégaux posés les uns à côté des autres , & qui sont autant de dents ; elles sont concaves en dedans & assez minces. Lorsqu'elles sont pétrifiées , on donne aux plus grosses le nom de *crapaudines* , & aux plus petites celui d'*yeux de serpens*. Les Crapaudines sont lisses en dehors ; on en voit de toutes rondes ; il y en a de grises , de rousses , de brunes , de blanches , de noires , de verdâtres ; quelques-unes ont des taches colorées. La crapaudine étoit autrefois portée en amulette ; mais depuis long-tems on n'a-joute plus de foi à ses prétendues vertus.

CRAPAUDINE, *Sideritis*. Plante qui croît fréquemment aux lieux arides , montagneux , sablonneux , & dans les champs incultes. Sa racine est ligneuse & vivace ; elle pousse plusieurs tiges longues d'un à deux pieds , quarrées , velues , jaunâtres , & communément couchées par terre ; ses feuilles sont opposées le long des branches , & ressemblent à celles de la sauge ; ses fleurs sont en gueule verticillées , & maculées comme la peau du crapaud , d'où vient son nom ; ces fleurs éclosent depuis Juin jusqu'en automne : il leur succede quatre semences oblongues noirâtres , renfermées dans une capsule qui a servi de calice à la fleur. Cette plante a une odeur puante approchante de celle de l'*ortie morte*. Voyez ce mot.

Cette plante est vulnérable , propre pour les hernies appliquée en cataplasme , & pour arrêter les fleurs

blanches , étant prise en décoction. Les Allemands s'en servent communément dans les bains destinés à ouvrir les pores de la peau : on remarque même que l'eau du bain , faite avec sa décoction , devient toute trouble & gélatineuse après qu'on en est sorti , tant elle est chargée des crasses qui fermoient l'issue à la transpiration. On prétend que les Juifs ont été les premiers qui ont mis cette plante en usage dans la Médecine.

CRAVAN. Oiseau aquatique , autrement nommé *Oie nonette*. Voyez, ce mot.

CRAYE, Creta. C'est une terre calcaire , friable , farineuse , privée de saveur & d'odeur , communément blanchâtre & peu compacte , calcinable , attaquable par les acides , tant végétaux , que minéraux , s'étendant considérablement dans l'eau ; attirant ou absorbant beaucoup l'humidité de l'atmosphère. On trouve la craye dans des montagnes , en masses très considérables , remplies de *cailloux silex* , qui y forment un banc continu & horizontal , & de coquilles ou de madrepores dispersés çà & là , mais souvent dans un état de spath , & plus ou moins bien conservés. La craye qu'on trouve autrement , & privée de corps organisés , est une terre de transport.

Les divers sentimens sur l'origine de cette terre sont peu décisifs : est-ce une terre primitive & de toute antiquité ? Est-elle le résultat de la décomposition de la pierre à fusil ? ou ne seroit-elle pas plutôt une terrification des productions marines , telles que les madrepores & les coquilles ? Ce qui nous feroit adopter cette dernière opinion , c'est qu'on ne trouve pas de carrière de craye primitive qui ne contienne, ou des coquilles , ou des madrepores , qui venant à se détruire , à se comminuer , forment la craye. Ne pourroit-on pas expliquer aussi la présence des pierres à fusil qui y forment des bancs horizontaux , en disant que toutes les montagnes , où l'on trouve la craye ainsi mêlée de cailloux , sont un angle avancé : or sur le bord de la mer , les montagnes qui y sont semblablement un angle saillant , sont des rochers qui contiennent beaucoup de pierres à fusil , lesquelles s'en détachent au flux & reflux des deux principales marées de l'année , & tombent sur le sol horizon-

tal de la plage , qui alors est formé de coquilles & d'autres productions semblables , que la mer y a délaissées : par ce moyen une couche de cailloux aura recouvert le sol coquillier ; celui ci , à une marée suivante , aura couvert à son tour le banc de cailloux , qui sont assez durs pour se conserver , étant privés d'air ; mais les coquilles plus tendres se seront en partie terrifiées. La retraite des eaux de la mer aura facilité la formation d'une masse de craye , qui , par le laps du tems , aura été couverte de l'*humus* ou terre végétale.

Nous avons dit plus haut que la craye , qui ne contenoit point de corps organisés , étoit une craye de transport ; en effet elle est très friable , très douce au toucher , d'un grain égal : ce sont des eaux souterraines qui l'ont entraînée , chariée , déposée dans les lieux où on la trouve.

En réfléchissant sur cet exposé , on ne doit pas être étonné de la différence dans les couleurs , la densité & le degré de pureté qu'on observe dans divers morceaux de craye ; étant susceptible de s'étendre dans l'eau , la craye a pu être accidentellement mêlée avec des terres ou des débris de pierre d'une nature différente , & former en se déposant ce qu'on nomme *agaric minéral* , *osteocolle* , le *Guhr de craye* , &c. Voyez la NOUVELLE MINÉRALOGIE..

On trouve de la craye en Champagne , en Bourgogne , à Meudon près de Paris , & dans plusieurs autres endroits du Royaume : on s'en sert pour fertiliser les terres trop argilleuses ou trop friables ; on en fait des crayons. Le blanc de Troye , si utile pour blanchir les plafonds , les couvertures de laine , & certains gros draps , n'est que de la craye. Cette terre a beaucoup de rapport avec le *Fulchrum* , ou le soutien des os , avec la terre des coquilles d'œufs & avec celle des coquilles , tant fluviatiles que marines , même des coraux , des perles & des madrepores , &c.

CRAYE DE BRIANÇON : n'est point une craye , mais une pierre réfractaire. Voyez au mot TALC.

CRAYON NOIR ou MINE DE PLOMB DES PEINTRES. Voyez à la suite du mot TALC.

CRAYON NOIR ou PIERRE NOIRE , *Ampelitis*.

C'est une pierre schisteuse, noire, tendre, friable, dont les Charpentiers & les Dessinateurs se servent pour tracer des lignes : cette pierre qu'on trouve abondamment à la Ferrière - Bechet, entre Séez & Alençon en Normandie, a une saveur âcre, styptique, & une odeur bitumineuse ; elle se décompose facilement à l'air, à la manière des pyrites sulfureuses ; alors elle produit du vitriol martial, & peut noircir la teinture de noix de galle ; exposée au feu, elle brûle un peu, & l'on voit sa couleur noire se changer en rouge ; quelquefois cette pierre contient de l'alun, ou a la propriété de faire effervescence avec les acides ; cette dernière, par la vertu de sa base, convient singulièrement aux engrais des terres à vignobles. Il y a même un pays en Allemagne (Bacharab) où les habitans amassent de la pierre noire atramentaire, la mettent en tas, & la laissent décomposer, jusqu'à ce qu'elle soit réduite en une espèce d'argille, ils la dispersent ensuite en manière de fumier sur la terre à vigne qu'ils veulent fertiliser ; & par cette opération, ils font périr les vers qui montent aux sarmens, améliorent le sol, & le fruit de la vigne prend alors un goût d'ardoise, tel qu'on le remarque dans le vin de Moselle : on se sert encore en quelques pays de cette pierre pour teindre les cheveux en noir.

CRAYON ROUGE ou **SANGUINE**, *Rubrica*. C'est une terre endurcie, ou une pierre friable, d'un rouge plus ou moins foncé, facile à tailler en crayons pour l'usage des Dessinateurs : on nous l'envoie de Cappadoce & d'Angleterre.

L'on n'est pas encore certain de l'origine de cette pierre : on croit que c'est une espèce d'ochre de fer précipitée dans une terre argilleuse, ou une stéatite tendre, mêlée à une hématite décomposée. Le crayon rouge, pulvérisé avec l'eau, forme une masse qu'on peut pétrir ; si on l'expose en cet état à un degré de feu assez fort & gradué, il se durcira au point de recevoir le poli, & de donner des étincelles avec le briquet.

CRÉPUSCULE. C'est cette lumière qui augmente ou qui diminue par degrés insensibles, depuis la pointe du jour, jusqu'au lever du soleil, & depuis le coucher du soleil, jusqu'à la nuit fermée ; cependant on donne vulgaire-

ment le nom d'*Aurore* à la lumière qui précède le lever du soleil , & celui de *Crépuscule* à celle qui suit son coucher. On suppose ordinairement que le crépuscule commence & finit , quand le soleil est à dix-huit degrés au dessous de l'horison. Il dure plus long-tems dans les solstices , que dans les équinoxes , & dans la sphere oblique , que dans la sphere droite. Peut-on réfléchir sans admiration à cet effet merveilleux produit par l'atmosphère , dans lequel se réfractent les rayons de lumière , & par le moyen duquel nous passons de la nuit au jour , & du jour à la nuit par degrés insensibles ? Que d'avantages n'en résulte-t-il pas ? Le commencement du crépuscule arrive , lorsque les étoiles de la sixieme grandeur disparoissent le matin ; mais il finit quand elles commencent à paroître sur le soir ; la lumière du soleil , dont l'air est pénétré , étant le seul obstacle qui les empêchoit de paroître. Les crépuscules d'hiver sont moins longs que ceux d'été , parcequ'en hiver l'air , étant plus condensé , doit avoir moins de hauteur , & par conséquent les crépuscules finissent plutôt ; c'est le contraire en été. De plus , les crépuscules du matin sont plus courts que ceux du soir : car l'air est plus dense & plus bas le matin que le soir , parceque la chaleur du jour le dilate & le raréfie , & par conséquent augmente son volume & sa hauteur. Cet effet suit nécessairement , puisque la réfraction de la lumière est proportionnelle au volume & à la hauteur du milieu dans lequel elle se fait.

CRESSON DE FONTAINE. *Nasturtium aquaticum.* Plante aquatique, qu'on nomme aussi *Creffon de ruisseaux* ou *d'eau* , parcequ'elle croît dans les marais & les ruisseaux. Elle a une racine blanche , filamenteuse ; ses tiges sont longues d'environ un pied , grosses , courbées , creuses , canelées , d'un verd tirant sur le rougeâtre ; ses feuilles sont succulentes , presque rondes , toujours vertes obscures , rangées plusieurs sur un côté , odorantes , & d'un goût piquant & agréable ; les fleurs sont petites , blanches , composées chacune de quatre feuilles disposées en croix , avec plusieurs étamines à sommets jaunes ; elles naissent aux sommités des tiges & des branches , il leur succede des siliques un peu courbées , qui se

divisent en deux loges , remplies de petites semences arrondies , & âcres au goût.

Cette plante fleurit en Juillet & en Août ; elle est toujours verdâtre , aussi peut-on en user dans les salades : celle qu'on nomme *Castli* à Rouen, est un cresson cultivé, fort tendre, d'un goût exquis, & préférable à tout autre ; le cresson préfère les ruisseaux dont l'eau est claire. On en fait avec les écrevisses d'excellens bouillons propres à purifier la masse du sang des scorbutiques : on fait une eau distillée , un syrop & un extrait de cresson également spécifiques pour la même maladie. Plusieurs grands Praticiens recommandent l'usage du lait au cresson dans les embarras des reins & de la vessie ; le cresson , ainsi que la semence de moutarde , le cochléaria , le beccabunga , & toutes les plantes cruciferes , contiennent beaucoup de sel volatil.

CRESSON DES JARDINS ou **CRESSON ALENOIS** , ou **NASITOR**. (*Nasturtium hortense*.) On cultive ce cresson dans les jardins, pour mettre , au défaut du précédent, dans les salades. Sa tige rameuse est couverte d'une espèce de poussière bleuâtre ; ses feuilles sont oblongues, très-découpées & âcres ; ses fleurs sont en croix de couleur blanche purpurine , auxquelles succèdent de petits fruits , lesquels se partagent en deux loges , qui contiennent chacune une semence âcre & rougeâtre. On sème ce cresson au printemps ; il fleurit en Mai & Juin ; & reste également verd dans l'hiver : son usage est familier dans nos alimens.

CRESSON DES PRÉS ou **CARDAMINE** ou **PASSERAGE SAUVAGE** , *Nasturtium pratense sylvestre*. Les feuilles de cette plante , qui croît dans les prés & autres lieux humides , sont oblongues, arrondies , attachées à de longues queues ; il s'élève de leur milieu une tige haute de dix pouces ; ses fleurs , composées de quatre feuilles en croix , sont blanches un peu purpurines ; à ces fleurs succèdent de petites siliques divisées en deux loges , contenant de petites semences arrondies. Sa racine est menue & fibreuse : toutes les parties de cette plante sont apéritives & antiscorbutiques.

CRESSON SAUVAGE ou **CORNE DE CERF D'EAU** ,
Nasturtium

Nasturtium verrucarium. Cette espece de cresson appelée quelquefois *Ambrosie sauvage rampante* ou *Pied de Corneille de Ruel*, vient le long des chemins & dans les endroits humides ; sa racine est grosse, & pousse des tiges rampantes ; ses feuilles sont découpées, ressemblantes à la corne de cerf & au cresson ; ses fleurs petites également disposées en croix ; ses fruits sont autant de verrues, grosses comme un petit pois, renfermant, entre deux panneaux, des semences noirâtres, pareilles à peu près à un pepin de raisin : ce cresson est en vigueur dans tout l'été : on le confit comme le pourpier au sel ou au vinaigre, pour l'usage de la salade : on frotte les poireaux des mains avec la feuille de cette plante pour les faire passer.

CRÊTE DE COQ, *Crista Galli.* C'est une espece de pédiculaire qu'on distingue en mâle & femelle ; la premiere pousse des tiges quarrées, vuides, & hautes d'un pied & demi ; ses feuilles naissent sans queue, crenelées de maniere à imiter la crête de coq ; ses fleurs sont des especes de tuyaux jaunes qui sortent de l'aisselle des feuilles : il leur succede un petit fruit membraneux, rempli de semences oblongues de couleur obscure. La deuxieme espece n'en differe que par la petitesse de toutes ses parties ; l'une & l'autre croissent dans les champs & dans les prés. On prétend que les animaux qui mangent de cette plante, sont aussi tôt attaqués d'une grande quantité de poux.

CRÊTE DE COQ. On donne ce nom à deux coquilles bivalves, du genre des *Huitres* ; l'une est pliée comme la crête du coq, & en a la couleur ; l'autre est appelée *Oreille de cochon* ; sa couleur est violette.

CREVETTE. Voyez CHEVRETTE.

CRIN. Voyez POIL.

CRINONS, *Comedones.* C'est un de ces insectes qui affligent l'humanité : ils mangent les alimens que les enfans ont pris, & ne sont pas plus gros que des cheveux ou poils courts, *crinones* : ce sont de petits vers qui viennent de préférence sur la peau des enfans maigres & délicats ; avec le microscope on distingue ces animaux de couleur cendrée, ayant deux cornes, les yeux ronds, la queue longue & velue au bout ; ces

vers sont horribles à voir. Ils occupent ordinairement les parties musculuses du dos, des épaules, du gras de la jambe, sous l'épiderme, & causent une démangeaison continuelle & fâcheuse qui est très sensible, ainsi que des inquiétudes, des cris, des insomnies qui maigrissent les enfans & les font tomber en langueur. La cause des crinons est le défaut de transpiration insensible : la matiere retenue s'altère, s'échauffe & fait éclore les œufs de ces petits insectes. Dans ces cas on met l'enfant dans un bain, où on le frotte avec du miel ; les crinons sortent avec la sueur, & il est facile de les racler avec une croute de pain, lorsqu'ils montrent la tête. D'autres mettent l'enfant jusqu'au col dans une lessive où ils ont fait bouillir de la fiente de poule, l'y laissent suer, & excitent les crinons à sortir avec leurs mains enduites de miel ; ils les raclent ensuite comme nous venons de le dire : il faut continuer cette opération jusqu'à ce qu'on ne voie plus sortir de ces insectes.

CRISTAL : *Crystallum*. En histoire naturelle, on donne ce nom à toutes les substances minérales, qui prennent d'elles-mêmes une figure constante & déterminée. Il y a donc autant de différentes especes de cristaux, qu'il y a de substances qui affectent une figure régulière : un grand nombre de pierres calcaires, gypseuses, vitrifiables, réfractaires, de métaux, de demi-métaux, les pyrites, le soufre, sont dans ce cas, & prennent une forme distinctive à laquelle il est aisé de les connoître.

La cristallisation dans ces corps naturels, paroît se faire suivant les mêmes loix que la cristallisation des sels dans le laboratoire du Chimiste. L'aggrégation lente des parties homogènes & constituantes des corps, accompagnée de certaines circonstances, les fait passer de l'état de fluides à celui de solides. La preuve incontestable que les cristaux ont d'abord été dans un état de fluidité, se tire des corps étrangers ; tels que des gouttes d'eau, des insectes, des plantes, &c. des métaux, &c. qui s'y trouvent souvent renfermés. Ce sont particulièrement ces morceaux dont les Curieux ornent leurs cabinets. On donne le nom de *fluores* à tous les cristaux colorés, de quelque nature qu'ils soient :

Ainsi , par exemple , on appelle les *Cristaux* de *spath colorés*, *fluores spathici*. Il est démontré que les *Cristaux* sont colorés par des substances métalliques, qui ont été mises en dissolution dans le sein de la terre, & entraînées par les eaux, ou élevées sous la forme de vapeurs, qui se sont venues joindre à la matière encore liquide, dont les *Cristaux* devoient être formés. La couleur indique souvent la nature des métaux colorans ; le cuivre donne du verd & du bleu ; le plomb donne du jaune, & le fer donne du rouge & quelquefois aussi du bleu.

La nature qui travaille avec lenteur, mais qui travaille incessamment, forme tous les jours dans le sein de la terre, à l'aide des veinules d'eau qui y sont répandues, ces *Cristaux*, ces *Minéraux* : elle altere & change la forme des fossiles répandus dans son sein ; c'est ainsi qu'elle nous fait voir des cornes d'Ammon, & les creux de quelques pierres, tapissés de *Cristaux* ; où recouverts d'un éclat métallique : on voit aussi dans les Cabinets des mines d'*étain* & de *fer* en *Cristaux* : *Voy. Etain & Fer.*

CRISTAL D'ISLANDE. Ce *Cristal* tire son nom de l'Isle où il se trouve : c'est une espèce de *spath calcaire*, de figure rhomboïdale, transparent comme du *Cristal de roche*, dissoluble dans les acides, & qui devient phosphorique après la calcination. La propriété distinctive & la plus remarquable de ce *Cristal d'Islande*, est celle de faire paroître double les objets qu'on voit à travers. Cet effet singulier vient de ce que le rayon qui le traverse, souffre une double réfraction, au lieu qu'elle est simple dans les autres corps transparents dont l'arrangement des parties n'est pas de même. Ainsi on voit nécessairement doubles les objets qu'on regarde au travers : on peut observer ce phénomène, en lisant l'étiquette du *Cristal d'Islande* qui se trouve dans l'armoire des pierres précieuses du Cabinet du Roi.

CRISTAL DE ROCHE : *Crystallum rupeum*. On donne ce nom, ou celui de *Cristal* par excellence, à une pierre transparente, non colorée, qui fait feu avec l'acier, qui a la forme d'un prisme à six côtés, terminé à ses deux extrémités par une pyramide hexa-

gone, quand la conformation est parfaite. On peut observer dans certains *Cristaux de roche*, qu'ils ne sont composés que de lames extrêmement fines appliquées les unes sur les autres. Les Anciens faisoient différens vases de Cristal de roche, dont le prix étoit très considérable : on admire encore aujourd'hui les beaux lustres de *Cristal de roche* ; mais ordinairement on les imite en verre de Bohême.

On trouve le Cristal de roche dans toutes les parties du monde. En Europe, c'est le Mont Saint-Gothard qui en fournit la plus grande quantité. On a vu des piéces de Cristal de roche qui pesoient jusqu'à 250 livres : au rapport de quelques Voyageurs, on en a même tiré dans l'isle de Madagascar des morceaux de six piéds de long, & de quatre de large, sur autant d'épaisseur. La mine de Filsbach au Wallais fournit aujourd'hui les masses les plus grosses & les plus parfaites de Cristal de roche. On en trouve quelquefois dans des riviéres, des morceaux qui ont été arrondis par le roulement des eaux ; les cailloux de *Médoc* & du Rhin paroissent être dans ce cas.

On soupçonne avec assez de vraisemblance, que le *Cristal de roche* est la base des pierres précieuses (v. ce mot) car réellement il n'en diffère que par la dureté. Aussi lorsqu'il est coloré, on l'appelle du nom de la pierre précieuse à laquelle il ressemble par la couleur, en y ajoutant l'épithète de *faux*. L'art fait usage du cristal de roche pour imiter les pierres précieuses. On le fait fondre à l'aide d'un alkali fixe & du plomb, & on y mêle les matieres colorantes propres à chaque pierre précieuse que l'on veut imiter. C'est dans l'*art de la Verrerie* de Neri, commenté par Kunckel, qu'on peut apprendre la méthode de faire en ce genre marcher l'art presque de pair avec la nature : ces sortes de pierres artificielles se nomment *Cristallins*, ou *émaux clairs* : on colore aussi les Cristaux à froid ou à chaud par les suc des végétaux étendus dans des liqueurs éthérées : ces Cristaux se nomment *rubasses*.

CRISTE-MARINE. Voy. PASSEPIERRE.

CROCODILE : *Crocodilus* : animal ovipare & amphibie, l'un des plus gros d'entre les Lézards, très

commun en Egypte , dans une partie de l'Inde & dans plusieurs Contrées chaudes de l'Amérique. On croit que c'est lui dont il est fait mention dans l'Ecriture Sainte , sous le nom de *Leviathan*.

Le Crocodile est un monstre d'une voracité dangereuse , qui differe des autres Lézards par ses dents nombreuses , qui sont longues , très pointues , rangées comme celles d'un peigne : celles de la machoire supérieure s'emboîtent dans l'intervalle de celles d'en bas , & celles-ci dans l'intervalle des supérieures. Sa langue est si courte , à proportion de celles des Lézards , qu'on a dit du Crocodile qu'il n'avoit pas de langue. Il y a une autre différence essentielle entre le Crocodile & le Cayman dont nous avons parlé : celui-ci a le corps plus ramassé , la tête élevée , le museau abaissé & court , formant un angle à sa racine ; & au contraire le Crocodile , sur-tout celui du Nil , a le corps étroit , le museau en ligne égale & très allongé , l'ouverture de la gueule beaucoup plus ample : il differe encore du Cayman par les écailles , les anneaux de la queue , la dureté des os , la couleur du corps , & par plusieurs autres particularités qu'on reconnoitra dans la description que nous en allons donner.

Le Crocodile est , ainsi que le Cayman , le plus fort & le plus grand de tous les Lézards ; lorsque sa crue est faite , il a au-delà de vingt pieds de longueur : il est couvert d'une peau fort dure , écailleuse , couleur de bronze ou d'un brun jaunâtre , marquetée de blanc & de verd : sa tête est large ; il a un museau de cochon : sa gueule s'ouvre jusqu'aux oreilles ; son gosier est fort ample ; ses machoires sont garnies d'un nombre de dents canines , longues & rondes , blanches & pointues qui passent les unes entre les autres exactement : les racines de ces dents sont creusées & plus longues que les dents mêmes. Cet animal n'a que la machoire supérieure de mobile ; elle s'articule à la nuque du col : il a deux petits trous en forme de croissant , qui sont les narines ; les ouvertures des oreilles sont au-dessus des yeux. La machoire inférieure est immobile , attachée à l'os du *sternum* pour augmenter sa force ; son immobilité fait que le Crocodile va tou-

jours en regardant en avant, portant la tête droite & directement allongée : les yeux sont semblables à ceux du cochon, quelquefois étincelans, sortans hors de la tête, placés en fureté dans leur orbite osseux, mais immobiles : ses cuisses se plient de côté ; ses pieds de devant sont armés de cinq griffes fort crochues & aiguës ; ceux de derrière de quatre : sa queue est ronde & aussi longue que le reste du corps.

Les écailles du Crocodile sont de trois sortes ; celles qui couvrent les flancs, les bras, les jambes & une partie du col sont à peu près rondes ; celles du dos, du milieu du col & de dessus la queue sont par bandes, gravées, & non tuilées comme celles du ventre : sur le dos, au milieu de chaque écaille, il y a une crête dont l'élévation diminue insensiblement vers les flancs : la queue qui commence au-delà des pieds de derrière, a aussi deux de ces rangs de crêtes fort élevés, qui s'unissent pour ne former qu'un seul rang à un pied du bout de la queue : cette disposition de queue aide beaucoup à l'animal pour nager ; les écailles qui garnissent le ventre, le dessous de la queue, du col & de la mâchoire, même des pattes & le dedans des jambes, sont minces, flexibles, sans crêtes, non tuilées, presque quarrées, moins dures que celles du dos : sous le ventre, un peu au-delà des pieds de derrière, est une ouverture large, qui probablement est l'anus.

Nous avons déjà dit qu'on trouve des Crocodiles dans le Gange, dans le Nil & le Niger, en Asie, en Afrique & dans plusieurs grands fleuves en Amérique ; la plupart de ceux que nous voyons en France viennent du Nil en Égypte, où il y en a grande quantité : ils habitent dans les rivières & dans la vase des rivages chauds ; ils y sont comme immobiles : ils mangent beaucoup de poisson, des limaçons, & sont fort friands de chair humaine : ceux du Nil dévorent le menu bétail ; ils commencent par l'assommer de leur queue ; ils mangent aussi des enfans ; ceux de l'Amérique dévorent les hommes qu'ils peuvent attraper. Ils pondent vingt œufs, comme les tortues, dans le sable sur les rivages, & ils éclosent de même à l'ardeur du soleil. Ces œufs sont gros comme ceux des oies : leur goût n'est

point désagréable ; le Peuple en Amérique , & les Nègres en mangent ainsi que de la chair du Crocodile. Dans l'isle de Boutan , on apprivoise quelques-uns de ces animaux ; on les engraisse & on les tue pour en faire un mets très estimé.

On ne peut prendre les Crocodiles qu'avec des hameçons de fer ; car leur peau , excepté le ventre , est une cuirasse si dure qu'elle est impénétrable aux traits , aux flèches & à toute espèce d'arquebuse. A Siam , pour prendre ces animaux , on tend au travers des rivières trois ou quatre rangs de filers destinés à cet usage ; on les place de distance en distance ; le Crocodile épuise ses forces au premier & au second filer : puis des Mercenaires accourent dans leurs *balons*, achèvent de l'épuiser par plusieurs coups dans les endroits les moins dangereux , & de l'affoiblir entièrement par la perte de son sang ; ensuite ils lui serrent fortement la gueule , & avec la même corde ils attachent la tête à la queue , & lient les pattes ensemble sur le dos ; toutes ces précautions ne sont pas inutiles , car cet animal reprenant bientôt ses forces , feroit d'étranges ravages.

On prétend que cet animal craint la vue , & l'odeur du safran , & que ses entrailles ont une odeur musquée , il a cela de commun avec toutes les autres espèces de *Crocodiles* dont nous ferons mention ci-après. La plus grande force du Crocodile consiste dans sa gueule , son dos , ses griffes & sa queue : c'est avec ces terribles armes qu'il saisit , renverse & déchire sa proie ; il est plus dangereux dans l'eau que sur terre , parcequ'il se meut facilement dans ce fluide ; sur terre , il se retourne difficilement ; mais quoiqu'il soit d'une lourde masse , il ne laisse pas de marcher fort vite dans un terrain uni. Malgré tant de dangers d'approcher cet anthropophage , les Nègres n'en ont pas peur ; ils sont souvent luter leur adresse contre la force du Crocodile : pour cela ils tâchent de surprendre cet animal dans un endroit où il ne peut pas se soutenir sans nager , & ils vont à lui hardiment avec un cuir de bœuf entortillé au bras gauche , & une bayonette dans la main droite ; ils lui mettent le bras garni de cuir dans la gueule & la lui tiennent ouverte ; & comme il n'a

qu'une très petite langue, il s'emplit d'eau & se noie ; pour le faire mourir plutôt, ils lui donnent des coups de bayonette dans la gorge, & lui crevent les yeux.

Le Crocodile est plus gros & plus grand dans certaines contrées que dans d'autres ; celui qu'on appelle *Cayman* est, dit-on, le plus grand : Voy. ce mot. Cependant on voit des Crocodiles dans la Guinée, dans le Senegal & la Gambia, même dans le fleuve des Amazones, qui ont jusqu'à trente & trente-trois pieds de longueur : il n'y a pas d'animal qui après être né si petit, devienne si grand : l'espece de Crocodile, nommée *Alligator*, a depuis huit jusqu'à douze & quinze pieds de longueur. Près le Palais Royal à Saba, sur la côte des Esclaves, le Roi de cette contrée tient à honneur, comme une magnificence extraordinaire, d'avoir deux étangs remplis d'*Alligators*. Les Crocodiles des Moluques, au contraire de ceux des autres pays, sont voraces & dangereux sur terre ; & dans la mer, ils sont si lâches & si engourdis, qu'ils se laissent prendre aisément, parceque leurs doigts des pieds de derriere, n'étant attachés par aucune membrane, cela les empêche de nager avec facilité. Quand le mâle veut copuler la femelle, il la renverse sur le dos (car on prétend que leur accouplement se fait ventre à ventre) ensuite il lui aide à reprendre sa premiere posture.

Le Crocodile a été autrefois adoré & nourri par crainte dans la ville d'Arfinoë, autrement *Ville des Crocodiles*, voisine du Lac Meris, où il y en avoit une grande quantité. En Amérique, on les mange comme viande de Carême.

CROISETTE, *Cruciata*. Cette plante vient abondamment dans les haies, dans les buissons, aux bords des fossés & des ruisseaux. Sa racine est noueuse, fibreuse, jaunâtre & rampante ; ses tiges sont hautes d'environ un pied, grêles, quarrées, velues & fort noueuses : il sort de chaque nœud quatre feuilles, disposées en croix, velues, mousses & sans queue. Ses fleurs sont verticillées, de couleur jaune ; leur calice se change en un fruit sec, composé de deux graines arrondies. Cette plante est un bon vulnéraire, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, & très propre pour les hernies.

CROIX DE JERUSALEM OU DE MALTE, OU FLEUR DE CONSTANTINOPLE, *Lychnis Chalcedonica*. Cette plante, nommée ainsi de la Ville d'où elle a été apportée & de la ressemblance de sa fleur avec la Croix de l'Ordre de Malte, est une espèce de *Lychnis* qu'on ne cultive dans les jardins que pour l'agrément : sa racine pousse plusieurs tiges, hautes de trois pieds, velues, menues & vuides : ses feuilles sont oblongues, vertes, velues, & embrassent leur tige par la base : ses fleurs sont disposées en ombelles, d'un bel aspect, quelquefois blanches, variées d'incarnat, d'une odeur agréable ; chacune de ces fleurs est composée ordinairement de cinq feuilles, rangées en œillet, fendues en deux parties égales, & garnies le plus souvent au-delà de leur moitié de deux ou trois pointes, qui, jointes à celles des autres feuilles, forment une couronne. On en voit dont la fleur est double, & dans lesquelles la petite Croix de Malte est environ de la moitié plus basse. Il succede à cette fleur un petit fruit velu, de figure conique, qui renferme un tas de semences rousses hémisphériques.

CRON. Voyez **FALUN**.

CROPIOT. Petit fruit ridé de l'Amérique, qui contient une semence semblable au poiyre noir d'Ethiopie, d'un goût très âcre : les Indiens en mêlent dans leur tabac quand ils veulent fumer ; il soulage le mal de tête.

CROTALAIRE, *Crotalaria Asiatica*, *folio singulari verrucoso*, *floribus cœruleis*. Cette plante est étrangère ; on la cultive en Europe dans quelques jardins ; sa racine est ligneuse & fibreuse ; sa tige haute de deux pieds, noueuse, & jettant beaucoup de rameaux disposés en rond ; ses feuilles sont obtuses, vertes en dessus, blanchâtres en-dessous, parsemées de verrues, & onnées en leurs bords : ses fleurs sont disposées en épis, légumineuses, & de couleur bleue ; il leur succede des gousses enflées, noirâtres, velues, contenant de petites semences jaunâtres, âcres au goût, & qui ont la figure d'un petit rein.

CRUSTACÉS, *Crustacea*. On entend par ce mot des animaux couverts d'une croute dure par elle même, mais molle en comparaison des écailles ou coquilles

CUIR FOSSILE. C'est une espece d'amiante à filer très flexibles, & entrelacés de maniere qu'ils forment des especes de feuillets. La couleur en est grisâtre : on trouve cette substance dans la vallée de Campan aux Pyrenées ; il y en a encore une espece, qui ressemble à du papier gris, ce qui l'a fait nommer aussi *Papier fossile*.

CUIVRE, Cuprum. C'est de tous les métaux imparfaits celui qui approche le plus de l'or & de l'argent pour les qualités. Il est d'une couleur rougeâtre, éclatante, très sonore, très dur, ductile & malléable, & si facile à rouiller, que tous les dissolvants, tels que l'eau, les huiles, les acides agissent sur lui, & qu'il les colore en verd. C'est à cette couleur verte, nommée *Ærugo*, qu'il est facile de reconnoître la présence du cuivre. Les alkalis volatils changent cette couleur verte en bleu. Rien n'est plus propre que cet alkali pour découvrir si une liqueur contient des parties cuivreuses. Quelque petite que soit la portion de ce métal contenue dans une liqueur, dès qu'on y verse de l'alkali, il la fait voir à l'instant en développant la couleur bleue.

Le Cuivre se trouve dans la terre sous diverses formes & sous un nombre infini de couleurs, & mêlé ou combiné avec différentes matieres. On le rencontre rarement sous sa véritable forme métallique ; mais cependant plus fréquemment que le fer, qu'on n'y rencontre jamais. Aussi paroît-il que le Cuivre a été le premier métal connu des Anciens. Les Romains ont eu l'art de le durcir, & de l'amener presque à l'état de l'acier, à l'aide de la trempe & du marteau. Ils faisoient avec ce métal les instrumens de premiere nécessité, tels que des charrues, des couteaux, des haches, des épées, des fers de lances, &c.

Il y a des mines de Cuivre dans toutes les parties du monde : elles sont disposées par filons qui pénètrent la terre à des profondeurs extrêmes. La Suede, le Danemarck & l'Allemagne sont aujourd'hui les pays qui en fournissent le plus. Le Cuivre du Japon est fort estimé, à cause de sa dureté ; celui du Pérou est peu recherché.

Le *Cuivre natif* & malléable, quoiqu'il ne soit pas aussi pur que le *Cuivre de rosette*, ne se trouve point ordinairement en grosses masses, mais par petits grains, par petits feuillets minces, ou par petites paillettes dans

les fentes des rochers. Le *Verd de montagne* ou *Chrysocole verte* est une mine de Cuivre qui a été mise en dissolution dans le sein de la terre , & qui en se précipitant s'est unie à diverses especes de terres ou de pierres : on la trouve ou en globules , ou en cristallisations , en bouquets , ou en houppes soyeuses. La mine de Cuivre verte de la Chine , qui est si recherchée des Curieux , est de cette nature. La *Chrysocole bleue* est la mine de Cuivre dissoute par l'alkali volatil. Il y a d'autres mines de Cuivre , grises , blanches , noirâtres , fauves , &c. La mine de Cuivre la plus commune est d'un jaune d'or très-éclatant , entremêlé de différentes couleurs très-brillantes. Les couleurs vertes & bleues donnent lieu de soupçonner la présence du Cuivre ; cependant le fer donne aussi quelquefois les mêmes couleurs. Que de travaux , que d'industrie n'emploie-t on point pour séparer le Cuivre des diverses substances avec lesquelles il est combiné ! Il est un des métaux les plus difficiles à séparer de la mine ; en un mot , le travail des mines de Cuivre est le chef d'œuvre de la métallurgie. Le Cuivre bien dégagé de toutes matieres étrangères & bien pur , se nomme *Cuivre de rosette* , & a pour lors toutes les qualités qui constituent le Cuivre.

Le Cuivre, par son mélange avec diverses autres substances , donne naissance en quelque sorte à de nouveaux métaux , qui acquierent de nouvelles propriétés , & dont quelques-uns sont d'une grande beauté. Si on le fond avec le Zinc , il donne le *Tombac* , le *Pinchebeck* , le *Similor* & le *Métal de Prince* ; avec la *Calamine* , il forme le *Cuivre jaune* ou *Laiton*. Par ce dernier alliage, le Cuivre perd sa grande ductilité , mais il devient capable de se bien mouler ; étant fondu , il coule aisément dans les moules qu'on lui présente , & prend plus fidèlement tous les traits qu'on veut lui imprimer. Le Laiton étant poli , prend l'éclat de l'or ; on en garnit des armoiries , des commodités , des pendules sous mille formes gracieuses. On en fait des lampes , des lustres , des flambeaux , des candelabres de toute espece , & diverses pieces d'une ferrurerie délicate, plus connue chez nos voisins que parmi nous , telles que des pentures de tableaux ; des targelettes , des charnières , des compas , des alhidades

de Géometrie , les instrumens des Astronomes , & tout le rouage de l'Horlogerie , &c. Si on mêle le Cuivre avec de l'Orpiment & de l'Etain , on aura une composition propre à faire des miroirs métalliques ; uni avec de l'arsenic , il devient blanc , fragile & cassant : on le nomme alors *Cuivre blanc*. Le Cuivre allié avec de l'Etain fait une composition très sonnante , connue sous le nom de *Bronze*. Cette composition se jette en fonte pour faire des cloches , & sur-tout pour faire ces statues colossales destinées à immortaliser les grands hommes , & à conserver la mémoire des événemens mémorables. On en fait des monnoies , des médailles & tout l'attirail meurtrier de la guerre. Une petite quantité de Cuivre que l'on allie à l'or & à l'argent , donne à ces métaux une dureté qu'ils n'auroient point sans cela ; elle les rend plus faciles à travailler ; leur conserve leur ductilité , & les perfectionne en quelque sorte. Le Cuivre , privé de son phlogistique , & réduit en chaux métallique , se nomme *Safran de Vénus* , *Ecailles de Cuivre* ou *Æs ustum* (Cuivre brûlé) : alors il est propre à colorer en verd les verres , les émaux , & à peindre la fayence & la porcelaine.

Le Cuivre dissous par l'acide vitriolique donne des cristaux bleus. Lorsqu'il est dissous par l'acide marin , il produit des cristaux soyeux & par bouquets , qui sont d'un beau verd : ce sel neutre est propre à colorer en verd les feux d'artifice ; pour peu qu'on en mette dans un brasier , la flamme conserve long-tems une couleur d'ar-en-ciel très vive. Une dissolution de cuivre dans laquelle on fait tremper une lame de fer , peut en imposer à des yeux ignorans , & présenter l'image de la *transmutation* du fer en Cuivre. Lorsqu'on plonge la lame , l'acide dissout le fer , & le Cuivre se dépose sur la lame de fer , dont la superficie recouverte des parties Cuivreuses , prend un coup d'œil de Cuivre. La nature opere quelquefois cette transmutation dans les lieux souterrains ; & le Cuivre précipité ainsi se nomme *Cuivre de cémentation*.

Le Cuivre est un des métaux les plus employés dans les Arts & Métiers , parcequ'il a beaucoup de malléabilité , de flexibilité , de ductilité , de dureté & d'élasticité. On

en fait mille ustensiles ; des cordes de claveffin, des feuilles pour les faux galons, c'est ce que l'on appelle *oripeau* ou *clinquant*. Les feuilles plus battues s'appellent *Or d'Allemagne* ; réduites en poudre, elles produisent ce qu'on appelle *Or en coquilles*, &c. le Cuivre entre dans les caractères d'Imprimerie. Par sa propriété de se dissoudre dans les acides, tant végétaux que minéraux, on en forme du verd-de-gris avec les rafles du raisin & de la vinasse (gros vin), préparées exprès ; matière d'un si grand usage en Peinture, en Teinture & dans la Pelleterie. Voyez la Théorie qu'en a donnée M. Montet, dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences.

Si on se contente de dissoudre le *Verdet* dans du vinaigre distillé, & de faire évaporer cette dissolution filtrée, on en obtiendra par la voie de la cristallisation le *Verdet distillé* dont on se sert en miniature pour peindre en verd.

Quoique tout le monde soit instruit des dangereux & terribles effets du Cuivre pris intérieurement, & qu'on ait établi par-tout des fabriques de porcelaine & de fayence, l'usage de ce métal ne tombe point : il est la matière ordinaire des fontaines, des cuvettes & de toute la batterie de nos cuisines. Il est étonnant de voir avec quelle sécurité on prépare encore un grand nombre de nos alimens, & souvent avec combien peu de précaution on met la boisson dans des vases qui portent dans leur sein un poison dont nous ne sommes garantis que par une légère lame d'Etain. La Suede nous présente un exemple de sagesse à suivre ; quoique le Cuivre soit un présent que la nature a fait à cette contrée, & qu'il soit un des objets les plus considérables de son commerce, le Gouvernement en a défendu l'usage dans tous les Hôpitaux & dans tous les autres établissemens qui sont de son ressort.

CUIVRE DE CORINTHE, *Æs Corinthiacum*. C'est cette fameuse & précieuse composition métallique si vantée pour sa beauté, sa solidité, sa rareté, & qu'on préféroit à l'or même. Ce Cuivre étoit composé d'un mélange de Cuivre, d'Or & d'Argent, fait par art, & non pas un alliage fortuitement arrivé lors de l'embrasement de Corinthe, comme le dit Florus. L'*Orichalque*

Factice des Anciens ; *Auri-chalcum* , étoit vraisemblablement une espece de Cuivre de Corinthe.

CUL-BLANC ou VITREC , *Vitristora*. Petit oiseau dont il y a plusieurs especes , qui different par la grosseur , la couleur & le lieu qu'ils habitent. Le Cul-Blanc est ordinairement gris par dessus , mais il a le ventre blanc , ainsi que les plumes du croupion ; ce qui l'a fait appeller *Cul-Blanc* ; d'autres sont cendrés , & ont le croupion également blanc , &c.

Le *Cul-Blanc* est grand comme le Moineau , & gros comme la Mésange : son bec noir ressemble à celui du Pluvier : ses jambes & l'extrémité de sa queue sont noires : son vol n'est pas long ; il fait un petit cri en partant , & vole à fleur d'eau : il n'a aucun chant suivi. Cet oiseau ne vit ni en cage ni en voliere ; sa chair est peu délicate. Il fait son nid dans les trous des amas de pierres ou des vieilles mazures. Il pond cinq ou six œufs. On le voit suivre les Laboureurs pour manger les vers & tous les insectes que la charrue découvre.

Celui d'Angleterre fait ses petits dans de vieux trous de Lapins : on l'appelle *Moteux*. On prend beaucoup de ces oiseaux aux gluaux , à l'aide d'un appeau qui les attire.

CUL-JAUNE. Est le *Pic-Verd de Cayenne*.

CUL-ROUGE. Est le nom qu'on donne à l'*Epeiche* , espece de *Pic*. Voyez *Pic*.

CUMIN , *Cuminum*. Cette plante , que l'on cultive à Malte , sous le nom d'*Anis âcre* , est ombellifere , annuelle , haute d'un pied , & divisée en plusieurs branches : sa racine est petite , blanche & fibrée ; elle périt quand la semence est mûre : ses feuilles sont peu nombreuses & capillaires : ses fleurs naissent aux sommets des rameaux , & sont disposées en parasol arrondi. Il leur succede des graines oblongues , d'un gris brun , jointes deux à deux , cannelées comme celles du fenouil , pointues par les deux bouts , convexes d'un côté , applaties de l'autre , d'une saveur un peu amere , aromatique , âcre , désagréable , d'une odeur forte , que les pigeons aiment beaucoup.

Ses graines sont d'usage chez les Hollandois , qui en mettent dans leurs fromages : il y a des personnes qui en mêlent

mêlent dans la pâte du pain. Quoique moins carminative que la graine du carvi, elle convient fort dans la colique venteuse. Il y a des Provinces où, pour attirer beaucoup de pigeons dans les colombiers; on y met une pâte faite avec de la terre imbibée d'huile d'aspic, & lardée de graine de Cumin.

CUNOLITE, *Cunolites*. C'est un fossile, gros comme une pomme, aplati d'un côté, arrondi de l'autre, orné d'une figure qui représente les parties génitales de la femelle de certains animaux. Par l'examen de ceux de ces fossiles que nous avons eu occasion de voir, nous croyons que la Cunolite est une sorte de madrepore, analogue à l'espece appelée *Champignon de mer*. En effet, si on met tremper ce fossile pendant quelque tems dans de l'eau forte affoiblie, on y découvrira à la partie supérieure les feuillets cellulaires, qui s'étendent d'un centre commun à la circonférence, comme dans les champignons de mer: la base paroît formée de cercles concentriques.

CURAGE. Voyez **PERSICAIRE ACRE**.

CURCUMA. Voyez **TERRA MERITA**.

CURUPA. C'est le nom que les Omaguas, Nation de l'Amérique donnent à une plante, au moyen de laquelle ils se procurent une ivresse qui dure vingt-quatre heures, pendant laquelle ils ont des visions agréables. Ils prennent aussi cette plante réduite en poudre, comme nous prenons le tabac, mais avec plus d'appareil. Ils se servent pour cela d'un tuyau de roseau terminé en fourche, ils font entrer chaque branche dans une narine: cette opération, suivie d'une aspiration violente, leur fait faire une grimace fort ridicule, mais qui passe pour un agrément dans leur pays. (Voyez le voyage de M. de la Condamine.)

CURURU, est le *Crapaud Pipal* de Surinam & du Brésil, dont la bave, l'urine & le fiel servent à quelques malheureux endurcis aux crimes, pour faire un poison lent qu'il est difficile de détruire. Voyez à la suite du mot **CRAPAUD**.

CUSCUTE, *Cuscuta*. Plante parasite d'une espece bien singulière, puisqu'elle ne le devient qu'après avoir

tiré sa première nourriture de la terre par un filet qui lui sert de racine. Cette plante n'a point de feuilles & ne pousse que des filets ou cheveux rougeâtres. Ces cheveux au moyen de certains tubercules qui font l'office de racines, s'insèrent dans l'écorce des autres plantes, auxquelles ils peuvent atteindre, de telle sorte qu'ils rompent les vaisseaux qui y distribuent le suc nourricier, & deviennent autant de suçoirs, qui portent la nourriture à la plante parasite, aux dépens de celle à laquelle elle s'attache. La cuscute s'accommode de toutes les plantes, qui sont pour elle, ce que la terre est pour celles qui y jettent leurs racines. Le suc doux & mucilagineux des plantes papilionacées & labiées, lui convient aussi bien que le suc âcre & caustique des plantes crucifères. Elle pousse avec la dernière vigueur sur l'ortie, & particulièrement sur la vigne, où elle croît en si grande abondance qu'elle forme ce qu'on appelle le *Raisin barbu*. Voyez RAISIN BARBU.

Les fleurs de cette plante naissent en petites têtes distribuées de côté & d'autre sur les filamens capillaires; elles sont en cloches, blanchâtres ou rougeâtres; il leur succede un fruit arrondi; qui contient de petites graines. Cette plante se renouvelle tous les ans par le moyen de sa graine. Si l'on sème cette graine dans des pots de terre, elle leve très bien, mais elle périt bientôt entièrement, quand elle ne trouve pas près d'elle des plantes, sur lesquelles elle puisse grimper pour en tirer le suc nourricier.

Les différentes plantes auxquelles s'attache la cuscute, & dont elle doit prendre en partie les propriétés, par le suc qu'elle en pompe, lui ont fait donner les noms d'*Epithyme*, d'*Epithymbre*, d'*angoure de lin*, d'*épi marrube*, d'*épi lavande*. Au reste la cuscute ne vient pas seulement sur les plantes dont elle a emprunté le nom; ces noms marquent seulement qu'elle se rencontre plus communément sur ces plantes; mais on la trouve sur un si grand nombre d'autres, qu'on pourroit peut-être croire qu'elle peut s'attacher indistinctement sur toutes sortes de plantes.

La cuscute croît dans tous les pays chauds, froids,

tempérés. On en trouve dans les boutiques ; de deux sortes ; celle de Candie & de Venise. Cette plante est plus curieuse qu'utile : car elle ne possède qu'à un degré très foible , les propriétés des plantes sur lesquelles elle croît. Voyez PLANTES PARASITES.

CYGNÉ , *Cygnus*. Oiseau le plus grand de tous les palmipèdes , & le plus beau de tous les oiseaux aquatiques. Il nage avec une noblesse , une aisance & une grace singulieres ; son plumage est cendré avec quelques nuances de jaune dans la premiere année ; mais au bout d'un an il devient d'une blancheur qui a passé en proverbe. Le Cygne a quatre pieds & plus de longueur , & plus de sept pieds d'envergure : tout son corps est recouvert d'un plumage mollet & délicat , sur lequel les riches cherchent quelquefois en vain le sommeil : on en fait aussi des houpes à poudrer. Le bec du Cygne est terminé par un appendice en forme d'ongle ; il est d'abord de couleur livide , & devient rougeâtre lorsque l'oiseau n'est plus dans la premiere jeunesse. Ce bec est large , pour que le Cygne puisse prendre à la fois , une plus grande quantité de limon , & y saisir ce qui s'y trouve de vermicelleux , en éparpillant le reste. Le dessus est percé , ainsi que dans l'Oie & le Canard , pour que l'animal puisse rejeter l'eau par cette ouverture , & avaler seulement les herbes aquatiques , ou les ceufs de poisson qu'il a pris. La Nature a pourvu ces oiseaux d'un long col , parceque ne pouvant s'enfoncer , ils atteignent , par son moyen , profondément dans l'eau , en nageant de côté & d'autre , pour chercher leur nourriture.

L'anatomie a observé , que l'âpre-artere de cet oiseau , est réfléchiée en maniere de trompe , ce qui contribue à donner de la force à sa voix ; mais on n'en doit pas moins regarder , comme fabuleux , ce que les Anciens ont dit de la mélodie du Cygne mourant. La trachée de la Grue est dans le même cas , & cependant cet oiseau n'est guere vanté pour son chant & pour sa mélodie. On peut soupçonner avec Aldovrande , que quand le Cygne sauvage tient pendant près d'une demi-heure toute la tête & le col plongés au fond de l'eau , pour y chercher sa nourriture , ayant les pieds élevés vers le ciel ; cette par-

tie de la trachée-artère, qui est renfermée dans la capsule du sternon, lui peut servir de réservoir, d'où il tire assez d'air pour respirer.

On a dit que le Cygne avoit servi de modele pour perfectionner la fabrique des navires. Les premiers fabricateurs ayant formé sur le col & la poitrine la proue & la quille; sur le ventre & la queue, la poupe & le gouvernail; sur les ailes, les voiles, & sur les pieds, les rames. On ne sauroit voir, il est vrai, de spectacle plus agréable & plus élégant, que celui d'une troupe de Cygnes au milieu des eaux, lorsqu'ayant soulevé leurs ailes avec grace, en forme de voiles, le vent fait voguer avec rapidité cette flotte emplumée.

On prétend que le Cygne vit très long-tems. La femelle pond cinq ou six œufs, & elle les couve pendant près de deux mois. On peut croire en effet que la vie de ces animaux est longue, si suivant la remarque de Pline, les animaux qui sont portés plus long-tems dans le ventre de la mère, ont une vie de plus longue durée; car l'incubation répond au séjour du fœtus dans la matrice.

La femelle aime éperduement ses petits, & les défend vigoureusement. Après l'accouplement, le mâle & la femelle se plongent dans l'eau à diverses reprises, & courent l'un après l'autre en se jouant, comme font les oies, les canards, & les autres animaux aquatiques.

Le Cygne sauvage est moins grand & moins pesant que le Cygne domestique: la base du bec de cet oiseau, est recouverte par une peau jaune; & toutes ses plumes ne sont pas blanches comme celles du Cygne domestique.

Le Cygne étoit autrefois plus à la mode en France, qu'il ne l'est aujourd'hui: on en voyoit par-tout sur la rivière de Seine; on en élevoit autrefois beaucoup dans l'Isle des Cygnes, appelée aujourd'hui *Isle Maquerelle*. Quelques personnes riches se font encore un plaisir d'en avoir dans leurs bassins.

La chair du Cygne est de difficile digestion; les jeunes Cygnes, tendres & délicats, sont cependant assez bons à manger. La graisse de Cygne, mêlée avec du vin, dissipe, dit-on, les taches de rousseur. La peau du Cy-

gne, étant recouverte d'une grande quantité de duvet ; est d'usage contre les rhumatismes, parcequ'elle occasionne une douce transpiration, propre à dissiper les humeurs arrêtées dans les parties sur lesquelles on l'applique. On fait usage des plumes de Cygne pour écrire.

On dit qu'il y a en Amérique une espece de Cygne, dont le pied droit est comme les serres d'un oiseau de proie ; & le pied gauche, comme celui des autres Cygnes : il se sert du premier pour saisir sa proie en plongeant, & il emploie l'autre pour nager.

CYGNÉ CAPUCHONNÉ, *Cygnus cucullatus*. On voit aux Indes Orientales, dans l'Isle Maurice, une espece de Cygne, qui tient du *Coq d'Inde* & de l'*Autruche*, & dont la tête est couverte d'une peau faite en forme de coqueluchon : son bec est fort, crochu, de couleur bleue ; l'oiseau est revêtu de plumes grises : on dit qu'il est très stupide, & qu'il se laisse prendre aisément.

CYLINDRES ou ROULEAUX, *Rhombi*. Genre de Coquillages univalves, arrondis ou pointus comme les Corners ; nommés ainsi de leur figure, & dont la bouche est toujours allongée & operculée. Les Conchyliophyles recherchent, dans cette famille de coquilles, celles que l'on appelle le *Drap d'or*, la *Brunette*, le *Brocard de soie*, la *Moire*, le *Cylindre porphyre*, l'*Olive de Panama*. La robe de ces coquilles est une des plus sujettes à être altérée par ceux qui les vendent aux Curieux. Les Spires de ce coquillage sont plates, & comme roulées les unes sur les autres.

CYLINDRITES, sont les coquilles précédentes devenues fossiles.

CYNOCÉPHALE. Espece de Singe, plus grand & plus farouche que les singes ordinaires, & qui a la tête d'un chien. Voyez SINGE.

CYNOGLOSE ou LANGUE DE CHIEN, *Cynoglossum*. Cette plante croît aux lieux arides : sa racine est droite, noirâtre en dehors, blanche en dedans, semblable à une rave, d'une odeur forte, & d'un goût fade, mucilagineux. Ses tiges sont rameuses, lanugineuses, hautes de deux pieds : ses feuilles, longues, étroites, poin-

tues, lanugineuses & d'une odeur forte : ses fleurs naissent le long des branches, & sont à-peu-près semblables à celles de la buglosse ; d'une couleur rouge sale. A ces fleurs succede un fruit à quatre capsules, hérissées de poils piquans, qui s'attachent aux habits. Chaque capsule contient une semence applatie. Sa racine & les feuilles sont d'usage pour arrêter les flux de toute espece : on les estime aussi narcotiques & anodines.

On donne aussi le nom de *Cynoglose* à une espece de Sole courte, qui se trouve dans la Méditerranée & dans l'Océan.

CYPRES, *Cupressus*. C'est un grand arbre toujours verd, dont il y a plusieurs especes ; l'une s'élève en pyramide, & est nommée improprement *Cypres femelle* ; l'autre espece, qui étend ses branches de tous côtés, est nommée *Cypres mâle*. Les fleurs mâles & les fleurs femelles du Cypres, viennent sur le même arbre, mais sur différentes parties. Les fleurs mâles sont de petits chatons ovales, d'où sortent des étamines, qui répandent, en certains jours de printems, une si grande quantité de poussiere fécondante, que l'on croiroit voir de la fumée s'élever des gros Cypres. Cette poussiere féconde les fleurs femelles qui sortent d'un petit cône écailleux.

Les feuilles du Cypres sont toujours vertes, d'une odeur pénétrante & assez agréable lorsqu'on les écrase, comme articulées les unes dans les autres, & disposées en rameaux, qui semblent tout couverts d'écailles très fines. A ces fleurs succèdent des fruits ronds, raboteux, d'une saveur acerbe, que l'on nomme *Noix de Cypres*, *Nuces Cupressi*. Ces fruits se dessèchent, se crevaissent, & laissent échapper des graines applaties & anguleuses, dont les fourmis sont fort friandes. Lorsqu'on veut faire germer ces graines avec succès, il faut cueillir, au mois de Mars & d'Avril, les fruits qui commencent à se fendre, les mettre au grenier dans une boîte exposée au soleil, & ne semer que la graine qui tombe au fond de la boîte. Cette graine ne demande qu'à être légèrement recouverte de terre. Comme cet arbre est originaire des pays Orientaux, il vaut mieux

en tirer la graine de nos Provinces Méridionales , de la Provence & du Languedoc. Le bois de cet arbre , dont le tronc devient droit & gros , est dur , pâle , ou d'un jaune rougeâtre , parsemé de veines foncées , d'une odeur agréable : il se corrompt difficilement. Ce bois peut être substitué au cedre ; il résiste mieux aux injures de l'air que le chêne : on pourroit l'employer avantageusement pour faire des palissades , des échelats & des treillages. Il seroit à désirer , dit M. Duhamel , qu'on en multipliât les plantations : les jeunes Cyprès sont un peu délicats , mais lorsqu'ils ont bien pris racine , ils résistent très bien aux hivers. Les Cyprès fournissent de la résine , par incision , dans les pays chauds ; mais nullement dans ce pays-ci : on voit seulement transpirer de l'écorce des jeunes Cyprès , une substance blanche , qui ressemble à la gomme adragante. M. Duhamel a vu des abeilles se donner bien de la peine pour la détacher ; apparemment qu'elles emploient cette matière dans leur *Propolis*. Les fruits de Cyprès sont estimés astringens & fébrifuges à la dose d'une drame.

CYTISE , *Cytisus*. Il y en a de plusieurs especes. Les uns sont de très jolis arbustes , cultivés dans les jardins par les Fleuristes ; & les autres , de grands arbres , qui croissent naturellement sur les Alpes. Les Cytises portent des fleurs légumineuses , auxquelles succèdent des fruits composés de deux cosSES lisses , applaties , longues de deux pouces au moins , sur trois lignes de largeur , & qui renferment des semences dures , taillées en cœur. Les feuilles de tous les Cytises sont disposées en trefle , ou composées de trois folioles , soutenues sur une même queue , & placées alternativement sur les branches ; la grandeur & la figure sont très différentes , suivant les especes. Les petits Cytises font un effet charmant dans les bosquets printaniers , par la multitude de leurs feuilles & de leurs fleurs jaunes. On les taille en boule.

Le *Trifolium* des Jardiniers est un petit Cytise à feuilles lisses & arrondies.

Les grands Cytises des Alpes font également un très bel effet par leurs belles grappes de fleurs jaunes pendantes. Le bois de ces arbres est très dur , & d'une cou-

leur d'ébène verte, qui le fait ressembler au bois des Isles ; c'est pourquoi on le nomme l'*Ebenier des Alpes* ou *Fausse Ebène*. On fait, avec son bois, des manches de couteaux : on dit qu'il est assez liant pour en faire des brancards de chaise. Les fleurs & la semence de Cytise sont estimées apéritives : on en confit les boutons au vinaigre.



D A B

D A I

DABUH. Voyez HYÈNE.

DACTYLE ou **DACTYLITE.** Plusieurs Naturalistes expriment , par ce nom , une *Bélemnite*. Voyez ce mot.

Quelques Auteurs ont donné encore ce nom de *Dactyle* à l'Antale ; à la Dentale, fossiles, & à tous les tuyaux cloisonnés ou non concamerés, &c.

DAGUET. Voyez CERF.

DAILS. Voyez PHOLLADE.

DAIM, *Dama recentiorum*, seu *Cervus palmatus*. L'animal , auquel nous donnons le nom de *Daim*, ressemble beaucoup au Cerf ; mais il est plus petit , & il en diffère sur-tout en ce que ses cornes sont larges & plates par le bout : on a comparé cette partie à la paume de la main , parcequ'elle est entourée de petites andouillères en forme de doigts. La tête de la femelle du Daim n'est point ornée de bois.

Quoiqu'aucune espèce ne soit plus voisine d'une autre , que l'espèce du Daim l'est de celle du Cerf , ces animaux , qui se ressemblent à tant d'égards , dit M. de Buffon , ne vont point ensemble , se fuient , ne se mêlent jamais , & ne forment par conséquent aucune race intermédiaire.

Les Daims paroissent être d'une nature moins robuste & moins agreste que celle du Cerf : ils sont aussi beaucoup moins communs dans les forêts. On les élève dans des parcs , où ils sont , pour ainsi dire , à demi-domestiques. L'Angleterre est l'endroit de l'Europe où il y en a le plus , & où l'on fait le plus de cas de cette venaison. Il y a des Daims aux environs de Paris , & dans quelques Provinces de France : il y en a en Espagne & en Allemagne ; il y en a aussi en Amérique , qui , peut-être , y ont été transportés d'Europe. Il semble que ce soit un animal des climats tempérés ; car on n'en trouve point , ou que très rarement , dans les forêts du Nord. Comme le Daim est moins sauvage , plus délicat , & , pour ainsi dire , plus domestique que le Cerf , il est aussi sujet à un plus grand nombre de variétés.

La tête de tous les Daims, nue comme celle des Cerfs ; mais elle tombe plus tard : ils sont à-peu-près le même tems à la refaire. Les Daims raient, comme le cerf, dans le tems du rut, mais d'une voix basse & entre-coupée : ils ne s'excedent pas autant que le Cerf, & ne s'épuisent point par le rut : ils ne s'écartent pas de leur pays pour aller chercher des femelles ; cependant ils se les disputent & se battent à toute outrance : ils sont portés à demeurer ensemble : ils se mettent en hardes, & restent presque toujours les uns avec les autres. Dans les parcs, dit M. de Buffon, lorsqu'ils se trouvent en grand nombre, ils forment ordinairement deux troupes qui sont bien distinctes, bien séparées, & qui, bientôt, deviennent ennemies, parcequ'ils veulent également occuper le même endroit du parc. Chacune de ces troupes a son chef qui marche le premier, & c'est le plus fort & le plus âgé ; les autres suivent, & tous se disposent à combattre pour chasser l'autre troupe. Ces combats sont singuliers par la disposition qui paroît y régner : ils s'attaquent avec ordre, se battent avec courage, se fontienent les uns les autres, & ne se croient pas vaincus par un seul échec ; car le combat se renouvelle tous les jours, jusqu'à ce que les plus forts chassent les plus foibles, & les releguent dans le mauvais pays. Ils aiment les terrains élevés & les collines. La chasse du Daim & celle du Cerf n'ont entr'elles aucune différence essentielle.

Le Daim se nourrit, de même que le Cerf, de grains & de bois ; comme il broute de plus près que le cerf, le bois coupé par la dent du Daim repousse plus difficilement, que celui qui l'a été par la dent du Cerf. Les Daims ruminent : ils recherchent les femelles dès la seconde année de leur vie : ils ne s'attachent pas à la même comme le Chevreuil ; mais ils en changent comme le Cerf. Ces animaux s'appriivoisent aisément.

La Daine porte huit mois & quelques jours, comme la Biche : elle produit de même ordinairement un *Faon* ; quelquefois deux, & très rarement trois. Ils sont en état d'engendrer & de produire dès l'âge de deux ans, jusqu'à 15 ou 16 ans : enfin ils ressemblent au Cerf par presque toutes les habitudes naturelles ; & la plus grande

différence qu'il y ait entre ces animaux, c'est dans la durée de la vie. *Voyez CERF.*

Les Cerfs vivent vingt-cinq à trente ans ; & les Daims ne vivent qu'environ vingt ans : comme ils sont plus petits , il y a apparence, dit M. de Buffon , que leur accroissement est encore plus prompt que celui du Cerf ; car dans tous les animaux , la durée de la vie est proportionnée à celle de l'accroissement , & non pas au tems de la gestation , comme on pourroit le croire , puisqu'ici le tems de la gestation est le même ; & que dans d'autres especes , comme celle du *Bœuf* , on trouve que , quoique le tems de la gestation soit fort long , la vie n'en est pas moins courte.

DAME DES SERPENS. Espece de Boicininga ou de Serpent à sonnettes , dont les couleurs imitent les taffetas flambés.

DANTE. *Voyez BEORIL.*

DARD ou VANDOISE , *Jaculus*. Petit poisson de riviere , de la longueur d'un hareng , qui va fort vite dans l'eau : il semble qu'il s'y élance comme un dard , d'où lui est venu son nom. Ce poisson est de l'espece des poissons blancs : il est long de neuf doigts ; il a le corps large & le museau pointu : il est couvert d'écaillés moyennes & de petites lignes. La nageoire de l'anüs est composée de dix arrêtes : sa couleur est entre le brun , le vert & le jaune. Il a l'estomac petit & le foie blanc , où est attachée la bourse du fiel : il devient fort gras. Sa chair est molle , mais bonne , agréable au goût , & meilleure que celle de tous les autres muges , dans la famille desquels il est. Cette chair est si saine , qu'on dit en proverbe : *Sain comme Dard.*

DATTES , *Dactyli*. Ce sont des fruits oblongs , gros comme le pouce , longs d'un pouce & demi , composés d'une pellicule mince , roussâtre , dont la pulpe ou la chair est jaunâtre , grasse , ferme , bonne à manger , douce , d'un goût vineux & sucré. Cette chair environne un gros noyau , allongé , grisâtre , cylindrique , dur & creusé d'un sillon dans sa longueur. Ces fruits naissent en Barbarie & en Espagne : il nous en vient de Salé & de Provence , qui sont maigres , & se corrompent très faci-

lement. Nous donnerons la maniere d'en faire la récolte & leur usage, après avoir décrit l'espece de Palmier qui les produit.

Histoire du Palmier Dattier.

Le *Palmier Dattier* est un arbre de la grande espece des *Palmiers* : il pousse une racine, qui souvent est simple, & toujours épaisse & ligneuse : elle est environnée vers son colet de menues branches, un peu tortueuses, nues & serpentantes : le bois & l'écorce de ces premieres branches sont fibrés, flexibles, roussâtres & d'un goût acerbe. Le tronc du Palmier est gros, droit, cylindrique & sans branches ; avec le tems, sa hauteur surpasse huit brasses : il a pour écorce les queues ou chicots des branches feuillées, qui restent après qu'on les a coupées, & qui sont placées symétriquement, y en ayant toujours six autour du tronc ; de sorte que les six qui sont au-dessus répondent à l'endroit des interstices qui se trouvent entre les queues des branches inférieures. Cette espece d'écorce est d'ailleurs épaisse & chargée d'écailles, ce qui facilite pour monter à l'arbre. Quand la superficie du tronc est nue, elle est de couleur fauve : la substance intérieure du tronc est composée de fibres longitudinales, épaisses, ligneuses, cependant légères, étant unies par une matiere fongueuse. Le peu de solidité de ce bois le rend très difficile à travailler. Le jeune Palmier Dattier a dans le milieu de son tronc une espece de nerf ligneux : au bout d'un an il contient une moëlle bonne à manger ; avancé en âge, le tronc s'endurcit, il n'y a que le sommet de bon à manger ; plus vieux encore, il n'y a que les boutons du sommet où se trouve cette moëlle molle, blanche, tendre, charnue, cassante, douceâtre & savoureuse. Les Persans & les Arabes en sont fort friands ; mais comme cette moëlle est le germe productif des branches qui doivent naître, &c. l'arbre meurt lorsqu'on la coupe.

Le *Palmier Dattier* est communément terminé par une seule tête conique, qui est composée au moins de quarante branches feuillées, & de quatre-vingts au plus,

placées en rond ; les plus anciennes se courbent bientôt en arc vers l'horison , & enfin se fanent. Des aisselles des branches feuillées sortent des grappes branchues, qui ont chacune leur enveloppe, & qui portent des fleurs dans le Palmier mâle, & des fruits dans le Palmier femelle. La côte de la branche feuillée est très grande, longue d'environ trois brasses, verdâtre, lisse ; étant jeune, luisante & jaunâtre ; étant vieille, courbée & creusée en gouttière ; d'une substance fibreuse & analogue à celle du tronc : cette côte est composée vers son extrémité de feuilles semblables à celles du roseau ; elles durent toujours, elles sont ailées & en très-grand nombre, soutenues sur des espèces de queues ligneuses, si fortement attachées à la côte, qu'on ne peut les en arracher qu'avec peine : ces feuilles sont situées obliquement & alternativement, larges de deux pouces, & longues d'une coudée, fort pointues, d'un verd pâle, & pliées par le milieu, fort dures, seches & pleines de nervures.

Au sommet du *Palmier Dattier*, & à la base des côtes, se trouvent trois ou quatre sortes d'enveloppes à réseau, semblables à de l'étope ou au gros chanvre, représentant par leur figure une nasse, ou par leur usage une bande : ces enveloppes, plus ou moins larges, & colorées en jaune, selon la vétusté de l'arbre, servent à affermir un nombre de branches, & à mettre à couvert des injures extérieures, non-seulement les branches feuillées, mais encore principalement celles des jeunes grappes.

Les fleurs du *Palmier Dattier* naissent encloses dans une autre grosse enveloppe, qu'on appelle *Elaté* : cette enveloppe s'ouvre quand elle a atteint une certaine grosseur, & elle laisse paroître des fleurs blanches, disposées en grappe. A ces fleurs, placées au haut du tronc & aux aisselles des branches feuillées, succèdent sur le même rameau en grappe, appelé *Regime*, cent quatre-vngt à deux cens Dattes, dont nous avons déjà parlé, & qui étant mûres, servent de nourriture à un grand nombre de personnes dans les Indes, en Perse, en Syrie, en Afrique, en Egypte & en Judée. Celles qu'on nous envoie ne sont employées que pour la Médecine. Voyez la maniere de les conserver, à la fin de cet Article.

Culture du Palmier Dattier.

Le Palmier qui naît de lui-même des racines d'un arbre, commence à donner des fruits après quatre années de transplantation dans un terroir fertile ; dans un terrain stérile, il ne rapporteroit qu'au bout de six à sept ans ; mais celui qui vient d'un noyau est bien plus long-tems à donner du fruit. On ne peut pas distinguer par l'extérieur la grappe du Palmier mâle d'avec celle du Palmier femelle : l'intérieur est rempli d'une substance charnue comme une truffe, & qui est bonne à manger.

Voici l'ordre dans lequel les Palmiers, soit mâles, soit femelles, produisent leurs différentes fleurs. Vers le mois de Février, ces arbres poussent leurs boutons dans les aisselles des branches feuillées ; il en résulte des *Spathes* chargées de duvet, qui croissent peu-à-peu, & grossissent au point, que le mois suivant elles s'entrouvrent dans leur longueur, & laissent paroître une espèce de truffe. Ce corps ainsi dégagé, prend bientôt la figure d'une grappe composée d'un grand nombre de pédicules, qui soutiennent de petites fleurs dans les mâles, & des espèces de petites prunes dans le Palmier femelle : les fleurs fécondent ces fruits naissans, qui mûrissent dans l'espace de cinq mois. Les Palmiers les plus vigoureux portent huit ou dix grappes ; la grappe mâle est parsemée d'un grand nombre de petites fleurs oblongues, à trois pétales & à étamines velues ; elle porte deux cens pédicules, dont les plus courts supportent quarante petites fleurs, les moyens soixante, & les plus longs quatre-vingt. Au commencement de Mars, les spathes se rompent ; les grappes femelles paroissent d'abord, & peu de jours après elles sont nues, & portent un très grand nombre d'embryons, gros & ronds comme un grain de poivre, luisants & d'un goût acerbe. Dans le mois de Mai, ces fruits sont déjà gros comme nos cerises : leur couleur est verte. En Juin, leur osselet ou noyau grossit, leur chair devient plus solide, & ils mûrissent dans le mois d'Août, sans que la chair pulpeuse continue d'être adhérente à son noyau.

Le Palmier se plaît dans les terrains sablonneux des pays chauds. On le cultive dans la Grece, dans l'Italie &

un peu en France. Lorsqu'on sème des noyaux, il en naît des Palmiers mâles & femelles ; mais lorsqu'on plante des racines , les Palmiers qui naissent suivent le sexe de leur mere racine. Quand on a planté dans la terre les jeunes pousses de deux ou trois ans , on a soin de les arroser pendant l'été : on extirpe celles qui pullulent autour du Palmier , ainsi que tous les insectes qui pourroient nuire à l'arbre. Lorsque les Palmiers sont en état de porter des fleurs & des fruits , on prend soin d'en multiplier & accélérer la fécondité. Pour y réussir , on cueille sur la fin de Février au sommet de l'arbre les spathe mâles remplies de fleurs fécondantes ; on retire les grappes dont les fleurs ne sont pas encore épanouies ; on partage ces grappes en de petites baguettes fourchues , & on les fixe transversalement sur le milieu des grappes femelles , jusqu'à ce que les jeunes embryons aient acquis de la vigueur , étant couverts de la poussiere féminale des petites fleurs mâles. Les grappes femelles peuvent aussi être fécondées sans le secours de l'homme , mais par le moyen de l'air qui transporte la poussiere fécondante du Palmier mâle sur les Palmiers femelles qui n'en sont pas éloignés.

Maniere de récolter ; de conserver les Dattes , & l'usage qu'on en fait.

Lorsque les Dattes sont mûres , on en distingue trois sortes , selon les trois degrés de maturité : la première , est de celles qui ne sont mûres qu'à l'extrémité ; la deuxième , de celles qui sont mûres jusqu'à environ la moitié , & la troisième est de celles qui sont entièrement mûres. On les récolte souvent en même-tems , parceque trois jours d'intervalle achevent le degré de maturité dans celles qui ne le sont pas ; & comme elles tombent d'elles-mêmes étant mûres , on est obligé , de peur qu'elles ne se meurtrissent en tombant , de les cueillir à la main sur les grands Palmiers , ou de secouer les grappes des petits Palmiers dans un filet. Cette récolte de Dattes se fait en Automne , en deux ou trois fois , jusqu'à ce qu'on les ait toutes recueillies dans l'espace de trois mois.

Pour achever de mûrir & sécher ces trois classes de

fruits , on les expose au soleil sur des nattes. Elles deviennent d'abord molles , & se changent en pulpe ; enfin elles s'épaississent & se bonifient au point de n'être que peu ou point sujettes à se pourrir. Les Dattes étant desséchées , on les met au pressoir pour en tirer le suc mielleux , & on les renferme dans des peaux de chevres , de veaux , de moutons , ou dans de longs panniers faits de feuilles de Palmiers sauvages ; en forme de sacs ; ces sortes de Dattes sont la nourriture la plus ordinaire du peuple du pays : ou bien après en avoir tiré le suc , on les arrose de nouveau avec le même suc avant que de les renfermer : ou enfin on ne les exprime point , & on les renferme dans des cruches avec une grande quantité de sirop ; celles-ci ne sont destinées que pour les riches : on appelle ces Dattes , ainsi préparées , *Caryotes* , *Caryota*.

Celles qu'on nous envoie dans le commerce , de Syrie & d'Egypte en Europe , sont en partie séchées sur l'arbre même ; ou plus communément , lorsqu'elles étoient prêtes à mûrir , on les a cueillies . ensuite percées , enfilées & suspendues , pour les faire sécher.

On tire , par expression , de ces Dattes récoltées & desséchées en la dernière manière , une sorte de sirop , qui tient lieu de beurre , étant gras & doux , & qui sert de sauce & d'assaisonnement dans les alimens. Le peuple du pays se sert effectivement de ce sirop en guise de beurre , pour la pâtisserie , pour assaisonner le riz & la fine farine , lorsqu'on veut se régaler dans les festins & les jours de fêtes. Pour retirer ce suc , les uns mettent une claie d'osier sur une table de pierre ou de bois inclinée , en plein air , & font un creux au plancher , pour y placer un vase de terre , propre à recevoir le sirop. Ensuite ils chargent ces claies d'autant de Dattes sèches qu'elles en peuvent contenir. Les Dattes venant à fermenter & étant pressées par leur propre poids , laissent échapper leur liqueur , qui coule dans le vase de terre : quelquefois on serre les claies avec des cordes , & on les charge de grosses pierres : on réitère cette opération jusqu'à ce qu'on ait exprimé à-peu près tout le suc des Dattes , qui sont propres alors à être renfermées & conservées dans des vases.

Kempfer, *Amanit. exot. fascicul. v.* dit que les Bactériens & les Arabes, qui ont une grande quantité de Palmiers, emploient, en place de pressoir, une chambre à double plancher, & dont les murailles sont tapissées de rameaux. Le plancher supérieur est mobile : ils jettent sur l'inférieur, une certaine quantité de Dattes, qui sont devenues assez molles en se séchant ; quelquefois aussi ils y jettent de l'eau bouillante ; ensuite ils laissent tomber le plancher mobile, qu'ils chargent à volonté. Le sirop, extrait de cette manière, est plus liquide que le précédent ; mais moins fluide que celui des paysans qui habitent les montagnes voisines, où il n'y a que peu ou point de Palmiers Dattiers : ces Paysans achèvent le marc des Dattes passées au pressoir, & les font bouillir jusqu'à ce qu'elles soient réduites en une bouillie très claire, mais peu agréable & peu nourrissante.

Le bois du tronc de Palmier Dattier sert en Afrique en place de bois de charpente : on en fait des pieux qui résistent long-tems dans l'eau. Ses feuilles, ou les branches feuillées, servent à couvrir les cabanes des paysans : ils en font aussi des fagots : ils font des balais avec les grappes, des vases & des plats avec les spathes ou enveloppes, auxquelles ils donnent la figure qu'ils veulent ; & avec les hampes des grappes, ils font des cordes très fortes pour leur marine, & même des chaussures. Nous avons déjà dit que la moëlle du sommet de ce Palmier & ses tendres branches feuillées, qui sont en forme de cône, fournissent aussi une nourriture délicate. On prétend que les jeunes grappes mâles & femelles, sont aussi très bonnes ; on peut manger toutes ces parties crues, ou cuites avec la viande de mouton. Les Dattes, elles-mêmes, fournissent naturellement & par les préparations de l'art, une diversité de mets fort agréables. Les Dattes, comme nous avons dit ci-dessus, étant récentes, sont un aliment salutaire aux Egyptiens, aux Africains, & surtout pour ceux qui ne boivent que de l'eau : desséchées, elles sont plus difficiles à digérer. On fait bouillir les noyaux pour les amollir, & ils servent de nourriture aux bœufs que l'on fait reposer. A la Chine, on fait brûler ces osselets, & on les fait souvent entrer dans la composition de l'Encre de la Chine. En Espagne, on les

brule pour faire une poudre propre à netoyer les dents : on en fait aussi de faux ivoire brulé. En Natolie , on est dans l'usage de jeter de l'eau sur les Dattes pour les faire fermenter , & en tirer du vin qui peut se changer en vinaigre. Souvent on tire de ce vin un esprit ; & comme l'usage des liqueurs spiritueuses est défendu par la Religion de Mahomet , on le fait passer sous le nom de *Remede* , pour soulager les crudités & les coliques d'estomac ; afin de mieux guérir ces maux , les gens riches ajoutent , avant la distillation , de la squine , de l'ambre & des aromates ; mais le commun du peuple y met de la racine de réglisse & de l'absinthe de Perse , ou de la petite racine de vrai-jonc odorant , ou de la Sementine de Turquie ou de Perse. Le Nectar de Dattes , que boivent les Souverains du Congo , est la liqueur spiritueuse pure des Dattes fermentées.

Le Palmier renferme ses vertus alimentaires dans la moëlle de son tronc & dans ses fruits : on trouve encore dans ces derniers , une vertu médicinale. L'expérience a appris que les fruits du Dattier sont légèrement astringens , & modèrent les cours de ventre ; qu'ils fortifient l'estomac , adoucissent la poitrine & tous les organes du poumon , même les douleurs des reins & de la vessie ; mais il faut en user modérément. Autrement , elles causent le mal de tête & l'affoiblissement de la vue , produisent des obstructions & la mélancholie.

DATTES DE MER. On donne ce nom , ou à des coquilles multivalves , connues sous celui de *Dails* & de *Pholades* , voyez ces mots , ou à des corps mols , que M. Cestoni , habile Pharmacien de Livourne , dit être les véritables fruits de l'*Algue à feuilles étroites* , des *Verriers*. On en trouve la figure dans un Livre intitulé *la Galerie de Minerve*.

DATURA. Plante étrangere , qui croît dans l'Amérique , en Malavar , aux lieux ombrageux & le long des eaux. Quelques Botanistes l'ont décrite comme une espèce de *Stramonium épineux*. Cette plante croît à la hauteur d'un homme : sa racine a une odeur de raifort ; sa tige est grosse & rameuse ; ses feuilles sont semblables à celles de l'épinar , d'une odeur très puante , ainsi que sa fleur , qui est purpurine , violette & faite en campan.

A cette fleur succede un fruit gros comme une petite pomme , sphérique , verdâtre , garni , en son contour , d'épines trop molles pour piquer. Ce fruit , qui est la *Noix Methel* des Arabes , contient un nombre de semences noirâtres , grosses comme des lentilles , ayant la figure d'un petit rein , blanchâtres & moëlleuses en dedans , d'un assez mauvais goût. Toute la plante a un goût amer. Les habitans de Malavar l'appellent *Ummata Caya* ; & ceux de Canarie , *Datiro*.

Les Indiens font un usage singulier de la semence pulvérisée de cette plante : il leur suffit d'en faire avaler un demi-gros à ceux qu'ils veulent rendre hébétés pour quelque tems ; si l'on en prend une plus grande dose , l'on est empoisonné , où l'on tombe au moins dans un profond sommeil , qui tient d'une extrême & longue léthargie. Les remedes consistent dans les vomitifs & les sudorifiques : la racine du *Datura* excite l'éternument.

On connoît deux autres especes de *Datura* , qui approchent de la jusquiame : quelques Médecins Brachmanes en emploient la semence dans une composition de pilules , dont l'effet est astringent.

Cette plante est encore désignée dans certains Auteurs , sous les noms de *Tatoula* , *Marana* & *Dutroa* ; quelques personnes l'ont appelée l'*Hippomanes végétal*.

DAUCUS DE CANDIE , *Daucus Creticus*. Cette plante , qui vient communément sur les endroits pierreux & montagneux , dans l'Isle de Crète , aujourd'hui de Candie , & dans les Alpes , a une racine longue , grosse comme le doigt , fibrée & d'un goût de panais. Sa tige est haute d'un pied , cannelée & velue. Ses feuilles sont coronneuses , cendrées & découpées comme celles du fenouil. Les sommets de ses branches soutiennent des ombelles , lanugineuses , blanchâtres , d'une odeur agréable , & d'un goût piquant : elles sont composées de petites fleurs en rose , à cinq pétales blancs , dont le calice se change en un fruit formé de deux semences oblongues , cannelées , convexes d'un côté , & applaties de l'autre.

On donne aussi le nom de *Daucus* à la Carotte sauvage ; autrement appelée *Chirouis* ou *Faux Chervi*. Voyez aux mots **CAROTTE** , &c.

La semence du *Daucus* de Candie est estimée lithon-
triptique , hystérique & carminative : elle est la pre-
miere des quatre semences chaudes mincures , qui sont
celles d'*Ammi* , d'*Ache* , de *Perfil* & de *Daucus*. On
substitue souvent la semence du Chirouis à celle du
Daucus de Candie , qui est l'un des ingrédiens de la
grande thériaque. Les *Daucus* sont des especes de panais
sauvages. Dans le Levant , on fait un vin de *Daucus*
pour résister au venin , & pour provoquer les regles.

DAUPHIN. Voyez à la suite du mot *BALEINE*.

DAUPHIN. On donne aussi ce nom à une coquille
univalve , qui est du genre des limaçons à bouche ronde.
Voyez *LIMAÇON DE MER* : les contours de cette coquille
sont armés de pointes déchiquetées.

DÉLUGE, *Diluvium*. Ce mot exprime la plus grande
alluvion qui ait jamais couvert la terre ; celle qui a dé-
rangé l'harmonie premiere , ou plutôt la structure de
l'ancien monde ; celle qui , par une cause des plus vio-
lentes & extraordinaire , a produit les effets les plus ter-
ribles , en bouleversant la terre , soulevant ou applanif-
sant des montagnes , dispersant les habitans des mers ,
couché par couche sur la terre ; celle enfin qui a semé
jusques dans les entrailles du globe terrestre , les mo-
numens étrangers que nous y trouvons , & qui doit être
la plus grande , la plus ancienne & la plus générale ca-
tastrophe dont il soit mention dans l'histoire.

M. Pluche dit que les dépouilles de l'Océan parlent à
tous les yeux , que le langage des pétrifications est en-
tendu du peuple le plus grossier ; que ce sont des monu-
mens dûs au plus mémorable de tous les événemens , &
qu'ils sont à côté de l'histoire de Moïse , ce que sont les
médaillles à côté de l'Histoire Romaine. Nous aurons
occasion de dire notre sentiment sur l'origine des fossiles,
sinon au mot *TERRE* de cet ouvrage , au moins dans le
Traité de la Terre que nous avons promis au public il y a
deux ans.

DEMI-MÉTAUX, *Semi-Metalla*. On donne ce nom
à des substances pesantes , plus ou moins solides & opa-
ques , qui ont un grand rapport avec les métaux par leur
éclat , & par la fusibilité dont ils sont susceptibles , qui se
purifient au feu par sublimation , & qui prennent en se

réfroidissant une surface convexe ; en un mot qui possèdent les propriétés métalliques , à l'exception de la fixité & de la ductilité. Ainsi toute substance qui a la pesanteur , l'éclat métallique , qui ne peut se purifier sans se sublimer , ou qui se réduit en vapeurs , ou en flammes , est un demi métal.

Ceci étant , les demi-métaux different essentiellement des minéraux proprement dits , qui ne sont qu'un assemblage de matieres terreuses ou pierreuses , entremêlées de sels , de bitumes , & de portions métalliques , le tout susceptible d'être réduit en pierre , en scories , en verre , & de ne contracter que peu ou point d'union avec les demi métaux.

Toutes ces propriétés si essentielles pour la distribution des êtres qui composent le regne minéral , nous font reconnoître six demi-métaux , dont cinq sont solides , & le sixieme est fluide.

Les demi-métaux solides , purifiés par la Nature ou par l'Art (ce qui s'entend de leur état de régule) sont , l'*Arsenic* , le *Cobalt* , le *Bismuth* , l'*Antimoine* , & le *Zinc*.

Le demi-métal fluide , (qu'il soit vierge , ou révisé du *Cinabre*) est le *Mercure*.

Les demi-métaux , tels que la nature les présente , sont , ainsi que les métaux , rarement dans leur état de pureté ou de régule ; ils sont toujours alliés à d'autres substances métalliques , ou adultérés par des matieres minéralisantes , qui sont le *soufre* & l'*arsenic*. Voyez ces mots.

A l'égard du *Mercure* , les Chymistes sont aussi embarrassés que les Naturalistes , sur le rang qu'il doit tenir parmi les minéraux ; il n'a pas la malléabilité naturelle , ni la fixité , ni la solidité des métaux : le défaut de ces propriétés le rapproche des demi-métaux. Il est , comme eux , susceptible de la plus grande volatilité ; d'un autre côté , il n'est point combustible , il est fluide habituellement : ce n'est que par le mélange qu'on le rend solide , ou par un froid excessif & artificiel qu'il devient malléable : d'où l'on peut déduire que le *Mercure* est unique de son espece. On cite tous les jours la description d'un nouveau demi-métal , dont M. Cronstad a fait mention dans les Mémoires des Savans de Suede en 1751 : mais cette substance métallique est encore trop peu con-

nue , pour en pouvoir dire quelque chose de certain.
Voyez les mots MINÉRAUX & MINES.

DEMI RENARD. Nom que les François de l'Amérique donnent au Didelphe ou Philandre , animal d'Afrique & des deux Indes. *Voyez DIDELPHE.*

DEMOISELLES MOUCHES. Sous ce nom on comprend , 1°. les Demoiselles qui ont été des *Formica-leo* : 2°. ces jolies petites mouches , qui dans leur premier âge ont été des vers à six pieds nommés *petits lions* ou *lions de pucerons* , parcequ'ils se nourrissent principalement de ces insectes , si tranquilles & si peu capables de se défendre contre eux : 3°. les Demoiselles plus généralement connues de ceux qui n'ont pas fait une étude particulière des petits animaux. Comme ces mouches naissent & croissent dans des lieux très différens , & que leur histoire peut intéresser la curiosité & l'instruction du Lecteur , nous ferons des articles séparés de chaque espèce de ces animaux , & nous les ferons passer en revue , chacun dans leurs trois états différens , celui de *ver* , celui de *chrysalide* , & celui de *mouche*.

DEMOISELLES AQUATIQUES, *Libella aut Mor-della*. C'est l'espèce de mouches connue dans presque toute la France , même par les enfans , sous le nom de *Demoiselles* : on prétend qu'elles doivent ce nom à la longueur de leur corps , & à leur taille fine : car l'on ne connoit point de mouches qui aient le corps plus long & plus délié que celui de plusieurs espèces de ces Demoiselles aquatiques : on y compte ordinairement onze anneaux. M. de Réaumur en distingue trois genres : savoir , *Demoiselles* à corps court & applati , *Demoiselles* à tête grosse & sphérique , *Demoiselles* à tête petite & large. M. Linnæus les divise en moyennes , petites , & grandes Demoiselles : ce qui revient à la distinction de M. de Réaumur. Le Naturaliste du Nord en compte quatre espèces dans les moyennes , autant dans les petites , & huit dans les grandes : toutes ont les antennes courtes , la queue fourchue , & la bouche garnie de mâchoires.

*Origine des Demoiselles aquatiques , leur état de
Nymphes & leur Métamorphose.*

Cette mouche naît dans l'eau , & y prend un accroissement complet. Elle commence par être un ver hexapode ou à six pieds : le ver est encore jeune & très petit quand il devient nymphe ; il a déjà la même proportion dans toutes ses parties , qu'il aura étant transformé : ainsi les Demoiselles à corps court , viennent des nymphes les plus courtes , &c.

Les nymphes des trois genres de Demoiselles aquatiques , sont pour la plupart d'un verd brun , souvent salies par la boue qui s'est attachée à leur corps : celles de quelques autres especes qui se tiennent dans l'eau claire , montrent des taches blanchâtres ou verdâtres très joliment distribuées. M. de Réaumur leur a trouvé à toutes , une tête , un col , un corselet , un corps composé de dix à onze anneaux , & six jambes attachées au corselet ; ces nymphes vivent dans l'eau , y nagent avec leurs jambes , & la respirent. M. Poupert croit avoir remarqué que les animaux d'où sortent ces mouches , sont de véritables poissons , & qu'il en a observé les ouies.

Chaque espece de nymphe porte un masque dont la forme est différente : l'une porte un casque , l'autre un masque applati , & la troisieme un masque plat & effilé : toutes ces nymphes vivent dix à onze mois sous l'eau , avant que d'être en état de se transformer en Demoiselles. Les tems les plus favorables à leur métamorphose & à leur accroissement , sont depuis le mois d'Avril , jusques & compris celui d'Octobre ; c'est hors de l'eau que doit s'accomplir la grande opération , qui fait passer l'insecte de l'état de poisson , à celui d'habitant de l'air. Après être resté au bord de l'eau d'où il est sorti , pendant le tems nécessaire pour se bien sécher , il se met en marche , & cherche un lieu où sa transformation puisse se faire commodément ; souvent la nymphe se détermine pour une plante sur laquelle elle grimpe. Après l'avoir parcourue , elle se fixe , la tête en haut , soit con-

tre la tige, soit contre une branche, ou contre **une** feuille : quelquefois elle s'attache contre un brin de **bois** sec. La métamorphose de cette nymphe en Demoiselle, est la même que celle des autres nymphes en mouches, soit à deux ou à quatre ailes : c'est aussi la même que celle des chrysalides en papillons.

Les Demoiselles aquatiques ont quatre ailes très transparentes, semblables à la gaze la plus fine & la plus éclatante, ou à du talc ouvrage. Cette espèce de petite étoffe est argentée ou dorée dans les unes, ornée de taches colorées dans d'autres : ces ailes sont moins grandes que celles des Demoiselles terrestres, cependant les Demoiselles aquatiques volent beaucoup plus, & avec plus de grâce : on diroit qu'elles planent comme un oiseau, en un mot elles ne sont pas obligées de lever leurs ailes aussi haut, ni de les faire descendre aussi bas que les Demoiselles terrestres, dont le vol est lourd, & semble n'avancer qu'au moyen de grands battemens d'ailes.

DEMOISELLE DU FORMICA-LEO, *Libella gracilis*. Mouche qui a été *Formica-leo*, & qui est d'un genre différent de celui des Demoiselles qui aiment à voler le long des rivières. Quoiqu'elle ait des ailes plus longues & plus larges que son corps, son vol a quelque chose de pesant, & le cede beaucoup en agilité au vol des Demoiselles les plus communes. Mais avant de parler de cette jolie mouche, considérons la au berceau & avec son masque, c'est-à-dire, dans l'état de *Formica-leo*.

Fourmi-Lion ou Formica-Leo.

Il n'y a gueres plus de soixante ans qu'on a observé cet insecte, & les particularités qui l'ont rendu célèbre. Le nom de *Formica-leo* (Lion des fourmis) qui lui a été donné d'abord par les François, a été généralement adopté, & ce nom lui convient d'autant mieux, que malgré la ruse dont cet animal se sert pour détruire les insectes, il paroît se plaire davantage à attrapper des fourmis : il en est le lion & l'ennemi le plus redoutable.

Description du Formica-Leo.

Le Fourmi-lion est un ver hexapode, c'est-à-dire, qui a six pieds, & de ceux qui doivent se transformer en une mouche à quatre ailes. Il est de la longueur d'un cloporte commun; il est plus large, a une tête assez longue, & le corps arrondi en s'allongeant vers la queue, la couleur est d'une espèce de gris sale marqueté de points noirs; les six jambes qui soutiennent le corps, l'élevent peu: on remarque trois parties distinctes dans la longueur de cet animal, le corps, le corselet, & la tête. Le corps est la partie la plus considérable: on y compte onze petits anneaux membraneux: avec la loupe, on y apperçoit un nombre de poils noirs & courts, & des houppes disposées en fils qui sont les organes de la respiration de l'insecte. Son corselet est court & étroit: la première paire de jambes y est attachée, les deux autres paires le sont aux deux premiers anneaux du corps: au dessus de sa tête est une espèce de col, dont la position la lui fait remuer en tous sens. Sa tête diffère du commun des insectes; elle est plate & plus large à son bout extérieur, que par tout ailleurs. M. de Réaumur y a remarqué deux bouches ou trompes placées aux deux extrémités en manière de cornes: elles sont destinées à pomper le suc du corps des insectes dont le Formica-leo se nourrit. Ces trompes lisses en apparence, sont écailleuses, mobiles, dures, longues de deux lignes, & peuvent aller à la rencontre l'une de l'autre, comme font les dents des chenilles & de plusieurs autres insectes. Le Formica-leo a vers la base de ses cornes deux petits yeux noirs, très vifs, qui lui font appercevoir le moindre objet. Les autres animaux ont reçu des ailes ou du moins des pieds pour s'avancer sur leur proie; celui-ci ne fait que fuir ou marcher à reculons par petites secousses; il ne court point après sa proie, il mourroit plutôt de faim que de faire un pas vers elle, il faut que sa proie vienne le trouver, il a le secret de la faire tomber dans une embuscade qu'il lui dresse: c'est l'unique moyen qui lui ait été donné pour vivre: c'est toute sa science, mais elle lui suffit.

*Description de la fosse du Formica - Leo , & Ruses
de cet insecte pour se nourrir.*

Lorsque le Formica-leo veut attrapper les insectes , il se place ordinairement sous le pied d'une vieille muraille , pour être à couvert de la pluie , dans des terrains secs & composés de grains fins. Quelquefois il fait ses trous sous un arbre planté dans un sol aride & grainelé , alors le pied de l'arbre lui sert de mur , & la pluie ne peut renverser son ouvrage : il est essentiel que le terrain soit un sable sec & mobile pour obéir à ses efforts. Quand il veut creuser la fosse où il prend son gibier , il commence par courber son derriere qui est en pointe , & il l'enfonce comme un soc de charrue en labourant le sable à reculons : c'est ainsi qu'il trace à plusieurs reprises & à petites secousses un sillon circulaire , dont le diametre se trouve toujours égal à la profondeur qu'il veut donner à sa fosse. Sur le bord de ce dernier sillon , il en creuse un second , puis un troisieme , & enfin d'autres toujours plus petits que les précédens : il s'enfonce de plus en plus dans le sable qu'il jette avec ses cornes sur les bords , & même beaucoup plus loin , en marchant toujours en arriere sur une ligne spirale ; à mesure qu'il s'enfonce , ses coups de tête réitérés jettent le sable hors du cercle , & en vuident peu à peu le dedans. Sur dans ses opérations , il décrit un cercle parfait & trace une volute sans compas. Il donne à la pente du terrain qu'il creuse , la plus grande roideur qu'il est possible , sans en attirer l'éboulement. Sa fosse ressemble assez bien à un cône renversé , ou plutôt au dedans d'un entonnoir.

Quand le fourmi-Lion est nouvellement éclos , la fosse qu'il fait est fort petite ; mais il l'aggrandit en proportion de son accroissement , jusqu'à lui donner plus de 2. pouces de diametre à son ouverture , sur autant de profondeur. Lorsque son ouvrage est fini , il se met en embuscade , en se cachant tout en bas sous le sable , de maniere que ses deux cornes embrassent justement le point qui termine le fond de l'entonnoir. Le voilà jour & nuit en vedette ; & pour lors malheur au cloporte , au puceron ;

à la fourmi, & à tout insecte, mal-avisé, qui vient roder sur les bords de ce précipice, que le Fourmi-Lion n'a fait en pente & dans le sable, que pour faire rouler en bas tous ceux qui s'y présenteroient.

C'est principalement sur la fourmi, que le Formica-Leo fonde sa cuisine : elle n'a point d'ailes pour se tirer de ce trou ; des insectes ailés y périssent aussi par l'adresse du Chasseur. Dès qu'il est averti par la chute de quelques grains de sable qu'il y a une capture à faire, il se retire quelque peu, & ébranle, par son mouvement, le pied du sable qui s'éboule aussi-tôt, & roule jusqu'au fond, en entraînant sa proie. Si cette proie est agile, si elle remonte vite ; & sur-tout si elle a des ailes, le Fourmi-Lion fait partir, à diverses reprises, quantité de sable qu'il lance plus haut qu'elle ; c'est une grêle de pierres pour un animal tel qu'un moucheron ou qu'une fourmi. Aveuglé & accablé de la sorte par un déluge de pierres qui pleuvent de toutes parts, & entraîné par la mobilité du sable qui s'écroule sous ses pieds, l'insecte, quel qu'il soit, tombe entre les deux serres de son ennemi, qui les lui plonge dans le corps, l'attire violemment sous le sable & en fait son repas. Il n'y a que les insectes trop gros, & ceux dont la peau est trop dure pour être percée avec ses cornes qu'il laisse en liberté. Quand il ne reste plus que le cadavre, il se garde bien de le laisser chez lui : un tel aspect pourroit empêcher de nouvelles visites. Pour s'en débarrasser, il l'étend sur ces cornes ; & d'un mouvement brusque, il le jette à plus d'un demi-pied du bord de sa fosse. Si sa fosse est un peu dérangée par cette expédition ; si elle s'est remplie, & que l'ouverture, étant devenue trop grande pour la profondeur, il n'y ait pas assez de pente, il retravaille le tout : il arrondit, creuse, évacue, & enfin se remet à l'affût pour une seconde capture.

Le Fourmi Lion fait voir combien la patience & la ruse sont nécessaires dans le métier de Chasseur. Cet animal passe quelquefois les semaines & les mois entiers sans remuer ; & ce qui est plus étonnant, sans manger.

Sa sobriété est telle, qu'on en a vu vivre plus de six mois dans une boîte exactement fermée, où il n'y avoit que du sable : néanmoins, pour ne pas être exposés à

un jeûne trop rigoureux , ils savent placer leur trou dans des lieux fréquentés par les insectes.

Métamorphose du Formica-Leo en Nymphe.

Les *Formica-Leo* naissent en été ou en automne , & se transforment une ou deux années après ; quelquefois plutôt , d'autrefois plus tard. Quoi qu'il en soit , quand le Fourmi-Lion est parvenu à un certain âge , & qu'il veut se renouveler pour paroître sous sa dernière forme , alors il ne fait plus de fosse ; mais il se met à labourer le sable , & à y tracer une multitude de routes irrégulières : ce qu'il fait apparemment pour se mettre en sueur ; après quoi , il se cache sous le sable , comme dans son tombeau. La sueur qui lui sort de tout le corps , réunit , peut-être , tous les grains qu'elle touche. Peut-être aussi le Fourmi-Lion attache-t-il tous ces grains avec un fil gluant , & qu'il s'en forme ainsi une croute qui le couvre de toutes parts. Qu'on se figure une petite boule de cinq ou six lignes de diamètre , sous laquelle l'animal conserve encore la liberté de se mouvoir. Mais il ne se contente pas d'une muraille toute nue , qui le morfondroit , il fait un autre usage de son fil , qui est beaucoup plus délié que celui du ver à soie , & qu'il file à-peu-près comme fait l'araignée. Il attache ce fil à un endroit ; puis le mene à un autre , & cela en tous sens : ses fils sont croisés & recroisés , & même collés les uns sur les autres : il tapisse & drappe tout l'intérieur de sa retraite d'une très belle étoffe , qui est comme satinée & de couleur perlée. Dans cet ouvrage ; toute la propreté & la commodité sont pour le dedans ; il ne paroît au-dehors qu'un peu de sable. On confond le logis du Fourmi-Lion avec la terre voisine ; par là il se met à couvert de la recherche des oiseaux mal intentionnés : il gagne à être oublié ; il vit en repos ; au lieu qu'il seroit perdu , si des dehors plus éclatans attiroient les yeux sur lui.

Il demeure enfermé de la sorte six semaines ou deux mois , quelquefois plus ; dans ce tems de repos , sa tête est entre ses jambes. Quand il est tems de changer de figure , il se défait de ses yeux , de ses poils , de ses pattes , de ses cornes , & de sa première peau. Toute sa

Dépouille se retire au fond de la boule comme un chiffon. Il reste de lui une Nymphé ou une forme de vermisseau, qui a d'autres yeux, d'autres pattes, d'autres entrailles, & quatre ailes membraneuses; le tout empaqueté sous une pellicule qui paroît n'être autre chose qu'une liqueur desséchée, comme il arrive à tous les papillons, lorsqu'ils se défont de la dépouille de ver, pour devenir chrysalide.

Métamorphose du Formica-Leo Nymphé, en Mouche ou Demoiselle.

Dans l'état de Nymphé ou de Vermisseau, l'animal n'a pas plus de trois lignes de long. Il paroît alors avoir, comme nous venons de le dire, quatre ailes membraneuses, six pieds, deux grosses cornes ou antennes molles & creuses; deux yeux noirs & deux tenailles en forme de scie, qui lui servent de dents. Ce Vermisseau reste encore quelque tems dans sa petite retraite, avant que de paroître sous une nouvelle & dernière forme. Le tems de l'entière métamorphose étant arrivé, les membres du nouvel animal ont acquis la consistance & la vigueur nécessaires: il veut sortir de sa loge; il déchire la tapisserie de sa chambre, & perce en rond la muraille de sa maison avec ses dents, qui sont toutes semblables à celles des sauterelles: il fait effort; il élargit l'ouverture; il passe la moitié du corps; il sort enfin. Son long corps, qui est replié circulairement comme une volute, & qui n'occupe pas plus de trois lignes d'espace, se développe, s'étend, & acquiert en un instant quinze à seize lignes de long. Ses quatre ailes, qui étoient serrées à petits plis, & qui n'occupoient dans l'étui, où elles étoient emboîtées, que l'espace de deux lignes, se défroncent, & en deux minutes deviennent plus longues que le corps. Enfin le chétif Fourmi-Lion devient une grande & belle mouche, appelée *Demoiselle*, qui, après avoir été quelque tems immobile, & comme étonnée du spectacle de la nature, secoue ses ailes, & va jouir d'une liberté qu'elle n'avoit pas connue dans l'obscurité de sa vie précédente. Avec les lambeaux de la première nature, elle a quitté en même tems sa

pesanteur , sa férocité , & ses inclinations sanguinaires : tout est nouveau en elle : on n'y apperçoit plus que gaïeté , qu'agilité , que noblesse & dignité.

Si l'on considère le fourreau membraneux , qui n'est plus ni vermisseau vivant , ni destiné à devenir mouche , on reconnoîtra que cet étui est transparent , qu'il y a des cornes ou antennes , des yeux , des dents , des aîles , des pieds , &c. , qui étoient les fourreaux de semblables parties de la Demoiselle ; on reconnoîtra aussi qu'elle en est sortie par une crevasse qui s'est formée sur son dos proche de la tête.

La Demoiselle commence à sortir de sa coque dans les premiers jours de Juillet. Lorsqu'elle marche , elle porte ses aîles en forme de toit au-dessus du corps , lequel est alors entièrement caché. Son corps est grisâtre ; chaque anneau est bordé d'un peu de jaune ; les aîles sont une espèce de gaze presque blanche. On remarque six ou sept petites taches brunes sur chacune des supérieures , & trois ou quatre sur chacune des inférieures.

A en juger par la force de leurs dents & les différens accompagnemens de leur bouche , ces mouches sont autant *Graminivores* , qu'elles étoient *Carnivores* dans leur premier âge sous la forme de *Formica-Leo*. Les femelles ont besoin d'être fécondées peu de tems après leur transformation. M. de Réaumur croit que le nombre de leurs œufs est petit ; mais la grosseur en est assez considérable : ils sont cylindriques , un peu courbés , la coque en est dure & un peu rougeâtre. Les meres pondent ces œufs un à un dans un terrain sablonneux ; où , dès que le petit *Formica-Leo* est éclos , il se fait une fosse proportionnée à son corps , & en peu de tems il devient chasseur.

Les mâles sont plus petits que les femelles. Ces *Demoiselles* n'ont pas les petits yeux disposés en triangle sur la tête , comme plusieurs mouches & les Demoiselles les plus communes.

DEMOISELLE DU LION DES PUCERONS. C'est une très jolie mouche , dont le corps est fort long & semblable à celui des longues mouches , nommées aussi *Demoiselles*.

Comme ces mouches viennent de vers métamorphosés & nommés *Lions de Pucerons*, nous croyons devoir commencer par donner l'histoire de ces vers.

Description du Lion des Pucerons.

Le Lion-Puceron est un ver à six jambes, qui est l'ennemi des Pucerons, d'où on l'a appelé *Petit-Lion* ou *Lion des Pucerons*. Ce petit animal a des cornes semblables à celles du *Formica-Leo*, avec lesquelles il suce les Pucerons. Comme il peut marcher en avant avec assez de vitesse, il va à la chasse : ces caractères le distinguent essentiellement du *Formica-Leo*, qui ne marche qu'à reculons, & qui est un chasseur permanent. Le corps du Lion-Puceron est allongé & applati. L'endroit où il a plus de largeur est auprès du corselet ; de-là jusqu'au corselet, il se retrecit insensiblement, de façon que le bout du derriere est pointu. Le corselet est court & porte la première paire de jambes ; les deux autres paires partent des deux premiers anneaux du corps. Quand le *Lion-Puceron* marche, il recourbe le bout de son derriere, & s'en sert de manière qu'il lui tient lieu d'une septième jambe : le dessous de son corps est tout ridé & sillonné.

Cette description convient à trois genres de *Lions-Pucerons*, qui diffèrent entr'eux ou par des mamelons, ou par des aigrettes composées de dix à douze poils, ou par les couleurs différentes, soit rouges, soit citrines, ou enfin par les diverses grandeurs. Nous en pourrions dire encore quelque chose à l'article des diverses mouches.

Quand un de ces vers a saisi un Puceron, il le suce en un instant, Le *Lion-Puceron* est, en naissant, extrêmement petit ; cependant en moins de quinze jours, il acquiert à-peu-près toute la grandeur à laquelle il peut parvenir. Lorsqu'un de ces vers peut attraper entre ses cornes un autre ver de son espèce, il le suce aussi impitoyablement que si c'étoit un Puceron.

Métamorphose du Lion-Puceron en Nymphe.

Au bout de quinze à seize jours de vie, cet animal se

prépare à la métamorphose. Il se retire de dessus les feuilles peuplées de Pucerons, & va se mettre dans les plis de quelques autres feuilles ; ou bien il se fixe dans quelqu'autre place qui lui a paru commode. Là il file une boule d'une soie très blanche, dans laquelle il se renferme à la maniere des chenilles dans leurs chrysalides. Les tours du fil qui composent cette coque, sont très serrés les uns contre les autres ; & ce fil étant fort par lui-même, le tissu se trouve très solide. Les coques des plus grands de ces insectes ne sont pas plus grosses qu'un pois. Peu de tems après que cette coque est finie, ce petit Lion se transforme en Nymphe.

*Métamorphose du Lion - Puceron Nymphe, en
Demoiselle.*

La transformation en Nymphe du Lion-Puceron étant arrivée, cet animal devient, après sa dernière métamorphose, une fort jolie mouche. Cette mouche du Lion des Pucerons, a des aîles plus amples que celles des Demoiselles du Fourmi-Lion : elle les porte aussi tout autrement. Quand elle est en repos, ces aîles forment alors un toit, au-dessous duquel le corps est logé. Ces aîles sont plus délicates que la gaze même, & l'on peut lire facilement au travers. Ce tissu est d'un verd tendre & éclatant ; quelquefois il paroît avoir une teinte d'or. Le corselet de ces mouches est aussi de ce même verd ; mais ce qu'elles ont de plus brillant, ce sont deux yeux gros & taillans, placés chacun sur un côté de la tête. Ils sont de la couleur du plus beau bronze rouge.

Ces mouches font leurs œufs sur les feuilles du sureau : elles les attachent au moyen d'une matiere visqueuse, propre à être filée. On prendroit alors ces feuilles pour être chargées de fleurs, ou pour des plantes parasites. C'est dans ces œufs, soutenus en l'air, que se forme l'insecte : il perce, par la suite, sa coque, & descend sur les feuilles, où il trouve des Pucerons qui deviennent bientôt sa proie. Un Savant avoit fait graver dans les Ephémérides d'Allemagne, des feuilles de sureau, chargées de ces œufs, qu'il avoit pris pour de petites fleurs très singulieres, & dont l'origine lui paroissoit très
difficile

difficile à expliquer. Feu M. de Réaumur, dont la sagacité ne laissoit rien échapper, dévoila la véritable nature de ces fleurs prétendues.

Remarques sur les Demoiselles.

En général les *Demoiselles* ont une grosse tête en comparaison de leur corps, & elle ne tient à la poitrine que par un filet fort menu : elles ont, comme les autres mouches & les papillons, des aîles supérieures & des aîles inférieures. Il y a des *Demoiselles*, qui, dans leurs momens de tranquillité, les tiennent toutes quatre appliquées les unes contre les autres ; d'autres laissent voir leurs quatre aîles, en les tenant un peu écartées les unes des autres, un peu élevées au dessus du corps.

Dès que les *Demoiselles*, de quelque genre & de quelque espèce que ce soit, ont leurs aîles suffisamment affermisses, elles prennent l'essor comme les oiseaux de proie, & pour la même fin. Elles doivent passer une partie de leur vie, au milieu des airs : elles y font cent tours & retours pour y découvrir des insectes aîlés, plus foibles qu'elles, & dont elles s'emparent. Les mâles ont encore un autre objet dans leurs courses. C'est de trouver des femelles, auxquelles ils puissent s'unir : leurs amours, & la manière dont ils s'y prennent pour perpétuer leur espèce conjointement avec leurs femelles, méritent d'être connues.

Depuis le printems jusques vers le milieu de l'automne, on les voit dans les prairies bordées par une rivière ou par un ruisseau ; les unes posées sur des plantes, les autres volant en l'air ; & parmi ces dernières, on en remarque qui volent par paires singulièrement disposées : le bout du corps de celle qui est antérieure, est posé sur le col de la postérieure ; toutes deux, également amoureuses & animées des mêmes desirs, volent de concert, & elles ont alors le corps étendu en ligne droite. L'antérieure est le mâle, qui, avec les crochets qu'il a au bout du derrière, tient la femelle saisie par le col, & la conduit en ravisseur, où il lui plaît d'aller : celle-ci paroît se laisser conduire volontiers,

puisqu'elle agite ses ailes pour aller en avant, comme elle feroit si elle étoit entièrement libre.

Les parties propres au mâle, sont tout autrement placées dans le corps des Demoiselles, que dans celui des autres mouches. M. de Réaumur a reconnu cette partie masculine sous le corps, près de sa jonction avec le corselet, c'est-à-dire aux premiers anneaux. Il a observé jusqu'à divers petits maneges qui précèdent l'accouplement de ces mouches, dont le détail a été décrit par M. Homberg (Voyez les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, année 1699, pag. 145.) Cet Auteur, en faisant connoître le bizarre accouplement des Demoiselle, qui sont, dit-il, des deux sexes tout à la fois, & qui en font les fonctions en même tems, nous fait voir combien la nature est féconde & inépuisable en inventions pour parvenir à ses fins.

Les Demoiselles sont des insectes fort vifs; les couleuvres, dont elles sont ornées, servent à distinguer le caractère dominant du sexe: les plus petites sont ordinairement les mâles; celles qui habitent les prairies & qui s'y font remarquer par leur belle couleur bleue, s'accouplent avec des Demoiselles d'un verdâtre doré, & avec d'autres purement grisâtres. Les femelles pondent leurs œufs réunis en grappe; quelquefois elles les déposent un à un.

DEMOISELLE DE NUMIDIE, OU GRUE DE NUMIDIE. Oiseau ainsi nommé des anciens Naturalistes, de ce qu'il vient de cette Province de l'Afrique, & parce qu'il a certaines allures qui semblent imiter les gestes d'une femme qui affecte de la grace dans son port & dans la maniere de marcher.

La *Demoiselle de Numidie* est rare: son plumage est gris & plombé, & comme bleuâtre: elle a sur la tête des plumes élevées en forme de crête, longues d'un pouce & demi; les côtés de cette crête sont noirâtres. On remarque au coin de chaque œil un trait de plumes blanches & déliées, qui passe sous l'appendice, & qui lui forme des éminences ou des especes de grandes oreilles. Le devant de son col a des plumes noires plus déliées encore qui pendent sur l'estomac avec grace; ses

Jambes sont couvertes d'écailles ; ses ongles sont noirs & médiocrement crochus ; la plante de ses pieds est picotée comme du chagrin. On a vu quelques-uns de ces oiseaux à la Ménagerie de Versailles. *Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris, tome 3, partie 2.*

DEMOISELLE. Petit poisson épineux ou armé d'aiguillons, qui se trouve aux Indes Orientales. On lui a donné le nom de Demoiselle, à cause des bandes transversales de différentes couleurs, les plus belles & les plus vives, qui ornent sa robe. Dans les uns le ventre est jaune, le dos est orné de bandes rouges, & les côtés le sont de lignes bleues ; dans d'autres de la même espèce, la tête est rouge & la bouche bleue, le corps chargé de taches violettes, quelquefois blanchâtres, mêlées de noir : les aiguillons de ce poisson sortent de la queue & des nageoires.

On donne aussi le nom de *Demoiselle monstrueuse* au poisson appelé *Marteau*. *Voyez ce mot.*

DEMOISELLE. Petit poisson de la Côte de Genes & d'Antibes. *Voyez GIRELLA.*

DENDERITES. Communément on donne ce nom à des pierres qui portent l'image des végétaux & des animaux.

Tout le monde connoît cette espèce de peinture naturelle, ces jeux de la nature dont toutes les variétés ont beaucoup de convenances entr'elles par les ramifications, &c. elles sont couchées à plat dans l'intérieur d'une fente de pierre, ou formées sur des plans réguliers dans l'endroit de la fracture de la pierre : souvent ces peintures sont aussi correctes que si c'étoit le pinceau du plus habile Artiste qui les eût tracées. Ce sont autant de mignatures naturelles, que M. Pluche a nommées *Dendrophores*, mais que M. Linnæus a mises au rang des pétrifications qui imitent la Peinture. On présume qu'elles ont été formées par des fluides chargés de minéraux, différemment colorés & comprimés entre deux surfaces, de la même manière que le broyeur de couleurs en produit, lorsqu'il enlève à plomb la molette de dessus la matière broyée. La seule difficulté, est que dans la nature l'écartement ne peut se faire d'une manière uniforme dans les plans immobiles des Denderites ; cependant toutes ces arbori-

sations partent des fentes dont la direction est souvent parallèle entre elles : souvent ces mêmes fentes , en gardant ce parallélisme , coupent le plan , tantôt obliquement , tantôt à angles droits : ce qui est cause que le moindre coup de marteau fait communément découvrir dans le sein d'une pierre des Denderites disposées en tout sens.

On appelle *Pierres herborisées* les Denderites qui représentent des végétaux , & *Zoomorphites* celles qui portent l'image des animaux : on en fait des tableaux , avec ou sans pièces de rapport , & qui sont des plus agréables , quand les pierres , qui leur servent de toile , peuvent souffrir le poli.

Aux yeux d'un Physicien , il ne doit pas paroître étonnant qu'un fluide comprimé ait formé , en s'extravaçant & en se desséchant , des figures qui ont un certain rapport soit avec des corps naturels , soit avec des produits de l'art : ce fluide peut représenter des espèces de figures humaines sur des pierres accidentellement taillées , sculptées & gravées par la nature. Le hasard & les circonstances locales peuvent occasionner des bizarreries dans la conformation des corps pierreux , de même que dans la cristallisation des sels.

Quant aux noms qu'on donne aux pierres figurées , tout dépend de la fiction & d'une imagination vive qui se plaît dans le merveilleux. Le Naturaliste voit sur les belles agates herborisées qui viennent de Moka , des buissons , des terrasses , des côteaux , des vergers , des bocages , des forêts de plantes épaisses , des vaisseaux : on voit aussi sur quelques morceaux de marbre de Florence , des bustes , des ruines d'architecture , des lointains , des nuages , un ciel , un crépuscule , ou une aurore , &c.

Comme ces sortes de pierres figurées , ou jeux de la Nature , ont de tout tems été recherchées par les Curieux , l'on doit être moins surpris , si tant d'auteurs Physiciens ont écrit sur les *Denderites*. Pline , Aldovrande , Kircker , Boccone , Agricola , Ferrante Imperati , ont presque tous prétendu que la formation des arbuttes figurés sur la pierre , est due à certaines exhalaisons d'une matière minérale colorée , qui s'est infiltrée dans le sein de la terre , & jusques dans les moindres interstices des pierres. Tel est le sentiment des anciens & de bien des mo-

Dendres. Il seroit ridicule de remonter à l'époque du déluge universel, pour amener des plantes étrangères, dont le dépôt sur les pierres, leur auroit donné ces sortes d'empruntées. Les Denderites, quoique régulières en apparence, diffèrent cependant des véritables impressions de plantes, en ce qu'elles paroissent toujours sans racines, sans feuillages reconnoissables, sans fruits, ni graines apparentes : elles représentent presque toutes des parties de peupliers, des ifs, des Picea ou des mélèzes. Mais l'illusion cesse lorsqu'on les compare avec les corps naturels ; elles ne sont au fond que des figures, des images, des apparentes, des ombres de végétaux. *Voyez* les savantes dissertations sur les Denderites des Docteurs Scheuchzer & Salerne, & de M. l'Abbé de Sauvage.

DENDROITES, Dendroïtes. On donne ce nom à toute espèce de fossille qui est ramifiée, ou qui a des branches comme les arbres ; telle est la *mine d'argent ramifiée*, &c. on les appelle aussi *Dendromorphes*.

DENDROPHORE ou DENDROPHYTE. *Voyez* DENDERITES.

DENTAIRE, Dentaria. Plante qui croît aux lieux montagneux & ombrageux, & dont on connoît quatre espèces.

La première pousse, de sa racine écaillée ou dentée & blanchâtre, une tige haute d'un pied, qui porte sur une côte sept feuilles oblongues, pointues, verdâtres & dentelées tout au tour, rudes au toucher : les fleurs naissent attachées à des pédicules, semblables à celles du Géroslier, blanchâtres, & disposées en croix : à chaque fleur succede une silique remplie de semences rondes.

La seconde espèce diffère de la précédente par sa petitesse & par les fleurs purpurines : elle porte cinq feuilles.

La troisième, outre les siliques, pousse entre les aisselles des feuilles certains tubercules écaillés, noirâtres & de mauvais goût : ces tubercules sortent de petites racines, qui en se détachant de dessus la plante, tombent dans la terre, & produisent chacune une nouvelle plante dentaire : elle porte sept feuilles.

La quatrième espece , a des fleurs de couleur herbeuse & d'un goût fort mordicant , elle porte neuf feuilles.

Toutes les dentaires sont carminatives & vulnéraires : on emploie les deux premières intérieurement , & les deux autres extérieurement.

DENTAIRE OROBANCHE, *Dentaria orobanche*. Plante qui croît sous les arbres & aux lieux ombrageux : on en distingue trois especes.

La première pousse de sa racine tuberculeuse & dentée , une tige haute d'un pied , grosse comme le petit doigt , ronde , fragile , & pulpeuse ; elle n'a point de feuilles , mais il naît à leur place certaines oreillettes membraneuses. Ses fleurs sont en tuyaux , évasées , & d'un pourpre mêlé de blanc : il leur succede des fruits gros comme de moyennes cerises , renfermés à moitié dans un calice velu ou feuillu : chaque fruit contient un nombre de petites semences rondes & noirâtres : toute la plante a un goût aqueux , un peu amer & acerbe.

La seconde espece est plus petite , & ses fleurs sont moins nombreuses : sa tige est transparente.

La troisième espece est une plante basse , pleine de suc ; ses fleurs sont petites , un peu semblables à celles de l'orchis : sa racine est rampeuse & blanche.

On a vu de grands succès de ces plantes pour les ulcères du poulmon , pour les hernies & la colique.

DENTALE, *Dentalium*. Petit coquillage univalve , non contourné , de l'ordre ou famille des *Tuyaux de mer*. Voyez ce mot. Sa figure est conique ; il est étroit , long , cannelé & courbé , blanc , quelquefois verdâtre par la partie la plus renflée. On le trouve sur les côtes d'Angleterre , & quelquefois sur celles de Normandie. On nomme les Dentales fossiles *Dentalites*. Quelques auteurs rangent avec ces corps , les *Lituites* ou Tuyaux cloisonnés. Voyez **ORTHO CERATITES** ; ils y rapportent aussi les *alvéoles* ou *noyaux* de ces fossiles , lesquels sont faits comme des paquets de verres de montre empilés , & formant un cône tronqué , & qui appartiennent à des vermiculeux testacés & cloisonnés.

DENTALE, *Dentex*. On donne ce nom à un poisson du genre des *Sparcs* , qui sorti de l'eau , s'agite &

Palpite toujours ; il vit proche des rivages autour des rochers dans la Méditerranée : il ressemble un peu à la Dorade par la figure , les nâgeoires , les aiguillons , les écailles & la couleur qui tire entre le rouge & le blanc. Ses écailles sont légèrement tachetées : il a quatre dents à chaque mâchoire qui se distinguent parmi les petites. Le Dentale de la mer Baltique devient plus grand que celui de la Méditerranée : ce poisson étant petit , est le *Synagris* de bien des auteurs , & quand il est devenu très grand , c'est le *Synodon*.

DENT DE CHIEN , *Dens canis*. Plante que l'on cultive quelquefois dans les jardins , & qui croît aux lieux montagneux : on en connoit de deux especes.

La premiere , pousse de sa racine oblongue , charnue , fibreuse , & faite en dent de chien , deux autres feuilles marbrées & rampantes à terre , semblables à celles du lys des vallées. Il s'éleve d'entr'elles un gros pédicule , rouge , portant une belle fleur à six feuilles , recoquillées vers le haut , & marbrées , ayant en leur milieu six étamines purpurines : à ces fleurs succede un fruit marbré , arrondi & relevé par trois petits angles , renfermant dans trois loges des semences oblongues & jaunâtres.

La deuxieme espece a des feuilles plus longues & plus étroites , la fleur plus grande , & la racine plus grosse.

On ne se sert que des racines de ces plantes pour amollir & résoudre les tumeurs.

DENT DE LION ou **PISSENLIT** , *Dens leonis*. C'est une plante basse très commune dans tous les environs de Paris , & que l'on cultive aussi dans les jardins ; elle a une racine laiteuse , de la grosseur du petit doigt ; ses feuilles sont oblongues , médiocrement larges , découpées comme celles de la chicorée sauvage , & couchées sur terre : il s'éleve d'entr'elles des pédicules longs d'une palme , ronds , nuds , fistuleux , tendres , un peu velus , rougeâtres , quoiqu'empreints d'un suc laiteux , soutenant en leur sommet une belle fleur composée de demi-fleurons jaunâtres , d'une odeur assez agréable ; à cette fleur succedent des graines rougeâtres , garnies d'aigrettes , & disposées en rond ; ces semences tombent

dans leur maturité, & elles sont emportées par le vent: on appelle *Tête de Moine* la couche chauve, qui reste après la chute de la fleur.

Toutes les parties de cette plante sont ameres, un peu astringentes, & remplies d'un suc laiteux: on ne fait usage que de la racine & des feuilles: elles sont estimées, comme les autres clicoracées, vulnéraires, fébrifuges & apéritives, propres dans les obstructions du foie & du mesentere, & dans toutes les especes de jaunisse. Au printems, on mange aussi les feuilles tendres du Pissenlit en salade.

DENTS FOSSILES ou **PÉTRIFIÉES**, *Dentes fossiles*. On donne ce nom à toutes sortes de dents d'animaux, tant quadrupedes, que poissons, & qui sont improprement connues sous les noms de *Dent de serpent* ou *Glossopetre*, *Bufonite* ou *Crapaudine*, & *Yvoire fossile*. Voyez ces mots.

DENTELAIRE, *Dentellaria*. Plante qui croît aux pays chauds de l'Europe; sa racine est fort fibreuse, & pousse plusieurs tiges cannelées à la hauteur de deux pieds ou environ, ses feuilles sont dentelées & semblables à celles de la Conyse: ses fleurs, de couleur purpurine & échancrées, se changent chacune en une capsule qui contient une semence pointue comme un grain de seigle & farineuse. Cette plante est estimée propre à guérir les cors des pieds, & les durillons qui se forment proche le fondement en allant à cheval: sa racine est salivaire & imprime une couleur plombée aux dents.

DEPONE. Nom d'un grand & rare serpent du Mexique, orné de taches différemment colorées. Sa tête est extrêmement grande & garnie de mâchoires, armées, tant en haut qu'en bas, de dents longues, tranchantes, & affermies dans leurs alvéoles, comme dans le brochet. Parmi ces dents, on en distingue dans la mâchoire supérieure, deux principales, qu'on peut nommer défenses, & que n'ont point les serpens, même plus grands. Ces défenses ne sont point cachées dans un fourreau situé le long de la mâchoire, mais dans le râtelier. Ses yeux sont si gros & si grands, qu'ils lui donnent un aspect horrible. Quoique les écailles de son front soient arrangées avec beaucoup

d'art , on remarque avec plus de plaisir encore la grande & double chaîne d'écailles qui tapissent son dos , & dont les bouts sont joints ensemble en maniere de bouclier. Les côtés sont ornés & armés tout à la fois d'écailles quadrangulaires ou rhomboïdales , marbrées de vastes taches sphériques ; celles du ventre sont transversales , amples , paillées & relevées d'une moucheture roussâtre : ces taches ornent également la queue qui est grêle , longue & pointue. Ces sortes de serpens , sont saisis de frayeur à la vue d'un homme ; ils sont attaqués d'une espece singuliere de poux qui se fourrent entre leurs écailles , les mordent , & les désolent.

Ces Poux , qui en général sont le fléau des serpens , ont six pieds en devant , cachés sous la tête , & leur derriere est casqué comme une tortue.

DÉPOUILLE DE SERPENT , *Senetta Anguim*. On donne ce nom à la peau que le serpent quitte quand il mue : on la trouve , tantôt entre les pierres , tantôt dans des trous en terre , quelquefois sous des racines d'arbres : on se servoit beaucoup autrefois de cette vieille peau de serpent pour les douleurs des oreilles , des dents , & des yeux : on la faisoit infuser. Quelquefois encore les femmes enceintes en portent sur les reins pour empêcher l'avortement , & aux cuisses pour faciliter l'accouchement : tant est grand le préjugé !

DERBIO. Voyez GLAUCUS.

DERMESTES. On donne ce nom à un genre d'insectes coléopteres , qui sont des *Scarabées dissequeurs* , & dont le caractère est d'avoir les antennes en forme de massue , & à feuillets posés transversalement. Les Naturalistes connoissent dix-sept especes de cet insecte , qui toutes , sont le fléau des peaux des animaux , soit à poil , ou à plume , ainsi qu'on l'observe dans les cabinets des Curieux , où l'on garde des animaux empaillés , ou conservés autrement que dans les liqueurs.

DESTRUCTEUR DES CHENILLES. Goëdard donne avec raison ce nom à un ver qui a au-devant de la tête deux pinces , qui étant ferrées , forment un anneau , & dont il se sert pour attrapper adroitement les chenilles par le ventre , en sorte qu'elles y demeurent attachées.

Ce ver est d'un beau jaune luisant, & est si bien armé, qu'il peut aisément nuire à toutes sortes de chenilles. Quand il a blessé avec ses cornes une chenille, celle-ci se tourmente fort & s'élance de tous côtés, pendant que le ver demeure tout étendu, comme s'il étoit mort : on remarque qu'après que le ver l'a quittée, l'endroit où il l'a pincée, s'enfle aussitôt, ce qui paroît être l'effet d'une sorte de venin qu'il jette.

Le Destructeur des chenilles souffre aisément le froid, il se retire dans la terre : si on le jette au feu, il produit une flamme semblable à celle que produit l'huile qui brûle. Ce ver ne vit guères plus de deux jours ; après la métamorphose, il devient un animal ailé garni de deux crochets, dont il se sert pour percer les œufs des fourmis & des taupes-grillons, dont il est avide. On l'appelle alors *Mange-œufs de Grillons* ; mais ce petit animal, ennemi de presque tous les insectes, tombe à son tour dans les pièges du Taupe-Grillon qui le dévore.

DÉVORANTE. *Voyez* MOUCHE DÉVORANTE.

DEZ FOSSILES, *Tessera badenses vel fossiles*. On les trouve à quelques pieds de profondeur dans la terre près de Zurzach & de Bade en Suisse. Ces dez sont en tout semblables à ceux dont nous nous servons aujourd'hui ; ils sont seulement plus petits ; il y en a qui semblent être d'os, d'autres de bois, & d'autres de terre cuite. Scheuchzer & Altman ont démontré que ces dez sont l'ouvrage de l'art, qu'ils servoient autrefois pour jouer, & qu'ils sont marqués pour cela. Le lieu où on les trouve, fait soupçonner qu'il peut y en avoir eu autrefois une fabrique, ou qu'ils y ont servi à l'amusement des Légions Romaines qui ont séjourné dans ces contrées, & qui ne jouoient alors qu'avec des poignées de dez : ces prétendus dez fossiles ont été tellement recherchés, & deviennent actuellement si rares, que quelques ouvriers de ces lieux-là les ont contrefaits pour attrapper l'argent des Voyageurs curieux.

DIABLE DE JAVA ET DE TAVOYEN. *Voyez* à l'article LÉZARD ÉCAILLEUX.

DIABLE DE MER. C'est notre macreuse, dont le plumage est tout-à-fait noir, à l'exception d'une tache blanche sur la tête. *Voyez* MACREUSE. On donne aussi

Le nom de *Diable de mer* au *Pêcheur marin*, *Rana piscatrix*; poisson cartilagineux que Rondelet a nommé *Galanga*. Voyez ce mot.

DIABLE DE MER. Les Pêcheurs des côtes d'Afrique donnent ce nom à un monstre qu'ils prennent quelquefois, & dont on voit la dépouille dans les cabinets des Naturalistes. Cet animal a environ quatre pieds de long & un pied d'épaisseur; son dos est orné d'une bosse armée d'aiguillons semblables à ceux des Hérissos; sa peau est noirâtre, dure, & inégale comme celle des chiens de mer; sa tête est plate, garnie de petites bosses, entre lesquelles on voit deux yeux noirs qui sont fort petits; sa gueule qui est extraordinairement fendue, est armée de plusieurs dents fort aiguës, dont il y en a deux de crochues, comme celles d'un sanglier. Cet animal a quatre nageoires & une queue assez large, & fourchue par le bout: on prétend que ce qu'il lui a fait donner le nom de *Diable*, ce sont deux petites cornes noires assez pointues qu'il a au-dessus des yeux, & qui se recourbent sur son dos, comme celles du Belier. Sa chair est un poison qui provoque des vomissemens & des défaillances qui causeroient bientôt la mort, si on n'y remédioit par quelque antidote.

On trouve encore une autre sorte de *Diable de mer*, dont la chair n'est pas si vénimeuse, mais qui n'est pas moins hideux à voir, quoique la figure en soit différente. Les plus grands n'ont gueres qu'un pied de longueur & autant de largeur. Quand ils veulent, ils s'enflent tellement, qu'ils paroissent aussi ronds qu'une boule: ils ont en petit les mêmes yeux & les mêmes dents que l'espece précédente, avec une seule corne; leur queue est faite comme une rame: ils ont une forte nageoire sur le dos, & une autre sous le ventre. On leur remarque aussi deux fausses pattes ou nageoires sur les côtés; chacune d'elles a huit doigts, munis d'ongles assez piquans. Leur peau est hérissée comme celle du requin, excepté sous le ventre, où elle est racherée & comme ondulée de noir.

Sur la côte d'Or & sur la côte d'Yvoire, en Afrique, on trouve une espece de raie, que les Habitans appellent aussi *Diable de mer*. Ce poisson est long de vingt-

cinq pieds , & large de dix-huit , sur trois d'épaisseur : ses côtés sont garnis d'angles saillans , aussi durs que la corne , & dont les coups sont très dangereux. Sa queue est longue comme un fouet , & armée d'une pointe assez redoutable. Le dos est armé de pointes longues de deux pouces , & aiguës comme des clous : sa tête , qui est jointe immédiatement au corps , est garnie de dents plates & tranchantes. Pour rendre cet animal plus inévitable , la Nature lui a donné quatre yeux : il en a deux près du gozier , qui sont ronds & fort grands ; deux autres sur la tête vers les côtés , mais plus petits. A chaque côté du gozier , il y a trois cornes de longueur & d'épaisseur différentes : celle du milieu , au côté droit , est longue de trois pieds , sur un pouce & demi de large : celle du milieu , du côté gauche , est plus petite : heureusement que ces cornes sont flexibles , & peuvent nuire difficilement. La peau de cet animal est rude & sèche comme celle du requin. Sa chair est coriace & de mauvais goût : son foie donne de fort bonne huile.

Le Diable de la mer Méditerranée , se nomme *Baudroye* : il ressemble beaucoup à la première espèce dont nous avons parlé. Sa gueule énorme est garnie de dents comme celle du requin. Son gozier ou l'œsophage , en est aussi garni de plus petites : il semble sortir du fond une espèce de bourelet épineux.

DIABLE DES PALETUVIERS. Dans l'Isle de Cayenne on donne ce nom à une espèce de Corbeau aquatique , dont le plumage est d'un bleu noirâtre.

DIABLOTINS. Oiseaux de la Dominique & de la Guadeloupe , où ils viennent , depuis le mois de Septembre jusqu'en Novembre , s'accoupler , pondre & élever leurs petits : ils sont de la grosseur d'une poule & de la forme d'un canard ordinaire. Leur plumage est noir , mêlé de blanc ; leurs jambes sont courtes ; leurs pieds sont palmés , & cependant armés d'ongles longs & crochus ; leur bec est semblable à celui des oiseaux du genre des Corbeaux : ils ont des yeux à fleur de tête , & voient admirablement bien la nuit ; mais ils voient si peu dans le jour , que quand ils sont surpris par la lumière , hors de leur retraite , ils heurtent contre tout ce qu'ils rencontrent , & enfin tombent à terre. Ces animaux sont

Perçellens pêcheurs de nuit, & repairent toujours deux à deux, vers les montagnes : ils s'y tiennent dans des trous comme des lapins ; c'est-là qu'ils pondent, couvent & élèvent leurs petits.

Dans le mois de Mars, on trouve dans les trous la mère avec ses deux petits, qui sont couverts d'un duvet épais & jaune, tel que celui des oiseaux. Ces petits sont en état de s'envoler vers la fin de Mai : tous reviennent régulièrement en Septembre. Leur chair est noirâtre & un peu huileuse ; d'ailleurs elle est fort nourrissante.

DIAMANT, *Adamas*. C'est la pierre précieuse la plus pure ; la plus dure, la plus pesante & la plus diaphane ; étant polie, c'est la plus brillante de toutes les pierres & de toutes les cristallisations.

Le Diamant a naturellement dans sa miniere primitive, qui est une matrice sablonneuse, quelquefois argilleuse & noire, une cristallisation, tantôt octaèdre, en pointe ; & tantôt cubique. Tous les Diamans du commerce sont bruts, arrondis, & couverts d'une croûte grislâtre, qu'ils ont acquise par les frottemens répétés, en roulant & tombant en cascades avec les torrens.

Le Diamant se divise par tablettes, à l'aide d'un instrument pointu : il est vitreux dans ses fractures : il est ordinairement sans couleur, & d'une dureté si considérable, qu'on ne le peut user qu'avec la poudre d'*égri-fée*, qui provient de l'écorce des autres Diamans noirs entiers. Cette pierre précieuse résiste à la lime, & acquiert la propriété de reluire dans l'obscurité, soit en la frottant contre un verre dans les ténèbres, soit en l'exposant quelque tems aux rayons du soleil, soit en la faisant chauffer fortement dans un creuset, ou en la plongeant dans de l'eau chauffée au degré moyen de l'ébullition. Le Diamant, comme la plupart des pierres transparentes, a la propriété d'attirer (immédiatement après avoir été frotté) la paille, les plumes, les feuilles d'or, le papier, la soie & les poils ; mais il n'a pas la propriété de résister à la violence de toutes les especes de feu, sans en être altéré. Des expériences faites en dernier lieu à Florence, & dont on trouve le détail dans

la nouvelle édition françoise des Œuvres de Henckel in-4^o, démontrent que le Diamant est altérable au feu solaire, au point d'y disparaître; tandis que le Rubis y résiste & ne fait que s'y amollir.

Le Diamant bien examiné n'est peut-être qu'un cristal très pur, qui, pendant sa cristallisation qui s'est opérée avec lenteur, a acquis une figure régulière, une grande dureté, une pesanteur spécifique considérable, en un mot une belle eau ou transparence: mais il faut la réunion d'un trop grand nombre de circonstances, pour que la Nature nous offre beaucoup de beaux Diamans; c'est pourquoi nous voyons plus de cristaux de Roches ou des Diamans pleins de défauts, que de Diamans parfaits. Les défauts les plus ordinaires du Diamant, sont les *Points* & les *Gendarmes*: on appelle *Points* de petits grains blancs & noirs; & *Gendarmes* des grains plus grands, en façon de glaces. Ces défauts sont, ou naturels, ou artificiels; *naturels* quand l'éclat interrompuprovient de l'arrangement des parties constituant, qui ont été brusquées dans leur coagulation; *artificielles*, lorsque les Diamans ressetent mal, à cause des gerçures ou étonnemens produits par des contre-chocs.

Les Lapidaires, dont le talent est de tailler & de polir ces pierres, retranchent au besoin les endroits défectueux, & en font des tablettes ou des pendeloques: ils appellent *Diamant rose*, le Diamant taillé à facettes par-dessus, & plat par-dessous: ils nomment *Diamant brillant*, celui qui est taillé à facettes par-dessous comme par-dessus.

Un beau Diamant est d'autant plus estimé, qu'il a moins de défauts, & qu'il a plus de hauteur & de fond: le prix en est souvent arbitraire; tout dépend de la fantaisie, de la mode & des moyens: cependant on estime leur valeur, dans le commerce, par *Karats*. Chaque *Karat* équivaut à quatre grains dans un très petit Diamant; mais si la pierre pèse plusieurs grains ou karats, ce tarif cesse, & la différence en est très grande, puisque le *Karat* peut être estimé pour trente-deux grains, & même pour soixante-quatre.

Les meilleures mines de Diamans & les plus riches,

~~font~~ dans les pays de Golconde & de Visapour, dans les Etats du Grand Mogol, à cent milles de Masulipatan. Tout le monde connoît de nom le Diamant qui orne le Trône du Prince qui y regne : ce Diamant, qui pèse deux cent soixante-dix-neuf Karats & demi, a été estimé, par Tavernier, près de douze millions. Le Diamant du Duc de Toscane pèse cent trente-neuf Karats & demi, & sa valeur est de deux millions 608335 liv. Les Diamans du Roi de France ; l'un appelé le *Sancy*, pèse cent vingt-six Karats, & a coûté 600000 liv. ; l'autre, nommé le *Régent*, pèse cinq cens quarante-sept grains, & a coûté deux millions & demi ; mais on l'estime à cinq millions. On trouve encore des Diamants à Bengale, à Borneo, à Bishnagar, à Malacca, en Arabie. Ceux de Portugal viennent de la riviere de Melho-verde, dans le Bresil : ceux du Canada ne sont que des cristaux.

DICTAME BLANC ou FRAXINELLE, *Fraxinella*. Cette plante vient d'elle-même dans les bois du Languedoc, de la Provence & de l'Italie : elle n'est pas de la famille du *Dictame de Crète*, dont nous parlerons ci-après.

Le Dictame blanc ou Fraxinelle, a des racines branchues, fibreuses, de la grosseur du doigt, d'où sortent des tiges rougeâtres, qui croissent à la hauteur d'un pied & demi, rondes, velues & remplies de moëlle ; garnies de feuilles luisantes, d'un verd clair, fermes, crenelées & de la forme des feuilles de frêne ; ce qui a fait donner le nom de *Fraxinelle* à cette plante. Ses fleurs naissent aux sommités des tiges ; elles sont belles, grandes, disposées en maniere d'épi, composées chacune de cinq feuilles, de couleur purpurine, d'une odeur approchant de celle du bouc. A cette fleur succede un fruit composé de plusieurs graines, qui contiennent de petites semences pointues, noirâtres & luisantes.

Les extrémités des tiges, & les calices des fleurs, sont couvertes d'une infinité de vésicules pleines d'huile essentielle, comme on peut l'observer facilement à l'aide d'un microscope : elles répandent, dans les jours d'été, des vapeurs éthérées, inflammables, & en telle abondance, que si l'on place au pied de cette plante une bou-

gie allumée , il s'éleve tout-à-coup une grande flamme ; qui se répand sur toute la plante.

En Médecine , on ne se sert que de la racine mondée de *Fraxinella* : elle est employée dans les médicaments cordiaux , sudorifiques & hystériques : elle est très utile contre les poisons & les blessures faites avec des armes empoisonnées , même pour l'épilepsie.

DICTAME DE CRÈTE , *Dictamnus cretica*. Ce Dictame est une espece d'origan , fort agréable à l'odorat & à la vue , & qui croît en Candie , sur le *Mont Ida* , d'où on nous l'apporte sec. Cette plante croît aussi d'elle-même dans les fentes des rochers de la Grece : elle a des racines brunes & fibreuses , des tiges dures & lanugineuses , hautes de neuf pouces , un peu purpurines & rameuses. Les feuilles naissent deux à deux aux nœuds des tiges : elles sont arrondies , longues d'un pouce , verdâtres , & couvertes d'un duvet épais & blanchâtre. Leur odeur est agréable & pénétrante , mais leur saveur est très âcre. Ses fleurs naissent dans des épis grêles & écaillés , de couleur violette ou purpurine en dehors. Chaque fleur est en gueule , portée sur un calice en cornet , cannelé & contenant quatre graines arrondies très menues.

De tous tems les Médecins ont recommandé l'usage des feuilles odorantes de Dictame pour provoquer les regles , & pour la sortie du fœtus & de l'arrière-faix.

DICTAME FAUX , *Pseudo-Dictamnus*. Est une plante que l'on cultive dans nos jardins , & qui a un certain rapport avec le vrai Dictame de Crète. Sa racine est menue , ligneuse & fibrée : ses tiges sont grêles , nouées , velues , blanchâtres ; ses feuilles lanugineuses ont quelque ressemblance avec celles du Dictame vrai. Ses fleurs sont en gueule , verticillées , de couleur purpurine , & découpées par le haut en deux levres : il leur succede des semences oblongues. Toutes les propriétés de cette plante sont les mêmes que celles du vrai Dictame ; mais beaucoup inférieures.

DIDELPHE , *Didelphis*. Petit animal quadrupede , grand comme un lapin , qui se trouve dans les deux Indes & en Afrique : c'est le Rat des bois de la Louisiane & de Surinam , nommé *Loir sauvage* de l'Amérique
par

par M. Gautier , & *Philandre* par bien des Savans.

On connoît plusieurs especes de *Didelphes* ou *Philandres* : leur caractère est d'avoir la gueule bien fendue , dix dents incisives à la mâchoire supérieure , huit à l'inférieure , & des dents canines & molaires , très blanches , & dont le nombre varie. A chaque pied , qui est semblable à celui des singes , ils ont cinq doigts onguiculés , & dont le pouce est très distinct. Ils s'appuient sur le talon en marchant. Leur queue est semblable à celle du Rat , mais plus ou moins longue , chauve à son extrémité. Ils ont les oreilles minces comme celles de la Chauve-souris , la tête comme celle du Renard , & un museau garni de deux larges narines.

Ces animaux ont été décrits par divers Auteurs , sous les noms de *Rat du Bresil* , *Opassum* , *Manicou*. M. Brisson , d'après qui nous avons assigné au *Didelphe* les caractères précédens , donne neuf especes de *Philandres*.

Dans quelques-unes de ces especes , les femelles ont à la partie inférieure du ventre , auprès des jambes de derrière , un petit sac ou manchon fourré & détaché , dont l'ouverture a environ trois pouces & demi ; dans lequel sont renfermées leurs mamelles , & où elles mettent leurs petits nouvellement nés.

Toutes les especes de *Didelphes* ont les pattes de derrière moins bien organisées ou plus mal faites que les antérieures : ils s'assieient aisément sur leur cul , & peuvent faire mille singeries avec leurs pattes : ils grimpent à merveilles sur les arbres , & ne se nourrissent souvent que de feuilles , de fruits & d'écorces de certains arbres : il est difficile d'en élever en Europe.

M. Gautier , dans ses Observations d'Histoire Naturelle , dit avoir apperçu sous la peau du ventre d'une femelle *Didelphe* le sac dont nous avons déjà fait mention : c'est , dit-il , une espece de manchon détaché , & d'une forme singulière , bien fourré en-dehors & en-dedans , où l'on pourroit enfoncer le poing : il l'a pris d'abord pour une piece rapportée ; mais l'ayant examinée de près , il a vu que c'étoit une poche naturelle. Nous avons eu occasion de faire les mêmes observations dans nos voyages.

La femelle de cet animal est avantagée de ce **sac** par la nature, pour satisfaire à l'amour extraordinaire qu'elle a pour ses petits, qui naissent nus & pelés, les yeux clos, & par conséquent dans le besoin d'être secourus. La mere les soigne elle-même, ne les quitte pas, les caresse sans cesse, les nourrit, les met dans sa poche ou dans son manchon pour les réchauffer : elle les porte par-tout avec elle, sans les exposer à l'air & au froid. Elle les allaite à l'entrée de ce berceau portatif avec ses mammellons, rangés exprès pour la commodité de ces petits marmots, à l'endroit qu'il faut & à leur portée. La mere les fait sortir de tems en tems, surtout quand il pleut, pour les laver ; elle les essuie ensuite avec ses pattes, les leche & les remet promptement dans sa poche : quelquefois elle les expose au soleil, quand il fait beau ; & lorsqu'ils ont les yeux ouverts, elle les amuse, elle danse avec eux, les agite, leur apprend à marcher ; mais aussi-tôt qu'ils sont assez forts pour chercher leur nourriture, elle feint de les chasser, pour les exciter à se passer des soins maternels ; cependant elle les suit de loin & veille à leur conduite ; & si par hazard le moindre bruit l'avertit de quelque danger, elle court aux uns & aux autres, les met tous dans sa poche, & les emporte dans un endroit plus sûr & plus tranquille. Elle ne voit aucun mâle jusqu'à ce que la petite famille soit en état de s'approvisionner, de pourvoir à tout, en un mot de se passer entièrement de son secours ; elle ne la quitte qu'après mille caresses & mille gambades.

Les mâles sont des infideles, des libertins, qui courent les champs, & cherchent pendant ce tems là de bonnes fortunes : cependant comme à femelles égales ils préfèrent celles qu'ils ont épousées les premières, ils délaissent leur conquête passagere, & reviennent à leurs premières femelles dès qu'elles sont débarrassées de toutes les attentions qu'elles donnent à leur petit ménage.

DIGITALE, Digitalis. Cette plante, qu'on nomme aussi *Gands de Notre-Dame*, croît sans culture aux lieux pierreux & sablonneux, sur les montagnes, ou avec culture dans les jardins des environs de Paris, &c. sa racine est fibreuse & amere ; sa tige est haute de deux à trois

pieds, grosse comme le ponce, velue, rougeâtre & creuse; les feuilles sont en quelque façon semblables à celles du bouillon blanc, d'un goût amer; les fleurs sont en grand nombre, de couleur purpurine & diversifiée, fort agréables à voir, percées dans le fond, & évasées par l'autre bout, presque semblables à un dé à coudre. A ces fleurs succèdent des fruits oblongs, velus, qui sont des coques divisées chacune en deux loges, remplies de semences menues, un peu anguleuses & roussâtres.

La Digitale est émétique: le peuple de Sommerfet en Angleterre se fait vomir & se cause quelquefois des super purgations avec la décoction de cette plante, qui est d'ailleurs détersive & laxative: les fleurs de cette plante, bouillies dans le saindoux, font une pommade excellente pour les maladies scrophuleuses. Il y a un ancien proverbe en Italie qui dit que la Digitale guérit toutes les plaies: *Aralda che tutte piaghe salda.*

DINDON. Voyez COQ-D'INDE, à l'article COQ.

DIPSADE, *Dipsas*. Serpent de la Lybie & de la Syrie, des plus dangereux, & qui, selon Kolbe, a environ trois quarts d'aune de longueur: il est fort gros au bas de la tête, & cette grosseur va toujours en diminuant jusqu'à la queue; son col est assez long; le corps est blanc, moucheté de taches rousses & noires; la queue est très mince.

Les *Dipsades* naissent plus abondamment en Afrique & dans l'Arabie que par tout ailleurs: elles habitent les lieux maritimes, & se retirent toujours dans les terres salées. Ce serpent est très agile quand il s'agit d'attaquer sa proie; sa morsure est si venimeuse, qu'elle enflamme tout-à-coup le sang, & qu'elle cause une soif dévorante à ceux qui en sont atteints. Lucain, dans sa *Pharsale*, rapporte qu'Aulus Tuscus, l'un des soldats de Caron, fut mordu d'une *Dipsade*, & qu'il ne pût éteindre sa soif brûlante, ni avec l'eau, ni avec son propre sang. Tels sont les effets de la morsure de la *Dipsade*: d'abord on paroît comme immobile ou paralytique, le ventre devient enflé, souvent on perd connoissance: on ne peut rendre l'eau ni par la bouche, ni par les urines, ni par les sueurs: le poil tombe ensuite; les démangeaisons

font violentes , le ventre se lâche , & le malade termine ses douleurs par la mort qui lui arrive. Il n'y a point d'autre remède que d'appliquer sur-le champ le feu à la partie blessée & la scarifier , puis employer de puissans vomitifs & sudorifiques , & faire manger abondamment de la viande salée. Si l'on a été mordu au bras ou à la jambe , il faut promptement faire une forte ligature au-dessus de la plaie , pour empêcher le poison de faire du progrès ; ensuite on doit user des moyens prescrits.

DISSEQUEUR ou SCARABÉE DISSEQUEUR. *Voyez DERMESTES.*

DODO. Est le Cygne capuchonné. *Voyez au mot CYGNE.*

DOGLINGE. Est une espèce de Baleine , qui ne se rencontre que dans la baie de Qualhoë , dépendante des Isles de Feroë , où l'on fait la pêche des plus belles Baleines. *Voyez au mot BALEINE.*

Le Doglinge a cela de singulier , que non-seulement sa chair est de mauvais goût , mais encore son lard ; & que si quelqu'un en mangeoit , ce lard pénétreroit à travers les pores de la peau avec l'humeur de la transpiration , & communiqueroit à la chemise une couleur jaune & une odeur fétide : cette graisse est si pénétrante , qu'elle transude à travers les tonneaux où on la met : aussi les Pêcheurs font peu de cas de cette Baleine.

DOGUE. Est un chien de la grande espèce , qu'on apprivoise facilement , & dont on se sert pour garder les maisons , ou pour combattre contre les taureaux & autres bêtes : on nomme *Doguins* les Dogues de petite espèce. *Voyez ces mots à l'article CHIEN.*

DOIGT MARIN ou MANCHE DE COUTEAU. *Voyez COUTELIER.*

DOMPTE-VENIN , *Asclepias*. Cette plante , que les Espagnols nomment aussi *Vince-toxicum* , a une racine très-fibrée. De la racine , il sort plusieurs tiges à la hauteur de deux pieds , rondes , pliantes , nouées , serpentantes , & qui s'attachent quelquefois aux plantes voisines : ses feuilles naissent opposées deux à deux , & ont à peu-près la figure de celles du lierre ; de l'aisselle des feuilles sortent des pédicules divisés en plusieurs autres , qui portent des fleurs blanchâtres d'une seule

pièce, en cloche, & disposées en maniere de rosette : il leur succede un fruit à deux graines membraneuses, oblongues, contenant des semences roussâtres, & garnies d'une aigrette, couchées par écailles, & attachées à un placenta. Cette plante croît abondamment dans le Levant, le Canada & aux environs de Paris.

Les racines du Dompte-venin sont seules d'usage en Médecine : elles sont d'une saveur amere, un peu âcres, aromatiques, d'une odeur à-peu-près semblable à celles du fenouil : le suc de cette racine est limpide. Ses propriétés sont sudorifiques & alexipharmques : elle excite à quelques-uns des nausées & un léger vomissement. Paracelse assure que le vin de Dompte-venin chasse, par la plante des pieds, les eaux qui sont entre cuir & chair.

On se sert quelquefois extérieurement des feuilles & graines pilées de cette plante pour résoudre & mondifier les ulcères fordidés des mamelles. Asclepias fut le premier Médecin qui mit cette plante en usage ; & c'est de là que lui est venu un de ses noms.

DONZELLE, *Donzella*. Petit poisson de rocher, l'un des plus beaux de la Méditerranée : il a sur le dos toutes les couleurs variées de l'arc-en-ciel : son corps est oblong, menu, & gros comme le pouce ; ses écailles sont fort fines, ses yeux petits, la prunelle noire, l'iris rouge, les dents fort blanches, aiguës & crochues : l'anus est au milieu du ventre : il a deux nageoires au dos & au ventre. On en voit beaucoup à Gênes & à Antibes, où ils nagent en troupes, & viennent mordre ceux qui se baignent. On ne les pêche guere qu'à la ligne.

DORADE, *Aurata vulgaris*. Espece de poisson de mer, nommé ainsi d'une ligne de couleur d'or, qui s'étend depuis la tête jusqu'à la queue.

La Dorade est très commune dans les Indes Orientales & Occidentales, en Afrique, le long de la Côte d'or, à Madagascar, à la Chine, au Brésil ; il s'en trouve aussi beaucoup dans la Méditerranée, puisqu'on s'en nourrit communément en Languedoc pendant le Carême. C'est un poisson fort craintif, & à qui le froid est fort contraire ; il est plus grand qu'une très grosse alose, son corps est large & plat, sa queue longue & large : il est couvert d'écailles moyennes de différentes couleurs.

Sorti de l'eau, il a le ventre couleur de lait, les côtés comme argentés, le dos est d'un bleu noirâtre ; mais dans l'eau, il est sans contredit le plus beau poisson de la mer ; il paroît couvert d'or sur un fond verd azuré : ses yeux sont gros, rouges & pleins de feu : ses deux mâchoires se divisent en quatre parties, & sont garnies chacune, indépendamment des dents incisives, canines, & petites molaires, d'une grosse molaire, ronde ou oblongue que l'on enchasse souvent dans de l'or : on leur donne le nom de *Crapaudine*. Voyez ce mot.

La Dorade est le plus léger de tous les animaux qui nagent ; elle est fort vive & gourmande, elle est l'ennemi mortel des poissons volans, elle les chasse avec un tel acharnement, qu'elle se laisse prendre souvent à leur apparence : car il suffit de lier en croix deux plumes de poule ou de pigeon à l'hameçon qu'on laisse traîner à l'arrière du navire. Lorsqu'elle voit ces plumes qu'elle prend pour un poisson volant, elle engloutit l'hameçon qui est recouvert d'un peu de toile blanche, & se prend ainsi en croyant faire elle-même une excellente capture. Sa chair est blanche, ferme, un peu sèche, mais d'un très bon goût.

Quelquefois les Dorades passent dans les lacs qui s'abouchent aux mers ; elles y vivent, mais leur chair y acquiert un goût bourbeux. Leur foie desséché, pulvérisé, & mis dans du vin, est employé pour guérir de la dysenterie.

On prétend que le petit *Poisson d'or* appelé des Chinois Kin-yu, est une espèce de Dorade d'eau douce qu'on nourrit en cette contrée dans de petits étangs très profonds faits pour cet usage, & qui servent d'ornement aux maisons de campagne.

Les plus jolies Dorades Chinoises sont d'un beau rouge, comme tacheté de poudre d'or ou d'essence rouge d'Orient : on en voit aussi d'argentées. On prétend que les premières sont les mâles, & les dernières sont les femelles : on observe à celles-ci des taches blanches au tour des ongles, & de petites nageoires ; l'une & l'autre sont très vives & actives, elles se plaisent à jouer sur la surface de l'eau ; mais elles ont à craindre la moindre impression de l'air, qui les fait bientôt périr. A Peking

où l'on en élève chez les Grands, on ne leur donne rien à manger pendant l'hiver : elles avalent la matière gélatineuse des parois du bassin ; elles se nourrissent aussi de petits vers rougeâtres, qu'elles trouvent dans les racines des herbes qui croissent au fond des étangs. Souvent on les prend pendant cette saison pour les conserver dans des vases de porcelaine plus profonds que larges, mais sans aucune nourriture. En Europe on leur donne un peu de pâte de froment détrempée, des jaunes d'œufs & des limaçons ; au printemps, on les remet dans leurs bassins. Les Grands se plaisent à les élever, à les appeler, & à observer les mouvemens agiles de ces petits poissons, dont la propagation est assez abondante, même excessive, dans la Province de Fokien en Chine, & dans toutes les régions chaudes de cet Empire. On a soin de changer deux fois par semaine l'eau des bassins où l'on tient ce petit poisson, & d'y mettre au fond un pot de terre renversé & percé de trous, afin qu'ils puissent s'y mettre à couvert de la chaleur du soleil : on a soin aussi de jeter des herbes vertes sur la surface du bassin pour en entretenir la fraîcheur & l'ombre qu'ils recherchent volontiers : on ne doit toucher ce poisson qu'avec le filet, ou une truble faite exprès. Si on le touche avec la main, il meurt ou tombe en langueur, le bruit d'un orage, du tonnerre ou du canon, & l'odeur de la poix leur est très préjudiciable. Dans le mois de Mai, lorsque ce poisson a déposé son fray on est attentif à enlever aussitôt celui qui nage sur l'eau, sans quoi, les Dorades le dévoreroient. On le met dans un vase exposé au soleil, jusqu'à ce que la chaleur ait animé les jeunes Dorades, qui paroissent d'abord noires, & qui par degrés deviennent rouges ou blanches, c'est-à-dire, de couleur d'or ou d'argent : ces belles couleurs commencent toujours à paroître par l'extrémité de la queue. Les Chinois font un commerce considérable de ces petits poissons qui sont alors gros comme le petit doigt, mais qui deviennent avec le tems gros comme un hareng. Il y a des Provinces en Chine où l'on ne retire pas le fray de l'étang, mais on y jette des herbes, afin qu'il puisse s'y attacher. Après ce tems, & lorsqu'on s'aperçoit que les mâles cessent de suivre les femelles,

on transporte le poisson dans un autre lieu, & le frai doit rester exposé au soleil trois ou quatre jours; ensuite on en laisse passer quarante ou cinquante, au bout desquels l'eau doit être changée, parceque le frai commence à prendre distinctement la forme de poisson.

La Dorade Chinoise ressemble assez à une petite Brème, sa tête est grosse & assez plate par en-haut, toute unie & sans piquans aux ouies; sa bouche est obtruse, garnie à l'entrée du gozier, & non dans la bouche; de trois fortes dents. Les narines sont remarquables: car elles sont doubles; les yeux sont grands, ronds & élevés, le dos est un peu élevé, le ventre renflé, les écailles grandes, tuilées & disposées par bandes ou lignes droites. Ce poisson a huit nageoires: savoir, une au dos, deux à la poitrine, autant à la partie antérieure du ventre, autant à la postérieure, la dernière enfin est la queue, & elle est la plus grande de toutes; elle est en forme de trident, repliée des deux côtés comme la queue d'une poule, & le poisson peut la lever de la même manière que le Coq d'Inde leve sa queue, lorsqu'il est irrité: la vessie est double comme dans les Ables, les Brèmes, & dans tous les poissons du genre des Carpes, dont il est une espèce. Le boyau est de la longueur du poisson plié en trois, & couvert de graisse. Les trois dents sont placées précisément à l'endroit de la tête où le boyau commence: savoir, deux aux côtés, & une troisième plus pointue que les autres contre le dos. Les principaux caractères, tant intérieurs qu'extérieurs de ce poisson, sont 1°. trois arrêtes renfermées dans la membrane qui couvre les ouies: 2°. les dents qui se trouvent dans le gozier, & non dans la bouche: 3°. la vessie divisée en deux parties inégales: 4°. l'os nasal, qui dans tout ce genre de poissons, ressemble à un pied de vache: 5°. une double nageoire postérieure à côté du ventre: 6°. la nageoire de la queue, fendue en trois, ou en forme de trident: 7°. enfin, une queue qui n'est ni horizontale, comme dans les Cetacées, ni perpendiculaire, comme dans les autres poissons, mais repliée des deux côtés.

La Dorade Chinoise ou Poisson d'or, perd sa belle couleur dans l'esprit-de-vin: elle la conserve un peu

meux, si on veut dessécher peu à peu ce poisson. On peut reconnoître très aisément la figure de ce poisson avec ses couleurs naturelles sur la plupart des vaisseaux de porcelaines de la Chine.

DORÉE ou **POISSON DE S. PIERRE**. Ce poisson a depuis un pied jusqu'à seize pouces de longueur ; sa forme est plate ; sa tête & le dos sont de couleur brune , ses nageoires noires , & ses côtés dorés. Au milieu du corps il a une tache ronde , large d'un demi pouce , ses écailles sont presque imperceptibles : on y distingue une ligne tortueuse de la tête à la queue ; ses yeux sont grands , & au dessus il porte deux aiguillons , dont la pointe est tournée vers la queue ; il a sur le dos dix autres aiguillons de grandeur égale. D'entre deux aiguillons sortent des poils semblables à des soies de cochon , à la racine desquels il y a de petits os , qui ressemblent à des clous à deux têtes , dont l'une est tournée vers la tête , & l'autre vers la queue. Il a , au bas du ventre , une nageoire fournie de cinq aiguillons : le reste du ventre est garni d'os tranchans comme des couteaux : il a quatre nageoires en dessus & en dessous des ouies ; sa queue fait sa dernière nageoire. Sa bouche est fort fendue & ouverte , avec quatre ouies de chaque côté ; ses boyaux sont menus & entortillés les uns dans les autres ; ses œufs sont rouges ; son foie est blanc , sa rate rouge & petite ; la partie basse de son cœur est rouge ; mais le haut & le milieu tirent sur le blanc , ce qui est rare dans les poissons ; sa chair est moins dure que celle du Turbot , d'un bon suc , facile à cuire & à digérer : elle étoit fort estimée des Anciens.

La *Dorée* vit de cadavres & de tout ce qu'elle trouve dans la mer ; elle est peu timide , & habite volontiers les rochers , ou de l'Océan , ou de la Méditerranée : on la nomme *Dorée* à cause de la couleur jaune qu'elle a sur les côtés ; le peuple lui a donné le nom de *Poisson de S. Pierre* , parcequ'il a cru que cet Apôtre avoit pris un tel poisson , par commandement du SAUVEUR , & avoit tiré de sa bouche une piece de monnoie pour payer le tribut , & que l'empreinte de ses doigts avoit formé sur les côtés la tache que l'on y voit.

DORONIC, *Doronicum*. Plante fameuse chez les

Arabes , chez les Grecs & les Botanistes Européens du dernier siècle.

Cette plante , qui croît sur les montagnes en Suisse , proche de Genève , en Autriche , en Stirie , en Provence & en Languedoc , a de petites racines tuberculées , ou comme articulées par des nœuds , représentant , en quelque façon , la figure du scorpion , serpentant obliquement & légèrement fibrées. De ces racines sortent plusieurs feuilles larges , verdâtres , molles & lanugineuses , comme celles du concombre. Sa tige est haute d'environ un pied , cannelée , chargée de duvet , & partagée en un petit nombre de rameaux , qui portent à leur sommet des fleurs radiées , dont le disque est formé de plusieurs fleurons jaunes , & la couronne de demi-fleurons , appuyés sur des embryons & renfermés dans un calice , échancré jusqu'à la base en plusieurs parties. A ces fleurs succèdent des semences noirâtres , menues & garnies chacune d'une aigrette.

On trouve chez les Droguistes la racine séchée & mondée du *Doronic*. Plusieurs Collèges de Médecine l'estiment un poison ; d'autres un contre-poison. Ce qu'il y a de certain , c'est que les animaux à quatre pattes , particulièrement les chiens , meurent inmanquablement sept à huit heures après en avoir mangé. L'illustre Gesner , pour satisfaire le célèbre Mathiole , qui lui disoit , à l'égard des propriétés du *Doronic* , *Quid tentare noceret* ? prit intérieurement deux gros de cette racine : il n'en fut pas incommodé dans le même espace de tems que les animaux dont nous avons parlé ; mais après ce tems , il enfla par-tout le corps , & tomba en foiblesse pendant deux jours : il ne put faire cesser ces symptômes , qu'en prenant un bain d'eau chaude. Cette racine est donc dangereuse , & doit être exclue des cordiaux en Pharmacie.

Les Allemands refuseront de comprendre dans cette teneur le *Doronic* de leur pays , ou l'*Arnica* de Schroder , puisqu'ils en font un grand usage , & qu'ils s'en trouvent bien ; mais ce *Doronic* est différent du précédent. Il ressemble par ses feuilles au Plantain velu : sa racine & ses feuilles sont aromatiques , ainsi que ses fleurs qui sont d'un jaune doré. On les fait bouillir ou infuser

dans de la bierre ou dans du vin , & on l'administre aux personnes qui ont fait des chûtes. Dès qu'on en a fait usage , on ressent de cruelles douleurs ; souvent elle intercepte un peu la respiration ; mais ces symptômes s'appaissent promptement , ou par un flux d'urine , ou par le vomissement , ou par la saignée. La maniere brusque d'opérer de cette espee de Doronic , quoique salutaire aux Allemands , fait soupçonner que ce remede pourroit être fâcheux à tout homme d'un autre pays.

DOTRALE DES ANGLOIS : C'est une espee de *Guignard* ou de *Pluvier*. Voyez ce mot.

DOUBLE C. C'est un papillon fort connu des Naturalistes , ou sous ce nom , ou sous celui de *Delta*. Ce papillon a quatre pieds , les jambes blanches ; les premieres aîles sont en angles , fauves & tachetées de noir ; les secondes aîles sont marquées d'un V blanc : on le trouve sur l'ortie & autres plantes sur lesquelles la Chenille de l'ortie se nourrit.

On donne aussi le nom de *Double W* à un phalene , ou Papillon nocturne , dont les antennes sont blanches & dentelées dans les mâles , & sétacées dans les femelles ; ses élytres sont applaties. La Chenille de ce papillon est d'un verd jaunâtre , & se trouve communément dans les jardins.

DOUBLE MARCHEUR , *Amphisbæna*. On donne ce nom à six especes principales de Serpens , qui ont été nommées *Serpens à deux têtes* , quoiqu'ils n'en aient qu'une , mais à cause de l'égale grosseur de leurs extrémités. En effet , leur queue est obtuse ; tellement arrondie par le bout , & extérieurement si conforme avec la tête , qu'on ne peut à la simple vue discerner , d'une maniere distincte , quelle partie est la tête ou la queue ; c'est la même difficulté qu'on rencontre dans les vers de terre.

L'*Amphisbene* marche en avant & en arriere , comme une écrevisse ou le ver de terre. Il est comme imbécile : il a les ouïes si larges , qu'elles lui couvrent , en quelque sorte , les yeux & le rendent presque aveugle : c'est par la maniere de ramper , tantôt par un bout & tantôt par l'autre , qu'on l'a nommé *Double marcheur*. Les segments des anneaux de cet animal sont semblables à ceux

des vers, Sa queue est très forte : il se nourrit de fourmis, de limaçons, & principalement de vers. Quoique M. Linnæus dise que cette sorte de Serpent manquant de dents canines ou molaires, sa morsure ne doit point être dangereuse ; cependant les Portugais disent qu'il mord d'une manière assez vénimeuse, pour causer d'abord une douleur semblable à la piquûre d'une abeille ; ensuite une inflammation semblable à celle que cause la morsure de la vipere, & enfin qu'il en résulte la mort. Les six especes d'*Amphisbenes* sont :

1°. Celui de Ceylan, qui est couvert de petites écailles rousses, oblongues, jaspées de noir. Les écailles de la tête sont grandes, faites en forme de cœur, & d'un jaune clair. Ce Serpent a un odorat très fin ; ce qui lui est fort utile pour chercher sa nourriture.

2°. Celui d'Amboine, à peau émaillée, d'un rouge clair-cendré, orné de petites raies blanches & irrégulières. Ses yeux sont très petits & couverts d'une membrane : on remarque cet anneau blanc autour de la tête.

3°. Un autre *Double marcheur* d'Amboine, à écailles rouges. On ne découvre dans sa tête ni yeux ni narines ; mais elle est ornée d'une crête brunâtre, tachetée de blanc.

4°. L'*Amphisbana*, qu'on rencontre par toute la terre, & particulièrement dans la Lybie, dont le corps est en partie jaune, en partie rouge, marqueté de blanc ; ses marbrures & sa grosseur varient suivant les divers pays.

5°. Le *Double marcheur* d'Amérique, qui est grêle de corps, long de taille, couvert d'écailles blanchâtres par tout le corps, & qui est orné, par intervalles réguliers, de bandes d'un beau bleu Turquin.

6°. Le *Double marcheur* du Brésil, qui est d'un rouge de corail : on le nomme *Petola*. Ce Serpent est magnifique : il a le corps couvert d'écailles rhomboïdales, qui sont d'un rouge incarnat ; les angles inférieurs des écailles sont vergetés de taches ponceau. Le ventre est d'un jaune safrané : toutes ces écailles jettent un admirable éclat.

On donne encore le nom d'*Amphisbene* à plusieurs autres Serpens, qui sont effectivement des *Doubles mar-*

Reurs & des Serpens aveugles , *Cacilia* , & qui ne diffèrent des précédens que par les couleurs. Les anneaux , qui sont autour du corps & de la queue , sont conformés de même. Nous bannissons tout ce que l'enthousiasme a fait dire de merveilleux aux Voyageurs au sujet des Amphibenes : il suffit d'ouvrir les Ouvrages de Ruisch , de Seba , &c. pour y reconnoître la Fable.

DOUCE AMERE, *Dulcamara*. Cette plante , qui croît au lieux aquatiques , le long des ruisseaux & des fossés , est encore connue sous le nom de *Vigne de Judée* ou de *Morelle rampante* , *Solanum scandens*. Sa racine est petite & fibreuse : ses branches sont grêles , longues de cinq à six pieds , & grimpantes sur les haies ou sur les arbrisseaux. Dans les jeunes branches l'écorce est verte ; dans les vieilles , elle est gercée & cendrée , & d'un goût doux & amer , d'où lui vient son nom de *Dulcamara*. Son bois renferme une moëlle fongueuse & cassante. Ses feuilles sont oblongues , lisses , pointues & rangées alternativement le long des branches ; assez semblables à celles de la Morelle ordinaire , de couleur verte-brune , d'une saveur fade , & d'une odeur narcotique. Ses fleurs sont petites & naissent en bouquet ; d'une odeur désagréable ; mais assez agréables à la vue. Chacune de ces fleurs est une rosette découpée en cinq parties. A ces fleurs succèdent des baies ovales , molles , succulentes , rougeâtres , visqueuses , d'une saveur vineuse , & contenant plusieurs semences applaties & blanchâtres.

Cette plante est diurétique , anodine , dissout le sang extravasé & grumelé dans les viscères , & purge quelquefois violemment par les selles & par les urines qu'elle rend noires. Les Dames de Toscane employoient autrefois le suc des grains de cette plante , pour se farder & pour enlever les taches du visage.

DOUCETTE. Nom que l'on donne , ainsi que celui de *Boursette* , à la *Mâche* que l'on mange en salade. Voyez **MACHE**.

DOUVE. Est une espèce de Renoncule de prés , qui est mortelle à tous les bestiaux , particulièrement aux moutons qui en mangent. Voyez à l'article **RENONCULE**.

DRACONCULE, *Draconculus*. Poisson épineux de la Méditerranée ; que les Languedociens nomment *Poisson lézard*, à cause de sa ressemblance avec le Lézard de terre. Sa tête est aplatie : il rejette l'eau par des trous qui lui servent peut être de uarines. Ses nageoires sont longues & de couleur d'or mêlée d'argent. Sa peau est fine & marquée de différentes couleurs : son ventre est large , plat & blanc : sa chair est semblable à celle des petits Goujons. La dernière nageoire du dos a cinq pointes faites comme cinq épis d'orge ; mais la piquère n'en est pas si dangereuse , que celle de l'Araignée de mer.

DRAGÉES DE TIVOLI, *Confetti di Tivoli*. En Histoire Naturelle , on donne ce nom à des concrétions poreuses , de la nature des *Stalagmites* Voyez ce mot. Les dragées de Tivoli sont de petits grains arrondis , qu'on trouve dans les antres souterrains par tout pays , & notamment aux environs de Tivoli : ils sont blancs , & paroissent souvent comme vernissés.

DRAGON, *Draco*. Il n'est pas encore bien décidé si cet animal , dont il est fait mention dans toutes les langues Orientales , &c existe ou non. Les descriptions ridicules , d'ailleurs si peu constantes , qu'en ont fait la plupart des auteurs , donnent tout lieu de croire que c'est un être imaginaire. Si nous en croyons certains Ecrivains , le Dragon habite par toute la terre , & la manière pompeuse avec laquelle il se présente sur le théâtre des animaux , est digne de curiosité ; il est décrit , tantôt comme un animal à figure humaine avec un beau visage , & qui ne se nourrit que de plantes venimeuses : (tel étoit , dit l'auteur de *natura rerum* , cité par Ruisch , l'animal qui séduisit Adam & Eve) ; tantôt on le représente ayant la figure d'un cochon , le corps menu , le bec fort , les dents de sanglier , & les yeux aussi brillans qu'une pierre précieuse ; tantôt comme un volatil omnithophage , moitié aigle , & moitié louve , & qui est engendré par l'accouplement de ces deux animaux ; tantôt comme un serpent ennemi de l'éléphant , & capable d'infecter par son haleine une très grande atmosphère ; tantôt enfin comme un animal crêté & bigarré , de cent quarante coudées de long , qui ne se couche que sur l'or,

& qui tue par sa vue perçante. Voilà une ébauche du merveilleux qu'on lit dans les auteurs Il paroît qu'il faut ranger le Dragon sur la ligne de l'*Argus* à cent yeux , de l'*Hydre* à cent têtes , & du *Cerbere* , portier de l'Enfer à cent gueules.

Laiſſons de côté toutes ces fables , & expoſons d'après quelques Hiſtoriens ou Voyageurs plus dignes de foi , ce qu'on entend par *Dragons ailés* , & *Dragons de mer*.

DRAGON AILÉ , *Draco volans*. On donne ce nom à une ſorte de lézard ailé comme une chauve-souris , qui a quatre pieds , & qui ſe cache dans des antres. Nicolas Grimmius en a deſſiné un dans les Indes , & il paroît par la deſcription qu'en donne Ray , que c'eſt un lézard volant ; que cet animal ſe perche ſur les branches des arbres fruitiers , & ſe nourrit de fourmis , de mouches , de papillons , & d'autres plus petits inſectes ; mais qu'il ne fait aucun mal , ni aux autres eſpeces d'animaux , ni aux hommes. Il reſte à ſavoir ſi ce lézard volant eſt le même que le ſerpent volant. M. Linnæus croit que le Dragon volant de Seba , eſt le lézard volant d'Afrique.

Selon ce Naturaliſte , le Dragon volant a ſous le gozier deux eſpeces de veſſies jaunâtres , & qui ſ'enflent quand il vole ; ſes ailes ſont composées de ſix rayons , fort ſemblables aux nâgeoires d'une groſſe Perche , & éloignées de ſes bras ; elles ſont attachées à ſes cuiſſes & occupent le côté du bas ventre : il a les pieds garnis de cinq doigts inégaux , & dont les ongles ſont aigus & crochus ; la queue de cet animal paroît comme articulée , & moins longue que ſon corps , elle eſt couverte d'écaillés carinées , imbricées & en forme d'angle : celles du corps ſont obtuſes ; ſa couleur tire ſur le bleu avec des raies noires : ſon col eſt chargé de rugoſités , & d'une eſpece de capuchon cartilagineux , qui fait l'office d'une veſſie aérienne. En effet l'animal peut l'emplir d'air à volonté , ſoit pour ſ'aider à voler , ou pour ſ'empêcher de trop enfoncer dans l'eau ; il peut pareillement en retirer l'air , & ſe plonger ſ'il veut au fond de l'eau ; excepté le capuchon , la tête de ce dragon reſſemble à celle des lézards. Les trous des oreilles

sont ronds & concaves , ceux des narines sont convexes ; on remarque proche des yeux une verrue calleuse , & à côté de la gueule , une crête partagée en quatre : quelques auteurs prétendent que c'est-là le vrai *Basilic*.

Quoi qu'il en soit , Seba dit que cet animal vit également dans l'eau & sur la terre , qu'il peut nager & voler , qu'il arrange , ramasse , ou déploie ses aîles , selon les divers besoins : on voit très peu de Dragons volants en Europe. Nous n'en avons vu qu'un dans tous nos voyages : c'étoit dans un cabinet de curiosités naturelles en Hollande. Seba donne la description de trois espèces différentes , qui se trouvent , dit-il en Amérique & en Afrique.

DRAGON DE MER, *Araneus piscis*. Cet animal qui est la *Vive des François* , est un poisson de mer à nageoires épineuses , que l'on pêche dans la Méditerranée & dans l'Océan. Celui de la Méditerranée n'est pas plus grand que la paume de la main ; celui de l'Océan a jusqu'à la longueur d'une coudée.

Ce poisson est long , & serré depuis la tête jusqu'à la queue : le sommet de sa tête va de niveau avec son dos : sa bouche est fort grande ; étant fermée , elle paroît pointue : la mâchoire inférieure est beaucoup plus longue que la supérieure ; il a une infinité de petites dents , tant aux deux mâchoires , qu'au palais & à la langue : ses deux narines sont placées sur le sommet de la tête , & munies d'un petit aiguillon ; ses yeux sont d'un beau verd , situés aussi sur le haut de la tête , assez voisins l'un de l'autre , & couverts d'une membrane : ils paroissent sortir de la tête ; l'iris est de couleur d'or , les orbites sont grands & munis de deux aiguillons : la membrane des ouies est composée de six arrêtes larges : la couleur du dos est plus obscure que celle du ventre qui est blanche : les nageoires du dos sont sillonnées dans toute leur longueur , & tout le corps est marqué de lignes obliques : l'animal a les flancs serrés , le ventre un peu en forme de faulx , la queue est fourchue , mais étant étendue , elle paroît égale. Ce poisson a en tout huit nageoires , dont deux au dos , autant à la poitrine & au ventre , une à l'anus , & une à la queue.

Toutes ces nageoires , quoique cartilagineuses , sont

très fores , pointues comme une alene , cependant rudes & rameuses depuis le milieu jusqu'au bout. Indépendamment des petits aiguillons que ce poisson porte aux orbites des yeux , il a sur la tête un autre aiguillon fort & pointu.

Ce poisson a communément huit à dix pouces de long , ou la grandeur d'un maquereau ; sa chair est tendre , blanche , ferme , courte , d'un très bon goût , & facile à digerer ; sa peau est dure & sèche. On en pêche beaucoup dans les mois de Juin & de Juillet : lorsqu'il se sent pris , il devient fort agile , & tache de se cacher dans la bourbe.

Les Pêcheurs Hollandois portent au marché une grande quantité de ce poisson ; le peuple de ce pays en fait en partie sa nourriture , & lui donne le nom de *Pieterman* , qui signifie *Homme de pierre* : ils donnent aussi ce nom à tous les poissons armés d'aiguillons. Les mêmes Pêcheurs disent qu'une certaine humeur qui sort des arrêtes tranchantes de la première nageoire du dos de la Vive , est un poison. Cet animal , pour la façon de vivre , & la pointe venimeuse , ressemble assez au Scorpion.

On prétend que les Anciens n'ont nommé ce poisson *Dragon* , qu'à cause de ses grands & beaux yeux , & de la piquure de ses aiguillons , qui est très dangereuse , sur-tout de ceux qui sont au haut du dos : c'est pourquoi les Pêcheurs & les Poissonniers ne manient le Dragon de mer qu'avec précaution , ainsi que les Cuisiniers ; & on le sert sur les tables la tête coupée : ces aiguillons sont la seule défense de la Vive contre les Pêcheurs. S'ils en sont piqués , la partie s'enfle , & la tumeur est accompagnée ordinairement d'inflammation , de douleur & de fièvre. Ces aiguillons n'ont pas même perdu tout leur venin , quand l'animal est mort ; & quand par hazard les Cuisiniers en sont piqués , il leur arrive presque les mêmes accidens , que si l'animal eut été vivant. C'est encore d'après cette singulière propriété , qu'il est ordonné par les reglemens de police aux Pêcheurs & aux Marchands de poisson de les couper.

Selon Lemery , le remede à ce mal consiste à se servir de matieres âcres & volatiles , &c. comme d'esprit-de-vin , d'un mélange d'oignons & de sel , ou bien de la

chair même de la Vive ; selon M. Andry, il faut appliquer sur la blessure le foie écrasé de l'animal même.

DRAGON DE MURAILLE. Les Chinois donnent ce nom à une espèce de lézard qui court sur les murailles ; ils lui ont donné aussi le nom de *Garde du Palais*, ou de *Dame de la Cour*, parceque l'usage des Empereurs Chinois est de faire oindre le poignet de leurs concubines d'un onguent composé de la chair de cet animal & d'autres ingrédients. Cette marque, disent-ils, dure tant que leurs Concubines ne reçoivent pas les caresses d'un autre homme ; mais aussitôt qu'elles oublient leur devoir, le signe de fidélité disparoit, & leur incontinence est découverte.

DRAGON VÉGÉTAL. Arbre des Indes qui porte le *Sang de Dragon*. Voyez ce mot.

DRAGONNEAU. Les Médecins donnent ce nom à un petit animal, qui a la figure & la tortuosité d'un petit serpent ou d'un ver long & large, qui se met entre cuir & chair, particulièrement aux jambes & aux muscles du bras. Ceux qui habitent les pays chauds sont fort sujets à être incommodés de cet animal, qui leur paroît sur-tout sous la peau des côtes.

DRAP D'OR & DRAP ORANGÉ. On donne chacun de ces noms à deux sortes de coquillages univalves, dont le compartiment est ou doré, ou formé de grandes taches & de lignes aurores sur un fond blanc. On apperçoit dans les fascies du Drap d'or une nuance bleuâtre. Selon les observations de M. Adanson, il paroît que ce coquillage est *operculé*, & du genre des *Rouleaux*. Voyez ce mot.

DRAPIER. Voyez MARTINET, PÊCHEUR.

DRAVE, *Draba*. Plante fort commune sur les bords des chemins du Languedoc & des autres pays chauds. On la regarde comme une sorte de *Passerage* : elle est haute d'un pied ; sa tige est ferme, canelée & rameuse ; ses feuilles sont oblongues, grisâtres & dentées ; ses fleurs sont petites, attachées à des ombelles, & disposées en croix. Il leur succède un fruit formé en petit cœur, rempli de semences menues, rousses & âcres. La racine de cette plante est petite, ligneuse & blanchâtre.

La Drave est incisive & carminative.

DROGUIER. Est une collection de différens ouvrages de la nature, dans les trois regnes, *Minéraux, Végétaux & Animaux*. Le Naturaliste, dans ses excursions philosophiques, ramasse toutes les différentes productions naturelles; il les étudie pour les distribuer par classes, ordres, genres & especes; il présente tous ces trésors exotiques ou indigenes à la Pharmacie, à la Chymie, à la Teinture, à la Peinture, à l'Orfèvrerie, à tous les Arts & à toutes les Sciences. C'est dans le cabinet du Naturaliste, qu'on voit les échantillons de ce que les hommes peuvent recueillir, échanger, fabriquer & mettre en œuvre, comme aussi de toutes les falsifications qu'on y peut faire; en un mot, on y trouve la matière du commerce & de l'industrie. Un Droguier bien composé satisfait aux besoins & à l'agrément de la vie, en instruisant des particularités de chaque pays. Tel est le motif qui engage maintenant les Grands à avoir des Droguiers. M. l'Abbé Pluche dit à ce sujet, que plus les Princes possèdent les détails de ces sortes de collections, plus ils se montrent au fait des intérêts & des travaux de la société qu'ils gouvernent.

DROMADAIRE. Voyez au mot CHAMEAU.

DRONTE. Espece d'Autruche des Indes Orientales, qui habite ordinairement dans l'Isle Maurice si renommée par le beau bois d'ébene qui en vient. Cet animal est fort stupide: sa grandeur & sa figure tiennent du Coq d'Inde & de l'Autruche: sa tête est longue, grosse & difforme, couverte d'une peau en forme de capuchon: ses yeux sont noirs & grands: son bec est très long, gros, robuste, pointu & crochu, de couleur d'un bleu pâle: son col est grand, gras & courbé: le corps gros & rond, couvert de plumes grises, comme celui de l'Autruche: ses jambes sont grosses, courtes & jaunâtres: il a quatre doigts & marche lentement: sa chair est grasse, & si nourrissante, que trois ou quatre Drones suffisent pour rassasier cent personnes. On trouve communément des pierres dans l'estomac de cet animal.

DRUSE, Drusen. Nom Allemand, qui signifie *Glande*, & que les Naturalistes François commencent à adopter pour désigner des groupes ou amas de cristallisations,

soit minérales, soit spathiques, &c. qui tapissent les cavités des filons.

Les Mineurs entendent aussi par ce mot, des filons spongieux & dépourvus de la matière métallique, qu'ils ont perdue, soit par l'action d'un feu souterrain, soit par des dissolvans, &c.

DRYINUS. Est un serpent d'Amérique, & qui se trouve aussi aux environs de Constantinople. Il est ainsi appelé du mot grec *Δρύινος*, qui signifie *Chêne*, parcequ'il a la couleur de cet arbre, & qu'il se cache dans le creux du chêne. Ce serpent est de la longueur & grosseur d'une médiocre anguille : il a un regard affreux ; sa tête est fort joliment marquée ; sa gueule est armée de dents pointues ; le dessus de son corps est couvert de grandes écailles, qui vont en rond, dont chacune est barrée de raies rouges. Dès que quelque animal ou quelque homme le touche, il jette une certaine liqueur, extrêmement puante, d'une odeur pareille à celle des tanneries : quand le Dryinus a fait cette évacuation, il est moins dangereux. Il mord ordinairement au talon & au pied : ceux qui en sont mordus deviennent tout défigurés, & meurent en langueur, exhalant de tout leur corps une puanteur insupportable. Le remède à sa morsure est le même que pour celle de la Vipère, c'est-à-dire, l'usage de l'*alkali volatil*. Le Dryinus se retire dans les prés humides, où il se nourrit d'espèces de Sauterelles & de petites Grenouilles.

DUB. Sorte de Lézard, non venimeux, qui se trouve dans les déserts de la Lybie en Afrique : il a un pied & demi de longueur, & trois pouces de largeur. L'eau le fait mourir. Il fait des œufs semblables à ceux du Crapaud. Les Arabes le mangent rôti : sa chair a le goût de la Grenouille. Ce Lézard est fort dispos, & si fort, que lorsqu'il a la tête dans un trou, quoique sa queue demeure dehors, il est impossible de l'en arracher, quelque effort que l'on fasse ; les Chasseurs, pour l'en retirer, sont obligés d'agrandir ce trou avec un hoyau. Au bout de trois jours qu'on l'a tué, si on le met auprès du feu, il remue comme s'il expiroit.

DUC, Bubo. Oiseau de nuit, que Linnæus met à la

tête des oiseaux de proie. On distingue plusieurs especes de *Ducs*, dont le caractere est d'avoir trois doigts en devant & un par derriere ; le dernier est tourné en arriere : la superficie du bec ; depuis la base jusqu'à la pointe, est crochue : les narines sont couvertes de plumes qui ont la rudesse du poil : il n'a point autour du bec le *Cera* de la plupart des oiseaux de proie.

La premiere espece est le *grand Duc* ; c'est une sorte de Hibou, très fort, le plus grand des oiseaux nocturnes, qui fait beaucoup de dégât parmi les Corneilles, & qui l'hiver passe souvent la nuit sur les toits des greniers. Il chasse si adroitement, que sans faire un bruit sensible, il assemble en une nuit une proie très considérable, soit d'oiseaux, soit de petites bêtes à quatre pieds. On en distingue de trois sortes, moins par la taille, qui est égale, que par le plumage, dont les couleurs sont assez différentes. Le premier a la tête comme celle d'un Chat ; son cri semble exprimer un animal souffrant, c'est pour cette raison qu'en France nous l'appellons *Chat-huant* : il a des plumes noirâtres, qui s'élèvent de trois doigts au-dessus des oreilles, & en maniere de cornes. Le deuxieme differe du précédent par ses jambes, qui sont couvertes de plumes duvetées jusqu'à l'extrémité des doigts, qui sont aussi plus petits : tout le champ de son pennage est fauve. Le troisieme a les jambes moins velues, & les serres plus foibles.

Le grand Duc ne fait pas seulement sa retraite dans les sombres cavernes des montagnes & des rochers, mais aussi dans les arbres creux, dans les édifices ruinés & dans les mazures abandonnées, sous les toits des grandes maisons, dans des trous de tours & de murailles, enfin dans des lieux peu fréquentés par les hommes : c'est-là où cet animal dépose ses œufs.

La deuxieme espece est le *moyen Duc*, qui est encore un *Chat-huant cornu* ou *Hibou cornu*. On en distingue aussi de deux sortes ; la premiere a le champ du pennage plus cendré & plus blanchâtre ; l'autre est plus fauve, & d'une couleur de rouille plus lavée : leur tête est charrée & ronde, de même que dans tous les oiseaux qui ne butinent que la nuit : les oreilles sont composées de deux cornes de plume : toute la face, depuis les sourcils jus-

qu'aux naseaux ; & tout ce qui est autour des yeux & du bec , est orné & environné de petites plumes , déliées comme des poils : cette sorte de collet ou de couronnes de plumes est ou fauve ou d'un cendré blanchâtre : les yeux sont grands , la prunelle noire , le tour jaune : le bec , d'un brun noirâtre , mais moins courbé que celui du *Hibou* : les plumes du vol sont grandes & jaspées ; celles de la queue ne s'étendent pas beaucoup au delà du vol : les serres sont longues & robustes , garnies de beaux ongles noirs , aigus & courbés ; les jambes fortes : ceux qui sont jaunés ou fauves les ont , ainsi que les griffes , couvertes de plumes velues jusqu'au-dessus des serres.

La troisième espèce est le *petit Duc* : il est plus petit que le *Hibou* & la *Huette* : il a le plumage , les cornes , le génie & l'inclination du *grand Duc* , dont il ne semble différer que par la petitesse. Le champ du plumage des différentes espèces de *Ducs* est orné de taches assez constantes , la couleur du plumage intermédiaire ne l'est pas moins.

On se sert de cette sorte d'oiseau de proie pour attirer des oiseaux : on le pose sur une perche près de quelque arbre isolé , & voisin d'une fenêtre , d'où l'on tire facilement sur les oiseaux , qui viennent en foule pour faire la guerre à leur ennemi commun.

DURION, *Durio*. Grand arbre des Indes en Malaca , dont le bois est fort & solide , couvert d'une écorce griffâtre , très rameux , & garni de feuilles , larges de deux pouces , & longues de six doigts , fort dentelées , & de couleur rousse : sa fleur est d'un blanc jaunâtre : les habitants l'appellent *Buaa*. A cette fleur succede des fruits gros comme un melon , couverts d'une écorce ferme , sillonnée comme celle du melon , mais hérissée de forts piquans. Ce fruit est intérieurement divisé en quatre cellules , qui contiennent chacune , dans trois ou quatre autres réceptacles , des amandes ou fruits forts blancs , de la grosseur d'un œuf de poule. Ces fruits paroissent d'abord désagréables au goût à ceux qui n'en ont pas encore mangé , & d'une odeur d'oignons pourris , mais après s'y être accoutumé , on trouve que le goût en est exquis. Les Indiens appellent cet arbre *Batan* , & son fruit

Duryaœn. Ils estiment ce fruit apéritif, carminatif & sudorifique. Quand ils craignent d'en avoir trop mangé, ils mâchent du *Bétel*, pour prévenir l'indigestion.

DUTROA. Quelques Auteurs vantent beaucoup sous ce nom une espèce d'herbe de l'Amérique, dont la graine ressemble à celle du melon. On prétend que si on en mêle dans une liqueur, elle cause une joie insensée, qui fait perdre la raison & la mémoire. On prétend que le Dutroa est la même chose que le *Datura*. Voyez ce mot.

DYTISCUS. On donne ce nom à un genre d'insectes, nommés en François *Scarabées d'eau*, dont le caractère est d'avoir le plus souvent des antennes setacées & des pieds propres à nager & sans poils.



E A U

EAU, *Aqua*. Est un corps sans couleur, transparent, volatil, rarescible, insipide, inodore, qui a la propriété de mouiller tout ce qu'il touche, & qui est ordinairement fluide.

Du moins, telles sont les propriétés de l'Eau pure ; car nous verrons plus bas, que la nature nous présente quelquefois de l'Eau chargée de matieres étrangères qui lui donnent de l'odeur, de la couleur, de la saveur, & que l'Eau est aussi quelquefois dans un état de solidité.

Différences des Eaux.

Leurs différences sont d'être froides ou chaudes, simples ou composées, concretes ou liquides.

Il paroît hors de doute, que l'état le plus naturel de l'Eau est d'être froide & fluide, & que ce n'est que par accident qu'elle devient chaude, ou qu'elle se trouve dans un état de solidité.

Dans le premier cas, on l'appelle *Eau thermale* ; dans le second, elle prend le nom, ou de *glace*, ou de *neige*, ou de *grêle*. On compte presque autant d'espèces d'Eaux qu'il y a de matieres que l'Eau peut tenir en dissolution, soit par elle-même, soit au moyen de quelque corps qui serve d'interméde. Sous ce rapport, les Eaux sont, ou savonneuses, ou sulphureuses, ou bitumineuses, ou alumineuses, ou vitrioliques, ou muriatiques, ou minérales métalliques, c'est-à-dire, pyriteuses : ainsi qu'on le verra par les détails suivans.

Nous suivrons ici la division générale des eaux qu'on lit dans la nouvelle Minéralogie : nous les considérerons comme simples, ou comme composées,

Eaux simples.

Comme *Eaux simples*, elles sont réputées ne contenir aucunes substances étrangères à celles qui constituent l'élément aqueux : mais les Chymistes, en les analysant,

ont toujours trouvé quelque résidu salin ou terreux, &c. qui fait conclure que la simplicité qu'on leur attribue, est une simplicité purement relative. MM. Boerhave & Marcgraff ont aussi prouvé que l'Eau la plus pure en apparence, à l'odeur & à la saveur, donnoit encore, après la distillation la plus scrupuleusement cohobée, des parties hétérogènes. M. Hartsoëcher, a également observé qu'une Eau de fontaine très limpide, exposée à l'air, est remplie d'une infinité d'animaux, avec lesquels ceux de l'air s'accouplent, & multiplient prodigieusement en très peu de tems, & deviennent ensuite de petits insectes volans.

Les *Eaux simples* sont les plus communes, & ne pèsent que soixante-dix livres par pied cube : elles sont ou aériennes ou terrestres. Les Eaux de l'air sont, ou fluides, comme la pluie, ou congelées, comme la neige & la grêle; elles désalterent peu les animaux; mais elles conviennent merveilleusement à la végétation. La pluie tombe en gouttes plus ou moins grosses, & avec plus ou moins de fréquence : celle de tempête est fort grosse : la pluie fine donne la bruine. Ces Eaux, après être tombées sur la terre, coulent dans les ruisseaux, les rivières & dans la mer, d'où elles sont enlevées de nouveau dans l'Atmosphère, & donnent en retombant les météores connus sous les noms de *Brouillard* & de *Rosée*. Voyez ces mots.

Les *Eaux du Ciel congelées*, sont les moins altérables; mais quoiqu'on les emploie, sans inconvenient, dans les brasseries, on observe, qu'en général, elles sont mal saines étant fondues : quantité d'habitans du Tirol & de la Suisse en font une funeste expérience : ils prétendent que c'est l'usage d'une telle Eau qui leur donne les goîtres auxquels ils sont sujets; & l'on sait que toutes les Eaux de la Suisse ne proviennent, pour la plupart, que des neiges fondues. Parmi les Eaux congelées, on compte la *grêle*, la *neige*, & les météores connus sous le nom de *Frimat*, de *Verglas*, de *Givre*, &c. Voyez chacun de ces mots.

Les *Eaux terrestres*, sont celles que l'on rencontre, tant à la surface qu'à l'intérieur de notre Globe : elles sont ou stagnantes, ou coulantes, ou glacées.

L'*Eau coulante*, est d'un usage indispensable aux divers besoins & agrémens de la vie : c'est la plus saine , la plus savoureuse aux organes du goût , & la plus propre à appaiser la soif de tous les animaux ; elle est plus pesante, plus longtems à s'échauffer, à se refroidir & à bouillir que l'Eau céleste : parmi ces Eaux, l'Eau de fontaine ou de source est la plus claire & la plus legere ; on la nomme aussi *Eau de roche* : on ne lui reconnoît de saveur que celle du sol qu'elle arrose dans son trajet souterrain. Ce sont de semblables Eaux qu'on distribue , comme à commandement , (d'un seul coup de clef) au buffet , à la cuisine , au bassin du parterre , & aux cuvettes du potager.

Il y a des Eaux de sources qui coulent continuellement , & d'autres périodiquement ; c'est-à-dire , à certains tems de l'année ou de la journée , &c. Il est vraisemblable que la source primitive de ces dernières Eaux est due à des fontes de neige opérées immédiatement après que le soleil a paru sur l'horison du lieu : d'autres sont périodiques irrégulières, & suivent dans leur écoulement les variations du tems. *Voyez ce que nous en disons à l'Article FONTAINE.*

L'*Eau de puits* , est également une Eau souterraine , dont l'origine & les propriétés paroissent peu différentes de la précédente : il est certain cependant , qu'elle est plus indigeste , & plus propre à donner , par une sorte d'attraction , ou une autre propriété équivalente , de l'intensité aux couleurs rouges qu'on imprègne sur la toile , le coton , la futaine & autres étoffes. Les Jardiniers se gardent bien d'en employer l'eau sans l'avoir exposée à l'air ; à moins que le puits ne soit peu profond : autrement ils feroient périr les racines des plantes. On verra aux Articles FONTAINE & MINES , que les Eaux souterraines , dont l'existence est généralement connue , se trouvent à toutes les profondeurs de la terre , où il y a de l'air à respirer : & que les odeurs suaves , qu'exhalent plusieurs d'entre ces Eaux , ne proviennent visiblement que de ce qu'elles ont lavé les montagnes , & baigné les prairies dans le tems des fleurs , avant leur infiltration souterraine :

L'*Eau de rivière* , qui tire son origine des fontaines ,

sources & ruisseaux, est souvent impure, sur-tout près des grandes Villes qu'elle a arrosées, ou immédiatement après des orages: elle s'épure ensuite, & devient propre à appaiser la soif, à préparer nos alimens, à blanchir le linge; elle dissout mieux le savon, nettoie plus à fond le linge; elle est plus onctueuse; enfin, elle est préférable à toutes sortes d'Eaux pour faire presque toutes les couleurs de la teinture.

Les *Eaux stagnantes* sont sans écoulement, elles sont troubles & grisâtres, d'une odeur vappide, & d'un goût bourbeux: elles déposent beaucoup de limon, & elles se corrompent d'autant plus facilement, qu'elles ont déjà un commencement de putréfaction: telles sont les Eaux de mare ou de marais & d'étang. Ces Eaux se dessèchent aisément en été, & se réduisent en une matiere bourbeuse, excepté celle d'abyme: le fond des Eaux bourbeuses & marécageuses, est toujours orné de buissons & de mousses: il est, en outre, la retraite d'une infinité d'insectes, & se change peu à peu en une excellente terre combustible.

Les *Eaux de citerne* ne sont qu'une Eau de pluie, ramassée dans des trous ombragés, & aussi larges que profonds. Souvent une large citerne reçoit en un instant toute l'Eau qu'un orage passager répand sur les bâtimens & dans les cours: la citerne est une ressource, quand la secheresse tarit les puits & les ruisseaux: cette Eau est fort legere & admirable pour les arrosemens: toutes les parties limoneuses que l'eau a balayées dans les cours forment, au fond de la citerne, un sédiment que le Jardinier préfère à toutes les espèces de terreaux: la citerne est en cela une espece de mare.

Les *Eaux de lacs* sont ou stagnantes, ou en partie coulantes & en partie stagnantes; leur pesanteur, & leurs propriétés générales, tiennent le milieu entre ces deux espèces d'Eaux. On remarque souvent des couleurs & des phénomènes extraordinaires dans ces Eaux. *Voyez l'Article Lac.*

La *Glace* est une Eau solide & très poreuse, qui contient beaucoup d'air, & qui a la propriété de refracter & de réfléchir les rayons de la lumiere comme fait un morceau de cristal. Les expériences faites en 1740, sur

la glace, par M. de Mairan, fixent l'augmentation du volume, que l'eau prend, en se glaçant, à la quatorzième partie de celui qu'elle avoit, étant fluide. *Voyez le mot GLACE.*

Eaux composées.

On appelle les Eaux composées, *Eaux minérales.* Elles sont, ou froides, ou chaudes : ces propriétés leur sont étrangères, & les rendent d'un usage particulier : on ne les rencontre pas par-tout indifféremment : on peut les séparer de leur alliage, soit par l'évaporation, ou par la distillation, soit par la filtration ou par la précipitation.

Les *Eaux minérales, froides* en été, sont un peu chaudes en hyver, & contiennent alors plus de cet esprit éthéré, que quelques Hydrologistes nomment l'*Âme de l'Eau minérale.*

L'*Eau minérale terreuse* est la plus pesante de toutes les Eaux, & très propre à former des dépôts, des incrustations & des stalactites ; on l'appelle *Eau pétrifiante* : telles sont celles d'Arcueil, près Paris ; de Gressy, près Meaux ; d'Albert, en Picardie ; de Carlsbad, en Bohême, &c. nous en parlerons à l'Article STALACTITE. L'usage de ces Eaux est fort suspect pour les personnes sujettes à la gravelle.

L'*Eau minérale ammoniacale*, contient un sel urinaire & fétide ; elle donne une teinture bleue au cuivre dissous dans l'acide nitreux : elle purge violemment : il y en a une fontaine près de Francfort sur le Mein.

L'*Eau vitriolique* a un goût astringent : elle s'approprie quelquefois dans la terre une substance argilleuse ; alors elle forme l'Eau alumineuse ; si elle a rencontré une terre ou pyrite martiale, elle se convertit en une Eau ferrugineuse, dont la propriété est de noircir l'infusion de Noix de Galle & d'autres végétaux astringens, comme aussi de déposer une ochre jaunâtre. Quand l'*Eau vitriolique* trouve le moyen d'attaquer du cuivre, elle devient Eau cuivreuse, & alors lorsqu'on y trempe un morceau de fer, elle abandonne son cuivre, qui se précipite sur le fer avec la couleur rouge qui lui est propre ; cette couleur, qui est l'effet d'un cuivre de cé-

mentation , a fait croire à plusieurs , que la transmutation de ces métaux , l'un en l'autre , étoit constante. On travaille à cette opération pour d'autres vues , dans la Hongrie & dans le Lyonnais. Enfin si l'*Eau vitriolique* vient à attaquer du zinc , elle acquiert en même tems la propriété de colorer en jaune le cuivre : on appelle ces sortes d'Eaux , *Eaux cimentatoires*.

L'*Eau muriatique* ou *Eau marine* chargée de sel commun , est la plus abondamment répandue dans la nature : elle varie en degrés de salure , en couleur , & en pesanteur dans les différentes contrées de l'Océan. Voyez au mot MER : elle pèse ordinairement trois livres par pied cube plus que l'Eau simple ordinaire : on trouve en Franche-Comté & dans le Palatinat du Rhin , même en différents autres endroits de l'Europe, des fontaines ou puits , dont l'Eau est également chargée de sel marin : le sel qu'on en tire est beaucoup plus clair , mais il a moins de saveur.

L'*Eau alcaline naturelle* fait effervescence avec tous les acides , & verdit le syrop de violettes : telle est celle de Freyenwald.

L'*Eau qui contient du sel neutre* , telles que sont celles d'Ebshom en Angleterre , & d'Egra en Bohême , ne fait aucune effervescence , soit avec les acides , soit avec les alcalis.

Les *Eaux savonneuses* ou *Eaux sœtites* , ont un œil laiteux , & sont grasses au toucher , comme l'Eau lixivielle du savon : on s'en sert en divers lieux d'Angleterre , & même à Acqs , dans le Comté de Foix , pour dégraisser & blanchir les étoffes.

Les *Eaux bitumineuses* sont grasses , volatiles , en partie inflammables , parcequ'elles sont chargées de pétrole : on appelle les sources qui les contiennent , *Fontaines brûlantes* : il y en a de cette espèce près de Cracovie en Pologne : on en trouve aussi en Suisse , à Tremolac en France , & près d'Edimbourg en Ecosse ; leur couleur est fort variée , leur saveur est acide & pénétrante ; elles font mourir tous les animaux qui se trouvent dans les rivières où elles se déchargent.

Les *Eaux minérales chaudes* , sont , ou simples , ou composées , plus ou moins colorées , pesantes & limpides :

elles ont un degré de chaleur , & contiennent une quantité de matiere éthérée , plus ou moins considérable : il s'en trouve cependant , dans lesquelles on ne peut reconnoître aucune mixtion , ce qui fait distinguer ces sortes d'*Eaux chaudes* , en *Eaux thermales simples* , & en *Eaux thermales composées*.

Les *Eaux thermales simples* paroissent pures , à l'exception d'une substance éthérée ; elles sont insipides , très legeres , & assez spiritueuses pour causer une espece d'ivresse à ceux qui en boivent quelques verrées : telle est celle de Pseffer en Suisse : leur chaleur proviendrait-elle de ce qu'elles coulent sur un lit pierreux , échauffé au-dessous par un lit de matieres pyritueuses en décomposition ? Si la pierre , qui sert de sol aux *Eaux thermales simples* , est un peu poreuse , il n'en faut pas davantage , pour que les vapeurs des pyrites y pénétrant & se mêlent à ces Eaux & les rendent un peu vitrioliques , ce seront alors des Eaux composées , qui agiront sur l'infusion de noix de galle : telles sont les Eaux de Pise & de quantité d'autres lieux en Italie.

Les *Eaux thermales composées* sont plus pesantes & en bien plus grand nombre que les Eaux thermales simples : si elles sont vitriolico - martiales , elles décelent dès leur source les substances minérales ochracées , qui entrent dans leur composition ; ces Eaux noircissent beaucoup la teinture de la noix de galle ; telles sont celles de Forges. Si les *Eaux thermales* sont sulfureuses , elles auront une odeur de foie de soufre , plus ou moins forte en certains tems de l'année. Leur sédiment , qui est inflammable , forme effectivement , avec le sel de tartre , un *hepar sulphuris*. Ces Eaux noircissent l'argent , & ont une couleur de girasol. Le sol , qui sert de lit à de semblables Eaux , est toujours plein d'excavations , remplies de belles fleurs de soufre jaunâtres & inflammables : elles exhalent en quantité d'endroits des vapeurs nuisibles à la respiration , & on les sent de fort loin ; telles sont les Eaux d'Aquazolfà , situées entre Rome & Tivoli.

La curiosité nous a conduit dans divers lieux où ces sortes d'Eaux sourdent. Nous en avons examiné les environs , & nous y avons toujours reconnu , ou des amas

de pyrites faciles à se décomposer, ou des terres alumineuses, ou des filons de charbons très sulfureux : nous les avons trouvées communément dans des terrains glaiseux d'une part, poreux & calcaires de l'autre, enfin voisins de montagnes. D'après cette inspection, nous croyons de voir plutôt attribuer les différens degrés de chaleur de ces Eaux, à des mélanges de pyrites, qui s'échauffent en se décomposant, qu'à des feux souterrains. L'odeur, le goût & les propriétés qui en résultent, lorsqu'on boit ces Eaux minérales, ou quand on s'y baigne, la nature des lieux d'où elles sortent, tout indique la cause de ce phénomène. Les Eaux minérales ordinaires peuvent paroître froides à leur issue, & avoir cependant été chaudes dans les souterrains ; tout dépend de la distance qui se trouve entre l'endroit où l'eau a sa sortie, & celui où réside la cause de la chaleur.

Enfin il y a des Eaux colorées de différentes nuances, par diverses matieres qui s'y trouvent accidentellement interposées au moment d'une alluvion un peu considérable, ou d'une éruption souterraine qui s'est faite dans le lieu où elles coulent.

Telle est l'histoire abrégée & particulière des différentes especes d'Eaux les plus remarquables. D'après ces notions préliminaires, il nous reste à considérer l'Eau dans ses propriétés générales, dans ce qu'elle peut offrir de plus intéressant, relativement à l'Histoire Naturelle, à la Physique, & aux besoins les plus importants de la vie.

Propriétés générales des Eaux.

On reconnoît toutes les Eaux, par leur goût, par leur couleur & leur limpidité, & plus encore par d'autres épreuves inventées à cet effet : les moyens en sont assez différens ; 1°. ou par les sens extérieurs, c'est-à-dire, par la vue, par la saveur & par l'odorat ; 2°. par la balance hydrostatique ; 3°. par les épreuves chimiques, dont on voit l'explication dans les Ouvrages des Hydrologistes, dans le Dictionnaire de Chymie, & même dans la Table raisonnée qui se trouve à la fin de la classe des Eaux, dans la Nouvelle exposition du Regne

minéral. Cette dernière manière de distinguer les Eaux est la moins équivoque ; mais il n'en est pas moins vrai que les mélanges qui se trouvent dans cet élément , sont souvent très compliqués & très difficiles à reconnoître.

Une des propriétés physiques de l'Eau , est de pouvoir augmenter de volume jusqu'à ce qu'elle soit en ébullition : elle peut même être dilatée à un point qui passe l'imagination ; puisqu'une goutte d'eau , exposée à un degré de chaleur , un peu plus grande que celle de l'ébullition , occupe , en se convertissant en vapeurs , un espace quatorze mille fois plus grand que celui qu'elle occupoit sous sa forme de liqueur. L'Eau n'est point compressible dans son état ordinaire ; mais dans l'état de vapeur , elle devient élastique & compressible. On a fait usage de ce principe dans les pompes à feu , pour épuiser l'eau des mines les plus profondes , & dans plusieurs autres machines ingénieuses , telles que le digesteur de Papin pour ramollir les os , & l'auge à courber ou redresser le bois de marine. La plus grande partie de ce qui compose les ballons de fumée , n'est encore que de l'eau en vapeur : c'est sur ce principe que quelques-uns l'ont appliquée à une mécanique fort ingénieuse & curieuse , dont voici l'utilité. On construit , dans la cheminée de la cuisine , une roue , dont les pales sont de toile : la roue est posée horizontalement sur un pivot ; à l'axe de la roue est un pignon à dents , qui , à mesure que les vapeurs poussent , font mouvoir la broche qui y est assujettie par une corde.

La dilatabilité de l'eau produit encore quelquefois des effets plus violents que ceux de la poudre à canon , puisqu'étant enfermée & poussée à une certaine violence de feu , elle brise avec explosion les vaisseaux qui la contiennent. L'Eau produit encore ce dernier phénomène , lorsqu'elle contient une trop petite quantité de feu , qu'elle perd sa fluidité , & qu'elle se change en glace.

Toutes les espèces d'Eaux s'échauffent jusqu'au degré d'ébullition : elles ne peuvent outrepasser ce degré , quelque violence de feu qu'on leur fasse éprouver , parcequ'alors elles se dissipent en vapeurs ; cependant elles peuvent bien dans leur expansion , acquérir un degré de chaleur beaucoup plus grand.

La fluidité de l'eau s'accommode à toutes sortes de figures : elle remonte à son niveau dans les siphons qui ne sont pas capillaires. On la voit courir , s'arrêter , s'étendre , se resserrer , s'élançer , & même s'élever à telle hauteur qu'il nous plaît , & permettre qu'un vaisseau la traverse sans obstacle : c'est cette même fluidité ou souplesse de l'eau qui la fait entrer dans les canaux qu'on lui présente , & se répandre dans les jardins , dans les appartemens , dans les bassins , & les magasins hydrauliques des Teintureries , des Brasseries , des Tanneries , &c.

On dit qu'elle est poreuse , en ce que d'une part elle transmet la lumière , & que de l'autre elle contient une quantité d'air considérable , qui y est encore sous sa forme d'air élastique ; elle est quatorze fois moins pesante que le mercure ; mais elle pèse huit cens quarante fois plus que l'air : elle est plus coulante que l'huile : elle est le dissolvant des sels , &c. Ses parties sont si déliées , qu'elles peuvent pénétrer au travers du bois tendre , du cuir , & d'autres corps où l'air ne peut passer. Tous les bois , de quelque nature qu'ils soient , augmentent de volume & de pesanteur , lorsqu'ils sont dans l'eau : on a vu des cables mouillés se gonfler aux dépens de leur longueur , & faire rapprocher du point fixe , où ils étoient attachés , des masses prodigieuses. C'est encore en vertu de la fluidité de l'eau , & de la propriété qu'ont toutes les parties de sa surface de se tenir à une égale distance du centre de la terre , qu'elle nous offre un moyen facile pour niveller les terrains.

C'est par sa volatilité & rarescibilité , qu'elle s'élève avec les particules aériennes & ignées dans l'atmosphère , pour y former les nuées , les brouillards , la rosée , la pluie , le givre , le verglas & tant d'autres météores de même nature.

Enfin c'est par une circulation continuelle , que cet élément humecte l'air & la terre , & met celle-ci en état de contribuer à la production des minéraux , à la formation & à l'entretien des fontaines , des lacs , des rivières , & particulièrement à la conservation de la vie des animaux & à la végétation. En effet , quantité de plantes , telles que des citrouilles , des oignons , des

plantes légumineuses, & plusieurs autres, reçoivent de l'accroissement & mûrissent dans l'eau, tandis qu'elles périroient en terre dans les tems de sécheresse. *Voyez l'Expérience de Vanhelmont.*

C'est à l'eau que nous sommes redevables de l'extrême clarté & salubrité de l'air, en ce que tombant de la moyenne région, elle le purge des corps hétérogènes, qui y étoient suspendus, & qu'elle entraîne avec elle. Que de phénomènes dignes de nos réflexions, si l'habitude ne les avoit en quelque façon avilis à nos yeux ! c'est elle qui fait jouer les machines propres à moudre, à fouler, à fendre, à forger, à scier, à réduire en bouillie le chiffon dont on fait le papier, à exprimer l'huile des fruits, le sucre de la canne, & à devider la soie ; c'est son écoulement qui nous amène à peu de frais des quantités innombrables de trains de bois propres à la construction ou à nos foyers, &c.

Ceux qui n'ont pas appris l'art de nager, se plongent souvent dans l'eau de manière à ne pouvoir s'en retirer facilement ; & quelquefois ils y sont suffoqués, à raison de la trop petite quantité d'air qui se trouve dans l'eau, insuffisante pour maintenir le jeu des poumons, (car ce n'est pas la quantité d'eau qu'ils ont avalée qui les fait périr, puisqu'à peine leur en trouve-t-on une pinte dans l'estomac). S'il y a quelque espoir de rendre la vie à un homme qu'on a retiré de l'eau, on doit l'envelopper promptement dans des draps ou dans des couvertures, pour prévenir les ravages que l'air pourroit causer dans les poumons, en y pénétrant trop subitement ; ensuite il faut le porter dans un lit très chaud, & l'y tourmenter ou agiter de cent façons différentes : ce n'est pas sans succès qu'on y joint l'usage des frictions spiritueuses, comme, par exemple, celle d'esprit de vin camphré. Les porions cordiales anti-apoplectiques & tous les médicamens qui peuvent remuer fortement la machine & le genre nerveux, étant administrés, soit par le haut, soit par le bas, sont encore fort utiles dans cette occasion.

ÉBÈNE. On donne ce nom à une espèce de bois, qui vient des Indes : il est très dur & très pesant, & par conséquent susceptible de recevoir un très beau poli, aussi

l'emploie-t-on dans les ouvrages de marqueterie & de mosaïque.

On distingue trois sortes d'*Ebenes* des Indes : savoir, le noir, le rouge & le verd. Le noir est le plus estimé, & on en fait d'autant plus de cas, qu'il est noir comme du *Jayet*, sans aubier, & très massif. L'arbre qui donne l'*Ebene* noir croît à Madagascar : il devient, au rapport de M. Flaccourt, qui y a résidé en qualité de Gouverneur, très grand & très gros : son écorce est noire, & ses feuilles sont assez semblables à celles de notre myrthe. Quelques Voyageurs prétendent que les habitants des Isles ont soin d'enterrer leurs arbres aussi-tôt qu'ils sont abattus, pour augmenter leur belle couleur noire. L'écorce de ce bois, infusée dans l'eau, est bonne, dit-on, contre la pituite & les maux vénériens ; si on en jette sur des charbons allumés, elle exhale une odeur agréable.

L'arbre qui donne l'*Ebene* verd est très touffu : ses feuilles sont unies, d'un beau verd ; sous la première écorce de l'arbre, on en trouve une seconde, blanche, de l'épaisseur de deux pouces, & qui est l'aubier ; le reste, jusqu'au cœur, est d'un verd foncé, tirant sur le noir, mêlé quelquefois de veines jaunes. On fait usage de ce bois, non-seulement dans la mosaïque, mais aussi en teinture, parcequ'il donne un très beau verd naissant. Comme l'*Ebene* verd est très gras, il prend aisément feu. On peut donner à une pierre une couleur brune en la frottant avec ce bois. C'est de ce bois que les Indiens font les statues de leurs Dieux & les sceptres de leurs Rois.

Ces bois d'*Ebenes* noir & verd se trouvent non-seulement à Madagascar, mais aussi à Sainte-Maurice, dans les Antilles, & surtout dans l'Isle de Tabago.

Quant à l'*Ebene* rouge, appelée aussi *Grenadille*, il n'est guère connu que de nom.

Les Ébenistes & les Tabletiers ont trouvé l'art d'imiter le bois d'*Ebene* avec le poirier & d'autres bois durs, qu'ils colorent en noir d'*Ebene* avec une décoction chaude d'encre à écrire. On applique cette couleur sur les bois avec une brosse rude, & on se sert d'un peu de cire chaude pour donner le poli. Le véritable bois d'*Ebene*

noir est de tous les bois le plus propre à recevoir le poli, & cependant celui qu'on emploie le moins en marqueterie. On a avec raison donné la préférence aux bois de couleurs, qui, par la variété de leurs veines, semblent présenter des desseins différens, tels que le *bois violet*, le *bois de rose*, &c.

ÉBÈNE DE CRÈTE. On donne ce nom à l'arbrisseau nommé aussi *Barbe de Jupiter*. Voyez ce mot.

ÉBÈNIER DES ALPES OU ÉBÈNE FAUSSE. Voyez au mot **CYTISÉ**.

ÉCAILLE. C'est en général cette substance résistante, & quelquefois fort dure, qui couvre un grand nombre de poissons, & qui peut s'en détacher par pièces. Elle diffère beaucoup pour la forme, la consistance & les autres qualités, suivant les différentes especes d'animaux, comme on le voit, par exemple, dans la *Carpe*, dans l'*Huitre* & dans la *Tortue*. Voyez au mot **ABLE** ce que l'on peut penser au sujet de la formation des Écailles de poisson.

ÉCAILLE ou GRANDE ÉCAILLE. On donne ce nom à un poisson de l'Amérique, long de deux pieds, dont le dos est assez rond, le ventre gros, & la queue fort large; il est couvert d'écailles, larges de plus d'un pouce. La chair de l'*Ecaille* est fort blanche, ferme, grasse, délicate & d'un bon goût. On pêche ce poisson au fond des ports & dans les étangs qui communiquent à la mer.

ECHALOTTE, *Cepa Ascalonica*. Plante fort cultivée dans les jardins potagers: sa racine est un assemblage de plusieurs bulbes unies ensemble. Cette racine est grosse comme une aveline, oblongue, & ressemble assez à l'ail pour l'odeur & pour la saveur: elle est portée sur un paquet d'autres racines fibreuses. Ces bulbes poussent des tiges creuses, ou des especes de feuilles longues, fistuleuses, droites, longues & lisses, ayant la même saveur que la bulbe. Ses fleurs naissent en bouquets ou paquets sphériques; chacune d'elle est composée de six feuilles, rangées en fleurs de lys: il leur succede des fruits sphériques, remplis de semences rondes.

La racine bulbeuse est d'un grand usage pour assaisonner les sauces: elle produit d'ailleurs le même effet que

Les autres genres d'Oignons. Voyez ce mot. Elle excite l'appétit & la soif. C'est un bon vermifuge & un alexipharmaque.

Les *Echalottes d'Espagne* ou *Roquemboles* sont des tubercules, qui viennent sur les têtes d'une espèce d'Ail qu'on cultive en Espagne & dans nos jardins. On plante l'Echalotte autour des planches d'Oignons : sa culture est très facile, ainsi que celle de l'ail, pour peu que le terrain soit convenable. Sur la fin de l'été, on arrache de terre les Echallottes, & elles se conservent tout l'hiver.

ECHARBON. Nom qu'on donne à la *Chataigne d'eau*, qui croît près des rivières, dont la graine est fort dure : elle est épineuse, ses feuilles sont larges. Il y a encore un *Echarbon terrestre*, qui est également épineux, & qui croît dans les mazures.

ECHINITES. On donne ce nom à des Ourfins fossiles. Voyez OURSIN.

ECHINOPE. Voyez CHARDON ECHINOPE.

ECHINOPHORE, *Echinophora*. Coquillage univalve du genre des *Conques sphériques*. Voyez TONNES.

Il y a des Auteurs qui l'appellent *Buccinie*. Voyez BUCCIN.

ECLAIR. Voyez TONNERRE.

ECLAIRE ou FELOUGNE. Voyez CHÉLIDOINE.

ECORCE, *Cortex*. L'écorce des arbres est la partie du végétal qui reçoit extérieurement la première des influences de l'atmosphère, si salutaires ou si pernicieuses à la végétation. Elle est en même-temps celle qui reçoit la dernière des effets des productions médullaires qui se font au centre.

Nous avons dit au mot *Arbre* que l'écorce est composée de trois parties différentes entr'elles, & faciles à distinguer : savoir, 1°. du *liber*, cette peau fine qui touche immédiatement au bois; 2°. de l'*épiderme*, qui est la peau extérieure; 3°. enfin de l'*écorce moyenne*, qui se trouve entre le *liber* & l'*épiderme*.

Le *liber* se détache tous les ans des deux autres parties de l'écorce; & en s'unissant avec l'*aubier*, il produit sur toute la circonférence de l'arbre une nouvelle couche, qui en augmente le diamètre.

Il semble que l'écorce des arbres est la partie où la sève & les principes végétaux abondent davantage. En effet, le sel, l'huile, &c. s'y manifestent par la bonté des cendres de l'écorce, toujours préférables à celles du bois pelard ou écorcé. Ne pourroit-on pas déduire de cette même cause l'effet du *Tan* ou écorce du chêne, qui étant pulvérisé, est si utile pour façonner le cuir, le pénétrer, l'affermir, le rendre souple, l'empêcher de se corrompre, le rendre impénétrable à l'eau, le disposer à se prêter à différentes formes; en un mot, le rendre propre à notre usage ? Voyez le mot *TAN*, à l'article *CHÊNE*.

Il y a d'autres écorces d'arbres dont on fait un commerce considérable : il y en a d'aromatiques, comme est l'écorce du *Cannelier* de Ceylan & de *Cascarille* ; de médicinales, comme le *Quinquina* ; de propres à filer, telle qu'est celle du lin, du chanvre, de l'orrie & de certains arbres des Indes, sur lesquels on leve de longs filamens, dont on fait des étoffes mêlées de soie ou de coton. L'écorce intérieure & blanche du *Lagette* est composée de douze ou quatorze couches, qui peuvent être séparées en autant de pièces d'étoffes ou de toile. Le liege, qui sert à conserver quantité de liqueurs précieuses, n'est que l'écorce d'un grand chêne verd des pays méridionaux de l'Europe : c'est en coupant circulairement, ou pour l'ordinaire en incisant quelque peu l'écorce de certains arbres, qu'on en retire des liqueurs, des gommes & des résines d'un usage fort varié. Le pin, incisé de cette manière, nous donne la poix, le godron, le brai liquide pour poisser les vaisseaux & les cordages. Le sapin, le mélèze, le cedre, le cypres, le thérébinthe, le lentisque, &c. nous donnent la thérébentine ; le mastice en larmes, l'encens, le sandarac, le benjoin, le storax, le baume de Judée, celui de copahu, & toutes les différentes résines dont on compose des vernis, des parfums & des remèdes. On trouve tous ces détails répandus dans le corps de cet ouvrage, sous les noms qui leur sont propres.

ECORCE DE L'ARBRE QUI PORTE L'ENCENS. Voyez au mot *OLIBAN*.

ECORCE DE CARYOCOSTIN OU DE WINTER, ou

Sine pari. Voyez au mot CANELLE BLANCHE.

ÉCORCE DE GÉROFLE. Voyez CANELLE GÉROFLE.

ÉCORCE SANS PAREILLE. Voyez à l'article CANNELLE BLANCHE.

ÉCORCHÉE. Nom que l'on donne à un coquillage univalve & operculé, du genre des *Rouleaux*. Voyez ce mot.

ÉCORCHEUR. Voyez LANIER.

ÉGOUFLE. Belon donne ce nom au *Milan Royal*, oiseau de proie, d'autant plus dangereux, qu'il ne fait aucun bruit en volant. Voyez MILAN ROYAL.

ÉCREVISSE, *Astacus*. Poisson crustacée, d'un genre différent des *Cancres* & des *Crabes*. On en distingue deux espèces principales : savoir, les *Ecrevisses de mer*, qui sont le *Hommarde*, la *Langouste*, &c. & les *Ecrevisses de rivière* : toutes ont le corps & la queue allongés.

Le *Hommarde* est une très grosse *Ecrevisse de mer*, dont il y a de deux sortes : l'une a deux gros mordans plus longs & plus larges que la main, & beaucoup plus forts que ceux des crabes : l'autre a seulement deux grands barbillons, longs comme le bras & hérissés de la même sorte que les pieds des crabes. L'un & l'autre croissent à une grandeur extraordinaire : on en voit qui ont deux à trois pieds de longueur : on en trouve quantité dans les Antilles, où les insulaires les prennent la nuit à la clarté de la lune ou d'un flambeau ; dans des lieux pierreux, où la mer, après s'être retirée, laisse de petites fosses pleines d'eau : ils les enfilent avec une fourche de fer, ou les coupent en deux.

Les gros *Hommarde*s sont aussi fort communs dans nos mers, sur nos côtes ; leur cuirasse crustacée est semée de taches bleues plus ou moins grandes sur un fond rougeâtre, qui couvre le tissu blanc. Lorsque ces animaux sont cuits, leur cuirasse devient toute rouge : ils ont devant les yeux deux cornes longues & plus menues que celles de la *Langouste*, & deux autres plus petites ; il sort aussi du milieu du front une autre petite corne plate, large & découpée en scie des deux côtés. Le *Hommarde* a dix pieds, y compris ses deux bras faits en tenailles, dont l'animal se sert comme d'une main ; les bras sont

sans jointure absolue, & ne sont point velus ; mais il en a deux autres plus petits qui le sont : les bouts sont faits comme des béc d'oiseaux, la partie de dessus est mobile & serrée contre celle de dessous, qui est immobile : ces ferres sont dentées en dedans : on remarque qu'un des deux bras est toujours plus gros que l'autre : il n'y a que le premier de chaque côté (les plus proches des grands bras) qui soient fendus par le bout. La queue est couverte de cinq anneaux crustacés, le bout en est large, & comme garni d'ailes pour nager. Les yeux des Hommards sont courts, petits, ce qui est au contraire dans la Langouste ; mais leur bouche est également fendue en long : les dents & la langue, ainsi que l'estomac, le conduit par où descend la nourriture, & les autres parties intérieures, sont comme dans la Langouste.

La petite espèce de Hommards a la tête & la poitrine plus découpées, mieux arrondies, la corne dentée de la tête fort longue, & mobile à la volonté de l'animal ; les cornes sont flexibles & articulées : le corps est couvert de tablettes rougeâtres, chargées de traits bleus en travers : cette espèce de Hommard est assez rare.

A l'égard de la LANGOUSTE, *Locusta*. On en connoît de plusieurs espèces ; ce crustacée n'a point de sang, non plus que les précédens ; sa croute est molle, ses deux cornes sont longues & garnies d'aiguillons devant les yeux, avec deux autres cornes au dessus, plus déliées & plus courbes ; son dos est rude & plein d'aiguillons ; la queue est comme celle de l'écrevisse, & elle se dépouille de sa croute, de même que le font tous les crustacés. La Langouste diffère des écrevisses, en ce qu'elle a deux pieds de chaque côté sans pinces plates, ou qu'elle a au plus une pince à crochet ; elle a cinq nageoires à la queue, le reste est couvert de tablettes minces. Les Langoustes vivent dans les lieux pierreux : elles repairent pendant l'hiver sur le bord des rivières, & dans l'été elles se retirent dans les lieux profonds : elles se battent entr'elles avec leurs cornes : elles se nourrissent de petits poissons qu'elles trouvent autour d'elles : on appelle aussi la Langouste, *Sauterelle de mer* & *Hyppocampe* ; cependant l'*Hyppocampe* est tout différent. Voyez ce mot.

L'ÉCREVISSE DE RIVIERE, *Astacus fluviatilis*, est d'une grosseur bien inférieure au Homnard. Elle naît dans les rivières ou dans les ruisseaux d'eau bien courante. Le tronc de son corps est rond ; & sa tête finit par une corne assez large, courte & pointue, sous laquelle sont ses yeux : elle a devant la tête quatre autres cornes, dont deux sont longues & deux courtes, articulées, flexibles, & qui se terminent par une pointe velue ou de poil. Ses bras sont fourchus, dentelés & articulés en cinq parties. C'est avec ces bras qu'elle est en état de pincer & de blesser. Les deux premières jambes, qui suivent les deux bras, sont également fendues au bout, & de plus, velues. Les deux suivantes sont munies d'un ergot : la bouche est garnie de dents, comme celle des Langoustes & des Cancres. La queue lui sert à nager & même à marcher sur terre, mais seulement à reculons : elle a, comme les Écrevisses de mer, des excroissances de chair, où sont logés ses œufs. Sa croute rougit intérieurement par la cuisson. La chair en est molle & humide.

Les Écrevisses se nourrissent de charognes & d'ordures : en vieillissant, il se forme, dans la région de leur estomac, deux espèces de petites pierres, qu'on appelle improprement *Yeux d'Écrevisses*.

Dans toutes les bonnes tables, on fait cas des Écrevisses, tant de mer que de rivière, sur-tout des dernières. Leur chair est fort nourrissante, de bon goût, fortifiante, un peu difficile à digérer, sur tout celle des Écrevisses de mer : elles conviennent dans les chaleurs de poitrine, & dans les indispositions qui proviennent d'une trop grande âcreté d'humeurs, pourvu qu'on en use modérément.

Lorsque les Écrevisses, ainsi que les Hommards & les Crabes, ont perdu une de leurs grosses jambes, il leur en renaît une autre en la même place, mais plus petite : c'est un fait avancé, d'après l'expérience, par M. de Réaumur.

Autres espèces d'Écrevisses.

On trouve beaucoup d'Écrevisses dans les rivières de l'Amérique, dont les mordans sont plus forts que ceux

des nôtres : on y fait également , avec ces Ecrevisses , d'excellentes soupes ; celles du Sénégal sont les plus exquisés. Il n'en est pas de même de celles des Moluques , qui causent la mort dans l'espace de vingt-quatre heures à ceux qui en mangent. Ces Ecrevisses sont terrestres : elles ressemblent un peu aux Langoustes ; elles repairent sous certains arbres , dont l'ombre ne souffre aucune herbe , & qui causent même des maladies à ceux qui s'y endorment.

Les Ecrevisses de la côte d'Or , sont de couleur pourpre : elles font des trous en terre à la maniere des taupes. Leur chair est fort délicate : celles de l'Isle de Tabago sont verdâtres & de bon goût.

Génération des Ecrevisses.

Selon L. A. Portius , l'Ecrevisse de riviere a des œufs plus gros , à proportion , que l'Ecrevisse de mer : celle-ci a deux ouvertures par où sortent les œufs , & qui sont situées , l'une à droite & l'autre à gauche , à côté de l'endroit où se réunissent les os qui recouvrent le ventre , ou plutôt la partie antérieure de l'animal. Cette couverture differe dans l'Ecrevisse d'eau douce , en ce qu'elle est composée de plusieurs os , qui ont tous ensemble la figure d'un bouclier allongé.

Pour indiquer les caracteres , par lesquels on peut distinguer une Ecrevisse mâle , d'avec une Ecrevisse femelle , il faut distinguer le corps de l'animal en trois parties ; savoir , le ventre , la queue & les membres. Le ventre contient tous les visceres & les ovaires dans les femelles , & dans les mâles les testicules , les vaisseaux spermatiques , &c. Nous avons déjà dit que la queue est composée de beaucoup de lames dures & osseuses , qui s'articulent ensemble , & de beaucoup de muscles. Les membres de l'Ecrevisse sont de deux especes ; savoir , les gros & les petits. Les gros ont des pinces , & s'appellent *Bras* ; les autres se nomment *Jambes* ou *Pattes*. Tous les membres sont plus gros dans les mâles que dans les femelles : c'est par les petits membres , ainsi que par les barbes de la queue , qu'on distingue les mâles d'avec les femelles : celles-ci n'en ont que quatre paires ; les mâles

on ont cinq. Les femelles ont à l'extrémité des barbes de **petites** fibres, auxquels les œufs sont attachés. Portius **dit** que dans chacun des bras de la troisième paire, chez **toutes** les Ecrevisses, il y a un petit orifice ovale. Les **canaux** membranueux, qui tirent leur origine des ovaires, aboutissent à ces orifices, par lesquels sortent les œufs, **après** avoir, dit-il, parcouru toute la longueur des **canaux** membranueux. Les organes de la génération des **Ecrevisses** sont formés de manière qu'il est difficile de **concevoir** un accouplement dans ces animaux. Peut-être **le** mâle féconde-t-il les œufs pondus par la femelle, en **les** arrosant de sa semence : ce qui feroit rentrer les **Ecrevisses** dans la classe des poissons proprement dits.

Pierres d'Ecrevisses.

Ce qu'on appelle en Médecine *Yeux d'Ecrevisses*, ne **sont** point les yeux de cet animal, & n'y ressemblent **nullement**. Ce sont de petites pierres blanches, rondes, **ordinairement** applaties qui se trouvent dans la région de **leur** estomac. M. Geoffroi, le jeune, a fait voir (*Hist. de l'Acad. des Sciences ann. 1703, pag. 146 & 146*) que les **Ecrevisses** muent dans le printemps : non-seulement elles **se** dépouillent alors de leur enveloppe, mais encore de **leur** estomac : c'est dans ce tems qu'on trouve les pierres, **appelées** improprement *Yeux d'Ecrevisses*. Ces pierres **commencent**, dit-il, à se former quand l'ancien estomac **se** détruit, & sont ensuite enveloppées dans le nouveau, où elles diminuent toujours de grandeur, jusqu'à **ce** qu'enfin elles disparaissent. M. Geoffroi croit qu'elles **contribuent** aussi à nourrir l'animal pendant sa mue. MM. de Réaumur, & Mounsey Médecin de Russie, ont **aussi** parlé de cette espèce de calcul. Voici comme s'exprime ce dernier Auteur.

Les Pierres, faussement appelées *Yeux d'Ecrevisses*, **se** trouvent dans le corps des animaux de ce nom. Chaque **Ecrevisse** en produit deux tous les ans ; savoir, une **de** chaque côté de la partie antérieure & inférieure de **l'estomac**. Ces deux pierres prennent leur origine entre **les** deux membranes de cet organe. Le côté plat ou concave **touche** la membrane interne qui est mince & trans-

parente, quoique forte & d'une substance cornée. Le côté convexe est constamment vers le dehors : il est couvert des membranes charnues & molles de l'estomac, & leurs fibres laissent des traces sur la surface de la pierre. Elle croît peu à peu, & en lames entre ces deux membranes extérieures.

L'intérieure, qui n'est que de la corne, ne sert qu'à résister, c'est ce qui fait que toutes les pierres sont convexes de ce côté. La première écaille qu'on peut observer, & sur laquelle toutes les autres s'appliquent, est placée vers le centre, & l'on reconnoît très bien les couches qui s'appliquent successivement. Avant que l'on puisse trouver ces pierres dans l'animal, on apperçoit de petites taches circulaires, un peu opaques, & plus blanches que le reste de l'estomac. Ces taches sont à la place que doivent occuper les pierres, vis-à-vis des substances sèches & mucilagineuses, appelées *Glandes* par quelques-uns ; c'est à tort qu'on croit que ces glandes s'endurcissent peu à peu, au point de devenir ce qu'on appelle *yeux d'écrevisses*. M. Mounsey prétend que c'est encore une erreur de croire que les écrevisses se débarrassent de ces pierres, lorsqu'elles se dépouillent de leur écaille : car dans ce tems, dit-il, les pierres percent la tunique interne & cornée de leur estomac ; les trois dents de ce viscère brisent les pierres, & en peu de jours les liqueurs, qui y abondent, les dissolvent ; voilà la raison pourquoi l'on trouve tant d'yeux d'écrevisses à moitié consumés : cet auteur prétend qu'on trouve peu de pierres dans les rivières que les écrevisses habitent. La plupart des Naturalistes croient aujourd'hui que ces pierres ont été le réservoir de la matière que les écrevisses emploient pour réparer la perte de leurs écailles.

Les pierres dont la teinte est brune, sont celles qui se sont trouvées dans l'estomac de l'écrevisse, au moment qu'elle a été prise. C'est dans les grands fleuves du côté d'Altracan qu'on trouve les écrevisses qui ont les pierres les plus grandes. Les pêcheurs n'y prennent en quelque sorte ces poissons, qu'à cause de leurs pierres. Pour les tirer de leur estomac, les uns les écrasent avec un pilon de bois, ils mettent ensuite le tout dans l'eau, & l'on trouve les pierres au fond des baquets ; d'autres

mettent des Écrevisses en tas , & les y laisse pourrir ; ensuite , au moyen de l'eau , ils en séparent les pierres , qu'ils vendent quatre ou cinq sols la livre. On auroit peine à croire la quantité prodigieuse qu'on en exporte dans les divers pays , où malgré la modicité de ce prix , on les contrefait avec des substances argillo-calcaires , blanches & sans odeur : on a l'art d'en former des espèces de pastilles , grosses comme des poix ou de petits boutons , applaties , orbiculaires , caves d'un côté , convexes de l'autre , faciles à rompre , & qui imitent les Pierres d'Ecrevisses naturelles.

Les Pierres d'Ecrevisses n'ont ni saveur ni odeur apparentes : on les fait prendre en poudre , pour adoucir les aigres de l'estomac.

ECREVISSE NOIRE. Gœrdard donne ce nom à une chenille noire , qui se trouve sur les feuilles de frêne , qui en mange la substance la plus tendre , & n'en laisse que la peau , par laquelle la feuille reçoit sa nourriture.

ÉCRITURE ARABIQUE ou CHINOISE. On donne ce nom à une coquille bivalve , de la famille des cames , qui a sur les deux valves plusieurs lignes noires , dont la disposition bizarre paroît former des caractères singuliers.
Voyez CAME.

ÉCROUELLES. *Voyez AGROUELLES.*

ÉCU DE BRATTENBOURG. Coquillage bivalve , très commun en Scanie , qui a une écaille très concave en dedans , l'autre convexe & turbinée en dehors.

ÉCUELLE D'EAU , *Hydracotile*. Cette plante , qui croit abondamment dans les marais , a une racine fibreuse , qui pousse plusieurs petites tiges grêles , sarmenteuses , rampantes : ses feuilles sont rondes creusées , & attachées à de petites queues ; ses fleurs sont petites , blanchâtres , à cinq feuilles , & disposées en rose : il leur succède des fruits composés de deux graines fort applaties & très convexes. Cette plante est âcre au goût : elle est détensive , vulnérable , apéritive.

ÉCUME DE MER ou MERDE DE CORMARIN. On donne ce nom à l'*Alcyonium*. *Voyez ce mot & celui de POLYPIER.*

ÉCUREUIL VULGAIRE , *Sciurus*. Petit animal quadrupède , connu de tout le monde , dont la tête &

le dos sont de couleur fauve , & le ventre blanc. Ces animaux ont deux dents incisives à chaque machoire , ils n'ont point de dents canines ; leurs doigts sont onguiculés : aussi grimpent-ils , avec la dernière agilité , sur les arbres , même sur ceux dont l'écorce est la plus lisse. Il y a dans divers pays des Ecureuils de plusieurs autres couleurs ; mais il est inutile de les décrire , un seul coup d'œil jetté dans les cabinets des Naturalistes en donnera une connoissance bien plus exacte. Au lieu de détailler ces diverses espèces d'Ecureuils , nous croyons faire plus de plaisir à nos Lecteurs , en peignant l'Ecureuil , & décrivant ses mœurs d'après l'illustre M. de Buffon.

L'Ecureuil est un joli petit animal , qui n'est qu'à demi-sauvage , & , qui , par sa gentillesse , par sa docilité , par l'innocence même de ses mœurs , mériterait d'être épargné ; il n'est ni carnassier , ni nuisible , quoiqu'il saisisse quelquefois des oiseaux : sa nourriture ordinaire , sont des fruits , des amandes , des noisettes , du gland , &c. Il est propre , lesté , vif , très alerte ; très éveillé , très industrieux ; il a les yeux pleins de feu , la physionomie fine , le corps nerveux , les membres très dispos ; sa jolie figure est rehaussée & parée par une belle queue , en forme de panache , qu'il relève jusque dessus sa tête , & sous laquelle il se met à l'ombre. Le dessous de son corps est garni d'un appareil tout aussi remarquable , & qui annonce de grandes facultés pour l'exercice de sa génération.

Il est , pour ainsi dire , moins quadrupède que les autres ; il se tient ordinairement assis , presque debout , & se sert de ses pieds de devant , comme d'une main , pour porter à sa bouche. Au lieu de se cacher sous terre , il est toujours en l'air : il approche des oiseaux par sa légèreté : il demeure , comme eux , sur la cime des arbres , parcourt les forêts , en sautant de l'un à l'autre , y fait son nid , cueille les graines , boit la rosée , & ne descend à terre que quand les arbres sont agitées par la violence des vents. On ne le voit jamais que sur les grands arbres de haute futaie. Il craint l'eau plus que la terre , & l'on assure que lorsqu'il faut la passer , il se sert d'une écorce pour vaisseau , & de sa queue pour voiles & pour gouvernail. Il ne s'engourdit pas , comme le Loire , pendant

L'hiver, il est en tout tems très éveillé, & pour peu que l'on touche au pied de l'arbre, sur lequel il repose, il sort de sa petite bauge, & fuit sur un autre arbre.

Il ramasse des noix pendant l'été, en remplit le tronc & les fentes d'un vieux arbre, & a recours en hiver à sa provision; il les cherche aussi sous la neige, qu'il détourne en grattant. Il a la voix éclatante, & plus perçante encore que celle de la Fouine: il a de plus un petit grognement de mécontentement, qu'il fait entendre toutes les fois qu'on l'irrite: il est trop léger pour marcher, il va ordinairement par petits sauts, & quelquefois par bonds.

On entend les Ecureuils, pendant les belles nuits d'été, crier, en courant sur les arbres les uns après les autres: ils semblent craindre l'ardeur du soleil: ils demeurent pendant le jour, à l'abri, dans leur domicile, dont ils sortent le soir pour s'exercer, jouer, faire l'amour & manger: ce domicile est chaud, propre & impénétrable à la pluie. C'est ordinairement sur l'enfourchure d'une branche qu'ils s'établissent; ils commencent par transporter des buchettes, qu'ils mêlent, qu'ils entrelacent avec de la mousse; ils la serrent ensuite, ils la foulent, & donnent assez de capacité & de solidité à leur ouvrage, pour y être à l'aise & en sûreté avec leurs petits: il n'y a qu'une ouverture vers le haut, juste, étroite, & qui suffit à peine pour passer. Au dessus de l'ouverture, est une espèce de couvert en cône, qui met le tout à l'abri, & fait que la pluie découle par les côtés, & ne pénètre pas. Ils entrent en amour au printemps, & mettent bas au mois de Mai ou au commencement de Juin; ils produisent ordinairement trois ou quatre petits: ils muent au sortir de l'hiver: ils sont propres, se peignent & se polissent avec leurs mains & leurs dents: ils n'ont aucune mauvaise odeur; leur chair est assez bonne à manger: le poil de leur queue sert à faire des pinceaux; mais leur peau n'est pas une fort bonne fourrure.

On lit, dans l'Encyclopédie, que les Auteurs font mention d'autres Ecureuils étrangers; mais il reste à savoir, s'ils sont de la même espèce que l'Ecureuil ordinaire, ou si c'est improprement qu'on leur a donné le nom d'*Ecureuil*; pour s'en assurer, il faudroit avoir

des descriptions exactes de ces animaux. L'abus des noms n'est que trop fréquent dans l'Histoire Naturelle ; on en a un exemple frappant dans l'Ecureuil volant , qui nous a paru être , si ressemblant à de certains rats , qu'on seroit tenté de croire que ceux qui l'ont nommé *Ecureuil* , n'avoient jamais vu ni Ecureuils , ni Loirs , ni Lérots. Cependant comme cet animal est connu sous ce nom , nous allons en donner ici une légère esquisse.

L'ECUREUIL VOLANT , *Sciurus volans* , est un petit animal long d'environ cinq pouces , dont les oreilles sont rondes , les yeux grands & noirs : il porte une moustache composée de poils noirs , longs d'un pouce & demi : les pieds de devant sont armés de quatre ongles pointus & recourbés : la peau des côtés , qui est attachée aux jambes de devant & à celles de derrière , peut être étendue comme une membrane ; c'est à l'aide de cette membrane , qui présente une grande surface à l'air , que cet animal peut parcourir en l'air l'espace de plusieurs toises ; il ne peut en volant , ni s'élever , ni garder la ligne horizontale ; mais il descend obliquement. Les poils de cet animal sont très épais , très doux au toucher , & d'un gris obscur.

On voit de ces animaux en Pologne , en Laponie , dans la Finlande , en Virginie , dans la Nouvelle Espagne & en Canada. Ceux qu'on voit à la Louisiane sont de la grosseur d'une souris , & s'élancent d'un arbre à un autre jusqu'à vingt-cinq ou trente pieds de distance : ces animaux sont fort jolis ; on peut les apprivoiser : il est cependant bon de leur mettre une petite chaîne ; car aimant la liberté , ils regagneroient promptement les bois.

ECUSSON , ou FRAGMENS D'ECHINITE , *Echinodermatum fragmenta*. On donne ce nom à des pièces carrées ou orbiculaires , dont l'assemblage , en très grand nombre , composent la coquille de l'Ourfin. Voyez ce mot.

Communément les Ecussons sont des parties pétrifiées du ventre de l'échinite spatagoïde : on en trouve aussi de crénelés ou dentelés , & qui appartiennent à l'Ourfin , appelé *Echinomérite* par quelques Auteurs , & autres échancrés au bord , comme les sutures du crâne ,

& qui proviennent de l'Oursin discoïde. On ne peut guerre avoir une idée nette de tout ceci, qu'en lisant le mot OURSIN.

EDERDON ou EDREDON. *Voyez au mot CANARD A DUVET.*

EELPOUT. *Voyez LOTTE.*

EDOLIO. Oiseau qu'on voit au Cap de Bonne-Espérance, & qui ressemble parfaitement au Coucou. On le rencontre toujours dans des buissons épais, ou sur de hauts arbres. Dès qu'il fait beau, il crie d'un ton lamentable *Edolio, Edolio* : il articule cette petite chanson aussi distinctement qu'un homme peut le faire ; c'est de là que lui est venu son nom.

EFFRAYE. Espèce d'oiseau de nuit, autrement appelé *Fresaye*. *Voyez ce mot.*

EGAGROPILE, *Egagro-pileus*. On donne ce nom à des Pelotes ou Boules sphériques de poil, qu'on trouve dans l'estomac & dans les intestins de plusieurs quadrupèdes ruminans, tels que le bœuf, le veau, la vache, le mouton, la chèvre, le chamois, &c. Ces boules sont formées de l'assemblage des poils que ces animaux détachent & avalent en se léchant : leur salive colle ces poils les uns sur les autres ; le mouvement inutile, que leur estomac fait pour digérer ces poils, leur fait prendre, avec le temps, la forme sphérique qu'on remarque dans l'Egagropile. Ces boules sont quelquefois velues en dehors comme en dedans, & d'autres fois unies, & comme enduites, ou enveloppées d'une croute brunâtre semblable à du cuir.

On trouve souvent dans le ventricule de l'Ysard ou Chamois une pelotte grosse comme un œuf de poule, ovale, un peu applatie, très légère, & revêtue d'une écorce dure, noirâtre & luisante ; l'intérieur est composé d'herbes mâchées en pelotons, faisant partie de celles que l'animal avoit avalées pour sa nourriture. On l'appelle *Bergard d'Allemagne*.

EGLANTIER & EGLANTINE. *Voyez ROSIER SAUVAGE à l'article ROSIER.*

EGLEDUN ou EGLEDON, est le *Canard à duvet* ou à plumes molles, dont il est parlé dans la suite de l'article CANARD. *Voyez ce mot.*

EGLEFIN ou **EGREFIN**, *Eglefinus*. On donne ce nom à une espèce de *Morus* ou *Merlu*. Voyez ces mots.

EGUILLETTE. Nom qu'on donne en Bretagne à l'*Onchie*. Voyez ce mot. Goëdard le donne aussi à la *Chenille de ronce*.

EIDER. Voyez **CANARD A DUVET**.

EISENMAN ou **EISENRAM**, est un minéral ferrugineux, qui accompagne quelquefois les mines d'étain, qui leur sert d'enveloppe, de cadre, ou en décele des filons assez riches. L'Eisenram est regardé par tous les Minéralogistes du Nord, comme une mine de fer réfractaire, arsenicale, vorace, & stérile en métal : elle est remplie de mica, ou écailleuse, grisâtre, & devient rouge à mesure qu'on en détache des parties avec la lime. Voyez l'article **FER**. On donne encore le nom d'*Eisenram* à de l'or de lavage, qui, dans la séparation qu'on fait par la scibile, des parties sablonneuses & limoneuses, avec lesquelles on le trouve mêlé, s'est attaché à de petits grains bruns ou noirâtres de fer, attirable à l'aimant.

EGRISÉE. Les Lapidaires donnent ce nom à la poudre de diamants noirs, dont on se sert pour user les bords des autres diamants, & pour en adoucir les inégalités des facettes.

ELAN ou **ELLEND**, en latin *Alce*. Animal du genre des Cerfs, & que l'on regarde comme l'Alcée des Anciens.

L'Elan est un animal quadrupède & cornu, sauvage, grand comme un cheval, & habitant les pays Septentrionaux. On en trouve en Moscovie, en Lithuanie, en Pologne, en Suede, en Laponie & en Canada ; plus rarement dans ces quatre derniers pays ; mais sur-tout en Prusse. Il a plus de cinq pieds & demi, depuis le bout du museau jusqu'au commencement de la queue, qui n'a que deux pouces de longueur ; sa tête est fort grosse, ses yeux sont étincelans, ses lèvres sont grandes & grosses, ses dents sont médiocres, ses oreilles ressemblent assez à celles de l'Ane pour la largeur & pour la longueur ; son ventre est ample comme celui de la vache, la queue est fort petite, ses jambes sont longues & menues ; les pieds noirâtres ; & ses ongles fendus comme ceux du Bœuf : son poil, d'un jaune obscur, mêlé

d'un gris cendré, approche assez, pour la couleur, de celui du Chameau; cependant, on dit que la couleur varie suivant les saisons de l'année, qu'il est plus pâle en été qu'en hyver, au contraire de ce que nous voyons arriver aux Daims & aux autres animaux. Ce poil a jusqu'à trois pouces de longueur; lorsqu'on le coupe, son milieu paroît, au microscope, spongieux en dedans comme le jonc. Comme ce poil est élastique, il est propre à faire des matelats & à garnir des selles. Il faut que les jambes de cet animal soient extrêmement fortes & roides, puisque d'un coup de pied il terrasse l'animal ou le Chasseur qui ose l'approcher. Il a les jambes si fermes qu'il court sur la glace avec une extrême vitesse sans tomber, ce qui lui donne moyen de se sauver des loups qui ne peuvent l'y suivre. Si l'on peut croire que cet animal soit sujet à l'épilepsie, on ne croira cependant pas, que lorsqu'il est attaqué de l'accès de ce mal, il s'en guérit en portant son pied gauche jusque dans son oreille, & que la corne de ce pied, nommée *Ungula alces*, est un remède infailible pour l'épilepsie, sur tout lorsqu'on dit que le simple attouchement de cet ongle, porté en bague ou en amulette, guérit de cette funeste maladie: s'il pouvoit être de quelque utilité, ce seroit rapé & mis dans quelque infusion, à cause du sel volatil qu'il contient.

Il n'y a que l'Élan mâle qui porte des cornes: elles excèdent assez communément la largeur de deux palmes, tandis qu'elles égalent à peine la longueur de deux pieds. On a vu des cornes d'Élan munies de dix-huit à vingt cornichons si amples & si espacés, que deux hommes pouvoient s'y asseoir à la fois. L'Élan met braves ses cornes tous les ans aux mois de Février & de Mars, la démangeaison qu'il y sent l'engage à se frotter la tête contre les arbres pour s'en débarrasser. Il lui en croît de nouvelles, qui, lorsqu'elles sont encore tendres & cartilagineuses, sont revêtues d'une peau molle & lanugineuse qui les garantit du froid jusqu'à ce qu'elles aient acquis une dureté convenable; au mois d'Août, la tête se trouve ornée d'un nouveau bois.

Dans la dissection anatomique de cet animal, on a observé que la glande pinéale est d'une grandeur ex-

traordinaire , puisqu'elle a plus de trois lignes de long , ainsi que celle du Dromadaire. Cette observation est favorable à ceux qui attribuent , à la différente conformation des organes du cerveau , les diverses opérations des sens intérieurs ; car on remarque que les Lions , les Ours , & les autres bêtes courageuses & cruelles , ont cette partie si petite , qu'elle est presque imperceptible , au lieu qu'elle est fort grande à ceux qui sont timides , comme est l'Elan. On a remarqué aussi , que l'organe de l'odorat est très étendu dans cet animal , ce qui rend raison de la finesse de son odorat.

L'Elan aime les lieux ombrageux & humides ; il se nourrit de feuilles , d'écorces d'arbres , de mousses. Ces animaux pour l'ordinaire vont en troupes , ils sont aussi habiles à nager que le Cerf. Le mâle ne se bat point pour la femelle au tems du rut , qui arrive vers la fin d'Août ; dans ce tems il pousse un cri semblable à celui du Cerf , & bat fréquemment la terre avec les pieds de devant : son bois & les pieds , sont ses armes défensives. La femelle met bas vers la mi-Mai , & ne fait qu'un Faon ou deux : ces Faons suivent leurs meres pendant deux ou trois ans , & ils leur sont si attachés , qu'ils se feroient plutôt tuer que de les abandonner. En prenant ces faons tout jeunes , on peut les apprivoiser : on les fait têter des vaches qui les souffrent volontiers.

L'Elan , comme animal peureux , se retire dans les profondes solitudes des bois les plus épais. On les prend de diverses manieres , soit avec des baliveaux assujettis avec des cordes , qui , en faisant l'effet de ressort , lorsque l'animal vient à passer , serrent une corde qui le saisit à la gorge & l'étrangle , soit en le chassant avec des chiens dans des filers , ou en le faisant tomber dans des fossés : lorsque cet animal a été blessé , si le Chasseur ne se sauve au plus vite , l'Elan en fureur revient sur lui , le foule sous ses pieds ou l'élève sur ses cornes , & vient souvent à bout de le tuer.

L'Elan se plaît dans les sapinieres ; on le prend facilement dans les neiges où il s'enfonce. On en envoie en France la peau , dont on se sert pour faire des buffles. Les plus grandes peaux s'appellent *Chapons*. On dit que la peau d'Elan est propre à faire des cuirasses ,

parcequ'elle est très épaisse & très dure , & presque impénétrable aux coups de feu. On en fait encore usage dans plusieurs arts & métiers.

L'animal connu dans l'Amérique septentrionale sous le nom d'*Orignac* , paroît être absolument l'*Elan*. Tout ce que Denys , dans son Histoire Naturelle , en rapporte , s'accorde avec ce que nous avons dit de l'*Elan* : il dit , que la chair de cet animal sent un peu la venaison , & est aussi agréable à manger que celle du Cerf. L'*Orignac* a pour ennemi , dans ce pays , le *RENARD* & le *QUINCAJOU*. *Voyez ces mots.*

Quoique l'*Elan* soit un animal des pays septentrionaux , on en trouve cependant aussi en Afrique ; mais qui sont plus gros que ceux d'Europe ; on en voit dans quelques cantons de la Cordelière , & dans le voisinage de Quito : on en trouve aussi beaucoup à la Chine.

ELECTRUM. On donne ce nom au *Succin*. *Voyez ce mot.*

ELEMI. *Voyez RESINE ELEMI.*

ELEPHANT , *Elephas*. Le plus grand des quadrupèdes , comme la Baleine est le plus grand des poissons , & l'Autruche le plus grand des oiseaux. L'Eléphant est un des plus singuliers , d'entre les quadrupèdes , pour la conformation de plusieurs parties du corps. En considérant cet animal , relativement à l'idée que nous avons de la justesse des proportions ; il semble mal proportionné , à cause de son corps gros & court , de ses jambes roides & mal formées , de ses pieds ronds & tortus , de sa grosse tête , de ses petits yeux & de ses grandes oreilles : on pourroit dire aussi que l'habit dont il est couvert est encore plus mal taillé & plus mal fait à sa trompe , ses défenses , ses pieds le rendent aussi extraordinaire que la grandeur de sa taille. La description de ses parties , & l'histoire de leurs usages ne donnera pas moins d'admiration , que leur aspect cause de surprise.

Les pays chauds de l'Afrique & de l'Asie sont les lieux où naissent les Eléphants ; ceux des Indes sont beaucoup plus grands ; & par conséquent plus forts que ceux d'Afrique. C'est sous ces climats brûlants que se trouvent

toujours les plus grands animaux , ainsi qu'on l'a observé.

Quoique les climats tempérés soient peu propres à l'Éléphant , on en a cependant vu un vivre , dans la Ménagerie du Roi , pendant treize ans. Cet Éléphant étoit du Royaume de Congo , il fut envoyé au Roi en 1668 , par le Roi de Portugal. Quoique cet animal n'eût que quatre ans , il avoit alors six pieds & demi de hauteur , à prendre depuis la terre jusqu'au dessus du dos. Pendant les treize années qu'il vécut , il ne crut que d'un pied : on peut présumer que ce fut le changement du pays & de la nourriture qui retardât son accroissement à ce point. Lorsque MM. de l'Académie Royale des Sciences en firent la description , il n'avoit que sept pieds & demi de hauteur ; son corps avoit douze pieds & demi de tour ; sa longueur étoit presque égale à sa hauteur. Cet animal étoit petit , en comparaison de ceux que l'on voit en Asie , & qui ont , dit-on , jusqu'à treize , quatorze ou quinze pieds , & même plus , de hauteur.

Lorsque l'Éléphant est revêtu de sa chair & de sa peau , les jambes de derrière paroissent plus courtes que celles de devant , parcequ'elles sont moins dégagées de la masse du corps ; ces jambes ressemblent plus à celles de l'homme qu'à celles de la plupart des quadrupèdes , en ce que le talon pèse à terre , & que le pied est fort court : la plante de leurs pieds est garnie d'une corne en forme de semelle , qui est dure , solide & épaisse d'un pouce : il y a lieu de croire que cette partie varie de forme dans les divers individus. La force des jambes de l'Éléphant est proportionnée à sa lourde masse ; aussi on dit qu'il va fort vite , & que de son pas il atteint aisément un homme qui court. Il nage assez bien , tant à cause du grand volume d'eau , que la masse déplace , que parcequ'il est sujet à avoir le ventre enflé par des veines qui le lui rendent fort gros. Quelques Auteurs ont dit , que le peu de souplesse des jambes , empêchoit l'Éléphant de se relever lorsqu'il étoit couché : on a appris de ceux qui ont gouverné celui de la Ménagerie , que les huit premières années qu'il y a vécu , il se couchoit & se relevoit avec beaucoup de facilité , & que

les cinq dernières années il ne se couchoit plus pour dormir ; mais qu'il s'appuyoit contre le mur de sa loge : en sorte que s'il arrivoit qu'il se couchât, lorsqu'il étoit malade, il falloit percer le plancher d'en dessus, pour le relever avec des engins. Mais vraisemblablement, cet animal, dans son climat & dans son état naturel, n'auroit pas perdu si promptement la souplesse de ses jambes ; & l'on peut regarder comme incertain, ce que plusieurs Auteurs ont avancé, que pour se rendre maître d'un Eléphant, on observe l'arbre sur lequel il s'appuie pour dormir pendant la nuit ; qu'on le scie presque tout-à-fait pendant son absence, & que lorsque ce pesant animal vient à s'appuyer contre l'arbre pour prendre son repos, il tombe sans pouvoir se relever ; du moins pourroit-on penser que cette méthode ne peut servir au plus que pour prendre les vieux éléphans.

L'organe le plus admirable & le plus particulier à l'éléphant, est sa trompe dans laquelle on remarque des mouvemens & des usages qui ne se trouvent point dans les autres animaux ; sa structure est tout-à-fait singulière.

Cette trompe est très longue, & l'animal l'allonge & la raccourcit à volonté. Cette partie, qui à proprement parler, n'est que son nez, est charnue, nerveuse, creuse comme un tuyau, extrêmement flexible dans tous les sens ; l'extrémité de cette trompe s'élargit comme le haut d'un vase, & fait un rebord dont la partie de dessous est plus épaisse que les côtés ; ce rebord s'allonge par le dessus, & forme alors comme le bout d'un doigt. Au fond de cette espèce de petite tasse, on apperçoit deux trous, qui sont les narines ; c'est par le moyen de ce rebord qui est à l'extrémité de la trompe, ou de cet espèce de doigt, que l'éléphant fait tout ce qu'on peut faire avec la main, jusqu'au point que l'éléphant de la Ménagerie dénouoit les cordes qui l'attachoient, qu'il prenoit avec adresse les choses les plus petites, & qu'il les rompoit.

Lorsque cet animal applique les bords de l'extrémité de sa trompe sur quelque corps, & qu'il retire en même-temps son haleine : ce corps reste collé contre la trompe, & on fait les divers mouvemens ; c'est ainsi que

l'éléphant enlève des choses fort pesantes , & même jusqu'au poids de deux cens livres.

L'Éléphant a le col trop court pour pouvoir baisser sa tête jusqu'à terre , & brouter l'herbe avec la bouche , ou boire facilement : lorsqu'il a soif , il trempe le bout de sa trompe dans l'eau , & en aspirant , il en remplit toute la cavité , ensuite il la recourbe en dessous pour la porter dans sa bouche , & l'enfonce jusque dans le gozier au-delà de l'épiglotte. L'eau poussée par la simple expiration , descend dans l'œsophage , & par cette admirable prévoyance de la nature , il n'entre point d'eau dans le larinx , ce qui seroit arrivé nécessairement sans cela. Quand l'Éléphant veut manger , il arrache l'herbe avec sa trompe , & en fait des paquets qu'il porte dans sa bouche. Tout cela peut faire penser que le petit éléphant tette avec sa trompe , & qu'il la recourbe ensuite dans sa bouche pour avaler le lait. Cette trompe lui sert non-seulement de main , mais encore d'un bras très nerveux : car on dit qu'il s'en sert pour arracher les arbres médiocres , & briser les branches d'arbres lorsqu'il veut se faire un passage dans les forêts. Il fait jaillir au loin , & dirige à son gré l'eau dont il a rempli sa trompe : on dit qu'elle peut en contenir plusieurs seaux.

La tête de l'éléphant a quelque chose de monstrueux ; elle supporte deux oreilles très-longues , très larges , & très épaisses , disposées à peu près comme celles de l'homme ; toute la tête est recouverte d'une peau fort épaisse , & le crane ; sur-tout à l'endroit du front , a jusqu'à sept pouces d'épaisseur , ce qui supplée aux sutures qui lui deviennent inutiles pour l'usage qu'on leur attribue , d'empêcher que les fractures ne s'étendent trop loin. Il est certain que cette épaisseur extraordinaire des os du crâne de cet animal , les empêche d'être sujets à des fractures qui lui soient aussi dangereuses , qu'elles le sont aux autres animaux , à qui la moindre fêlure des os du crane , peut être mortelle. C'est apparemment cette épaisseur qui fait que les fleches peuvent percer la tête de l'éléphant assez avant , sans le blesser dangereusement , & même sans en faire sortir du sang. Mais au milieu du derriere de la tête , le crane n'a pas l'épaisseur d'une demi ligne ; cependant cet endroit du cerveau ,

est celui dont la blessure est la plus mortelle , ne pouvant être si légèrement bleilé , que l'animal ne meure dans le même instant. C'est-là , que celui qui conduit l'éléphant , le frappe ; lorsqu'il arrive que cet animal entre en fureur , & qu'il n'y a point d'autre moyen d'éviter le danger ; pour cela le conducteur fiche un clou dans la fosse qu'il a au derrière de la tête , & qui est située entre deux petites éminences. Vraisemblablement il est rare que l'éléphant entre dans de semblables fureurs , cet animal étant d'un naturel doux & docile. Il est digne de remarque que le cerveau de ce monstrueux animal , est extraordinairement petit.

La bouche de l'Eléphant est la partie la plus basse de sa tête , & semble plutôt être jointe à sa poitrine qu'à sa tête ; elle n'est armée que de huit dents , quatre à la mâchoire supérieure , & quatre à l'inférieure. Comme la trompe & ses huit dents seroient une trop foible défense , la nature lui en a encore donné deux autres , qui sortent de la mâchoire supérieure , & qui sont très fortes. Elles sont longues de quelques pieds & un peu recourbées en haut ; l'animal s'en sert pour attaquer , & se défendre vivement contre ses ennemis. La femelle est armée de défenses de même que le mâle , ainsi qu'on l'a vu dans l'éléphant femelle de Versailles. Ces défenses n'ont pas tombé pendant treize années que cet animal a vécu à la Ménagerie ; ce qui doit faire croire que ces défenses ne sont pas sujettes à tomber comme le bois du Cerf. Elles sont creusées dans leur naissance , & environ jusqu'à la moitié de leur longueur , & même plus ; le reste jusqu'à la pointe est solide ; leur substance est-ce qu'on nomme l'ivoire , & approche plus de la nature de la corne , que de celle des dents : car elle s'ammollit au feu , ce qui n'arrive pas à celle des dents. Ces défenses sont si fortes que l'éléphant de la Ménagerie les avoit employées à faire deux trous dans les deux faces d'un pilier de pierre qui sortoit du mur de sa loge. Lorsqu'il vouloit dormir , il faisoit entrer ses défenses dans ces trous , & cela lui servoit de point d'appui.

L'Eléphant a des yeux très petits ; ses paupieres sont garnies de poils , ce qui lui est particulier avec l'*Homme* , le *Singe* , l'*Austruche* & le *Grand Vautour* , Son corps est

couvert d'une peau toute composée de rides , ce qui la fait paroître fort vilaine , d'autant plus qu'elle est garnie en quelques endroits seulement de soie semblable à celle du Sanglier. On en observe sur-tout à la partie convexe de la trompe , aux paupieres , & à la queue , qui en est garnie en toute sa longueur , & terminée par une houppe , dont les poils sont assez longs. Les Indiens attribuent à ces poils de grandes vertus qui ne sont qu'imaginaires ; les Africains , tant hommes que femmes , s'en servent dans leurs parures.

Nourriture de l'Elephant , & ses Ennemis.

Ces animaux , qui sont très commodes & très utiles pour les services qu'ils rendent , & dont nous parlerons plus bas , sont touteux à nourrir ; aussi la largeur de leurs intestins surpasse-t-elle de beaucoup la proportion qu'ils ont coutume d'avoir avec le reste du corps dans les animaux qui ne ruminent pas comme celui-ci. Un éléphant consomme plus en huit jours , que ne consommeroient trente Negres. Fr. Pierre de Laval rapporte dans ses voyages qu'un éléphant mange cent livres de ris par jour. Ils s'accoutument de tout ce qu'on leur donne , même de la viande ; la nourriture du petit éléphant de la Ménagerie , sans y comprendre ce qui lui étoit donné par ceux qui le visitoient , consistoit tous les jours en quatre-vingts livres de pain , douze pintes de vin , & deux seaux de potage où il entroit quatre ou cinq livres de pain ; au lieu du potage , on lui donnoit de deux jours l'un , deux seaux de ris cuit dans l'eau. Il avoit aussi tous les jours une gerbe de bled pour s'amuser : car après avoir mangé les grains des épis , il faisoit des poignées de paille , dont il chassoit les mouches , & prenoit plaisir à la rompre par petits morceaux , ce qu'il faisoit fort adroitement avec le bout de sa trompe ; il mangeoit aussi de l'herbe dans les promenades qu'on lui faisoit faire tous les jours.

Plus ces animaux s'éloignent de leur climat naturel , plus il est nécessaire , pour les conserver , de leur donner une nourriture chaude , qui puisse entretenir leur chaleur naturelle. Thevenot , dans ses voyages , dit même

qu'à Delhy , non-seulement on leur fait manger de la viande , mais qu'on leur fait boire de l'eau de-vie , & qu'on leur donne une pâte de farine , de sucre & de beurre.

Les Eléphans sauvages vivent d'herbes , de fruits , & même de branches d'arbres , dont ils mangent du bois assez gros. Dans les mois d'Août & de Septembre , ils viennent dans les champs de bled ou de mil , où ils font encore plus de dégats par les grains qu'ils foulent aux pieds , que par ceux qu'ils consomment. Les Africains pour garder leurs champs , allument de côtés & d'autres des feux , dont l'éclat les épouvante. Ces terribles mangeurs peuvent cependant très bien rester jusqu'à sept à huit jours sans boire ni manger. Leur boisson est de l'eau , qu'ils ont soin de troubler avant que de la boire , ainsi que le fait le Chameau : on remarque la même chose dans les Oies , les Ducs & autres oiseaux , qui avalent de petites pierres , & mêlent fort souvent du sable & du gravier avec l'eau qu'ils boivent.

Les Eléphans sauvages entrent quelquefois dans des champs de tabac , qu'ils ravagent. Si la plante est encore jeune & beaucoup aqueuse , elle ne leur fait point de mal ; mais si elle est mûre ou proche de sa maturité , elle les enivre , & leur fait faire des postures très plaisantes. Quand par malheur pour eux , la dose en est un peu trop forte , ils s'endorment , & alors les Negres se vengent aisément du dommage qu'ils ont reçu de leurs pieds & de leur trompe. La fiente de ces animaux ne vaut rien pour engraisser les terres , parcequ'elle produit quantité de racines , d'herbes , & quelquefois de tabac. La raison en est , que comme la digestion ne se fait jamais parfaitement bien dans leur vaste estomac , les graines sont rendues quelquefois aussi peu altérées qu'elles l'étoient avant d'avoir été avalées.

Les Eléphans sont très fréquens sur la Côte d'or , où ils font beaucoup de tort aux arbres fruitiers & aux Bananiers.

Quoique l'Eléphant soit supérieur à tous les autres quadrupèdes par la masse , qu'il ait dans sa trompe & dans ses langues & vigoureuses défenses des armes

terribles, il est cependant attaqué & vaincu par d'autres animaux féroces, dont quelques-uns ont la force jointe à la légèreté des mouvemens. Ses ennemis sont le *Tigre*, le *Lion*, les *Serpens*, le *Rhinoceros*, sur-tout l'homme qui emploie divers moyens pour l'attrapper, le réduire en Esclavage, ou le faire mourir pour lui enlever ses défenses d'ivoire.

Le *Rhinoceros* se sert de la corne qu'il porte au dessus du nez pour tâcher de percer le ventre de l'Éléphant. Quoique le *Lion* soit pour l'Éléphant un ennemi des plus dangereux, étant armé de griffes terribles, & de dents acérées & vigoureuses, on dit qu'il est encore moins redoutable pour lui, que le *Tigre*, parceque celui-ci, à la faveur de son agilité prodigieuse, l'attaque, pour ainsi dire, de tous les côtés en même tems. Lorsque le *Tigre* peut parvenir à saisir la trompe, il la déchire, ou la presse si fort, qu'il étouffe quelquefois l'éléphant, ou le fait mourir de faim, quand il a rendu sa trompe inutile par les blessures qu'il y a faites.

Mœurs & instinct de l'Elephant.

L'Éléphant a beaucoup d'instinct & de docilité : on dit qu'il est susceptible d'attachement, d'affection, & de reconnoissance, jusqu'à sécher de douleur, lorsqu'il a perdu son gouverneur. On l'apprivoise si aisément, & on le soumet à tant d'exercices différens, que l'on est surpris qu'une bête aussi lourde, prenne si facilement les habitudes qu'on lui donne.

Ces animaux sont fort tranquilles, & ne s'irritent que lorsqu'on les offense. Suivant le rapport de ceux qui gouvernoient l'Éléphant de la Ménagerie, il sembloit connoître quand on se moquoit de lui, & s'en souvenir pour s'en vanger, quand il en trouvoit l'occasion. Un homme l'ayant trompé en faisant semblant de lui jeter quelque chose dans la gueule, il lui donna un coup de sa trompe qui lui rompit deux côtes, il le foula aux pieds, lui cassa une jambe, & voulut lui enfoncer ses défenses dans le ventre; mais heureusement elles entrerent dans la terre aux deux côtés de la cuisse qui ne fut point blessée. Un Peintre voulant le dessiner en une atti-

Etude extraordinaire , qui étoit de tenir sa trompe levée & sa gueule ouverte , le valet du Peintre , pour le faire demeurer en cet état , lui jettoit des fruits dans la gueule. & le plus souvent n'en faisoit que le geste. A la fin l'Eléphant en fut indigné , & comme s'il eut connu que l'envie que le Peintre avoit de le dessiner , étoit la cause de cette importunité , au lieu de s'en prendre au valet , il s'adressa au maître , & lui jeta par sa trompe une quantité d'eau , dont il gâta le papier sur lequel il desinoit. La fureur de ces animaux est très dangereuse , mais comme ils craignent beaucoup le feu , on arrête cette fureur en leur jettant des pieces d'artifice enflammées.

Lorsque les Eléphants sont en chaleur , ils deviennent furieux , mais on dit que cela n'arrive guere à ceux qui sont apprivoisés. Il y a beaucoup d'incertitude sur le tems de la portée de la femelle de l'Eléphant , & sur la durée du tems qu'elle allaite son petit ; quelques auteurs disent qu'elle ne conçoit que tous les sept ou huit ans. Il y a aussi beaucoup de diversité sur la maniere dont se fait leur accouplement. On prétend que la femelle amasse des feuilles avec sa trompe , en fait une sorte de lit , s'y couche sur le dos quand elle veut recevoir le mâle , & l'appelle par des cris ; que leur accouplement ne se fait que dans les lieux écartés & les plus solitaires. Tous ces faits sont très incertains : on n'a pu les observer sur les Eléphants domestiques , puisqu'ils ne s'accouplent pas , & il n'est guere possible de suivre des Eléphants sauvages d'assez près & assez long-tems , pour faire de telles observations. La durée de la vie de ces animaux , n'est guere mieux connue , les uns disent qu'ils vivent jusqu'à cent vingt & même cent cinquante ans ; d'autres ont prolongé la vie de ces animaux jusqu'à cinq cens ans. Si l'on connoissoit bien la durée de leur accroissement , on pourroit juger de la durée de leur âge ; puisque , suivant l'observation de M. de Buffon , la longueur de la vie est proportionnelle à la durée de l'accroissement.

Une observation remarquable & assurée par l'examen , c'est que l'orifice extérieur de la matrice n'est point dans la femelle de l'éléphant au même endroit où elle se voit aux autres animaux. Dans l'Eléphant , elle est située au milieu du ventre près du nombril ; elle étoit

placée dans l'Eléphant de la Ménagerie que l'on a disséqué , à l'extrémité d'un conduit qui formoit une éminence depuis l'anus jusqu'à l'ouverture placée près du nombril ; ce conduit qui avoit deux pieds & demi de long , enfermoit un clitoris de la même longueur ; en sorte qu'il paroïssoit remplir entièrement ce conduit , ainsi que le fait la verge des mâles de la plupart des brutes ; cette structure avoit même toujours fait croire avant la dissection , que cet Eléphant étoit un mâle. Les mamelles dans la femelle de l'Eléphant , sont au nombre de deux , & placées à la poitrine comme aux femmes.

On feroit une longue histoire de l'Eléphant , si on rapportoit tout ce qu'on a dit de son instinct , & tous les détails du cérémonial établi chez différens peuples qui ont beaucoup de vénération pour cet animal. On verroit que l'amour du merveilleux a fait croire que l'Eléphant a des vertus & des vices , qu'il est chaste & modeste , orgueilleux , &c. Des nations entières ont fait des guerres longues & cruelles , & des milliers d'hommes se sont égorgés pour la conquête de l'*Eléphant blanc* , qui n'est qu'une variété accessoire de la nature. Cent Officiers soignent un Eléphant de cette couleur à Siam ; il est servi en vaisselle d'or , promené sous un dais , logé dans un pavillon magnifique , dont les lambris sont dorés. Plusieurs Rois de l'Orient préfèrent à tout autre titre , celui de *Possesseur de l'Eléphant blanc*. Plusieurs Voyageurs disent qu'en Orient on dresse des Eléphants à avoir pour le Prince la vénération due à la Majesté Royale ; aussitôt qu'ils l'aperçoivent , ils fléchissent les genoux pour l'adorer à la manière des Orientaux , & se relevent un moment après.

On a observé que les Eléphants qui vivent dans les plaines , dans les pays gras , & sur le bord du Niger , qui est fort fréquenté par les hommes , sont plus doux , plus aisés à apprivoiser , que ceux qui vivent dans les montagnes & dans les déserts de l'Afrique : parceque ceux-ci vivant toujours au milieu des bêtes féroces qui cherchent à les surprendre pour les dévorer , en deviennent eux-mêmes plus sauvages & plus féroces.

Usage que l'on fait des Eléphants.

Ces animaux rendent des services proportionnés à leur force. Ils portent toutes sortes de fardeaux d'un poids énorme , jusqu'à de petites pieces de canon sur leur as-fut. En Perse & aux Indes , les Femmes de qualité & les grands Seigneurs voyagent sur ces animaux : on dispose sur leur dos de larges pavillons richement ornés , dans lesquels plusieurs personnes peuvent se coucher ou s'asseoir.

On leur fait aussi porter des tours dans lesquelles on place plusieurs hommes armés pour la guerre. Ces tours , au moins dans certains endroits , sont longues & larges comme un grand lit , & placées en travers sur le dos de l'Eléphant ; elles peuvent contenir six ou sept personnes assises à la maniere des Lévantiens. Tout le monde fait que les Orientaux furent les premiers à mener de ces animaux en troupe aux combats. Ils rompoient les rangs , épouvantoient les chevaux , écrasoient les hommes sous leurs pieds , & il étoit difficile de les blesser. On les avoit même dressés à saisir les hommes avec leurs trompes , & à les jeter dans la tour qu'ils portoient ; cette tour contenoit des soldats qui faisoient pleuvoir des javelots de toutes parts. Lorsqu'on menoit l'Eléphant au combat , on attachoit à l'extrémité de sa trompe une chaîne ou un sabre nud , dont il se servoit fort adroitement contre les ennemis.

On trouva à la fin le moyen de leur résister , ou à l'aide du feu qui les épouvante , ou avec des armes en forme de faux , dont on leur coupoit la trompe , & de longues piques qu'on leur enfonçoit sous la queue à l'endroit où la peau est moins épaisse ; enfin on leur opposa d'autres Eléphants. On vit alors les animaux les plus terribles , prendre part dans les querelles des hommes , & s'entre-détruire pour les défendre ou pour les vanger.

Les Romains en ayant pris sur leurs ennemis en décorerent leurs triomphes , & en attelerent à leurs chars. César se fit éclairer par quarante Eléphants qui portoient devant lui des flambeaux à la guerre. On en exposa quelquefois dans le cirque , où l'on vit des Eléphants

vaincus quelquefois par un seul homme : exemple frappant de la supériorité de l'adresse sur la force !

La charge du plus fort Eléphant est de plus de trois mille livres ; lorsqu'on le presse , il peut faire en un jour le chemin de six journées ; il peut courir au galop. Lorsqu'on est poursuivi par cet animal , on ne peut l'éviter qu'en faisant des détours , parcequ'il n'est pas aussi prompt à se retourner de côté , qu'à marcher en avant.

Pour conduire l'Eléphant , on se met sur son col , on tient à la main une grosse verge de fer très pointue par un bout , & terminée à l'autre par un crochet pointu. On se sert de la pointe au lieu d'éperon , & le crochet supplée à la bride : car le conducteur ainsi placé , pique l'animal aux oreilles & au muséau , pour diriger sa marche. Ces animaux ont le pied très sûr , & ne bronchent presque jamais : on dit que les Romains en avoient dressé à marcher sur la corde. Les Eléphants sont une des principales forces du Grand Mogol , & en même tems un des principaux ornemens de son Palais. Il en nourrit plus de cinq cens , dont les harnois sont d'une magnificence qui étonne.

Chasse de l'Elephant.

Les Princes Orientaux font ordinairement leurs chasses avec pompe , il y emploient tant de monde , qu'on diroit que le Prince part à la tête de ses troupes pour aller livrer bataille. Voici le tableau d'une des chasses aux Eléphants , du Roi de Siam. On commence par attirer le plus grand nombre d'Eléphants sauvages qu'il est possible dans un parc spacieux , environné par de gros pieux qui laissent de grandes ouvertures de distances en distances : on les y fait venir par le moyen d'une femelle , on les épouvante par le son des trompettes , des tambours , & sur tout par des feux que l'on distribue en divers endroits de la forêt , pour les faire fuir dans le parc.

Lorsqu'ils y sont arrivés , on fait autour une enceinte d'Eléphants de guerre , pour empêcher que les Eléphants sauvages ne franchissent les palissades ; ensuite on mène dans le parc à peu près autant d'Eléphants privés des plus forts , qu'il y a d'Eléphants sauvages : les premiers sont
montés

montés chacun par deux Chasseurs , qui portent de grosses cordes à nœuds coulants , dont les bouts sont attachés à l'éléphant. Les conducteurs de chacun de ces éléphants , les font courir contre un éléphant sauvage , qui fuit aussitôt , & se présente aux ouvertures du parc pour en sortir , mais il est repoussé par les éléphants de guerre qui forment l'enceinte du dehors. Pendant qu'ils marchent ainsi dans le parc , les Chasseurs jettent leurs nœuds si à propos dans les endroits où l'éléphant doit mettre le pied , qu'en peu de tems tous les éléphants sauvages sont attachés. A l'instant on met aux côtés de chacun d'eux deux éléphants domestiques , un de chaque côté , & on les attache avec eux ; un troisième marche devant & tire l'éléphant sauvage par une corde , un quatrième le suit , & le fait marcher à grands coups de tête qu'il lui donne par derrière. On conduit ainsi les éléphants sauvages chacun à une espece de remise où on les attache à un gros pilier qui tourne comme un cabestan de navire : on les laisse là pour leur donner le tems d'apaiser leur fureur , & au bout de peu de jours , ils deviennent doux & sont bien apprivoisés.

Au Pégu , on emploie pour cette chasse plus d'art , mais moins de monde : on attire de même les éléphants dans un parc environné de gros & forts pieux , plantés à telle distance l'un de l'autre , qu'un homme peut passer entre deux , mais non pas un éléphant , excepté à l'entrée du parc. Lorsque les éléphants sauvages , attirés par les femelles , y sont entrés , on ferme la grande ouverture par une herse ; les éléphants femelles que suivent les éléphants sauvages , entrent dans les écuries qu'on leur a ménagées , & à l'instant on baisse la coulisse des portes. Les éléphants sauvages se voyant seuls enfermés dans ce parc , entrent en fureur , poursuivent les hommes qui s'y trouvent pour faire les manœuvres nécessaires ; mais ceux-ci s'échappent entre les pieux. Ces animaux en fureur jettent des cris , gémissent , font des efforts contre les pieux pendant deux ou trois heures ; enfin les forces leur manquent , la sueur tombe de toutes les parties de leurs corps ; ils laissent pendre leur trompe à terre. Lorsqu'ils sont dans cet état , on fait rentrer les femelles dans le parc ; aussitôt les éléphants

sauvages commencent à les suivre ; celles-ci entrent dans d'autres écuries , les éléphants les y suivent , y entrent , mais ils s'y trouvent pris tous seuls , parceque les femelles sortent par une autre porte. Ils sont quatre ou cinq jours sans boire ni manger , mais au bout de ce tems , ils s'accoutument à leur esclavage.

A Patane , Royaume dépendant de celui de Siam , on mène seulement un fort éléphant privé dans les bois ; dès que l'éléphant sauvage l'apperçoit , il vient l'attaquer. Ces deux éléphants croisent leurs trompes , s'efforçant de se renverser l'un l'autre ; pendant que la trompe de l'éléphant sauvage est embarrassée , on lui lie les jambes de devant , & on s'en empare , parcequ'il n'ose plus remuer , ayant peur de tomber.

Le P. Labat dit plaisamment , qu'il ne fait si les éléphants d'Afrique sont plus bêtes que ceux des autres pays , ou si les Negres ont moins d'esprit & d'adresse que les Indiens , toujours est-il certain que les Negres ne se sont pas encore avisés d'appriivoiser ces animaux , & d'en faire aucun usage. Ils les attrapent dans des fosses profondes recouvertes seulement de branches avec un peu de terre , & là , ils les tuent à coup de fleches. D'autres vont vingt-cinq ou trente ensemble , & osent les attaquer ; le plus hardi d'entre eux se glisse auprès de l'éléphant , lui donne un coup de sagaie , & se sauve vers l'endroit où ses camarades sont cachés ; ceux-ci lui portent de nouveaux coups dans les endroits les plus foibles ; tandis qu'il en veut poursuivre un , les autres le frappent de nouveau , il périt enfin sous leurs coups. Ceci suppose une grande adresse , qui est assez naturelle à l'homme sauvage. Les Negres font commerce avec les Européens de défenses d'éléphants ; ils font des boucliers avec sa peau , ils aiment sa chair & la trouvent excellente , sur-tout lorsqu'elle a acquis beaucoup de fumet.

Les grandes défenses dont nous avons parlé , sont ce qu'on nomme l'ivoire , dont on fait usage en Médecine , mais sur-tout dans les Arts. On en fait les ouvrages les plus jolis en sculpture & en marqueterie. L'ivoire pour l'usage intérieur a à peu près les mêmes propriétés que la corne de cerf. La majeure partie de l'ivoire qui se voit dans le commerce se tire des Côtes d'Afrique. L'ivoire

de Ceylan est le plus estimé , parcequ'il est moins sujet à jaunir. La facilité que l'ivoire a à se fendre , le rend très difficile à travailler ; c'est pourquoi plusieurs personnes ont cherché le moyen de remédier à cet inconvénient , en donnant à cette substance des préparations qui l'amollissent. Plusieurs de ces préparations ont assez bien réussi pour faire espérer un succès plus heureux.

On tire de l'ivoire , ainsi que de la corne de cerf, en les faisant bruler dans des vaisseaux clos , une poudre d'un très beau noir , qui est d'usage dans la peinture , & qu'on nomme *noir d'ivoire*. Il est à remarquer que plus les matières dont on fait les noirs , sont blanches , plus les noirs qui en proviennent sont beaux & hauts en couleur.

ELKE ou ELEND est l'*Hippelaphe* ou *Cheval-Cerf*, ou *Rene* des montagnes de la Laponie. Voyez ce mot.

ELLEBORE. Voyez HELLEBORE.

EMBERIZA : nom que l'on donne à l'*Ortolan* jaune & au *Traquet* blanc.

EMÉ ou EMEU. Voyez CASOAR.

EMERAUDE, *Smaragdus*. Est une pierre précieuse, diaphane, resplendissante, d'un couleur verte, plus ou moins foncée, & plus ou moins amie de l'œil pendant le jour : car aux lumières elle paroît noire ; sa cristallisation naturelle, d'une figure indéterminée, tantôt cylindrique ou cubique, tantôt prismatique triangulaire ou quadrangulaire : elle est communément en canons, dont les côtés sont inégaux & les angles obtus. Elle a pour matrice, ou le quartz, ou le cristal, ou le spath fusible, colorés en vert. On donne à ces matrices pierreuses & verdâtres le nom de *Prase* ou de *Mère d'Émeraude* ; elles sont trop tendres, trop gercées, & trop inégalement colorées, pour qu'on en fasse cas.

L'émeraude vient le cinquième rang dans les pierres précieuses, eu égard à la dureté ; la lime à un peu de prise sur elle, cependant elle reçoit un poli vif & des plus éclatans. L'émeraude résiste long-tems au feu ordinaire, sans que sa couleur, que l'on soupçonne être due au fer & au cuivre, s'altère. Néanmoins un feu violent & continu en dégage la couleur sous la forme d'une vapeur verdâtre & bleuâtre ; alors la pierre reste sans cou-

leur , & se détruit souvent dans l'action du feu. Si on se contente de chauffer l'émeraude fortement dans le feu , jusqu'à rougir , elle y deviendra bleue , ensuite phosphorique dans l'obscurité : mais elle ne garde cette couleur & sa propriété noctiluque , qu'autant qu'elle est pénétrée par le feu , puisqu'en se refroidissant , elle reprend sa première couleur naturelle.

L'émeraude d'un verd avivé , d'une belle eau , bien rayonnante , & la plus dure , est regardée par les Jouailliers , comme *Orientale* & de *viville roche* ; les Arabes appellent cette émeraude *Zamarut* , les Persans , les Indiens *Pachée* : on en trouve de grosses comme le ponce dans les Indes Orientales , & près de la Ville d'Afuan en Egypte.

On donne le nom d'*Emeraude Occidentale* à celle dont la couleur est plus délayée , c'est-à-dire , d'un verd clair , & agréable à la vue ; elles rayonnent moins que les Orientales : elles viennent du Pérou & de Carthage , d'où on en apporta une quantité prodigieuse , lors de la conquête de ces pays par les Espagnols.

Les *Emeraudes bâtarde*s sont très tendres , nullement rayonnantes , & très peu estimées : on en trouve dont la couleur verte est mêlée de jaune légèrement bruni : alors on nomme cette émeraude *Peridot*.

La plupart des émeraudes que l'on trouve chez les Droguistes , comme faisant partie des cinq fragmens précieux , pour l'usage médicinal , ne sont que des fluors , des spaths fusibles , verdâtres , que l'on rencontre dans le Bourbonnois & dans l'Auvergne : ces fausses émeraudes ne sont ni plus ni moins salutaires au corps humain , que les émeraudes fines : l'une & l'autre ne sont que des verres naturels.

Les émeraudes fines ont une valeur peu constante dans le commerce des Diamantaires ; tout dépend de la grandeur & épaisseur de la pierre , de son beau verd de prairie , exempt de taches ou ongles. Les Anciens distinguoient douze sortes d'émeraudes par les intensités des couleurs , & ils avoient tant d'estime pour cette pierre , qu'il étoit expressément défendu de rien graver dessus. Les trois plus belles espèces étoient la *Scythienne* , la *Bactrienne* , & l'*Egyptienne*. On l'a appelée par la

Suite. Pierre de Domitien & de Néron. Celles d'entre les émeraudes qui étoient entièrement opaques & d'une grosseur énorme, n'étoient que des jaspes verts, & rarement des cristaux; en un mot des émeraudes bâtarde ou fausses, comme il est dit ci-dessus.

EMERIL, *Smyris*. Est la plus dure, la plus ingrate; la plus stérile mine de fer, & l'une des plus réfractaires; & des plus voraces. Voyez sa description à l'article FER.

EMERILLON. On donne ce nom au plus petit des oiseaux de proie; il est passager, le plus léger & le plus vite de tous les oiseaux de chasse. Il est de la grosseur d'un merle, sa tête & le dessous de son corps sont bigarrés, & de même couleur que le Faucon; le bec & les serres sont noirs; il a le tour du bec, celui des yeux, les jambes & les pattes fort jaunes. Cet oiseau est vif, hardi; c'est un plaisir de voir son courage à la poursuite des oiseaux qu'il attaque pour en faire sa proie. Cet oiseau est toujours en action: c'est le seul des oiseaux de proie, dont on ait peine à distinguer le mâle d'avec la femelle, étant de même grosseur. L'émerillon est un des oiseaux qu'il étoit défendu aux Juifs de manger.

Les habitans des Isles Antilles ont un émerillon; qu'ils nomment *Gri-gri* à cause du cri qu'il fait & qui exprime ces deux syllabes. Il est plus petit que le nôtre; & ne fait la chasse qu'aux petits lézards & aux sauterelles qui sont sur les arbres, quelquefois aux petits poulx nouvellement éclos.

EMGALO. Espèce de cochon sauvage & extraordinaire de la Basse Ethiopie, qui a deux terribles défenses dans la gueule. Les Portugais font un cas singulier de la rapure de ses dents: ils en mettent dans leurs bouillons pour les rendre alexipharmques ou fébrifuges. Dapper dit, que quand cet animal se sent malade, il rappe ses dents contre une pierre, & qu'il leche aussitôt cette limure pour se guérir.

EMISOLE. Espèce de chien de mer, dont les mâchoires ne sont point garnies de dents, mais seulement âpres & rudes: pour les ouies, la figure & les nageoires, il ressemble en tout au Chien de mer *Aquillat*. Voyez ce mot. On en trouve une description anatomique dans les Actes de Coppenhague. T. IV. p. 281.

ÉMOUCHET ou **MOUCHET**. Oiseau de proie qui est le *Tiercelet* ou mâle de l'*Epervier*, qui ne vaut rien en Fauconnerie. *Voyez au mot* **EPERVIER**.

EMPAKASSE ou **IMPANGUEZZE**. C'est le nom qu'on donne dans les pays de Congo & d'Angola à des especes de vaches sauvages, dont la couleur du poil est ou rouge, ou noire, ou cendrée : on prétend que cet animal rugit comme le lion, & qu'il ressemble un peu au Buffle pour la figure & les mœurs. Il est d'une légèreté extrême à la course : la chasse en est très dangereuse, car s'il se sent blessé, il fait face au chasseur, l'attaque furieusement, & le tue, s'il ne trouve un arbre pour asyle. Cet animal a toujours de l'inimitié pour les chasseurs : car s'il en surprend quelqu'un, il le frappe de son museau, parce qu'il ne peut se servir de ses cornes, il le foule aux pieds ; & ne le quitte que mort ou mourant. Lorsque cet animal n'est point attaqué, il regarde les passans non armés, d'un œil fixe, mais sans leur nuire. L'Empakasse a les cornes & les oreilles d'une longueur excessive, les cornes un peu semblables à celles du bouc, unies, luisantes, & tirant sur le noir. Les Negres en font quantité de petits ustensiles & de parures, même des instrumens de musique. On transporte en Portugal la peau de ces animaux, & de-là dans les Pays-Bas, où l'on en fait des corselets & des plastrons ; les habitans s'en servent pour leurs excellentes targes, mais ils n'ont point l'art de les préparer.

Des Voyageurs attestent, qu'une Vache ordinaire meurt à l'instant, si elle pâit dans le même paturage qu'un Empakasse, ou même qu'un Buffle ; d'où l'on pourroit conclure que l'haleine de ces animaux est un poison pour les autres bestiaux. La femelle de l'Empakasse est l'impanguezze des Naturalistes, l'un & l'autre se tiennent compagnie fidèlement. Leur chair, quoique grossière & glaireuse, est cependant nourrissante, les esclaves en mangent volontiers, & la trouvent de bon goût ; après l'avoir coupée en pieces, ils la font sécher au soleil. La moëlle qui se tire de leurs os est, dit on, un remede infallible pour les humeurs froides & les tranchées.

EMPALANGA. Animal quadrupede & cornu du pays de

Benguela, dont le cops tient de la Mule, & la tête du Bœuf sauvage; ses cornes sont larges & tortueuses: on juge de l'âge de cet animal au nombre des entrelaceures des cornes. L'Empalanga n'habite que les forêts, mais on l'a retiré des mains de la nature pour le civiliser & l'asservir au joug du labourage & d'autres services également importans: on mange sa chair: la peau de son col est d'un fort bon usage pour les semelles de souliers.

EMPEREUR, *Gladius*. Est un grand poisson sans dents, dont le museau est fait en épée ou en couteau; il a huit ouies de chaque côté, le corps rond: il est connu dans l'Archipel & dans la mer d'Afrique: les uns l'appellent *Epée*, d'autres *Espadon*. Voyez ces mots à la suite de l'article **BALEINE**.

EMPEREUR, *Imperator*. Quelques Entomologistes donnent ce nom à une espèce de Papillons des jardins, dont la couleur des ailes est admirable. Il a quatre pieds, des ailes rondes & dentelées, de couleur tirant sur le roux, tacheté de noir, & dessus des lignes argentées avec des lignes noirâtres qui traversent.

EMPEREUR. Est un serpent de Guadalafare dans le Mexique, très connu des Naturalistes. L'habillement de cet animal est éclatant & magnifique; ses écailles blanchâtres sont délicatement taillées & relevées d'une belle marbrure de taches noires, qui représentent comme des armoiries; toutes les autres écailles sont ornées de points noirâtres, ou d'espèces de nuages de différentes couleurs. Sa tête ne le cède point en coloris & en magnificence aux autres parties du corps. Sa gueule est toute garnie de dents pointues: les écailles du ventre sont légèrement tiquetées de taches & de points noirs. Sa queue finit en une pointe très fine & dure: ses testicules sont très remarquables dans la Planche où Seba le représente.

L'Auteur du *Dictionnaire des Animaux*, dit que les Mexicains appellent aussi ce reptile, *Devin* ou *Serpent qui présume les choses à venir*. Ils prétendent que lorsqu'ils sont menacés de tempêtes, de grandes maladies, de pestes, & d'autres pareils malheurs, ce serpent les annonce par des sifflemens singuliers, qui font assembler plusieurs autres espèces de serpens. Quand les paysans entendent les cris aigus & dissonans de ces serpens, ils

en sont extrêmement allarmés , s'attendant à toutes sortes de malheurs. Ils rendent par crainte un culte & des honneurs à ces serpens , comme doués d'un génie prophétique , par lequel ils peuvent avertir à tems les hommes des maux futurs.

EMPREINTES. Les Lithologistes donnent ce nom à des pierres qui portent l'empreinte distincte de végétaux ou d'animaux ; soit en tout soit en partie. On en compte de plusieurs especes dans l'un & l'autre regne.

Le regne animal présente des empreintes de Madrepores, d'insectes, de Coquilles de toutes especes, de crustacés, de Poissons, d'Amphibies, d'oiseaux, de quadrupedes, même d'hommes, & d'especes de Zoophites.

On reconnoît dans les empreintes végétales, des capillaires, des mousses, des chien-dents, des bruyeres, des tuyaux de plantes, des feuilles d'arbres, des graines, des filiques & épis. Les Lithographes instruits, décident au premier coup d'œil, la différence qu'il y a entre l'origine des Denderites & celle des Empreintes : ils suivent, dans la distribution des variétés qui se trouvent dans les empreintes dont nous venons de parler, le même ordre que les Botanistes ont établi dans les classes des plantes vivantes.

Que le Déluge universel, ou quelqu'éboulement particulier des terres, soient la cause primordiale de ce phénomène, il n'en est pas moins permis de croire, que des parties végétales ou animales ont été ou imprimées sur de la pierre encore molle, ou enfermées accidentellement dans des terres argilleuses d'abord dissoutes, mais qui se sont ensuite endurcies par le laps du tems, à la maniere des ardoises. Ces pierres, encore molles, ont reçu facilement l'empreinte parfaite, & en creux, de la plante, ou de quelque-une de ses parties, & qui ordinairement s'est détruite ensuite ; & comme elles ont laissé vuide l'espace qu'elles occupoient, on en peut encore discerner l'espece sur ces pierres, aux traits évidens & relatifs, tant de la structure, que de la grandeur naturelle de la plante.

Toutes les empreintes végétales, & presque toutes les animales, se trouvent dans de l'ardoise voisine des char-

bonnières : celles que nous trouvons en Europe, sont à des profondeurs très considérables, & sont, pour l'ordinaire, exotiques, c'est-à-dire, qu'elles ont leur analogue en Asie ou en Amérique : c'est ainsi que M. de Jussieu a trouvé, dans la carrière schisteuse de S. Chaumont en Lyonnais, l'empreinte du fruit de l'*Arbre triste*. Voyez ce mot.

Dans notre Litholisation publique de 1758, nous avons trouvé, dans un des lits glaiseux de la carrière de Fontarabie, près Paris, une Lonchite étrangère, qui étoit en nature & très bien conservée, à la couleur près : nous avons encore trouvé, dans une des Charbonnières de Bretagne, à plus de neuf cens pieds de profondeur, l'empreinte de la *Fougere arbrisseau* qui végète en Chine & en Amérique : nous conservons ces morceaux rares dans notre Cabinet.

La régularité de presque toutes les Empreintes, comparées avec leurs analogues vivans, fait présumer que ces plantes ont dû nâger dans une eau limoneuse, fort épaisse, dont la terre s'est précipitée dessus & en a pris l'empreinte. Une autre singularité, c'est que les Empreintes, qui se trouvent à peu de profondeur, portent communément des marques du pays où elles se trouvent.

ENCARDITES, *Encardia*. Des Naturalistes donnent ce nom à des coquilles fossiles, bivalves, & qui congénèrent aux *Boucardites*, ou à des noyaux de *Mul-tivalves fossiles* & congénérés aux ourfins.

ENCENS. Voyez OLIBAN.

ENCENS BLANC & MARBRÉ. Voyez au mot POIX.

ENCEPHALOIDE, *Encephalites*. On donne ce nom à des *Astroïtes* ou à des *Coralloïdes*, en forme de champignon ondulé, approchant du *Cerveau de Neptune*. Voyez MÉANDRITES.

ENCHOIX. Voyez ANCHOIS.

ENCRINITES. Voyez PALMIER MARIN.

ENDIVE. Voyez au mot CHICORÉE.

ENFANT EN MAILLOT. Des Conchyliologues donnent ce nom à une espèce de coquillage de la classe des *Univalves*, & de la familles des *Vis*. Voyez VIS.

ENFLE-BŒUF, est un nom donné par les Bergers à un Proscarabé du genre des *Cantharides*, dont les ailes sont renfermées dans des étuis de couleur d'or. Cet insecte

est plus long que la Cantharide : ses jambes sont ~~aussi~~ plus longues & plus grosses : ses yeux sont fort enfoncés. Il sort de son front deux longues cornes : sa tête est petite , & armée de dents en forme de tenailles , avec lesquelles il fait des morsures cruelles.

L'Enfle-Bœuf est carnassier : il se nourrit de chenilles , de lézards, de vers & autres insectes : il tue l'araignée , & ne se nourrit point , dit-on , des animaux & des insectes qu'il trouve morts. Il mange ce qu'il tue , & emporte le reste de sa proie dans les endroits où il se retire. Son odeur est très insupportable ; on dit que son poison est si subtile , que tout ce qu'il touche devient empoisonné. Aussi-tôt que les Bœufs ou autres animaux en ont mangé , ils enflent ; il leur survient une supression d'urine & ils périssent , parceque ces insectes contiennent des parties capables de causer des ulcérations.

ENGRI. Animal de la Basse Ethyopie , & qu'on croit être une sorte de Tigre. Voyez ce mot.

Le quadrupede dont il s'agit , est d'autant plus particulier , qu'il n'attaque jamais les hommes blancs ; & l'on remarque , que dans l'instant où il rencontre un Negre avec un Européen , il se jette seulement sur l'Ethyopien : c'est pourquoi le Roi de Congo , pour dépeupler son pays de cette sorte d'animaux féroces , met leur vie à prix , & fait récompenser celui de ses Sujets , qui , en apportant la peau d'un Engri , donne par là une preuve qu'il l'a tué. Les Ethyopiens disent que la chair de ce quadrupede est un poison si subtile , qu'on tombe en phrénésie dès qu'on en a mangé.

ENHYDRE. On donne ce nom à un Géode rempli d'eau. Voyez GÉODE.

Si sa forme a quelque ressemblance avec les testicules , on l'appelle *Enorchyte*. Son nom change suivant le nombre de ces pierres figurées ; sont-elles groupées deux ensemble , c'est un *Diorchyte*. Lorsqu'elle en a trois , on dit *Triorchyte* , &c.

ENSADE. C'est une espece de *Figuier* de la Basse Ethyopie , & de plusieurs parties des Indes Orientales , dont les rameaux se courbant jusqu'à terre , y prennent racine , & poussent d'autres troncs , dont il se forme ainsi des forêts entieres : on fait des étoffes de son écorce.

ENTOMOLITHES, *Entomolithi*. Sous ce nom on montre, dans les Cabinets des Curieux, des pierres schisteuses, dans lesquelles on remarque diverses parties d'animaux pétrifiés; tels que des *Scarabées*, des *Mouches*: on nomme *Astacolites*, les Cancres & Ecrevisses, &c. qui sont pétrifiés de même.

ENTROQUES. Voyez PALMIER MARIN.

ENULE CAMPANE. Voyez AUNÉE.

EOUSE, ou YEUSE, ou CHÊNE VERD. Voyez ces deux derniers mots.

ÉPAGNEUL. Est un petit Chien de chasse & de chambre, dont le poil est longuet, de différentes couleurs, qui a la queue épaisse & touffue. On s'en sert pour la chasse de la Caille & de la Perdrix; & comme les meilleurs viennent d'Espagne, il paroît que leur nom est une corruption du nom du lieu de leur origine. Voyez l'article CHIEN.

ÉPAULARD, *Orca*. C'est une espèce de Dauphin, mais vingt fois plus gros, & qui sert utilement le pêcheur de la Baleine, en ce qu'il la mord, la fait mugir horriblement, & la fait fuir sur les côtes. L'Épaulard a quatre dents très tranchantes & grandes. Voyez l'article BALEINE.

ÉPEAUTRE. Voyez à l'article FROMENT.

ÉPÉE DE MER. Voyez, au mot BALEINE, l'article ESPADON.

ÉPEICHE ou CUL-ROUGE. Voyez à l'article PIC VERD.

ÉPERLAN, *Epelanus*. Ce petit poisson est ainsi nommé par sa blancheur, qui ressemble à celle des perles. Il a beaucoup de rapport avec les petits merlans; mais il est en tout semblable à l'*Able*, excepté par les nageoires dont les racines sont rouges comme celles du *Gardon*. L'Eperlan prend naissance dans la mer, & remonte ensuite dans les rivières, particulièrement dans la Seine. Il a une ligne au milieu & le long des côtés, qui va jusqu'à la queue, faite en espèce d'arc: il est long de quatre pouces, sur un de grosseur ou environ. Sa chair est molle, tendre, exquise au goût, & sentant la violette: elle se digere bien, mais nourrit peu: elle convient

à tout âge & à toutes sortes de tempéramens. L'Eperlan multiplie beaucoup ; étant dépouillé de ses écailles perlées, on lui voit sur le corps différentes couleurs, semblables à celles de l'arc-en-ciel. Les plus estimés se prennent depuis la fin de l'été jusqu'à Pâques vers Caudebec : on le pêche à la nasse ou aux grands filets ; quelquefois on pratique des bâtardeaux pour détourner des petits ruisseaux qu'il suit volontiers, & où on le prend facilement. On l'envoie à Paris, &c. arrangé & lié sur de petits panniers plats.

Il y a aussi un *Eperlan de mer*, dont le corps est plus épais & plus court : il n'est bon qu'au sortir de la mer ; sans quoi, il est nuisible à la santé.

ÉPERON. Nom qu'on donne à un coquillage univalve de la famille des *Limaçons à bouche ronde* : il est régulièrement chargé de pointes aiguës.

EPERVIER ou EPREVIER. C'est un oiseau carnivore, de la longueur d'un pied ; celle des ailes étendues, est de deux pieds ; il a la tête ronde le bec court & gros, crochu, d'un bleu noirâtre : le bec supérieur a un appendice angulaire des deux côtés des narines ; sa langue est noire, les yeux cavés & d'une grandeur médiocre, l'iris jaune, le col longuet, le plumage supérieur d'un brun sombre marqueté de taches tirant plus sur le noir : la poitrine & les flancs un peu jaunâtres, tiquetés de brun : les ailes s'étendent jusqu'au milieu de la queue : les cuisses sont fortes & charnues, comme celle des autres oiseaux de proie : les jambes menues, longues, jaunâtres & de niveau avec la queue : les doigts en sont longs, armés de griffes courbées & noires.

L'Epervier vit d'oiseaux, & marque peu de goût pour les cerfs-volans & autres insectes ; mais il est friand de lapins, de rats, & des grenouilles. Il est hardi, intrépide, vole bien les Faisans, les Perdrix, les Cailles, & dans quelques endroits le Merle, l'Etourneau, la Grive, la Pie, & le Geai. Les Oiseleurs les attrapent quelquefois dans leurs filets, en prenant d'autres oiseaux à la glu. Les meilleurs Eperviers nous viennent d'Esclavonie ; ceux d'entre ces oiseaux qui sont niais, ou ont été pris dans le nid, ou n'ont pas encore mué, ou n'ont point

Élevé de petits ; mais ceux qui ont toujours été à eux , sont très-rusés : comme nous le dirons dans un moment.

Le mâle de l'Epervier se nomme *Mouchet* ou *Emouchet* : il est à peu près de la grandeur du pigeon : il a le bec , les narines , le troc angulaire , la langue & l'iris comme la femelle : le plumage est un peu plus sombre , traversé de taches rougeâtre & ondées : ses cuisses , ses jambes & ses serres , sont de même que dans l'Epervier.

L'Epervier fait son nid sur les rochers & les arbres les plus élevés ; il pond cinq œufs blancs , mouchetés , vers la pointe qui est obuse , d'un cercle de taches purpurines.

La manière de cette espèce d'oiseaux , est au commencement du printemps : on les met dans une chambre en liberté & en leur particulier ; pour cela , il faut qu'il y ait deux cages ; l'une au levant , l'autre au couchant & dans le milieu de la chambre sont plusieurs perches , au haut desquelles on attache de la viande de mouton , de poule , ou de vieux pigeons : on leur en donne deux fois par jour ; mais une fois seulement , lorsqu'on veut les faire voler le lendemain , afin de les affamer un peu , & qu'ils poursuivent mieux leur proie. L'Epervier quitte facilement son maître , pour peu qu'on le contredise , & quelquefois lorsqu'il n'a pu prendre l'oiseau , il s'envole , va se percher sur un arbre , & ne veut plus revenir.

L'Epervier étant jeune , est d'une chair tendre & assez bonne à manger. Quelques Médecins en recommandent l'usage contre l'épilepsie ; ses serres rapées & réduites en poudre , sont anti-dysenteriques : on prétend que ses excréments aident & facilitent l'accouchement , & que sa graisse a la vertu de remédier aux vices de la peau.

Il n'y a point d'oiseau plus commun en Egypte que l'Epervier ; les Anciens de cette contrée lui rendoient des honneurs divins.

EPERVIER MARIN. *Voyez Fou.*

EPERVIERS. On donne ce nom à des *Papillons bourdonneurs* qui se tiennent au dessus des fleurs , c'est-à-dire , dans l'air , & sans presque changer de place , pendant que leur trompe allongée en suce la liqueur miellée.

EPHÉMERE, *Musca ephemera*. Les Naturalistes ont donné ce nom à plusieurs especes de *Mouches*, dont la vie est d'une très courte durée, & peut-être que le mot d'*éphémère* n'exprime pas assez la courte durée qui est prescrite à la vie de quelques-unes. Il y en a qui ne voient pas voir luire le soleil, qui ne naissent en été, & qui périssent avant qu'il se couche. On pourroit même dire que celles-ci jouissent d'une vie très longue, en comparaison d'autres éphémères ; qu'il y en a qui vivent à peine une heure ou une demi-heure ; mais aussi il y en a quelques especes qui vivent plusieurs jours.

On distingue un grand nombre d'especes de mouches éphémères, qui different entre elles, suivant les lieux où elles naissent, par la grandeur, la couleur de leurs ailes, &c. mais elles ont des ressemblances générales par le peu de durée de leur vie, & par leurs ailes qui ont la forme de celles des papillons ; ces ailes ne different de celles des papillons, que parcequ'elles sont minces, transparentes, & qu'elles ne sont point couvertes de poils.

Les éphémères ont quatre ailes, très joliment tissées, dont deux sont placées en dessus, deux en dessous ; les ailes supérieures sont de beaucoup plus grandes que les inférieures ; ces dernières sont même si petites dans quelques especes, qu'à peine peut-on les appercevoir. Lorsque ces mouches sont en repos, elles portent leurs quatre ailes sur le dos, appliquées les unes contre les autres, & perpendiculairement au plan de leur position, comme les portent la plupart des papillons diurnes. Le corps de ces mouches est allongé, composé de dix anneaux ; il sort du dernier une queue beaucoup plus longue que l'animal, & formée par deux ou trois filets extrêmement fragiles. Ces mouches se tiennent à volonté sur les eaux, à l'aide des trois branches de cette queue, qu'elles savent étendre si adroitement, que les autres parties du corps paroissent hors de l'eau sans se mouiller.

Ces insectes avant de paroître ainsi sous l'état de mouche, vivent dans l'eau pendant une, deux ou trois années sous la forme de ver, & ensuite de nymphe, Voyez le mot **NYMPHE**. Si on les considère dans ces différens

états , leur vie est longue relativement à la vie ordinaire des insectes. Il n'y a de différence entre le ver & la nymphe , qu'en ce que celle-ci a de plus que le ver , des fourreaux d'ailes sur le corcelet. L'un & l'autre ont six jambes écailleuses attachées au corcelet ; leur tête est un peu triangulaire & aplatie ; leur bouche est garnie de dents ; leur partie postérieure est garnie , ainsi que dans leur état de mouches , de trois filets , qui sont bordés chacun des deux côtés de franges de poil , & qui vraisemblablement sont d'usage à cet insecte lorsqu'il nage. Lorsqu'on examine ces insectes avec attention , on observe le long de leurs corps de chaque côté , des sortes de petites houppes , qui ont un mouvement fort rapide ; elles varient de forme dans les différentes espèces , il y en a qui ressemblent à des rames de galère. Ces parties sont , suivant l'exact examen qu'en a fait M. de Réaumur , les ouies qui servent à la respiration de cet insecte , qui est par là en quelque sorte une espèce de poisson.

Ces insectes qui doivent se transformer en mouche , ne nagent que très rarement dans l'eau ; mais comme cet élément leur est absolument nécessaire , ils se creusent de petits trous dans les terres de consistance glaiseuse , qui se trouvent sur les bords des rivières. Lorsque les eaux de la Marne & de la Seine viennent à baisser : on voit sur les bords de ces rivières , jusqu'à deux ou trois pieds au dessus du niveau de l'eau , la terre toute criblée de petits trous , dont l'ouverture peut avoir deux à trois lignes de diamètre. Ces trous sont vides , les insectes les ont abandonnés , lorsqu'ils se sont vus à sec , & ont été creuser plus bas dans la terre baignée par l'eau. Ces trous qui servent d'habitation à ces insectes , sont dirigés horizontalement ; ils ont deux ouvertures placées l'une à côté de l'autre , de sorte que la cavité du trou est semblable à celle d'un tuyau coudé ; l'insecte entre par une ouverture , & sort par l'autre ; il proportionne la capacité de ce tuyau à ses différens états d'accroissement. La transformation de ces nymphes en mouches se fait avec la plus grande facilité ; quelquefois elles emportent encore leurs dépouilles de nymphes qui leur tiennent à la queue.

Dans chaque pays , les mouches éphémères paroissent tous les ans avec une sorte de régularité ; ce n'est aussi que pendant un certain nombre de jours consécutifs , qu'elles remplissent l'air aux environs des rivières ; enfin ce n'est qu'à une certaine heure de chaque jour , que les premières commencent à sortir de l'eau , pour devenir habitante de l'air. Cette heure n'est pas la même pour les éphémères de différentes especes , celles du Rhin , de la Meuse , &c. commencent à voler deux heures environ avant le coucher du soleil. Les plus diligentes de celles de la Seine & de la Marne , ne s'élèvent en l'air , que lorsque le soleil est prêt à se coucher ; ce n'est qu'après qu'il l'est , que le gros de ces mouches forme des nuées. Elles se répandent par tout en un instant : si l'on tient une lumière , elles s'y portent de toutes parts , elles décrivent des cercles tout au tour & en tous sens.

Ce n'est guere que vers la S. Jean que paroissent des nuées d'éphémères dans des pays plus froids que le notre , & c'est vers la mi-Août , que ces nuées se montrent aux environs de Paris. Les Pêcheurs savent par expérience le tems où les éphémères doivent paroître sur une rivière. Plus de chaud , ou plus de froid , des eaux plus hautes ou plus basses , & d'autres circonstances peuvent rendre une année plus avancée ou plus tardive en mouches éphémères.

Ces mouches qui éclosent toutes à-peu-près dans le même moment , n'ont presque un instant à vivre , mais cet instant suffit pour remplir la fin à laquelle elles sont destinées , c'est-à-dire , pour perpétuer leur espece. A peine les femelles sont-elles nées , qu'elles sont prêtes à pondre , & qu'elles pondent en effet. Quelques Naturalistes pensent que le mâle féconde les œufs , comme le poisson , à l'instant de la ponte ; mais M. de Réaumur croit que les mâles s'accouplent avec les femelles.

Ces accouplemens , il est vrai , peuvent difficilement être apperçus par l'Observateur ; car , comme la vie de ces mouches est la plus courte de celle des animaux connus , leur accouplement est vraisemblablement le plus court de tous , & beaucoup plus court même que celui des oiseaux qui dure si peu. C'est à l'eau de la rivière , que la plupart des Mouches éphémères confient leurs œufs ;

œufs ; d'autres les laissent attachés aux corps sur lesquels il leur arrive de se poser ou de tomber , tant elles paroissent pressées du besoin de s'en débarrasser.

Il n'y a point de femelle d'insecte qui mettent au jour un aussi grand nombre d'œufs , que celui qu'y met une Mouche éphémère. En un instant , on voit sortir de sa partie postérieure une multitude d'œufs , disposés en maniere de grappe , dont les grains se touchent. Chaque grappe contient plus de trois cens cinquante œufs ; ainsi en un instant la Mouche éphémère pond sept à huit cens œufs. Ces grappes d'œufs ne sont pas plutôt sorties du corps de la femelle , qu'elles tombent au fond de l'eau ; les œufs qui échappent à la voracité des poissons , donnent naissance à de petits vers , qui vont se mettre en sûreté sur les bords de la riviere , dans les trous qu'ils se pratiquent.

Les Mouches éphémères sont en si grande abondance dans de certaines années , que dès que leur instant de vie est passé , on les voit tomber comme les flocons de la neige la plus abondante ; la surface de l'eau en est couverte ; la terre en est toute jonchée sur le bord des rivières , où elles s'ammoncellent & forment une couche d'une épaisseur considérable. Les Pêcheurs regardent les Ephémères comme une manne qui sert de nourriture aux poissons , & ils prétendent que cette manne ne tombe que pendant trois jours. En effet , ces insectes ne paroissent que pendant trois jours de suite en grande abondance , & ce spectacle singulier ne dure chaque jour que l'espace d'une demi-heure.

Les Mouches éphémères , qui ont une vie de plusieurs jours , présentent une particularité qui ne s'observe dans aucune mouche des autres especes , ni même dans aucune espece d'insecte ailé ; c'est qu'étant dans leur état de Mouches , elles ont encore à se défaire d'une dépouille. C'est pourquoi on voit ces Mouches cramponnées contre une muraille ou contre un arbre : elles restent quelquefois plus de vingt-quatre heures dans cette position , en attendant qu'elles puissent quitter leur vêtement.

ÉPICERIES. On entend par ce mot , les substances végétales étrangères , plus ou moins douées d'odeur &c.

de saveur , & dont tous les peuples aujourd'hui font usage dans leurs divers alimens : il convient d'en citer en exemple quelques-unes. Les *Racines* nous donnent le Gingembre. Les *Ecorces* , la Cannelle & la Cascarille. Les *Bois* , celui d'Anis , de Rose & d'Aspalat. Les *Tiges* , l'Orcanette , le Shénante & le Calamus aromatique. Les *Feuilles* , le Thé , le Dictame & le Laurier. Les *Fleurs* , le Safran du Levant , les Balauftes & la Fleur d'orange. Les *Fruits* , le Citron , la Bergamotte , les Dattes , les Poivres , le Cacao , les Pistaches , la Muscadé , le Gérofle & le Caffé. Les *Graines* ou *Semences* , les différentes especes d'Anis , le Fenouil , le Cumin , la Graine d'Avignon , le Daucus , le Carvi , l'Ambrette , &c. *Voyez chacun de ces mots.*

De tout tems l'Epicerie a été la plus belle branche du commerce ; & en se conciliant le trafic de la Droguerie ; elle est devenue la plus immense & la plus importante partie du négoce. A peine eût-on renouvelé la navigation , par l'invention de la boussole , que l'étude de l'Histoire Naturelle , & celle de la véritable Physique , réveillèrent l'industrie du commerce. Dès le quatorzieme siecle , les Négocians de tout le Midi de l'Europe , envoyerent en Afrique & dans toutes les Echelles du Levant : on en rapporta le Coton , l'Opium , le Riz & les Noix de galle. Les Vénitiens , jaloux des entreprises des Marchands de toute la grande Hanse ou Association qui s'étoit formée pour le commerce de la Mer Baltique & de tout le Nord ; les Vénitiens , dis-je , trafiquerent fort heureusement à Alexandrie & au Caire les marchandises que les Arabes & les Egyptiens alloient chercher aux Indes & dans tout l'Orient par la Mer Rouge. On se ressouvient toujours du profit qu'ils firent alors sur le Coton , sur la soie , sur l'or , sur les poivres , sur les perles , sur les pierreries , & sur toutes les Drogues de l'Asie. Ils étoient les seuls distributeurs des Epiceries ; & dans toutes les tables , on ne connoissoit rien de plus exquis que ces productions de l'Inde & des Moluques. Le sucre n'étoit point encore connu en Europe ; les seules Epiceries faisoient le principal ornement des grandes fêtes : on ne connoissoit rien de plus propre à

être présenté, avec bienséance, aux Jugés après la décision d'un procès. De-là est venu le nom d'*Épices du Palais*.

Dans les festins de nocces, l'épouse en distribuoit à toute l'assemblée; & les Universités, dans leurs réjouissances, s'étoient conformées à cet usage. Les Hollandois savent très bien que le débit de cette marchandise n'a jamais baissé; mais les François savent mieux qu'aucunes Nations, jusqu'où l'art des Cuisiniers en a porté l'usage.

ÉPI D'EAU, *Potamogeton*. Plante qui croît dans les marais, les étangs, proche des fontaines, des rivières & de tous les lieux humides. Cette plante aquatique a des racines grosses, rondes, nouées, blanches, rampantes, garnies de fibres déliées, qui s'étendent beaucoup sous les eaux: elle pousse plusieurs tiges longues, grêles, également nouées & rameuses. Ses feuilles, qui naissent dans l'eau, sont longues & étroites; mais quand la plante a crû suffisamment pour surpasser l'eau, elles deviennent larges, comme celles du plantain. Elles sont presque ovales, nerveuses, luisantes, & d'un verd pâle, attachées à de longues queues. Il s'élève d'entre les feuilles des pédicules qui soutiennent des épis de fleurs purpurines à quatre feuilles, & disposées en croix. A ces fleurs succèdent des capsules ramassées quatre à quatre, en manière de tête. Ces capsules sont oblongues, assez grandes, dures, rougeâtres, & remplies d'une graine blanche.

Cette plante, prise en décoction, est astringente & rafraichissante: elle convient extérieurement pour les dartres & les autres démangeaisons de la peau.

ÉPINARS, *Spinacia*. Plante potagere, très en usage dans nos cuisines. Sa racine est simple, menue, blanche & fibreuse; ses tiges croissent à la hauteur d'environ un pied: elles sont rondes, fistuleuses & rameuses. Ses feuilles sont larges, pointues, découpées, anguleuses, tendres, d'un verd obscur, succulentes, & attachées à de longues queues. Les tiges sont revêues depuis leur milieu jusqu'en haut, de fleurs à étamines, de couleur herbeuse ou purpurine: il ne leur succede aucun fruit ni semences. Les fruits naissent en des endroits

séparés, & ils deviennent des capsules ovales, épineuses, qui renferment chacune une semence presque arrondie.

Les Epinars sont adoucissans & bons à purifier le sang; mais le grand usage que l'on en fait, est pour les alimens.

L'Epinar sauvage est le *Bon-Henri*. Voyez ce mot.

Les Epinars se multiplient de graine que l'on sème à la mi-Août sur une planche bien labourée, & dans des rigoles ou rayons profonds de deux doigts, tirés au cordeau, éloignés d'un pied l'un de l'autre, & couverts de terre: on a soin de les sarcler & de les arroser. On en récolte à la mi-Octobre, en Carême & au commencement de Mai, selon le tems de la saison.

ÉPINE BLANCHE. Voyez au mot NÉFLIER.

ÉPINE BLANCHE SAUVAGE. Voyez CHARDON COMMUN.

ÉPINE DE BOUC. Est l'arbrisseau d'où découle la Gomme adragante. Voyez BARBE DE RENARD.

ÉPINE JAUNE, *Stolymus*. Plante qui a beaucoup de rapport avec le Chardon à fleur dorée. L'Epine jaune, qui croît communément dans les pays chauds, en Italie & en Languedoc, a une racine longue & grosse comme le pouce, renflée, jaunâtre, empreinte d'un sulcureux, assez agréable au goût, & dont les cochons sont fort friands. La tige est haute d'un pied & demi; velue & rameuse. Ses feuilles, qui sortent les premières de la racine, sont longues, larges, sinueuses, éparfées à terre, épineuses, & d'un verd marbré de blanc. Les feuilles des tiges & des rameaux sont plus courtes, plus découpées, & les épines en sont plus roides. Sa fleur est un bouquet à demi-fleurons jaunes-dorés & séparés. A cette fleur succede une tête composée de plusieurs semences larges, plates & pailleuses, enveloppées par le calice. La racine de l'Epine jaune est apéritive, & convient, dit Lemery, pour arrêter la semence.

EPINETTE ou SABINETTE DU CANADA est l'espèce de sapin d'où découle le Baume de Canada. Voyez ce mot, & celui de SAPIN.

ÉPINE-VINETTE ou VINÉTIER, *Berberis*. Arbrisseau épineux, qui vient communément dans les jardins,

où il sert de haies , aux environs de Paris : on en trouve aussi dans les lieux incultes , au bord des bois & dans les buissons. Cet arbrisseau est assez haut : ses racines sont jaunâtres , branchues , fibreuses & rampantes : les jets ou surgeons sont longs de trois coudées , branchus , épineux , jaunes & gluants en dedans ; l'écorce en est blanche , mince & lisse. Ses feuilles sont petites , oblongues , crenelées tout au tour , & entourées d'aiguillons mols , d'un verd gai , lisses & d'un goût acide. Les fleurs ont une odeur forte : elles sont disposées en petites grappes , & composées chacune de plusieurs petites feuilles jaunes , rangées en rose. La fleur de l'Épine-Vinette a une singularité remarquable , & qui mérite d'être mise au nombre des phénomènes végétaux : lorsqu'on touche avec un stilet le pédicule de ses étamines , elles se replient du côté du pistile ; il n'est pas rare qu'elles entraînent avec elles les pétales , & que la fleur se referme. Lorsque ces fleurs sont passées , le pistille se change en un fruit cylindrique , mol , long de quatre lignes , qui devient rouge en murissant , & qui est rempli d'une sorte de pulpe acide , assez agréable , & d'un ou de deux noyaux oblongs.

La racine , les fruits & les graines du Vinétier sont d'usage en Médecine : le suc des fruits colore en rouge le papier bleu. La racine est amère : les fruits sont rafraichissans & astringens : ils temperent le bouillonnement des humeurs , apaisent le flux de ventre bilieux , arrêtent les dysenteries , fortifient l'estomac & excitent l'appétit. On les mange seuls , lorsqu'ils sont murs , ou confits avec le sucre. On en fait en Pharmacie un sirop , une gelée , un rob ou raisiné , qui sont comptés parmi les cordiaux.

Les Médecins Egyptiens font user de ces fruits en décoction , dans les fièvres malignes & pestilentiellles , & particulièrement contre les diarrhées : ils y mêlent un peu de graine de fenouil , pour empêcher qu'ils ne nuisent à l'estomac. Les pepins ou les graines sont des astringens convenables pour les fleurs blanches. La décoction des racines est bonne pour la jaunisse. Les Teinturiers emploient aussi cette même racine , macérée dans la lessive , pour teindre certaines étoffes en jaune ,

On cultive aujourd'hui dans les jardins ; un Vinétier qui a été apporté du Canada , & qui differe du précédent par la grandeur de ses feuilles , & la grosseur de ses fruits.

Les fruits de ces deux Vinétiers se trouvent quelquefois manquer de pepins apparens. Le mot *Berberis* est Arabe.

Le plant de notre Vinétier est fort utile à la campagne, parcequ'il sert de suiet pour greffer les arbres fruitiers. Il se plaît dans les lieux frais.

EPINOCHÉ , *Piscis aculeatus*. Petit poisson sans écailles, qui se pêche dans les lacs & dans les rivières , & dont on distingue de deux sortes ; la grande & la petite espèce : la grande est armée de trois éguillons sur le dos , & de trois au ventre , qui se tiennent , & qui ressemblent à la feuille d'épinars , ce qui l'a fait appeller aussi *Poisson épinarde*. Ces éguillons sont pointus & forts ; l'animal les dresse quand il a peur , ou quand il s'agit de se défendre contre les autres poissons. L'Epinoche est un poisson si abondant en certaines contrées , que quand on pêche les étangs , on en laisse une grande quantité aux pauvres gens , qui s'en nourrissent.

La seconde espèce d'Epinoche a six éguillons sur le dos ; elle descend la rivière du Nar , en Ombrie , pour entrer dans le Tibre.

EPITHYM , EPY-LAVANDE , EPY-MARRUBE. Sont des *Plantes parasites*. Voyez ce mot & celui de CUSCUTE.

EPONGE DE MER. Voyez CORALLINE.

ÉPONGE DE RIVIERE. Voyez l'article *Plantes parasites* au mot PLANTE.

EPONGE D'EGLANTIER. Voyez à l'article ROSIER SAUVAGE.

EPONGE PYROTECHNIQUE. On donne ce nom à l'*Amadou* fait avec certains grands champignons qui croissent autour des vieux arbres.

EPURGE ou CATAPUCE. Voyez TITHEMALE.

ERABLE , *Acer*. C'est un genre d'arbres , dont il y a un grand nombre d'espèces , qui offrent beaucoup de variétés pour l'embellissement des jardins ; la verdure de leurs feuillages faisant autant de différentes nuances qu'il y a d'espèces d'Erables. Il est peu d'arbres qui

rassemblient autant de variété, d'agrément & d'utilité que ceux-ci; qui croissent avec plus de vitesse & d'uniformité; qui s'accoutument mieux des plus mauvaises expositions, qui exigent moins de soins & de culture; qui résistent mieux à toutes les intempéries des saisons, & que l'on puisse multiplier avec plus de facilité. Plusieurs de ces espèces d'Erables croissent naturellement en Europe, quelques-unes dans le Levant, & le plus grand nombre dans l'Amérique.

Ces arbres fleurissent en Avril, & portent des fleurs en roses de peu d'éclat, auxquelles succèdent des fruits composés de deux ou trois capsules, qui sont terminées par un feuillet membraneux: on trouve dans chacune de ces capsules une semence ovale. Une des marques caractéristiques des Erables, est d'avoir, pour la plupart, les feuilles découpées plus ou moins profondément, & plus ou moins grandes, mais qui sont toutes posées deux à deux sur les branches.

Toutes les espèces d'Erables que l'on connoît, semblent faites pour la température de notre climat: elles y réussissent à souhait; elles s'y soutiennent, contre quantité d'obstacles qui arrêtent beaucoup d'autres arbres, & remplissent tout ce qu'on peut en attendre. On peut distinguer les différentes espèces d'Erables en grands & petits: les grands Erables forment de belles tiges bien droites, ils ont l'écorce unie, la feuille fort grande: les petits Erables ont le bois plus menu, la feuille plus petite, & sont d'autant plus propres à former ou à regarnir des palissades, qu'ils ont le mérite singulier de croître à l'ombre & sous les autres arbres.

Nous allons présenter, dans cet article, un tableau des diverses espèces d'Erables les plus connus, & dont on retire le plus d'avantage.

ERABLE BLANC DE MONTAGNE OU SYCOMORE, *Acer Montanum Candidum*. Le Sycomore devient en peu de tems un grand & gros arbre; il se garnit d'un feuillage épais, qui donne beaucoup d'ombre & de fraîcheur; sa tige s'élève droite; son écorce est unie, roussâtre; la feuille large, lisse, découpée en cinq parties principales, d'un verd brun en dessus & blanchâtre en dessous; ses fleurs, qui sont d'une couleur herbacée.

viennent en grappes longues & pendantes.

Cet arbre a été autrefois fort à la mode pour faire des avenues & des salles dans les parcs ; mais on l'a presque abandonné , parcequ'il se dépouille de très bonne heure , & que ses feuilles sont sujettes à être dévorées par les insectes : un de ses défauts , est d'avoir les feuilles d'une verdure trop foncée ; & sur-tout lorsque l'arbre commence à pousser , ce qui est entierement opposé au verd tendre & naissant de presque tous les arbres ; mais il y auroit peut-être de l'art à profiter même de ce contraste de verdure.

Cet arbre a des qualités qui rachètent amplement ces petits défauts ; il se multiplie de toute maniere avec la plus grande facilité , même par le moyen de la greffe sur les autres Erables ; il est d'un tempérament si robuste , qu'il s'accommode à toutes sortes de terrains ; il se soutient contre les grandes chaleurs , & les longues sécheresses , même dans les Provinces méridionales de ce Royaume , où l'on n'a pas eu de meilleure ressource , que de recourir au Sycomore , pour remplacer , avec succès , différentes autres espèces d'arbres qui avoient péri successivement dans une partie du Cours de la Ville d'Aix en Provence. Un avantage très grand & particulier à cet arbre , c'est qu'il résiste parfaitement à la violence & à la continuité des vents ; en sorte , qu'on doit l'employer par préférence , lorsqu'on veut garantir quelques bâtimens ou quelques plantations de l'impétuosité des vents.

Le Sycomore , est , au rapport de M. Miller , celui , de tous les arbres , qui est le moins affecté par les vapeurs de la mer : il résiste aux hyvers les plus rigoureux , même dans sa première jeunesse , & il soutient le froid excessif du Canada , où cet arbre est fort commun , & dont on tire par incision une sève dont on fait de bon sucre , que l'on nomme *Sucre d'Erable* , comme on en retire aussi d'une autre espèce d'Erable , que l'on nomme le *Petit Erable plane* ou l'*Erable à sucre*. Nous expliquerons , à l'Article de cette espèce d'Erable , les circonstances qu'il faut choisir , & la maniere dont on doit s'y prendre pour retirer le sucre de ces arbres.

C'est ordinairement dans les pays de Montagne ,

que croît naturellement le Sycomorre : on le trouve dans quelques forêts de l'Europe & de l'Amérique Septentrionale ; comme cet arbre croît au mieux dans les terrains les plus secs & les plus arides , son bois est sec , léger , sonore , brillant : aussi les Luthiers s'en servent-ils avantageusement , pour faire leurs instruments. C'est le meilleur de tous les bois blancs , il n'est point sujet à se tourmenter , à se déjetter , ni à se fendre ; qualités que les Ebénistes , les Armuriers , les Sculpteurs , les Tourneurs , les Menuisiers & autres , recherchent pour la fabrique de plusieurs petits ouvrages.

L'*Erable Sycomore panaché* n'est qu'une variété de l'espèce dont nous venons de parler ; elle n'en diffère que par ses feuilles bigarées de jaune & de verd , qui font un agrément singulier : cette variété de couleur , qui n'est qu'un accident occasionné par la foiblesse ou la maladie de l'arbre , ou par la mauvaise qualité du terrain , ne se soutient , dans la plupart des autres arbres panachés , qu'en les multipliant par la greffe ou en couchant leurs branches , & nullement en semant leurs graines , attendu que les plantes , qui en naissent , rentrent dans leur état naturel ; mais dans l'espèce des Sycomores panachés , on peut multiplier cette variété , même par la graine , qui , lorsqu'on la sème , produit des plants qui sont presque tous panachés.

ERABLE PLANE OU A FEUILLES DE PLATANE. Cet arbre pousse une belle tige droite , & peut se distinguer du Sycomore par son écorce , qui est blanchâtre sur le vieux bois ; par ses boutons rougeâtres pendant l'hiver ; par ses feuilles plates , minces , assez semblables à celles du Platane , quoique d'un verd un peu moins tendre , & qui ne sont point blanches en dessous ; par ses fleurs jaunes disposées en bouquet. Le Sycomore , au contraire , a l'écorce roussâtre ; les boutons jaunes en hiver ; la feuille plus épaisse , plus brune ; les fleurs d'un petit jaune verdâtre moins apparent.

L'Erable plane , est , après le Platane , un des plus beaux arbres que l'on puisse employer pour l'ornement des jardins : il n'a point les petits défauts du Sycomore ; car la verdure tendre & agréable se soutient avec égalité pendant toutes les saisons , & ses feuilles ne sont jamais

attaquées par les insectes : il a de plus toutes les bonnes qualités du Sycomore, avec lequel il a tant d'analogie, qu'on peut lui appliquer tout ce que nous avons dit plus haut du Sycomore : cet Erable plane donne un ombrage plus épais, & il croît même plus vite que le Sycomore. On a vu des plants de cet arbre, venus de semence dans un terrain sec, s'élever jusqu'à douze pieds en trois ans. Les Anglois donnent à cet arbre le nom d'*Erable de Norvege*, parceque vraisemblablement il leur est venu de ce pays-là, où il est très commun.

L'*Erable plane panaché*, n'est qu'une variété de l'espèce dont nous venons de parler : il n'est pas encore certain que la graine de cette espèce, étant semée, donne des plants qui conservent la variété des couleurs de la plante, comme le fait la graine du Sycomore panaché.

PETIT ERABLE PLANE ON ERABLE A SUCRE, *Acer Virginianum*. Cet arbre est de moyenne grandeur, il croît naturellement en Virginie, où il est fort commun ; on l'y nomme l'*Erable à sucre* : la feuille de cet arbre a assez de ressemblance avec celle de l'Erable plane ordinaire, mais elle est plus grande, plus mince, & d'un verd plus pâle, tenant du jaunâtre en dessus, & un peu bleuâtre en dessous, il a aussi un accroissement bien plus lent. Cet arbre, ainsi qu'on le lit dans l'Encyclopédie, est encore fort rare en France ; cependant nous en avons vu plusieurs plants dans les jardins de M. de Buffon à Montbard en Bourgogne, qui, quoiqu'agés de dix ans, n'ont encore donné ni fleurs, ni graine. Cet arbre est très robuste, il soutient très bien les grandes chaleurs & les grandes sécheresses, il prend plus d'accroissement dans les terrains secs & élevés, que dans les bonnes terres de vallée.

On retire par incision, dans la Virginie & au Canada, du petit Erable plane, dont nous parlons, & du Sycomore, une liqueur fluide & limpide comme l'eau la mieux filtrée, qui laisse dans la bouche un petit goût sucré fort agréable : la première se nomme *Sucre de Plaine*, & la seconde *Sucre d'Erable*. L'eau d'Erable est plus sucrée que celle de Plaine, mais le sucre que l'on retire de l'eau de Plaine, en la concentrant par évaporation, est plus agréable que celui d'Erable. L'une & l'autre espèce

Leau est fort sucrée : on n'a jamais remarqué qu'elle ait incommodé ceux qui en ont bu , même étant en sueur : elle passe très promptement par les urines.

On retire la liqueur sucrée de ces deux especes d'érables , en faisant une incision ovale vers le bas de l'arbre : il faut que cette incision pénètre dans le bois , jusqu'à la profondeur de deux ou trois ponces , parceque ce sont les fibres ligneuses , & non les fibres corticales , qui fournissent la liqueur sucrée. Dès que les arbres entrent en sève , que leur écorce commence à se détacher du bois , c'est-à-dire , vers le mois de Mai , la sève ne coule presque plus , ou celle qui découle a un goût d'herbe désagréable , & on ne peut parvenir à l'amener à l'état de sucre : les habitans en font alors une espece de sirop capillaire. C'est depuis la mi-Mars jusqu'à la mi-Mai , que ces arbres donnent cette liqueur sucrée en plus grande abondance : on fiche au-dessous de la plaie un tuyau de bois mince , qui reçoit la sève , & la conduit dans un vase que l'on met au pied de l'arbre. Lorsque les circonstances sont favorables , c'est-à-dire , après le dégel , la liqueur coule si abondamment qu'elle forme un filet de la grosseur d'un tuyau de plume , & qu'elle remplit une mesure de pinte de Paris dans un quart d'heure. Les vieux arbres donnent moins de liqueur que les jeunes , mais elle est plus sucrée.

Il est essentiel , lorsqu'on veut conserver les arbres , de ne leur faire qu'une seule entaille ; car si on en fait quatre ou cinq , dans la vue d'en tirer une plus grande quantité de liqueur , alors les arbres dépérissent , & les années suivantes on en tire bien moins de liqueur. Pour amener cette liqueur à l'état de sucre , on la fait évaporer par l'action du feu , jusqu'à ce qu'elle ait acquis la consistance d'un sirop épais , & on la verse ensuite dans des moules de terre ou d'écorce de bouleau : en se refroidissant le syrop se durcit , & l'on obtient des pains ou des tablettes d'un sucre roux & presque transparent , qui est assez agréable , si l'on a su saisir le degré de cuisson convenable ; car le sucre d'Erable trop cuit a un goût de mélasse ou de gros sirop de sucre , qui est peu gracieux. Deux cens livres de cette liqueur sucrée produisent ordinairement dix livres de sucre. Quelques habi-

tans de ces pays sophistiquent le sucre d'Erable avec un peu de farine de froment , qui lui communique plus de blancheur ; mais ce sucre alors a une odeur moins agréable , & une saveur moins douce.

Le sucre d'Erable , pour être bon , doit être dur , d'une couleur rousse , un peu transparent , d'une odeur suave , & fort doux sur la langue ; on l'emploie au Canada pour le même usage que celui des cannes à sucre. On estime que l'on fait tous les ans au Canada douze à quinze milliers pesant de ce sucre.

Jusqu'à présent on n'a point encore retiré en France de liqueur sucrée de l'Erable : on peut remarquer seulement sur les feuilles du Sycomore , & sur celles du petit Erable , une humidité visqueuse très sucrée , qui n'est que le suc extravasé de ces arbres , qui se condense sur les feuilles.

Il croît en Virginie une espèce d'Erable , dont les feuilles sont d'un verd brillant en dessus , & argentin en dessous ; aussi l'a-t on nommé *Erable blanc*. Dès le mois de Janvier , dans les hyvers peu rigoureux , il commence à donner des fleurs rouges , qui font un aspect très agréable dans une semblable saison : on leur voit succéder les fruits , qui , ayant la même couleur , font durer le même agrément ; il ne se plaît que dans une bonne terre.

Il croît aussi à la Virgine une autre espèce d'Erable , dont les feuilles different , pour la forme , de celles des autres Erables , & ont quelque rapport avec les feuilles du Frêne , ce qui la fait nommer *Erable à feuilles de Frêne* : cet arbre a un très beau feuillage d'un verd tendre , il réussit & croît très vite dans toutes sortes de terrains : on devroit s'attacher à le multiplier , à cause de l'utilité que l'on pourroit retirer de son bois.

On voit en Italie , le long des chemins , une espèce d'Erable à feuilles rondes , que l'on nomme *Opale* , dont le feuillage est très beau , & qui mériteroit d'être multiplié.

L'ERABLE COMMUN OU LE PETIT ERABLE , est d'une ressource infinie pour suppléer à la Charmille , par tout où elle refuse de venir , & pour remplacer les vuides , où tout autre plant périt. De toutes les espèces d'Erable , celui de Candie est le plus petit.

Lorsqu'on veut semer des graines d'Erable; comme les mulots en sont fort friands & en détruisent beaucoup, le mieux est de les stratifier, (c'est à-dire, les mettre alternativement couches par couches) avec de la terre légèrement humide, ou avec du sable, pour ne les semer qu'au printems pêle-mêle avec ce sable; elles leveront alors très promptement, sur-tout si on ne les a pas mises trop avant dans la terre.

On donne le nom de *Brouffin d'Erable*, (*Molluscum*), à une excroissance ondée & tachetée fort agréablement, qui vient pour l'ordinaire sur l'Erable: cette substance étoit d'un grand prix chez les Romains: on s'en sert encore aujourd'hui pour faire des cassettes, des tablettes, & quelques autres ouvrages.

ERGOT ou BLÉ CORNU. Voyez à l'article SEIGLE-ERMINE. Voyez HERMINE.

ERS. Voyez OROBE.

ESCALIER. Nom donné par quelques-uns à un coquillage univalve de la famille des Vis, & qui, lorsqu'il est d'une certaine grandeur, est très recherché & très précieux, on l'appelle aussi *Scalata*. Voyez ce mot. Le Golfe Adriatique en produit beaucoup de petits.

ESCARBOT, *Scarabeus*. Insecte volant & coleoptere, c'est-à-dire, dont les ailes sont renfermées dans des étuis. Quelques Naturalistes donnent le nom d'*Escarbot* à tous les Scarabées; mais ce nom paroît plus particulièrement affecté à l'insecte, que nous nommons *Fouille-merde* ou *Scarabée pilulaire*, *Scarabeus pilularis*, ainsi qu'à celui qu'on nomme *Scarabée onctueux* ou *Proscarabée*, *Proscarabeus*; deux especes d'insectes, qui sont de quelque usage dans la Médecine. M. Linneus a étendu beaucoup la classe des Escarbots, qu'il distingue de celle des Scarabées. Voyez SCARABÉES.

L'ESCARBOT COMMUN, connu vulgairement sous le nom de *Fouille-merde*, a le corps large, épais, de couleur noire, luisante, mêlée d'une teinte de bleu; sa tête, qui est bombée en dessus, soutient deux antennes, dont les extrémités sont divisées par plusieurs filers; la bouche de l'insecte est garnie de deux mâchoires rabattues, & parsemées d'un duvet tanné; les jambes sont antérieurement dentelées en maniere de scie, structure

appropriée à l'usage dont elles sont à l'insecte , car il s'en sert pour former des pilules ou boules de fiente dans lesquelles il dépose ses œufs , qui y éclosent à l'aide de cette douce chaleur du fumier dont ils sont enveloppés. Il paroît que cet insecte prend un soin particulier de cette boule , & qu'il la transporte par-tout avec lui.

Le Fouille-merde , ainsi que la plupart des Escarbots , est vraiment Nyctalope , c'est-à-dire , qu'il voit plus clair de nuit que de jour ; le soleil ou le grand jour l'éblouit. C'est toujours dans les fientes de vache ou de cheval que l'on trouve ces insectes ; cependant on croira avec peine ce que disent quelques Auteurs , que cet insecte déteste les roses , & que la seule odeur de ces fleurs le fait mourir.

On distingue plusieurs autres especes de Fouille-merde , qui different de celui dont nous venons de parler par leur petitesse , & quelques autres accidens. Comme ces insectes contiennent beaucoup d'huile & de sel volatil , on les met dans de l'huile de lin , & on les laisse infuser au soleil : cette huile acquiert une vertu résolutive , adoucissante & fortifiante : on l'emploie avec succès en liniment , en y trempant du coton pour résoudre les hémorrhoides , & pour en appaiser les douleurs.

L'ESCARBOT OU SCARABÉE ONCTUEUX OU PROSCARABÉE , est le plus grand des Escarbots ; il est gros comme le doigt , & a quelquefois un pouce & demi de longueur : en général , il est tout noir & molasse , sa tête & son col sont d'un pourpre foncé ou violet : on aperçoit autour du corps plusieurs cercles nuancés de bleu , de verd & de jaune.

On nomme cet insecte *Scarabée onctueux* , parcequ'il suinte de toutes les jointures de ses jambes , une liqueur grasse , onctueuse , de couleur jaune , qui teint les mains , & qui est d'une assez bonne odeur. C'est ordinairement vers le mois de Mai , rarement plus tard , que l'on trouve ces insectes , dans les bois , le long des chemins , ou dans les prés humides : ils se nourrissent de vers , mais principalement de feuilles de violettes & d'herbes tendres. Cet insecte fut adoré autrefois par les Egyptiens.

La liqueur qui suinte de cet Escarbot est pleine d'huile & de sel volatil. On dit que cette liqueur onctueuse est un bon topique pour les plaies ; on la fait entrer dans les emplâtres contre les bubons & les charbons pestilentiels : l'huile , par infusion , faite avec ces insectes , est estimée bonne contre la piquure des Scorpions.

Entre les insectes, que M. Linnæus place dans la classe des Escarbots , les plus curieux à connoître , sont le *Nasicorne* ou *Escarbot licorne* , qui a une corne qui se courbe en arc sur les épaules : l'*Escarbot mouche* , qui bat des ailes avec une vitesse incroyable : les *Escarbots verts & dorés* , qui sont des especes de Cantharides : les *Escarbots sauterelles* , qui , après avoir ramassé ensemble leur tête & leur poitrine , font un saut en allongeant le corps ; & l'*Escarbot joueur de lyre* , ainsi nommé , parcequ'il rend un son semblable à celui de la lyre , par le mouvement de sa tête qu'il frotte contre son ventre. Ces Escarbots , ainsi que tous les autres , avant que de paroître dans cet état , ont été dans celui de ver & ont subi d'autres métamorphoses , ainsi qu'on le peut voir au mot SCARABÉE.

Parmi les Escarbots étrangers , un des plus singuliers , est celui qu'on voit à Moka : il est d'un noir brillant & poli comme un miroir : au milieu de ses deux cornes , on remarque une trompe comme celle de l'Éléphant.

ESCARGOT. Nom que l'on donne au Limaçon terrestre. Voyez LIMAÇON.

ESCARBOUCLE ou PIERRE DE CHARBON ARDENT , *Carbunculus*. Les Anciens ont donné ce nom à presque toutes les pierres précieuses transparentes & rouges : aujourd'hui on entend par *Escarboucle* le vrai *Rubis*. Voyez ce mot.

ESCALE. Voyez son article au mot CORALLINE.

ESCOURGEON : est l'orge d'automne dont l'épi a quatre côtés , au lieu que l'orge ordinaire n'en a que deux.

On recueille ce grain dès le mois de Juin , & c'est un secours pour les pauvres gens ; ils en vivent , en attendant que la moisson leur fournisse leur provision pour l'hiver. L'escourgeon se peut couper en vert , & repousser

deux & trois fois ; les chevaux en aiment également le verd & le grain. *Voyez* l'article ORGE.

ESCULAPE. Les Zoologistes donnent par excellence ce nom à un serpent jouffu & à grosses babines, qui ne cause point la mort, & qui ne fait même aucun mal, à moins qu'il ne soit irrité : car alors il mord un peu. Ce serpent naît dans l'Isle de Caprée, & dans presque toutes les parties du monde habité ; en Italie il est si familier, qu'on en trouve dans les lits, & qu'il vit volontiers avec les hommes.

M. Linnæus en cite un, qui est long d'environ un pied & demi & de la grosseur d'un doigt, sa queue n'a de longueur que la sixieme partie de son corps : on lui compte quarante-deux écailles, qui sont égales en grandeur.

Séba fait mention de sept especes d'Esculape de diverses couleurs magnifiques, & qui se trouvent ou au Bresil, ou à Panama, & en d'autres pays de l'Amérique : leur gueule est armée de dents pointues & un peu crochues ; aussi dès que ce serpent a une fois un morceau dans la gueule, il le pousse aisément dans son gozier ; mais il ne sauroit ensuite le rejeter à cause de ses dents en crochets : ce qui fait, qu'avant de prendre son repas, qui consiste ordinairement en rats champêtres, en loirs & en oiseaux, il ne manque pas de les flairer, se donnant de garde de porter à sa gueule ce qu'il ne juge pas pouvoir avaler commodément.

ESPADON. *Voyez* au mot BALEINE.

ESPARSETTE. *Voyez* SAIN-FOIN.

ESPATULE. *Voyez* GLAYEUL PUANT.

ESPATULE. M. Barrere dit qu'on a donné ce nom à une especes de Héron blanc qui se trouve dans l'Isle de Cayenne, & dont le bec est semblable en quelque sorte à l'espatule dont les Apoticairees se servent pour remuer leurs drogues ; les plumes de cet oiseau changent de couleur en vieillissant ; elles deviennent tantôt jaunes & tantôt rouges ; changement qui s'observe dans le plumage de plusieurs autres oiseaux de l'Amérique.

ESQUAQUE ou ESCAYE. *Voyez* le mot ANGE.

ESQUINÉ. *Voyez* SQUINE.

ESTRAGON,

ESTRAGON, *Dracunculus esculentus*. Plante qu'on cultive dans tous les jardins potagers : sa racine est longue, branchue, & vivace ; elle pousse tous les ans de nouvelles branches ou tiges, de la hauteur de deux ou trois pieds, dures, grêles, un peu anguleuses, rameuses ; ses premières feuilles sont découpées ; celles qui leur succèdent, sont longues, étroites, & semblables à celles du lin ou de l'hyssope, d'un verd obscur, luisantes, d'une saveur âcre, aromatique, mêlée d'une douceur agréable, approchant de celle de l'anis. Ses fleurs sont rangées à l'extrémité des rameaux, comme dans l'aurone ordinaire ; mais elles sont si petites, qu'à peine peut-on les voir : elles sont composées de plusieurs fleurons tubulés, partagés en étoile, formant ensemble de petits bouquets ; à ces fleurs succèdent de petits fruits arrondis & écailleux qui contiennent des semences nues & sans aigrette. On multiplie l'estragon de graines & de plants enracinés : on le plante au mois de Mars, & on l'espace de quelques pouces.

Toute cette plante a une grande acrimonie : elle est employée dans les salades, pendant qu'elle est encore jeune & tendre : elle est puissamment incisive, apéritive & digestive ; elle donne de l'appétit, dissipe les vents, excite les regles & la salive. En Angleterre, son eau distillée, est la plus estimée de toutes pour empêcher la contagion de la peste.

ESSAIM. Voyez au mot ABEILLE.

ESTURGEON ou **ETURGEON** en latin, *Accipenser*, seu *Sturio*. Poisson de la classe des cartilagineux, c'est-à-dire, de ceux dont les nageoires sont soutenues par des cartilages, & qui au lieu d'os, ont des cartilages dans leur intérieur.

Dans le genre des Esturgeons, il y a sur-tout deux especes intéressantes à connoître, par l'utilité qu'on en retire. La première est l'Esturgeon ordinaire ou commun, si estimé pour son bon goût ; & l'autre especes est le grand Esturgeon, dont la chair n'est pas bien bonne à manger, mais dont on retire la colle de poisson qui est d'un si grand usage dans les arts ; aussi ce poisson est-il nommé par quelques auteurs, *Piscis ichthyocolle*, *Ichthyocolle*.

Les marques caractéristiques du genre des Esturgeons, sont d'avoir un trou de chaque côté de la tête, que quelques auteurs regardent comme les ouies, d'autres comme les narines; une bouche située au dessous en forme de tuyau & sans dents; un corps oblong muni ordinairement de sept nageoires.

L'Esturgeon ordinaire, & dont on fait tant de cas, a le corps long; mais en même tems d'une forme pentagone ou à cinq angles, qui sont formés par autant de rangs d'écaillés. Les écaillés de chaque rang ont toutes en général à leur sommet une épine courte, forte, recourbée en arriere. Sa tête est de médiocre grosseur, hérissée aussi de petites pointes ou de petits tubercules; ses yeux sont petits, son iris argenté; le museau est long, large, finissant en pointe, la bouche est dépourvue de dents, faite comme une sorte de tuyau, qui peut s'avancer jusqu'à un certain point, puis se retirer. Comme cet animal n'a point de machoires, il paroît clairement qu'il ne se nourrit qu'en suçant, & qu'il fait sa plus grande nourriture d'insectes de mer, ainsi qu'on l'a observé par l'examen qu'on a fait de ce qui se trouvoit dans son estomac; la queue de ce poisson est semblable à celle des chiens de mer, fourchue de maniere que la partie supérieure avec le corps même aminci, s'avance loin au-delà de l'inférieure.

On dit que tant que l'Esturgeon reste dans la mer, il n'y devient pas bien gros, & que sa chair alors n'est pas bien bonne; mais que lorsqu'il remonte dans les fleuves d'eau douce, il y devient aussi grand qu'un poisson cétacé. Ce poisson se rencontre fréquemment dans les grands fleuves, tels que le *Nil*, le *Don*, le *Danube* & le *Pô*; on le pêche aussi dans les grandes rivières; ceux qu'on pêche dans la Loire, ont quelquefois jusqu'à trois aulnes de longueur. On en présenta un à François I, qui étoit long de dix-huit pieds: on en pêche quelquefois dans l'Elbe qui pèsent jusqu'à deux cens livres.

Les Esturgeons sont d'un très grand revenu par-tout, mais singulièrement sur le Pont-Euxin: car en sortant de la mer, ils entrent en très grande quantité dans le *Palus meotide*, où l'on en pêche beaucoup à l'embouchure du *Don*. Les Esturgeons ne peuvent se pêcher à

Mhameçon , on ne les prend qu'au filet , parceque ces poissons se nourrissent plutôt en suçant qu'en dévorant. On ne leur trouve jamais dans l'estomac de nourriture grossiere ; ce qui a fait dire proverbialement en Allemand , *sobre ou frugal comme un Esturgeon*. On prétend que ce poisson cherche sa vie sous l'eau en fouillant la terre avec son museau.

L'Esturgeon est d'une force considérable dans l'eau , & non sur la terre ; quand il a le ventre appuyé , il renverse d'un coup de queue l'homme le plus robuste , pour peu qu'il le touche , & même il peut casser de très fortes perches. Si les Pêcheurs ne prenoient point leurs précautions , ils risqueroient d'avoir quelquefois les jambes cassées ; aussi pour l'empêcher de donner des coups de queue , ils tachent de lui attacher de court la queue avec la tête , en forme de demi cercle.

La pêche de ce poisson commence en Février dans la riviere de la garonne du côté de Bordeaux , & dure jusqu'en Juillet ou Août , & même un peu plus tard , suivant la saison. Quand les Pêcheurs s'apperçoivent qu'il y a des Esturgeons de pris , ils les retirent , & les attachent à des bateaux , en leur passant des cordes qui traversent les ouies & la gueule du poisson. Ils peuvent les conserver ainsi vivans pendant plusieurs jours , jusqu'à ce qu'ils en aient assez pour les mener à Bordeaux , où ce poisson est si commun , que tout le monde en mange. La chair de son dos a , dit on , le goût du veau , & celle de son ventre , celui du cochon. Aussi sa chair est-elle regardée par quelques Medecins , comme de très difficile digestion , & comme n'étant propre qu'aux estomacs robustes. Les laitances de ce poisson , sont de la plus grande délicatesse. Comme il se rencontre dans les mêmes endroits que le Saumon ; les Pêcheurs le nomment le *Conducteur des Saumons*.

Les Pêcheurs qui vont à la pêche de l'Esturgeon sur le Palus méotide à l'embouchure du Don , en tirent un double profit. Aussitôt qu'ils ont pêché des Esturgeons , ils les salent , les suspendent à des perches pour les faire sécher au soleil , & vont vendre cette marchandise en Grece , où on nomme ces poissons ainsi salés *Moronna* , & lorsqu'ils sont frais , *Xirichi*. On transporte aussi de

cette chair salée en Italie, où elle prend le nom de *Spinalia*. Cette saline est aussi commune en Grèce, que chez nous le *Hareng*, & en Italie la *Thonine*.

On donne le nom de *Caviar* aux œufs de l'Esturgeon, que l'on prépare aussitôt après la pêche, en les lavant bien dans du vin blanc, & en ôtant certains ligamens dans lesquels ils sont entremêlés; on les fait un peu sécher, on les met ensuite avec du sel dans un vaisseau percé de petits trous: on les y écrase avec la main; lorsque toute l'humidité superflue est bien dissipée, ce caviar ressemble pour la couleur & pour la consistance, au savon verd de Hambourg; on le met dans des barriques, & on l'envoie en divers lieux éloignés de la mer, où l'on trouve cette dentrée excellente. On en porte sur-tout beaucoup aux Moscovites, qui ont trois carêmes qu'ils observent très scrupuleusement. Il n'y a qu'une seule espèce d'Esturgeon dont on puisse faire le caviar.

En Hollande on coupe les Esturgeons par morceaux qu'on garde dans des barils après les avoir confits dans le sel & la saumure. On fait grand cas en Angleterre de la chair d'Esturgeon confite de cette manière. On fait encore avec les vessies blanches qui s'étendent le long du dos de ce poisson, une espèce d'isthyocolle ou de colle de poisson grise, jaunâtre, que les Droguistes vendent en feuilles, sans être roulées. Elle est plus difficile à dissoudre que celle dont nous allons parler; mais quand elle est dissoute, elle a les mêmes propriétés.

Le *grand Esturgeon* ou l'*isthyocolle*, *isthyocola piscis*, a la peau douce, blanche, sans épines ni écailles, & pour épine du dos, un cartilage percé comme avec une tarière d'un grand trou, vuide depuis la tête jusqu'à la queue: on en voit qui pèsent depuis deux cens jusqu'à quatre cens livres & qui ont jusqu'à vingt-quatre pieds de longueur.

Ce poisson passe tous les ans de la Mer dans le Danube, où l'on en prend une grande quantité; mais principalement en Valachie vers les embouchures de ce fleuve. Cette émigration se fait depuis l'automne jusqu'au mois de Janvier; le plus fort de la pêche est en Novembre & Octobre. Il s'en débite communément tous les vendredis à Vienne en Autriche, jusqu'à soixante

& même cent. Ces poissons nagent toujours en bande & accourent au son des trompettes , ce qui donne aux Pêcheurs la facilité de les envelopper dans leurs filers , & de les amener à bord. Le grand Esturgeon est si timide , que le plus petit poisson le fait fuir.

Colle de Poisson.

La chair de ce poisson est douceâtre , gluante , & ne devient supportable à manger , que lorsqu'elle a été salée. Ce qu'il fournit de plus utile , soit pour la Médecine , soit pour les Arts. ; c'est l'*iethyocolle* , autrement nommée *colle de poisson* , qui n'est , à proprement parler qu'une gelée de poisson extraite par le moyen de l'eau chaude. On prend la peau , les entrailles , l'estomac , les nageoires , la queue , & la vessie d'air de ce poisson ; on les réduit en bouillie , dans de l'eau chaude ; on étend cette bouillie , afin qu'en séchant , elle se réduise en forme de parchemin ; quand elle est presque sèche , on la roule ordinairement en cordons ; c'est alors ce qu'on nomme *colle de poisson*. La meilleure est en petits cordons , blancheâtre , claire , transparente , sans odeur , & sans saveur. Celle qui est en gros cordons , est sujette à être remplie d'une colle jaune , de mauvaise odeur. Il faut conserver cette substance dans un lieu sec , car elle s'humecte à l'air. Toute la colle de poisson que nous voyons en France , nous est fournie par les Hollandois , qui la tirent de Moscovie où l'on en prépare beaucoup.

Comme la colle de poisson possède une qualité dessicative , incarnative , anodine , & un peu émolliente , on l'emploie avec succès dans les ulcérations de la gorge & des poulmons , & dans la dysenterie : on l'emploie aussi dans les emplâtres agglutinatives.

La colle de poisson est d'usage pour donner du lustre aux rubans de soie , pour blanchir les gazes , pour contrefaire les perles fines , & pour plusieurs autres pratiques des arts. On la fait fondre avec du sucre , & on la recuit en une espèce de colle jaune & transparente qu'on laisse fondre dans la bouche pour coller le papier. Les Dessinateurs se servent de la colle de poisson ainsi préparée sous le nom de *colle à bouche* ; les Limona-

diers se servent de colle de poisson pour éclaircir le café : les Marchands de vin la font dissoudre dans du vin , & s'en servent pour éclaircir le vin ; on jette ce mélange dans le tonneau , il se forme sur la surface de la liqueur , une eau qui en se précipitant peu à peu jusqu'au fond , entraîne avec elle toutes les parties grossières ; en sorte que l'on peut dire que c'est le filtre qui passe à travers la liqueur , & non la liqueur à travers le filtre.

ESULE GRANDE ET PETITE. Voyez TITHYMALE.

ÉTAIN, *Stannum*. Est l'un des métaux imparfaits & le plus mou après le plomb. Sa couleur est blanche & brillante , il est facile à ternir , mais il ne se rouille pas : il est peu ductile , & quand on le courbe en différens sens , il produit une espèce de cri : il est plus tenace & plus élastique que le plomb , & peu sonore par lui-même. Plus ce métal est pur & moins il pèse , c'est le plus léger de tous les métaux , mais étant dans l'état de *minerai* , sa pesanteur spécifique l'emporte sur celle de tous les métaux minéralisés. L'étain d'Angleterre est le plus pesant , & celui qui contient la plus grande quantité d'arsenic.

L'étain possède beaucoup de propriétés , qui le rapprochent du plomb ; il se fond promptement , & à une chaleur modérée , mais à un certain degré de feu , il se calcine , & finit par se changer , à l'aide d'un fondant , en un verre laiteux , opalin ; comme le font aussi les os calcinés , si on les jette dans du verre tenu en fusion. Un atôme de ce métal en vapeur , rend une grande quantité d'or , aigre & cassant , de la même manière que le fer devient aigre dans la forge des Serruriers , pour peu qu'on en approche du cuivre de trop près. L'étain s'amalgame très bien avec les demi-métaux & le plomb : excepté ce dernier métal , il leur enlève à tous la ductilité & la malléabilité ; si on met du fer dans de l'étain fondu , ils contractent une sorte d'alliage ; mais si l'on met de l'étain dans du fer fondu , ils se convertissent aussi-tôt l'un & l'autre en petits globules qui crevent , & font explosion comme des grenades.

On lit dans la *Nouvelle Exposition du regne minéral* , plusieurs détails circonstanciés sur ce métal , qui seroient

déplacés ici , nous y renvoyons nos Lecteurs : nous dirons seulement que l'étain a ses mines particulières ; qu'il naît ordinairement dans les endroits sablonneux des montagnes à filons ou à couches , & en masse plus ou moins considérables ; ainsi qu'on l'observe en Allemagne , en Suede & en Pologne , en Angleterre & aux Indes : ce métal est minéralisé , ou par le soufre , ou par le fer , ou par la pyrite blanche arsénicale , & englobé ou interposé dans des fluors spathiques : on n'en voit que peu ou point de pur.

La mine d'étain la plus ordinaire , est celle de Cornouailles , qui est cristallisée , en polyedres irréguliers , & dont la couleur est noirâtre ; elle est striée intérieurement , ou grainue , ou poreuse.

Les cristaux d'étain proprement dits , sont une mine d'étain , dont la figure extérieure est à pans indéterminés , le tissu intérieur est feuilleté , de couleurs & transparences différentes : ils deviennent rouges à la comminution , & donnent à la fonte 70 l. ou environ par quintal.

Les Grenats d'Etain sont quelquefois d'un beau rouge , & ressemblent entièrement à ceux dont on fait des bijoux. Ce que l'on nomme *Sable d'étain* , est une mine de transport , formée des débris des précédentes mines , & que des courans d'eau ont détachée de ces minières , & déposée ensuite dans l'endroit où des Pailloteurs la retirent par le lavage avec la scabille. On appelle *Mundick* une mine d'étain trop pauvre ou trop adultérée pour valoir la peine de l'exploitation. Voyez MUNDICK.

Toutes les mines d'étain sont enveloppées ou dans de la roche de corne cristallisée , ou dans de la mine arsénicale , réfractaire & rapace , qui est le *Wolfram* , voyez ce mot ; rarement dans la *Molybdène*. La sur-enveloppe est schisteuse & sableuse.

Pour ébranler & détacher l'étain de sa minière , il faut mettre le feu dans le souterrain , afin d'y produire des gerçures , par lesquelles la sonde , les leviers , les pics puissent avoir prise ; ensuite on extrait le métal de la mine , par le triage , la torréfaction , puis le pilage , le lavage & la fonte. On trouvera dans la *Nouvelle Minéralogie* , T. II , pag. 124 & suiv. le détail de ces opérations.

tions, où la théorie & la pratique sont exposés, d'après ce que nous avons vu sur les lieux mêmes.

La mine étant purifiée (mais avant la fusion) se nomme *Pierre d'étain*. La partie supérieure de l'Étain fondu est si intraitable, si peu ductile, qu'on est obligé d'y allier trois livres de cuivre, par quintal d'Étain de fonte. On en met deux livres dans la partie du milieu; & dans la couche inférieure, on met dix huit livres de plomb. Il y a cependant des mines d'étain, dont la nature est telle, qu'il ne faut que peu d'alliage pour le rendre sonore & malléable.

On distingue, dans le commerce, trois différentes sortes d'Étain; savoir, 1°. l'*Étain plané* ou de *Marais*: il est assez pur, mais point sonore, & trop liant; on lui donne encore les noms d'*Étain d'Angleterre*, *Étain cristallin* & à la rose.

2°. L'*Étain commun*, qui se trouve chez tous les Potiers d'Étain: c'est un alliage d'Étain plané, de Plomb, & quelquefois de Cuivre jaune.

3°. L'*Étain sonnant*, qui est un mélange d'Étain plané, de Bismuth, de Cuivre rouge & de Zinc: il est le plus éclatant, le plus sonore, le plus facile à ouvrager: on y ajoute, au besoin, du Régule d'Étain, pour en augmenter la dureté.

Le mélange de l'étain doit être annoncé par la marque qu'on est obligé d'y apposer: l'Étain mélangé avec un tiers de plomb, doit porter deux marques ou contrôles; s'il est composé de cinq parties contre une de plomb, il doit avoir trois marques; enfin s'il contient trois livres d'alliage de plomb par quintal, il faut qu'il ait quatre contrôles.

L'Étain de Siam, & celui de Malacca, viennent en lingots, formés en maniere de cubes, avec un rebord; c'est ce que les Marchands appellent *Étain en chapeau*. On les désigne encore différemment dans le commerce: on appelle *Étain à l'agneau*, celui qui est contre-marcqué des Armes de la ville de Rouen; & *Étain de brique*, celui qui provient d'Allemagne, & à qui on a donné cette marque à Hambourg.

L'Étain entre dans la composition des miroirs métal-

liques & des cloches. L'expérience a appris à l'altérer différemment, pour en former toutes sortes de vases : on s'en sert pour étamer le cuivre, & pour la fabrique des tuyaux d'orgues. On en fait, par une légère calcination, une chaux grise, qui est la *Potée d'étain*, si propre aux Diamantaires, & à d'autres ouvriers pour polir leurs ouvrages : il entre dans la composition des émaux. On peut battre l'Etain en feuilles minces, & les charger de mercure ; par ce moyen, elles acquerront la propriété (étant appliquées derrière une glace) de peindre ou de réfléchir les objets, ainsi qu'on en connoît l'effet dans un miroir. Ces feuilles non amalgamées, mais peintes ou vernies, sont connues sous le nom d'*App-peau* : on en met aux torches de cire, pour faire des armoiries de deuil : on s'en sert aussi pour faux-argenter les décorations d'artifice & de théâtre, ou pour faire de l'avanturine blanche. La dissolution d'étain, par l'eau régale, a la propriété de donner beaucoup d'éclat aux couleurs rouges : aussi les Teinturiers s'en servent-ils pour faire la belle écarlate, &c.

ÉTAIN-DE-GLACE. *Voyez* BISMUTH.

ÉTALON. Est un cheval entier, choisi & destiné à l'accouplement, & dont on veut faire race. *Voyez* HARAS, au mot CHEVAL.

ÉTANG, *Stagnum*. Espèce de petit Lac ou de réservoir, qui reçoit de l'eau sans en dégorger, & qui est moins sujet à se dessécher que les Mares. On y nourrit du poisson. Les anciens Latins ont nommé l'Etang, *Piscina*. Les Etangs de la Chine sont des espèces de Citernes. *Voyez ce mot, à l'article EAUX.*

Il y a aussi des Etangs salés ; tel est celui de l'Isle Maguelone, où l'on travaille à la cristallisation du sel marin.

ÉTITES, *Ætita*. Ce sont des pierres, pour l'ordinaire ferrugineuses, au-dedans desquelles il y a une cavité qui est tantôt vuide & tantôt pleine. La figure extérieure de ces pierres est peu constante : elle est ou ronde, ou ovale, ou triangulaire, ou carrée, &c.

On a prétendu, mal-à-propos, que ces pierres se trouvoient dans les nids des Aigles, d'où leur est venu le nom de *Pierres d'Aigles*. C'est avec aussi peu de fondement, que le peuple attribue encore à ces sortes de pier-

res, les vertus admirables que les Anciens Naturalistes prétendoient y avoir reconnues.

Les Etites sont composées de plusieurs couches, d'un rouge brun, olivâtre, & qu'on peut séparer aisément. Il est évident qu'elles ont été formées d'une matière d'abord molle, qui s'est agglutinée peu-à-peu, & a laissé une cavité en dedans. Ces couches enveloppent un noyau limoneux ou ochreux qu'elles portent dans leur centre, & qui s'y est conservé depuis la formation de l'Etite. Ce noyau est ou fixe ou mobile : on l'appelle *Callimus*.

On trouve l'Etite dans bien des mines de fer de la France, même dans la chaîne des montagnes d'Alais en Languedoc. La plus grande quantité se rencontre près de Terrané, village situé sur le bord du Nil, & dans la grande Mer du Desert, que les Arabes appellent *Baharlabaama*, c'est-à-dire *Lac desséché* ou *Mer sans eau* : elles sont bigarrées, graveleuses, de couleur cendrée ou jaunâtre & brunissent avec le tems. Il y en a depuis la grosseur d'un œuf d'Autruche jusqu'à celle d'une aveline : il n'est pas rare de les trouver groupées en grande quantité.

Le noyau ou *callimus* des Etites, étant communément argilleux & venant à se dessécher, cesse d'occuper toute la cavité, & produit un certain bruit quand on vient à agiter brusquement la Pierre d'Aigle. Les Arabes ont nommé l'Etite *Maské*, c'est-à-dire Pierre sonnante. La concavité est un caractère plus essentiel au Géode qu'à la Pierre d'Aigle.

On rencontre quelquefois, dans les environs d'Alençon, près des mines de fer, des Etites brillantes, noivrâtres & très pesantes, susceptibles d'efflorescence : on les doit regarder comme une sorte de pyrite vitriolique, caverneuse. Voyez l'article PYRITE.

ÉTOILE MARINE PÉTRIFIÉE. Les Lithologistes donnent ce nom à quantité de pierres en forme d'Etoiles, ou marquées d'Etoiles en relief ou en gravure, ou parsemées d'Etoiles. De-là vient que toutes les espèces de madrepores fossiles peuvent réclamer ce nom. M. Bertrand dit avec raison qu'on auroit dû réserver cette dénomination aux parties de l'*Etoile marine*, proprement dite, & dont on trouve les articulations ou bourrelets en différens endroits, particulièrement en Suisse & en Tour-

raïne. Les Lithographes peuvent aussi imposer ce nom aux articles des différentes *Etoiles de mer* ou *Astrophites*, connues sous le nom de *Tête de Méduse*. Voyez ce mot.

Les pédicules ou branches des Encrinites, des Entroques, &c. peuvent aussi être comprises sous ce nom. Voyez l'article PALMIER MARIN.

ÉTOILES. Voyez le mot PLANETTE. Nous y disons un mot des Etoiles, qui, comme l'on fait, sont bien différentes des Planettes.

ÉTOILE. *Stella avis.* Oiseau de la Côte d'Or, en Afrique : il a la grosseur d'un merle : son plumage est très agréablement diversifié par trois couleurs, savoir, le blanc, le jaune & le noir : ses pieds sont jaunâtres, on y compte trois doigts ; les ongles sont noirs & très courts : son bec est assez long, courbé & noirâtre par le bout, le dessous en est blanchâtre ; sa voix est très forte, & ressemble au rugissement. Si les Negres l'entendent crier du côté gauche dans leurs voyages, ils retournent aussi-tôt sur leurs pas, tant ils regardent comme sinistre le cri de cet oiseau.

ÉTOILE DE MER. Voyez LIMAÇON DU CAP.

ÉTOILE DE MER, *Stella marina.* Insecte de mer, auquel les Naturalistes ont donné ce nom, à cause de sa figure. On en connoît plusieurs especes, qui varient par la couleur, par le nombre des rayons & par le mécanisme particulier qu'ils nous font voir dans leur marche. Nous en avons ramassé sur les parages du Texel & de Squeveling en Hollande, dont les unes avoient une, deux, trois, quatre & cinq branches ou pans ; nous en avons recueilli au Confluent du Sund qui avoient treize rayons : on en apporte des Indes qui en ont jusqu'à trente-sept, & qu'on nomme *Soleil de mer*, à cause de leur figure & de la quantité de leurs rayons. Toutes celles que nous avons ramassées sur les divers rivages de la Méditerranée sont garnies d'épines en leurs bords : & on ne les prend pas toujours aussi impunément dans les mains que celles des environs de l'Islande, qui en sont entièrement dépourvues.

Parmi les Etoiles de mer, il y en a dont les rayons sont renflés dans le milieu, d'autres sont obtus, & d'autres ont une forme pyramidale. L'espece la plus ordinaire est divisée en cinq rayons ; toutes ont au milieu

ou centre du corps une ouverture sphérique, que les Naturalistes regardent comme la *bouche* de l'animal, & autour de laquelle sont cinq dents ou fourchettes, dures & comme osseuses, dont les Etoiles se servent pour tenir les coquillages, qui sont leur nourriture : peut être que c'est avec ces mêmes pointes qu'elles ouvrent les coquilles à deux pieces. La surface supérieure de l'*Etoile de mer* & de chacun des rayons, est recouverte d'un cuir calleux, diversement coloré ; & hérissée de diverses petites éminences, de matière dure, qui ressemblent beaucoup à des os ou à des coquilles. Chaque rayon de l'*Etoile de mer* est garni à sa surface inférieure d'un grand nombre de jambes.

Les jambes de l'*Etoile de mer* à cinq pans, sont en si grand nombre, qu'elles garnissent presque toute la surface des rayons du côté où elles sont attachées. Elles y sont posées dans quatre rangs différens, chacun desquels contient environ soixante & seize jambes, & par conséquent l'Etoile entière est pourvue de quinze cens vingt jambes. L'*Etoile de mer* ne marche cependant qu'avec beaucoup de lenteur. Ces jambes, il est vrai, sont si molles, qu'elles ne semblent guere mériter le nom de jambes. Ce ne sont, à proprement parler, que des especes de cornes, assez semblables à celles du limaçon : elles en ont la couleur, la consistance & la forme; elles sont assez souvent retirées comme les cornes du limaçon, ce n'est que lorsque l'animal veut marcher qu'il les développe.

On peut en remarquer très aisément la mécanique admirable ; il ne s'agit que de mettre à découvert les parties intérieures d'un des rayons de l'Etoile, en coupant la peau du côté de la surface supérieure de ce rayon. Lorsque cette opération est faite, on observe que chaque rayon est composé d'un grand nombre de *vertèbres*, construites de façon, qu'il se trouve une coulisse au milieu du corps, qu'elles ferment par leur assemblage. A chaque côté de cette coulisse, on observe deux rangs d'especes de petites boules ou perles, claires, transparentes, rangées les unes auprès des autres. Ces petites boules sont formées d'une membrane mince, dont l'intérieur est rempli d'eau. Aussi-tôt qu'on vient à presser ces boules avec le doigt, on en découvre toute l'ingé-

nieuse mécanique. Ces boules se vident , & l'eau qu'en sort fait étendre & gonfler les jambes qui y correspondent ; lorsqu'on cesse de presser , les jambes se contractent par leur ressort naturel , & font remonter l'eau dans les boules. On conçoit aisément que tout ce que l'*Etoile* a à faire pour enfler ses jambes , c'est de presser les boules par contraction. C'est de ces jambes ainsi allongées que les Etoiles se servent pour marcher sur les pierres & le sable , soit qu'elles soient à sec , soit que l'eau de mer les couvre.

Il y a quelques années que parcourant les rivages de la mer d'Ecosse , je trouvai l'occasion d'y ramasser quantité d'Etoiles de mer , & de satisfaire ma curiosité sur leur mouvement & sur la maniere dont elles se nourrissent. J'étois placé fort avantageusement pour ces observations ; il y avoit plusieurs petites mares d'eau sur la greve , j'y portai toutes les Etoiles que j'avois ramassées , & en les voyant cheminer , j'observai que ces animaux , qui sont mols , présentent une convexité d'un côté , & une concavité de l'autre : celle-ci étoit le côté de la bouche. Cette forme est celle qu'il m'a paru être naturelle à toutes les especes d'Etoiles marines lorsqu'elles nagent : elles se suspendoient obliquement dans l'eau , & formoient avec leurs rayons de légères ondulations , ce qui sans doute provenoit moins du frottement de l'eau , que du mouvement de contraction & de rallongement qu'elles exercent à l'instant où elles cheminent. L'animal veut-il descendre sur le sol , il cesse ses mouvemens & éprouve une espee d'inertie , & sa pesanteur spécifique le fait tomber perpendiculairement (dans l'eau tranquille) sur deux de ses pans ; mais si l'eau est agitée , il suit en tombant une direction oblique. Est-il descendu sur le sol , il s'attache à la vase , & fait sortir & avancer à volonté les centaines de pieds dont nous avons parlé ci-dessus , & qui paroissent être autant de suçoirs mobiles , tendineux , susceptibles d'allongement & de contraction , mais très propres à fixer ces animaux au besoin dans le lieu qui leur est le plus convenable. En un mot , l'animal peut reculer , aller de côté , en avant , en tous sens , sans changer de position absolue. Les dents ou fourchettes des Etoiles de mer servent à comminuer leurs alimens : il se

trouve , dans l'intervalle , des vaiscules très convenables pour la déglutition. Chacun de ces instrumens est adapté à autant d'especes de trachées , lesquelles s'unissent à des especes de petites poches greles : ceux-ci sont recouverts d'une grande quantité d'une substance qui est comme laiteuse , gélatineuse , grumuleuse , semblable à la chair de l'oursin.

Les Etoiles de mer font la déjection de leurs excréments par autant d'anús intérieurs qu'elles ont de fourchettes. Chaque espece de *boyau rectum* a son rendez-vous à-peu près au centre de l'animal , où l'on voit une verrue ou une espece d'*opercule* : cette verrue est blanchâtre & offeuse ; elle est située dans la partie crustacée & à l'opposé de l'ouverture que l'on dit être la bouche. Il est étonnant que Linckus , qui a donné un *Traité infolio* & avec figures de ces animaux , n'ait pas été instruit de la mécanique & des moyens que les Etoiles marines employent , soit pour manger , soit pour déjecter. M. de Reaumur les avoit presque tous connus , ainsi qu'on peut le voir dans un *Mémoire* qu'il a donné à ce sujet à l'*Académie des Sciences* , année 1710.

Les Etoiles marines sont sujettes à perdre un , deux ou plusieurs de leurs rayons , & à les réparer , le tout de la même maniere qu'on l'observe dans les écrevisses. Les excréments des Etoiles marines sont noirâtres , précédés & succédés d'une goutte de liqueur fraîche , âcre , demi-transparente , blanchâtre , semblable au *Nostoch usnée* , qui se trouve dans les champs immédiatement après les orages , & dont MM. Geoffroi & de Reaumur ont parlé dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*. L'odeur de la chair des Etoiles de mer est analogue à celle de l'oursin , & le goût à celui des crustacées.

Il y a de certaines especes d'Etoiles de mer dont les rayons ne sont point garnis de jambes , ces rayons leur servent eux-mêmes de jambes. L'animal en accroche deux à l'endroit vers lequel il veut s'avancer , & se traîne sur ces deux-là , tandis que le rayon qui leur est opposé se recourbe en un sens contraire , s'appuie sur le sable & pousse l'Etoile vers le même endroit.

Parmi les diverses especes d'Etoiles , il y en a une en-
 & autres d'une structure très singuliere : ses rayons se sub-

Divisent en quelque sorte comme des rameaux d'arbres. On remarque d'abord cinq gros troncs, au milieu desquels est la bouche ; entre l'espace des branches il y a un trou , chaque branche se partage en deux rameaux , ces rameaux en deux autres , & ainsi successivement jusqu'au bout , & les derniers sont aussi fins que des cheveux. Toutes ces branches & les rameaux qui en sortent sont recourbés en-dedans , se plient , & sont faits pour prendre la proie & la porter à la bouche. Telle est la *Tête de Méduse* , qu'on voit dans tous les cabinets de Naturalistes , & qui est plus ou moins estimée , à raison de sa grosseur , de sa couleur , du nombre & de la conservation de ses rayons ou branches.

Il y a une autre espèce de *petite Etoile*, qui avance & le remue par le moyen de ses branches, qu'elle plie & replie comme font les serpens ; ces branches détachées du centre, ont encore du mouvement , comme cela arrive aux *Vers* ou aux *Couleuvres* qu'on a coupés en plusieurs morceaux.

La petite Etoile de mer, que l'on nomme *Etoile à rayons à queue de lézard*, a effectivement des rayons aussi fragiles que la queue des lézards. Les moindres chocs que leur font essuyer les flots contre des pierres , leur font perdre des rayons. Mais la nature a pourvu à ces pertes fréquentes auxquelles sont exposées les diverses Etoiles de mer ; à peine ont-elles perdu quelque rayon , qu'il leur en croît un nouveau. Pour éviter ce danger , les petites Etoiles dont nous venons de parler se tiennent sur des côtes unies qui ne sont couvertes que de sable : on les trouve souvent enfoncées sous ce sable , où elles marchent fort lentement.

On voit beaucoup d'Etoiles marines aux Antilles : ces animaux se promènent pendant le calme ; mais aussi-tôt qu'ils prévoient l'orage , ils s'attachent , à l'aide de toutes leurs pattes , contre les rochers : ces pattes deviennent pour eux autant d'ancres , qui les tiennent si fortement appliquées , que toute la violence des eaux irritées ne peut les en détacher.

ÉTOILE TOMBANTE. C'est un phénomène que l'on peut observer assez souvent dans les soirées du printemps & de l'automne. Il semble voir une Etoile se détacher du ciel , & tendre par sa chute au bas de l'horizon , ou quel-

quelquefois se perdre dans le vague des airs. Cette Etoile apparente est un petit globe de feu, qui répand une lumière vive, semblable à celle de l'Etoile : souvent il se dissipe dans les airs, quelquefois il parvient jusques sur la terre : alors on trouve au lieu de sa chute une matière de couleur jaunâtre & visqueuse comme de la colle, la matière combustible ayant été entièrement consumée. Les Physiciens parviennent à imiter ce météore. Pour cet effet, on forme une boule avec du nitre, du camphre & du limon ; on l'humecte avec de l'eau de vie, on y met le feu, on la lance dans les airs ; sa lumière & les circonstances de sa chute sont entièrement semblables à celle du météore.

ÉTOURNEAU ou SANSONNET, *Sturnus*. Oiseau assez connu par la beauté de son plumage. On en distingue plusieurs espèces : savoir, l'*Etourneau vulgaire*, les *Etourneaux blancs*, l'*Etourneau des Indes*, l'*Etourneau marin*, l'*Etourneau à rouges ailes*, &c.

L'*Etourneau commun* est un oiseau qui vit de tout, & se trouve par-tout : il est de la grosseur d'un merle : son plumage est noirâtre, tacheté de gris, de blanc, quelquefois de bleu, de jaune & de rouge : son bec est semblable à celui de la pie : sa langue est dure, de la nature de la corne, & fendue : le mâle a un filet noir en-dessous : il a l'œil noir ; & la femelle a une petite maille dans le blanc de l'œil : son plumage est aussi moins tacheté que celui du mâle : la queue de l'*Etourneau* est courte & noire : il a les pieds jaunes & les ongles presque noirs. Le jeune *Etourneau* n'a qu'une tache sur tout son plumage, c'est pourquoi bien des personnes ont de la peine à le distinguer alors d'avec le merle ordinaire. L'*Etourneau* a les cuisses garnies de plumes jusqu'aux genoux : il habite en été les endroits aqueux, vers les prés ; & en hiver, sur les tours & les toits des maisons : il vit de vers, de chair de cadavres, de baies, de raisins & de semences : on le nourrit aussi en cage : il pond quatre ou cinq œufs, qui sont légèrement teints d'un bleu-verdâtre : il fait son nid dans des trous de maisons ou d'arbres.

Les *Etourneaux* sont des oiseaux de société, qui volent & demeurent ensemble ; leur vol est en quelque sorte circulaire, parcequ'ils tâchent de gagner toujours le milieu de la bande. Cet oiseau vit vingt ans & plus : il est fort

fort docile ; on l'apprivoise facilement, & on lui apprend à répéter quelques mots ; on lui fait la chasse vers le tems des vendanges, parcequ'alors il est gras & assez bon à manger.

Les Anciens faisoient grand cas de la chair des Etourneaux , ils en servoient souvent sur leurs tables. La tête sent un peu l'odeur de la fourmi, c'est pourquoi on la retire avant que d'appréter l'oiseau ; on en ôte aussi la peau, parcequ'elle est amere.

ETALCH. Est un arbre étranger, assez grand, épineux, dont le branchage & les feuilles ont beaucoup de rapport avec le cedre ou avec le genevrier ; son bois en Numidie est blanc ; en Lybie, violet & noir ; & en Ethiopie, très noir. Les Italiens l'appellent *Sangu*. Il en découle une résine fort analogue à celle du mastic de Crète. Son bois est sudorifique, & sert aussi à faire des instrumens de Musique.

ÉVENTAIL DE MER. Voyez au mot CORALLINE.

EVENTAIL ou POISSON EN EVENTAIL. C'est le *Waycovisch* des Hollandois. Ce poisson a des nageoires fort longues sur le dos, qui se recourbent vers la tête, & forment en quelque façon la figure d'un éventail, d'où lui est venu son nom. On lui remarque sur la tête deux proéminences, en maniere de cornes : il est armé sur le dos & au bas du ventre d'un grand nombre d'aiguillons, qui se joignent par une membrane : il a sur le dos trois taches rouges & quarrées ; le reste de son corps est d'un bleu assez clair. Les Indiens le font dessécher & fumer pour le manger. Ce poisson est rare en Europe.

EVÊQUE. Nom donné à un petit oiseau de la Louisiane & de l'Amérique, dont le plumage est bleu : ses ailes, qui forment une espee d'écharpe, tirent sur le violet : il est moins grand que le serin : par la mélodie de son ramage, il surpasse le chant de nos rossignols ; il chante pendant l'espace d'un quart de minute, sans qu'on s'apperçoive qu'il reprenne sa respiration. Après s'être reposé deux fois autant de tems qu'il a chanté, il recommence & continue toujours de même pendant deux heures.

EVERTZEN. Est un poisson des Indes, qui semble être de la famille des *Brêmes de mer*. Voyez ce mot. Les

Navigateurs l'appellent *Maître* ; les Portugais , *Meris* ; & les Brésiliens , *Gugapu-Guacu* : sa couleur est noirâtre : il a sur le dos six aiguillons, qui tiennent à ses nageoires, & des taches blanches ; on en voit aussi à la queue & aux nageoires ; tout le corps est tiqueté de marques de différentes couleurs. Il y a une saison où ce poisson est excellent à manger : alors sa chair est grasse ; mais dans un autre tems elle est si dure & si coriace , que les mâchoires les mieux dentées ne peuvent la déchirer. On en mange dans l'Isle d'Amboine & dans tous les autres lieux maritimes des Indes.

EUFRAISE, *Eufrafia*. Plante très commune sur les montagnes , dans les forêts & dans les prés : elle a une racine simple , menue , ligneuse , tortueuse & garnie de fibres : elle pousse une ou plusieurs tiges , hautes de six pouces ou environ , grêles , velues , noirâtres , tantôt branchues , tantôt nues : ses feuilles sont petites , vénéées , luisantes & incisées autour , d'un verd foncé , d'une saveur visqueuse & un peu amère : ses fleurs sortent des aisselles des feuilles , représentant un muſle à deux lèvres , de couleur blanche , tachetées de points purpurins & jaunes : il succede à cette fleur un petit fruit ou capsule , partagée en deux loges , qui renferment des semences menues & blanches.

Cette plante est d'usage étant fleurie ; elle rend les humeurs plus propres à la circulation , & affermit le ton des fibres relâchées dans les glandes du cerveau. C'est pourquoi on dit que l'*Eufraise* est ophthalmique & céphalique ; en effet , elle fortifie merveilleusement la vue , & la rétablit souvent lorsqu'elle est foible & prête à se perdre. Tous les jours , des vieillards septuagénaires qui ont perdu presque entièrement la vue par des veilles & de longues études , la recouvrent par l'usage du suc exprimé de cette plante , infiltré dans les coins de l'œil , ou pris intérieurement avec de la poudre de cloporte , à l'entrée du sommeil. Quelques-uns fument l'*Euphrase* desséchée en guise de tabac : on en fait aussi une sorte de vin , en la cuisant avec du moût dans le tems de la vendange.

EUPATOIRE, *Eupatorium*. Cette plante , ainsi appelée du nom du Roi *Mithridate Eupator* , qui la mit le premier en usage pour les maladies du foie , croît na-

tuellement aux lieux humides dans les environs de Paris : sa racine est oblique, fibreuse, blanchâtre & amère : sa tige est rameuse, haute de quatre pieds, droite, cylindrique, velue & d'un verd purpurin, remplie d'une moëlle blanche, jettant une odeur aromatique quand on la coupe : ses feuilles sont nombreuses, attachées trois ensemble sur une même queue, un peu semblables à celles du chanvre, oblongues, d'un goût amer : les fleurs sont des bouquets à fleurons & évalés : les semences sont oblongues & garnies d'une aigrette.

L'Eupatoire est toute d'usage. M. Geoffroi dit que les feuilles de cette plante contiennent un sel semblable au natron des Anciens. Elles sont vulnérables & bonnes pour les maladies du foie. On en fait sur-tout usage dans la cachexie & pour les personnes qui deviennent bouffies & menacées d'hydropisie : elle convient pour toutes les maladies de la peau. Gesner, qui éprouvoit sur lui-même la vertu de chaque remède, avec autant d'attention que Sanctorius faisoit ses expériences sur la transpiration, dit avoir bu la colature des fibres de la racine d'Eupatoire bouillies dans du vin ; qu'il lui en survint des évacuations abondantes par les selles & par les urines ; qu'il vomit douze fois, & rejetta plus de pituite & plus facilement qu'on ne le fait par l'*hel-lebore*.

On donne aussi le nom d'*Eupatoire femelle* au *Bidens* ou *Achmella*, qui a presque le même port, & dont on vante les qualités pour les difficultés d'uriner, & pour résister au venin que produit la morsure de certains serpens.

EUPHORBE, *Euphorbium*. Plante de l'Afrique, ainsi appelée du nom d'Euphorbius, Médecin du Roi Juba, qui mit le premier en usage la gomme résine qui en découle, & en guérit Auguste-César. Nous parlerons de cette substance après avoir décrit l'*Euphorbier*, que plusieurs Botanistes ont mis dans le genre des *Tithymales*, à cause de ses fleurs. Il y a sept à huit especes différentes d'Euphorbier, qui ont la plupart beaucoup de rapport avec le cierge épineux, dont elles diffèrent cependant non-seulement par la fleur & par le fruit, mais encore par le suc laiteux & âcre dont elles sont empreintes en abon-

dance. Voyez l'Histoire des Plantes rares du Jardin d'Amsterdam, par Commelin.

L'Euphorbier est un arbrisseau qui dans les terres sablonneuses est haut de plus de dix pieds : sa racine est grosse, pivotante & fibreuse, blanche intérieurement, & recouverte en dehors d'une écorce brune : sa tige, qui est simple, a trois ou quatre angles ; elle est comme articulée & entrecoupée de différens nœuds : les bords anguleux sont échancrés entre les nœuds, & garnis d'épines roides, brunes & placées deux à deux : cette tige est couverte d'une écorce épaisse, verte-brune, & remplie d'une espèce de pulpe blanchâtre, très laiteuse ; elle se partage en plusieurs branches, dénuées de feuilles, mais garnies de quelques petits appendices, ronds, épais, laiteux, & placés seuls à seuls sur les bords : les fleurs naissent principalement du fond des sinuosités qui se trouvent sur les bords anguleux ; elles sont au nombre de trois ensemble ; leur pédicule est laiteux ; leur calice est renflé, & divisé en cinq quartiers : il succède à ces fleurs des fruits gros comme des pois ; ce sont des capsules à trois loges, applaties, laiteuses, vertes d'abord, qui rougissent un peu dans la suite : ces capsules contiennent trois graines arrondies & blanchâtres.

Toute cette plante est abondamment remplie d'un suc laiteux & âcre qui en découle, en quelque endroit qu'on y fasse l'incision. L'Euphorbier croît dans la Lybie sur le Mont Atlas, en Afrique, en Malabar & aux Indes Orientales.

Quand on veut faire des incisions à l'Euphorbier d'Afrique, on se couvre le visage autant qu'on peut, ou bien on les fait de loin avec une lance, afin d'éviter l'incommodité que produisent les premières exhalaisons du suc laiteux, qui sont très subtiles, très âcres, très pénétrantes & très violentes. Lemery dit qu'on reçoit ce suc dans des peaux de mouton, qu'on place autour de la plante, où il se condense & se durcit dans l'état où nous le recevons ; on nomme ce suc *Euphorbe*. C'est une gomme résine ; on l'apporte en Barbarie des pays de l'Afrique les plus éloignés de la mer, par la ville de *Salé*, d'où on le transporte en Europe. L'Euphorbe est en larmes, d'un jaune plus ou moins foncé, branchues, cavernueuses,

friables, sans odeur, mais d'un goût très âcre, brûlant, qui cause des nausées : il suffit d'en toucher légèrement la langue pour avoir la bouche enflammée.

Toutes les parties de l'Euphorbier sont si subtiles, qu'il suffit de les flairer pour éternuer ; si de son huile on se frotte les narines, il en découle beaucoup d'humeurs aqueuses ; si on en prend la poudre en guise de tabac, il en résulte une très forte irritation, souvent une hémorragie, & il enflamme quelquefois les membranes du cerveau : son acrimonie si violente fait qu'on ne pulvérise l'Euphorbe qu'avec beaucoup de peine : aussi les Droguistes & les Apoticaire ont soin de n'employer à cet effet que des personnes robustes ; on les avertit de se détourner le visage de dessus le mortier, qui d'ailleurs est recouvert d'une peau de mouton. Malgré toutes ces précautions, il s'en exhale une vapeur subtile qui frappe si fort les narines & le cerveau, que l'éternuement, la chaleur, la douleur, les larmes & le crachement viennent tout-à-la-fois.

Les Anciens ne nous disent rien des vertus médicinales de l'Euphorbe. Les nouveaux Grecs, les Arabes, & avec eux les Médecins modernes de l'Europe, lui attribuent une puissante vertu de tirer la sérosité de tout le corps. Il est étonnant que ce remède, qui est le plus âcre, le plus ardent de tous les hydragogues, soit employé intérieurement. En effet, l'Euphorbe ne purge pas sans causer la défaillance, une sueur froide, & souvent des ulcères dans l'estomac & les intestins : les acides & les adoucissans émoussent sa vertu érosive ; mais, malgré ces précautions, combien est peu sûr ce remède ! Il convient tout au plus pour ébranler les membranes des viscères attaqués de paralysie ; comme irritant, il convient encore dans les affections soporeuses & l'apoplexie. L'Euphorbe appliquée extérieurement, incise les humeurs épaisses, cause de la rougeur, de l'inflammation, & quelquefois des ulcères. Elle est utile dans le tremblement, dans la léthargie, & pour ceux qui perdent la mémoire.

Les Maréchaux se servent de l'Euphorbe en poudre pour le farcin & la galle des chevaux. Des personnes trop inconsidérées croient s'amuser fort innocemment en se-mant de cette poudre sur le parquet d'une chambre où

l'on tient assemblée de danse : à peine les Dames ont-elles fait quelques pas, que leur robe volante agite la poudre & la fait monter au visage des spectateurs, qui tous éprouvent aussi-tôt les petites convulsions d'un éternuement violent, & une fonte d'humeurs très considérable.

EUROES. Est la *Pierre de Judée*. Voyez ce mot.

EXCREMENT, *Excrementum*. Ce terme est employé dans un sens plus ou moins étendu : il signifie, en général, toute matière, soit fluide, soit solide, qui est évacuée du corps des animaux, parcequ'elle est surabondante, inutile ou nuisible. Les Excrémens varient dans les animaux à raison de leurs espèces & de la diversité de leurs alimens. Les Excrémens des animaux, sont pour la plupart d'excellens engrais, dont la nature varie, & est par conséquent plus ou moins propre à différentes terres ; car on observe de la différence pour les effets, entre le fumier de cheval, celui de vache, les crottins de moutons, & la fiente de pigeon. Voyez l'article FUMIER.

Les Excrémens sont aussi d'usage en Médecine ou pour les arts. La *Merde du chien*, connue sous le nom d'*Album Gracum*, est employée pour teindre en noir certains cuirs avec de la vieille térébinte. L'*Excrement du Paon* est d'usage pour l'épilepsie ; celui de la *Cornille*, pour la dysenterie ; celui de l'*Hirondelle*, pour la squinancie & la colique néphrétique ; celui du *Mulet*, pour exciter la sueur ; celui de *Poules*, pour les tranchées rouges des chevaux ; celui du *Rat*, pour faire croître les cheveux ; celui du *Cheval*, pour la pleurésie ; celui de *Pigeon* & des *Martres*, pour contrefaire le musc ; enfin celui de l'*Homme*, pour faire venir les bubons pestilentiels à suppuration, & pour désacérer l'acier.

EXHALAISON. C'est la fumée ou vapeur qui sort d'une substance, & qui se répand dans l'air. On doit donner proprement le nom de *Vapeur* aux fumées humides, qui s'élèvent de l'eau & des autres corps liquides ; & celui d'*Exhalaison* aux fumées sèches, qui s'exhalent des corps solides, tels que la terre, le feu, les minéraux, les soufres, les sois : ces corpuscules s'élèvent des

corps durs & terrestres, soit par la chaleur de l'air, soit par quelqu'autre cause, & sont conjointement, avec les vapeurs, les sources des météores aériens.

On ne sauroit éviter avec trop d'attention de s'exposer aux Exhalaisons qui s'élèvent quelquefois de certains corps & dans certaines circonstances, car ces Exhalaisons sont souvent mortelles, on en a des exemples de toute espèce : il arrive même quelquefois qu'on est suffoqué par ces vapeurs, avant d'avoir pu en reconnoître les mauvais effets. Il est rapporté dans les Mémoires de l'Académie, année 1701, qu'un Maçon qui travailloit auprès d'un puits, dans la ville de Rennes, ayant laissé tomber son marteau, un Manœuvre qui fut envoyé pour le chercher, fut suffoqué avant d'être arrivé à la surface de l'eau ; deux autres hommes qu'on y descendit après, furent suffoqués de même ; on y descendit un quatrième, à qui on recommanda de crier dès qu'il sentiroit quelque chose ; il cria bien vite, dès qu'il fut près de la surface de l'eau ; & on le retira aussitôt ; mais il mourut trois jours après. Il dit qu'il avoit senti une chaleur qui lui devoit les entrailles. On descendit ensuite un chien, qui cria dès qu'il fut arrivé au même endroit, & qui s'évanouit dès qu'il fut en plein air : on le fit revenir en lui jettant de l'eau, comme il arrive à ceux qui ont été jettés dans la Grotte du Chien près de Naples. Voyez GROTTA DU CHIEN.

Après avoir retiré les trois cadavres avec des crocs, on les ouvrit, & on ne remarqua aucune cause apparente de mort : ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'on buvoit de l'eau de ce puits sans qu'elle fit aucun mal. Les Exhalaisons, en détruisant seulement l'élasticité de l'air, le privent de cette puissance qui le rend la source de la vie.

Voici un autre accident occasionné par des Exhalaisons d'un autre genre ; mais non moins funestes. Un Boulanger de Chartres, avoit mis dans sa cave de braise de son four : son fils y étant descendu avec de nouvelle braise, la lumière qu'il portoit s'éteignit au milieu de l'escalier ; il remonta, la ralluma & redescendit : dès qu'il fut dans la cave, il cria qu'il n'en pouvoit plus, & cessa bientôt de crier ; son frere voulut courir à son

secours; mais il n'en revint point : trois autres personnes qui eurent la même hardiesse y périrent.

Le lendemain un Boulanger trop hardi , voulant retirer ces corps avec un croc , se fit descendre dans la cave avec une corde , & recommanda qu'on le retirât dès qu'il crierait : il cria bien vite ; mais la corde s'étant rompue , il retomba , & quelque diligence que l'on fit pour renouer la corde , on ne put que le retirer mort : on l'ouvrit , & on trouva toute l'organisation du corps très altérée , les lobes du poulmon tachetés de marques noires , les intestins gros comme le bras , rouges , enflammés ; & ce qu'il y a de plus singulier , tous les muscles des bras , des cuisses & des jambes étoient comme séparés de ces parties. Le Magistrat prit connoissance de ce fait , & on consulta des Médecins. Il fut conclu que la braise , qui avoit été mise dans la cave , étoit sans doute mal éteinte , & avoit fait élever une vapeur maligne & mortelle ; qu'il falloit par conséquent jeter dans la cave une grande quantité d'eau , pour éteindre le feu & arrêter le mal , ce qui fut exécuté : ensuite on descendit dans la cave un chien , & une chandelle allumée , le chien ne mourut point , & la chandelle ne s'éteignit point , preuve certaine que le péril étoit passé.

Ces Exhalaisons malignes agissent diversement suivant leur nature , ainsi que le prouve le fait suivant. Quelques personnes creusoient la terre dans une cave à Paris , croyant y trouver un trésor caché : après qu'elles eurent travaillé quelque tems , la servante étant descendue pour appeler son maître , les trouva tous dans la posture de gens qui travailloient , ayant les yeux ouverts , la bouche béante , de manière qu'ils sembloient encore respirer ; mais ils étoient roides comme des statues , & froids comme marbre.

EXHALAISONS MINÉRALES. Il sort des entrailles de la terre & sur-tout des filons ou veines métalliques , qui sont proches de la surface de la terre , des galeries ou des souterrains d'où on retire le charbon de terre & autres substances minérales , il sort , dis-je , des exhalaisons de différentes espèces , & qui produisent des effets tous différens : nous allons les réunir ici sous un seul

point de vue. Ces Exhalaisons sont nommées différemment par les Mineurs, suivant leur nature : les unes sont nommées proprement *Exhalaisons*, les autres *Feu Brisou*, d'autres *Mouphette* ou *Pouffe*.

Les Mineurs nomment proprement *Exhalaisons*, celles qui sont très sensibles & très considérables, & qui se font voir, sur-tout le matin, dans le tems que la rosée tombe à la surface de la terre & dans son intérieur. A la suite de ces Exhalaisons, les Mineurs trouvent les filons de mines qui sont dans le voisinage, stériles, dépourvus du minéral qu'ils contenoient, & semblables à des os cariés, ou à des rayons de miel. Quelquefois l'effet en est plus rapide; les vapeurs paroissent enflammées, elles sortent de la terre accompagnées d'épaisses fumées, & produisent des éruptions, à la suite desquelles les veines métalliques se trouvent détruites: ces phénomènes tiennent aux mêmes causes que les inflammations des Volcans. Voyez VOLCAN.

Enfin, il regne dans les mines qui ont été long-tems abandonnées des vapeurs souterraines, que l'on nomme *Inhalations*, qui contribuent infiniment à la composition & décomposition des minéraux métalliques, puisque par leur moyen il se fait continuellement des dissolutions, qui sont ensuite suivies de nouvelles combinaisons: ce sont ces Exhalaisons minérales qui jouent le plus grand rôle dans la cristallisation & la minéralisation.

Feu Brisou.

On donne ce nom à des Exhalaisons qui s'élèvent dans les mines de charbons, & dont les effets sont aussi terribles que singuliers. Cette vapeur sort avec une espèce de sifflement par les fentes des souterrains où on travaille: elle se rend même sensible aux yeux, & paroît sous la forme de ces sortes de toiles d'araignées ou fils blancs que l'on voit voltiger dans l'air à la fin de l'été. Lorsque l'air circule librement dans les souterrains & qu'il a assez de jeu, on n'y fait point beaucoup d'attention; mais lorsque cette vapeur ou matière n'est point assez divisée par l'air, elle s'allume aux lampes des ouvriers, & produit

des effets semblables à ceux du tonnerre & de la poudre à canon.

Pour prévenir ces effets dangereux , voici comme s'y prennent les ouvriers. Ils ont l'œil à ces fils blancs , qu'ils entendent & qu'ils voient sortir des fentes : ils les saisissent avant qu'ils puissent s'allumer à leurs lampes , & les écrasent entre leurs mains. Lorsqu'ils sont en trop grande quantité , ils éteignent la lumière qui les éclaire , se jettent ventre à terre , & par leurs cris avertissent leurs camarades d'en faire autant. Alors la matière enflammée passe par dessus leur dos , & ne fait de mal qu'à ceux qui n'ont pas eu la même précaution ; ceux-là sont exposés à être tués ou blessés. On entend cette matière sortir avec bruit & mugir dans les monceaux de charbon , même à l'air libre & après qu'ils ont été tirés hors de la mine ; mais alors on n'en doit plus rien craindre.

Quand les Mines de Charbon sont sujettes à des vapeurs de cette espèce , il est très dangereux pour les ouvriers d'y entrer , sur-tout le lendemain d'un jour pendant lequel on n'y a point travaillé , parceque la matière s'est amassée dans le tems qu'il n'y avoit aucune commotion dans l'air. Aussi en Angleterre & en Ecosse a-t-on recours à un expédient avant d'entrer dans la mine. On y fait descendre un homme vêtu de toile cirée ou de linges mouillés : il tient une longue perche , au bout de laquelle est une lumière : lorsqu'il est descendu , il se met ventre à terre ; & dans cette posture , il s'avance , & approche sa lumière de l'endroit d'où part la vapeur : elle s'enflamme sur-le-champ avec un bruit effroyable , qui ressemble à celui d'un violent coup de tonnerre , & va sortir par un des puits. Cette opération purifie l'air , & l'on peut ensuite descendre sans crainte dans la mine : il est très rare qu'il arrive malheur à l'ouvrier qui a allumé la vapeur , pourvu qu'il se tienne étroitement couché contre terre , parceque toute la violence de l'action de ce tonnerre souterrain , se déploie contre le toit supérieur de la mine.

Les vapeurs des mines peuvent être de natures différentes ; les unes sont simplement inflammables , telles

Étoient celles que l'on vit sortir à travers de l'eau dans une mine de charbon. M. Maud , de la Société Royale de Londres , produisit par art une vapeur qui présentoit les mêmes phénomènes : pour cet effet , il recueillit dans une vessie les vapeurs qui s'éleverent d'un mélange d'acide vitriolique , d'eau commune & de limaille de fer. L'inflammation d'autres vapeurs est accompagnée d'explosions terribles; on lit dans les Transactions philosophiques , qu'un homme s'étant approché imprudemment avec sa lumière de l'ouverture d'un des puits d'une mine, pendant que la vapeur en sortoit , elle s'enflamma sur-le-champ ; il se fit par trois ouvertures différentes une éruption de feu , accompagnée d'un bruit effroyable : il périt soixante & neuf personnes dans cette occasion. Deux hommes & une femme , qui étoient au fond du puits de cinquante - sept brasses de profondeur , furent poussés dehors , & jettés à une distance considérable. La secousse de la terre fut si violente , que l'on trouva un grand nombre de poissons morts , flottans à la surface de l'eau d'un petit ruisseau qui étoit à quelque distance de l'ouverture de la mine.

Le phénomène le plus singulier que les exhalaïsons nous présentent , est celui que les Mineurs nomment *Ballon* : il paroît à la partie supérieure des galeries des mines , sous la forme d'une espèce de poche arrondie , dont la peau ressemble à de la toile d'araignée. Si ce sac vient à se crever , la matière qui y étoit renfermée se répand dans les souterrains , & fait périr tous ceux qui la respirent.

Mouphette ou Mossfette ou Pouffe.

C'est une vapeur dangereuse , qui s'élève assez communément , sur-tout dans les chaleurs de l'été , dans les mines de charbon que l'on exploite.

Cette vapeur ressemble à un brouillard épais : elle a la propriété d'éteindre peu à peu les lampes & les charbons ardents : elle suffoque les ouvriers , lorsqu'ils s'en laissent surprendre. Aussi est-ce une maxime parmi eux , qu'il faut avoir l'œil , autant à la lumière qu'à son ouvrage. Lorsqu'ils aperçoivent que la lumière de leurs

lampes s'affoiblir, le plus sûr pour eux est de se faire retirer promptement de la mine. L'effet de cette vapeur est d'appesantir & d'endormir ; mais elle agit quelquefois si promptement , que les ouvriers tombent de l'échelle en descendant dans la mine.

Lorsqu'on les secoure à tems , on peut les sauver : on les porte au grand air , où ils restent quelque tems sans donner aucun signe de vie. Le remede le plus efficace , est de couper un gazon , de coucher le malade sur le ventre , de façon que sa bouche pose sur le trou fait dans la terre , d'appliquer ensuite ce gazon sur sa tête. S'il n'a pas été trop long-tems exposé à la vapeur , il revient peu à-peu , comme d'un profond sommeil. D'autres leur font avaler de l'eau tiede avec de l'esprit-de-vin ; ce mélange leur procure un vomissement très abondant de matieres noires ; mais souvent il reste au malade une toux convulsive pour le reste de ses jours.

Ces terribles effets sont produits par un air stagnant , qui a perdu son élasticité étant chargé de particules acides sulfureuses. Pour ne point s'exposer à ces dangers , avant de se remettre à l'ouvrage , on descend par le puits une chandelle allumée pour reconnoître l'état de l'air.

Heureusement ces exhalaisons ne regnent pas continuellement dans les mines ; & d'ailleurs , on a grand soin d'employer tous les moyens que l'art peut suggérer pour faciliter la circulation de l'air dans les souterrains. Pour cet effet , on ouvre une galerie horizontale au pied de la montagne ; & cette galerie fait , avec les bures ou puits perpendiculaires de la mine , une espee de syphon , qui favorise le renouvellement. Mais de toutes les méthodes que l'on peut employer , il n'y en a pas de plus sûre que la Machine de Sulton.



F A B

F A I

FABAGO. Plante amere qui est une espece de *Peplus* ; qu'on trouve dans la Romanie , & qu'on cultive à Paris au Jardin du Roi , &c. Sa racine est menue & serpentine ; ses tiges sont rameuses , les feuilles oblongues , un peu semblables à celles du pourpier , nerveuses & ameres au goût. Il sort de leurs aisselles des pédicules qui soutiennent chacun une fleur rouge , disposée en rose ; à cette fleur succede un fruit membraneux , long , cannelé , qui contient plusieurs semences applaties. Le Fabago est estimé un excellent vermifuge.

FAINE ou FOUESNE. Voyez au mot HÊTRE.

FAISAN , *Phasianus*. Le Coq Faisan est admirable par la variété & par l'éclat de son plumage : il ressemble un peu au coq ordinaire. Quand le Faisan est en amour , sa tête est extrêmement rouge , & ses yeux sont étincelans ; comme du feu. Le plumage de cet oiseau est de trois couleurs , brun , de couleur d'or , & verd ; le dessus de sa tête est d'un cendré luisant. A l'endroit des oreilles , il s'élève des plumes plus longues que les autres. La Poule Faisande n'a point des couleurs aussi brillantes que le mâle , elle est à peu près de la couleur de la Caille ; les plumes des Faisans servent quelquefois pour mettre aux chapeaux , au lieu de plumes d'Autruches.

Les Faisans ne sont pas naturellement fort communs dans ce pays-ci ; mais par les soins qu'en font prendre les Princes & les Seigneurs , ils les multiplient beaucoup dans leurs parcs. Le goût de ce gibier est des plus exquis , lorsqu'il est suffisamment attendu : sa chair est très nourrissante. Pour faciliter la multiplication de ces oiseaux , on en élève dans des enceintes murées , que l'on nomme *Faisanderies* ; telle est celle d'auprès de Versailles.

Cette éducation domestique que l'on fait des Faisans & des Perdrix rouges ou grises , est le meilleur moyen d'en peupler une terre , & de réparer la destruction que la chasse en fait. Par ces soins , on met les œufs & ces jeunes oiseaux à l'abri d'une multitude d'ennemis , tels que

les *Fouines*, les *Renards*, les *Oiseaux de proie*, qui mangent les œufs ou les petits encore foibles. La maniere d'élever les *Faisans*, est presque la même que pour les *Perdrix rouges* ou *grises*.

Maniere d'élever des Faisans.

Le lieu où l'on établit la *Faisanderie*, doit être disposé de maniere que l'herbe croisse dans la plus grande partie, & qu'il y ait un assez bon nombre de petits buissons épais & fourrés, pour que chaque bande de *Faisandeaux* puisse s'y retirer à part pendant la grande chaleur.

Pour se procurer beaucoup d'œufs de *Faisans*, il faut nourrir pendant toute l'année un certain nombre de *Poules-Faisandes*. On les tient enfermées au nombre de sept avec un *Coq*, dans de petits enclos séparés, où elles sont à l'abri de tous les animaux malfaisans. Il faut que chaque enclos soit bien séparé, & que les *Coqs* ne se voient pas : car la rivalité les troubleroit & nuiroit à la propagation. Au commencement de *Mars*, il est bon de leur donner un peu de *sarrasin* pour les échauffer & hâter le tems de l'amour ; il seroit dangereux que les poules fussent trop grasses, elles en pondroient moins, & la coquille de leurs œufs seroit si molle, qu'ils courroient risque d'être écrasés dans l'incubation.

C'est vers la fin d'*Avril* que commence la ponte des *Poules-Faisandes*. On a soin d'aller ramasser le soir tous les œufs ; si on ne prenoit point ce soin, ils se trouveroient souvent cassés, & mangés par les poules mêmes. On fait ensuite couver ces œufs par une poule de basse-cour, qui doit être bonne couveuse, c'est-à-dire, qui doit rester avec attache sur les œufs. Au bout de vingt-quatre à vingt-cinq jours les *Faisandeaux* éclosent. On les enferme avec la poule sous une caisse aérée, & dont on augmente la longueur à mesure qu'ils grandissent. Les *Faisandeaux* demandent beaucoup de soin pour leur nourriture ; il est nécessaire dans le premier mois de les nourrir principalement avec des vers de fourmis que l'on nomme improprement *œuf de fourmis*, ainsi qu'on le peut voir au mot *FOURMI*.

Si on ne peut en trouver, on y supplée en leur don-

nant des œufs durs hachés & mêlés avec de la mie de pain , & un peu de laitue ; à mesure qu'ils deviennent plus forts , on leur donne du grain. Ces jeunes oiseaux sont sujets à être attaqués par une espèce de poux , qui leur est commune avec la volaille , ils maigrissent alors & meurent même quelquefois. Le meilleur remède pour les en garantir , est de les tenir proprement. Lorsque les Faisandeaux ont un peu plus de deux mois , les plumes de leur queue tombent & il leur en pousse de nouvelles. Ce moment est assez critique à passer , l'usage des œufs de fourmis le rend moins dangereux. Un des soins les plus importants , c'est de leur donner toujours de l'eau nouvelle ; ce défaut d'attention leur cause une maladie commune aux poulets , qu'on nomme la *pépie* , & qui se manifeste par une pellicule blanche qui recouvre leur langue : cette maladie est presque toujours mortelle aux Faisandeaux.

La méthode est la même pour élever les perdrix , il faut observer seulement que les perdreaux rouges sont plus délicats que les Faisandeaux , & que les œufs de fourmis leur sont plus nécessaires. Dès que les Perdreaux rouges ont atteint six semaines , il seroit dangereux de les vouloir tenir renfermés , ils deviennent alors sujets à une maladie contagieuse , qu'on ne prévient qu'en les laissant libres à la campagne. Cette maladie s'annonce par une enflure considérable à la tête & aux pieds , & elle est accompagnée d'une soif qui hâte la mort , quand on la saisisait. On se doit donner la liberté aux Faisans , que lorsqu'ils ont deux mois & demi. La Perdrix grise ne demande pas tant de soin , & s'élève beaucoup plus aisément que la Perdrix rouge.

Les Faisans se perchent la nuit dans les hautes futaies ; le jour ils fréquentent les bois taillis , les buissons & les lieux remplis de broussailles. La femelle fait son nid à terre dans les buissons les plus épais ; elle pond pour le moins autant d'œufs que la Perdrix. Les Coqs Faisans sont moins lascifs que nos Coqs domestiques ; cependant ils se battent quelquefois jusqu'à se tuer , pour jouir d'une femelle.

On dit que la Poule domestique donne avec le Coq-Faisan , des œufs marquetés de noir , beaucoup plus

gros que les œufs de la Poule commune , & que les petits qui en proviennent , sont si semblables à de vrais Faisandeaux , qu'on pourroit s'y tromper. On prétend même que les femelles qui proviennent de ces œufs , produiroient des Faisans parfaits à la première ou à la seconde couvée , si on les accouplait avec leur pere. Il y a beaucoup de variétés parmi les Faisans , selon la diversité des pays où ils naissent.

Le plus beau de tous les Faisans , est sans contredit le Faisan rouge de la Chine. Cet oiseau est huppé , il a le plumage doré , citron , couleur d'écarlatte , d'émeraude , bleu céleste , brun , jaune ; toutes ces couleurs qui tranchent les unes sur les autres , font un très agréable mélange ; il porte une belle & longue queue ; cet oiseau conservé avec tout l'art possible se fait remarquer , par la richesse de ses couleurs , parmi ceux du Cabinet du jardin du Roi : on y voit aussi le Faisan blanc de la Chine.

On trouve encore beaucoup de Faisans dans plusieurs autres contrées , & qui varient , soit par le plumage , ou par quelqu'autre particularité. Le Faisan de l'Amérique a le plumage noir , & une crête rouge pendante comme celle d'une petite Poule d'Inde : ses pieds sont rouges. Le Faisan du Brésil a sur la tête une crête huppée , le dessous de sa gorge est sans plumes , & la peau en est rouge. Le Faisan des Antilles a le col très long , la tête & le bec d'un Corbeau ; dans une basse-cour , il fait une guerre cruelle à tous les oiseaux domestiques. Il n'en est pas de même du Faisan de Carasow ou des Indes Occidentales ; son caractère est doux , sociable , il vit fort bien avec les autres oiseaux ; il a sur la mâchoire supérieure une excrescence ronde , jaune & dure , & de la grosseur d'une aveline ; la tête est huppée , d'un noir velouté & panaché. Le Faisan-Paon , est ainsi nommé des espèces de plumes de Paon qu'il a sur le dos , il se trouve en Chine , sa femelle est brune. Le Faisan des Caffres a le plumage blanc moucheté de gris ; ceux de Congo sont noirs & bleus ; celui de Juida à la Côte d'or , est d'un blanc mêlé de bleu , & a la tête couronnée d'une touffe noire. Le Faisan de Madagascar est violet : on le rencontre aussi dans l'Isle des Amazones ; sa tête est

est surmontée d'une huppe étagée de plumes noires & blanchés, & qui baissent ou se dressent à la volonté de l'oiseau; sa démarche est noble & fiere. La chair de toutes ces sortes de Faisans, est d'un goût exquis, & convient à tous les tempéramens.

FAISAN BRUANT ou **FAISAN DE MONTAGNE**: est le *Coq des bois* ou *Coq de bruyere*. Voyez ce mot à la suite de l'article *Coq*.

FAISAN D'EAU. Nom qu'on a donné au *Turbot*. Voyez ce mot.

FAISAN DE MER. Voyez au mot *CANARD A DUVET*: on l'appelle aussi *PINTAIL*.

FAITIERE, *Imbricata*. Nom donné à une espèce de coquillage bivalve de la famille des *Cœurs*. Voy. ce mot.

La Faitiere présente de côté un cœur ouvert, mais le faitage de dessus est son caractère spécifique. On remarque sur sa coquille sept principales & grandes stries, avec de grandes cavités entre deux, traversées de différentes lignes qui forment des étages & des couches.

FALAISE. Non qu'on donne aux côtes de la mer qui sont élevées, escarpées, & garnies de Landes à leur base.

FALANGES. On donne ce nom à de grosses mouches des Isles Antilles, qui ont la tête & le museau comme un singe. Il y en a de plusieurs espèces, les unes qui ont des trompes, d'autres qui ont des cornes.

FALTRANCHS. Dans le commerce on donne ce nom à un mélange des principales herbes vulnérables qu'on a récoltées fleuries & dans leur plus grande vigueur, sur les montagnes de la Suisse & de l'Auvergne. Les Paysans Genevois & Suisses, dès qu'ils les ont ramassées, les coupent par petits morceaux pour les déguiser, puis les font sécher pour s'en servir en infusion théi-forme. Ces herbes vulnérables sont ordinairement les feuilles & fleurs de *Sanicle*, de *Bugle*, de *Pervenche*, de *Veronique*, de *Pyrole*, de *Pied de Chat*, de *Pied de Lion*, de *Langue de Cerf*, de *Capillaire*, d'*Armoise*, de *Pulmonaire*, de *Brunelle*, de *Bétoine*, de *Verveine*, de *Scrophulaire*, d'*Aigremoine*, de *petite Centaurée*, de *Menthe*, de *Piloselle* & de plusieurs autres plantes. Voyez ces mots.

Les Suisses vendent ordinairement aux Droguistes leurs

Faltranchs en paquets de deux onces. Lorsque l'odeur, la couleur & la saveur sont de la qualité requise, les propriétés en sont plus efficaces : on s'en sert comme de bons diurétiques : ils sont propres pour la jaunisse, pour les rhumes invétérés, & pour dissoudre le sang coagulé. *Faltranck* est un nom Allemand, composé de *Fallen*, tomber, & de *Trank*, boisson ; ce qui signifie *Liqueur propre pour ceux qui sont tombés*.

FALUN ou CRON, ou FELUNIERE. Noms donnés vulgairement à des bancs de verre, composés d'un amas considérable de *Tritus de coquilles fossiles* & de *Madreporites* qui ont perdu leur vernis. Ces bancs se trouvent particulièrement en Tourraine & au Vexin. On se sert de Falun dans quelques pays, au lieu de marne, pour améliorer certaines terres.

La longueur, l'épaisseur & la profondeur de ces couches, qui se trouvent sous terre, où elles ont été formées par des dépôts successifs, varient beaucoup ; quelquefois on y trouve encore des corps marins, peu calcinés, ou non réduits en poudre : alors l'on peut les reconnoître, à la couleur près, par les caractères qui leur sont communs avec les analogues vivans ; on y distingue surtout différentes espèces de *Madrepores*, des *Coraux*, des *Dents*, des vertèbres d'*Etoiles marines*, des *Entroques*, des os de poissons, des fragmens de coquilles de tous genres. Ce *Cron* est communément dans l'état d'un sable plus ou moins atténué. Combien de couches de terre calcaire semblent n'être que le résultat de *Felunieres* très comminuées ! telles sont peut être les couches de craies de transport.

Les Paysans répandent du *Falun* sur leurs champs pour les fertiliser ; une terre une fois *salunée*, l'est pour trente ans.

FAMOCANTRATON. Espèce de lézard de l'Isle de Madagascar, qui vit d'insectes, & qui se tient attaché à l'écorce des arbres, où l'on a peine à l'apercevoir. Au-dessus du dos, de la queue, des jambes, du col & à l'extrémité du museau, se trouvent des griffes, qui lui servent à s'attacher contre les arbres. Il tient toujours son gosier ouvert, pour y recevoir des araignées & des mouches, dont il fait sa principale nourriture. Cet animal s'élance

très rapidement sur la poitrine des Negres lorsqu'ils s'approchent d'un arbre où il se trouve ; ils le craignent beaucoup , parcequ'il se colle si fortement sur leur peau, qu'ils ne peuvent s'en défaire qu'avec le secours d'un rasoir. DAPPER , *Description de l'Afrique* , page 458 , dit que le mot *Famocantraton* signifie en langue du pays , *Sauteur à la poitrine*.

FAON. Est le petit d'une *Biche* : on donne aussi ce nom au petit du *Chevreuil* & du *Daim*.

FARAFES : sont des animaux sauvages de l'Isle de Madagascar , fort semblables aux loups , mais encore plus voraces. Les habitans sont obligés d'entretenir continuellement du feu dans leurs cases pour en éloigner ces dangereux ennemis.

FARINE. Est du grain moulu & réduit en poudre , dont on a séparé le son avec des bluteaux. Les farines propres à faire du pain , sont celles de froment , de seigle , de sarrasin , de maïs , & toutes celles qui étant mêlées avec de l'eau , sont alimentaires & susceptibles de la fermentation *panaire* , ou de former par la coction une espece de gelée connue sous le nom d'*empois*.

FARINE EMPOISONNÉE. Les Mineurs donnent ce nom à l'arsenic en fleurs, que l'on trouve quelquefois attachée aux voutes de la miniere de cette substance. Voy. ARSENIC.

On appelle aussi *farine empoisonnée* le dépôt blanchâtre que produit une fumée condensée dans des vaisseaux faits exprès , lorsqu'on travaille à retirer le bleu d'émail du *cobalt* , ordinairement allié à l'*arsenic*. Voy.

COBALT. Cette farine est également arsenicale ou empoisonnée.

FARINE FOSSILE ou MINÉRALE , *Farina fossilis*. Nom qu'on a donné par une suite d'erreurs populaires à une substance crétacée , ou espece de *Gühr* calcaire , blanchâtre , ressemblant à de la grosse farine , & dont Bukmann , *Epist. itin. de farin. fossil.* rapporte que les gens du commun firent autrefois usage , comme d'une farine céleste. Il ajoute sérieusement , qu'ils en reconnurent bientôt la mauvaise qualité ; ce qui n'est pas difficile à croire.

Il n'y a pas une grande différence entre la *farine fos-*

file, l'*agaric minéral*, le *lait de lune fossile*, & les *Guhrs de craie*. Voyez ces différents mots.

La solidité, la ténuité, la couleur & la configuration y mettent peut-être la plus grande différence. Voyez Ludwig, Pott & Scheuchzer. Si la farine fossile est marbrée, on l'appelle *Terre miraculeuse*.

Comme l'on trouve toujours la farine fossile dans des endroits caverneux, un peu exposés à l'air, il y a lieu de croire qu'elle est, ou le résultat d'une stalactite décomposée, ou d'un guhr de craie desséché, & qui y a été apporté par le courant des eaux souterraines. Voyez GUHR.

FASCIOLA. Espèce de ver du genre des *Tania*. Voyez ce mot, & dont M. Linnæus donne la figure dans son *Syst. Nat.* p. 70. tab. 7. n. 1. Il y en a plus dans les poissons & dans les chiens, que dans le corps de l'homme. C'est un ver aquatique qui se trouve dans les torrents & sous les pierres; son corps est d'une figure ovale, & à peine de la grandeur d'une semence de melon, un peu plus gros que le vrai *Tænia* ou ver solitaire; l'on en trouve de la longueur d'une aulne, mais sans articulations sensibles: ce qui fait qu'on ne peut pas déterminer, si c'est un seul ver ou plusieurs ensemble, comme on le présume à l'égard du *Tænia*, dont la vraie longueur est indéterminée, & qui est divisé en travers, c'est-à-dire, par anneaux.

Le Fasciola est aplati, ses deux extrémités sont rondes, ses surfaces plates sont chargées de trois lignes longitudinales, & ses côtés sont crenelés.

FASÉOLE. Espèce de fève qui se mange verte, & qui est plus commune en Italie qu'en France. Il y en a de blanches, de jaunes, de rouges & de bigarrées. Voyez HARICOT.

Les Antilles produisent une sorte de *Faséoles* brunes, qui rampent ordinairement au bord de la mer dans le sable, mais qui passent pour dangereuses, ainsi que les *Ricins*. Voyez ce mot.

FAU. Voyez HÊTRE.

FAUCHEUR ou ARAIGNÉE DES CHAMPS. Voyez ce mot.

FAUCON, *Falco*. Genre d'oiseau de proie, dont il y

plusieurs especes. Ils ont été nommés ainsi, parceque leurs griffes sont faites en forme de faulx. C'est parmi ces oiseaux de proie qu'on a choisi les especes les plus courageuses & les moins rebelles pour les dresser à la chasse du vol. Ces oiseaux bien dressés poursuivent le Lievre, & même les bêtes fauves, telles que le Loup, le Sanglier, &c.

On divise les Faucons en huit especes, dont quatre volent haut, & les quatre autres volent bas. Les quatre premiers sont, l'Autour, l'Epervier, le Gersault & l'Emerillon; les quatre autres sont, le Faucon, le Lanier, le Sacre & le Hobereau. De tous ces oiseaux, le Faucon & l'Autour sont d'un service plus sûr & plus ordinaire que les autres.

Le Faucon Gersault approche beaucoup de l'Aigle pour la grandeur; c'est, après lui, l'oiseau le plus fier, le plus hardi & le plus fort; ses plumes sont toutes blanches, excepté celles du dos & des ailes, qui ont des taches noires en forme de cœur; sa tête est aplatie; son bec & ses jambes sont de couleur bleue.

Cette espèce de Faucon aie en Prusse & en Russie: c'est de Norwege, du Dannemark, & principalement de l'Islande que viennent les meilleurs: on lui fait voler le Milan, le Héron, l'Outarde, la Grue & tout le gros gibier. Son Tiercelet est plus délicat, & plus difficile à gouverner. Voyez le mot TIERCELET.

Le Faucon Sacre est plus petit que le Gersault, mais il le surpasse en courage & en agilité: on en distingue plusieurs especes. Le meilleur Sacre, selon les habiles Fauconniers, se connoît par sa couleur tannée, rouge & grise: il doit avoir les jambes & le bec courts; les doigts des pieds bleus, de même que le bec; le corps allongé; les ailes & la queue longues.

On distingue plusieurs especes de Faucons-Lanier; elles ne different que par le plumage, qui, en général, tire sur le grisâtre: ces oiseaux ont le bec d'une médiocre grandeur, & un peu crochu par le bout.

Le Faucon Emerillon, a le plumage brun; la partie inférieure de son corps est couleur de paille. Voyez EMERILLON.

moële & autres ingrédiens propres à échauffer le Faucon plutôt à une chasse qu'à une autre : de sorte que par la suite , quand il s'agit de chasser réellement , il tombe sur sa proie avec une ardeur merveilleuse. Quand on exerce ainsi l'oiseau , on le tient attaché à une ficelle qui a plusieurs toises de longueur.

Après plusieurs semaines d'exercice , on essaie l'oiseau en pleine campagne. On lui attache des grelots aux pieds pour être plutôt instruit de ses mouvemens. On le tient toujours chaperonné , c'est-à-dire , la tête couverte d'un cuir qui lui descend sur les yeux , afin qu'il ne voie que ce qu'on lui veut montrer ; & si-tôt que les chiens arrêtent ou font lever le gibier que l'on cherche , le Fauconnier déchaperonne l'oiseau & le jette en l'air après sa proie. C'est alors une chose divertissante , que de le voir ramer , planer , voler en pointe , monter & s'élever par degrés & à reprises , jusqu'à se perdre de vue dans la moyenne région de l'air. Il domine ainsi sur la plaine : il étudie les mouvemens de sa proie que l'éloignement de l'ennemi a rassurée ; puis tout à coup il fond dessus comme un trait , & la rapporte à son maître qui le reclame. On ne manque pas , sur-tout dans les commencemens , à lui donner , quand il est retourné sur le poing , le gezier & les entrailles de la proie qu'il a apportée. Ces récompenses & les caresses du Fauconnier animent l'oiseau à bien faire , & à n'être pas libertin ou dépiteux , c'est-à-dire à ne pas s'enfuir pour ne plus revenir , ce qui lui arrive quelquefois.

On dresse ces oiseaux au poil , c'est-à-dire à poursuivre le lièvre ; & il y en a qui sont au poil & à la plume. On peut même dresser de jeunes Faucons forts & vigoureux à la chasse du Chevreuil , du sanglier & du loup. Pour y parvenir , on bourre la peau d'un de ces animaux : on met dans le creux de ses yeux la nourriture que l'on a préparée pour le Faucon , & on a soin de ne lui en point donner d'autre : on traîne l'animal mort , pour le faire paroître en mouvement , comme s'il avoit vie , le Faucon se jette aussi-tôt dessus ; le besoin de manger le rend industrieux & attentif à se bien coller sur le crâne pour fourer son bec dans l'œil , malgré le mouvement. Quand on mène l'oiseau à la chasse , il

Se manque pas de fondre sur la première bête qu'il aperçoit , & de se planter d'abord sur sa tête pour lui becqueter les yeux : il l'arrête par ce moyen , & donne ainsi au Chasseur le tems de venir & de la tuer sans risque , pendant qu'elle est plus occupée de l'oiseau que du Chasseur.

FAUFEL. Nom d'une noisette des Indes , platte d'un côté & convexe de l'autre , un peu semblable à la noix muscade , mais sans odeur ni saveur. Les Indiens s'en servent comme d'un rafraichissant & d'un astringent.

FAULX ou **FLAMBEAU.** Espèce de *Tania*. *Voyez* **FLAMBEAU.**

FAUNE. Les Zoologistes donnent ce nom à un papillon qui se trouve dans les forêts. Le dessus de ses ailes est brun , & a des taches jaunes irrégulières ; les premières ailes sont jaunes par-dessus , & ont les bords nébuleux. Sur chacune , il y a un point blanc qui a la figure d'un œil. Les secondes ailes sont d'une couleur sombre , mêlée de blanc & de noir : on voit , avec plaisir , ce papillon dans les Cabinets des Curieux.

FAU-PERDRIEU. Est un oiseau de rapine , qui prend les Cailles & les Perdrix : il leurre aussi le Lapin , court sur le Duc , & s'enfuit quand il aperçoit le Sacre. Il vole au loin , proche de terre , & non en haut , comme le Milan. Il vole moins bien que le Faucon , le Tiercelet & le Sacre.

Le Fau - Perdrieu est beaucoup plus fort que le Milan. Ses jambes sont plus grandes , fort déliées , jaunes & couvertes de tablettes : son bec & ses ongles sont de couleur plombée & moins crochus que chez tous les autres oiseaux carnivores : il a la queue & le bout des ailes noires ; le plumage fauve. Le dessus de la tête & le dessous de la gorge sont blanchâtres & rougeâtres , de même que le pli de ses ailes , aux deux côtés de l'estomac ; les plumes qui lui couvrent les ongles sont noires.

Le Fau-Perdrieu fait son nid au plus haut des arbres isolés dans les plaines de l'Auvergne , le long des garrigues , où il fait beaucoup de dégât.

FAUSSE BRANC-URSINE. *Voyez* **BERCE.**

FAUSSE CHELIDOINE. *Voyez* **PIERRE D'HIRONDELLE.**

FAUSSES CHENILLES. *Voyez ce mot à l'article MOUCHES A SCIE.*

FAUSSES GALLES. *Voyez GALLES DE CHÊNE.*

FAUSSE GUIMAUVE, *Abutilon.* Cette plante, qui croît dans les jardins, a une racine branchue, des tiges rameuses & hautes de quatre pieds ou environ, revêtues de feuilles un peu velues & semblables à celles des courges. Ses fleurs naissent dans l'aisselle des feuilles : elles sont jaunâtres, & ressemblent à celles des Mauves. Son fruit est arrondi, cannelé, & composé de plusieurs gaines membraneuses, qui s'ouvrent en deux parties, & renferment quelques semences noirâtres, qui ont la figure d'un petit rein. Cette plante est diurétique, pectorale, agglutinante & consolidante.

FAUSSES PLANTES PARASYTES. *Voyez au mot PLANTES PARASYTES.*

FAUSSES TEIGNES. *Voyez à la suite de l'article TEIGNES.*

FAUVE. Est un oiseau des Isles Antilles, ainsi appelé de la couleur de son plumage. Sa grosseur égale celle d'une poule d'eau. Son ventre est blanc.

Les Fauves sont très maigres, & elles n'ont de valeur que par leurs plumes, dont on fait un bon débit. Ces oiseaux ont les pieds palmés, comme les Canes, & le bec pointu, comme la Bécasse. Nul oiseau n'est aussi stupide que le Fauve ; car, soit qu'il se lasse de voler, soit parcequ'il prend des barques pour des rochers flottans, ou des vaisseaux pour des arbres, dès qu'il en apperçoit quelqu'un à l'approche de la nuit, il vient aussi-tôt se poser dessus, & avec une telle confiance ou étourderie, qu'il se laisse prendre sans aucune difficulté.

FAUVETTE, *Motacilla.* Est un petit oiseau très connu par le son mélodieux de son chant : on en distingue plusieurs espèces ; savoir, la *Fauvette brune*, la *Fauvette rousse*, la *Fauvette fauve*, la *Fauvette à tête noire*, & la *Fauvette de couleur diversifiée*.

La *Fauvette brune* est presque semblable au Rossignol, mais plus petite. On l'éleve en cage, où elle chante : elle se retire dans les creux des murailles, & differe de son mâle par le sommet de la tête qui est de couleur tannée : elle fréquente le bord des ruisseaux, où on l'en-

Tend chanter : elle fait son nid sur le bord des grands chemins ; & ce nid est très artificieusement tissu de crins de cheval. Les œufs qu'elle pond ont communément une couleur cendrée ; avec des taches de couleur de fer.

La *Fauvette à tête rousse* se retire dans les chennevieres , où elle chante continuellement : elle se nourrit de vers qu'elle va chercher autour des buissons & des petits arbrisseaux. Sa gorge , sa poitrine & son ventre sont d'un blanc tirant sur le jaune ; le reste est brunâtre. Elle a le bec jaunâtre & longuet ; la tête plate ; la queue courte & jaunâtre par-dessous , le dessus est de couleur de rouille ; les environs des cuisses sont noirâtres ; ses pieds sont longs , déliés & d'un jaune pâle ; ses ongles sont noirs : le pennage du mâle est plus rougâtre. La femelle pond quantité d'œufs : elle construit son nid dans des masures , des buissons & derriere des murailles.

La *Fauvette fauve* est de couleur de chataigne , excepté par le devant qui est entierement blanchâtre dans la femelle , & cendré dans le mâle. Les grandes plumes des ailes sont noires & tachetées de blanc.

La *Fauvette à tête noire* porte sur la tête une grande tache noire. Son col est cendré ; le dos d'un verd obscur ; la poitrine & le ventre sont d'un gris blanchâtre ; le bec est noir , & les pieds sont plombés.

Toutes les Fauvettes se nourrissent de mouches & de vers : elles aiment les lieux aquatiques. Leur chair est apéritive , & fort bonne à manger. On élève de préférence les Fauvettes à tête noire , à cause de leur chant. On nourrit les petits , six jours après qu'ils sont éclos , avec une pâte faite de chennevi écrasée , de persil haché & de mie de pain bien arrosée. On les tient dans une cage , où il n'entre de l'air que par la porte , & on a soin de les tenir chaudement dans l'hiver.

FAUX, *Facinellus*. Oiseau imantopede ou de la taille du Héron , & qui a toutes les mêmes façons de faire : il approche beaucoup de l'Ibis. Ses cuisses , le ventre , le dos , le col & la poitrine sont d'un beau rouge tirant sur le brun. Ces deux dernieres parties sont particulièrement couvertes de longues taches brunes ; & le milieu du dos est rempli de taches d'un verd obscur. Cette même cou-

leur se voit encore en quelques endroits des aîles & de la queue ; son bec est noir , fort long , & conformé par-devant en maniere de *Faulx* , d'où lui est venu son nom. Ses jambes & ses pieds sont de la même couleur , & d'une étendue assez considérable.

FAUX ACACIA. *Voyez ACACIA COMMUN.*

FAUX ALBATRE : *voyez ALABASTRITE.*

FAUX-ASBESTE, *Pseudo-Asbestus*. Cette substance, qu'on appelle aussi *Faux alun de plume* , est une espèce d'amiante imparfait ou non mur , fibreux , se réduisant facilement en poudre. Sa couleur est blanche : il est moins réfractaire au feu que l'amiante , & ne se dissout pas dans l'eau comme l'alun ; il n'en a pas la saveur , c'est pourquoi on lui donne l'épithète de *Faux*. On le vend mal-à-propos dans les boutiques sous le nom d'*Alun de plume* : il nous vient de Norvege. Lorsqu'on brise cette matiere entre les doigts , & qu'on en met la poudre sur la peau : elle y excite un picotement semblable à celui que causeroient de petites pointes d'aiguilles.

Quoique l'on ait omis de parler de l'Asbeste en son lieu , on peut ici en donner une idée , & dire qu'il ne differe de l'amiante , qu'en ce que les fibres de celui-ci sont souples & nagent sur l'eau ; tandis que celles de l'Asbeste sont rudes , & se précipitent dans l'eau : *voyez la Nouvelle exposition du Regne minéral. Volume I, pag. 107, &c.*

FAUX BOURDONS. On donne ce nom aux mâles des Abeilles : *voyez ABEILLE.*

FAUX CORAIL. On donne ce nom aux *Madrepores* & aux *Eponges vésiculaires*. *Voyez l'article CORAIL, & celui de CORALLINE.*

FAUX DICTAMNE, *Pseudo Dictamnus*. Est une plante qu'on cultive quelquefois dans les jardins. Sa racine est menue , ligneuse & fibrée : elle pousse beaucoup de petites tiges menues , nouées , velues & blanchâtres. Ses feuilles sont arrondies , ressemblent un peu à celles du Dictamne de Crête , & sont triangulaires comme elles. Ses fleurs sont en gueule , verticillées , de couleur purpurine : il leur succede des semences oblongues. Cette plante est dessicative , & possède d'ailleurs les vertus

~~Un~~ véritable Dictamne , mais dans un degré beaucoup inférieur.

FAUX GRENATS. Ce sont les *Grenats d'or*. Voyez ce mot à l'article *OR*, & à celui de *GRENAT*.

FAUX LAPIS. Est l'émail bleu qu'on retire du *Cobalt*. Voyez ce mot.

Pour la maniere de retirer cette chaux colorante du *Cobalt*, voyez la *Nouvelle Minéralogie* & le *Dictionnaire de Chymie*.

FAUX-PISTACHIER ou **NEZ COUPÉ**, *Staphilodendron*. Les fleurs de cet arbrisseau viennent par grappes pendantes , elles sont languettes , disposées en rose de couleur jaune. Aux fleurs succèdent des fruits membraneux , ou plutôt des vessies remplies d'air , divisées deux à deux , ou trois à trois par des cloisons membraneuses. On trouve dans l'intérieur de leurs fruits deux ou trois noyaux aplatis, dont on fait des chapelets qui ressemblent à ceux du bois de coco. Les fruits du faux-pistachier croissent si mal dans ce pays-ci , & les amandes en sont si petites , qu'on ne peut en retirer de l'huile , comme on le fait dans les climats chauds. Les feuilles de cet arbrisseau sont composées de trois ou cinq folioles ovales , attachées à une nervure commune ; elles sont opposées sur les branches.

Le faux-pistachier étant taillé , peut former de fort jolis buissons , qui font un effet très agréable dans les bosquets du printems , lorsqu'on fait contraster leurs grappes jaunes avec les grappes blanches des *Cytises*, en entremêlant alternativement ces deux especes d'arbrisseaux.

FAUX SANTAL DE CANDIE, *Abelicea*. On donne ce nom à un grand & bel arbre , droit & rameux , qui croît sur le haut des montagnes de l'Isle de Candie ; ses feuilles ressemblent à celles de l'*Alaterne*, mais elles sont plus arrondies & dentelées profondément. Son fruit est une baie de la grosseur & de la figure du poivre , de couleur verte-noirâtre ; son bois est dur , rouge , peu odorant , imitant assez le *santal rouge* , quand il est en poudre.

FAUX-SEIGLE. Voyez *RAY-GRASS*.

FAUX TURBITH. Voyez à l'article *TURBITH*.

FELD-SPATH ou **SPATH DES CHAMPS**. Selon les Minéralogistes Allemands, ce n'est qu'un quartz irrégulier : voyez **QUARTZ**.

FELOGNE : voyez **CHÉLIDOINE**.

FEMME & FILLE : voyez au mot **HOMME**.

FEMME MARINE : voyez le mot **HOMME MARIN**.

FENOUIL, *Feniculum*. On en distingue deux espèces principales : savoir , le *Fenouil commun* , & le *Fenouil doux*.

LE FENOUIL COMMUN ou **FENOUIL DES VIGNES**, *Feniculum vulgare*, est celui qu'on vend quelquefois à Paris sous les faux noms d'*anis*, & d'*aneth*, voyez ces mots : & qui , dans les pays chauds , vient sans culture parmi les cailloux. La racine de ce fenouil est vivace & dure plusieurs années ; elle est de la grosseur du doigt, droite , blanche , odorante , d'un goût un peu doux & aromatique ; elle pousse une tige haute de cinq pieds ou environ , droite , cannelée , noueuse , lisse , couverte d'une écorce mince, & de couleur verte brune. Cette tige est remplie intérieurement d'une moëlle spongieuse & blanche ; elle est rameuse vers sa sommité ; ses feuilles sont laciniées en filamens longs , d'un verd foncé , d'un goût aromatique. Ses sommités soutiennent des ombelles ou bouquets larges , jaunâtres , odorans , appuyés sur un calice qui se change en un fruit composé de deux graines oblongues , arrondies , convexes & cannelées sur le dos, applaties de l'autre côté , noirâtres , d'un goût âcre un peu fort. Cette graine est adoucie par la culture , & la plante devient un peu différente ; de-là naissent les variétés de cette espèce de fenouil : on la cultive dans nos jardins. On se sert en cuisine & en Médecine de ses graines , de ses feuilles & de ses racines.

LE FENOUIL DOUX, *Feniculum dulce*, ne diffère du précédent que par sa tige qui est moins haute , plus grêle, & par ses feuilles qui sont plus petites ; en revanche ses graines qui jaunissent avec le tems , sont beaucoup plus grandes , plus douces , & moins âcres : en un mot plus agréables au goût & à l'odorat.

Nous venons de dire ci-dessus que le fenouil commun devient doux par la culture ; de même le fenouil doux ou cultivé , dégénère à mesure qu'on le sème & re-

devient fenouil commun. On prétend que le fenouil est originaire de Syrie & des Isles açores. La racine de cette plante tient le premier rang parmi les cinq grandes racines apéritives : son suc pris à jeun guérit les fièvres intermittentes ; c'est un sudorifique & un carminatif, qui souvent excite des rots fétides. Toutes les parties du fenouil fortifient l'estomac ; ses feuilles en décoction fortifient la vue, & excitent le lait aux Nourrices.

La graine de fenouil desséchée, est une des quatre grandes semences chaudes, elle facilite la digestion, & donne bonne bouche étant mâchée : c'est un spécifique dans les fièvres putrides accompagnées de malignité. Son usage est excellent dans les coliques : car elle fait sortir des vents par haut & par bas : d'où est venu ce proverbe :

Semen fœniculi referat spiracula culi.

On en fait avec l'eau-de-vie & le sucre une eau de fenouil qui est fort estimée. On tire de cette graine une huile par la distillation, qui mêlée avec du sucre, n'est pas moins bonne pour guérir la colique venteuse, aider la digestion, & qui est utile aux asthmatiques. On dit que toute la plante cuite dans du bouillon ou de la bouillie, est employée utilement pour faire maigrir ceux qui ont trop d'embonpoint. En Italie & en Languedoc, on présente au dessert les jeunes pousses de fenouil avec la tête de la racine, assaisonnées avec le poivre, l'huile, &c. comme on fait pour la salade : on met aussi les sommités du fenouil dans les ragoûts & dans le court-bouillon du poisson, pour les rendre plus savoureux.

On ne cultivoit autrefois le fenouil qu'à Florence, mais on en cultive aujourd'hui dans le Languedoc, & dans d'autres lieux secs & chauds : on en sème la graine en planches : on cueille la plante au mois d'Août, & elle repousse après qu'on l'a coupée.

FENOUIL MARIN : voyez PASSE-PIERRE.

FENOUIL DE PORC : voyez QUEUE DE POURCEAU.

FENOUIL TORTU : voyez SESELI DE MARSEILLE.

FENTES MINÉRALES : voyez l'article FILONS.

FENU-GREC, *Fœnum-græcum*. On en distingue deux espèces, l'une cultivée, & l'autre sauvage. Comme cette

derrière ne diffère de l'autre , que par le défaut de culture , nous ne parlerons que de la première espèce.

Le fenu-grec que l'on cultive dans les champs a une racine menue , blanche , simple & ligneuse ; sa tige est seule , haute de six pouces ou environ , grêle , verte , creuse en dedans , & rameuse ; ses feuilles sont rangées trois à trois sur une queue ; elles sont semblables à celles du treffle des prés , mais plus petites , un peu dentelées tout au tour , vertes en dessus , cendrées en dessous : ses fleurs sortent des aisselles de ses feuilles ; elles sont légumineuses , blanchâtres : il leur succède des gousses longues , plates , pointues , courbées , étroites , remplies de graines à-peu-près rhomboïdales avec une échancrure , de substance mucilagineuse , d'une odeur & d'un goût désagréables qui portent à la tête.

On cultive cette plante principalement à Aubervilliers , d'où on nous apporte la semence sèche à Paris , &c. Cette graine est d'usage en Médecine ; elle est émolliente , & propre à appaiser les douleurs : on en fait du mucilage en la mettant tremper dans de l'eau chaude : on l'emploie dans presque toutes les fomentations : c'est un excellent anodin en lavement pour le flux de ventre & les inflammations des intestins , excepté pour les femmes sujettes à la passion hystérique : son mucilage convient aussi dans les ophthalmies. La graine du fenu-grec entre dans les farines résolutives. Les Indiens ont l'art d'en tirer un vin doux qu'ils savent approprier au besoin.

FER , *Ferrum*. Le fer est un métal peu malléable , mais très compacte , solide , très dur , sonore , & le plus élastique des métaux. Les ressorts ou arcs d'acier , les outils propres à limer , le son & l'extension des cordes de clavessin , font preuve de ces propriétés. Il n'y a point de métal si utile à l'homme que le fer. Sa couleur est d'un gris obscur , brillant dans l'endroit de la fracture , où l'on remarque des grains rhomboïdaux ; il est , après l'étain , le plus léger des métaux. La violence des coups de marteau redoublés , un frottement violent & rapide suffisent pour le faire rougir au point d'enflammer des corps combustibles ; échauffé dans le feu , il pétille , jette de longues étincelles , & rougit long-tems avant qu'il

que de se fondre ; alors il exhale beaucoup de vapeurs sulfureuses ; exposé au miroir ardent , il se demi-vitrifie en une matiere noirâtre , spongieuse , ou bien se dissipe en écailles étincelantes. Il se rouille à l'air & dans l'eau , & son ochre est plus ou moins foncée ; il devient verd dans l'acide vitriolique , jaune dans l'acide du sel marin , & rouge dans l'acide nitreux. Autant il marque d'antipathie pour le *mercure* , autant il a de simpathie avec l'*aimant* , quand il ne s'y rencontre point d'antimoine interposé , qui puisse en empêcher le jeu , puisqu'ils s'attisent réciproquement ; & c'est un moyen suffisant pour reconnoître le fer par-tout où il est sous sa forme métallique : telles sont les principales propriétés générales du fer. La nature qui a donné au fer des propriétés sans nombre & si utiles , l'a répandu aussi plus abondamment dans les entrailles de la terre , qu'aucun autre métal.

Dès les premiers tems , les hommes ont connu le fer : on lit dans les annales de Leangt-cheou , que ce métal a été mis en usage , même avant les premiers conducteurs des Chinois , & que les anciens habitans de Peking , connurent la castine du fer , & l'on présume avec assez de vraisemblance que le grand YA s'est servi d'instrumens de fer pour couper les montagnes , & creuser ces grands canaux qu'il fit pour donner un libre cours aux eaux qui inondoient alois les terres.

Le fer a ses mines propres & particulières ; il y a peu de pays qui n'ait dans ses environs des mines & des fonderies de fer. La minière de ce métal est la moins profonde. Il y en a même beaucoup qui se trouvent à la superficie de la terre , ou à huit , à douze pieds ; rarement les trouve-t-on à cinquante ou soixante pieds de profondeur. Les bords des mines de fer sont âpres , raboteux , noirâtres ou jaunâtres & fort secs ; le minerai y est toujours disposé par lits ou couches horizontales , comme celles des carieres d'où l'on tire la pierre calcaire à bâtir , ou pierre de taille : cependant on en trouve dans l'ancienne terre en filons inclinés à l'horison. Le minerai de la nouvelle terre est communément répandu dans la première couche de la terre & en morceaux de différentes

formes ; grosseurs & couleurs. Voici les diverses espèces de fer dont font mention les Métallurgistes.

Le fer est rarement pur dans la terre ; les ouvrages des Minéralogistes & les cabinets de quelques Curieux, en offrent divers morceaux , qui vraisemblablement ne doivent leur existence qu'à des feux souterrains. Ce fer naturel peut être traité plus facilement sous le marteau , que la fonte de fer : il est en grains ou en masses irrégulières.

La *mine de fer cristallisée* est aussi très rare ; elle est cubique , sa couleur varie & tire pour l'ordinaire sur la rouille : elle est trop minéralisée pour que l'aimant l'attire.

Ce qui suit va faire connoître que le fer , ainsi que le cuivre , est susceptible d'avoir dans l'état de mine toutes les formes & couleurs possibles.

La *mine de fer , blanche* , est rameuse & en stalactite ; elle contient pour l'ordinaire très peu de fer : telle est celle des Pyrénées : on en trouve cependant qui produit à la fonte depuis vingt-cinq jusqu'à quatre-vingt-dix livres de fer par quintal , mais elle n'est pas attirable à l'aimant : on nomme cette mine de fer , *Flos ferri* : telle est celle de Styrie. La mine de fer blanche en cristaux ou poreuse est grisâtre ; celle qui ressemble à du spath chatoyant , est d'une couleur fauve ; elle est très bonne à la fonte , mais nos Fondeurs n'ont pas toujours l'art d'en tirer tout le fer , ni d'en séparer l'alliage. Telle est la mine d'Alvare en Dauphiné qui est remplie de plomb blanc , de galène & de pyrite de cuivre. La mine de Champelite en Franche-Comté a une grande ressemblance à de la castine ou marne blanche.

La *mine spéculaire* de fer est d'un brun fauve : elle est ou lamelleuse , ou rhomboïdale & luisante , comme du spath vitreux ; c'est pourquoi on l'appelle *mine de fer à facettes* ou *miroîtée* : elle contient beaucoup de bon fer : on en trouve à Valdajo en Lorraine , & particulièrement dans la mine d'Alvare.

La *mine de fer d'un gris de cendre* est très riche en métal , elle blanchit à la comminution : elle est souvent mêlée d'arsenic & d'antimoine : c'est peut-être une des

causes pourquoi l'aimant ne l'attire pas. Les Fondeurs mettent cette sorte de mine au nombre des mines seches ; on en trouve beaucoup en Suede.

La *mine de fer bleuâtre* est quelquefois rougeâtre dans l'endroit de la fracture : quoique riche en fer , elle n'est que peu ou point attirée par l'aimant : elle est plus ou moins facile à fondre , selon la quantité de Spath vitreux & de pyrites qui s'y rencontrent. On en trouve considérablement en Suede : on croit que sa couleur bleue est l'effet d'une inhalation.

La *mine de fer noirâtre* , est très pesante , d'une couleur plus foncée que n'est le fer purifié : cette mine contient tant de métal , qu'il n'est pas rare de la voir fortement attirée par l'aimant , & rendre à la fonte depuis 50 , jusqu'à 60 & même 80 liv. par quintal. Cependant les Fondeurs de mines la regardent comme une des principales mines seches ; on en trouve quelquefois de beaux morceaux à Geromagny.

Rien n'est plus varié que la figure des parties de cette espece de mine.

La *Mine de Fer arsenicale* est minéralisée par l'arsenic , &c. Elle est très dure , de la plus difficile fusion , même vorace & réfractaire. Sa couleur est ou argentine , brillante , ou noirâtre : elle est ou striée ou lamelleuse , ressemblant un peu ou à de la mine d'antimoine ou aux cristaux d'étain minéralisés : elle donne quelquefois des étincelles avec l'acier : elle devient rouge à mesure qu'on l'écrase. Il n'est pas rare d'y rencontrer de la Pyrite ou de la Galène de plomb ; c'est pourquoi on la nomme *Galène de fer*. On en trouve en Suede , & quelque peu en Lorraine. C'est une espece de *Wolfram* ou d'*Eisengram*. Voyez ces mots.

La *Mine de fer* , appelée *Pierre hematite* , ou *Ferret d'Espagne* ou *Sanguine à brunir* ; *Hematites Schistus* , est , en quelque sorte , la mine de fer la plus riche. Sa forme est ou mamelonnée ou striée ; toujours convexe en sa superficie ; ses aiguilles forment intérieurement une pyramide irrégulière. On en trouve des morceaux qui s'éclatent , & qui ont la configuration de bois un peu pourri ; c'est pourquoi on l'appelle *Fer scissile*. Cette mine est brillante en dehors & dans l'intérieur , très dure ,

compacte , nullement attirable par l'aimant. Le fer qu'elle fournit est aigre , cassant , au point qu'on ne peut le rendre malléable , qu'en le mêlant avec une mine de fer doux & plus pauvre : elle produit souvent dans la fonte , depuis 40 jusqu'à 60 & même 80 liv. de fer par quintal. Ce fer devient alors très attirable à l'aimant. Les principales mines de pierre h  matite sont en Espagne , dans la Galice. Les Habitans de Compostelle en font un assez bon commerce , parceque cette mine de fer est très recherchée par sa dureté & par la propriété qu'elle a de polir les glaces , l'or en feuilles , l'acier & les autres métaux. Les Doreurs & les Orfevres s'en servent pour brunir. *L'H  matite d'Espagne est rouge pourpre* ; celle du pays de Hesse est rouge brun ; celle de l'Isle d'Ilva , en Toscane , est brune-noirâtre ; celle de la Lombardie & de la Forêt noire , en Allemagne , est globuleuse & noire.

La Mine de fer appell  e *Aimant* (*Magnes*) est grain  e , de différentes couleurs & figures. On ne réduit point l'aimant dans les fonderies de fer , parceque ce minerai entre très difficilement en fusion , & qu'il ne donne qu'une très petite quantité d'un assez mauvais fer. On reconnoît cette mine à la propriété qu'elle a d'attirer la limaille & des petits morceaux de fer , & d'indiquer les Pôles. *Voyez le mot AIMANT* pour ses propriétés physiques.

Tous les pays qui ont des mines de fer , ont aussi du minerai d'aimant. L'Afrique en a dans l'Ethyopie ; l'Espagne dans la Biscaye ; la France dans l'Auvergne & le Saumurois ; le Nord dans la Suede , &c.

La Mine de fer , appell  e *Emeril* (*Smyris*) est vorace , réfractaire ; & si pauvre , qu'on n'en tire presque rien. Sa couleur est tantôt cendrée ou grisâtre , tantôt brune ou rougeâtre : elle est très pesante ; & si dure , que pour la mettre en poudre , l'on est obligé de se servir de moulins ou de machines d'acier , inventées à cet effet. Le peu de métal que contient l'Emeril , n'est point attirable à l'aimant : il durcit au feu , & ne peut se fondre sans un flux très puissant ; mais ce n'est point pour le réduire en métal , qu'on exploite l'Emeril ; car on n'en tireroit que difficilement très peu de fer : c'est à cause de

ses propriétés pour les Arts ; divers Ouvriers s'en servent ou pour dégrossir ou pour polir les ouvrages de verre-ric & les métaux , tels que les armes de fer & d'acier , & les glaces ; pour tailler , nétoyer & adoucir quantité de matieres pierreuses. On appelle *Potée* ou *Boue d'Emeril* la substance qui se trouve au fond de l'auge des Lapidaires qui emploient l'Emeril.

Les mines d'Emeril qui se trouvent à Gersey & à Grenesey , Isles Angloises , proches des côtes de Normandie , donnent un minerai grisâtre & solide ; celui d'Espagne est également grisâtre , mais lamelleux ; celui du Pérou est rougeâtre , brunâtre , tendre , graveleux , plein de paillettes de mica , & parsemé de petits points d'or & d'argent effectifs ; ce qui le fait nommer *Emeril d'or* , *Emeril d'argent* ou *Emeril de cuivre*. On ne voit cette sorte d'Emeril que dans les plus riches Cabinets où il y a des Droguiers complets. L'Emeril noirâtre est aussi fort rare : il est orné de points pyriteux ; on le trouve en Pologne & en Angleterre.

La Mine de Fer , appelée *Manganaise* ou *Magnésie* par les Verriers , est encore une mine réfractaire , pauvre & aigre : elle est grainelée ou striée , d'un bleu noirâtre & salit les mains. La Manganaise ne contient gueres que dix livres de métal par cent ; encore M. Pott prétend-il que le fer est étranger à la vraie condition de la Manganaise. Le tissu de cette mine n'est pas toujours grainelé ; souvent il est composé de stries plus ou moins fines , qui se croisent. Cette mine est souvent traversée de filons quartzeux ou pyriteux : elle produit au feu un verre jaune ou violet. On la trouve dans le Piémont , dans la Toscane , dans la Bohême & en Angleterre , proche les collines de Mendippo , dans le Comté de Somerset.

La Manganaise sert aux Potiers-de-Terre pour noircir les couvertes de leurs ouvrages ; les Verriers en mettent aussi dans le verre fondu , pour lui enlever sa couleur bleuâtre ou verdâtre , & lui donner une transparence sans couleur ; c'est de-là qu'on l'a appelée le *Savon du verre*. Les Emailleurs ont remarqué que , quand on en met trop dans le verre fondu , loin de le purifier & de le blanchir , elle augmente la couleur bleuâtre , &

le rend un peu opaque ou d'une couleur pourpre ; tel est le défaut trop commun du verre de Saxe & de Bohême.

La Mine de Fer , appelée *Pierre du Périgord* (*Lapis petracorius*) est une substance métallique , que l'on peut mettre au nombre des Mines de Fer de la moindre espece ou pauvres. La Pierre du Périgord a été nommée ainsi , parceque la premiere a été trouvée en terre perdue , à deux lieues aux environs de Perouse dans le Périgord. Ce que les Droguistes vendent sous le nom de *Pierre de Périgueux* , a des formes & des propriétés peu constantes : nous en avons vu qui étoit à tous égards une sorte de Manganaise ; d'autre , qui n'étoit qu'une espece de scorie de fer ou de mâche-fer. Cette dernière , qui est la plus ordinaire , est poreuse , d'un noir jaunâtre , facile à casser , mais difficile à réduire en poudre , semblable à cette sorte de faux fer , que l'on trouve répandue sur la surface des terres , dans les vallées , dans les bois , & par-tout où il y a eu autrefois des fonderies ou forges portatives : on en trouve aussi dans les environs des Volcans.

La *Mine de fer micacée* est arsenicale , composée d'écaillés très minces & peu compactes , facile à écraser. Sa couleur est tannée , obscure : elle devient rouge par le frottement : elle donne à la fusion un fer aigre & cassant.

La *Mine de fer limoneuse* est composée de particules de fer très atténuées. Leur couleur est ou bleuâtre ou jaunâtre comme du fer rouillé. Dans le premier cas ; c'est une bonne mine de fer noirâtre , comminuée & chariée par des courans d'eau qui se rendent dans des lacs ou des étangs , ou au bord des rivières ; c'est-là que les portions métalliques se seront déposées en forme de sédiment ou de mine égarée. Dans le second cas , c'est une eau vitriolique , qui arrose des mines de fer , en charie , décompose & précipite une partie sous la forme d'ochre ; c'est communément dans des endroits creux & ferrés , qu'on trouve cette espece de mine de fer.

Les Mines limoneuses sont toujours graveleuses , sablonneuses & cavernieuses : on les trouve sous l'eau , & sous la forme d'une matière terreuse peu compacte , dans les endroits humides ou marécageux ; elles semblent s'y

Etre formées comme le *Tuf*. Le fer qu'on en retire par la réduction, n'est que peu ou point attirable à l'aimant; tantôt il est cassant à froid; tantôt il casse à chaud: c'est à proprement parler une Mine ochracée de fer, mais qui diffère un peu de l'ochre: voyez OCHRE.

Il est rare qu'on travaille à réduire les Mines d'ochre; tandis que les Mineurs exploitent & fondent volontiers les Mines limoneuses. La figure bizarre qu'on remarque dans les diverses glebes ou morceaux de cette espèce de mine est assez difficile à expliquer. L'une est tantôt rougeâtre & à petit grain; une autre est verdâtre, happe à la langue, & est ou sableuse ou en grains gros comme des avelines; une autre est noire comme du fer brûlé, ou poreuse comme l'osteocolle, ou en bâtons comme des stalactites, ce qui la fait appeller *Mine de fer de tuyau*; ou en globules, détachés & arrondis comme des pois, on applatis comme des fèves, ce qui la fait appeller *Mine de pois* ou *Mine de fèves*. La Mine de fer limoneuse en godets, en géodes ou pierres d'aigles, ou lenticulaire, appartient encore à cette espèce.

La Mine de fer sableuse n'est communément qu'un amas de grains de fer qui ont été entraînés de leur mine par où l'eau a passé, dégrossis par le frottement & la longueur du roulis, enfin déposés sur les Havres, dans les endroits où l'eau se perd dans la mer. Ce fer est souvent très riche & attirable à l'aimant. Sa couleur est d'un noir plus ou moins foncé: il rend à la fusion jusqu'à quatre-vingt-dix livres par quintal. La Mine de fer sableuse n'est donc qu'une mine de transport.

Observations générales sur le fer & ses usages.

On voit, par ce qui vient d'être exposé, que le fer se rencontre dans les eaux, dans les différentes terres, & dans les pierres: il est allié à quantité de minéraux, de pyrites, de demi-métaux & de métaux: il donne la couleur à quantité de marbres, de pétrifications & de fossiles: il se trouve dans les végétaux & dans les animaux; en un mot tout notre globe & tout ce qui y est contenu est mêlé de parties de fer; mais si le fer est le métal le plus

abondant dans les mines , il est aussi celui qu'il est le plus facile d'en tirer.

C'est en consultant les Ouvrages des Métallurgistes , le Dictionnaire de Chymie , celui des Arts & Méiers , & la Nouvelle exposition du Regne minéral , qu'on y apprendra les moyens de l'approprier à nos besoins. Communément il faut écraser & laver la mine de fer dans une fosse appelée *Lavoir* ou *Patrouillard* , avec une eau courante , qui emporte les parties terreuses inutiles. On le fond ensuite à l'aide d'un fondant & d'un feu violent & entretenu à force de charbon ; on le tient fondu pendant douze heures ; puis on le coule en lingots , dans des moules ou ruisseaux triangulaires de sable. Ce fer de première fonte , s'appelle *Fer en gueuse* ou *Fer de fonte*. Chaque lingot pèse 1800 liv. ou environ : c'est avec ce fer qu'on fait des pots , des vases , des tuyaux , des boulets de canon , des bombes , des mortiers , des marmites , des poids à peser , des contre-cœurs de cheminée. Si l'on vouloit des ustensiles plus fins , il faudroit tenir le fer en fusion pendant seize heures au moins. C'est la propriété qu'a le fer d'augmenter de volume en cessant d'être fluide , qui donne aux vases , jetés en moule , la régularité & la précision.

On peut , dans l'instant de la fonte , connoître si le fer est cassant à froid ou à chaud. Le premier est le fer doux : il est ductile , très malléable étant rouge ; mais il est fragile & casse sous le marteau étant refroidi. Le fer cassant à chaud est le fer ferme ; étant rougi , il se casse sous le marteau , & se sépare par éclats en beaucoup de morceaux ; mais étant refroidi , il prend du corps , résiste au marteau , & s'y laisse , en quelque sorte , étendre plutôt que d'y casser. Pour purifier davantage le fer , on le fait passer par la forge de l'affinerie , où on le fond de nouveau , en le remuant fortement avec des barres de fer. Lorsqu'il est à demi-refroidi , on le porte sur des enclumes , où , à l'aide d'un marteau de plus de six cents livres pesant , on le bat & rebat en tous sens ; alors le fer est malléable. On le porte de-là à la chaufferie , & on le travaille de nouveau sur l'enclume , pour l'étendre de la manière que l'on veut , en barres rondes ,

en quarrées, ou plattes; en carillons, en bottes, en couffons, en cornettes, en plaques, en tôle : c'est ainsi que se fabrique le fer forgé, & que par le moyen du martelage, on peut le réduire en feuilles, qu'on enduit d'étain pour le préserver de la rouille : on le nomme alors *Fer-blanc*. Les cordes de clavecin, de psaltérion, &c. se tirent du fer en barre, qu'on fend en deux avec des roues d'acier, pour en former des verges de fer : on passe celles-ci par une filiere ou planche de fer percée d'un nombre de trous de différens diametres : on les amene par ce moyen à la finesse d'un cheveu.

L'acier n'est qu'un fer purifié & raffiné par la cémentation, surchargé de phlogistique, & ensuite trempé. En cet état, il peut couper & limer le fer : il a une flexibilité élastique. On en fait des rapes, des ciseaux, des lancettes, des rasoirs, des aiguilles, des filieres pour les Tireurs d'or, & des burins pour les Graveurs. On lui retire cette abondance de phlogistique en le cémentant avec des substances maigres, & il reprend alors sa premiere condition de fer.

Le Fer de fonte, celui de forge & l'acier, sont d'un usage continuel & indispensable. Le Fer seul fournit à la navigation, au charois & à tous les arts les ustensiles dont ils ont besoin, pour abattre, pour affermir, pour creuser, pour tailler, pour embellir, pour produire en un mot toutes les commodités de la vie. Les Sauvages en sentent aussi bien le prix que les Nations les plus policées, puisqu'ils donnent à nos Voyageurs commerçans une assez grande quantité d'or & d'argent ou d'épicerie, pour une serpe, une bêche, un hoyau, ou quelque autre instrument de fer.

Le Fer est aussi d'usage en Médecine, au moins l'ordonne-t-on dans la jaunisse, pour exciter la circulation du sang, &c., ou en limaille, ou après avoir été exposé à la rosée de Mai pour en faire un Safran de Mars apéritif.

Le Fer & le Soufre combinés produisent quelquefois, dans l'intérieur de la terre, des ravages redoutables. Voyez l'article PYRITES, celui de VOLCANS, & celui de TREMBLEMENS DE TERRE. C'est par le moyen du Fer & des mélanges convenables qu'on imite ces

phénomènes dévastateurs & les météores ignés ; tels que le Tonnerre & les Eclairs. Voyez ces mots.

FER DE CHEVAL, *Ferrum equinum*. Plante qui croît aux lieux incultes dans les pays chauds. Sa racine est ligneuse & un peu fibrée : elle pousse plusieurs tiges hautes comme la main, menues, anguleuses & garnies de feuilles oblongues, un peu semblables à celles de la Lentille. Sa fleur est légumineuse & jaune : il lui succède une gousse plate, composée de plusieurs pièces courbées en fer à cheval, & attachées bout-à-bout. Chacune de ces pièces renferme une semence figurée en croissant. On estime cette plante vulnérable, stomachique & alexipharmaque.

FER SCISSILE. Voyez l'article *Pierre hamatite* au mot FER.

FEROCOSSE. Dans l'Isle de Madagascar on donne ce nom à un arbrisseau qui porte une espèce de petit chou rond, dont les Insulaires se nourrissent.

FERRET D'ESPAGNE : voyez l'article *Pierre hamatite* au mot FER.

FERRUGO. On donne ce nom à la rouille de fer qui se produit naturellement sur les barres de ce métal, exposées à l'impression des fluides.

FÉRULE, *Ferula*. Plante qui croît en plusieurs pays de l'Afrique, de l'Asie & de l'Europe, aux lieux chauds. Sa racine est grande, branchue, droite, noirâtre, & pleine d'un suc laiteux. Sa tige est haute de sept à huit pieds, grosse, fongueuse, moëlleuse, rameuse ; devenant dure vers l'automne, & ensuite ligneuse. Ses feuilles ressemblent à celles du Fenouil ; mais elles sont plus amples : il naît, aux sommités, des fleurs en ombelles, jaunâtres & disposées en rose. Lorsque la fleur est passée, il paroît des semences jointes deux-à-deux, grandes, ovales, minces & enveloppées d'une membrane : on en cultive en Languedoc dans les jardins.

La moëlle de la Férule, prise en décoction, est astringente & sudorifique. Sa semence est carminative : on se sert de ses tiges, encore molles, pour lier & supporter les plantes qui s'inclinent trop. C'est ce sarment fongueux & verdâtre, dont les Régens des Colleges se

fervoient autrefois pour châtier leurs Disciples ; d'où vient que Martial a appelé la Fétule , *Sceptrum Paddagorum*.

Les arbres ou arbrisseaux , d'où découlent les gommes résines , telles que la *Gomme ammoniac* , l'*Assafetida* , &c. , sont du genre des *Férulacées*.

FÉTICHE. Poisson qui se pêche à l'embouchure du Niger , en Afrique ; & qui tient son nom du respect ou de l'espece de culte que les Negres d'Afrique lui rendent , comme à l'interprete de leur Divinité. Il est d'une rare beauté. Sa peau , qui est brune sur le dos , devient plus claire & plus brillante près de l'estomac & du ventre. Son museau est droit , & terminé par une espece de corne dure & pointue , de trois pouces de longueur. Ses yeux sont grands & vifs : aux deux côtés du corps , proche des ouies , on découvre quatre ouvertures longues , dont on ignore l'usage : on en voit de sept pieds de longueur & plus. *Hist. Génér. des Voyag. L. II , pag. 147.*

FÊTU , *Festuca*. Espece de Gramen , qui semble être un seigle batard , & qu'on trouve en quantité entre les bleds , parmi l'orge & le plus souvent entre les seigles , quand l'hyver a été humide. Le Fêtu pousse des tiges ou tuyaux bas , menüs , faciles à se fendre , & garnies de feuilles semblables à celles du froment : ses sommités soutiennent des épis pareils à ceux de l'avoine ; ils renferment des grains grêles , oblongs , rougeâtres & barbus : ces épis sont quelquefois ramassés comme un petit paquet , d'autres fois ils sont dispersés. Cette plante est bonne pour conduire les tumeurs à la supuration.

FÊTU-EN-CUL ou **OISEAU DU TROPIQUE**. *Voy. PAILLE-EN CUL.*

FEU , *Ignis*. On doit considérer le feu sous deux états différens ; ou entrant comme principe dans la composition des corps , ou bien seul dans son état naturel. L'examen du Feu considéré comme entrant dans la composition des corps , & qu'on nomme alors phlogistique , est absolument du ressort de la Chymie , & pour le connoître sous ce point de vue , nous renvoyons au *Dictionnaire de Chymie* , ainsi qu'aux Ouvrages des Pyrologistes.

Le Feu, considéré dans son état naturel, mérite proprement le nom de Feu, de matiere du soleil, de la lumiere, de la chaleur. Cet élément naît avec nous, pénètre notre propre substance; ses effets nous suivent partout; rien ne nous est plus familier, & c'est peut-être une des raisons qui nous empêchent d'en connoître plus particulièrement la nature. Le soleil paroît être comme le reservoir général de cette substance qui semble s'en émaner perpétuellement. Le feu se répand dans tous les corps que nous connoissons; mais non pas comme principe essentiel à leur mixtion, puisqu'on peut les en priver, du moins en grande partie, sans qu'ils souffrent pour cela la moindre décomposition. Le plus grand changement que sa présence ou son absence leur cause, est de les rendre ou fluides ou solides, en sorte qu'on peut regarder la plupart des autres corps comme solides de leur nature; & le feu, comme fluide par essence, & principe de la fluidité des autres.

Une des principales propriétés de ce feu pur, est de pénétrer facilement tous les corps, & de se distribuer entre eux avec une sorte d'égalité. Une autre propriété du feu, est de dilater tous les corps qu'il pénètre. Les Physiciens ont profité de cet effet pour construire des thermometres, qui leur font connoître les variations de la temperature de l'athmosphere.

Quoique le Feu soit par-tout, il a fallu que les hommes, pour l'approprier à leurs besoins, inventassent des moyens de le faire paroître : le frottement, le mélange de certaines liqueurs, la plupart des phosphores, les miroirs concaves, & les verres convexes, sont les principaux moyens que l'industrie des hommes a imaginés pour commander en quelque maniere à cet élément.

Les expériences de l'électricité, qui paroissent avoir un rapport si intime avec le phénomène du tonnerre, prouvent d'une maniere bien sensible, avec quelle profusion le feu est répandu dans toute la nature. *Voyez* TONNERRE.

Lorsque le feu est caché dans les corps, il y est paisible, & dans une sorte d'inertie; mais s'il agit visiblement, il les consume. D'après cette dernière propriété, nous dirons que le Feu est cet être actif que nous recon-

noissons à son éclat , qui nous cause de la douleur lorsque nous en approchons de trop près ; mais qui , à une certaine distance , nous fait éprouver une sensation à peu près égale à celle que nous ressentons dans une saison moyenne & tempérée : toutes ses parties se mettent en équilibre avec elles-mêmes , agissent & se répandent avec égalité dans les corps ; mais sans tendre vers aucun point de la terre : ses principales propriétés , sont de causer l'évaporation des fluides , la vitrification des terres & pierres , la calcination & réduction des métaux , l'incinération des végétaux & des animaux ; mais il a besoin d'aliment , & les matieres les plus propres à lui en servir , sont les huiles , les tourbes , les différentes especes de charbons , le bois , &c.

FEU BRISOU. *Voyez son article au mot EXHALAISONS.*

FEU S. ELME. C'est le nom que l'on donne à de petites flammes que l'on voit sur mer dans les tems d'orage aux mats , aux pavillons , à toutes les parties saillantes & supérieures des vaisseaux. Ce phénomène est très fréquent sur les vaisseaux surpris par la tempête dans la mer des Indes : ces petites flammes tombent ça & là sur le vaisseau sans faire aucun mal , & par conséquent sans le bruler ni le couler à fond , quoi qu'en disent Plin & Cardan. Ce feu , qu'on a nommé aussi *Castor & Pollux* , n'est autre chose que le feu électrique.

FEUX FOLLETS, Ambulones. Ce sont de petites flammes foibles , qui volent dans l'air à peu de distance de la terre , & qui paroissent aller ça & là à l'aventure. Ces feux se voient dans les lieux d'où s'élèvent des parties volatiles inflammables , tels que les cimetières , les gibets , les lieux marécageux & où l'on tire de la tourbe. C'est en été & au commencement de l'automne qu'ils se font voir , sur-tout dans les pays chauds. Les Feux follets sont la terreur des gens de campagne , parcequ'ils fuient ceux qui les poursuivent , & poursuivent ceux qui les fuient ; effet tout naturel produit par l'air comprimé , qui chasse cette flamme légère devant celui qui la poursuit , tandis qu'elle paroît poursuivre celui qui fuit , parcequ'elle se précipite dans le vuide qu'il laisse en fuyant. Lorsqu'on les saisit , on trouve que ce n'est au-

tre chose qu'une matiere lumineuse, glaireuse comme le
frai de Grenouille, & qui n'est ni brulante ni chaude.

Il y a une autre espece de feu follet nommé *Ignis lambens*, c'est une petite flamme ou lumiere que l'on apperçoit quelquefois sur la tête des enfans, des hommes & sur la criniere des chevaux lorsqu'on les peigne, Cet effet est produit par des exhalaisons onctueuses, qui s'attachent aux cheveux & aux crins, & s'enflamment par le frottement sans donner de chaleur. Les étincelles qui sortent dans l'obscurité du dos des chats, en le frottant à contre poil, tiennent, ainsi que l'*Ignis lambens* & mêmes les Feux follets, aux phénomènes électriques.

FEVE, *Faba*. Ce nom convient à plusieurs especes de graines légumineuses ; nous le restreindrons ici à la Feve de marais, & à la Feve petite ou Feverolle.

La FEVE DE MARAIS, *Faba major vulgaris*, est une plante légumineuse, fort connue, & qu'on cultive dans les jardins & les marais, &c. sa racine est en partie droite, & en partie rampante, garnie de tubercules & de fibres : ses tiges sont hautes d'environ trois pieds, quarrées, creuses en dedans, couvertes de plusieurs côtes qui naissent par intervalles, auxquelles sont attachées des paires de feuilles oblongues, arrondies, un peu épaisses, bleuâtres, veinées & lisses ; ses fleurs sont légumineuses, oblongues, de couleur tantôt blanches, marquée de taches noires, tantôt purpurine & noirâtre ; il leur succede des gousses, longues, grosses, relevées, charnues, composées chacune de deux cosses, qui renferment quatre ou cinq grosses Feves aplaties, oblongues, ordinairement blanches, mais quelquefois rouges, purpurines, ayant une marque longue & noire à l'endroit où elles sont attachées à leur gousse ; l'écorce de cette Feve est épaisse & comme coriace ; la substance intérieure étant desséchée, est dure & se partage aisément en deux parties ; on y observe alors, à une des extrémités, la plantule apparente.

La FEVEROLLE, *Faba minor*, qu'il ne faut pas confondre, comme quelques-uns, avec le *Haricot* (voyez ce mot) ne differe de la précédente, que par sa petitesse, & parcequ'elle est plus garnie de feuilles, de fleurs & de fruits : ses Feves sont de couleur, ou blan-

Châtre, ou jaunâtre ou noire; on la cultive dans les champs.

La tige, les feuilles, les fleurs, les gousses & les graines des Feves de marais sont d'usage en Médecine. Les Feves se mangent vertes ou mures. Isidore prétend, *liv. 17, origin. chap. 4*, que les Feves ont été le premier légume dont les hommes ont fait usage. Pline dit que l'on a essayé d'en faire du pain. Les Feves sont ventueuses, indigestes étant vertes, & fournissent une nourriture trop grossière pour les personnes délicates; ceux qui sont accoutumés à de gros travaux peuvent s'en accommoder. Les personnes qui sont sujettes à la colique, au mal de tête & au resserrement de ventre, doivent s'en abstenir. On sert tous les jours sur les meilleures tables des Feves vertes; on les prépare de diverses manières, après en avoir ôté l'écorce pour les rendre plus tendres. La farine de Feves pelées, faite par trituration, est au nombre des quatre farines résolutives, qui sont, *les farines d'Orge, d'Orobe, de Lupin & de Feves*: on met aussi la farine de Feves parmi les cosmétiques pour les taches du visage. Dans les boutiques on trouve une eau distillée des fleurs de Feves, propre à dégraisser & à adoucir la peau. Les Egyptiens ont regardé les Feves comme impures, & leurs Prêtres s'en absteñoient. Les Feves ont servi autrefois pour donner les suffrages dans l'élection des Magistrats.

FEVE DE L'AMÉRIQUE ou **INDIQUE**. *Voyez au mot RICIN.*

FEVE D'EGYPTE. *Voyez CHOU-CARAÏBE.*

FEVE EPAISSE. *Voyez ORPIN.*

FEVE DE S. IGNACE, Petit fruit des Indes Orientales, qui est un puissant purgatif. *Voyez l'article NOIX VOMIQUE.*

FEVE MARINE ou **PIERRE DE STE. MARGUERITE**, *Faba marina*. Est l'opercule rouge d'un petit Limaçon à bouche ronde. *Voyez ce mot.*

FEVE DU MEDICINIER. *Voyez au mot RICIN.*

FEVE PURGATIVE, Occidentale: *voyez RICIN.*

FEVEROLLE: *voyez FEVE DE MARAIS & HARI-COT.*

FEUILLE & FEUILLAGE, *Folium*. On donne le nom

de Feuillage à l'assemblage de branches & de feuilles que l'on voit sur les arbres & sur les plantes. Les Feuilles proprement dites, viennent ordinairement au printemps, & tombent au commencement de l'automne : tout le monde fait qu'il y a des plantes qui les conservent, & d'autres qui n'en ont point, comme les Truffes & quelques espèces de Champignons. Nous ne parlerons ici que des Feuilles des plantes mêmes, car on donne aussi le nom de Feuilles aux *Pétales des fleurs*.

Nous avons eu soin, en décrivant chaque plante, de considérer les feuilles par rapport à leur structure, à leur superficie, à leur figure, à leur consistance, à leur découpeure, à leur situation & à leur grandeur ; aux moins dans celles qui exigeoient ces sortes de détails botaniques. On peut consulter sur les Feuilles, l'ouvrage de M. Bonnet, publié à Leyde, en 1754, in 4, avec figures. •

Utilités des Feuilles.

Les Feuilles sont utiles sur l'arbre, & le sont encore après leur chute : sur l'arbre, elles sont une des plus grandes beautés de la nature : nos arbres fruitiers n'ont rien qui approche de la verdure des forêts : elles procurent une ombre communément salubre à toutes les espèces d'animaux, & peut être qu'elles fournissent la vie aux arbres mêmes. L'air insuffle beaucoup sur les végétaux, & les Feuilles semblent être les premières parties de l'arbre destinées à en recevoir les impressions : il y a lieu de croire qu'elles sont aussi les premiers organes de la sève : en effet le fruit perit sur les branches dépourvues de feuilles : il a moins de goût si on n'en retire qu'une partie ; enfin le fruit est dans toute sa bonté, si on y laisse toutes les feuilles. Pendant le jour la chaleur fait monter la sève dans les feuilles, directement & latéralement : cette sève transpire même quelquefois par les pores des Feuilles. Au retour de la nuit & de la fraîcheur, il se fait un mouvement de la sève tout contraire au précédent ; les Feuilles qui ont exhalé tout le jour, pompent de nuit la rosée, & elles en humectent les branches, les fleurs, les fruits, & l'arbre entier : c'est ce qui a déterminé plusieurs personnes à faire arroser dans les chaleurs,

chaleurs, non seulement le pied de leurs espaliers & de leurs arbres de tige, mais même le feuillage entier, surtout quand il se fanne; pratique qui leur a réussi.

La seve, qui circule avec moins d'activité en hyver qu'en été, fait que le suc des Feuilles s'épaissit à l'arrivée des froids; elles tombent par leur propre poids, ou bien elles jaunissent, s'éventent & se dissipent à la moindre secousse de vent; la terre en est bientôt couverte, elles se pourrissent au pied des arbres, & forment un terreau qui les fertilise. Cette jonchée de Feuilles préserve, sous son épaisseur, les racines des plantes encore jeunes, & les met à l'abri du grand hâle & des vents froids: elle couvre les glands & toutes les graines, & entretient autour d'elle une humidité qui les aide à germer comme si elles étoient dans la terre. Les pauvres gens de la campagne en font souvent de grands amas: ils brûlent ces feuilles pendant l'hiver pour se chauffer, & se servent encore des cendres pour fertiliser les terres fortes ou stériles.

FEUILLE AMBULANTE. On donne ce nom à une espèce de sauterelle, qui provient d'un œuf gros comme un grain de coriandre & verdâtre. Lorsque les œufs viennent à éclore, il en sort de petits insectes noirs, semblables à des fourmis: ils ne prennent point la forme de nymphe ni de chrysalide pour devenir papillons ou mouches. Quand cet insecte a acquis une certaine grandeur dans son nid, qui est pendu à un arbre, il y file une toile dont il s'enveloppe en quelque manière: ensuite il s'agit violemment jusqu'à ce que ses ailes, étant libres, puissent s'étendre; alors plus vigoureux, il brise cette toile & tombe de l'arbre, ou s'envole. A peine ces insectes ont-ils acquis leur grandeur & grosseur naturelles, qu'il leur vient des ailes proportionnées à leur force progressive: leurs ailes ressemblent à une feuille morte: il y en a d'un verd clair ou brun; d'autres marbrées & grises, quelquefois semblables à une Feuille de citronnier desséchée: il n'est donc pas étonnant que de simples amateurs aient été persuadés, (d'après la couleur, la configuration & le lieu où l'on observe ces animaux,) que la Feuille ambulante provenoit des arbres mêmes d'où elle tombe.

(*Hist. des Insect. de Surinam.*) On voit plusieurs de ces insectes ailés dans divers Cabinets d'Histoire naturelle en Hollande.

FEUILLE INDIENNE, *Folium Indum*. Cet ingrédient, qui entre dans la grande thériaque & dans d'autres semblables antidotes, est une Feuille semblable à celle du cannelier ou du citronnier, dont elle ne diffère que par l'odeur & le goût : elle est oblongue, pointue, compacte, luisante, distinguée par trois fortes nervures, qui vont de la queue à la pointe ; d'un verd pâle, luisante, d'une légère odeur & saveur aromatique, qui approche un peu du Gérosle. Cette Feuille naît sur un arbre qui croît en Cambaya, dans les Indes, d'où l'on nous l'apporte sèche.

L'arbre qui porte cette Feuille s'appelle chez les Indiens *Katou-Karua*, en Latin *Canella Silvestris Malabarica* : il croît dans les Montagnes du Malabar. Cet arbre ressemble au Cannelier de Ceylan, mais il est plus grand & plus haut : les fleurs sont petites, disposées en ombelle, sans odeur, d'un verd blanchâtre & à cinq pétales : il leur succède de petites baies, qui ressemblent à nos groseilles rouges : les fleurs paroissent en Juillet & Août, & les fruits sont mûrs en Décembre ou en Janvier : on ne se sert que des Feuilles comme d'un alexipharmaque.

FEUILLES PETRIFIÉES, *Lithophylla*. L'exemple des Feuilles pétrifiées ou incrustées n'est pas rare. On trouve communément dans des carrières de tuf en divers endroits de la France & particulièrement près de Montpellier, des Feuilles de roseaux, de Vignes & de plusieurs autres espèces de végétaux : il ne faut pas confondre cette pétrification & incrustation avec les *Empreintes*. Voyez ce mot.

Scheuchzer, *Herbar. Diluvian.*, en cite une assez grande quantité, qu'on trouve aussi rapportées dans le *Dictionnaire Oryctologique* de M. Bertrand.

FIATOLE, *Fiatola*. Poisson excellent, très connu à Rome, & qui se trouve dans la Mer Rouge & dans la Méditerranée. Il a des traits tortus & dorés sur-tout le corps : on en voit qui ont le dos & les côtés bleus, le ventre blanc, argenté, & les lèvres rouges. Ce poisson

est presque rond & plat : sa langue approche en figure de celle de l'homme : sa chair est molle , mais très bonne à manger. Les Vénitiens nomment le Fiatole , *Lissette*.

FICOIDE , *Ficoites*. Voyez FONGITE & FIGUE FOSSILE.

FIEL DE TERRE. Voyez FUMETERRE.

FIENTE : voyez EXCREMENT.

FIGUE. Les Conchyliologues donnent ce nom à une espèce de coquillage de la classe des *Univalves* & du genre des *Conques sphériques*. La coquille en est allongée & recourbée , & sa couleur imite assez la figure d'une *Figue*.

FIGUES ou **POIRES FOSSILLES** , *Ficoites*. Ce sont des corps que l'on trouve dans l'intérieur de la terre , dont la ressemblance extérieure avec ces fruits , peut servir d'excuse à ceux qui , d'après un examen superficiel , les ont regardés comme des fruits pétrifiés. Ils ont effectivement une ouverture ronde , qui pénètre dans l'intérieur ; mais leur organisation intérieure bien examinée , prouve qu'ils en diffèrent essentiellement. On trouve rarement , parmi les fossilles , des corps qui aient été originairement mols & flexibles. M. Guettard y trouve des caractères qui lui font regarder ces fruits apparens , comme des Madrépores , quoiqu'il convienne qu'il ignore à quelle espèce de Madrépore on doit les rapporter : voyez *Hist. de l'Acad. ann. 1751*.

FIGUIER , *Ficus*. Arbre qui donne des fruits délicieux , sur-tout dans les pays chauds , tels que l'Italie & la Provence. On distingue jusqu'à quarante espèces de figuiers ; mais plusieurs ne peuvent être vraiment regardés que comme des variétés : nous ne parlerons ici que du figuier domestique , & du figuier sauvage ordinaire.

LE FIGUIER DOMESTIQUE , *Ficus sativa* , est un arbre d'une hauteur médiocre , branchu , touffu , & qui ne devient jamais bien gros , parcequ'il pousse du pied une multitude de rejettons. Le bois de cet arbre est blanchâtre , mou , moëlleux , il n'est presque pas d'usage ; cependant les Serruriers & les Armuriers s'en servent , parcequ'étant spongieux , il se charge facilement

de beaucoup d'huile & de poudre d'émeril, qu'ils emploient pour polir leurs ouvrages. Ses feuilles sont les plus grandes de celles des arbres à fruits, rudes, d'un verd foncé; ses fruits naissent le long des branches auprès de l'origine des feuilles, sans avoir été précédés par aucune fleur apparente. Ces fruits sont plus ou moins gros, plus ou moins ronds, de couleur différente suivant les espèces, mais ils approchent toujours de la figure d'une poire; lorsqu'ils sont en parfaite maturité, ils doivent être fort mous & succulents. Les espèces de figuiers qui réussissent le mieux, sont les figues connues de tout le monde, la ronde & la longue; celle-ci est plus abondante, l'autre est plus précoce: toutes deux sont excellentes.

On a cru que le figuier ne portoit point de fleurs, mais les Botanistes les ont enfin découvertes. Il n'est pas étonnant qu'elles aient échappé à la vue; car elles sont cachées dans le fruit même. En ouvrant une figue, dans les circonstances favorables, on peut observer à l'intérieur autour de la couronne du fruit, les fleurs mâles qui sont des étamines supportées par de petits filets, & les fleurs femelles qui sont placées près du pédicule: il leur succede de petites graines dures.

Quoique le figuier puisse venir dans presque tous les terrains & à toutes les expositions, il vient infiniment mieux dans les terres légères, & dans une bonne exposition, le fruit y a un goût plus sucré, plus fin: cet arbre réussit à merveille entre des rochers. Les figuiers sont d'un tempéramment très délicat, & résistent avec peine aux hivers de notre climat: pour les conserver, on les couvre de paille pendant l'hiver; mais malgré ce soin il en périt toujours des branches, & les nouvelles qui repoussent, ne peuvent donner du fruit qu'à la troisième année; on a grand soin de les planter contre les murailles: c'est la plus avantageuse de toutes les expositions. Il y a des personnes qui les mettent en caisse, & qui prétendent que c'est un moyen d'avoir des figues plus précoces, en plus grande abondance & de meilleur goût: de plus on a l'avantage de pouvoir les mettre dans la serre pendant l'hiver. On a prouvé avec succès, qu'un des moyens de hâter la maturité des figues, sans leur

rien ôter de leur bonté : c'est de mettre avec un pinceau un peu d'huile d'olive à l'œil des figues, c'est-à-dire, à cette ouverture que l'on apperçoit à l'extrémité du fruit ; d'autres personnes conseillent de piquer l'œil de la figue avec une plume ou une paille graissée d'huile. Si on choisit pour objet de comparaison deux figues de même grosseur sur une même branche, & qui soient parvenues aux deux tiers de leur grosseur, on observe bien sensiblement ce phénomène, & de plus celle qui a été piquée, devient plus grosse que l'autre. M. Duhamel a pensé que dans cette occasion, l'huile fait à peu-près le même effet que les insectes de la caprification, dont nous allons parler plus bas.

Le figuier, ainsi que les autres arbres, a besoin d'être taillé, pour être d'un meilleur rapport & d'une plus longue durée. Cet arbre diffère des autres arbres fruitiers, en ce que le fruit vient sur les grosses branches. Il est essentiel de tailler ces arbres avant que la sève soit en mouvement, parceque lorsqu'on les taille, il découle un suc laiteux dont cet arbre abonde, & il en résulte une perte du suc nourricier qui nécessairement affoiblit l'arbre. Ce suc laiteux est si âcre, si brûlant & si corrosif, qu'il fait prendre le lait comme la présure, qu'il dissout celui qui est caillé, comme le fait le vinaigre, & qu'il enlève la peau lorsqu'on l'applique dessus. Cependant cette sève avec de si étranges qualités, produit les fruits les plus doux, les plus sains, & les plus agréables au goût : tels sont les procédés ou plutôt les miracles de la nature.

Quelques personnes ont fait usage avec succès du suc laiteux du figuier pour détruire les verrues qui viennent sur la peau. Ce suc laiteux entre dans la classe de ces écritures sympatiques, qui ne sont visibles qu'en les chauffant ; si l'on trace des lettres sur le papier avec le lait ou le suc des jeunes branches de figuier, elles disparaissent bientôt ; lorsqu'on veut les lire, il faut approcher le papier du feu, & dès qu'il est échauffé, les caractères deviennent visibles. Le suc de figuier partage cette propriété, non-seulement avec le suc de limon, le vinaigre & les autres acides, mais elle lui est même commune avec toutes les infusions & toutes les dissolu-

tions, dont la matiere dissoute peut se brûler à très petit feu, & se réduire en une espece de charbon.

Le figuier se multiplie facilement de rejettons, de boutures, par la greffe en flûte, & par la graine : cette dernière méthode qui est très longue, donne des variétés.

LE FIGUIER SAUVAGE nommé par les Botanistes *Caprificus* ou *Caprifiguier*, est semblable en toutes les parties au figuier ordinaire, mais il porte des figues qui ne servent qu'à la caprification, dont ont tant parlé les anciens. Les observations de M. de Tournefort, & de M. de Godheu, Commandeur à Malthe, nous ont donné toutes les lumieres que l'on peut desirer sur cette pratique singuliere.

Les habitans de l'Isle de l'Archipel font leur principale nourriture de figues seches, qu'ils mangent avec un peu de pain d'orge. Cette raison les engage à donner toute leur attention à ce qui peut augmenter la fructification des figuiers.

On cultive dans les Isles de l'Archipel & à Malthe deux sortes de figuiers. La premiere espece est le figuier domestique, qui porte beaucoup de fruits, mais qui ne viendroient pas à maturité, si on n'avoit recours à l'art. La seconde espece, est le figuier sauvage dont nous venons de parler. Ce figuier sauvage porte pendant l'année trois sortes de fruits, qui sont nommés *sornites*, *cratirites*, & *orni*; ces fruits ne sont pas bons à manger, mais ils sont nécessaires pour faire mûrir les fruits des figuiers domestiques, par l'opération que l'on nomme *caprification*.

Les sornites que l'on peut nommer *figues d'automne*, paroissent dans le mois d'Août, & durent jusqu'en Novembre sans mûrir. Il s'y engendre de petits vers produits d'œufs déposés par certains mouchérons qui voltigent toujours au tour du caprifiguier. Dans les mois d'Octobre & de Novembre ces vers devenus mouchérons, piquent d'eux mêmes les seconds fruits appelés *cratirites*, qui ne paroissent qu'à la fin de Septembre, & que l'on peut nommer *figues d'hiver*; les figues d'automne tombent peu après la sortie de leurs mouchérons. Les figues d'hiver au contraire restent sur l'arbre

Jusqu'au mois de Mai suivant, & renferment les œufs qui y ont été déposés per les mouchérons des figues d'automne. Dans le mois de Mai, la troisième espece de figues que l'on nomme *Orni* dans le Levant, & que nous pouvons appeller *figues printannieres*, commencent à paroître. Lorsqu'elles sont parvenues à une certaine grosseur, & que leur œil commence à s'ouvrir, elles sont piquées dans cet endroit par les mouchérons, qui se sont élevés dans les figues d'hiver.

Dans les mois de Mai ou de Juillet, quand les vers qui se sont métamorphosés dans ces figues, sont prêts à sortir sous la forme de mouchérons, les paysans les cueillent & les portent sur les figuiers domestiques. C'est en cela que consiste le grand travail de la caprification : car si l'on attend trop tard, les figues printannieres tombent, & la plus grande partie du fruit des figuiers domestiques, ne fait que languir. Les paysans vont tous les matins examiner leurs figuiers sauvages & domestiques, ils observent avec soin l'œil de la figue : car cette partie ne marque pas seulement le tems où les piqueurs doivent sortir, mais aussi celui où la figue peut être piquée avec succès. Ils transportent alors ces figues printannieres, sur les figuiers domestiques qui sont en état de les recevoir ; les mouchérons qui sortent de ces figues, entrent par l'ombilic dans les figues domestiques, qui sont alors grosses comme des noix ; ils y déposent leurs œufs, & les insectes qui y éclosent, donnent lieu aux figues domestiques de mûrir & de grossir.

Les paysans connoissent si bien ces précieux momens de la caprification, qu'ils ne les laissent guere échapper. Il leur reste cependant encore une légère ressource, c'est de répandre sur les figuiers domestiques, les fleurs d'une plante qu'ils nomment *ascolimbo* ; il se trouve quelquefois dans les têtes de ces fleurs des mouchérons propres à piquer ces figues ; ou peut-être que les mouchérons de ces figues sauvages, vont chercher leur nourriture sur ces fleurs. Cette caprification fait un effet si singulier, qu'un de ces figuiers domestiques qui donneroit à peine vingt-cinq livres de figues mûres & propres à sécher, en donne plus de deux cent quatre-vingts livres. Il faut cependant avouer que la caprification fatigue les

arbres, & que les figuiers, qui par ce moyen ont donné beaucoup de fruit dans une année, en donnent peu l'année suivante.

L'effet de la caprification est bien propre à piquer la curiosité : si l'on ouvre en différens tems ces figues domestiques, on voit d'abord les mouchérons qui se promènent çà & là dans l'intérieur de la figue ; quelque tems après, on apperçoit que les pepins sont extrêmement gros, & en les ouvrant, on trouve qu'ils contiennent, (suivant l'expression de M. Godheu) des amandes vivantes, c'est-à-dire, qu'il y a intérieurement des vers qui se nourrissent des amandes des figues, ce qui prouve encore une nouvelle génération de ces insectes.

En ouvrant les figues lorsqu'elles approchent de leur maturité, on voit les mouchérons sortir des pepins, & aussi-tôt qu'ils ont séché leurs aîles, ils s'envolent.

Quand les poires nouent, il y a quelquefois des mouchérons qui déposent leurs œufs dans l'œil de ces jeunes fruits ; les vers qui en naissent entrent dans le fruit par le canal du pistile, & se nourrissent de ce qu'ils rencontrent. Ces poires grossissent beaucoup plus promptement que les autres, & elles tombent. Cette augmentation de grosseur vient-elle, dit M. Duhamel, de ce que le ver ayant détruit les organes qui vont au pepin, les sucs nourriciers se portent plus abondamment dans la chair du fruit ? ou cette grosseur dépend-elle d'une extravasation des sucs, comme il paroît par les galles qui naissent à l'occasion de la piquure des insectes ? C'est ce qui n'est pas encore bien décidé ; mais il semble qu'il y a quelque rapport entre ce qui arrive aux fruits verveux, & ce qui résulte de la caprification, d'autant que les figues caprifées, ne sont jamais si bonnes que les autres. La chaleur du soleil ne suffit pas pour dessécher les figues caprifées, il faut les mettre au four qui leur donne un goût désagréable ; mais cette opération est nécessaire pour faire périr la semence vermineuse.

On est étonné de ne pas voir les Grecs multiplier davantage les figuiers que l'on élève en France & en Italie, & avoir constamment pendant deux mois la patience de porter les piqueurs d'un figuier à l'autre, pour recueillir de mauvaises figues. La raison en est, que com-

me c'est une de leurs principales nourritures , ils ne sauroient trop en avoir. Leurs arbres produisent jusqu'à deux cens quatre-vingts livres de figes , au lieu qu'ils en pourroient tirer à peine vingt-cinq livres des nôtres.

Les figes , dans leur maturité , sont un des meilleurs fruits que l'on puisse manger , & même des plus sains , lorsqu'on n'en mange point avec excès. L'eau que l'on peut boire ensuite , est la liqueur la plus propre à en délayer la pulpe dans l'estomac.

Les figes seches sont estimées pectorales & adoucissantes , à cause de l'espece de miel qu'elles contiennent. L'Italie , l'Espagne , le Languedoc , la Provence , & le Levant , font un commerce considérable de figes desséchées au soleil.

FIGUIER D'ADAM. *Voyez* BANANIER.

FIGUIER D'AMÉRIQUE , GRAND FIGUIER ou FIGUIER ADMIRABLE. Cet arbre que l'on a confondu avec le Paletuvier , n'a rien de commun avec lui , que la façon dont il se reproduit & s'étend à la ronde , au moyen de ses branches , qui en se recourbant , prennent racine , & forment de nouveaux troncs.

Le fruit de ce figuier est à-peu près de la grosseur d'une noisette ; du reste il ressemble exactement à la figue d'Europe , tant extérieurement qu'intérieurement ; mais il a le goût un peu plus fade.

FIGUIER D'INDE ou NOPAL. *Voyez* OPUNTIA.

FIGUIER DES INDES ou PARETURIER ou PALETUVIER , *Ficus Indica*. Est un grand & gros arbre qui croît vers Goa aux Indes : il répand ses rameaux au large , d'où sortent des filamens semblables à ceux de la cuscute , & qui sont de couleur dorée. Lorsqu'ils sont parvenus à terre , ils y prennent racine & forment peu-à-peu autant de nouveaux arbres , qui produisent à leur tour de nouveaux filamens , & ainsi à l'infini ; de sorte qu'un de ces figuiers multiplie tellement , qu'il remplit un grand pays d'arbres de son espece , aussi gros & aussi hauts que lui , formant une ample & épaisse forêt , qui produit beaucoup d'ombre. Les feuilles des jeunes rameaux sont semblables à celles du coing , vertes en dessus , blanchâtres , & lanugineuses en dessous ; elles servent de nour-

riture aux Eléphants. Ses fruits sont de petites *figues* faites comme les nôtres, mais rouges, tant en dehors, qu'en dedans, douces & un peu moins bonnes à manger que celles de l'Europe : l'écorce de cet arbre sert dans le pays à faire des habillemens.

Ou donne le nom de figuier d'Inde au *Chivesf* qui croît en l'Isle de Zipangu, mais qu'on croit être une espèce de *Papayer*. Voyez ces mots.

FILARIA ou PHYLARIA ou PHILLYREA. Est un arbrisseau de moyenne grandeur, toujours verd & fort branchu, recouvert d'une écorce blanchâtre ou cendrée. On en connoît de beaucoup d'espèces, entre-autres une qu'on cultive dans les jardins, remarquable par ses feuilles panachées, dentelées en leurs bords, qui sont d'un beau verd, un peu semblables à celles du Troëscne ou du Lentisque, & se-conservent tout l'hiver; elles sont opposées les unes aux autres : caractère suffisant pour distinguer de cet arbrisseau l'alatene, pour lequel les Herboristes le donnent souvent. Ses fleurs qui naissent vers les extrémités des feuilles sont, suivant M. Tournefort, en entonnoir ou en godet divisé en quatre parties, de couleur blanche, verdâtre, ou herbeuse, ressemblant un peu à celle de l'olivier. A ces fleurs succèdent des baies rondes, grosses comme celles du mirthe, noires quand elles sont mûres, d'un goût doux, accompagné de quelque amertume, & disposées en petites grappes : on trouve dans chacune de ces baies, un petit noyau rond & dur. Le bois du filaria est médiocrement dur, & a une couleur jaune, approchant un peu de celle du buis, mais qui se passe assez promptement; il ne devient point assez gros, pour être un bois de service; ses feuilles & ses baies sont astringentes & rafraichissantes; ses fleurs pilées dans du vinaigre & appliquées sur le front, sont céphaliques.

Le Phylaria croît abondamment dans les haies, & les bois aux environs de Montpellier; il fleurit en Mai & Juin, & son fruit est mûr en Septembre. Comme son feuillage est toujours verd, & qu'il garnit beaucoup : on en fait aisément des berceaux ou cabinets de verdure, & des palissades qui sont fort agréables. Il s'élève fa-

Fillement de graine ou de bouture : on le tond comme l'on veut, en buisson, ou en boule, en haie, en espalier, quelquefois même on le met en caisse.

FILICITE, *Filicites.* On donne ce nom aux pierres qui portent l'empreinte d'une Fougere.

FILICULE. Plante qu'on met au rang des capillaires, & dont on distingue plusieurs especes. Elle croît dans les terres humides entre les buissons, & sur la base du tronc de quelques chênes : elle est estimée apéritive & pectorale. *Voyez l'article FOUGERE.*

FILONS ou VEINES MÉTALLIQUES, *Vena metallica.* On donne ce nom à de gros rameaux qui courent sous terre, & sont remplis de substances minérales ou métalliques, quelquefois de cristallisations : quelquefois aussi les filons sont vuides. Le filon est dans le langage du Mineur, la principale veine de la mine ; il ne faut pas le confondre avec les fibres ou vénules qui forment de très petites ramifications ; ainsi l'interruption d'une roche dans son lit, qui se trouve remplie de matières minérales, forme une veine solide qui s'appelle *filon*. Souvent les filons sont profondément ensevelis en terre, & il en part des branches qui se subdivisent en vénules ou veines, selon la quantité & le diametre des crevasses ou fibres souterraines.

On peut considérer les filons, eu égard à leur direction, à leur volume, ou à leur matiere. Les Mineurs considerent la direction des filons ou leur situation, par rapport aux quatre points Cardinaux ; la boussole la détermine : mais quand le filon est encore inconnu, on devine cette direction par celle des couches ou des lits des rochers qui servent d'enveloppe aux filons.

La situation des filons, quant à l'horison, varie aussi. C'est une autre attention des Mineurs ; & c'est ce que l'on peut appeller l'*Inclinaison des filons*. On la détermine par le quart de cercle ; plus les filons approchent de la perpendiculaire, plus ils sont gros & riches. Les filons qui marchent horisontalement sont, pour l'ordinaire, pauvres. La partie qui s'approche de la surface de la terre, s'appelle la *Tête* ; celle qui s'en éloigne, se nomme la *Queue*.

Le volume ou la force du filon se détermine par sa

masse & par son étendue. La Nature n'a point produit de règles constantes à cet égard. Il y a des lieux où le filon finit tout-à-coup ; d'autres fois, il est interrompu par une vallée ou par une rivière ; mais il paroît au côté opposé, & souvent il est suivi pendant plusieurs lieues. Il y a des endroits où le filon n'a que quelques poudres de largeur, & ailleurs il offre un ventre de plusieurs pieds, & même de plusieurs toises : ici c'est un filon dilaté ; là c'est une masse énorme, qui s'enfoncé comme un abyme.

La richesse du Filon dépend de la quantité du minéral qu'il contient. En certains lieux, le minéral remplit tout le filon ; d'autres fois, il y est par rognons ou par masses. Dans quelques endroits, on trouve des Pierres stériles & poreuses ; ailleurs des Fluors, des Drusens, des Mines diversement décomposées, ou détruites par des eaux ou par les exhalaisons souterraines & minérales. C'est en raison de leur volume, que les Filons sont avantageux ; plus il en part de venules qui s'y rendent ou y aboutissent ; plus le Filon est riche, & plus on doit le suivre.

La matière ou le produit du minéral est la quantité du métal même, qu'on tire des glebes par les opérations Métallurgiques. Les matières hétérogènes, & les substances sulfureuses ou arsenicales, qui se trouvent dans les minerais, font varier ce produit. Aussi les filons sont-ils réputés précieux & nobles, ou communs, ignobles & stériles, selon qu'ils contiennent plus ou moins de Blende, de Pyrites, de cristallisations, &c. voyez l'article MINE. On peut consulter, sur toutes ces matières, les Ouvrages de MM. Schlutter, Lehman, Cramer, Agricola, &c.

Observations sur les Filons.

1°. Les Mines en Filons sont ordinairement plus riches que celles qui sont par couches. 2°. On peut distinguer les Filons, en *Filons continus*, en *Filons foibles*, en *Filons perdus*, en *Filons retrouvés*. 3°. La roche est entière, lorsque le lit qu'elle forme ou fournit au Filon, n'est point séparé, interrompu par des fentes ou des coupures ni par des ouvertures. 4°. On appelle les espaces vuides, *Fentes* ; & les coupures tapissées de cristallisations,

de quartz ou de spath, *Nids de Drüsen*. 5°. S'il y a dans ces fentes des matieres de mines métalliques avec des vuides, ce sont des fentes nobles, qui indiquent la proximité d'une bonne mine. 6°. S'il coule de l'eau par ces fentes, & des eaux depuis la surface de la terre en dedans, ce sont des fentes stériles, où il ne faut jamais chercher de métal. 7°. Si la filtration des eaux est intérieure, leur goût & leur couleur, même le *Gurh* qu'elles produisent, soit par inhalation ou par dépôt, annonce souvent la nature du minéral; & on nomme alors ces fissures des *fentes aqueuses*. 8°. Si les fentes sont remplies de terre glaise ou marneuse, le minéral est encore bien éloigné; & ces fentes sont appelées *fentes terreuses*. 9°. La fente est régulière, lorsqu'elle conserve sa direction; & on la nomme *irrégulière*, lorsqu'elle en change. 10°. Quand plusieurs fentes aboutissent à une seule ou s'y dirigent, celle ci est capitale; & c'est vers celle ci qu'il faut chercher le minéral.

On donne encore aux Filons d'autres dénominations, qui sont communément usitées aujourd'hui dans la plupart des mines; savoir, *Filons pleins*, lorsqu'ils occupent tout l'espace de la fente sans interruption; *Filons en grenaille*, quand le minerai est en grains comme du sable: on appelle *Filon plat*, celui qui est parallèle à l'horison; *Filon profond*, celui qui est vertical, & qui s'enfonce dans la montagne; & s'il est oblique, il tire son nom de celui dont il approche le plus: on dit enfin que le Filon est dévoyé & du nombre de degrés que son angle fait avec le plan horizontal ou avec le vertical.

Tous les Filons sont ordinairement inclinés & rarement perpendiculaires: ils sont accompagnés d'une écorce ou lisière de la roche, qu'on appelle *Salband*. Voy. ce mot.

La partie supérieure du Filon se nomme *Toit*, & l'inférieure prend le nom d'*Appui*. Lorsque dans cette lisière on apperçoit du spath, c'est une preuve que le Filon, si on le suit, deviendra plus riche. Si on y apperçoit des gerçures ou des fentes remplies de quartz, ou de cristallisations en trop grand nombre, les espérances diminuent.

Nous avons dit que c'est par le quart de cercle, qu'on détermine la situation des Filons, eu égard à la ligne ver-

ticale ou perpendiculaire : on les appelle donc *Perpendiculaires* ou *Droits*, s'ils s'enfoncent vers le centre de la terre : on les regarde comme horizontaux ou couchés, si l'angle qu'ils font avec la ligne horizontale est au-dessus de vingt degrés ; on les nomme *Plats*, entre le vingtième & le soixantième degré ; & *obliques* ou *inclinés*, entre le soixantième & le quatre-vingtième.

La direction des Filons, par rapport aux quatre points cardinaux, est divisée en vingt-quatre degrés, qu'on nomme *Heures*. Pour les reconnoître, on fait usage de la Boussole manuelle ou minéralogique : elle diffère de celle que l'on construit avec l'aimant, & elle ne sert qu'à montrer l'espace des Filons & leurs degrés d'inclinaisons : elle est figurée dans Lehman. On appelle *Filon debout* celui qui court depuis douze heures jusqu'à trois ; ceux dont le cours est dirigé depuis trois jusqu'à six, prennent le nom de *Filon du Levant* ou du *Matin* ; ceux qui vont de 6 à 9 sont appelés *filons du soir* ou du *couchant* ; enfin ceux qui vont depuis 9 jusqu'à 12, sont les *filons inclinés*. Mais comme il y a quantité de circonstances qui viennent dégrader le Filon principal ou lui font changer de direction, il est très essentiel de connoître toutes ces choses par la pratique, pour ne pas se méprendre, & entreprendre les travaux d'une exploitation infructueuse. Voyez les Ouvrages qui ont été publiés à cet effet, & particulièrement les *Traité de Physique, d'Histoire Naturelle & de Minéralogie* de M. Lehman.

La meilleure disposition d'un Filon, par rapport aux Mineurs & à l'Entrepreneur, est, quand un Filon est profond, parcequ'on y trouve de la matiere de tous les côtés, & qu'on l'exploite par puits & par galeries.

FILIPENDULE, *Filipendula*. Plante fort commune dans les bons terroirs, même dans les bois & les endroits pierreux de la France. Sa racine est charnue ; elle s'étend en beaucoup de fibres délicates ; auxquelles sont pendues plusieurs tubercules ou petits glands, qui ont la figure d'une olive allongée, de couleur noirâtre en-dehors ; blanchâtre en-dedans ; d'un goût âcre, astringent, mêlé de douceur, avec un peu d'amertume. Ses feuilles ressemblent à celles du boucage, mais elles sont plus découronnées : leur saveur est styptique, un peu salée ; elles sont

odorantes & gluantes : sa tige est quelquefois unique , haute d'environ un pied , dure , cannelée , ronde , rougeâtre & branchue : elle porte en son sommet des fleurs comme disposées en parasol ; en rose , blanches en-dedans , rougeâtres en-dehors , odorantes , portées sur un calice dentelé ou-frangé. Il leur succede un fruit presque sphérique , composé d'environ douze graines , qui sont rudes , applaties , ramassées en maniere de tête , & rangées comme les douves d'un petit tonneau. Cette tête s'attache aisément aux habits.

Les racines & les feuilles de Filipendule sont d'usage en Médecine : elles sont incisives & diurétiques : la poudre des racines est très usitée pour les hémorrhoides , les fleurs blanches & les maladies scrophuleuses.

FIMPI. Est un arbre de l'Afrique , de la grandeur de l'olivier , dont l'écorce est légèrement aromatique , musquée , mais d'une saveur plus mordicante que le poivre. Les Portugais l'appellent *Bois d'Aguilla*.

FIONOUTS. Est une plante particuliere à l'Isle de Madagascar : elle a l'odeur du melilot , & la vertu de faire tomber le poil des parties où elle est appliquée. On brûle le *Fionouts*, & on se sert de ses cendres pour déterger les plaies amenées à suppuration.

FLAMAND ou FLAMBANT , ou PHÆNICOPTERE. Voyez BECHARU.

FLAMBEAU ou FLAMBO. Nom d'un poisson qui est le *Tania* d'Aristote , & que l'on a nommé aussi *Ruban* , parcequ'il est effectivement long & étroit , comme une bande de ruban. Il est de couleur de feu : la tête est plate , composée de plusieurs os ; ses yeux sont grands & ronds , & sa prunelle est petite ; pres des ouies il a une nageoire de chaque côté ; & sur les dos il a , depuis la tête , jusqu'à la queue , des filets qui sont comme des poils. Ce poisson est si mince , qu'en le regardant au jour , on voit ses arrêtes le long du dos. Il y en a une espece dont la chair est blanche & a le goût de la sole.

FLAMBE BLANCHE. Voyez IRIS.

FLAMBERGENT ou HIMANTOPE, ou PIE DE MER. Voyez BECASSE DE MER.

FLAMBOYANTE. Est une coquille de la classe des uni-

valves & du genre des *Volutes*. Voyez ces mots. Sa charnicule est fort élevée, & les zônes qui la distinguent sont d'une belle couleur aurore, un peu foncée.

FLECHE D'EAU, *Sagitta aquatica major*. C'est une espece de *Renoncule de marais*. Voyez ce mot. Ses feuilles sont pyramidales comme une fleche.

FECHE DE MER. Voyez DAUPHIN.

FLECHES DE PIERRE, *Sagitta-formes*. Les Lithologistes donnent ce nom, ou aux *Belemnites* ou aux *Pyrites* pyramidales, & quelquefois à des pierres très dures qu'on trouve taillées sous cette forme, & dont les anciens se servoient en guise de traits : ils avoient aussi l'art de tailler ces pierres sous d'autres formes.

FLÉTAN ou FAITAN, *Hippoglossus*. C'est un poisson plat & large, qu'on trouve sur les côtes de l'Océan. On peut le regarder comme une *Plie*, ou une *Limande*, ou une *Sole cetacée*, puisqu'on en prend dans la mer d'Allemagne qui pèsent cent vingt livres : l'on en prend aux environs de l'Islande qui pèsent jusqu'à quatre cens livres. Son aspect a quelque chose d'effrayant : sa bouche est tortue & armée, tant en-haut qu'en-bas, d'un double rang de dents, un peu courbées en-dedans, & fort pointues : sa langue est très forte, roide, & hérissée au fond du palais de quantité de petites dents, également pointues : ses ouies ont de pareils piquans, & par-dessus trois couvercles ou oreilles. Ce poisson est sans écailles, & nage à plat : il est trop mince pour se mouvoir en arriere, de côté, en avant, aussi facilement que d'autres poissons de la même longueur. On trouve dans l'estomac de cette *Plie* énorme des harengs & des poissons, non totalement digérés, mais tout déchirés par le nombre de pointes dont nous avons parlé ci-dessus. Son corps est tout environné de nageoires : sa figure extérieure, ses rames, ses entrailles, tout lui est commun avec les *Plies* ; il manque également de la vessie propre à contenir l'air : ce défaut rend cette espece de poissons incapable de s'élever beaucoup dans l'eau & de nager loin. On remarque encore dans le Flétan cette peau que la nature a donnée à tous les poissons mauvais nageurs de cette espece, & qu'ils mettent devant leurs yeux, comme un

voile,

Voite, pour les garantir contre les aspérités du sable, lorsqu'ils s'y enterrent pendant la tempête, pour ne pas être balottés par les flots.

Ce poisson est assez commun à Anvers : sa chair est de fort bon goût, mais trop grasse pour qu'on la puisse digérer facilement. Dans la Basse-Saxe on prépare avec les nageoires du Flétan, qu'on coupe bien avant dans le dos avec la graisse & qu'on sale un peu, une espèce de manger, qu'on nomme *raf* ou *rekel*, mais qui n'est guère en usage que pour les gens du peuple dont l'estomac est robuste. Cet aliment incommoderoit les riches, dont la délicatesse affoiblit le tempéramment. Pour conserver long-tems le *raf*, on le laisse sécher au vent. Les Norwégiens préparent le meilleur *raf*. Ils pêchent le Flétan pendant la nuit, & immédiatement après la pêche du *cabellau*. Ce travail dure jusqu'à la fin de Juin. Les François qui font des expéditions pour la pêche de la morue préparent aussi du *raf* avec les nageoires ou des bandes longues de graisse & de peau qu'ils coupent aux Flétans qu'ils pêchent sur les bancs de Terre-Neuve : ceux-ci sont plus petits que ceux du Groënland.

FLEURS, *Flores*. Les Fleurs sont des productions des plantes, qui se changent en fruits après avoir satisfait notre vue par la vivacité & la diversité de leurs couleurs, & avoir flatté notre odorat par les parfums qu'elles exhalent dans l'atmosphère.

La Fleur est composée de trois parties. La première est l'enveloppe, appelée *calice* par les Naturalistes ou Botanistes : c'est elle qui soutient les Fleurs & les conserve dans cet arrangement qui est propre à chacune. La seconde est le feuillage, appelé *pétales* : il est composé de feuilles de toutes couleurs. La nature a destiné ces feuilles à couvrir le cœur de la fleur & à le mettre à l'abri des injures de l'air ; mais à l'aspect du soleil elles s'épanouissent ordinairement. La troisième partie est le cœur : c'est la partie la plus précieuse de la Fleur : il est composé des *étamines*, du *pistile* & des *sommets*.

Les Fleurs peuvent être divisées en *Fleurs en feuilles* & en *Fleurs à étamines*. Les premières sont celles qui, outre les étamines ou filets chargés de sommets, sont encore composées de ces parties qu'il faut appeller *feuilles*.

les de la Fleur ; telles sont les Fleurs de la *Renoncule* ; du *Chou* , de la *Paquerette*. Les secondes sont celles qui n'ont point de feuilles , mais seulement des étamines ou filets chargés de sommets ; telles sont les Fleurs de la *Prêle* , de l'*Avoine* , de l'*Arroche* , &c. Presque toutes les Fleurs à étamines ont un calice , si on en excepte le *Raban d'eau* & la *Queue de cheval*.

On peut donc considérer les Fleurs ou comme simples ou comme composées. Les *simples* sont celles qui ne renferment qu'une seule Fleur dans le calice ; telles que sont les Fleurs de la *Jusquiame* , de la *Sauge* , du *Cerisier* , &c. Les Fleurs *composées* sont celles qui sont effectivement composées d'autres Fleurs : on les appelle *Fleurs à fleurons* & à *demi-fleurons* ; telle est l'*Aubifoin*. Voyez ces mots & l'article PLANTES.

Nous considérerons ici les Fleurs dans leur *origine* , leur *culture* , leur *multiplication* , leur *conservation* , leur *destination* , &c.

Origine des Fleurs.

Tout le monde sait que les Fleurs proviennent ou de plantes ou d'oignons , & que tous les oignons & la plupart des plantes tirent leur origine des graines ; mais dans les paragraphes suivans nous indiquerons des moyens par lesquels on fait venir différentes sortes de Fleurs plus promptement que de leurs graines. A l'égard des Fleurs mâles & des Fleurs femelles , nous en parlerons à la fin de cet article.

Culture des Fleurs.

C'est sur des couchés , sur des planches , dans des pots , & dans les platte-bandes des parterres , qu'on sème & qu'on élève des Fleurs provenues de *graines hâtives* & qui vont communément au fond de l'eau. La meilleure saison de semer , est depuis Mars jusqu'en Septembre. On sème à quatre doigts d'intervalle ; si c'est une terre menble & facile à percer , on recouvre la graine d'un doigt de la même terre : si on sème sur couche , (lorsque le fumier a perdu sa grande chaleur) on la re-

Couvrir de deux doigts de terreau. On sème sur la fin d'Août ce qu'on veut replanter avant l'hiver. On a soin d'arroser tous les jours avec de l'eau échauffée au soleil, & de couvrir les graines d'un doigt de paille longue; mais quand elles sont levées, il faut les découvrir, & toutefois les garantir des gelées par des paillassons en dos-d'âne. Si on plante des *Oignons de fleurs*, il faut creuser la terre à un pied de profondeur, ensuite cribler de la terre maigre & légère sur la couche en quantité suffisante pour remplir les sillons ou rigoles, puis unir le tout avec un râteau, & y placer les Oignons dans une distance proportionnée, & à quatre doigts sous terre. Autour des bordures on peut mettre des Anémones ou des Tulipes, mais point de Renoncules, car elles demandent à être seules, tant en pleine terre que dans les pots.

Il faut être exact à sarcler dans le temps où la rosée tombe, parcequ'on arrache mieux alors les racines des plantes inutiles; il faut aussi avoir grand soin de faire la guerre aux limaçons, aux perce-oreilles & autres insectes qui rongent les plantes.

On transplante les Fleurs dans le printems & dans l'automne en pleine terre ou dans des pots: mais on ne transplante qu'après la seconde année les Oignons qui viennent de graines: on les met alors en bonne terre neuve & légère, & on a des Fleurs à la troisième année.

Pendant l'hiver, pour garantir les Fleurs du froid, on les met dans une serre aérée: on les doit arroser légèrement après le lever du soleil. Dans l'été, il faut les défendre du trop grand soleil, & ne les arroser qu'après le soleil couché: il faut que les plates-bandes soient toujours élevées vers le milieu, & que les pots soient percés par le fond, afin que l'eau s'écoule, & ne pourrisse pas, par son séjour, les pieds des plantes. Au défaut de pots, on peut se servir de caisses plates & portatives, dont le fond ait été percé de plusieurs trous de tarière, & couvert de deux pouces de charbon de terre ou d'autres matières poreuses; les petites caisses sont très commodes, elles sont un berceau pour l'enfance des Fleurs.

Multiplication des Fleurs.

On multiplie les Fleurs par différens moyens ; 1°. par les *rejets* ou *surgeons* qui sortent du pied d'une plante, mais avec des racines : ils reprennent aisément, & ce sont autant de nouvelles plantes ; 2°. par les *provins*, qui sont des branches qu'on couche en terre, sans les séparer de leur mere-branché ; 3°. par *marcottes*, qui sont de jeunes branches, belles & fortes qu'on fait tenir sur la plante qu'on veut marcotter, en y faisant une incision par le milieu jusqu'auprès d'un nœud ; on tient l'incision ouverte par quelque brin de paille, puis on la couvre de quelque peu de terre, & on l'y arrête, de peur qu'elle ne se releve. Dès que la marcotte a pris racine, on la coupe, pour la séparer de la mere plante. 4°. Par les *boutures*, qui sont des boutons qu'on prend sur quelque plante ou arbruste, & qu'on fiche en terre sans autre apprêt : on doit chercher les plus vives ; les tailler par le bout en pic de biche, les laisser tremper quelques jours dans l'eau, & les planter toutes fraîches ; c'est un moyen pour qu'elles produisent promptement des racines. 5°. Par les *tales*, c'est une maniere de multiplier propre seulement aux Fleurs, & qui se pratique en éclatant leurs plantes en racines. 6°. Par les *cailleux* & *aillillons*, qui sont certains bourgeons que quelques plantes poussent de leurs pieds pour se régénérer.

Moyen de conserver les fleurs pendant long-tems dans leur forme & avec une partie de leurs couleurs naturelles.

Il faut avoir un sable pur de riviere, le faire sécher ou au soleil ou dans une poelle à l'étuve, puis le ramiser, afin qu'il soit d'un grain égal & fin ; d'une autre part, l'on a une caisse de bois ou de fer-blanc étamé, d'une largeur médiocre : on couvre le fond de cette caisse de trois ou quatre doigts de ce sable, & on y enfonce le bout de la queue de ces fleurs, de manière qu'elles se tiennent droites les unes à côté des autres, mais sans se toucher aucunement ; ensuite on remplit tout le vuide autour des queues avec ce sable : quand elles sont bien

enterrées, on en répand autour des Fleurs, en-dedans & par-dessus, & on couvre le tout d'une couche de deux ou trois doigts de ce même sable, puis on porte cette caisse dans un endroit exposé au soleil, ou, ce qui vaut mieux, dans un lieu échauffé par un poêle, & on l'y laisse jusqu'à ce que les Fleurs soient bien séchées. A l'égard des Tulipes, il faut en couper adroitement le pistile qui s'élève au milieu & renferme la graine, & remplir le vuide de sable.

Fleurs des quatre Saisons.

Le retour du printems est le retour des Fleurs: celles de cette saison sont les Tulipes hâtives, les Anémones, les Renoncules de Tripoli, les Jonquilles simples & doubles, les Jacinthes, le Muguet, les Lilas, les Prime-veres, les Narcisses, la Couronne Impériale, l'Oreille d'ours, la Giroflée, les violettes de Mars, &c.

Celles d'été sont les Tulipes tardives, les Lys, les Tubereuses, les Pavots, les Hémérocales, les Martagons, qui ressemblent aux Lys; les Œillets de diverses espèces, les Giroflées jaunes, l'Immortelle, les Basilics, &c.

Les Fleurs d'automne sont la Tubereuse, les Balsamines, les Reines-Marguerites, les Soucis doubles, les Amarantes, les Passe-velours, les Œillets d'Inde, les Roses d'Inde, &c.

Celles d'hiver sont les Anémones simples, les Jacinthes d'hiver, le *Cyclamen* d'hiver, le Laurier-thym, les Immortelles, les Narcisses simples, le *Crocus* printanier, les Hépatiques, &c.

Réflexions sur les fleurs, & leur utilité.

Les Fleurs semblent n'être faites que pour plaire à l'homme & pour décorer son séjour. L'arrangement Symétrique de toutes leurs parties, leurs couleurs vives, variées & brillantes, leurs parfums exquis attirent & touchent l'homme le plus insensible.

Mais on ne peut jouir entièrement de l'agrément des

Fleurs, si l'on se contente de les considérer dans les bornes étroites d'un parterre. L'homme en auroit-il soumis tant d'especes à son domaine, s'il n'avoit été attentif à remarquer dans ses promenades qu'elles embellissent les vallées & les montagnes, que les prairies en sont émaillées, & qu'on les trouve répandues avec une espece de profusion dans les bois, dans les déserts, sur la cime des arbres & sur l'herbe qui rampe. Le charme en est si sûr, que la plupart des Arts qui veulent plaire, ne croient jamais mieux réussir qu'en empruntant leur secours : la Sculpture les imite dans ses ornemens les plus légers : l'Architecture embellit souvent de feuillages & de festons les colonnes & les faces trop nues de ses édifices : les plus riches broderies ne présentent guere que des feuillages & des Fleurs : les plus magnifiques étoffes en sont parsemées, & on les trouve d'autant plus belles, qu'elles approchent davantage de la vivacité des Fleurs naturelles. Les Fleurs ont été de tout tems incompatibles avec le deuil; on les écarte de tous les lieux où régnent la douleur & les larmes: mais on les regarde comme le symbole de la joie & la parure inséparable des festins, particulièrement sur la fin des repas, où elles viennent avec les fruits ranimer la fête qui commence à languir.

Les Fleurs nous donnent des pâtes qui enrichissent nos desserts, des poudres qui parfument nos demeures, & même des remedes qui nous soulagent de quantité de maladies. Les Violettes, les Jonquilles, les Fleurs de Pêchers, les Roses, les Jasmins, les Œillers, & surtout les Fleurs d'Orange, nous fournissent des conserves, des confitures, des essences, des eaux distillées, qui nous font jouir des odeurs & des autres qualités des fleurs long-tems après qu'elles sont passées.

Chaque Fleur a reçu de la nature la commission de renouveler & de perpétuer d'année en année la plante qui lui a donné naissance; c'est elle qui fait naître la graine qui lui succede. La Fleur porte dans son sein un germe reproductif, qui procure l'immortalité à son espece; & souvent elle nous prépare un fruit délicieux, un grain nourrissant, une farine dont le goût, quoique simple,

est toujours attirant, & qu'on préféreroit, dans la nécessité du choix, aux alimens les plus piquans, les plus délicieux & les plus recherchés.

Parmi les fleurs, il s'en trouve cependant qui ne sont pas *hermaphrodites*, c'est à-dire, qui ne peuvent pas seules produire du fruit : il faut le concours de la poussière qui se trouve sur les étamines de deux Fleurs, portées ou sur la même tige ou sur deux tiges adhérentes à la même racine. Quelquefois les Fleurs d'une plante entière ou d'un arbre sont toutes ou mâles ou femelles : celles-ci ne peuvent être fécondées, c'est à-dire, produire du fruit ou de la graine qu'en recevant auparavant la poussière prolifique de la Fleur mâle d'une autre plante de même espèce. Ces Fleurs mâles ne produisent point de fruit après leur chute : elles sont à cet égard ce que les animaux sont à l'égard de leurs femelles ; celles-ci ne produisent point, qu'elles ne soient fécondées par les mâles. Nous avons trop d'exemples sous les yeux de cette merveille dans les plantes, pour nous arrêter plus long-tems. Il suffira de lire les articles du *Dattier*, du *Chanvre*, du *Pistachier*, du *Châtaignier*, du *Houblon*, du *Coudrier*, &c. pour être instruit comment certaines plantes sont stériles, & des moyens de les faire fructifier : on y verra aussi que les Fleurs peuvent varier à l'infini, lorsque la poussière qui tombe des étamines d'une plante vient à être portée par le vent sur le pistile d'une Fleur d'une autre espèce ou de différente couleur. On observera encore que le fruit ou la graine qui succèdent à ces sortes de Fleurs *non hermaphrodites* naissent communément en un autre endroit que la Fleur ; en quoi elles diffèrent des Fleurs dont les étamines semblent être tout-à-la-fois mâles & femelles, dont le fruit naît communément dans le calice de la Fleur qui l'a précédé. Il y a une infinité de détails répandus à ce sujet dans le corps de cet ouvrage aux articles qui nous présentent ces sortes de phénomènes.

FLEUR AU SOLEIL, *Voyez HERBE AU SOLEIL.*

FLEURS DE BISMUT & DE COBALT. *Voyez ces mots.*

FLEUR DE CHAUX NATURELLE, *Caltha nativa* ;
On donne ce nom à un *Gühr de craie*, qu'on rencontre

quelquefois nageant à la superficie des eaux thermales. Ce Guhr a la propriété de reluire dans l'obscurité ; propriété qu'il tient probablement des parties animales qu'il se rencontrent toujours dans la terre marine ou calcaire.

FLEUR DE CONSTANTINOPLE. Voyez CROIX DE JERUSALEM.

FLEUR DE CUIVRE, *Flos cupri*. Les Minéralogistes donnent ce nom aux petits grains rouges de cuivre vierge : ils l'appellent aussi *Verre de Cuivre*.

FLEUR D'ÉPONGE. Communément on donne ce nom aux branches de l'Eponge rameuse. Voyez ÉPONGE à l'article CORALLINE.

FLEUR DE FER, *Flos martis*. Les Naturalistes donnent ce nom à une mine de fer blanche, voyez au mot FER ; mais souvent ce n'est qu'une concrétion pierreuse accidentelle, une sorte de stalactite spatheuse, formée dans les cavernes des mines ou dans des fissures de rochers. Lorsque ces concrétions contiennent effectivement du fer, étant exposées au feu elles y deviennent noires.

FLEURS DE GRENADE : voyez BALAUSTES.

FLEURS DE GYPSE : voyez l'article GYPSE.

FLEUR DE JALOUSIE : voyez AMARANTE.

FLEUR DE LA PASSION, Voyez GRENADILLE.

FLEUR DE MUSCADE. On donne improprement ce nom au Macis, qui est une seconde écorce de la Muscade. Voyez ce mot.

FLEUR DE SAINT-JACQUES. Voyez JACOBÉE.

FLEUR DE SEL MARIN, *Adarce*. On donne ce nom à une écume salée, qui s'attache aux roseaux & à plusieurs autres plantes sur les bords des mers, & qui s'y endurecit : on l'estime propre à détruire les dartres & autres maladies de la peau.

FLEURS DE SOUFRE NATURELLES : voyez l'article SOUFRE.

FLEUVE : voyez au mot FONTAINE.

FLET ou **FLETELET** ou **FLEZ**. Espèce de poissons plats fort communs sur la côte du Boulonnois & en Angleterre : ils sont très bons, agréables au goût, & à-peu-près de la même qualité que la Limande.

Le *Flez* est couvert de petites écailles noires, mar-

brées de rouge ; il ressemble beaucoup au carrelet. Ce poisson de mer ne se trouve point dans la Méditerranée, mais il entre dans les rivières qui confluent à l'Octan.

FLIONS, *Fellina*. Sont des Coquillages bivalves, du genre des *Cames*. Voyez ce mot, & celui de **TEL-LINES**.

FLORÉE D'INDE ou **COCAGNE**. Voyez l'article **PASTEL**.

FLUORS ou **FLUEURS**, *Fluores*. On donne ce nom à de petits cristaux, peu durs, anguleux, colorés, plus ou moins transparens, & comme imparfaits. On en trouve beaucoup à l'embouchure des Volcans, dans la surface intérieure des salbandes qui tapissent les filons des mines, & quelquefois contre les parois ou à la voûte des grottes. On regarde les primes d'émeraude & d'améthyste, qui sont tendres, peu claires, mais pesantes, & semblables au spath fusible, comme de véritables Fluors. *Encellius, de re metallicâ, pag. 156, édit. de Francfort, 1757,* donne le nom de *Fluors* à des cristaux qui se fondent si facilement au feu, qu'ils semblent y couler & suer, comme fait la glace au soleil.

FLUTE est un poisson des Indes fort long, mais aussi menu que le petit doigt. Il fait tant de bruit par son sifflement, que la nuit on l'entend d'assez loin. Les Habitans d'Amboine s'en nourrissent. Les Hollandois l'appellent *Fluiter*. Des Voyageurs donnent le nom de *Flute* à la *Murène*. Voyez ce mot.

FOCA ou **FOCAS**. Fruit en forme de poire & d'une belle couleur de pourpre, qui rampe à terre comme le melon, & dont on vante le goût. Ce fruit croît dans l'Isle de Formose, près de la Chine.

FOIN, *Fenum*. On donne ce nom à l'herbe des prés quand elle est mûre. Le Gramen y domine ainsi que le Trefle, le Plantain, &c.

On fauche les foin en Juin, quand l'herbe commence à jaunir & qu'elle est en graine : ensuite on laisse sécher & faner l'herbe sur le pré, & on la remue de tems en tems avec des fourches : trois jours après on met le Foin en fûtons ou en petits tats ; ensuite on en fait des meules, hautes & rondes, & on le laisse suer en cet état : on le met en boîtes sur le pré, & enfin on le serre

dans le fenil. Il y a même bien des pays où l'on serre le foin sans le botteler. Lorsque toutes ces opérations sont faites par un beau tems, le foin peut se garder au moins deux ans ; s'il avoit été mouillé, il pourriroit en tas & s'échaufferoit, & pourroit même mettre le feu au grenier : le Laboureur peut prévenir cet accident en logeant au cœur du tas deux ou trois fagots d'épines ; par ce moyen, il ménage un grand espace où les exhalaisons chaudes viennent se rendre de toutes parts, & perdent toute leur activité.

FOLE. Est un animal qui se trouve en Chine, & que les habitans du Royaume de Gama ont nommé ainsi : il a presque la forme humaine ; les bras forts longs, le corps noir & velu : il marche avec tant de légèreté & de vitesse qu'on ne peut le surpasser à la course. Cet animal est, dit-on, anthropophage.

FOLIO, Cytharus. Nom qu'on donne à Rome à un poisson plat, de mer, & semblable à la Sole : il a la langue déliée, & les dents serrées les unes entre les autres : ses écailles sont âpres, grandes, & en figure de losange ; il a depuis la tête jusqu'à la queue, par le milieu du corps, une ligne menue comme une corde de luth, quelquefois ce trait est assez large ; ses parties intérieures sont en tout semblables à celles du Turbot & de la Sole. Comme ce poisson se nourrit d'Algue, la chair n'est pas de bon goût.

FOLLETTE : voyez **ARROCHE.**

FOLLICULES DE SÉNÉ : voyez **SÉNÉ.**

FONGITE, Fungites. On donne ce nom, ainsi que celui de *Fongipore*, de *Bonnet de Neptune*, de *Champignons de mer pétrifiés*, &c. à quantité de productions marines à Polypier, devenues fossiles, & dont les figures sont très-différentes entr'elles ; plusieurs ressemblent aux champignons terrestres, d'autres au cerveau des animaux ; il y en a de poreuses, ou rayées, ou lisses, ou lamelleuses & feuillées, ou filonnées, ou réticulaires, ou tubéreuses, mais toujours sous des formes très-variées. Les classifications que les auteurs en ont faites jusqu'aujourd'hui sont très-nombreuses & très-embrouillées ; la plupart étant formées sur des différences individuelles, ou des variétés dans l'espèce : il est

plus naturel de les distinguer par la totalité de la figure que par quelques accidens : alors on auroit , 1°. les *Alcyons fossiles*. Voyez *ALCYONIUM* : 2°. Les *Ficoïtes*. Voyez *FIGURES FOSSILES* : 3°. les *Champignons fossiles* ; ainsi nommés de leur ressemblance avec les champignons terrestres , & qui à cause de leur figure , prennent quelquefois le nom de *Bonnet de Neptune* , &c. voyez ces mots.

On trouve beaucoup de Fongites sous d'autres figures qui ressemblent au Lepas , ou qui sont orbiculaires , ou représentent des Agarics ou Champignons qui croissent au pié des arbres , il y en a qui ressemblent à des racines , à une morille , à une petite tête de chou , aux fesses , à un chapeau détrouffé : la plupart des Fongites sont ou cannelés ou étoilés , quelquefois lisses. Quantité de Pierres calcaires à bâtir , sont remplies & formées pour la plus grande partie de ces déponilles de la mer dont on attribue la fabrique aux *Polypiers*. Voyez ce mot , ainsi que les articles *CORAIL* & *CORALLINES*.

FONTAINE ou **SOURCE** , on a donné proprement le nom de *Fontaine* aux eaux qui sourcillent de la terre , s'amassent dans de grands bassins , & versent ensuite au dehors ce qu'elles ont reçu. Il semble qu'on ne désigne par le nom de *Source* , que les canaux naturels , qui servent de conduits souterrains aux eaux , à quelque profondeur qu'ils soient placés.

Comme les Rivières tirent leur origine des Sources & des Fontaines , & que les Fleuves sont formés de la réunion des Rivières , nous allons en donner l'histoire dans ce même article : leurs phénomènes sont liés trop intimement par la nature pour en faire des articles séparés. D'un côté il n'y a point d'effets plus visibles , ni peut être de plus grand ornement dans notre globe , que cet inépuisable flux des Fontaines , & ce cours des rivières & des fleuves , qui roulent majestueusement leurs eaux , à plein canal , dans la longue durée des siècles. D'un autre côté , il n'y a point d'effet dont la nature semble avoir plus affecté de nous cacher les causes. Où peuvent être placés les réservoirs , pour ainsi dire , éternels , immenses , invisibles , qui de leur plénitude fournissent d'une manière aisée des eaux toujours nouvelles , & qui rem-

plissent par des canaux inconnus les vastes lits des fleuves, avec une profusion assez grande pour pourvoir à tous nos besoins, & assez mesurée pour ne pas inonder la terre au lieu de la fertiliser.

Les hommes ont fait usage de tout leur génie pour chercher l'origine de ces phénomènes. Il y a diversité de sentiments ; mais dans celui que nous allons présenter au Lecteur, on reconnoît la marche de la nature, & il paroît porté jusqu'à l'évidence, par les démonstrations des Mariottes & des Halley.

Il s'élève continuellement des rivières, des fleuves, des lacs, de toute la surface de la mer, une vapeur qui est emportée dans l'étendue de l'air, en forme de puées ou brouillards. Cette vapeur suit l'impression des vents, & selon qu'elle rencontre un air froid ou qu'elle se trouve arrêtée par les Montagnes, elle se condense & se resout en rosée, en neige, en pluie. Les eaux qui en proviennent, trouvent ensuite diverses ouvertures pour s'insinuer dans le corps des Montagnes & des Collines, où elles s'arrêtent dans des cavités & sur des lits, tantôt de pierre, tantôt de glaise, & forment, en s'échappant de côté, par la première ouverture qui se présente, une Fontaine passagère ou perpétuelle, suivant les circonstances.

On fait par différentes expériences qu'il s'évapore par an, environ vingt-neuf pouces d'eau ; or cette évaporation est plus que suffisante pour produire la quantité d'eau que les fleuves portent à la mer. Jean Keil prouve par un calcul assez plausible, que dans l'espace de 812 ans toutes les rivières ensemble rempliroient l'Océan, d'où il conclut que la quantité d'eau qui s'évapore de la mer, & que les vents transportent sur la terre & sur les hautes montagnes, pour produire les ruisseaux & les fleuves, est d'environ les deux tiers d'une ligne par jour, ou vingt-un pouces par an ; ce qui confirme ce que l'on vient d'avancer, que les vapeurs de la mer sont plus que suffisantes pour produire les fleuves : le surplus des ces eaux est absorbé & employé pour la nourriture des végétaux & des animaux.

Ce sentiment paroît beaucoup plus vraisemblable que celui de Descartes, qui supposoit que les eaux s'éle-

voient dans les montagnes en vapeurs , comme dans un alambic. D'un autre côté , l'expérience ayant démontré l'impossibilité de dessaler l'eau de la mer , & de lui enlever son goût bitumineux & sa viscosité par infiltration ; cela prouve la fausseté du sentiment de ceux qui disoient que les eaux de la mer se filtroient à travers les terres dans les cavités des montagnes. Bernard Palissi, dans un siècle encote peu éclairé sur ces objets , étoit si bien convaincu que les pluies forment les Fontaines , & que l'organisation des premières couches de la terre est très favorable à l'amas des eaux , à leur circulation , & à leur émanation , qu'il publioit hautement être en état d'imiter ces opérations de la nature. Pour cet effet il auroit formé une monticule , dans laquelle il auroit observé la même distribution de couches qu'il avoit remarquée à la surface de la terre dans les lieux qui lui avoient offert des sources. Cette promesse, disent les Auteurs de l'Encyclopédie , n'étoit point l'effet de ce charlatanisme , dont les savans ne sont pas exempts , & que les ignorans , qui s'en plaignent , & qui en sont les dupes , rendent souvent nécessaire.

Les Fontaines présentent des singularités bien propres à piquer la curiosité , soit par rapport à leur écoulement , soit par rapport aux propriétés & aux qualités particulieres du fluide qu'elles produisent.

Il y a des Fontaines *uniformes* , c'est-à-dire , qui ont un cours soutenu , égal & continuél , & qui produisent dans certaines saisons la même quantité d'eau ; d'autres sont *périodiques* ; & de celles-là les unes sont intermittentes , les autres sont intercalaires. Les *intermittentes* sont celles dont l'écoulement cesse entierement & reparoit à différentes reprises en un certain tems : telles sont la Fontaine du lac de Bourguet , en Savoie ; la source nommée *Bullerborn* , en Westphalie , qui sourd en bouillonnant ; la Fontaine de Colmar en Provence , dont l'eau coule de la grosseur du bras , & s'arrête alternativement de sept minutes en sept minutes : ses périodes sont extrêmement réglés. Le jour du tremblement de terre de Lisbonne elle devint continue : elle n'a repris son intermittence que depuis peu. Les Fontaines *intercalaires* , sont celles dont l'écoulement , sans cesser

entièrement, éprouve des retours d'augmentation & de diminution qui se succèdent après un tems plus ou moins considérable.

Les Fontaines vraiment intermittentes, celles qui ont attiré l'attention du peuple & des philosophes, sont celles dont l'intermission ne dure que quelques heures ou quelques jours. On explique d'une manière fort ingénieuse, & qui paroît très naturelle, le mécanisme des Fontaines périodiques, soit intermittentes, soit intercalaires. On suppose dans les collines des cavités où se réunissent les eaux; & comme il y a dans les couches de la terre des courbures très propres à donner aux couches, qui contiennent les eaux pluviales, la forme d'un siphon, on suppose que les écoulemens périodiques dépendent du degré de hauteur de l'eau dans l'une des branches du siphon. On peut voir dans l'Encyclopédie un détail très curieux & très bien expliqué de ce mécanisme des Fontaines.

Le peuple, dans les pays qui avoisinent certaines Fontaines périodiques, a toujours été livré, à la vue de ces vicissitudes dont il ignoroit la cause, à des croyances superstitieuses, qui, dans les matieres de physique sont toujours son partage.

Pline nous apprend que les Cantabres tiroient des augures de l'état où ils trouvoient les sources du *Tamariscus*, (aujourd'hui la *Tamara*, dans la Galice.) Ils regardoient comme un augure sinistre, lorsque la Fontaine venoit à cesser de couler dans l'instant qu'on la regardoit. Les Prêtres des Dieux, qui tenoient registre des tems où ces Fontaines couloient, pouvoient, moyennant des salaires honnêtes, procurer la satisfaction & l'assurance de voir couler les sources.

Dans des tems moins régulés on voit encore le même esprit de superstition : le peuple croit, en Savoie, que la Fontaine de Hautecombe ne coule point en présence de certaines personnes; on retrouve les mêmes idées dans les habitans de Briscam, au sujet de la source périodique de Lawyel; on sent bien qu'elle doit cesser de couler devant celui qui arrive à l'instant de l'intermission naturelle de la Fontaine.

On a attribué plus constamment aux Fontaines la

Propriété d'annoncer l'abondance ou la stérilité : celle-ci ne paroît point si erronée que la précédente ; ces pré-sages peuvent avoir une cause physique aisée à saisir. On sait que certaines années pluvieuses ou sèches, sont stériles ou abondantes. Une Fontaine qui éprouvera, dans son cours, des variations qui seront dépendantes de la sécheresse ou des pluies, sera une espèce de météoromètre, qui, la plupart du tems, rendra des réponses assez justes. Jean Fabre, Médecin de Castelnau-dari, prétend que les habitans de Belestat, en Languedoc, peuvent juger des années par le cours de Fontestorbe, qui signifie la Fontaine intermittente ; elle est située dans le Diocèse de Mirepoix.

Les Fontaines périodiques varient beaucoup pour la durée de leur intermittence. Les unes ont des intermittences très longues & d'autres très courtes ; il y en a une dans le Diocèse de Senes en Provence, qui coule huit fois dans une heure, & s'arrête autant de fois. Tous ces effets doivent dépendre en partie de la cavité plus ou moins grande, qui correspond à une des branches du siphon.

Il y a des Fontaines qui ont des flux & reflux ; il est très possible que celles qui sont situées à une très petite distance de la mer, aient avec les eaux une communication souterraine ; l'intumescence produira un resoulement jusque dans le bassin de ces sources, assez semblable à celui que les fleuves éprouvent à leur embouchure lors du flux.

Il y a des Fontaines dont l'eau, quoique très froide, ne laisse pas de bouillonner, & d'imiter le mouvement qu'elle auroit sur le feu ; telle est la Fontaine, nommée la *Ronde* à deux lieues de Pontarlier ; la cause de ce phénomène pourroit bien n'être qu'un air rarefié, renfermé sous terre, & poussé continuellement à la surface de l'eau.

La source de la Reinette, à Forges, offre sur les six à sept heures du soir & du matin un phénomène digne de remarque ; l'eau de cette source se trouble, devient rougeâtre, & se charge de flocons roux, sans être plus abondante dans ces changemens.

Il y a des Fontaines, telles que celle d'Arcueil & celle

que l'on voit à Clermont en Auvergne, dont les eaux sont chargées de particules sableuses, insensibles; & qui s'incrûstent sur les corps que l'on jette dans ces Fontaines: d'autres chargées de particules cuivreuses, recouvrent d'une couche cuivreuse la surface des morceaux de fer qu'on y jette. Il y a de ces Fontaines en Pologne & dans les Monts Crapaks en Hongrie. *Voyez EAUX CEMENTATOIRES, & CUIVRE DE CEMENTATION.*

Les Eaux d'une Fontaine de Paphlagonie ont la propriété d'enivrer comme le vin; & celles d'une Fontaine de Senlisse, village proche de Chevreuse, font tomber les dents sans fluxion & sans douleur. Il y a des Fontaines dont les eaux sont chaudes; on les nomme *Eaux thermales*. *Voyez le mot EAU.*

Il y a des Fontaines & des ruisseaux; dont les eaux ont des saveurs salées: communément elles doivent leur origine à des eaux qui ont dissout telle ou telle espèce de sel dans leur trajet souterrain. On voit d'autres Fontaines ou ruisseaux, dont il s'élève des vapeurs insensibles qui sont inflammables: si on y approche du feu, une flamme légère se repand aussitôt sur l'eau comme sur l'esprit de vin. Ce phénomène dépend vraisemblablement de ce que ces eaux, passant par des mines de soufre & de bitûme, se chargent de particules ætherées, qui s'enflamment aussitôt qu'on y approche un flambeau allumé.

Fleuves & Rivières.

Les Rivières & les Fleuves prennent toujours leur origine du milieu ou du bas des Montagnes. Il y a sur la terre des contrées élevées qui paroissent être des points de partage marqués par la nature, pour la distribution des eaux. Les environs du Mont Saint Gothard sont un de ces points en Europe.

C'est un spectacle vraiment intéressant, que de considérer une rivière dans ses divers accroissemens. Ce n'est d'abord qu'un filet d'eau qui découle de quelque colline sur un fond de sable ou de glaise. Les moindres cailloux, épars à l'aventure, suffisent pour l'embarrasser dans sa route: elle se détourne & se dégage en murmurant: elle

Elle s'échappe enfin , se précipite & gagne la plaine ; emplit les lieux bas où elle tombe ; & grossit par la jonction de quelques ruisseaux , elle s'élève en écartant par le choc de ses eaux , le limon qu'elle a détaché : elle le dépose de côté & d'autres : elle mine insensiblement ce qui lui résiste , & se renferme dans le sillon qu'elle s'est elle-même tracé. La décharge des étangs , la fonte des neiges , la chute des ravines & des courans de toute espèce l'enrichissent & la fortifient : elle prend un nom & un cours réglé ; de vastes prairies & une verdure riante l'accompagnent par-tout : elle tourne autour des collines , & serpente dans les plaines pour embellir plus de lieux , & y porter des avantages sans nombre. Les hommes ont joint leurs travaux à ceux de la Nature , pour former des lits aux fleuves , afin d'empêcher que leurs terres ne fussent inondées.

On a observé , assez généralement , que les fleuves roulent d'Orient en Occident , ou d'Occident en Orient , du moins dans une partie de leur longueur ; & qu'il n'y a pas une rivière , un peu considérable , qui aille du Nord au Sud , ou du Sud au Nord.

Les fleuves sont sujets à de grands changemens dans une même année , suivant les différentes saisons , & quelquefois dans un même jour. Ces changemens sont occasionnés par les pluies & les neiges fondues. Au Pérou & au Chili , il y a des fleuves qui ne sont presque rien pendant la nuit , mais qui roulent leurs eaux avec abondance pendant le jour , parceque leurs canaux en sont fournis par les neiges que le soleil fait fondre sur les montagnes.

On voit des fleuves s'enfoncer brusquement sous terre , & qui reparoissent dans d'autres lieux , comme de nouveaux fleuves ; tels sont , dit-on , le Niger & le Tigre. On assure que dans la partie occidentale de l'Isle Saint-Domingue , il y a une montagne , au pied de laquelle sont plusieurs cavernes , où les rivières & les ruisseaux se précipitent avec tant de bruit , qu'on les entend de sept ou huit lieues.

Au reste , le nombre de ces fleuves qui se perdent dans le sein de la terre est fort petit , & il n'y a pas d'apparence que ces eaux descendent bien bas dans l'intérieur

du globe : il est plus vraisemblable qu'elles se perdent ; comme celles du Rhin , en se divisant dans les sables ; ce qui est fort ordinaire aux petites rivières qui arrosent les terrains secs & sablonneux.

Quelques fleuves se déchargent dans la mer par une seule embouchure : on prétend que le Nil n'en avoit originairement qu'une pour se joindre à la Méditerranée ; les sables qu'il a chariés lui ont formé jusqu'à sept embouchures ; à force d'en apporter , il s'est obstrué le passage à lui-même , & il n'en reste aujourd'hui que deux qui soient navigables. La pente de presque tous les fleuves va toujours en diminuant jusqu'à leur embouchure ; mais il y a des fleuves dont la pente est très brusque , & forme des *Cataractes*. Voy. *ce mot*.

Une singularité digne de remarque , c'est que les sinuosités des fleuves augmentent lorsqu'ils approchent de la mer. On prétend qu'en Amérique , les Sauvages jugent , par ce moyen , à quelle distance ils sont de la mer.

Il y a dans l'ancien Continent , environ quatre cents trente fleuves qui tombent immédiatement dans l'Océan ou dans la Méditerranée , ou dans la Mer Noire ; dans le nouveau Continent , on ne connoît guère que cent quatre-vingts fleuves qui aillent se décharger dans la mer.

Plusieurs rivières & fleuves roulent des paillettes d'or & d'autres métaux. On n'en trouve une quantité un peu considérable que dans les saisons pluvieuses , parceque les eaux en détachent davantage des minieres : c'est aussi dans les sinuosités des rivières que s'amassent ces paillettes , & qu'on les y cherche.

Certains fleuves sont sujets à des débordemens périodiques , qui inondent toutes les terres adjacentes , en y portant en même tems la fertilité & l'abondance.

Parmi ces fleuves , le plus célèbre est le Nil , qui s'enfle si considérablement , qu'il inonde toute l'Egypte , excepté les montagnes. L'inondation commence vers le 17 de Juin , augmente pendant quarante jours , & diminue pendant le même espace de tems. Hérodote nous apprend qu'il étoit autrefois cent jours à croître & autant à décroître. Cette différence , dans la durée des pé-

riodes , ne peut-êre attribuée qu'à ce que les pluies & les torrens ont détaché , dans les montagnes , de la terre qu'ils ont déposée , & le terrain du Nil s'est élevé à proportion. La cause du débordement du Nil vient des pluies qui tombent en Ethyopie , depuis le commencement d'Avril jusqu'à la fin de Septembre , & du vent du Nord qui chasse les nuages qui portent cette pluie du côté de l'Abyssinie , & fait rouler les eaux du Nil à leur embouchure. Aussi-tôt que le vent tourne au Sud , le Nil perd dans un jour ce qu'il avoit acquis dans quatre.

Les eaux des fleuves & des rivières , en descendant des montagnes , acquièrent une vitesse ou accélération qui sert à entretenir leur courant ; à mesure qu'elles font plus de chemin , leur vitesse diminue , tant à cause du frottement continuel de l'eau contre le fond & les côtés du lit où elles coulent , que parcequ'elles arrivent après un certain tems dans les plaines , où elles coulent presque horizontalement.

Pour savoir si l'eau d'une rivière , qui n'a presque point de pente , coule par le moyen de la vitesse qu'elle a acquise dans sa descente , ou par la pression perpendiculaire de ses parties , il faut opposer au courant un obstacle , un morceau de bois , par exemple , qui lui soit perpendiculaire. Si l'eau s'élève & s'enfle tout de suite au-dessus de l'obstacle , sa vitesse vient de sa chute ; si elle ne fait que s'arrêter , sa vitesse ne vient que de la pression de ses parties.

Les eaux des fleuves rongent continuellement les bords de leur lit ; mais en même tems leur courant devient moins tortueux , & leur lit s'élargit , c'est-à-dire , que le fleuve perd de sa profondeur , & par conséquent de la force de sa pression ; ce qui continue jusqu'à ce qu'il y ait équilibre entre la force de l'eau & la résistance des bords : pour lors le fleuve ni les bords ne changent plus ; l'expérience le prouve , puisque la profondeur & la largeur des rivières ne passe jamais certaines bornes.

FONTAINES DE MER. Kolbe , dans sa Description du Cap de Bonne-Espérance , T. 3. p. 136. c. 14. donne ce nom à des poissons testacées , dont les coquilles qui sont d'un verd d'eau , ressemblent à une éponge ou à un morceau de mousse , & se tiennent si fortement attr-

chées aux rochers ; que ni les vents , ni les vagues ne peuvent les en séparer. En ouvrant une de ces coquilles , on apperçoit une substance charnue , nullement susceptible de vie apparente ; mais lorsqu'on la touche , on voit sortir de trois ou quatre trous , de petits filets d'eau , qui s'arrêtent dès qu'on cesse de la toucher , & qui recommencent toutes les fois qu'on y met le doigt , jusqu'à ce que la liqueur en soit épuisée : cette prétendue coquille est-elle un *Zoophyte* ou un *frai de Buccins* ?

FORÊT, Sylva. Est une vaste & naturelle plantation d'arbres de toute espece , & d'une grandeur plus ou moins considérable. Le bois , cette matiere si précieuse & si nécessaire à tous les usages de la vie , a toujours été très abondant en France & dans toute l'Europe ; mais depuis quelques siècles que la France s'est extrêmement peuplée , le nombre & l'étendue des forêts ont extrêmement diminué.

Dans le douzieme siècle , les forêts étoient encore d'une étendue beaucoup plus considérable qu'aujourd'hui : on en tiroit aussi moins d'utilité. On en abandonna d'abord de très grandes portions aux premiers Religieux qui y firent leur retraite. Ces Solitaires convertirent peu à peu en des terres d'un excellent revenu , les endroits les moins apparens , mais très propres à leurs vues : on peut dire à leur honneur , qu'ils furent eux-mêmes les ouvriers de ces grandes fortunes qu'on envie à présent à leurs successeurs.

Nous venons de dire qu'à mesure que le nombre des habitans s'est accru chez nous , la quantité de terres labourables a augmenté ; car c'est une regle d'expérience , que plus la terre est cultivée , plus elle nourrit d'habitans ; & que réciproquement , plus elle a d'habitans , & plus elle est cultivée. L'Etat s'est donc bien trouvé de la méthode des défrichemens , & il seroit à désirer que tout ce qui est en landes fût défriché , mais qu'on cessât d'abattre tant de bois , pour ne pas éprouver le sort de l'Angleterre , qui a laissé totalement dépérir ses forêts , & qui est obligée de brûler autant de *charbon de terre* , que les Hollandois brûlent de *tourbe*. Voyez ces mots.

Heureusement que la Maîtrise des Eaux & Forêts

Empeche aujourd'hui les dégradations & abbatis arbitraires : on n'abandonne plus le bois de haute futaie au caprice des particuliers : on a mis aussi des réserves à la coupe des raillis, c'est-à-dire, des menus bois dont on fait des fagots, des chevrons, des cerceaux : on laisse toujours dix arbres par arpens, lorsqu'on abbat les hautes futaies. Voyez ce mot.

Le bois de corde, celui de charpente pour la fabrique des maisons & des vaisseaux, ont aussi paru trop importants, pour n'être pas compris dans la même Ordonnance. Louis XIV ordonna de plus le quart en réserve dans toutes les forêts des Gens d'Eglise & des Communautés Ecclésiastiques, ou comme on dit des *Gens de main-morte*. Peu content de ces sages précautions sur l'entretien des forêts, le Gouvernement a fait border nos grands chemins de longues files d'ormes ou d'autre bois voyers, pour être au besoin une ressource considérable. Le voyageur en traversant des Provinces entières jouit à la fois, & de la verdure qui le couvre, & de la beauté du paysage qu'elle ne lui dérobe pas. Dans toute la France aujourd'hui, on ne voit qu'avenues formées ou naissantes, & qui annoncent de tous côtés des jardins de plaisance, des Châteaux, des Villes.

Dans tous les pays, une forêt assure le chauffage à ses habitans voisins : c'est un trésor indispensable pour une grande ville ; on y amène d'ordinaire le bois flottant au fil de l'eau, ou lié par trains.

Il y a des forêts d'une grande antiquité, & d'autres formées depuis peu : mais il faut un certain laps de temps pour profiter de celles-ci. Voyez l'article FUTAIE & le mot BOIS.

FORGERON, *Faber*. On donne ce nom à un poisson dans lequel on trouve les figures des instrumens d'un Forgeron. C'est un gros & large poisson de mer qu'on découvre près des rochers ; sa tête est aplatie, osseuse, anguleuse, de couleur obscure, parsemée de quelques taches purpurines ; sa gueule est fort large & bayante, mais sans dents ; ses yeux sont grands, d'un jaune doré, son dos est brun & marqué au milieu d'une tache noire, & de trois petites figures de couleur dorée ; ses écailles sont si petites, qu'on a de la peine à les apper-

cevoir. Le Forgeron est armé, des deux côtés, d'os aussi aigus & aussi tranchans que des couteaux ; il se nourrit de poisson, sa chair est tendre, bonne à manger, il est facile à digérer.

FORMICA-LEO. Voyez FOURMILION.

FOSSILES, *Fossilia*. Ce sont des substances qui se tirent du sein de la terre, & qui appartiennent au *Règne minéral*. Voyez ce mot. Cependant le nom de fossiles se donne principalement aux terres & aux pierres, & plus particulièrement encore aux coquilles & à toutes les productions à polipier de mer qui se trouvent dans les entrailles de la terre : sous ce point de vue, les Naturalistes regardent les fossiles comme fossiles propres à la terre, ou comme fossiles étrangers à la terre.

Les premiers sont appelés en latin *Fossilia*, & comprennent les terres, les pierres, les sels, les soufres & bitumes, les demi-métaux & métaux, même les pierres formées dans l'eau ou dans le feu. Voyez chacun de ces mots.

Les fossiles étrangers à la terre, *Heteromorpha*, contiennent des productions des Règnes végétal & animal : voyez ces mots. Ces fossiles organisés ont été ensevelis dans la terre à différentes profondeurs par une espèce de révolution locale ; & selon les circonstances, ces fossiles ont été plus ou moins altérés ; l'on en trouve encore dans leur état primitif ; d'autres qui sont terrifiés ou endurcis comme une pierre ; d'autres sont minéralisés par des sels ou embaumés dans le bitume, ou détruits sous la forme d'un noyau ou d'une empreinte. Voyez ces différens mots & l'article PÉTRIFICATION : & encore les mots *Astroites* ou *Astérites*, *Hystérolytes*, *Belemnites*, *Glossopétres*, *Entroques*, *Coquillages-fossiles*, *Fongites*, *Echinites*, &c. & quantité d'autres articles de ce genre répandus dans notre Dictionnaire : on peut aussi consulter la dixième classe de la *Nouvelle Minéralogie*.

FOU ou CANARD A BEC ÉTROIT, *Stuleus*. Oiseau aquatique, ainsi nommé de la forme de son bec, & parcequ'il se laisse prendre à la main, lorsqu'il vient se poser sur les vergues des vaisseaux qu'il trouve en mer. Le Fou a la grosseur, le geste, & le bec sembla-

bles à nos Corbeaux ; son bec est crenelé par les côtés ; il a les aîles & le dos couverts de plumes grises , & tout le ventre garni de plumes blanches , les quatre doigts de ses pieds sont palmés en la maniere de ceux des Canards : il nage fort bien , il bat de l'aîle en volant , & se soutient très bien en l'air , il se nourrit de poisson qu'il prend en rasant la surface de l'eau : il s'apprivoise aussi facilement en deux ou trois jours , que si on l'avoit élevé dès l'instant de sa naissance.

Le Fou se trouve dans l'Isle de Cayenne : on en voit beaucoup sur le roc appelé le *Grand Connétable* aux Isles de Ramires. On en distingue plusieurs sortes qui different par la grandeur & par la variété des couleurs ; mais la plus grande quantité se rapporte aux caracteres que nous venons de décrire. Le Fou s'appelle aux Antilles *Epervier marin* : on le nomme aussi *Pirate de mer*, parcequ'il se nourrit de poisson , & qu'on lui apprend comme au Cormoran à pêcher , & à dégorger le poisson qu'il a pris.

FOUENES. Voyez au mot HÊTRE.

FOUGERE , *Filix*. Il suffit de lire le catalogue des nouveaux genres de cette espece de plante par le Pere Plumier , pour être instruit que l'un & l'autre monde contiennent beaucoup de sortes de fougères : nous ne rapporterons ici que les trois especes principales ; savoir , 1°. La *Fougere mâle* , 2°. la *Fougere femelle* , 3°. la *Fougere aquatique*.

La Fougere mâle , *Filix non ramosa , dentata*. Sa racine est inodore , épaisse , & semble formée d'un assemblage de grosses fibres , charnues , jointes les unes aux autres , de couleur noire en dehors , pâle en dedans , d'une saveur d'abord douceâtre , ensuite un peu amere & astringente ; elle jette au printems plusieurs jeunes pousses , lesquelles se changent par la suite en autant de feuilles larges , hautes d'environ un pied & demi , droites , cassantes , vertes , étendues en aîles , & composées de plusieurs autres petites feuilles placées alternativement sur une côte garnie de duvet brun ; chaque petite feuille est découpée en plusieurs crêtes , larges à leur base & dentelées tout au tour. Il regne une ligne noire dans le milieu des feuilles , & chaque lobe est marqué

en dessus de petites veines, & en dessous de deux rangs de petits points de couleur de rouille de fer; ces points sont les fruits de cette plante (car on n'y voit point de fleurs apparentes, non plus que sur les autres especes de fougères): ils sont composés d'un tas de coques presque ovales, très petites, entourées d'un cordon à grains de chapelet, par le raccourcissement duquel, chaque coque s'ouvre en travers, comme par une sorte de ressort; & jette beaucoup de semences menues: cette fougère aime les lieux découverts, montagneux & pierreux.

Fougere femelle, ou fougere commune & ordinaire; *Filix ramosa, non dentata*. Sa racine est oblongue, grosse environ comme le doigt, noirâtre comme la précédente, serpentante & empreinte d'un suc gluant, d'un goût amer; étant coupée à sa partie supérieure, elle représente une espece d'aigle à deux têtes: c'est pourquoi quelques-uns nomment la fougere femelle, *Fougere Impériale*, à cause de cette figure d'aigle qui représente les armes de l'Empire d'Allemagne. Sa tige ou plutôt son pédicule est haut de cinq pieds ou environ, droit, ferme, branchu, un peu anguleux & rempli de moëlle; les feuilles sont disposées en aïles, comme celles de la fougère mâle, mais plus petites & non dentées: Ses fruits vésiculaires sont placés sur les bords des petites feuilles, qui se plongent & se réfléchissent tout au tour en automne, en formant des sinuosités. Cette plante croît par tout dans les forêts ombrageuses, & aux lieux stériles & deserts.

La fougere aquatique, autrement dite *Osmonde* ou *Fougere fleurie*: est ainsi nommée de ce qu'elle croît aux lieux marécageux; dans les fossés, & de ce qu'elle ne porte point de fleurs. La racine de cette plante est un amas de fibres longues & noirâtres, entortillées les unes dans les autres; les tiges sont nombreuses & hautes d'environ trois pieds, vertes, canelées, rameuses & s'étendant en large; les feuilles sont longues, assez étroites, terminées par une pointe mouffe; rangées par paires, plusieurs sur une côte terminée par une seule feuille; le haut de la tige est partagé en quelques pédicules qui soutiennent chacun de petites grappes longues d'un pouce, chargées de grains. Les Herboristes nomment *fleurif*

Osmonde, les feuilles non développées qui cachent les graines naissantes. Les fruits sont ramassés comme en grappes ; & sont des capsules sphériques semblables à celles des autres fougères : ils se rompent par la contraction de leurs fibres , & jettent une poussière d'une extrême finesse.

La racine de fougère mâle donne par l'analyse chimique les mêmes produits , que celle de la fougère femelle. En Angleterre on fait des boules avec les cendres des fougères pétries dans de l'eau ; on les fait secher au soleil , & on s'en sert au lieu de savon & de soude pour netoyer le linge. Les gens de la campagne se servent aussi des fougères desséchées , pour cuire la chaux , & pour chauffer le four , en la place de bois & de paille. Quelquefois on jette ces cendres de fougère sur des terres , afin de les améliorer : d'autres fois on en tire un sel dont on fait , avec du sable , le verre qu'on appelle *verre de fougère*.

Quant aux vertus médicinales , on préfère la fougère femelle ; sa racine étoit d'un usage très fréquent chez les anciens pour les maladies chroniques : elle est apéritive & antispénique. Il faut éviter d'en donner aux femmes grosses , dans la crainte de leur procurer l'avortement : c'est aussi un excellent vermifuge , & le plus grand secret des Empiriques pour chasser du corps les lombrics , les vers plats & le solitaire. Dans la disette de 1693 , les Auvergnats en faisoient du pain qui étoit fort mauvais , semblable à des mottes à brûler , & cependant ils s'en nourrissoient , tant la nécessité fait trouver de ressources.

La principale vertu de l'*osmonde* , consiste dans ses grappes chargées de fruits , ou dans la moëlle blanchâtre de sa racine ; cette plante prise en infusion théiforme , est très utile pour les hernies des enfans , pour les ruptures & les chûtes ; bien des personnes la regardent comme une panacée végétale.

FOUGERE ÉTRANGÈRE. Voyez au mot ZOO-PHYTE.

FOUGÈRE PÉTRIFIÉE. Voyez FELICITE.

FOUILLE-MERDE. Est le Pro-scarabée de fumier , ou le Scarabée pilulaire. Voyez ESCABOT.

FOUINE, *Foyna*, seu *Martes domestica*. La Fouine que quelques Naturalistes ont confondue avec la Marte, en differe cependant par le naturel, par le tempérament, & même un peu par les couleurs extérieures. La Fouine & la Marte peuvent être regardées comme deux espèces distinctes : car il y a lieu de penser qu'elles ne se mêlent point ensemble.

La Fouine differe de la Marte pour la couleur, en ce qu'elle est plus brune, & qu'elle a la queue plus grande & plus noire; sa gorge est blanche, & celle de la Marte est jaune : elle en differe par le naturel & le tempérament, puisque la Marte fuit les lieux découverts, habite au fond des bois, demeure sur les arbres, & ne se trouve en grand nombre que dans les climats froids; au lieu que la Fouine s'approche des habitations, s'établit même dans les vieux bâtimens, dans les greniers à foin, dans des trous de murailles. Enfin l'espèce en est généralement répandue en grand nombre dans tous les pays tempérés, & même dans les climats chauds, comme à Madagascar, aux Maldives; & elle ne se trouve pas, comme la Marte, dans les pays du Nord.

La Fouine est de la grandeur du chat : elle a la tête petite, le corps allongé, les jambes très courtes, une queue presque de la longueur de son corps, bien touffue, & dont le poil a deux pouces de longueur. Cet animal, dit M. de Buffon, a la physionomie très fine, l'œil vif, le saut léger, les membres souples, le corps flexible, tous les mouvemens très prestes : il saute & bondit plutôt qu'il ne marche; il grimpe aisément contre les murailles qui ne sont pas bien enduites, entre dans les colombiers, les Poulaillers, mange les œufs, les pigeons, les poulets, en tue quelquefois un grand nombre, & les porte à ses petits. La Fouine prend aussi les souris, les rats, les taupes & les oiseaux dans leurs nids.

La Fouine s'apprivoise à un certain point; mais elle demeure toujours assez sauvage, pour qu'on soit obligé de la tenir enchainée. M. de Buffon en a élevé une qui s'est échappée plusieurs fois de sa chaîne; les premières fois, elle ne s'éloignoit guere, & revenoit au bout de quelques heures, mais sans marquer de la joie, sans

attachement pour personne. Elle demandoit cependant à manger comme le chat & le chien. Peu-à-près, elle fit des absences plus longues, & enfin ne revint plus : elle avoit alors un an & demi, âge apparemment auquel la Nature avoit pris le dessus, dit M. de Buffon. Elle mangeoit de tout ce qu'on lui donnoit, à l'exception de la salade & des herbes. On a remarqué qu'elle buvoit fréquemment; qu'elle dormoit quelquefois deux jours de suite, qu'elle étoit aussi quelquefois deux ou trois jours sans dormir, & que pour lors elle étoit toujours dans un mouvement continu.

Les Fouines s'établissent, pour mettre bas leurs petits, dans un trou de muraille; dans un grenier à foin; dans un trou d'arbre. Elles portent autant que les chats : on trouve des petits depuis le printems jusqu'en automne. Ces animaux ne vivent guere que huit ou dix ans; car au bout d'un an ils ont acquis presque toute leur grandeur naturelle.

Les Fouines, ainsi que les Martes, ont des vésicules intérieures, qui contiennent une matiere odorante, semblable à celle que contient la civette. La chair de ces animaux en contracte un peu l'odeur; cependant celle de la Marte n'est pas mauvaise à manger, au lieu que celle de la Fouine est très désagréable. Comme ces animaux sont de terribles destructeurs de volailles, on tâche de les prendre au piège, en y mettant pour appas un poulet ou un œuf.

La fourrure de la Fouine est moins estimée que celle de la Marte : on la met au rang des pelleteries communes; appellées *Sauvagines*. Les Fouines sont très communes en France. Il y a en Natolie une espece de Fouine, dont le poil est très fin & très noir, & dont les fourrures sont très estimées. C'est au Levant & à Constantinople, que s'en fait la plus grande consommation.

FOULIMENE ou **OISEAU DE FEU**. On le trouve dans l'Isle de Madagascar : ses plumes sont de couleur écarlate; sa beauté fait regretter les difficultés qu'on a d'en lever : il meurt en hiver.

FOULON, *Fullo*. Est un insecte volant, du nombre des coleoptères, & qui ronge les racines des arbres : cet insecte est fort commun. Le mâle a les antennes de couleur de

feuille, & oblongues : la femelle les a rondes ; leurs élytres ou ailes feuillées sont tachetées de blanc. Ce Scarabée maculé provient d'un ver blanc, qui acquiert en grandissant des taches brunes sur le dos, & qui ensuite se métamorphose en *Foulon*. Quelques-uns donnent improprement le nom de *Frélon* au *Foulon* ; & celui de *Foulon* à la *Guêpe*. Voyez ces mots.

FOULQUE ou **POULE D'EAU**, *Gallina aquatica*. Est un oiseau aquatique, & de l'ordre des oiseaux plongeurs : on en distingue plusieurs espèces principales ; savoir, la *Foulque*, proprement dite, le *Diable de Mer* ou *Macrelle*, la *Macreuse* de la Baie d'Hudson, la *Poule d'eau* du Mexique, & la *Mouette* ; mais nous ne parlerons dans cet article que de la Foulque.

La **FOULQUE**, *Fulica*, est ainsi nommée de sa couleur de suie. Cet Oiseau est gros comme une poule ordinaire, à la poitrine cendrée, le dos noir brunâtre, le devant de la tête est de figure ovale, sans plumes, mais couvert d'une pellicule blanche incarnate, représentant en quelque sorte la crête d'une poule : sa langue est plus molle que celle de la poule. Il a le bec court, pointu, fort, & de couleur blanche : le gozier rempli de petites dents molles. Il a aux pieds des membranes noires fort larges, disjointes : il n'a que le doigt de derrière frangé ; il marche gravement, se tenant droit sur ses longs pieds, dont les ongles sont un peu courbes & pointus, mais il court légèrement : il se plaît dans les marais, dans les fossés des places de guerre, dans les étangs : il se perche rarement sur des arbres : il se nourrit d'herbes & de semences : on estime assez sa chair, quoiqu'un peu marécageuse ; on en peut manger en carême. Roberg a remarqué à cet Oiseau une singularité, c'est que ses côtes sont doubles & ossueuses & qu'elles se croisent.

Cet Oiseau fait son nid d'herbes, de joncs brisés, &c. de manière qu'il flotte sur la surface de l'eau, & qu'il est susceptible de hausser & de baisser selon la crue ou la diminution de l'eau : sa construction est telle dans les joncs, qu'il n'est point entraîné par le courant de l'eau.

FOURMI, *Formica*. Cet insecte a été beaucoup vanté pour son travail, sa diligence & son économie, sans qu'on ait bien connu en quoi consiste ce travail, cette dili-

sence & cette économie. Ce qu'on a dit des prétendues provisions que les Fourmis font l'été pour l'hiver se trouve détruit par des observations modernes. Ce seul fait prouve combien les faits d'histoire naturelle les plus reçus ont encore besoin d'être examinés de nouveau.

On distingue plusieurs sortes de Fourmis, dont la plus grande différence se trouve dans la grandeur & la couleur; mais dont l'histoire est à peu-près la même. Il y en a deux espèces qui frappent communément notre vue; savoir, la petite espèce de Fourmi rouge, que nous voyons dans nos jardins sur nos arbres, & la grosse Fourmi des bois.

On nomme *Fourmilliere* le lieu que les Fourmis ont choisi & qu'elles ont arrangé pour y établir leur domicile. On trouve dans une fourmilliere des Fourmis mâles, des femelles, & des ouvrières ou mouches sans sexe, comme parmi les Abeilles. Ces trois espèces de Fourmis ont des différences sensibles entre elles, & il y a des caractères propres qui distinguent ce genre d'insecte de tout autre.

Un de ces caractères principaux, tiré de l'inspection seule de l'insecte, consiste en une petite écaille relevée qui se trouve placée dans la Fourmi précisément entre le corselet & le ventre, à l'endroit où ces deux parties se tiennent par un pédicule mince & court. Cette écaille se trouve dans toutes les espèces de Fourmis & dans tous les individus, soit mâles, soit femelles, soit dépourvus de sexe ou mûlets: ce caractère est très propre à faire distinguer les Fourmis ailées, que l'on pourroit quelquefois méconnoître de toutes les autres espèces d'insectes.

Les mâles & les femelles de ces insectes sont ailés, suivant les observations de l'Auteur de la *nouvelle Histoire abrégée des Insectes*, quoique quelques Naturalistes eussent avancé qu'il n'y avoit que les mâles qui eussent des ailes. Les Fourmis ouvrières n'acquièrent jamais d'ailes, suivant ces observations. Les mâles sont de toutes les Fourmis les plus petites. Je les ai trouvés, dit l'Auteur dont nous venons de parler, moins gros que les Fourmis ouvrières. Ces mâles, outre leur petitesse, sont reconnoissables par la grosseur de leurs yeux qui est considérable par rapport à leur corps. Les femelles sont très grandes, très grosses, ailées comme les mâles, & surpassent de

beaucoup pour la grosseur toutes les autres Fourmis , mais leurs yeux sont plus petits à proportion, que ceux des mâles. Enfin les ouvrières tiennent le milieu pour la grosseur entre les mâles & les femelles : elles sont dépourvûes d'ailes, mais elles ont les machoires plus grandes que les unes & les autres ; aussi sont-elles chargées de tous les travaux de la fourmillière.

On ne rencontre gueres dans les fourmillières que les Ouvrières & les femelles. Ces dernières s'y rendent pour déposer leurs œufs. Les mâles volent aux environs & vont s'accoupler avec les femelles qui voltigent aussi, mais ils s'approchent peu de l'habitation générale. On les voit souvent le soir en été voltigeans tout accouplés avec leurs femelles. Ces dernières en volant les emportent en l'air avec elles, & on est tout surpris en les attrapant au vol, de voir qu'au lieu d'un seul insecte on en a saisi deux dont l'un est cinq ou six fois plus gros que l'autre.

Ces petits insectes établissent ordinairement leur fourmillière dans un terrain sec & ferme, au pied d'un arbre ou d'un mur. L'entrée de cette habitation est un peu ceinturée en voûte, soutenue par des racines d'arbres ou de plantes, qui empêchent en même tems l'eau d'y pénétrer. Elles s'établissent, autant qu'il leur est possible, dans un lieu déclive ; il paroît que la terre qui est humectée leur convient mieux que celle qui est trop sèche ou trop humide : quelquefois il y a deux ou trois entrées pour une seule demeure. Ces entrées conduisent à une cavité souterraine enfoncée souvent d'un pied & plus en terre, assez large, irrégulière en dedans, mais sans aucune séparation ni galerie, ainsi que quelques Naturalistes l'avoient avancé. On sent qu'une pareille cavité doit avoir coûté beaucoup de peines & de travaux à des insectes aussi petits. Ils ne peuvent détacher à la fois qu'une très petite molécule de terre & l'emporter ensuite dehors à l'aide de leurs machoires ; mais le nombre des ouvrières supplée à leur force & à leur grandeur. Ce nombre prodigieux de Fourmis travaille à la fois sans s'incommoder & s'embarrasser : elles ont soin de se partager en deux bandes ; dont l'une est composée de Fourmis qui emportent la terre dehors, l'autre de celles qui rentrent pour travailler ; par ce moyen l'ouvrage va continuellement & sans interruption.

Lorsque la fourmilliere est creusée, les Fourmis s'y retirent les soirs, & ce n'est qu'après ce travail fait qu'elles pensent à manger ; jusques-là on les voit uniquement occupées à leurs travaux. Pas une ne porte de la nourriture à l'habitation ; mais lorsque leur ouvrage est fini, elles vont à la picorée. Tout leur est bon, fruits, graines, insectes morts, charogne, pain, sucre. Dès qu'elles ont trouvé quelque butin, elles s'en chargent pour le porter à la fourmilliere, & en faire part à leurs compagnes. On voit ces insectes porter ou tirer des fardeaux beaucoup plus pesans qu'eux. Si le morceau est trop lourd, les Fourmis se mettent quelquefois trois ou quatre après, ou bien elles le déchirent avec leurs machoires & l'emportent piece à piece. Il semble que celles qui ont fait quelque bonne découverte en fassent part à leurs compagnes : en effet, aussi-tôt qu'elles sont retournées au domicile commun, on voit toute la fourmilliere se mettre en marche & former une espee de procession. Toutes vont l'une après l'autre prendre part au butin, & elles le rapportent dans le même ordre dans la fourmilliere, en formant une autre bande qui n'interrompt point la file de celles qui viennent. Si dans la marche quelqu'une vient à périr par accident ou autrement, d'autres emportent aussi-tôt son corps assez loin.

Les Fourmis sont carnassieres : elles ne s'attachent pas seulement aux carcasses des hannetons & des autres scarabés ; mais si l'on jette dans une fourmilliere une grenouille, un lézard, une vipere ou un oiseau, on les trouvera au bout de quelques jours disséqués dans la dernière perfection. C'est le vrai moyen d'avoir les squelettes de ces animaux plus délicatement préparés qu'ils ne pourroient l'être par les mains des plus subtiles Anatomistes. Il y a du risque à les irriter : elles dardent un petit aiguillon qu'elles ont au derriere, & insinuent dans la plaie une liqueur âcre & mordicante qui occasionne de petites enflures accompagnées de démangeaison. La nourriture que les Fourmis rapportent à leur habitation n'est point mise en réserve, elle est consommée entre elles sur le champ, & sur-tout elle est partagée à leurs petits. On trouve tout au plus dans le souterrain quelques restes qui n'ont pu être mangés tout de suite, encore les Fourmis les emportent.

elles promptement dehors dès qu'ils commencent à fermenter ou à se gâter.

Le principal soin des Fourmis regarde leurs petits. Ces insectes ressemblent en cela aux abeilles : ils ne travaillent avec tant d'ardeur & d'activité que pour la propagation de leur espèce. Ce sont les femelles ailées qui déposent leurs œufs. C'est pour cette raison qu'on trouve ces femelles dans les fourmillières mêlées avec les ouvrières, mais en beaucoup plus petit nombre. On les y voit sur-tout dans le fort de l'été qui est le tems de la ponte : dans les tems froids il n'y en a aucune ; toute la fourmilière n'est composée que des ouvrières, qui n'ont point d'ailes. Pendant cette saison les femelles périssent, mais elles sont remplacées au printems par celles qui éclosent des nymphes qui ont passé l'hiver. Le seul travail des femelles est de déposer leurs œufs ; les ouvrières ont soin du reste. Les œufs sont blancs, petits & presque imperceptibles. Au bout de quelques jours il en sort des vers qui grossissent bien vite, & au point d'être même plus gros que les Fourmis : ce sont ces vers blancs que l'on nomme improprement *œufs de fourmis*, & que l'on vend dans les marchés pour nourrir les Rossignols, & dont on nourrit les Faisan-deaux. Les ouvrières ont le plus grand soin de ces jeunes vers. Comme ils sont tendres & délicats, elles ont attention vers le milieu du jour, pendant la chaleur, de les apporter à l'entrée de leurs souterrains pour leur faire sentir l'influence de l'air doux. A l'approche de la nuit elles les reportent au fond de la fourmilière pour les garantir du froid. On voit les fourmis porter avec leurs machoires ces vers beaucoup plus gros qu'elles, sans cependant les blesser. Elles les nourrissent avec le même soin : si les vivres sont rares elles font diète & donnent tout à leurs petits. Comme ces vers n'ont point de pattes, lorsqu'ils sont gros ils ressemblent assez à une espèce d'œuf allongé. Si on les examine au microscope, on voit que leur tête est recourbée vers leur poitrine, & que leur corps est composé de douze anneaux. Le vers parvenu à sa grosseur passe à l'état de Nymphe : voy. au mot INSECTE les détails curieux de ces transformations.

Les Nymphes sont dans les commencemens fort molles & presque fluides, elles sont enveloppées d'une peau blanche

blanche & transparente, qui a l'air d'une pellicule. A mesure que la Nymphé se fortifie & prend de la consistance; cette peau, qui paroïssoit remplie de fluide, se colle & s'applique sur les différentes parties de la Nymphé; & l'on distingue alors très bien toutes les parties de la Fourmi qui doit sortir de cette enveloppe.

Les Fourmis ont pour ces Nymphes les mêmes soins que pour les vers, excepté qu'elles ne sont pas obligées de leur donner de la nourriture. Ces soins sont si indispensables, que jamais Swammerdam ne put parvenir à faire éclore à l'aide d'une chaleur artificielle les Nymphes des Fourmis. Lorsque la Nymphé est parvenue à sa perfection, elle quitte son enveloppe & devient un insecte complet, une véritable Fourmi, ailée si elle est mâle ou femelle, & sans ailes lorsqu'elle est du nombre des Ouvrières. C'est toujours en l'air que se fait l'accouplement des Fourmis. Les femelles fécondées vont ensuite à la fourmillière pour y déposer leurs œufs. Cela fait, tout les mâles périssent, ainsi qu'une grande partie des femelles, & on ne trouve guère que des Ouvrières dans le commencement de l'hiver. Pendant cette mauvaise saison elles restent dans leur souterrain, où elles sont engourdies sans aucun mouvement comme beaucoup d'autres insectes & entassées les unes sur les autres. On voit par là combien il seroit inutile à ces insectes de faire les provisions qu'on leur a attribuées. Aussi ne font-ils aucun amas. Mais dès que les premières chaleurs du printemps se font sentir, les Fourmis commencent à se réveiller de leur état léthargique, & elles sortent de leur demeure pour aller jouir de l'air & chercher des alimens.

Les Fourmis ont beaucoup d'ennemis; le Piverd, ainsi que toutes les Pies, en détruit beaucoup, & plusieurs autres oiseaux en sont fort avides. On peut voir au mot FOURMI-LION, la jolie chasse que cet insecte en fait. On a cru, pendant long-tems, que les Fourmis portoient une grande amitié aux Pucerons, autour desquels elles s'armassent, & qu'elles semblent lécher & caresser. L'observation a appris que cette prétendue amitié n'est fondée que sur ce que les Fourmis sont fort friandes d'une espèce de liqueur sucrée & mielleuse que rendent les Pucerons, & dont ils sont fort souvent enduits. On fait

une guêtte cruelle aux Fourmis dans la crainte qu'elles ne gâtent les arbres ; mais ce ne sont point elles qui leur font du tort ; ce sont les Pucerons qui s'attachent aux fleurs , & qui recoquillent les feuilles des pêchers & des poiriers en les suçant. Cependant comme les Fourmis attaquent nos fruits , il est important de s'en débarrasser. On les attire dans des bouteilles à moitié pleines d'eau miellée où elles se noient. Un des moyens les plus efficaces , pour les détruire , est de bouleverser la fourmilière en tems de pluie ; l'eau du ciel alors les noie & les fait périr.

Quelques Observateurs prétendent que les grosses Fourmis font du tort aux bois ; parcequ'elles s'attachent sur les jeunes tiges de chêne , & les font périr.

Fourmis étrangères.

Il y a aux Antilles une espèce de Fourmis , que l'on appelle *Chiens* , à cause de leur piquûre qui est plus douloureuse que celle des *Scorpions* ; mais cette douleur dure au plus une heure , & n'est point suivie de dangers. Les Fourmis sont en si grand nombre dans ce pays là , qu'elles causent souvent de grands dommages , en enlevant les graines de tabac & autres plantes aussi-tôt qu'elles sont semées.

Au Sénégal , on voit des Fourmis blanches , dont les fourmillières sont élevées en forme de pyramide , unies & cimentées au-dehors : elles n'ont qu'une seule ouverture qui se trouve vers le tiers de leur hauteur , d'où les Fourmis descendent sous terre par une rampe circulaire. Sur la Côte d'Or , en Guinée , & à Maduré , dans les Indes Orientales , on trouve des fourmillières au milieu des champs qui sont de la hauteur d'un homme , & qui sont enduites en dessus d'un mortier impénétrable : elles en construisent aussi de grandes sur des arbres fort élevés. Ces Fourmis viennent quelquefois en troupe , comme une armée , dans les habitations. On distingue , dit-on , à la tête de leurs bataillons trente ou quarante guides qui surpassent les autres en grosseur , & qui dirigent leur marche. Si on a oublié d'enfermer quelques provisions de bouche , elles s'en emparent , & l'armée

Les Fourmis se retire avec beaucoup d'ordre , en emportant avec elle son butin.

Pendant le séjour que l'Auteur qui cite ces faits fit au Cap de Corse , un grand corps de cette milice vint rendre visite au Château. Il étoit presque jour , lorsque l'avant-garde entra dans la Chapelle , où quelques domestiques Negres étoient endormis sur le plancher : ils furent éveillés par l'arrivée de cette petite armée , dont l'arrière-garde étoit encore à la distance d'un quart de mille. Après avoir tenu conseil sur cet incident , on prit le parti de mettre une longue trainée de poudre sur le sentier que les Fourmis avoient tracé , & dans tous les endroits où elles commençoient à se disperser : on en fit sauter ainsi plusieurs millions qui étoient déjà dans la Chapelle. L'arrière garde ayant connu le danger , tourna tout d'un coup , & regagna directement ses habitations. Le rat & plusieurs autres animaux , ne peuvent éviter ces Fourmis : elles se jettent sur leur corps , les accablent par le nombre & par les blessures , & les entraînent où elles veulent.

A Batavia , les Fourmis font leurs fourmilhères sur des cannes , pour éviter les inondations : elles les construisent avec une terre grasse , & y forment des cellules.

Les Habitans de l'Amérique voient arriver , dans de certains tems , des Fourmis , qu'ils appellent *Fourmis de visite*. Ces Fourmis marchent en grande troupe , & exterminent les rats , les souris , & autres animaux nuisibles.

Lorsqu'on voit paroître ces Fourmis , on ouvre les coffres & les armoires , afin qu'elles puissent trouver les rats & les insectes : elles ne viennent pas aussi souvent qu'on le desireroit ; car il se passe quelquefois trois ans sans qu'il en arrive. Lorsque les hommes les irritent , elles se jettent sur leurs souliers & leurs bas qu'elles mettent en pièces. Ces Fourmis de visite sont aussi utiles & aussi désirées , que les armées de celles de la Guinée sont redoutées.

Mademoiselle Mérian parle de Fourmis extrêmement grandes qui se trouvent en Amérique , & qui , en une seule nuit , coupent toutes les feuilles de plusieurs arbres , & les emportent dans leurs nids pour la nourriture de leurs petits : elles habitent dans la terre ,

quelquefois à huit pieds de profondeur. Quand elles veulent aller quelque part où elles ne trouvent point de passage, elles se font un pont singulier. La première s'attache à un morceau de bois, qu'elle tient serré avec ses dents; une seconde se place après la première; une troisième s'attache de même à la seconde; une quatrième à la troisième, & ainsi de suite. Dans cette situation, elles se laissent emporter au vent, jusqu'à ce que la dernière attachée se trouve de l'autre côté, & aussi-tôt un millier de Fourmis passent sur celles-ci. Ces Fourmis sont-elles les mêmes que celles que l'on nomme *Fourmi de visite*, qui se trouvent aussi en Amérique?

Selon le rapport de personnes dignes de foi, il y a une espèce de Fourmis dans les Indes Orientales qui ne marchent jamais à découvert, mais qui se font toujours des chemins en galerie, pour parvenir où elles veulent être. Lorsqu'occupées à ce travail, elles rencontrent quelque corps solide, qui n'est pas d'une dureté impénétrable, elles le percent pour passer à travers. Veulent-elles parvenir au haut d'un pilier, elles ne courent point le long de la superficie extérieure: elles creusent le pilier, & montent ainsi dans l'intérieur. Quand la matière, à travers laquelle il faudroit se faire jour, est trop dure, elles se construisent sur la surface une galerie avec de la terre qu'elles pétrissent, & avancent, ainsi sous la galerie, jusqu'au lieu où elles veulent arriver. Lorsqu'il s'agit de passer sur un amas de corps détachés les uns des autres, elles construisent alors une espèce de tuyau, dans lequel elles passent, & se trouvent ainsi couvertes de toutes parts. On les a vues se former ainsi des routes sur un tas de clous de gérofle qui alloit jusqu'au plancher, dans un magasin de la Compagnie des Indes Orientales. Arrivées là, elles percerent le plancher, & gâtèrent, en peu d'heures, pour une somme considérable d'étoffes des Indes, au travers desquelles elles s'étoient fait jour.

Des chemins d'une construction si pénible, semblent devoir coûter un tems excessif aux Fourmis qui les font: il leur en coûte cependant beaucoup moins qu'on ne le croiroit. L'ordre avec lequel la multitude y travaille avance la besogne: on voit à côté l'une de l'autre, deux

Files de Fourmis, dont l'une porte de la terre, & l'autre une matiere visqueuse. L'une des deux premieres de la file, applique sa terre au bord du tuyau ou de la voûte commencée; l'autre dégorge la liqueur visqueuse: elles pétrissent toutes les deux cette terre, & lui donnent la forme qu'elle doit avoir: elles rentrent ensuite le long de la galerie, pour se pourvoir de nouveaux matériaux, & prennent leur place à l'extrémité postérieure des deux files. Les Fourmis, qui après celles-ci étoient les premieres en rang, & toutes celles qui suivent, font de même; & par le moyen de cet ordre, plusieurs centaines de Fourmis travaillent dans un espace fort étroit sans s'embarrasser, & avancent leur ouvrage avec une vitesse surprenante.

On dit que la raison pour laquelle ces insectes font de si grands travaux, est pour se mettre à l'abri du soleil & de la lumiere qui leur sont très dangereux; car elles meurent si elles y restent exposées trop long-tems; la nuit au contraire, leur rend toutes leurs forces. Dans les pays qu'habitent ces Fourmis, on est obligé, pour conserver les meubles, de les élever sur des pedestaux garnis de goudron. On voit aussi de ces especes de Fourmis dans la Guinée.

Barrere, dans son Histoire Naturelle de la France équinoxiale, parle de plusieurs especes de Fourmis qui se trouvent à Cayenne & dans d'autres parties de l'Amérique. Il y a, entr'autres, une espece de Fourmi volante, dont les Negres & les Créolés mangent le derriere, qui a la forme d'un petit sac, de la grosseur à-peu-près d'un pois-chiche, & qui est rempli d'une liqueur blanchâtre, qui paroît n'être autre chose que les œufs mêmes de cet insecte.

Fourmis qui donnent la Réfine Laque.

On a ignoré pendant long-tems quelle étoit la véritable origine de la Réfine Laque; mais il paroît presque démontré présentement, qu'elle est due à des Fourmis volantes, qui se trouvent dans plusieurs Provinces des Indes Orientales; telles que Pégu, Bengale & Malabar. Ces Fourmis déposent la Laque sur des branches

d'arbres ou sur des branchages que les Habitans ont soin de piquer en grande quantité , pour servir de soutien à l'ouvrage de ces petits insectes.

M. Geoffroi , ayant examiné avec soin la Laque en bâton , c'est-à-dire la Laque attachée aux branchages , l'a reconnue pour être une sorte de ruche , approchant , en quelque façon , de celle que les abeilles ou d'autres insectes ont coutume de travailler. En effet , quand on la casse , on la trouve partagée en plusieurs cellules ou alvéoles , d'une figure assez uniforme , & qui marque que ce n'a jamais pu être une gomme ou une résine qui ait découlé des branchages sur lesquels on les trouve , comme quelques Naturalistes l'avoient pensé. Les cloisons de ces alvéoles sont extrêmement fines , & toutes pareilles à celles des ruches de mouches à miel. Comme elles n'ont rien qui les défende des injures de l'air , elles sont recouvertes d'une couche de cette même matière , assez épaisse pour leur servir d'abri ; d'où l'on peut conclure que ces insectes ne travaillent pas avec moins d'industrie que les abeilles , puisqu'ils ont beaucoup moins de commodités.

Ces alvéoles contiennent de petits corps plus ou moins renflés , & qui y sont moulés. Ces petits corps sont d'un beau rouge ; les uns plus foncés & les autres moins. Quand on les écrase , ils se réduisent en une poudre aussi belle que celle de la Cochenille. En mettant ces petits corps dans l'eau , ils s'y rendent comme la Cochenille , la teignent d'une aussi belle couleur , & en prennent à-peu-près la figure ; en sorte que la seule inspection fait connoître que ce sont de petits corps d'insectes , en quelque état qu'ils soient ; & ce sont vraisemblablement les embrions des ces Fourmis. Ce sont ces petits corps qui donnent à la Laque la teinture rouge qu'elle paroît avoir ; car , quand elle en est absolument dépourvée ou peu fournie , elle ne donne qu'une teinte très légère. Il paroît donc que la Laque n'est qu'une sorte de cire , que recueillent ces Fourmis , comme les Abeilles recueillent notre cire ordinaire ; soit qu'elle s'élabore dans l'estomac des Fourmis ; soit qu'elles la trouvent dans l'état où elle est sur les fleurs & sur les arbres.

Il y a des Fourmis à Madagascar qui construisent aussi

des alvéoles sur des branches avec une espèce de Laque, mais qui a absolument l'odeur & la couleur de la cire. Cette laque ne donne point de couleur, & ne peut être employée en teinture, ni à faire de la cire à cacheter, cependant les Habitans du pays s'en servent comme de colle & de mastic. Cette Laque n'étant point d'usage dans le commerce, est moins connue.

Les Fourmis de Pégu préparent & travaillent la Laque pendant huit mois de l'année, pour la production & la conservation de leurs petits. C'est cette Laque que les hommes ont su mettre à profit; en l'employant pour la belle teinture d'écarlate qui se fait au Levant, pour la cire à cacheter & pour le vernis.

On sépare la Laque des bâtons en la faisant fondre: on la lave; on la jette ensuite sur un marbre, où elle se refroidit en lames: on la nomme alors *Laque plate*.

La Laque en grain est ce qui reste de plus grossier après qu'on en a tiré la teinture; c'est cette Laque qu'on emploie pour la cire à cacheter. On colore cette cire avec du vermillon: la cire noire est colorée avec du noir de fumée; & celle qui est de couleur d'aventurine, avec de l'orpiment.

Les Indiens font avec leur Laque colorée, une pâte très dure, d'un très beau rouge, dont ils forment des bracelets appelés *Manilles*.

Les Fourmis contiennent un acide assez développé; la preuve en est, que si l'on jette dans une fourmillière une fleur bleue, elle deviendra rouge. L'analyse qu'on a faite de ces insectes démontre cet acide: on les distille avec de l'esprit-de-vin, & on en retire ce qu'on appelle *Eau de Magnanimité*, à cause des grandes vertus qu'on lui attribue pour fortifier le corps, & réparer les forces abatus.

FOURMILIER ou TAMANOIR ou TAMANDUA ou MYRMÉCOPHAGE, autrement GROS MANGEUR DE FOURMIS ou RENARD AMÉRICAIN, est un animal que les habitans du Congo appellent *Umbulu*, & dont le caractère est de ne point avoir de dents; mais d'avoir le corps couvert de poil: on en distingue quatre espèces.

La première, est le *Fourmilier Tamanoir*, ou le *Man-*

geur de fourmis d'Amérique, Myrmecophaga. Cet animal a, depuis l'extrémité de la queue jusqu'à l'extrémité de la bouche, environ six pieds & demi de longueur; ses jambes de derrière, sont longues d'un pied, & terminées comme celles de l'Ours; celles de devant sont un peu plus longues: il a quatre doigts aux pieds de devant; & cinq à ceux de derrière, qui sont tous armés d'ongles forts; les deux du milieu des pieds de devant sont les plus longs, les plus forts & les plus crochus: son museau est fort allongé; l'ouverture de sa bouche très petite; ses oreilles sont courtes & rondes; ses yeux petits: sa queue, comme celle du Cheval, est garnie de longs poils, plats comme ceux du reste du corps; ceux du col & de la tête paroissent tournés en devant; ils sont tous variés de blancs, plus noirs cependant vers la partie postérieure du corps. On remarque une grande bande noire qui couvre la poitrine transversalement, passe sur les côtes, va se terminer sur le dos, vers la moitié de sa longueur; les jambes de derrière sont noires; celles de devant sont blanches, avec une tache noire vers le pied: c'est la plus grande espèce de Fourmilier: elle se trouve au Cap de Bonne-Espérance, dans la Guiane, & dans le Bresil. Lorsque sa queue est relevée vers le dos, elle lui sert de parasol.

La seconde espèce est le *Mangeur de fourmi de la Guiane*; il est de moitié plus petit que le précédent; il en diffère encore par sa queue, qui est presque rase, & par ses poils courts. Toutes les parties antérieures de son corps, sont de couleur de paille; la partie postérieure est d'un brun roux: on le trouve aussi au Bresil.

La troisième espèce, est le *fourmilier aux longues oreilles*: il n'a que trois doigts aux pieds de devant, & cinq à ceux de derrière; il a les oreilles longues & pendantes; les yeux assez grands; la queue longue & terminée en pointe; son corps est couvert de longs poils, d'un chatain clair en dessus, & d'un brun plus foncé en dessous. On le trouve dans les Indes Orientales: étant jeune, sa couleur est incarnate.

La quatrième espèce est le *Petit fourmilier*, autrement dit le *Petit mangeur de fourmis*. Les Guianois l'appellent *Ouatirouaou*, & les Ethiopiens de Surinam,

Coati : c'est le plus petit des Fourmilliers : il a environ quinze pouces de long y compris sa queue , qui est plus longue que le reste du corps ; son col est très court : il a deux doigts au pied de devant , & quatre à celui de derrière ; son museau est court ; l'ouverture de sa bouche assez grande ; ses oreilles sont petites ; ses yeux grands : il est tout couvert de poils jaunâtres , mêlés de gris , doux au toucher comme de la soie.

La langue de ces animaux est longue & ronde , un peu semblable à celle du Pic , de façon qu'ils peuvent la faire sortir & la retirer aisément ; mais ils la laissent traîner à terre pour prendre des fourmis quand ils ont faim : aussitôt que ces insectes viennent s'y placer , & qu'ils sentent qu'elle en est suffisamment chargée , ils la retirent en dedans & les engloutissent de la sorte. C'est avec les ongles ou griffes des pieds de devant qu'il déterre & culbute les fourmillières pour se nourrir de leurs habitants. Le Fourmilier marche si lentement qu'on peut le prendre aisément. Si on le touche avec un bâton , il s'accroupit sur ses pieds comme un Ours. Comme il ne peut mordre , il se défend avec ses griffes : il dort tout le jour , la tête posée entre ses deux jambes de devant : quand il boit il sort de l'eau par ses narines : il est d'une vie fort dure ; il ne marche que la nuit ; sa chair sent mauvais. Les mâles ont cela de particulier , que leurs testicules sont cachés en dedans sous la peau. Les femelles mettent bas autant de petits qu'elles ont de tettes : ce qui leur est commun avec les Truies : cette sorte d'animaux n'habite que les Indes Occidentales. On prétend qu'ils se servent de leur queue , ainsi que les singes , pour se tenir perchés sur les arbres.

FOURMILLIERE. *Voyez l'article FOURMI*

FOURMI-LION ou FOURMILLON ou FORMICA-LEO. *Voyez au mot DEMOISELLE DU FORMICA-LEO.* M. de Reaumur croit qu'il y a du côté d'Avignon une espèce de Formica-leo , différente du nôtre par la grandeur. On en trouve à Saint-Domingue encore une espèce plus grande que celle des environs d'Avignon. Le Formica-leo , du pays de Geneve , marche quelquefois en avant , il est plus gros & plus distinct. Toutes les

espèces de Formica-leo se métamorphosent, & sont de l'ordre des insectes névroptères.

FOUTEAU, FAU ou FOYARD. Arbre de haute-futaie, qui se nomme aussi *Hêtre*. Voyez ce mot.

FRAGMENTS, *Fragmenta preciosa*. Dans les boutiques des Apoticaire & des Droguistes, on donne le nom de cinq Fragmens précieux, à des particules, de *Rubis*, de *Saphir*, d'*Emeraude*, de *Topaze* & d'*Hyacinte*, qui résultent de ces diverses pierreries à l'instant où le Lapidaire les dégrossit pour en former des pierres régulièrement taillées : souvent ces Fragmens ne sont que des *Primes de pierreries ou Quartzesuses*, ou de *Spath fusible*. Voyez ces mots.

FRAGON ou PETIT HOUX. Voyez HOUX FRÉLON.

FRAISIER, *Fragaria*. Plante basse & touffue, qui vient naturellement dans les forêts & à l'ombre, & qu'on cultive aussi dans les jardins où elle profite davantage : sa racine est vivace, fibreuse, de couleur brune foncée, d'un goût astringent ; elle pousse plusieurs pédicules ou queues menues, longues, velues, grêles, branchues à leurs sommets, & qui portent des fleurs : elle jette aussi des queues de même longueur & figure, qui soutiennent des feuilles. De plus, elle pousse certains filamens noueux, qui serpentent sur terre, y prennent racine, & donnent, de chaque nœud, des feuilles & des racines, par lesquelles cette plante se multiplie. Ses feuilles sont au nombre de trois sur une queue, oblongues, peu larges, dentelées tout au tour, venées, velues, vertes en dessus, & blanchâtres en dessous. Ses fleurs sont attachées quatre ou cinq à un même pédicule ; elles sont en roses, à cinq pétales blancs, placés en rond ; leur pistile se change, dans le printems, en un fruit ovoïde, plein de suc, charnu, mol, d'abord blanc, puis rouge extérieurement, rempli de graines menues, d'une odeur agréable, & d'un goût doux, vineux, fort exquis. Ce fruit s'appelle *Fraise*, il mûrit quelquefois blanc.

Le goût des Fraises cultivées est plus délicieux ; cependant la Fraise des bois est plus salutaire : leur suc, mis à fermenter donne du vin, dont on peut retirer un esprit ardent ; mais si on le laisse fermenter trop long-

tems, il s'aigrit & se corrompt : le suc des feuilles du Fraiser rougit légèrement le papier bleu ; mais celui des racines le rougit considérablement. Ces racines sont mises au nombre des remèdes diurétiques & apéritifs ; leur saveur est styptique & amère. En général, les fraises sont rafraîchissantes, reprimant la chaleur de l'estomac & excitent les urines : on les sert principalement au dessert, avec du sucré & arrosées d'eau : mêlée avec du vin, elles sont plus difficiles à digérer dans l'estomac, elles s'y aigrissent plus facilement, & alors elles causent des crudités nuisibles au genre nerveux. Si on mange trop de fraises, elles portent à la tête & enivrent un peu. On remarque aussi, que les urines contractent assez souvent l'odeur des fraises. On ne peut trop recommander le soin de laver les fraises avant d'en manger, parceque les crapauds & les serpens, qui en aiment l'odeur, repairent souvent sous les Fraisières, & jettent leur haleine ou leur bave sur leurs fruits. Dans les bouziques, on trouve une eau distillée de fraises, qui est un excellent cosmétique, & utile en gargarisme pour les ulcères de la gorge. On prétend que le Fraiser bouilli dans du vin rouge & appliqué sur l'os pubis, arrête les fleurs blanches, les trop fréquentes pollutions qui arrivent la nuit, & les gonorrhées qui ne sont pas virulentes.

Les Fraisières se multiplient de plant déraciné. Quand on en veut transplanter, on préfère le plant tiré des bois à celui des jardins : on prend au printemps les trainaïsses qui se forment en sortant du corps du Fraiser, & qui rampent sur terre, ou bien on les enlève en morte : elles prennent aisément racines, & au bout de deux ou trois mois, en Octobre, on les transplante. On a soin d'en placer trois ou quatre dans chaque trou qu'on fait avec le plantoir sur les bordures, ou en planches, dans une terre neuve & légère, qu'on a attention d'arroser & de sarcler de tems à autre. Il est utile de ne laisser à chaque pied, que quatre montans des plus forts, & trois ou quatre fleurs de celles qui sont le plus près du pied, & on pince les autres. Il faut, quand il n'y a plus de fruit, couper rez pied & rez terre les vieux montans, si on veut avoir beaucoup de belles & bonnes fraises. On doit renouvel-

lér le plant ; tous les trois ans ; & ne conserver que les trainasses qui sont nécessaires au plant. On obtient des fraises hâtives , ou dans des serres chaudes , ou selon l'exposition du sol , & l'abri qu'on donne au plant.

FRAMBOISIER. *Voyez l'article RONCE.*

FRANCOLIN, *Attagen*, est un oiseau qui ne fréquente que les montagnes : on le voit rarement en plaine ; mais communément dans les Alpes , en Italie , & dans la chaîne des Pyrénées. Belon dit que le Francolin est semblable à la Canne petière , mais plus petit : ses pieds & ses jambes sont couverts de plumes comme ceux du coq de Bois ; sa tête ressemble à celle de la Perdrix grise ; son bec est de même , court & fort ; il se nourrit de graines & de vers : on en voit de tous blancs dans les montagnes de la Savoie. Les Francolins font leurs nids en terre & pondent autant d'œufs que la perdrix.

On faisoit autrefois beaucoup de cas de la chair du Francolin. Martial en fait l'éloge comme du mets le plus exquis de l'Ionie : elle convient aux estomacs foibles.

Quelques-uns ont donné aussi au Francolin le nom de *Coq de marais* ; mais ce dernier oiseau est différent de notre Francolin , par les lieux qu'il habite. Albin en a parlé sous le nom d'*Egocephale*. Il se tient communément sur les parages sablonneux des mers , y cherche sa nourriture , & n'est pas plus effrayé à la vue du monde que ne l'est la Mouette.

FRAXINELLE, *Voyez DICTAME BLANC.*

FRAYE. *Voyez au mot GRIVE.*

FREGATE, *Hirundo marina. rostro adunco*. C'est de tous les oiseaux celui qui vole le plus haut , le plus long-tems , le plus aisément , & qui s'éloigne le plus de terre : on l'appelle *Oiseau fregate* , par allusion à la légèreté & à la rapidité de son vol , qui semble imiter la vitesse des vaisseaux qui portent ce nom , & qui communément sont les meilleurs voiliers de la mer. Il n'est pas rare de rencontrer cet oiseau à quatre cens lieues de terre : il ne peut se reposer sur l'eau sans périr : ses jambes sont courtes , grosses & ramassées ; ses pieds ne sont pas palmés , mais armés de griffes crochues , fortes

& aiguës : ses ailes sont si grandes qu'elles ont neuf pieds d'envergure, elles se meuvent peu sensiblement dans le vol ; & ne le fatiguent point : on le perd quelquefois de vue. C'est à la grandeur de ses ailes qu'il doit la facilité de se soutenir si longtems dans l'air : aussi ne descend-il guerres ; ils auroit trop de peine à battre des ailes pour s'en élever ; il perche toujours sur des arbres ou sur des lieux élevés : sa grosseur égale celle d'une poule ; son col & sa tête sont proportionnés à sa grosseur. Il a le regard assuré ; le bec fort & assez gros, la partie supérieure en est arquée ; les plumes du dos & des ailes sont brunes, celles du ventre grises. Les mâles ont une membrane rouge & boutonée, à peu-près comme les Coqs d'Inde ; & qui leur pend jusqu'au milieu du col.

L'oiseau Fregate met, en usage son bec & ses griffes crochus, pour prendre les poissons volans & autres poissons qui sont poursuivis par les Dorades. Il fond comme un éclair, & enlève sa proie, en rasant la superficie de la mer, avec une adresse admirable, sans presque jamais manquer son coup. Il poursuit aussi les Goélands ou Mauves, & plusieurs autres oiseaux aquatiques, pour leur faire dégorger le poisson qu'ils ont pris & s'en saisir lui-même. Le P. Labat, dit que la chair de ces oiseaux sent un peu le poisson : elle est fort nourrissante & à peu-près, de la même saveur que celle des Diables de mer & sa graisse est fort estimée, en friction, pour les douleurs de la goutte sciatique. On lit dans l'*Histoire Naturelle de la France Equinox*, pag. 134, que comme la Frégate suit ordinairement les vaisseaux ; quand on voit un de ces oiseaux s'approcher de terre, on compte sur l'arrivée ou le passage d'un Navire.

Quelques Auteurs donnent aussi le nom de *Fregate* à un insecte de mer, de la grosseur d'un œuf de poule, & de la forme d'une barque. Cet insecte est toujours sur l'eau, & s'y soutient par une espèce de petite voile couleur de pourpre. On prétend que cette Fregate empoisonne la main quand on y touche.

FRENE, *Fraxinus*. Grand arbre de futaie, qui se plaît dans les lieux frais & humides, au bord des rivières & vers les prés : ses racines sont grandes & s'étendent de tous côtés sur la superficie de la terre ; son tronc

est fort élevé, droit, assez gros ; couvert d'une écorce unie & cendrée ; le bois en est blanc, lisse, dur, & ondulé : ses branches sont opposées ; les plus jeunes d'arbrées sont tendres, un peu noueuses, & contiennent une moëlle blanche & fongueuse ; celles qui sont vieilles, sont généralement ligneuses : les feuilles sont oblongues, rangées par paires le long d'une côte, qui est terminée par une seule feuille dentelée, d'un goût amer & âcre, d'un verd gai ; les fleurs sont des étamines disposés en grappes, qui naissent avant les feuilles, & qui se dissipent en peu de tems : il leur succede une follicule membraneuse, oblongue, formée en langue d'oiseau, plate, fort déliée en sa pointe, & renfermant dans sa base une semence presque ovale, blanche, moëlleuse, d'un goût amer, & d'une odeur de drogue.

L'écorce, le bois & les fruits du Frêne sont d'usage. La décoction ou infusion de son écorce noircit la solution du vitriol comme le fait la noix de galle : elle est un peu febrifuge, & la feuille un peu vulnérable. On prétend que le suc de ses feuilles est un contrepoison contre la morsure des serpens. Cette idée vient, sans doute, de Plin, qui a dit gratuitement, que les serpens se jettent plutôt dans le feu, que de rester à l'ombre du Frêne, ou de se cacher sous ses feuilles. Camerarius & Charas ont éprouvé plus d'une fois la fausseté de cette anthipathie si surprenante.

Le sel tiré des cendres de l'écorce du Frêne, est apéritif & sudorifique. Cette cendre renfermée dans un nouet, est pyrotique & tient lieu de cautere potentiel. Les fruits sont apéritifs. On vante ce fruit desséché & pris dans du vin, pour faire maigrir, ou pour exciter à l'acte de Venus. La Manne découle d'une espèce de Frêne de l'Italie. Voyez MANNE.

On élève le Frêne de plant, qu'on prend dans les bois, il ne demande pas beaucoup de culture pour former une belle & haute tige. On en fait des haies. Il ne réussit point dans les terres dures, argilleuses ; crayonneuses ; mais il vient vite, & s'élève prodigieusement en plaine, dans une terre légère & peu profonde. Son bois est facile à travailler ; il est blanc, d'abord tendre & flexible ; mais, avec le tems, il devient compacte & très dur : on

Emploi : pour le charbonage & les ouvrages d'artillerie : on en fait des timons de carrosses, des charrues, des effieux, des perches & des échalas, & on s'en sert pour emmancher des anils. On le débite en grumes de plusieurs grosseurs, & depuis dix, jusqu'à dix-huit pieds de long.

FRÉLAYE, ou EFFRAYE, ou HIBOU D'ÉGLISE ou DU CLOCHER, *Nasua Templorum alba.* C'est cet oiseau de nuit, dont le cri épouvantable (*chouare*) qu'il pousse en volant, effraye ceux qui sont sujets à avoir peur. Bien des personnes l'appellent *Oiseau sorcier* ou *Oiseau de mauvais augure* ; il est très commun en France.

La Frélaye est à peu près de la grandeur du pigeon : elle a quatorze poites de long ; & trois pieds d'envergure ; le bec long d'un pouce, & crochu par le bout ; la langue un peu fourchue ; les yeux & le menton entourés d'un cercle ou collier de petites plumes molletées, blanches, & de plumes jaunes, plus roides. Ce collier ou frange de plumes commence aux narines de chaque côté, & ressemble au voile d'une femme ; en sorte que les yeux sont comme enfoncés dans une cavité profonde, formés par de petites plumes redressées tout à l'entour. La poitrine, le ventre & le dessous des ailes sont blancs, marqués de taches obscures, carrées & espacées. Le plumage de la tête, du col, du dos, & jusqu'aux grandes plumes, tout est orné & bariolé de belles couleurs, tachetées, ou en lignes fauves. Ses jambes sont couvertes jusqu'aux pieds d'un duvet épais ; les doigts revêtus seulement de poils clair-semés : l'ongle du doigt du milieu est un peu moins dentelé que dans les Hérons.

Dans cet oiseau & dans tous les autres de ce genre ; l'œil est d'une structure rare & singulière ; car la partie saillante & qui paroît au dehors, n'est rien autre chose que l'iris seule, de manière que le globe de l'œil, étant été en entier de son orbite, représente un casque ; l'iris ou la partie apparente répondant au couvre-chef ; & la partie cachée, qui s'étend au-delà en tout sens, répondant aux bords. Les yeux de cet oiseau sont tout-à-fait fixes & immobiles : les bords intérieurs des paupières sont jaunes tout à l'entour.

La Frélaye habite ordinairement dans les trous profonds & inaccessibles des tours & des clochers, dans les pertuis des rochers escarpés & dans les creux des arbres. Son chant se fait entendre sur les onze heures du soir : elle ne fait point de nid ; elle pond seulement sur la pierre nue, ou tout au plus couverte accidentellement de quelques ordures. Sa ponte est de quatre à cinq œufs oblongs. Pendant le jour, la Frélaye reste dans son trou, dormant droite sur ses pieds ; la tête panchée en devant, le bec caché dans la plume, & ronflant comme un homme : elle attend ainsi que la nuit soit arrivée pour butiner ; alors elle sort & s'envole de travers ou en culbuteur, à la manière des Hiboux : son vol semble obéir au gré du vent ; il est si doux, qu'on ne l'entend point. Elle va dans les greniers y faire la fonction du meilleur chat du monde : elle y prend des souris, dont elle fait sa nourriture ; elle prend aussi, sur les branches des arbres, de petits oiseaux endormis. Il n'est pas rare d'en trouver le matin dans un appartement où il y a beaucoup de souris, ou encore quand il y a un malade tout gangrené ou même mort ; de telles émanations attirent volontiers cet animal, qui ne se fait point de peine de descendre par une cheminée. Ce sont de partil-les aventures & les lieux où repaît communément la Frélaye, qui l'auront fait regarder comme un oiseau de mauvais augure.

On trouve dans le trou de la Frélaye, des especes de pelottes, de la forme & grosseur d'un œuf de poule. Ces pelottes ne sont autre chose que le résidu de ses aliments, qui consiste en peaux, poils, plumes, os, & autres matieres grossieres ; le tout artistement enveloppé comme dans une bourse, que l'oiseau a la facilité de vomir ensuite, c'est-à-dire après la digestion des chairs ; car en général les Hiboux, ayant le gosier très large, peuvent avaler de gros morceaux de chair tout entiers, comme un rat, une souris & un oiseau : c'est ainsi que l'Alcyon & le Martinet pêcheur, & tous les oiseaux, qui avalent des poissons entiers, rejettent par en haut les arrêtes & les vertebres de ces poissons digérés.

La Frélaye n'est pas d'usage en aliment ; mais quelques personnes

personnes estiment la chair bonne pour la paralysie, la graisse propre pour assoupir les nerfs, & son fiel desséché, excellent dans les ophthalmies.

FREUX ou GROLLE, *Cornix frugilega*, est une espèce de corneille de bois, qui se répand communément dans les campagnes, mais qui repaire dans les bois & les forêts, où elle fait son aire. Cet oiseau a une assez grosse corpulence : il est très charnu, & tient le milieu entre le corbeau & la corneille : il est fort criard, vole en troupes & en grand nombre. Son bec est très droit, long & pointu : il s'en sert pour tirer les grains & les vers de la terre. On ne voit point cet oiseau en Italie ; il y en a une bonne quantité en Angleterre. Beaucoup de personnes le prennent pour une véritable corneille, mais les Laboureurs le distinguent facilement. Ils le chassent en faisant beaucoup de bruit avec des chaudrons, ou autres instrumens bruyans, en jettant des pierres dans son nid, en attachant à des arbres des machines qui ont des ailes comme des moulins à vent, ou en plaçant, dans leurs terres labourées, des épouvantails habillés.

FRIQUET, *Passer arboreus*, petit oiseau, dont le bec est court, noirâtre, un peu gros. Il a les pieds, les jambes, les ailes & la tête, comme le Moineau de muraille : on l'appelle aussi *Moineau de Noyer* ; & quelques-uns croient que c'est le même que le *Moineau d'arbre*. Voyez ces mots. Le Friquet ne fait que s'agiter & fretiller sur les arbres.

FRITILLAIRE, *Fritillaria*. Cette plante est fort recherchée des Fleuristes. Sa racine est bulbeuse, solide, blanche, sans tuniques, composée de deux tubercules charnus, demi-sphériques, ayant en dessous plusieurs fibres. Sa tige est haute d'un pied, grêle, ronde, purpurine, fongueuse en dedans ; portant six ou sept feuilles creuses, étroites, rangées sans ordre, un peu semblables à celles de la Barbe du Bouc, & d'un goût acide. Son sommet porte ordinairement deux fleurs à six feuilles, disposées en cloche, rattachées en tablettes d'échiquier, ou en façon de damier, émaillées de diverses couleurs incarnates, & très agréables à la vue : il leur succède un fruit oblong, triangulaire, & rempli de semences applaties.

La Fritillaire croît dans les prés : on la cultive dans les jardins ; elle fleurit en Mars : sa racine est résolutive.

FROMAGER ou SAAMOUNA. Arbre d'une figure extraordinaire , qui croît dans les Indes & dans l'Amérique à la hauteur du Pin ; c'est le *Gossampinus* des Botanistes , qui le désignent encore sous ce caractère *Ceyba viticis folio aculeata*, Tournesf. Le haut & le bas du tronc de cet arbre sont de la grosseur ordinaire aux autres arbres , mais son milieu est relevé de plus du double tout-au tour ; son bois est épineux , moëlleux , poreux , comme du liège très tendre , gris en dehors , blanc en dedans : on a appelé cet arbre *Fromager* , parce que son bois ressemble à du fromage un peu mou ; la tige est toujours verdâtre , les rameaux sont étendus en large , droits , rangés par ordre , opposés les uns aux autres ; les feuilles sont vertes , oblongues , véneuses & incisées très profondément , attachées cinq à cinq à des queues longues , comme celles du *Pentaphyllum* ; les fleurs sont rouges , suivies de fruits faits en tuyaux ou gousses , larges de deux pouces , sur six à sept de longueur. Ces fruits étant mûrs contiennent des semences d'un rouge noirâtre , grosses comme un petit pois , & garnies d'une espece de coton ou de laine blanche , luisante , moëlleuse & soyeuse au toucher , mais dont les filamens sont si courts , qu'elle ne peut être cardée ni filée. Les Indiens en font l'usage que nous faisons du duvet pour garnir les lits : elle y est d'autant plus propre , qu'elle est bien moëlleuse , d'une grande légèreté , & qu'elle procure une chaleur douce : on doit sur-tout prendre garde que quelque étincelle de feu ne tombe dessus : car cette sorte de coton s'allume très facilement , & seroit consumée avant qu'on eût pu l'éteindre : on en garnit des pieces d'estomac pour exciter la chaleur dans les parties sur lesquelles on les applique : on prétend qu'on en pourroit fabriquer de beaux chapeaux.

FROMENT, *Triticum* C'est un nom que l'on donne en général aux grains qui naissent dans un épi ; mais on le donne par excellence au bled , cette plante presque universelle. Voyez BLEU. Il y a des endroits où l'on ne met point l'orge & l'avoine au nombre des fromens : on les appelle ordinairement les *Mars* , parceque ce mois

de la saison où l'on commence à les semer. *Voyez l'article BLEB*, pour la culture de ce grain, ses maladies, & la maniere de le préserver de la destruction occasionnée par la fermentation, ou par l'attaque des insectes.

FROMENTAL ou **FAUX FROMENT**, nommé improprement *faux seigle*, connu aujourd'hui le plus communément sous le nom de *Ray grass*. *Voyez ce mot.*

FROMENT LOCAR, **FROMENT ROUGE** ou **EPEAUTRE**, ou **BLED LOCULAR**, (*Zea*) Espece de froment assez connu dans les endroits rudes & montagneux de l'Egypte, de la Grèce, de la Sicile, & qu'on cultive cependant comme les autres especes de froment : cette plante a une racine fibreuse : elle pousse, ainsi que le bled ordinaire, un nombre de tuyaux menus, à la hauteur d'environ deux pieds; ses feuilles sont étroites, les épis sont disposés comme ceux de l'orge, & la semence en est menue, de couleur rougeâtre. La graine de cette espece de froment sert à faire de la bierre, & même du pain au besoin, mais il est noir & d'un goût désagréable.

FRONDIPORE : est le Madrepore dont les rameaux sont disposés en feuilles. *Voyez MADREPORE.*

FRUIT, *Fruſtus*. Est le nom qu'on donne à la substance reproductive de l'arbre ou de la plante : ainsi le gland est le fruit du chêne ; le fruit du poirier, est la poire ; celui du fraisier, est la fraise, &c. Le nom de fruit s'entend également de toutes sortes de graines, soit nues, soit renfermées dans une enveloppe ligneuse ou charnue ou membraneuse, &c.

Entre les fruits, on distingue : 1°. les fruits à noyaux ; comme sont les prunes, cerises, pêches, abricots, 2°. les fruits à pepin, comme les fraises, framboises, groseilles, pommes, poires ; 3°. on dit aussi les fruits d'été, les fruits d'automne, les fruits d'hiver, à cause des différentes saisons où on les mange. Les fruits à noyaux sont de la premiere saison ; quelques-uns des fruits à pepin, comme les poires, les pommes, sont communément de la dernière saison. On appelle fruits rouges, ceux qui ont cette couleur, & qui viennent abondamment dans les mois de Juin, de Juillet : ce sont les fraises, les framboises, les groseilles, les cerises, les

l'on met moins de sucre , le fruit conservera mieux son goût naturel , mais il durera moins.

A l'égard des fruits que l'on veut garder secs , ou demi confits , on choisit les plus beaux , on les range à côté l'un de l'autre sur des claies , & on les met dans un four , d'où l'on vient de tirer le pain : le four étant refroidi , on les retire , & on répète l'opération une seconde fois : on fait cette opération avec succès pour les prunes , les abricots & les pêches , dont on a ôté adroitement le noyau. Quant aux poires & aux pommes , il faut avant de les mettre au four , les peler & les faire amollir dans l'eau bouillante , avec un peu de mélasse , ou de sucre ; par cette demi cuisson , on donne à ces fruits une consistance qui les rend propres à être transportés d'une Province à l'autre , & même à travers les mers.

Dans les grandes Maisons & chez les Confiseurs , on glace les fruits ; mais sur cette matière , nous devons renvoyer nos Lecteurs aux traités de l'art du Confiseur ; nous dirons seulement qu'on glace les fruits rouges crus , en les trempant dans des blancs d'œufs battus avec un peu d'eau de fleur d'orange ou autres aromates liquides , puis on les fait passer dans du sucre en poudre fine , qu'on a fait chauffer dans un plat d'argent.

FRUIT A PAIN. *Voyez ARBRE DU PAIN.*

FRUIT DU BAUME. *Voyez CARPOBALSAME & le mot BAUME DE JUDÉE.*

FRUIT DE LA CHINE. *Voyez LETCHI.*

FRUITS PÉTRIFIÉS , *Carpolithes.* Des Lithologistes font mention de glands , de chataignes , & de filiques pétrifiées : on trouve dans les environs de Besançon de grosses noix devenues fossiles , & dont l'amande est pétrifiée.

FRUTEX TERRIBILIS. *Voyez ALTRUM.*

FUCUS ou VAREC : genre de plante qui naît au fond des eaux : il y en a beaucoup de sortes dont Imperati parle : en général c'est une plante du genre de l'Algue. *Voyez ce mot.* Elle pousse d'abord plusieurs petites tiges , plates , étroites , mais qui s'élargissent par la suite , & se divisent en petits rameaux , portant des feuil-

les larges , oblongues , ordinairement lisses , attachées avec leurs tiges par une substance tenace , pliante , membraneuse ; il s'y élève des tubercules vuides en forme de vessies , plus ou moins grandes , & plus ou moins arrondies. Le varec est souvent petit ; mais dans certaines mers , il croît quelquefois à la hauteur d'un pied & demi. Lorsque cette plante est nouvellement ramassée , sa couleur est olivâtre , & en séchant elle devient noire : on s'en sert pour faire de la soude.

On donne aux Fucus des noms latins tirés des especes de plantes auxquelles ils ressemblent : par exemple , *Fucus quercina* : *Fucus lactuca* , &c. par-là on détermine l'espece de varec , dont les feuilles ont de la ressemblance , ou à celles du chêne , ou à celles de la laitue. La plupart de ces plantes sont de l'ordre des Cryptogames , qui cachent leurs fruits sous l'aisselle , ou dans la continuité de leurs feuilles.

FUCUS. Nom qu'on donne encore aux *Faux-bourbons*. Voyez ce mot à l'article de l'ABEILLE.

FUMETERRE , *Fumaria*. Plante qui croît naturellement dans les champs & dans les endroits cultivés ; sa racine est peu grosse , légèrement fibreuse , blanche & très pivotante : elle pousse des tiges hautes d'un pied ou environ , anguleuses , creuses , en partie de couleur de pourpre , & en partie d'un blanc verdâtre ; ses feuilles sont découpées menu , attachées à de longues queues , anguleuses , de couleur de verd de mer ; ses fleurs sont petites , ramassées en épi , oblongues , de plusieurs pieces , irrégulieres , semblables aux fleurs légumineuses , composées chacune de deux feuilles , communément purpurines , & quelquefois blanches & éperonnées : à chaque fleur succede une capsule membraneuse , arrondie , qui renferme une petite graine sphérique , d'un verd foncé , & d'une saveur amere , désagréable.

Toutes les parties de la fumeterre sont fort ameres ; leur suc rougit le papier bleu. On emploie cette plante pour purger la bile , donner de la fluidité au sang , exciter les regles & les urines : elle convient très fort pour la jaunisse , le scorbut & les maladies de la peau.

FUMIER : cette substance , quoique commune , est précieuse & recherchée pour fertiliser les terres stériles ,

ou rendues maigres par l'épuisement des récoltes qu'elles ont produites.

Le fumier est composé principalement de la litière qu'on tire des écuries, des étables, des bergeries, & de la retraite de tous les animaux domestiques.

On distingue différentes sortes de fumiers, comme produits par divers animaux : les uns conviennent à une certaine terre, & les autres à une autre.

Les boues des rues & des grands chemins, les balayures des cuisines, & quantité d'autres fanges meurtrières, après qu'on les a fait sécher par tas, font un grand bien au pied des arbres, ainsi qu'au fond des terres usées. Il en est de même des cendres, sur-tout pour les figuiers, & des pailles ou chaumes brûlés avec toutes sortes de mauvaises herbes de jardin, des feuillages inutiles, des coiffats & sur-tout des écorces, de la suie de cheminée, des chiffons d'étoffes, des poils des animaux, de la raclure des cornes, des bouts de cuir & de toutes sortes de peaux de bêtes, du marc du vin, des restes des huileries, des brasseries, des tanneries, des teintures, & même des laineries, des savonneries.

Les habitans des Ardennes n'ont d'autres ressources pour fertiliser leurs terres, que dans les cendres de leurs brossailles, mousses, fougères, bruyères, ronces, épines, menues branches, en un mot de tout ce qui contribueroit à rendre naturellement un pays stérile. Ils enlèvent le gazon & tout ce qui y tient, pour le brûler par petits tas : ils sement ensuite la cendre qui en résulte sur leur terre pelée, & font de leurs terrains incultes & incommodes, des campagnes labourables & utiles.

Les terres neuves & particulièrement celles qui touchent à la surface, sont excellentes pour amander celles qui sont usées. Leur engrais est plus stable que les précédents, qui en quelque sorte sont passagers. Un engrais très durable, est la marne qu'on trouve par lits à différens degrés de profondeur, & qui répandue sur nos champs, s'incorpore peu à peu avec l'autre sol. Voyez MARNE. Il y a des argilles, ou glaises blanches qui n'engraissent pas moins ; le sable de mer, l'algue de mer, les étoiles marines, & quantité d'autres matières, peuvent aussi servir à féconder les terres : l'industrie ha-

maine fait les mettre en usage selon les différentes circonstances.

FURET, *Furo*. Joli petit quadrupede du genre des Belettes, que quelques auteurs ont confondu avec le Putois, parcequ'il a quelque ressemblance avec lui pour la couleur; cependant le Putois, naturel aux pays tempérés, est un animal sauvage comme la Fouine; & le Furet originaire des climats chauds, ne peut subsister en France, que comme animal domestique: d'ailleurs, une preuve certaine qu'ils sont d'especes différentes, c'est qu'ils ne se mêlent point ensemble.

Le Furet a le corps plus allongé & plus mince, la tête plus étroite, le museau plus pointu que le Putois; la longueur de son corps jusqu'à l'origine de sa queue, est d'environ quatorze pouces. Quoique facile à apprivoiser, & même assez docile, il ne laisse pas d'être fort colere; il a une mauvaise odeur en tout tems, qui devient plus forte lorsqu'il s'échauffe ou qu'on l'irrite; il a les yeux vifs & rouges, le regard enflammé, tous les mouvemens très souples; il est l'ennemi juré des lapins, & il est en même tems si vigoureux, qu'il vient aisément à bout d'un lapin qui est quatre fois plus gros que lui.

On croit le Furet originaire d'Afrique, d'où il fut transporté en Espagne. On s'en est servi pour y détruire les lapins, qui s'étoient singulièrement multipliés dans ce pays, qui paroît être leur vrai climat naturel. On ne peut point se servir du Putois, comme du Furet pour la chasse aux lapins, parcequ'il ne s'apprivoise pas aussi aisément.

La femelle est dans cette espee sensiblement plus petite que le mâle; lorsqu'elle est en chaleur, elle le recherche avidement, & l'on assure qu'elle meurt, si elle ne trouve pas à se satisfaire: aussi a-t-on soin de ne les pas séparer. On les élève dans des tonneaux où on leur fait des lits d'étoupes, ils dorment presque continuellement: ce sommeil si fréquent ne leur tient lieu de rien: car dès qu'ils s'éveillent, ils cherchent à manger: on les nourrit de son, de pain & de lait. Ils produisent deux fois par an; les femelles portent six semaines, quelques-unes dévorent leurs petits aussitôt qu'elles ont mis bas, alors elles deviennent de nouveau en chaleur, & font

trois portées , qui sont ordinairement de cinq ou six.

Lorsqu'on présente un lapin même mort , à un jeune Furet , qui n'en a jamais vu , il se jette dessus & le mord avec fureur ; s'il est vivant , il le prend par le col & lui suce le sang. Lorsqu'on le lache dans les trous des lapins , on le musèle , afin qu'il ne les tue pas dans le fond du terrier , & qu'il les oblige seulement à sortir , & à se jeter dans le filet dont on couvre l'entrée. Si on laisse aller le Furet sans muselière , on court risque de le perdre , parcequ'après avoir sucé le sang du lapin , il s'endort. La fumée que l'on fait dans le terrier , n'est pas toujours un sûr moyen de le ramener , parcequ'il peut sortir , sans qu'on le voie , par la bouche d'un autre terrier , qui communique avec celui dans lequel on l'a fait entrer.

FUSAIN. Voyez BONNET DE PRÊTRE.

FUSTET. Voyez BOIS DE FUSTET.

FUTAIE. Nom qu'on donne à un bois qu'on a laissé croître au-delà de quarante ans , & qu'il n'est pas permis aux usufruitiers de faire abbatre , parcequ'il fait partie du fond. Un bois de quarante ans se nomme *Futaie sur taillis* : entre quarante & soixante : c'est *semi-futaie* : entre soixante & cent vingt , c'est *jeune & demie-futaie* : au dessus de deux cens ans , c'est *haute futaie sur le retour*.



G A A

G A L

GAAR, poisson de l'Isle de Tabago, & qui est le même que l'*Aiguille*. Voyez ce mot. Selon la grandeur de ce poisson, les Espagnols le nomment *Grand-Gaar*.

GABIRA. Espece de Singe Cercopithèque ou à queue, noir, de la grandeur d'un Renard : voy. SINGE.

GABOT ou JAVOT. Poisson laxatile, assez commun sur nos côtes de l'Océan, & que les anciens ont nommé *Exocetus*, parcequ'il se met à sec parmi les pierres pour dormir, ou *Adonis*, parcequ'il semble avoir pour amies la mer & la terre. Ce poisson est long d'un pied & demi, de couleur d'or en quelques endroits, rouge en d'autres. Depuis les ouies jusqu'à la queue il a une ligne blanche : ses ouies sont petites ; c'est ce qui fait qu'il reste longtems à sec, parcequ'il respire très peu d'air, & qu'il n'en est pas suffoqué : il se trouve dans des trous, sous les rochers, parmi les orties de mer où il se plaît beaucoup. Les pêcheurs, avant le flux de la mer, vont remuer les pierres pour en prendre & en garnir les hameçons dont ils se servent à la pêche des Congres & des Chiens de mer. Quelquefois les pêcheurs trouvent le Gabot dormant fort tranquillement, mais ils ne le prennent pas imprudemment avec la main, car il a des dents fort aiguës & qui font beaucoup de mal.

Sur les côtes de Marseille on voit une espece de Gabot crêté & qui a la figure du Goujon : sa couleur est tannée, marbrée : il est glissant comme une Anguille & de la grosseur du doigt index ; les nageoires des côtés sont à l'envers, celles du ventre sont des especes de filets : il peut rester trois ou quatre jours hors l'eau, il se nourrit de cames & d'orties de mer. Les Ichthyologues font mention d'autres especes de ces poissons qui ne varient que par les couleurs ou par la grandeur.

GALACTIT, *Galaxias*. Est une sorte d'Argille blancheâtre, endurcie, remplie de veines rouges, & qui a la propriété de rendre l'eau un peu mousseuse & savonneuse. En quelques contrées de l'Allemagne on s'en sert pour les

ulceres & les fluxions des yeux : elle conviendrait mieux pour dégraisser les étoffes.

GALANGA ou **GRENOUILLE PÊCHEUSE**, ou **PÊCHEUR MARIN**, *Rana piscatrix*. C'est un poisson cartilagineux, appelé des Italiens *Diavolo di mare* ; on le nomme à Marseille *Baudroi*, & à Montpellier *Pescheteau*. Il a une sorte de ressemblance avec la Grenouille de marais ; il semble n'être que tête & queue ; il est plat, de couleur brune ou enfumée : il a la tête grosse, aplatie & armée de plusieurs aiguillons, la bouche en devant grande, large & bien faite pour l'usage auquel elle est destinée : sa mâchoire supérieure est bien moins longue que l'inférieure, ce qui est cause que la bouche est toujours ouverte.

Le Galanga est fourni de dents aux mâchoires, au palais & à la langue : il a les yeux placés au-dessus de la tête : il regarde de côté ; au-devant de ses yeux pendent deux barbillons, menus à leur origine & renflés par le bout. Quand ce poisson est caché dans le sable ou dans l'eau troublee, il leve ses barbillons pour attirer les petits poissons qui les touchent & les mordent, les prenant pour une proie de leur compétence, mais aussi-tôt le Galanga s'élance & les dévore.

Différent des autres poissons cartilagineux, le Galanga a deux ailes au milieu du corps, une de chaque côté : le trou des ouies est recouvert d'une seule peau ; la queue est charnue, épaisse & large au bout : au-dessus de cette queue il paroît en avoir une autre plus petite : les côtés de la tête & de la queue sont garnis d'excroissances : la peau du ventre est noire ; il a l'estomac grand, les boyaux menus, le foie rouge, le fiel clair comme de l'eau : la chair est molle, de mauvaise odeur & de mauvais goût.

Les Italiens ont nommé ce poisson *Diable de mer*, parceque quand on lui a retiré toutes ses entrailles & qu'on lui passe une bougie allumée dans le corps, il paroît alors un monstre des plus effrayans.

GALANGA. Sous ce nom on trouve dans les boutiques deux especes de racines qui viennent sèches de l'Inde, & qui diffèrent beaucoup par la grosseur : on les distingue en grande & en petite especes.

Le GROS ou GRAND GALANGA, *Galanga Major*. Est une racine tubereuse, noueuse, genouillée, tortue, repliée & recourbée comme par articulation de distance en distance ; divisée en branches ; entourée comme par des bandes circulaires ; inégale, dure, solide, de la grosseur d'un ponce, d'une odeur aromatique, d'un goût âcre de poivre & un peu amer ; d'un brun rougeâtre en-dehors & pâle en-dedans : on nous l'apporte de l'Isle de Java & des côtes de Malabar, où il vient de lui-même : on le cultive aussi en Chine : la plante dont on tire cette racine se nomme *Bangula*.

Le PETIT GALANGA, *Galanga Minor*, est d'une forme semblable au précédent, mais en morceaux beaucoup plus menus & plus courts ; il est également genouillé, brun en dehors, rougeâtre en-dedans : il est d'un goût & d'une odeur bien plus vifs & plus aromatiques que le gros Galanga : sa saveur piquante tient du poivre & du gingembre. Le petit Galanga vient d'une plante que les Indiens nomment *Lagundi* : cette plante est composée de feuilles graminées comme le gingembre : ses fleurs sont blanches & comme en casque : le fruit a trois loges pleines de petites graines arrondies. Le Lagundi vient avec ou sans culture en Chine & dans les Grandes Indes, où ces racines se nomment *Lavandou*. On nous apporte ces racines par morceaux desséchés : on s'en sert pour fortifier l'estomac lorsqu'il est relâché. Le Galanga est un puissant carminatif, il provoque les règles & facilite la digestion. Les Indiens en assaisonnent leurs alimens : les Vinaigriers l'emploient dans la confection du vinaigre.

GALBANUM. Gomme résine dont on nous apporte deux especes dans le commerce : l'une est en larmes pures, & l'autre en pains visqueux remplis d'impuretés. C'est une substance grasse, d'une consistance de cire, peu transparente, brillante, demi inflammable, & demi soluble dans l'eau froide, totalement dissoluble dans le vin, dans le vinaigre, & à peu de chose près dans l'eau chaude, mais difficilement dans l'huile & dans l'esprit de vin : elle blanchit la salive. Sa couleur est jaunâtre extérieurement, blanchâtre dans l'intérieur, quelquefois brunâtre ou roussâtre selon qu'elle est plus ou moins récente & pure : d'un goût amer, âcre, d'une odeur forte & puante.

Le Galbanum nous vient de Syrie & de la Perse par la voie de Marseille. Cette Gomme résine découle avec ou sans incision du Métopion, plante ferulacée ou ombellifère, connue sous le nom Latin *Ferula Africana Galbanifera*, laquelle croît en Afrique & sur tout dans la Mauritanie : on la trouve aussi dans les Grandes Indes. La quantité de Gomme résine qui découle des jeunes tiges est modique ; il faut que les tiges aient quatre ans pour en produire beaucoup. Si l'on ne fait pas d'incision, le suc découle de lui-même des nœuds des tiges ; mais pour en accélérer l'écoulement on a coutume de couper la tige à deux ou trois travers de doigt de la racine, & le suc découle goutte à goutte. Quelques heures après il s'épaissit, de durcit & on le recueille.

La racine du *Galbanifere* est grosse, ligneuse & fibreuse ; ses tiges sont de la grosseur du pouce ; elles s'élèvent à la hauteur de cinq pieds ; elles sont fongueuses en-dedans, rondes, genouillées & partagées en quelques rameaux : chaque espace qui est entre les nœuds est couvert d'un feuillet membraneux d'où sortent les feuilles qui sont semblables à celles de l'anis ou à celles du persil, mais plus grandes & plus découpées, verdâtres, d'une saveur & odeur âcres : les tiges, les rameaux & les feuilles sont couvertes d'une liqueur de la couleur de la plante : ses fleurs naissent en ombelles ou parasols de couleur jaune. Lorsque la fleur est passée le calice devient un fruit composé de deux semences applaties, d'un brun roussâtre, cannelées & bordées d'une aile mince & membraneuse, telles qu'on en peut voir dans les masses du *Galbanum* qui en contiennent toujours beaucoup.

Toute cette plante abonde en un suc visqueux, laiteux, clair, qui se condense en une larme semblable à tous égards au *Galbanum*, & que les Arabes ont appelé *Chéné*.

Le Galbanum, pris intérieurement, dissout la pituite qui est tenace, c'est pourquoi il est utile pour l'asthme & la toux invétérée : il dissipe les vents & purge les lochies, il soulage les maladies hystériques qui viennent d'obstruction de la matrice : on le recommande aussi contre les poisons coagulans : la fumigation est utile dans la suffocation de la matrice & dans les redoublemens épilepti-

ques : appliqué extérieurement il amollit & fait murir les bubons & les tumeurs squirrheuses : étendu sur une peau de chamois apprêtée & appliquée ensuite sur l'ombilic , il adoucit les mouvemens spasmodiques & les convulsions des membres. On emploie du Galbanum dans plusieurs onguens & emplâtres & dans la grande thériaque : cette substance étoit autrefois employée pour tant de maux qu'il arrivoit souvent que l'effet ne répondoit pas à l'attente ; c'est de-là qu'est venu le proverbe , *donner du Galbanum* , pour signifier , amuser par des paroles peu effectives.

GALE : voy. PIMENT ROYAL.

GALÉNE, *Galena Plumbi*. Est la mine de plomb la plus commune : elle est en cubes , & toujours minéralisée par le plomb : voy. le mot GALÉNE à l'article du PLOMB.

GALENE DE FER. Espece de *Wolfram* : voy. ce mot & l'article FER.

GALERE. Est une espece de poisson , qu'il est utile de connoître : il est ovale : sa grosseur égale celle d'un œuf d'oie : il paroît sur la surface de la mer comme un amas d'écume transparente , remplie de vent , ou comme une vessie peinte de vives couleurs , où le blanc , le rouge & le violet dominant. C'est un animal , dont le corps est composé de cartilages , & d'une peau très mince & remplie d'air qui le soutient sur l'eau & le fait flotter perpétuellement au gré du vent & des lames , qui le jettent souvent sur le rivage , où il demeure échoué sans se pouvoir remuer , jusqu'à ce qu'une autre onde le reporte dans l'eau : il a huit especes de jambes faites comme des lanieres , & dont quatre lui servent de rames pour nager , & les quatre autres de voiles , puisqu'il s'élève en l'air pour prendre le vent & se soutenir mieux sur l'eau : c'est ce qui lui a fait donner le nom de Galère. Ce poisson ne s'enfonce jamais dans l'eau , même en le frappant ; mais il s'attache à ce qu'il rencontre par le moyen de ses jambes qui sont comme gluantes. On a de la peine à observer de près les mouvemens de cet animal : si on le touche , il cesse de remuer , & embrasse fortement le corps sur lequel il est posé , de maniere qu'il faut faire effort pour l'en arracher : peut-être que cette adhérence est due en partie à l'humour gluante dont ses jambes paroissent être entiere-

ment couvertes. Si l'on vient à marcher dessus lorsqu'il est à terre, il rend un bruit semblable à celui d'une vessie de carpe qu'on écrase d'un coup de pied.

On trouve des Galeres sur toutes les côtes des Isles de l'Amérique, & particulièrement dans le Golfe du Mexique, après les coups de vents & les grosses marées : son apparition vers les côtes est un présage infailible d'une prochaine tempête.

Cet animal porte un poison si subtil, si caustique, si violent, que s'il touche la chair de quelque autre animal, il y cause une chaleur extraordinaire, avec une inflammation & une odeur aussi pénétrante, que si cette partie avoit été atrofée d'huile bouillante. La douleur que cause son attouchement croît à mesure que le soleil monte sur l'horizon, & elle diminue à mesure qu'il descend, en sorte qu'elle cesse tout-à-fait un instant après qu'il est couché. Pour dissiper ces douleurs, on se sert d'eau-de-vie battue avec un peu d'huile d'Acajou : ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'il corrompt & empoisonne la chair des poissons qui en ont avalé, sans cependant les faire mourir.

GALERES. Nom qu'on donne aux *Ephémères*, especes de mouches aquatiques, & à une especes de crustacée marin qui a quantité de rames.

GALET, Siliculus. On donne ce nom à des pierrailles arrondies & de différentes couleurs, qu'on trouve au fonds des rivières & sur la grève des mers & des fleuves : ces sortes de pierres varient beaucoup pour la composition, étant ou de quartz ou de marbre, ou de jaspe, ou de granite ou d'autres cailloux, en un mot, selon les especes de masses pierreuses qui bordent ou servent de sol aux eaux ; les galets n'en sont que les débris : cependant le mot de galet exprime plus communément des silex arrondis.

GALIOT. Voyez **BENOITE**.

GALIOTE. Est un Lézard d'Arabie, de différentes couleurs, & qui court comme les chats dans les maisons & sur les toits : il se nourrit d'araignées & de rats : cet animal a le dessus du corps varié magnifiquement de rouge & de jaune foncé, le ventre d'un cendré jaune, la tête plate & couverte de petites écailles d'un jaune pâle, qui regne aussi le long du col jusqu'à l'extrémité de la queue.

GALLE, Galla. On a donné le nom de Galle à ces excroissances,

Excroissances, à ces tubérosités qui s'élèvent sur les différentes parties des plantes, des arbres, & qui doivent leur naissance à des insectes qui ont crû dans l'intérieur. Elles imitent si bien les productions naturelles des plantes, qu'au premier coup d'œil on est porté à en prendre plusieurs pour leurs fruits, & d'autres pour leurs fleurs. Mais ces fruits appatens ont pour noyau ou pour amende un insecte, & au-dessous de ces especes de fleurs on trouve également un insecte au lieu de graines.

Ces Galles nous font voir une prodigieuse variété qui est dûe en partie aux différentes especes d'insectes qui ont occasionné leur formation. Une mere insecte qui, pour l'ordinaire, est une mouche à quatre aîles, ou quelquefois une mouche à deux aîles, un papillon, un scarabée, &c. a été pourvue d'un instrument propre à percer, ou à entailler le bois, l'écorce ou les feuilles; elle le porte au derriere, c'est une tariere ou un aiguillon: ceux des meres de différentes classes sont ordinairement faits sur différens modeles. Nous ne pouvons pas voir tout ce qu'il y a dans la structure de ces instrumens, mais nous en voyons assez pour l'admirer; (on peut voir au mot MOUCHE A SCIE, la description d'une de ces tarieres d'une structure tout-à-fait étonnante).

Dans des insectes très petits, tels que sont les différentes especes de Mouches à quatre aîles, qui font naître les différentes especes de Galles du chêne, l'aiguillon est très-grand par rapport à la grandeur de l'insecte: sa nature a cependant trouvé moyen de le loger dans le corps même; il y est recourbé & contourné. Quand la Mouche veut, elle fait sortir cet instrument de son corps; avec la pointe elle perce tantôt une feuille, tantôt un bourgeon, tantôt un jet d'arbre, & elle dépose un œuf dans le trou qu'elle a formé. Quelquefois la même Mouche perce ainsi plusieurs trous les uns après les autres, dans chacun desquels elle laisse un œuf.

Les endroits de l'arbre qui ont été blessés, ou ce qui est la même chose, ceux à qui un ou plusieurs œufs ont été confiés, végètent plus vigoureusement que le reste: la plaie se ferme très vite, & l'endroit où elle est se gonfle: il y paroît bientôt une nouvelle production, qui n'est autre chose que la Galle dont nous parlons. De ces Galles

les unes sont à peu-peu-près sphériques, petites, de la grosseur d'un grain de groseille ; d'autres deviennent grosses comme des noix ; & d'autres comme de petites pommes : quelques-unes sont colorées comme les plus beaux fruits, & l'œil les prend même pour de vrais fruits : les unes sont lisses ; les autres sont épineuses ; les unes ont une chevelure bien surprenante, telle que le Bedeguar qui se trouve sur le rosier ; d'autres semblent de petits artichaux ; d'autres pourroient être prises pour des fleurs. La substance de quelques unes est spongieuse : il y en a même certaines qu'on mange en quelques pays, & qu'on porte au marché. Les Voyageurs nous rapportent, qu'à Constantinople on vend au marché des Galles ou Pommes de Sauge. Sans aller chercher des exemples si loin, des paysans des environs du bois de Saint Maur, se sont avisés de manger de ces Galles en pommes ; prises sur le lierre terrestre : ils les ont trouvées très bonnes : leur saveur est aromatique. Il faut les cueillir de bonne heure avant qu'elles soient trop sèches & trop filamenteuses ; cependant il n'y a pas lieu de penser qu'elles parviennent jamais à être mises au rang des bons fruits : d'autres sont plus dures que le bois. Enfin parmi les Galles, il y en a plusieurs dont les Ans font un grand usage ; telles sont les *Noix de Galle*. Voyez ce mot.

L'œuf qui a été enfermé dans une Galle naissante, y croît lui-même ; & ce n'est qu'après que cet œuf a pris un assez grand accroissement, que l'insecte en sort, ordinairement sous la forme de ver. Ce ver, par la suite, se métamorphose, soit en une mouche à deux ailes, soit en une mouche à quatre ailes, soit en un Scarabée, selon l'espece dont il est lui-même. Après avoir subi la dernière transformation, il quitte ce logement, où il a été si bien défendu contre toutes les intempérences de l'air, & qui lui a donné à vivre. Il y a quelques insectes de Galles, qui sont de fausses chenilles, & des vers de Scarabées, qui sortent de leurs galles, lorsqu'ils sont prêts à se transformer pour la première fois.

Dans l'institution de la nature, ces insectes eux-mêmes doivent servir à nourrir d'autres insectes. Des Mouches carniassières, & qui donnent naissance à des vers carna-

Vers, sont munies de tarières qui valent bien celles des mouches qui font naître les Galles. La Mouche carnafière va percer une Galle : elle dépose un œuf dans sa cavité ; il en naît un ver qui mange celui qui sembloit devoir être en sûreté dans un logement environné de murs solides & épais.

La quantité de vers étrangers, introduits dans les galles, les variétés de leurs espèces & des belles mouches qu'ils donnent, sont encore de véritables merveilles. Il sort des Galles plus de mouches, qui doivent leur naissance aux vers étrangers, qu'il n'en sort de celles qui la doivent aux habitants naturels.

Entre ces diverses espèces de Galles, les unes ne nous offrent qu'une grande cavité, dans laquelle plusieurs insectes vivent & croissent ensemble ; ou diverses cavités plus petites, entre lesquelles il y a des communications. L'intérieur de quelques autres est rempli de plusieurs cellules ; quelquefois au nombre de plus de cent, & quelquefois seulement au nombre de trois ou quatre, qui toutes sont séparées les unes des autres par une cloison. Enfin d'autres, quoiqu'assez grosses, ne sont occupées, dans leur cavité, que par un seul insecte. On reconnoît qu'une Galle est encore habitée par les insectes, lorsqu'on ne voit point qu'elle soit percée nulle part. Les insectes de certaines Galles sont si petits, qu'on ne peut les appercevoir qu'avec une loupe.

GALLES DE CHÊNE OU FAUSSES GALLES. Les pommes de chêne & les raisins de chêne, sont, selon les Naturalistes, des excroissances produites par la piquûre de certains moucheron qui y déposent leurs œufs & qui y produisent des vers : ces excroissances sont astringentes. Voyez NOIX DE GALLE.

GALLE RÉSINEUSE DU PIN. Cette Galle se rencontre sur les jeunes branches du Pin dans toutes les saisons de l'année. Elle a une forme ovale, & est longue d'un pouce environ, d'une couleur blanchâtre sale ; elle devient brune en vieillissant. Cette Galle est de substance résineuse, car elle est dissoluble dans l'esprit-de-vin. On trouve dans son intérieur une petite chenille qui fait sa nourriture de la substance résineuse de la partie de la branche renfermée sous la Galle. Elle s'accommode de

cette résine, & résiste à l'odeur de l'huile essentielle qu'on en retire; tandis que toute autre chenille en périt au bout de deux ou trois minutes. Ces observations sont de M. Gêr, & sont insérées dans le Tome II des Mémoires présentés à l'Académie.

GALLINASSE ou GALLINAZA. Nom que les Espagnols donnent à une espèce de corbeau du Pérou, que les Habitans du pays nomment *Suyanta*. Cet oiseau, qui est d'une odeur désagréable, est très goulû, très carnassier : il vit de corps morts, & enlève les immondices des chemins.

Le Gallinaza se rencontre aussi dans le Mexique, où il y est appelé *Aura* & *Tropillot*. Voyez le mot **AURA**.

GALLINSECTES. Les Naturalistes modernes donnent ce nom à des insectes qui ressemblent fort à des Galles, mais qui n'ont de commun avec elles, que la ressemblance extérieure. C'est sur les arbres, sur les arbrisseaux, & communément sur des plantes qui passent l'hiver, que naissent & croissent les Gallinsectes : il faut à ces sortes d'animaux, une plante qui les nourrisse près d'un an ; terme auquel est fixée la durée de leur vie.

Il y a peu d'arbres & d'arbusstes, dans notre pays, qui n'en nourrissent différentes espèces : on les y reconnoît à leur figure & à leur couleur. Elles naissent toutes d'assez petits animaux. Après leur accroissement, les unes semblent être de petites boules, attachées contre une branche par une très petite partie de leur circonférence : elles sont ordinairement grosses comme un grain de poivre ; d'autres sont comme sphériques, excepté la partie plate par où elles sont attachées à l'arbre. Il y en a qui ont la figure d'un rein ou d'un bateau renversé ; & elles sont toutes appliquées aux petites branches, par la partie la plus échancrée ou enfoncée de leur corps. Les couleurs des Gallinsectes n'ont rien de bien frappant : communément elles en ont une qui tire plus ou moins sur le marron : il y en aussi de rougeâtres, de violettes, & d'un beau noir ; d'autres dont le fond est jaune, avec des ondes brunes. M. de Réaumur en a trouvé de brunes veinées de blanc.

Les pêcheurs & les orangers ont des Gallinsectes, faites en bateau renversé ; & ce sont de tous les arbres, ceux

Desquels on est plus attentif à les ôter. Les Jardiniers les appellent improprement *Punaises d'orangers* : ces Gallinsectes sont les plus communes, & celles sur lesquelles on a fait des observations dont on peut faire l'application aux autres especes.

Les Gallinsectes sont presque toujours nuisibles aux arbres : il y en a cependant de très utiles, & dont on desire la multiplication ; telle est celle du Kermès, appelée *Coccus* ou *Graine d'écarlate*. Voyez au mot KERMÈS.

Ces sortes d'animaux parviennent à leur dernier terme d'accroissement à la fin de Mai & au commencement de Juin. Il faut observer les Gallinsectes dans tous les tems pour les bien connoître ; sans cette exactitude, on les prend aisément pour des coques où divers insectes renferment leurs œufs. L'insecte a six jambes, qu'il tient appliquées contre son corps : il y en a quatre plus aisées à distinguer que les autres. La dernière paire de celles-ci est immédiatement au dessus du premier des cinq anneaux. Au dessus de la première paire de jambes, on apperçoit une espece de petit mamelon, qui est la partie par le moyen de laquelle l'insecte se nourrit. La Gallinsecte couvre ses œufs de son corps, qui leur tient lieu d'une coque bien close. La ponte étant finie, l'insecte meurt bientôt, & à la même place, où il s'étoit fixé depuis long-tems : son corps se dessèche, & semble transformé en une espece de coque qui couvre les œufs. Selon M. de Réaumur, les petites Gallinsectes sont douze jours à éclore, & ne prennent l'essor que plusieurs jours après leur naissance : il y a des Auteurs qui ont compté depuis mille jusqu'à deux mille œufs sous certaines especes de Gallinsectes. Celles qui sont nouvellement nées sur les pêchers, commencent à sortir de dessous le squelette de leur mere au commencement de Juin. Les fourmis, qui, comme nous l'avons dit, indiquent les Pucrons, indiquent aussi les Gallinsectes des pêchers. Ces insectes tirant des feuilles, sous lesquelles ils se fixent, la substance propre à leur nourriture & à leur accroissement : ils ne rongent point les feuilles ; ils en pompent le suc avec leur trompe, qui ne se laisse distinguer que dans les grosses Gallinsectes.

L'expérience a appris aux Jardiniers fleuristes à nettoyer

de leur mieux leurs arbres fruitiers des Gallinsectes ; & sur-tout les orangers & les pêchers ; sans quoi , elles épuisent , en quelque sorte , la sève de ces arbres ; ce qui les fait languir , & même périr.

Les Gallinsectes tombent en automne avec les feuilles , sur lesquelles elles sont attachées , mais elles regagnent bientôt l'arbre & s'y fixent. C'est en Avril qu'elles se débarrassent de leur vieille peau ; après quoi , elles croissent très vite , & prennent la figure de galles : arrivées au dernier terme d'accroissement (en Mai) elles sont en état de pondre.

De petites monches fort jolies , à deux ailes , dont la tête , le corps , le corslet , & les six jambes , sont d'un rouge foncé , sont les mâles qui fécondent sur la fin d'Avril , les Gallinsectes. Ces mâles ont une forme bien différente de leur femelle , & une grandeur bien disproportionnée. On voit un même mâle aller successivement sur plusieurs femelles , les parcourir chacune d'un bout à l'autre , d'un côté à l'autre , tenant toujours la partie en forme d'aiguillon , inclinée vers leur corps. Il s'arrête , il se fixe , il introduit cette partie , quand il s'est placé sur la fente d'une femelle toute prête à le recevoir.

Différentes espèces de nos chênes fournissent aussi des Gallinsectes ; arrondies , grosses comme de petits pois , qui y tiennent par une base circulaire assez étroite , & qui ressemblent beaucoup au Kermès. L'épine , la charmille , la vigne font aussi voir des Gallinsectes , dont les œufs paroissent être dans une coque de soie. Enfin M. de Réaumur cite une espèce de Gallinsecte brunâtre , lisse , & semblable à une valve de la Moule de mer.

Pro-Gallinsectes.

On donne ce nom à de petits animaux qui tiennent beaucoup des caractères des Gallinsectes , mais qui ont pourtant qui leur sont particuliers. Les Pro-Gallinsectes passent une grande partie de leur vie attachés contre l'écorce des arbres , sans changer de place & sans se donner de mouvemens sensibles ; cependant on les reconnoît en tout teins pour des animaux , si on les

regarde avec la loupe , on distingue toujours leurs anneaux : on a étudié encore peu cette espèce d'animaux. La Cochenille est peut-être la Pro-Gallinsecte , la plus importante à examiner. Voyez COCHENILLE.

On connoît une Pro-Gallinsecte qui se tient volontiers sur l'orme : elle est petite & peu allante ; on la trouve dans les bifurcations des petites branches qui n'ont qu'un an ou deux ; on en trouve quelquefois contre les branches & les petites tiges. Leur dernier terme d'accroissement est fait en Juillet. La vue ne peut néanmoins distinguer qu'une petite masse ovale & convexe , d'un assez mauvais rouge-brun , entourée d'un cordon blanc & cotonneux. La partie ovale est le dessus du corps de l'insecte : on y reconnoît , avec la loupe , des anneaux ; du reste , l'animal est parfaitement immobile : il ne montre ni tête ni jambes , tout est caché par un bourrelet cotonneux , qui ne laisse à découvert que la partie ovale. Cette matière cotonneuse fait une espèce de nid , en forme de corbeille & comme goudroné , dans lequel l'insecte est logé en grande partie. Son ventre , qui pose sur le fond de ce nid , se trouve séparé de l'arbre par une couche de coton. Ce nid est non-seulement destiné à mettre le corps de l'insecte plus à son aise , mais aussi à recevoir les petits qui doivent naître en Juin ou en Juillet. En retirant alors la Pro-Gallinsecte de son nid , on trouve dans le fond & dans les inégalités des côtés un grand nombre de petits , vivans , dont la couleur est d'un blanc jaunâtre. Ils portent devant eux deux petites antennes ; leur corps est assez semblable à celui des Gallinsectes nouvellement nées. Ils marchent sur six jambes , assez courtes : on a de la peine à reconnoître leur trompe ou suçoir. Quand la mere Pro Gallinsecte met ses petits au jour , ils sortent par l'anus , ou par une ouverture qui en est proche : ils passent sous le corps de la mere , qui s'applatit à mesure qu'elle se vuide. L'enfancement fini , la mere périt : elle se dessèche ; & par la suite , elle tombe du nid : on est encore incertain si les mâles des Pro Gallinsectes sont ailés.

La Graine de Pologne , dont nous avons parlé à l'article *Cochenille du Nord* , est encore une Pro-Gallinsecte on un ver à six jambes , qui porte également sur la

tête deux antennes , & qui a d'ailleurs une ressemblance générale avec la Gallinsecte & la Pro Gallinsecte. Ce ver du Nord pond des œufs : de très petites mouches à deux ailes blanches & bordées de rouge ; qui sortent de la graine d'écarlate , en font les mâles. *Voyez au mot COCHENILLE DU NORD.*

GALLIOTE ou GALIOT. *Voyez BÉNOITE.*

GALIPOT ou BARRAS , est une résine plus ou moins concrète qui découle du *Pin* & du *Thérébinte*. *Voyez ces mots.*

GAMAICU. Nom que les Indiens donnent , tantôt à un moreseau de madrépore fossile , tantôt à une concrétion pierreuse , ronde , protuberancée , semblable aux *stalagmites* ou *oolites* : *voyez ces différens mots.* Les Indiens attribuent au Gamaïcu des vertus merveilleuses.

GAMMA DORÉ. On donne ce nom à un *Phaleno* ou *Papillon* nocturne , dont les ailes sont agréablement variées , & d'un brun nébuleux. On distingue sur chaque aile supérieure le gamma ou lambda des Grecs bien marqué de couleur d'or. Ce *Papillon* se trouve sur la matricaire , sur la bourrache & sur la laitue.

GAMMAROLITE , *Gammarolitus*. Les Lithologues donnent ce nom aux fossiles congénères , aux *astacolites* , c'est à-dire , à des crustacés ensevelis dans la terre , & qui y sont devenus très durs , ou qui y ont changé de nature : tels sont les cancre , les crabes , les hommars , &c. *Voyez ces mots.* On en voit dans tous les cabinets des Curieux.

GANDS DE NOTRE DAME. *Voyez DIGITALE.* Quelques uns donnent aussi ce nom à la *gantelée* ou *digitale*. *Voyez ce mot.*

GANGUE , *Matrix mineralium & metallorum*. Ce nom se donne à des terres endurcies ou à des pierres de roches qui contiennent ou renferment des matières minérales & métalliques. Ces pierres étrangères à la nature des minéraux mêmes , se réduisent en scories dans la fusion des métaux & demi-métaux.

GANTELEE. *Voyez CAMPANULE.*

GARDEROBE. *Voyez l'article AURORÉ.*

GARAGAY. Oiseau de proie de l'Amérique : il est de la grandeur & grosseur du Milan ; sa tête est blanche ,

de même que les extrémités de ses ailes : sa nourriture consiste en œufs de Crocodiles & de Tortues qu'il fait trouver aux bords des rivières, dans les sables où ils sont cachés. Les oiseaux Aura ou Gallinasses poursuivent les Garagays pour leur enlever leur proie. Voyez GALLINASSE ou AURA.

GARANÇE, *Rubia*. Il y a plusieurs espèces de garance qui toutes fournissent de la teinture. L'Azala ou Izari de Smirne, que l'on emploie à Darnétal & à Aubenas pour faire les belles teintures incarnates à la façon d'Andrinople, est une vraie garance. Il en croît naturellement quelques espèces dans les haies & dans les bois, dont les racines, lorsqu'elles sont séchées avec précaution, fournissent d'aussi belle teinture que l'azala de Smyrne. M. Dambournay de la Société d'agriculture de Rouen, a cultivé une espèce de garance qui s'est trouvée sur les rochers d'Azil en Normandie : les racines de cette plante lui ont donné une aussi belle teinture que l'azala. Suivant les expériences de M. Guettard, on peut tirer aussi une couleur rouge des cailloux blancs.

L'espèce de garance que l'on cultive le plus ordinairement pour la teinture, est le *Rubia Tinctorum sativa*. Cette plante pousse des tiges qui se soutiennent assez droites, longues de trois ou quatre pieds, quarrées, noueuses, rudes au toucher ; chaque nœud est garni de cinq ou six feuilles qui font l'anneau au tour de la tige. Ces feuilles sont longues, étroites, garnies à leurs bords de dents fines & dures qui s'attachent aux habits. Les fleurs sont d'un jaune verdâtre ; elles naissent vers les extrémités des branches, & sont d'une seule pièce en godet. Il leur succède un fruit composé de deux baies attachées ensemble, chaque baie contient une semence presque ronde. Les racines de cette plante sont longues, rampantes, de la grosseur d'un tuyau de plume, ligneuses, rougeâtres, & elles ont un goût astringent.

C'est cette même espèce de garance, dont on fait des plantations en Zélande, & aux environs de Lille. On la dessèche, on la pulvérise, & on l'envoie vendre en France sous le nom de garance, grappes de Hollande. Il n'est pas possible de faire un aussi bel incarnat sur le

coton avec cette garance , qu'avec l'azala de Smyrne. Au reste , il n'y a pas lieu de penser que cette différence provienne de la plante : car la graine tirée du Levant sous le nom d'Azala , a produit au Jardin du Roi la même espece de garance , que celle de Lille. Ces différences proviendroient-elles du degré de maturité ou de l'exsiccation de la plante , ou de la main d'œuvre , &c ? Quant à la garance d'Oizel , elle pousse plutôt au printemps , que celle de Lille ; ses tiges menues se penchent jusqu'à terre ; ses racines sont moins grosses , moins vives en couleur , moins garnies de nœuds & de chevelu , que celles de la garance de Lille.

Culture de la Garance.

La garance subsiste dans toutes sortes de terres , mais elle ne pousse point par-tout aussi belles racines : elle aime les terres fortes , douces , humides en dessous , mais elle périt quand elle est submergée. Les terrains les plus favorables pour la garance , sont les marais desséchés.

On peut multiplier la garance de trois manieres différentes , soit par la graine , soit par les racines , soit en la provignant. La premiere maniere est la plus longue , mais cependant nécessaire lorsqu'on est éloigné des garancieres. On doit semer la graine de garance en Mai , & le plant qui en provient , n'est bon à transplanter dans les champs , qu'après la seconde année. La garanciere est bien plutôt formée , lorsqu'on plante des racines. Lorsqu'on arrache des racines de garance pour les livrer aux Teinturiers , on peut se procurer beaucoup de plant , qui ne diminue que très peu le produit de la vente : car il est d'expérience , qu'un bout ou tronçon de racine , pourvu qu'il soit garni d'un bouton , ou d'un peu de chevelu , produira un pied de garance. On peut aussi avoir recours aux provins , en couchant les tiges de garance , qui prennent racine , & que l'on replante ensuite. Il faut un certain tems , pour que ces branches converties en racines , puissent être aussi abondantes en couleur , que les vraies racines : on doit avoir grand soin

Arracher les mauvaises herbes , de donner des labours à la garanciere , & de recouvrir les racines de terre , afin qu'elles deviennent plus belles.

Dans le mois de Septembre, on peut faucher l'herbe de la garance. Cette herbe fournit un excellent fourage pour les vaches ; l'usage de cette nourriture leur procure beaucoup de lait , qui est d'une couleur tirant un peu sur le rouge , & dont le beure est jaune & de bon goût.

La récolte des racines se fait en Octobre & en Novembre. L'état le plus favorable où elles puissent être pour la teinture , c'est lorsqu'elles sont de la grosseur d'un tuyau de grosses plumes. Si on les laisse trop vieillir , elles donnent moins de teinture ; si on les arrache trop menues , elles ne font point de profit.

A mesure que les racines sont arrachées , on les étend sur le pré pour les faire sécher. Il faut éviter de les laver pour les débarrasser de la terre qui leur reste attachée : car on apperçoit bien à la couleur que l'eau contracte , qu'elle a un peu dissous la partie colorante. La racine de garance est difficile à faire sécher ; son suc est visqueux , & elle perd à l'étuve sept huitiemes de son poids. En Flandre , on fait dessécher la garance dans une étuve , dont la chaleur est bien ménagée. Quelques essais faits en petit donnent lieu de croire que la qualité de la garance seroit meilleure , si on pouvoit la dessécher au soleil , ou même à l'ombre , & par la seule action du vent , comme on prétend qu'on le fait à Smyrne , où l'air est bien plus sec qu'en Flandre. Pour cet effet il seroit avantageux d'arracher les racines au printems , & non point en automne , comme on le fait.

Il ne suffit pas que la garance soit assez sèche pour ne se point gâter , il faut encore qu'elle puisse se pulvériser , ou comme l'on dit se grapper. On reconnoît que la garance est suffisamment desséchée , lorsqu'elle se rompt en la pliant. On bat les racines de garance à petits coups de fléau , pour les débarrasser du chevelu , d'une partie de l'épiderme , & d'une portion de terre fine , que l'action de l'étuve a fait dessécher ; toutes ces matieres pourroient rendre la teinture moins belle.

Pour avoir une belle teinture de garance , suivant les épreuves qu'en a faites M. Pagne de Darnétal , il faut

trier les bonnes racines séchées & épluchées, les mettre dans un grand sac de toile rude, les secouer violemment; le frottement du sac & celui des racines les unes contre les autres, détachent presque entièrement l'épiderme, qui achève aisément de se séparer au moyen du van. On a, dit-il, par cette méthode, de belles racines de garance robée, dont l'effet prévaut sur l'azala, autant que celle-ci a d'avantage sur la plus belle garance de Hollande, mais cette garance devient nécessairement plus chère.

Les terres substantielles & légères donnent de meilleures racines que les terrains fort gras & marécageux; mais ces derniers en donnent en plus grande abondance. On ne peut guère compter que sur quarante-cinq ou quarante-six milliers de garance verte par arpent: huit milliers de racines vertes, ne donnent au sortir de l'étuve, qu'un millier de racines sèches. On fait passer la garance séchée sous les pilons ou sous la meule. On voit dans les *Elémens d'Agriculture de M. Duhamel*, dont nous avons tiré cet article, la description de l'étuve & du moulin à grapper la garance qui sont à Lille en Flandre, ainsi que celle du moulin à pulvériser la garance, qui a été construit à Corbeil.

M. Dambournay a fait sur la garance une découverte d'autant plus importante, qu'elle tend singulièrement à l'économie. L'expérience lui a appris que quatre livres de garance fraîche, font le même effet dans un bain de teinture, qu'une livre de garance sèche & réduite en poudre. D'où il est aisé de conclure qu'en employant la garance en verd, on épargne une moitié de racine, puisque huit livres de vertes n'en donnent qu'une livre de sèches.

Les racines de garance, pour être bonnes, doivent avoir une odeur forte, tirant un peu sur celle de la réglisse; l'écorce doit être unie & adhérente à la partie ligneuse; c'est la partie la plus utile: car c'est dans l'écorce que l'on aperçoit, à l'aide du microscope, des molécules rouges; on remarque aussi une substance ligneuse de couleur fauve, qui probablement altère la couleur rouge. M. de Tourniere croit que les lessives & l'ayivage, ne donnent de l'éclat à la teinture de garance,

que parcequ'elles emportent ce fauve. Ce seroit une découverte bien utile, que de trouver le moyen d'extraire la partie rouge, sans aucun alliage de la partie jaune ou fauve; je crois, dit M. Duhamel, que ces tentatives devroient être faites sur des racines vertes, afin que la partie rouge, qui est en dissolution, fut plus aisée à extraire. On doit bien distinguer l'écorce de l'épiderme, qui ne peut qu'altérer l'éclat du rouge.

La garance en poudre doit être onctueuse, se peloter lorsqu'on la manie entre les doigts. Lorsqu'elle est vieille, elle perd son onctuosité, & produit une poudre sèche.

La racine de garance est un des meilleurs ingrédients qu'on puisse employer pour la teinture des laines; elle donne un rouge, à la vérité peu éclatant, mais qui résiste sans altération à l'action de l'air, du soleil, & à l'épreuve des ingrédients qu'on emploie pour éprouver la ténacité des couleurs; elle contribue aussi à procurer de la solidité à plusieurs autres couleurs composées: on appelle la teinture rouge de garance.

La meilleure manière de connoître la qualité de la garance, est d'en faire des essais sur de morceaux d'étoffe que l'on a fait tremper dans un bain d'alun, & prendre pour objet de comparaison, de l'étoffe teinte avec de la belle garance de Zélande, ou avec de l'azala.

Les tiges & les feuilles de la garance sont très bonnes pour nettoyer la vaisselle d'étain, à laquelle elles donnent le plus beau lustre. La racine de garance est mise au rang des cinq petites racines apéritives, (qui sont celles de l'Arrête-bœuf, de Caprier, de Garance, de Chiendent, & de Chardon-roland.) Elle résout puissamment les humeurs épaisses: on lui attribue aussi la vertu de dissoudre le sang coagulé: elle donne aux urines une couleur rouge; elle est d'un usage familier en Hollande (sous le nom de *Krapp*) étant cuite dans le vin, l'eau, & la bière, pour les chutes considérables, étant prise intérieurement. Elle convient dans l'hydropisie naissante, dans la jaunisse & dans les obstructions du bas ventre. Quelques Médecins du Nord s'en servent pour procurer les regles aux femmes. M. Duhamel a aussi reconnu dans cette plante la propriété de teindre en

rouge les os des animaux qui en ont été nourris quelque tems.

GARDON, *Leuciscus*. Petit poisson d'eau douce, qui est au rang des poissons blancs, & peu estimé; il a le corps large, le dos bleu, la tête verdâtre, le ventre blanc, & les yeux grands: sa chair est semblable à celle du *Dard*. Voyez ce mot. On l'appelle *Gardon*, parce qu'il se garde plus long-tems que les autres poissons dans un vase plein d'eau: il peuple beaucoup.

GAROU: voye **BOIS GENTIL**.

GAROUTTE: voyez **LAUREOLE**.

GARUM étoit, chez les Anciens, une espece de saumure fort délicate, qu'ils faisoient avec les entrailles d'un petit poisson saxatile nommé *Garrus*. Cette saumure est encore autant en usage chez les Turcs, que le vinaigre parmi les Aubergistes à Constantinople pour conserver plusieurs poissons, &c. Voyez au mot **PICAREL**.

Plusieurs personnes recommandent le *Garum* pour nettoyer les vieux ulcères, pour la morsure du chien enragé, & pour résister à la gangrene. On en foment les parties malades; on en mêle aussi dans les lavemens pour l'hydropisie.

GARSOTTE, est la *Cercelle*. Voyez ce mot.

GASCANEL, est un *Maquereau bâtard*. Voyez **MAQUEREAU**.

GAUDE ou **HERBE JAUNE**, *Luteola salicis folio*. On cultivé cette plante avec soin en Espagne & en France pour la teinture. Elle croît naturellement dans presque toutes les Provinces du Royaume; mais la *Gande* cultivée lui est bien supérieure pour la teinture.

Cette plante pousse des tiges qui s'élevent à la hauteur de trois ou quatre pieds: elles sont garnies de feuilles longues, étroites, douces au toucher; le haut des rameaux porte de longs épis de petites fleurs jaunes qui sont formées par des pétales de grandeur inégale; le fruit est une capsule qui contient de petites semences sphériques.

Cette plante vient parfaitement bien dans les terrains propres au Chanvre. Sa culture est la même que celle du Chanvre. Voyez ce mot.

On sème la *Gaude* en Mars; & comme la graine de

Cette plante est extrêmement fine ; pour la semer plus également , il faut la mêler avec de la cendre. Dans le mois de Juillet ou d'Août , on arrache la Gaude ; on la bat pour recueillir la graine , & on la met en botte ; la plante est alors d'un jaune verdâtre.

Les Teinturiers regardent la Gaude la plus menue comme la meilleure. Cette plante donne une teinture jaune d'un bon teint. Elle est estimée en Médecine pour résister au venin. Sa racine est apéritive prise en décoction : on l'applique aux bras des fébricitans pendant le paroxysme , pour chasser la fièvre.

GAYAC ou BOIS SAINT , *Gayacum* , seu *Lignum Sanctum*. Arbre qui donne un bois très compact & très dur , & qui croît naturellement à la Jamaïque , dans presque toutes les Isles des Antilles , & généralement dans la partie de l'Amérique qui est située sous la Zone Torride. Il y a deux especes de Gayac ; l'un à *Fleurs bleues* , l'autre à *Fleurs blanches dentelées*. La première especes de Gayac devient un arbre très grand , lorsqu'il est dans un bon terrain. Le tronc de cet arbre a peu d'ambros , qui est pâle ; le cœur est de couleur verte d'olive , foncée & brune ; son bois est très solide , huileux , pesant , d'une odeur qui n'est pas désagréable , d'un goût amer & un peu âcre. Ses feuilles sont compactes , d'un verd pâle , & ont en dessous cinq petites nervures ; elles n'ont point de queue , si ce n'est la côte commune , sur laquelle elles sont arrangées. Ses fleurs bleues sont en rose : il leur succede un fruit charnu , de la grandeur de l'ongle , qui a la figure d'un cœur , un peu creusé en maniere de cuiller , & qui est de couleur de vermillon. Ce fruit contient une seule graine de la forme d'une olive.

L'arbre du Gayac à fleurs blanches croît moins haut que le précédent ; son bois est aussi solide , mais de couleur de buis. Les fruits de cet arbre sont quadrangulaires , comme ceux de notre fusain , & de couleur de cir.

Le Gayac à fleurs bleues , & le Gayac à fleurs blanches , fleurissent au mois d'Avril , & donnent des fruits murs au mois de Juin. On ne peut les élever que dans des serres ; encore faut-il que la graine ait été semée.

dans leur pays natal , & qu'on transporte ici le jeune plant. Le Gayac ne croît qu'avec une extrême lenteur , même dans son pays natal : il ne donne point de résine dans nos climats.

Le Gayac a été connu en Europe à peu-près dans le tems que la maladie vénérienne , par les secours que l'on en tira contre cette maladie , avant que l'on eût trouvé le secret de la traiter plus efficacement par le mercure. On assure que dans l'Amérique méridionale , le Gayac est un spécifique , aussi éprouvé contre la vérole , que le mercure l'est dans nos climats.

Le bois de Gayac est très résineux , & contient une petite quantité d'extrait proprement dit , que l'on peut retirer par décoction ; ce qui rend ce bois un excellent sudorifique. L'extrait qu'il donne est en petite quantité , en comparaison de la résine qu'il contient ; car , à l'aide de l'esprit de vin , on peut retirer deux onces de résine par livre ; au lieu qu'il ne donne qu'un ou deux gros d'extrait.

La résine que l'on retire ainsi par le moyen de l'esprit-de-vin , est toute semblable à celle qui découle naturellement ou par incision de cet arbre dans le pays , & que l'on nomme improprement , *Gomme de Gayac*. Cette résine doit être luisante , transparente , brune en dehors , blanchâtre en dedans ; tantôt roussâtre , tantôt verdâtre ; d'une odeur agréable quand on la brûle , d'un goût âcre : elle excite puissamment la transpiration insensible , & est très utile dans les maladies de la peau.

GAZELLE , ANTILOPE OU ANIMAL DU MUSC , en latin *Gazella*. C'est un joli quadrupède à pied fourchu , d'une taille fine , bien prise , & des plus légers à la course. Il se trouve communément en Afrique & aux Indes Orientales. Il y en a de plusieurs espèces qui ont des différences entre elles. Il y a des Gazelles d'Afrique qui approchent du Chevreuil pour la taille & pour la figure. Les Gazelles d'Afrique ont les oreilles grandes & pelées en dedans , où la peau est noire & polie comme de l'ébène. Leurs cornes sont noires , cannelées en travers , creuses jusqu'à la moitié de leur longueur : elles se rapprochent , par le bout , comme les branches d'une lyre. Les cornes des femelles sont rondes ; mais un peu
applatis

applaties dans les mâles, & plus recourbées en arriere. On remarque à l'origine de ces cornes une touffe de poil plus long que celui du reste du corps, qui est court & de couleur fauve. Les Arabes donnent à ces animaux le nom de *Chèvre*.

Les Gazelles ruminent : elles n'ont point de dents incisives à la mâchoire supérieure : elles n'ont que deux mamelles. On trouve à côté & au-dessous de chaque mamelle, deux poches parsemées de grains formés par de petites glandes, & percées dans le milieu, d'où il sort une matière onctueuse ; mais on ne dit point que cette matière ait de l'odeur comme celle de la Civette.

On voit au Sénégal & sur le Gambia de grands troupeaux de Gazelles. Ce sont, dit Bosman, les plus charmantes créatures du monde : elles ne sont guères plus grandes qu'un lapin ; leurs jambes sont de la grosseur d'un tuyau de pipe ; leurs cornes sont aussi très petites, & d'un noir luisant : elles sont si légères, qu'elles paroissent voltiger au milieu des buissons ; cependant les Negres en prennent quelquefois pour en manger la chair qu'ils trouvent assez bonne. Ces animaux sont trop délicats pour pouvoir être transportés dans ce pays-ci : lorsqu'on veut les faire venir, on les couvre avec du coton ; mais ordinairement à peine ont-ils passé la ligne qu'ils meurent ; on dit cependant qu'il y en a eu deux vivans au Palais Royal à Paris, il y a quelques années.

La Gazelle des Indes, celle qui donne le Bêzoard, est de la grandeur de la Chèvre domestique, ou, suivant d'autres Auteurs, de la grandeur du Cerf ; son poil est court, & d'un gris mêlé de roux : elle a une barbe sous le menton comme notre Chèvre : ses cornes sont rondes, assez longues, droites, comme garnies d'anneaux presque du haut en bas, excepté le bout qui est lisse. Les femelles ont les cornes beaucoup plus courtes que les mâles. On trouve ces Gazelles dans la Province de Laar, en Perse. Quant à la nature des Bêzoards que l'on retire de ces animaux, voyez BÉZOARD.

On dit que l'on retire le Musc d'une espèce de Gazelle des Indes. Voici la manière actuelle dont on l'obtient, au rapport d'un témoin oculaire. On frappe la Gazelle ou l'animal du musc à coups de bâton, jusqu'à ce qu'il se forme

sur son corps des bosses & des contusions où le sang se ramasse. On lie ensuite la peau dans les endroits où le sang extravasé l'a fait élever ; & on serre tellement le nœud , que le sang qui est renfermé dans ces espèces de poches n'en peut plus sortir : on laisse ensuite sécher ces poches sur l'animal , jusqu'à ce qu'elles tombent d'elles-mêmes. C'est-là qu'on trouve ce sang parfumé , qui s'est converti en musc au bout d'un mois. D'autres disent qu'auprès du nombril de l'animal du Musc ou Chevreuil musqué , est une espèce de petite bourse , qui contient la substance appelée *Musc*. Cette bourse a près de trois pouces de long & deux pouces de largeur , & s'élève au-dessus du ventre d'environ un pouce : elle est garnie de poils extérieurement , & intérieurement d'une pellicule qui renferme le Musc , & qui est garnie de glandes , qui , selon les apparences , servent à faire la sécrétion : chaque vessie pèse depuis deux gros jusqu'à quatre gros.

Le Musc nous vient des Indes Orientales , & principalement du Tonkin : on le trouve , dans le commerce , ou séparé de son enveloppe , ou renfermé dedans. Cette drogue est sujette à être falsifiée par les Indiens. Celle qui est sans enveloppe , doit être sèche , d'une odeur très forte , d'une couleur tannée , d'un goût amer ; étant mise sur le feu , elle doit se consumer entièrement si elle n'est point falsifiée avec de la terre.

L'enveloppe qui contient le musc , doit être couverte d'un poil brun ; c'est la peau de l'animal même. Lorsque le poil est blanc , il indique que c'est du Musc de Bengale , qui est inférieur en qualité à celui de Tonkin.

Le Musc est un parfum extrêmement fort , mais peu agréable s'il n'est tempéré par un mélange d'autres parfums , ou de poudre de sucre & d'un peu d'ambre. Sa couleur est rougeâtre : il est d'un goût amer. Les Parfumeurs , les Distillateurs & les Confiseurs s'en servoient beaucoup plus autrefois qu'à présent. En Médecine , on emploie le musc pour fortifier le cœur & le cerveau , pour rétablir les forces abbatues : on l'estime aussi alexipharmaque & prolifique. La dose en est depuis demi-grain jusqu'à quatre grains.

GAZON, *Cespes* , est une motte , plus ou moins considérable , de terre fraîche , molle , garnie d'une herbe courte & jousue.

Le beau Gazon vient des graines de bas pré : celle qui vient d'Angleterre est la plus estimée. Le petit Trefle de Hollande, l'herbe à Chat & autres petites herbes fines, sont aussi fort propres à former un beau Gazon. Le Trefle, le Sain-foin, la Luzerne, servent aussi à avoir du Gazon ordinaire. Avant de semer les graines à Gazon, on doit ôter toutes les mottes & pierres, labourer le terrain avec un fer de bêche, passer la terre au râteau fin, & répandre uniment sur la surface un ou deux pouces de bonne terre, ensuite on sème la graine fort dru en automne, par un tems couvert, & on la recouvre avec le râteau. On doit faucher le Gazon quatre fois l'année & même plus, & le tondre de près, afin que l'herbe soit toujours épaisse & raze : il faut aussi avoir soin d'y semer tous les ans de bonnes graines pour le renouveler.

On peut aussi gazonner avec du Gazon plaqué : cette maniere de gazonner est même préférable, mais plus couteuse : on choisit pour cela dans certains endroits de la campagne, comme sont les bords des chemins & les pâturages, le Gazon le plus fin & le plus raz : on le leve à la bêche, en le coupant par quarrés, de deux pouces d'épaisseur, d'un pied & demi de longueur, sur un pied de largeur, & on enlève la même épaisseur de terre sur le terrain où on veut les mettre : on arrange au cordeau ces quarrés, en les ferrant l'un contre l'autre ; ensuite on bat le tout avec des battes, & on l'arrose.

GEAI, *Graculus*, est un bel oiseau, fort connu dans tous les pays, & qui est du genre des Pies : on en distingue de plusieurs espèces.

Le Geai differe de la Pie, en ce qu'il est plus petit, & par la diversité de son plumage : des taches bleues traversent ses aîles. L'ouverture de son gosier est si ample, qu'il avale des glands tout entiers, ce qui la fait appeller, (*Pica glandaria*), c'est la nourriture qu'il prend l'automne & l'hiver, car il en fait provision. Le printems & l'été, il va chercher les pois verts & les cerises qu'il aime beaucoup. Cet oiseau a le bec noir, fort & robuste, long de deux doigts ; les yeux bleus. Le champ de son plumage est diversifié ; il a le derrière de la tête composé de roux & couleur de perle ;

le dos plus pâle, & tirant sur le cendré ; les plumes proche du croupion sont blanchâtres ; & sa queue, tiquetée de blanc, est beaucoup plus courte que celle de la Pie : il a la poitrine & le ventre d'un cendré pâle, ainsi que les pieds & les doigts ; les ongles sont noirs & un peu crochus.

Le *Geai mâle* est un peu plus gros que la femelle : les plumes de sa tête sont plus noires, & celles de ses ailes d'un plus beau bleu. On dit que cet oiseau est sujet au mal caduc. Elevé en cage, il apprend à parler, à siffler ; il contrefait plusieurs sortes d'oiseaux, & se rend fort familier, mais pour cela il le faut prendre niais. Sa femelle pond quatre ou cinq œufs, & va faire son nid dans les chênes & autres arbres. Cet oiseau est aussi voleur que la Pie ; il se plaît à dérober, & à chercher les lieux les plus secrets pour cacher ce qu'il a pris.

Le *Geai d'Alsace* ou de *Strasbourg* se nourrit, dans le tems de la moisson, de grains & d'insectes qui se trouvent dans les champs : ses couleurs sont si vives & si agréables, qu'elles lui ont mérité le nom de *Corneille bleue*, ou de *Perroquet d'Allemagne*. Après la moisson, il nourrit ses petits de fruits d'arbres sauvages, & de différentes sortes d'insectes.

Le *Geai de Bohême* est un oiseau de passage, qui aime beaucoup le raisin, & qui fréquente les lieux limitrophes de la Bohême. Il y en a aussi beaucoup en Italie, où en voit par centaines voler ensemble autour de Plaisance & de Modène. Klein croit que c'est une espèce de Grive.

Le *Geai de montagne* est le *Casse-noisette*. Voyez ce mot.

On donne aussi le nom de *Geai à pieds plats* au petit *Corbeau d'eau*, espèce de Plongeon. Voyez PETIT CORMORAN.

Le *Geai de Bengale* est plus grand que le *Geai commun* ; le dessus de sa tête est tout bleu, ainsi que le dessous de son ventre & de ses cuisses ; le dos & le croupion sont d'un verd bourbeux ; la queue est noire & bleue.

Le *Geai du Cap de Bonne-Esperance* a le bec long

Ge rouge ; d'ailleurs il ressemble au Geai de l'Europe : il aime beaucoup les amandes sauvages ; il apprend facilement à parler. On le trouve perché sur le haut des rochers, ou dans les arbres de haute futaie.

GEHUPH est un arbre très estimé dans l'Inde : son écorce est jaune, safranée ; les branches sont courtes ; ses feuilles petites ; son fruit est rond & gros comme une balle de jeu de paume ; les Indiens de l'Isle de Sumatra appellent ce fruit *Pêche de Trapobana*. Il contient une noix ; dont le dedans est fort amer & a le goût de la racine d'angelique : on en tire de l'huile qui a de grands usages dans le pays ; elle apaise la soif, guérit les maladies d'obstruction, &c. Il découle encore de cet arbre une gomme qui a les mêmes propriétés que l'huile.

GELÉE BLANCHE, *Pruina autumnalis*. Est une espèce de rosée qui tombe le matin dans le commencement & à la fin de l'hiver, & qui a la propriété de s'attacher étroitement aux feuilles des végétaux ou à d'autres corps, & de s'y congeler. Les Physiciens expliquent d'une manière différente la formation de cette Gelée blanche contre les vitres des édifices. *Voyez leurs Ouvrages sur cette matière, & le mot GIVRE de ce Dictionnaire.*

GELÉE DE MER. *Voyez ORTIES ERRANTES.*

GELINE, *Gallina junior*. Est une jeune Poule engraisée dans une basse-cour : on l'appelle aussi *Gélinote*. *Voyez le mot POULE à l'article COQ.*

GÉLINOTE DE BOIS, *Gallina rustica*. Cet oiseau, très estimé des premiers Romains, est moins gros que le Francolin : il a les jambes à moitié garnies de plumes, & les pieds faits comme ceux de la Perdrix grise ; les plumes du dos, sont comme celles de la Bécasse ; celles du ventre & de l'estomac sont noires, tiquetées de blanc ; celles du col sont semblables à celles de la Faisande : sa tête & son bec sont de même que ceux de la Perdrix ; les grosses penes des ailes sont madrées comme celles du hibou ; c'est ce qu'on appelle, en terme de Fauconnerie, *Pennage chathuanné*. Belon dit très bien, que ceux qui s'imagineront voir une perdrix métiue, qui tiendroit le milieu entre la perdrix rouge & la grise, & qui auroit

quelque chose des plumes du faisan, pourront se figurer la Gélinoire de bois.

Cet oiseau fréquente les lieux où il y a beaucoup de coudriers & d'épines. On en voit en hiver, dans la Lorraine, dans la forêt des Ardennes, dans les montagnes du Forez & du Dauphiné, au pied des Alpes. Il y a dans la mer de Gènes une Ile, nommée l'*Ile des Gélinores*, parcequ'on y en trouve une grande quantité. Les Gélinores sont deux petits, l'un mâle & l'autre femelle. Quand ces petits sont un peu grands & élevés, le pere & la mère les menent hors de leurs pays & les abandonnent. On les prend, en Mars & en automne, avec un appéau, qui sert à contrefaire leur chant, & on leur rend des filets, des lacs, ou des colers : leur chair est plus saine & plus délicate que celle de la Perdrix. La rareté de cet oiseau, fait aussi qu'il est très recherché. On a fait, par ordre de Louis XIV, des essais pour multiplier les Gélinores dans ce pays ci, comme les Faisans; mais on n'a pu y réussir. Les Gélinores du Nord & du Mexique sont différentes des nôtres, & sont ou des Faisans, ou des Canards, ou des Poules.

GEMARS ou JUMAR. Voyez au mot MULET.

GENEPI. Voyez ABSINTHE.

GENESTROLE, *Genista tinctoria*. Le port de cette plante herbeuse, est le même que celui du Genêt, dont elle est la plus petite espece. La Genestrole devient beaucoup moins haute : ses feuilles, ses fleurs & ses gouffes sont aussi plus petites.

Cette plante croît naturellement & sans culture, ce qui la fait nommer aussi *Herbe de pâturage*. Les Teinturiers en font usage pour teindre en jaune les choses de peu de conséquence, c'est pourquoi on l'a appelée le *Genêt des Teinturiers*. On ne peut conserver cette herbe, que lorsqu'elle a été cueillie dans son état de maturité.

GENÊT, *Genista* Il y a plusieurs especes de Genêts dont quelques uns sont remarquables par leur usage, par l'admirable odeur de leurs fleurs, ou par quelque autre propriété.

Les fleurs de Genêts sont légumineuses, de couleur jaune; il leur succède des siliques longues & applaties, où l'on trouve plusieurs semences qui ont la forme de

reins. Les branches des Genêts sont vertes, flexibles & peu garnies de feuilles, qui sont posées alternativement.

Le GENÊT COMMUN, *Genista vulgaris*, croît par-tout, en Italie, en Espagne, en Portugal & en France : on le cultive aux environs de Paris, parceque ses tiges sont d'un grand débit pour faire des balais.

On lit ; dans le Journal Economique du mois de Novembre 1756, que cette plante est employée d'une maniere bien plus utile dans le territoire de Pise. On recueille dans ce pays cette espece de Genêt : on le fait secher au soleil, on le met rouir ensuite, pendant trois ou quatre jours, dans l'eau d'une source chaude, située dans le lieu appelé *Bagno ad aqua*, & dont la chaleur fait monter le thermometre de M. Reaumur à huit degres. Lorsque le Genêt a été roui dans cette fontaine, on sépare la partie ligneuse d'avec les étoupes : la poudre cotonneuse qui tombe, sert à rembourrer les chaises, parcequ'elle a un peu d'élasticité. On file l'étoupe, qui donne un fil aussi beau que celui du Chanvre & qui prend bien la teinture. Ce travail paroît exiger des eaux naturellement chaudes. Dans le mois de Juin 1763, on a fait voir, à l'Académie Royale des Sciences, de la toile faite avec le Genêt : cette toile a paru bonne, mais grossiere.

Le GENÊT D'ESPAGNE est le plus agréable par l'odeur suave de ses fleurs : il s'éleve en un buisson de douze à quatorze pieds de haut. Sa grandeur le distingue des autres Genêts, ainsi que l'odeur suave de ses fleurs, qui sont aussi très agréables au goût.

Ce Genêt croît naturellement en Italie, en Espagne, en Portugal, en Languedoc. Il a de particulier, que ses feuilles ne sont point posées au nombre de trois sur une même queue, comme dans les autres Genêts. Cet arbruste est un de ceux qui ont le plus de peine à reprendre, lorsqu'on les transplante. Déjà parvenu à une certaine grosseur, il produit tous les ans une grande quantité de fleurs, qui ont une qualité purgative ; il résiste aux froids d'Angleterre, & y perfectionne sa graine.

Tous les Genêts s'élevent aisément de semence, & ils peuvent se greffer les uns sur les autres, par appro-

che & en'écuillon ; c'est la seule façon de multiplier le Genêt à fleurs doubles , qui ne porte point de graine^s & qui fait un joli effet dans les bosquets printaniers. Les fleurs de toutes ces sortes de Genêts , peuvent , ainsi que celles de la Généstrole , fournir une teinture jaune.

On confit , au vinaigre , les boutons de Genêt comme les Capres , mais ils n'ont point un goût aussi relevé.

Le Genêt est estimé apéritif. En faisant bruler de jeunes branches de Genêt , sur une assiette , il en découle une huile caustique , bonne pour les dartres.

On dit que si l'on arrose les plantes dévorées par les chenilles , avec une eau dans laquelle on a mis du Genêt ; cette eau fait périr les chenilles , sans faire aucun tort aux arbres. La lessive de cendres de Genêts s'emploie , dans certains cas , contre l'hydropisie , avec beaucoup de succès.

GENÊT ÉPINEUX, *Genista spartium* Le Genêt épineux est connu aussi sous les noms de *Jonc marin* ou d'*Ajonc* ; il porte le nom de *Landes* en Bretagne , & le nom de *Brusque* en Provence. Cet arbrisseau est toujours verd , & donne des fleurs jaunes , légumineuses. Il diffère du Genêt , par ses épines , & par les gousses , qui sont plus courtes. Les tiges de ce Genêt sont garnies de petites feuilles ovales , & de longues épines vertes , d'où il en part d'autres plus petites , qui sont encore garnies de plus petites épines ,

En Normandie , dans une partie du Poitou & en Bretagne , on en sème des champs entiers , parceque dans ces lieux , où les bois sont rares , on en fait des fagots pour chauffer les fours & cuire la chaux ; en Provence on s'en sert à caréner les bâtimens de mer : on le sème avec de l'avoine & du blé de Mars , & l'on prétend que cet arbrisseau n'épuise point la terre. On fait usage de ce Genêt , dans les pays où il croît naturellement , pour nourrir le bétail , quand les autres fourrages sont rares ; pour cet effet on bat le Genêt pour en rompre les épines , & les bestiaux le mangent très bien. En Bretagne on le fait pourrir , & il en résulte d'excellents fumiers : qd bien on distribue ce Genêt desséché , par poignée continue sur les champs ; on y met le feu , & il en résulte

une cendre saline qui produit de très bons effets dans le sol où l'on fait cette préparation , & qu'on mélange avec la terre au moyen des labours.

GENÊT DES TEINTURIERS. Voyez GENESTROLE.

GENET. On donne ce nom à une espèce de cheval , qui vient d'Espagne , & dont la taille est bien proportionnée. Voyez CHEVAL.

GENETTE. Voyez au mot CIVETTE.

GENÉVRIER , *Juniperus*. Cet arbrisseau , qui , quelquefois s'élève à la hauteur d'un arbre , est connu de tout le monde , parcequ'il croît dans toute l'Europe , dans les pays Septentrionaux , & dans ceux du Midi , dans les Forêts , dans les bruières , & sur les montagnes. Il est sauvage ou cultivé , plus grand ou plus petit , stérile ou portant des fruits , domestique ou étranger.

Entre les espèces de Genévriers , que comptent nos Botanistes , il y en a deux générales & principales ; le *Genévrier commun en arbrisseau* , & le *Genévrier commun , qui s'élève en arbre*.

Le *Genévrier arbrisseau* se trouve par-tout ; son tronc s'élève quelquefois à la hauteur de cinq ou six pieds ; son écorce est rougeâtre , son bois est tendre , léger ; lorsqu'il est bien sec , il est d'un rouge clair , il donne une odeur agréable de résine. Les Ebénistes en font quantité de jolis ouvrages. Ses feuilles sont pointues , étroites , roides , picquantes , toujours vertes , placées le plus souvent , trois à trois , au tour de chaque nœud : on reconnoît aisément cet arbrisseau à l'odeur de ses feuilles écrasées dans les doigts. Les fleurs mâles & les fleurs femelles viennent sur des individus différens ; on voit sur les uns de petits chatons au mois d'Avril & de Mai : les fleurs femelles , formées d'un calice sans étamines , s'observent sur d'autres pieds ; il leur succède des baies sphériques , contenant une pulpe huileuse , aromatique , d'un goût résineux. Ces baies portent le nom de *Genievre*. Cette espèce de Genévrier peut réussir même dans les endroits les plus arides.

Les Allemands emploient fréquemment dans leur cuisine les baies de Genievre comme un assaisonnement ; nous n'en faisons guère usage qu'à titre de Médicament. Les vertus du Genievre les plus évidentes , sont une qualité

stomachique, carminative & diurétique. Quelques-uns ont appelé l'extrait de baies de Genievre, *la Thériaque des gens de la Campagne*, à cause de sa vertu alexipharmaque. D'autres remplissent un petit baril de baies de Genievre & de pruneaux, & ils prétendent que l'eau que l'on tire de cette espèce de rapé, est très propre à soulager les asthmatiques.

On peut faire, avec le Genievre, une boisson très salubre & très peu couteuse, c'est le vin de Genievre; on pourroit l'appeller le *vin des Pauvres*, & il pourroit être un bon médicament pour les riches. Il se fait avec six boisseaux de graines de Genievre & trois ou quatre poignées d'absinthe: on laisse infuser & fermenter le tout durant un mois dans cent pintes d'eau; on tire ensuite la liqueur à clair; ce vin est d'autant plus agréable qu'il est vieux. Cette liqueur seroit je crois bien meilleure, dit M. Duhamel, si on y ajoutoit de la mélasse, & si on la traitoit comme on fait l'Epinette en Canada. Voyez EPINETTE OU SAPINETTE DU CANADA.

Le ratafia préparé par l'infusion des baies de Genievre dans l'eau-de-vie, est un excellent cordial stomachique.

On brule, dans les hopitaux & dans les chambres des malades, le bois & les baies de Genievre pour en chasser le mauvais air.

Le *Genevrier en arbre* differe de celui dont nous venons de parler, par sa hauteur, qui, au reste varie beaucoup suivant les lieux où il croît. On dit qu'en Afrique il égale, en hauteur, les arbres les plus élevés: son bois, dur & compact, est employé pour les bâtimens. On distingue cet arbre d'avec le Cedre, non-seulement par son fruit; mais encore par les feuilles, qui sont simples & plates, au-lieu que les feuilles du Cedre ressemblent davantage à celles du Cyprés.

On cultive le grand Genevrier dans les pays chauds, comme en Italie, en Espagne, en Afrique. Il en découle naturellement, ou par des incisions faites au tronc pendant la chaleur, une résine que l'on nomme le *Vernix* ou la *Sandaraque des Arabes*. Toutes les espèces de Genevriers ne donnent pas une résine aussi belle: la plus estimée est celle qui est en larmes claires, luisantes,

Raphanes, blanches & nettes; en la faisant dissoudre dans de bon esprit-de-vin, elle donne un vernis. Ce vernis est très blanc & brillant; mais il est fort tendre & s'égratigne aisément. Pour lui donner plus de corps, on y mêle de la Laque & un peu de Gomme élemi: le vernis est alors plus solide, mais il perd une partie de sa blancheur. La Sandaraque en poudre sert aussi à vernir le papier, à lui donner plus de consistance & à l'empêcher de boiré, sur tout dans les endroits où on a été obligé de gratter pour enlever l'écriture.

Il y a une espèce de Genévrier commun en Languedoc, qui porte des baies rougeâtres, & d'un goût peu savoureux; on distille son bois dans la cornue, & on en retire une huile fétide, que les Maréchaux emploient pour la galle & les ulcères des chevaux. On la nomme *Huile de Cade*. Cette huile essentielle est usitée dans plusieurs de nos Provinces méridionales pour les maladies extérieures des bestiaux, & sur-tout dans la maladie éruptive des moutons, appelée *Petite vérole* ou *Picote*.

On cultive, avec succès, en Angleterre, les Genévriers de Virginie & des Bermudes: ils s'élèvent jusqu'à vingt-cinq pieds de haut; & croissent fort vite; lorsque les quatre premières années sont passées, & qu'on en a pris bien soin. Ces arbres résistent au plus grand froid de ce climat. Le bois de ces espèces de Genévriers tire sur le rouge, & abonde en résine d'une odeur exquise.

On honore communément le bois de Genévrier, sur-tout celui des Bermudes, du nom de *Bois de cedre*, quoi-qu'il y ait dans la Grande Bretagne d'autres bois de ce même nom, qui viennent d'arbres bien différens & originaires des Indes occidentales; cependant c'est du bois de ces espèces de Genévriers, qu'on fait en Angleterre des lambris, des commodas & autres meubles. La durée de ce bois l'emporte sur tous les autres, ce qu'il faut peut-être attribuer à l'extrême amertume de sa résine, qui le défend contre l'attaque des vers. On l'emploie en Amérique à la construction des vaisseaux marchands; c'est dommage qu'il ne convienne pas à la bâtisse des vaisseaux de guerre, parcequ'il est si cassant, qu'il se fendroit au premier coup de canon.

GENICE ou GENISSE, *Juvenco.* Est la petite & jeune Vache, qu'on appelle ainsi jusqu'à deux ou trois ans, ou jusqu'à ce qu'elle soit livrée au Taureau. Voy. son article au mot TAUREAU.

GENIEVRE. Voyez GENÉVRIER.

GENIEVRE DOUX, est une espèce de *Camarigne*. Voyez ce mot.

GENS-ENG Les Naturalistes & les Botanistes n'ont point encore décidé, si le Gens-eng & le Ninzin sont deux plantes différentes, ou une seule & le même: peu des Voyageurs qui ont été en Chine & au Canada, où ces plantes croissent, se trouvent d'accord entr'eux. M. Geoffroi, dans sa Matière Médicale, Tom. II, pag. 192, dit que ces plantes sont de différent genre, & qu'elles ne se ressemblent que pour la figure & les vertus. Il dit aussi que les Médecins de l'Europe font peu d'usage de ces plantes; & que la racine du Gens-Eng coûte beaucoup plus que celles du Ninzin. Nous avons consulté tout ce qu'on a écrit à ce sujet, & nous présenterons au Lecteur l'extrait de ce qu'on lit dans les *Lettres édifiantes & curieuses*, Tom. X, pag. 172; dans le petit *Ouvrage du P. Lafiteau*, adressé au Régent de France en 1718; & dans la *Thèse de Médecine de M. Vandermonde*, soutenue dans les Ecoles de la Faculté de Paris en 1736. Nous joindrons donc, à la suite du Gens-Eng, la description du Ninzin, afin que le Lecteur puisse les comparer & en porter son jugement. Nous y ajouterons la manière d'en préparer les racines, les lieux où elles croissent, l'ordre & la méthode qu'observent ceux qui vont les ramasser.

Description du Gens-Eng.

Cette plante, que les Chinois nomment *Pai-Si*, & les Iroquois *Garentoguen*, a une racine de deux poices de longueur, & à-peu-près de la grosseur du petit doigt, un peu raboteuse, brillante, & comme transparente, le plus souvent partagée en deux branches, quelquefois en un plus grand nombre, fibreuse vers la base, roussâtre en dehors & jaunâtre en dedans; d'un goût légèrement âcre, un peu amer & aromatique; d'une odeur d'aromate, qui n'est pas désagréable. Le collet de la

raciné est un tissu tortueux de neruds où sont imprimés obliquement & alternativement, tantôt d'un côté & tantôt de l'autre, les vestiges des différentes tiges qu'elle a poussées chaque année. La tige du Gens-Eng est haute d'un pied : elle est unie, & d'un rouge noirâtre. Au sommet de la tige naissent trois ou quatre queues creusées en gouttière, & disposées en rayons ; chargées chacune de cinq feuilles inégales & dentelées ; la côte qui partage chaque feuille, jette des nervures qui s'entrelacent. Du lieu où les feuilles prennent naissance, s'élève un pédicule simple, nud, d'environ cinq à six pouces de long, terminé par un bouquet de petites fleurs, dont le calice est très petit ; les pétales & les étamines sont au nombre de cinq : le style de la fleur est surmonté d'un stygmate, & posé sur un embryon arrondi, qui en murissant devient une baie sphérique, cannelée, couronnée & partagée en trois ou quatre loges, qui contiennent chacune une semence aplatie & en forme de rein.

Si l'on en croit l'ouvrage Chinois intitulé, *Pen-Sau-Kan-Mou-Li-Tchi-Sin*, les vertus de la racine du Gens-eng sont admirables : les Asiatiques croient qu'elle est une panacée souveraine, & les Chinois y ont recours dans toutes leurs maladies, comme à la dernière ressource : point de diarrhée, de foiblesse d'estomac, de dérangement d'intestins, d'engourdissemens, de paralysie, de convulsions, qui ne cedent au Gens-eng : cette racine, selon eux, est merveilleuse pour réparer, d'une manière surprenante, les forces affoiblies, augmenter la respiration, ranimer les vieillards, & même les agonisans, retarder la mort, affermir la moëlle des os & tous les membres, enfin, pour réparer dans un instant la perte que procurent les plaisirs de l'amour, & les inspirer aussitôt, pourvu qu'on mange & boive sobrement : cette restriction nous paroît assez judicieuse & être de tous les pays. Il est étonnant qu'on n'ait pas aussi attribué au Gens eng la propriété de guérir les maladies vénériennes. Les Médecins Hollandois le recommandent dans les convulsions, la syncope, les vertiges, & pour fortifier la mémoire : mais il faut prendre garde d'en faire trop d'usage, car il allume le sang : c'est pourquoi on l'interdit aux jeunes gens & à ceux qui sont d'une constitution

chaude : au reste la cherté & rareté de cette racine font qu'on en use peu.

Description du Ninzin.

Le Ninzin differe du Gens-eng en ce qu'il naît au Japon & dans la Corée , qu'il est plus épais , plus mol , creux en dedans & beaucoup inférieur en propriétés.

Kämpfer dit que la plante du Ninzin étant encore jeune , n'a qu'une petite racine simple , semblable à celle du panais , de trois pouces de long , de la grosseur du petit doigt , garnie de quelques fibres chevelues , charnue , blanchâtre , entrecoupée de petits anneaux & partagée quelquefois en deux branches , d'où lui est venu le nom de *Nin-zin* , qui signifie plante , dont la racine a dans la terre la figure des cuisses d'un homme : cette racine a le goût du chervi & l'odeur du panais. Cette plante , devenue plus forte , est haute d'un pied ; sa racine est souvent double , bien nourrie : du collet de ses racines naissent des bourgeons qui par la suite deviennent des tiges , & des tubercules qui se changent en racines : la tige s'élève à la hauteur de deux pieds ou environ , & est presque grosse comme le petit doigt , cannelée , geniculée & pointrillée tout au tour comme dans le roseau : il sort des rameaux de chacun de ses nœuds. Cette tige est solide dans sa base ; mais elle est creusée dans le reste ainsi que ses rameaux : les feuilles qui embrassent les nœuds sont légèrement cannelées & creusées en gouttière , fort semblables à celles de la Berbe & du Chervi : dans le dernier accroissement de la plante , elles sont découpées en trois lobes : les bouquets de fleurs qui terminent les rameaux , sont garnis à leur base de petites feuilles étroites & disposées en parasol. A chaque fleur succede un fruit qui , en tombant , se partage en deux graines cannelées , aplaties d'un côté , nues , semblables à celles de l'anis , d'un roux foncé dans leur maturité , ayant le goût de la racine , avec une foible chaleur. Dans les aisselles des rameaux naissent des bourgeons arrondis , de la grosseur d'un pois , verdâtres , charnus , d'un goût fade & douceâtre ; lesquels lorsqu'on les plante ou qu'ils tombent d'eux-mêmes sur la terre , produisent des plantes de leur genre.

Le Ninzin est , après le Gens-eng & le Thé , la plus célèbre de toutes les plantes de l'Orient , à cause de sa racine qui a beaucoup d'utilité. La plante Ninzin , qu'on a apportée de Corée dans le Japon , & que l'on cultive dans les jardins de la Ville de Meaco , y vient mieux que dans sa propre patrie , mais elle est presque sans vertu : il en est à peu-près de même du Gens-eng. Le Ninzin qui naît dans les montagnes de Kataja (dans la province de Siamfai) & dans celles de Corée , où l'air est plus froid , dure plus long-tems , sa racine est vivace , mais ses feuilles tombent en automne : dans le Japon elle produit plutôt des tiges chargées de graines , & elle meurt le plus souvent en un an. Dans le Canada où elle est appelée *Garent-ogen* , elle est assez nourrie. Les Japonois & les Chinois prétendent que les principales vertus de la racine Ninzin sont de fortifier & d'engraisser ; ils en font entrer dans tous leurs remèdes au défaut du Gens-eng , principalement dans tous les cordiaux ; mais avant que d'en faire usage , on le prépare comme le Gens-eng.

Récolte du Gens-Eng.

On ramasse le Ninzin & le Gens eng au commencement de l'hyver. Lorsque ces tems approchent , on met des gardes dans toute l'entrée de la Province de Siamfai pour empêcher les voleurs d'en prendre.

Les lieux où croissent les racines du Gens-eng sont entre le trente-neuvième & le quarante-septième degré de latitude boreale , & entre le dixième & le vingtième degré de longitude orientale en comptant depuis le méridien de Pekin : c'est dans ce vaste intervalle qu'on découvre une longue suite de montagnes , que d'épaisses forêts dont elles sont couvertes & environnées rendent comme impénétrables ; c'est sur le penchant de ces montagnes , & dans ces épaisses forêts , sur le bord des rivières , autour des rochers , au pied des arbres , & au milieu de toutes sortes d'herbes , que se trouve la plante de Gens eng. Cette plante est ennemie de la chaleur & croît toujours à l'ombre. Il n'est pas étonnant qu'on en trouve en Canada , dont les forêts & les montagnes sont assez semblables à celles de la Chine , principalement vers le cinquante-septième degré. Les endroits où croît le Gens-eng sont tout-à-fait séparés de la

Province de Cantong, appelée Leao-tong dans les anciennes cartes Chinoises, par une barrière de pieux de bois qui renferme toute cette province, & aux environs de laquelle des gardes rodent continuellement pour empêcher les Chinois d'en sortir & d'aller chercher cette racine. Cependant quelque vigilance qu'on y apporte, l'avidité du gain fait trouver aux Chinois le secret de se glisser dans ces déserts, quelquefois jusqu'au nombre de deux ou trois mille, au risque de perdre la liberté & le fruit de leurs peines s'ils sont surpris en sortant de la province ou en y rentrant. Dix mille Tartares sont commandés pour faire la récolte du Gens-eng, & après que cette armée d'Herboristes s'est partagé le terrain sous divers étendards, chaque troupe, au nombre de deux cents, s'étend sur une même ligne jusqu'à un point marqué, en gardant de dix en dix une certaine distance; ils cherchent ensuite avec soin la plante dont il s'agit, en s'avancant insensiblement sur un même rhombe, & de cette manière ils parcourent pendant un certain nombre de jours l'espace qu'on leur a marqué. Dès que le terme est expiré les Mandarins, placés avec leurs tentes dans les lieux propres à faire paître leurs chevaux, envoient visiter chaque troupe pour lui intimiser leurs ordres & pour s'informer si le nombre est complet: en cas que quelqu'un manque, comme il arrive assez souvent, ou pour s'être égaré ou pour avoir été dévoré par les bêtes, on le cherche un jour ou deux, après quoi on recommence de même qu'auparavant. Ces Tartares ont beaucoup à souffrir dans cette expédition, ils ne portent ni tentes, ni lits, chacun d'eux étant assez chargé de la provision de millet roti au four, dont il se doit nourrir tout le tems du voyage. Ainsi ils sont contraints de prendre leur sommeil sous quelques arbres, se couvrant de branches ou de quelques écorces qu'ils trouvent. Les Mandarins leur envoient de tems en tems quelques piéces de bœuf ou de gibier qu'ils dévorent après les avoir montrées un moment au feu. C'est ainsi que ces dix mille hommes passent six mois de l'année, depuis le commencement de l'automne jusqu'à la fin du printemps, pour la recherche d'une racine, dont la principale vertu est vraisemblablement de produire un grand revenu à l'Empereur de la Chine.

Préparation

Préparation du Gens-Eng.

Les Tartares appellent le GENS-ENG, *Orhota*, ce qui signifie la *Première des Plantes*. Pour en conserver la racine ils enterrent dans un même endroit tout ce qu'ils peuvent en amasser durant dix, douze & quinze jours : ils ratifient & nettoient soigneusement ces racines, dès qu'elles sont tirées de terre, avec un couteau fait de bambou, car ils évitent religieusement de les toucher avec le fer ; quelquefois ils en retirent la terre avec une brosse : ils les trempent ensuite dans une légère décoction presque bouillante de graines de millet & de riz, puis ils les font sécher avec soin à la fumée d'une espèce de millet jaune qui est renfermé dans un vase avec un peu d'eau ; les racines sont alors couchées sur de petites traverses de bois au-dessus du vase & se séchent peu-à-peu sous un linge ou sous un autre vase qui les couvre. Quelquefois on fait sécher ces racines en les suspendant à la vapeur d'une chaudière couverte & placée sur le feu, laquelle contient de l'eau de millet jaune & de riz. Par ces procédés, les racines acquièrent en se séchant une couleur jaune ou rousse, avec une sorte de dureté, & elles paroissent comme résineuses & demi transparentes. Après avoir bien séché ces racines, on en retranche les fibres, & lorsque le vent du nord souffle, on a soin de les placer à sec dans des vases de cuivre bien propres & qui ferment bien : on fait un extrait des plus petites racines, & on conserve les feuilles de la plante pour en faire usage comme du thé.

Le prix du Gens-eng est tel chez les Chinois qu'ils en vendent une livre de poids trois livres pesant d'argent. Les Hollandois en vendent aussi au poids de l'or, qu'ils distribuent aux Européens sous le nom *Ging ging*, & aux Japonnois sous celui de *Nisi* : c'est pourquoi le Gens-eng est toujours si rare. Celui des marchands de l'Europe est souvent mêlé de *Ninzin*, qui est plus commun, ce qui produit alors un gain plus considérable & un débit plus sûr. On prétend que les Hollandois en ont planté au Cap de bonne Espérance.

GENTIANE, *Gentiana*. Est une plante qui croît partout, mais principalement sur les montagnes des Alpes, des Pyrénées, & de l'Auvergne : on en distingue de plu-

fleurs fortes sous le nom générique de *Gentianelle* ; mais nous ne parlerons ici que de celle qui est la plus en usage, & qui est la *grande Gentiane vulgaire*.

Sa racine est grosse comme le poignet & longue de plus d'un pied, rameuse, fongueuse, brune en-dehors, d'un jaune roussâtre en dedans, d'un goût fort amer : elle pousse plusieurs tiges droites, fermes, hautes de deux à trois pieds : ses feuilles sont semblables à celles de l'hellebore blanc, lisses, de couleur verte pâle, ayant cinq nervures comme celles du plantain ; les unes naissent en grand nombre près des racines, les autres sont placées vis-à-vis l'une de l'autre à chaque nœud des tiges, qu'elles embrassent en se réunissant par leur base. Les tiges portent des fleurs verticillées ou rangées par anneaux & par étages dans les aisselles & qui sont de couleur jaune : chacune de ces fleurs est une cloche fort évasée, découpée en cinq quartiers. Il leur succede un fruit membraneux, ovale, qui s'ouvre en deux panneaux, & qui contient des semences applaties, comme feuilletées & de couleur rougeâtre.

La racine de *Gentiane* est la seule partie de cette plante en usage dans la médecine ; elle est vulnérable, fébrifuge, très stomachique & d'un très grand secours dans la morsure des chiens enragés : elle leve les obstructions : elle provoque les menstrues, chasse les vers, excite l'appétit, & facilite la digestion comme les autres amers : non-seulement elle résiste aux poisons, mais encore à la gangrene & même à la peste : dans l'usage extérieur elle mondifie les playes : elle est la base de la poudre cordiale des *Maréchaux*.

GEODES, *Lithotomi cavernosi*. On donne ce nom à des pierres de différentes figures, soit sphériques, soit triangulaires, intérieurement caverneuses, & qui contiennent dans leur cavité centrale ou une cristallisation, ou de la terre, ou du sable, en un mot un noyau mobile, même une matière fluide comme de l'eau ; substances qu'on n'apperçoit pas à l'extérieur, mais qu'on reconnoît, lorsqu'en agitant la pierre fortement, on entend du bruit, ou un son sourd ou creux. Les *Geodes* les plus communs sont ceux qui tiennent de la nature des mines de fer & qu'on appelle *Pierres d'Aigles* ou *Etites* ; voy. ce dernier mot.

GÉOGRAPHIE : on appelle *Carte de Géographie* une coquille univalve qui est une espece de porcelaine , & *Table de Géographie* une espece de Rouleau. Voyez ces mots.

GERANION ou **GERANIUM**. Nom Latin qu'on donne vulgairement au *Bec de Grue* , plante autrement connue sous le nom d'*Herbe à Robert*. Voyez ces mots.

GERCE, *Teredo*. Est la petite vermine qui ronge les habits & les meubles. Voyez **TEIGNE**.

GERFAUT, *Gyrosfalco*. Oiseau de proie & de leurre , qui sert à la volerie : voy. **FAUCON GERFAUT**.

GERMANDRÉE ou **PETIT CHÊNE**, *Chamadrys Officinar*. Cette plante croît aux lieux incultes , pierreux , montagneux & dans les bois. Ses racines sont ligneuses , fibrées , fort traçantes , & jettent de tous côtés des tiges couchées sur terre , quadrangulaires , branchues , hautes d'environ demi-pied , grêles , rougeâtres & lanugineuses. Ses feuilles naissent deux-à-deux , opposées ; elles sont d'un verd gai , fermes , velues , dentelées comme celles du chêne , longues d'un demi-pouce , d'un goût amer , un peu âcre & aromatique : ses fleurs naissent dans les aisselles des feuilles le long des tiges , elles sont de couleur purpurine , & d'une odeur agréable ; chacune d'elles est un tuyau évasé par le haut en forme de gueule. A cette fleur succèdent quatre graines arrondies & formées de la base du pistille.

Les feuilles & les fleurs de la Germandrée sont d'usage en médecine : elles sont incisives , fortifient le ton des parties relâchées , provoquent les urines & les sueurs , levent les obstructions des viscères , & sont bonnes contre les premières attaques de l'hydropisie , du scorbut & de la goutte. Bien des personnes en Egypte en font une espece de thé , dont elles se servent avec succès dans les maladies scrophuleuses & dans les différentes fièvres.

GERMANDRÉE D'EAU ou **AQUATIQUE** , ou **CHAMARRAS** ou **VRAI SCORDIUM** : *Scordium off.* Plante qui croît aux lieux humides & marécageux , le long des fossés remplis d'eau. Sa racine est rampante , fibrée & vivace ; elle pousse plusieurs tiges hautes d'un pied ou environ , quarrées , velues , rameuses & serpentineuses. Ses feuilles sont oblongues , ridées , dentelées ,

velues, opposées, d'une odeur d'ail & d'un goût amer. Ses fleurs sont petites & formées en gueule, elles naissent en Juin & Juillet dans les aisselles des feuilles le long des tiges & des branches : il leur succede quatre semences menues & arrondies

Le Scordium est amer, aromatique, rougit un peu le papier bleu : il est estimé vulnéraire, alexipharmaque, détersif, vermifuge & diurétique : on en fait usage en infusion théi-forme.

On donne aussi le nom de *Faux Scordium* ou de *Chamarras* à la Sauge sauvage ou de bois, dont l'odeur tire également sur celle de l'ail : elle est stomachique, & convient en topique dans les ulcères gangreneux.

GESSE, *Lathyrus*. Plante qu'on cultive dans quelques jardins. Sa racine est menue & fibrée ; elle pousse plusieurs tiges rampantes, comme relevées d'une côte en dos-d'âne, & qui se subdivisent en plusieurs rameaux. Ses feuilles naissent deux à-deux ; elles sont oblongues, étroites & pointues. Ses fleurs sont légumineuses, blanches, soutenues chacune par un calice formé en godet dentelé : il succede à chaque fleur une gousse courte & large, blanche, composée de deux cosses qui renferment des semences anguleuses, blanches en-dehors, jaunes en-dedans.

On mange ces semences comme les pois, les fèves, & autres légumes ; elles sont fort nourrissantes & très prolifiques : le bouillon en est un peu relâchant & apéritif.

Il y a une autre espèce de Gesse qu'on appelle *Gesse d'Espagne*, & qui est plus feuillée. Les branches de l'une & l'autre espèce sont terminées par des filamens qui s'accrochent & s'entortillent autour des plantes voisines.

GHIAMALA, est un grand animal qui se retire particulièrement à l'Est de Bambuck dans les cantons de Gadda & de Jaka : on prétend qu'il est plus haut de la moitié que l'Eléphant, mais il n'approche pas de sa grosseur ; il a beaucoup plus de ressemblance avec le chameau par la tête & par le col : il a deux bosses sur le dos comme le dromadaire : ses jambes qui sont d'une longueur extraordinaire, contribuent beaucoup à le faire paroître encore plus haut, il n'est jamais fort gras ; il se nourrit comme les chameaux de ronces & de bruyeres : les Nègres en aiment assez la chair.

Cet animal pourroit devenir propre à porter les fardeaux les plus lourds, si les Negres étoient capables de l'appriivoiser, car sa marche se soutient long-tems & est très prompte, mais il est extrêmement féroce. On dit qu'il a sept cornes fort droites, longues chacune d'environ deux pieds; la corne de son pied est noire, & semblable à celle du bœuf.

GIACOTIN : est le Faisan de l'Isle de Sainte Catherine; sa chair est bien moins délicate que celle de nos *Faisans*. Voyez ce mot.

GIARENDE, GERENDE ou GORENDE : est un magnifique serpent, dont on distingue trois especes.

La premiere est un serpent tortueux qui se met en divers plis & replis; sa peau est très agréablement maculée; elle est couverte de petites écailles minces, jaunâtres, entremêlées de très jolis rubans, comme brodées, d'un roux enfumé; sa tête est oblongue, cendrée, couverte d'écailles en chaînons; les bords des levres sont tournés en dehors & plissés, ses dents sont petites, ses yeux brillans, & ses narines larges. Cette espece de serpent est fort honorée des Samageres & des Japonois, parcequ'ils nuisent aux hommes. Les habitans de Calcut lui portent aussi beaucoup de respect, & s'imaginent que l'Etre tout-puissant n'a créé ces animaux, que pour punir les hommes; cependant ils ne font aucun mal à l'homme, si on ne les irrite point; mais ils attaquent constamment les loirs, les rats, les pigeons, & les poules : ils se cachent sous les toits des maisons pour guetter ces animaux.

Le second *Serpent Gerende* se trouve en Afrique; il est d'une grandeur prodigieuse : les habitans idolâtres lui rendent aussi un culte divin. On en a apporté de la côte de Mozambique en Afrique; le tiqueté de sa peau est jaune, cendré & noir, mais moins agréable que le premier; sa langue est fourchue, rougeâtre, & sa queue pointue.

Le troisieme *Serpent Gerende* est appelé *Jauca Acanga* par les Brasiiliens : ce nom signifie *Serpent qui porte un habit à fleurs*. Les Portugais le nomment *Fedagoso* : les Hollandois établis au Bresil l'appellent *Serpent chasseur*, parcequ'il court avec une vitesse incroyable

sur les chemins de côté & d'autre , à la manière d'un chien de chasse. Lorsque ce serpent se met à la poursuite d'un homme , le meilleur parti qu'il ait à prendre , est de le caresser , le flatter , & l'adoucir en lui donnant quelque chose à manger. Les Brasiiliens lui donnent gracieusement l'hospitalité dans leurs maisons & sous leurs toits : par ce moyen , loin d'en être incommodés , ils se trouvent délivrés d'autres petits animaux incommodés , dont il se nourrit. Ce serpent est paré superbement ; sa tête est oblongue , ses yeux grands ; ses écailles sont d'un beau blanc , ombrées de rouge & marbrées d'un jaune doré : sa gueule est liserée d'une jolie bordure : ses deux mâchoires sont garnies de dents crochues , sa langue est rouge & fendue. *Voyez Seba , Thes. II. Tab. 102. n. 1.*

GIBOYA , est le plus grand de tous les serpents du Brésil ; il a jusqu'à vingt pieds de longueur , & est fort beau ; il a sous le ventre & sous la queue des bandes écailleuses , la tête couverte de petites écailles , & la queue sans appendices : ce serpent est si grand qu'on lui a vu engloutir d'assez gros animaux entiers ; ses dents sont fort petites , eu égard à la grandeur de son corps. Lorsqu'il veut surprendre des bêtes sauvages , il se tient à l'écart & auprès des sentiers , puis se jettant sur celles qui passent , il les entortille de manière qu'il leur casse les os ; après quoi à force de les mâcher , il les amollit assez pour pouvoir avaler l'animal tout entier. Ce serpent n'est point venimeux.

GINGEMBRE , *Gingiber*. Dans le commerce de l'épicerie , on donne ce nom à une racine sèche que les Indiens appellent *Zingibel* , & qui est tubéreuse , noueuse , branchue , un peu aplatie , longue & large comme le petit doigt ; la substance en est résineuse , un peu fibrée , recouverte d'une écorce grise , jaunâtre , la chair de la racine est roussâtre , brune , d'un goût très âcre , brûlant , aromatique , comme le poivre , d'une odeur forte , assez agréable. On nous l'apporte sèche des Iles Antilles , où elle est présentement cultivée , mais elle est originaire de la Chine ; du Malabar , & de l'Isle de Ceylan : le gingembre de la Chine passe pour le meilleur.

La plante que cette racine porte , a , selon le P. Pla-

nier, une espece de rapport avec le roseau ; elle pousse trois ou quatre petites tiges rondes & grosses comme le petit doigt d'un enfant, renflées & rouges à leur base, verdâtres dans le reste de la longueur. Parmi ces tiges, les unes sont garnies de feuilles, les autres se terminent en une masse écailleuse ; celles qui sont feuillées ont environ deux pieds de hauteur, & ne sont formées que par la partie des feuilles qui s'embrassent ; les feuilles sont en grand nombre, alternes, épanouies en tout sens, & semblables à celles du roseau, mais plus petites. Les petites tiges qui se terminent en masse, ont à peine un pied de hauteur : elles sont entourées & couvertes de petites feuilles verdâtres, & rougeâtres à leur pointe. La masse qui termine chaque tige, est d'une grande beauté : car elle est toute composée d'écailles membraneuses, d'un rouge doré, ou verdâtres & blanchâtres ; de l'aisselle de ces écailles, sortent des fleurs qui s'ouvrent en six pieces aiguës, en partie pâles, & en partie d'un rouge foncé & tacheté de jaune. Le pistile qui s'élève du milieu, se termine en massue, ce qui a donné lieu à quelques Botanistes d'appeller la plante du gingembre, *petit roseau à fleur de massue*. La base du pistile devient un fruit coriace, oblong, triangulaire, & à trois loges remplies de plusieurs graines.

Les masses ont une vive odeur, & les fleurs qui en sortent durent à peine un jour ; elles s'épanouissent successivement l'une après l'autre. Cette plante ne vient en Europe, que dans les jardins où on la cultive. Elle naît également par la culture dans les deux Indes : nous avons déjà dit qu'elle n'est point naturelle à l'Amérique, elle a été apportée des Indes Orientales ou des Isles Philippines dans la Nouvelle Espagne & dans le Brésil : ceux qui la cultivent en laissent toujours quelques rejettons, afin qu'elle multiplie de nouveau : au défaut de ces rejettons, on en sème la graine dans une terre grasse, humide & bien cultivée.

On ramasse tous les ans les racines de Gingembre, sur lesquelles les fleurs ont séché ; & en ayant ôté l'écorce extérieure, on les jette dans une saumure, pour y macérer pendant une ou deux heures : on les retire de cette lessive, & on les expose autant de tems au soleil ;

ensuite on les place à couvert sur une natte , jusqu'à ce que toute l'humidité soit dissipée ; quelquefois on les met à l'étuve.

Les Indiens rapent la racine de Gingembre dans leurs bouillons , leurs ragoûts & leurs salades : ils en font une pâte pour le scorbut. Les Madagascariens , les Hottentots & les Philippiniens en mangent en salade les racines vertes , coupées par petits morceaux , avec d'autres herbes assaisonnées de sel , d'huile & de vinaigre. Les Bresilois en usent en masticatoire , comme d'un puissant prolifique : ils ont aussi coutume de les confire avec du sucre , lorsqu'elles sont fraîches , pour les servir de dessert. On nous en envoie en Europe de préparées ainsi ; leur couleur est jaune , & le goût en est assez agréable. Cette confiture est d'usage sur mer.

Les Indiens regardent le Gingembre récent , comme un spécifique pour les coliques , la lienterie , les vieilles diarrhées , les vents , les tranchées , & les autres maux de cette nature ; il est reconnu que cette racine réchauffe les vieillards , fortifie l'estomac , aide la digestion , & qu'elle fortifie la mémoire & le cerveau. C'est un bon carminatif & alexipharmaque , qui excite puissamment à l'amour ; mais il faut en modérer l'usage , lorsque l'on a le sang trop bouillonnant , car il allume plutôt le sang que de l'appaiser.

Le Gingembre est la base des épices : on dit que plusieurs Epiciers s'en servent pour falsifier le poivre. On donne le nom de *Gingembre sauvage* à la *Zédoire*. Voy. ce mot.

GIRAFFE. La plupart des Auteurs ont donné ce nom au *Caméléopard* & au *Panthère*. Voyez ce que nous en disons à l'un & à l'autre articles.

GIRARD-ROUSSIN. Voyez CABARET.

GIRASOL , *Solis gemma*. Est une pierre précieuse , demi-transparente , toujours laiteuse ou calcédonieuse , plus ou moins resplendissante , donnant un éclat foible des couleurs de l'arc-en-ciel ou de jaune doré ; réfléchissant les rayons de la lumière de quelque côté qu'on la tourne , mais plus foiblement que l'opale. On est incertain si la pierre Girasol est une espèce de *Cristal laiteux* ou une espèce d'*Opale*. Voyez ces mots.

Les pierres de Girasol varient par la dureté & par la beauté des couleurs qu'elles charoyent. Les plus belles dont la teinte est d'un blanc laiteux , mêlé de blanc & de jaune bien distribués , sont réputées Orientales : elles sont aussi plus dures que l'opale. Celles qui sont tendres , inégales & foibles en couleur , sont Occidentales. Ces sortes de pierres précieuses se trouvent en Chypre , dans la Galatie , dans la Hongrie & dans la Bohême. On les trouve quelquefois , avec les opales , dans une pierre tendre , roussâtre & tachetée de noir. On a nommé cette pierre *Girasol* , des mots Italiens *Girare* (*Porter*) & *Sol* (*Soleil*) comme qui diroit *Pierre qui porte les rayons du Soleil*. La *Pierre du Soleil* des Turcs (*Gusgunече*) est une espèce d'*œil de chat* , chatoyant , d'une couleur verdâtre & foncée. Voyez **ŒIL DE CHAT**.

GIRAUPIAGARA ou **AVALEUR D'ŒUFS**. On donne ce nom à un serpent des Indes Occidentales , noir , long , & dont la poitrine est jaune : il saute très lestement sur les arbres , & y dépeuple les nids des oiseaux.

GIRELLA ou **POISSON DEMOISELLE** , *Julia*. On le nomme aussi *Poisson gourmand*. C'est un poisson saxatile , qui vit en troupe , & dont il est parlé à l'article *Donzelle*. Voyez ce mot.

GIROFLADE DE MER. Rondelet dit que c'est une espèce de Zoophyte , qui vient dans les rochers : il est d'une substance dure ; sa peau est rouge , trouée comme un crible. Ses feuilles sont frisées , comme celles de la laitue pommée : elles ne sont pas bonnes à manger. Gesner pense que c'est une *Escare*.

GIROFLES ou **GÉROFLES** ou **CLOUS DE GÉROFLE** , *Caryophilli aromatici* , sont de petits fruits aromatiques de l'Inde , ou plutôt ce sont les embryons des fleurs desséchées du giroflier. Ces espèces de fruits sont longs de six à huit lignes , presque quadrangulaires , ridés , d'un brun noirâtre , ayant la figure d'un clou ; leur sommet est garni de quatre petites pointes en forme d'étoiles ; il s'élève au milieu de ces pointes , une tête de la grosseur d'un très petit pois ; cette tête est formée de petites feuilles appliquées les unes sur les autres en manière d'écaillés , qui étant écartées & ouvertes laissent voir plusieurs fibres roussâtres , au centre desquelles il

s'élève dans une cavité quadrangulaire un style droit, de même couleur, qui n'est pas toujours garni de sa petite tête, parcequ'elle se détache souvent lorsqu'on transporte les clous de girofle. On apperçoit facilement toutes ces particularités en laissant macérer pendant quelques heures un clou de girofle dans de l'eau tiède: alors on reconnoit que les clous de girofle sont tout à la fois le calice, le bouton des fleurs, & les embrions des fruits.

Les clous de girofle sont pesans, gras, d'une odeur excellente, & d'une saveur si mordicante, qu'elle brûle les papilles nerveuses & la gorge. Si on les met en presse, il en sort une humidité huileuse.

L'arbre qui porte les clous de girofle, s'appelle *Giroflier*, *Caryophyllus aromaticus fructu oblongo*. Cet arbre qui croît dans les Isles Moluques situées près de l'Équateur, est de la forme & de la grandeur du laurier; son tronc a un pied & demi d'épaisseur; il est dur, branchu & revêtu d'une écorce, comme celle de l'olivier: ses branches qui s'étendent fort au large, sont d'une couleur rousse claire, & garnies de beaucoup de feuilles alternes, semblables à celles du laurier, & pleines de nervures, avec des bords un peu ondes: les feuilles sont portées sur une queue longue d'un ponce: les fleurs naissent en bouquet à l'extrémité des rameaux; elles sont en roses à quatre pétales bleues, & ont une odeur très pénétrante. Le milieu de ces fleurs est occupé par un grand nombre d'étamines purpurines, garnies de leurs sommets: le calice des fleurs est cylindrique, partagé en quatre parties en son sommet, de couleur de suie, d'un goût fort aromatique, lequel après que la fleur est séchée, se change en un fruit ovoïde ou de la forme d'une olive, creusé en nombril, n'ayant qu'une capsule, de couleur verte, blanchâtre d'abord, puis roussâtre, ensuite brun noirâtre, contenant une amande oblongue, dure, noirâtre, creusée d'un sillon dans sa longueur.

Dans les boutiques, on appelle ce fruit mûr *Autophyllus*: les Indiens le nomment *Mere des fruits*, & les Européens l'appellent *Clou matrice*. Comme on le laisse sur l'arbre, il ne tombe de lui-même que l'année suivante; & quoique sa vertu aromatique soit foible, il est

dans l'état requis pour servir à la plantation , car étant semé , il germe , & , dans l'espace de huit ou neuf ans , il forme un grand arbre qui porte du fruit. Les Hollandois ont coutume de confire sur le lieu même ces clous matri-cés récents , avec du sucre : & dans les voyages sur mer , ils en mangent après le repas , pour rendre la digestion meilleure & pour prévenir le scorbut.

Récolte du Girofle.

On cueille les clous de girofle avant que les fleurs s'épanouissent ; la saison est depuis le mois d'Octobre jusqu'en Février. La cueillette s'en fait en partie avec les mains : on fait tomber le reste avec de longs roseaux ou verges ; on reçoit ces especes de fruits sur des linges que l'on étend sous les arbres ; quelquefois on les laisse tomber sur la terre , dont on a coutume de couper toute l'herbe avec un grand soin dans le tems de cette récolte. Dans ces premiers instans , les clous de girofle sont rous-sâtres ; mais ils deviennent noirâtres en se séchant & par la fumée ; car on prétend qu'on les expose pendant quelques jours à la fumée sur des claies , & qu'ensuite on les fait bien sécher au soleil. Personne n'est plus instruit sur cette maniere , que les Hollandois établis à Ternate ; ce sont eux seuls qui cultivent , récoltent & préparent avec soin les clous de girofle , & qui les portent par toute la terre. Le gérofle , la canelle & la muscade sont pour eux un objet des plus importans : *voyez* ces mots , & la réflexion qui est à la fin de l'article MUSCADE.

Usages du Girofle.

Les clous de girofle recens donnent par expression une huile épaisse , rousâtre , & odorante ; mais dans la distillation il sort beaucoup d'huile essentielle aromatique , qui est d'abord claire , légère & jaunâtre , ensuite rousâtre , pesante & qui va au fonds de l'eau ; enfin une huile empyreumatique , épaisse , avec une liqueur acide. Souvent on tire l'huile du girofle *per descensum* : mais l'huile de girofle qui se débite dans le commerce , n'est pas tou-

jours pure : combien y en a-t-il de mêlée avec l'huile de *Coulilawan* ! Voyez ce mot.

On fait principalement usage des clous de girofle dans les cuisines : il n'y a point de ragoût , point de sausse , point de mets , peu de liqueurs spiritueuses , ni de boissons aromatiques , où l'on n'en mette : on les emploie aussi parmi les odeurs.

Bien des Médecins disent que le girofle a la vertu d'échauffer & de dessécher : on le recommande contre le vertige , la pamoison , la foiblesse d'estomac & de cœur , l'impuissance , la suppression du flux menstruel , & les maladies hystériques : on en use en masticatoire ou en fumigation , pour se préserver de la contagion de l'air : ils excitent utilement la salive dans la paralysie de la langue & le mal de dents. On fait avec le girofle une poudre dont on remplit de petits sacs , que l'on plonge dans du vin de Canaries , & qu'on porte ensuite en amulette sur l'estomac pour le scorbut & la peste. Quelquefois on y joint de l'angélique sèche , de la noix muscade , de l'iris & des fleurs de lavande , avec du storax & de l'encens oliban , & on en met une quantité entre deux pièces de coton , qu'on enveloppe ensuite d'une étoffe de soie piquée , & on s'en fait une espèce de bonnet , qui est utile dans les maladies de la tête , qui viennent de vicilles douleurs catharreses.

L'huile de girofle est excellente pour la carie des os & le mal de dents , il suffit d'en imbiber un peu de coton , & de l'appliquer sur la partie affligée : dans l'apoplexie , on en frotte le haut & le bas de la tête.

GIROFLE : CLOU MATRICE : voyez l'article GIROFLES.

GIROFLE ROND : c'est l'*Amome* ou graine de girofle : on donne aussi ce nom au *Piment* ou *Poivre de la Jamaïque*. Voyez ces mots.

GIROFLE ROYAL , *Caryophyllus Regius*. Les Auteurs font mention d'une autre espèce de clous de girofle , que celle dont nous avons parlé ci-dessus. Ce clou de girofle royal qu'on ne trouve point dans le commerce , est effectivement très rare & très précieux ; c'est une espèce de petit épi qui imite la couleur , l'odeur & le goût

du clou de girofle ordinaire , mais il est bien plus petit , il n'est pas étoilé , il n'a point de tête ; il est comme partagé depuis le bas jusqu'en haut en plusieurs particules ou écailles , & il se termine en pointe.

Les Hollandois disent que les Rois & les Grands des Isles Moluques l'estiment jusqu'à la superstition , non pas tant pour son goût & sa bonne odeur , que pour sa figure singuliere , ou plutôt parcequ'il est infiniment rare : car ils soutiennent qu'on n'en a trouvé jusqu'à présent , qu'un seul arbre , & dans la seule Isle de Makian. Ils prétendent encore que le Roi de cette Isle fait garder cet arbre à vue par ses soldats , de peur que quelqu'autre que lui n'en recueille le fruit. Les Naturels du pays disent que quand l'arbre est chargé de ce petit fruit , les autres arbres voisins s'inclinent devant lui , comme pour lui rendre leurs hommages. Les Indiens nomment le girofle Royal *Tinca* ou *Tshinka*. Ils ont coutume de passer un fil dans la longueur de ces clous , afin de les porter à leurs bras pour en sentir souvent la bonne odeur : c'est un Talisman parfumé que les Princes des Moluques consacrent à leurs Divinités. Il faut être chez eux une *Courtisane à prétention* pour avoir le plaisir d'en respirer l'odeur de près : il faut être un *Wouli-Haga* (Ministre) , pour avoir l'honneur d'en porter deux attachés & pendans ou aux oreilles , ou aux narines , ou aux lèvres , ou au menton , ou au bras : de sorte que l'on dit en ce pays là un *Wouli-Haga à deux Tshinka* (girofles) : comme l'on dit en Turquie un *Bacha à deux queues*. On voit par-là que chaque Nation a des étiquettes qui lui sont particulières. Tous les ans on en présente un girofle au Fétiche ou Dieu du pays , afin de se le rendre propice , soit à la pêche , soit dans d'autres expéditions.

GIROFLIER ou VIOlier JAUNE , *Leucoium luteum*. Est une plante fort commune qui vient assez ordinairement sur les vieilles murailles , sur les décombres , sur les rochers , & qu'on cultive aussi dans les jardins , le long des murs. Ses racines sont nombreuses , blanchâtres , ligneuses ; ses tiges sont hautes d'un pied & demi ; elles poussent beaucoup de rameaux , pareillement ligneux & blanchâtres : ses feuilles sont nombreuses ,

oblongues , pointues , d'un verd blanchâtre , & d'un goût un peu âcre , herbeux , amer ; leur suc rougit le papier bleu ; ses fleurs sont jaunes , d'une bonne odeur , mais d'une saveur peu gracieuse , disposées en croix , agréables à la vue : on les appelle *giroflées* : il leur succede des siliques longues & applaties , qui se divisent en deux loges remplies de semences larges , roussâtres , d'un goût âcre & amer.

Ceux qui s'occupent de la culture des fleurs , savent qu'il y a des giroflées doubles & de simples , de blanches , de marbrées , de violettes & de jaunes. Les doubles sont les plus recherchées ; elles viennent de graine , excepté la jaune. On le sème sur couche au mois de Mars & à claire voie : on couvre les plants pendant les froids ; elles commencent à marquer à la fin de Septembre : on met celles qu'on a remarqué être doubles , dans des pots ou des caisses remplies moitié de terreau , moitié de terre à potager , pour les garantir du froid pendant l'hiver ; ensuite on peut les transporter dans les plattes bandes d'un parterre . on peut aussi les semer en pleine terre. Les giroflées doubles & simples se multiplient par marcottes : on en choisit les plus beaux brins qu'on couche en terre : on les arrose pour faciliter la reprise , & on les plante en plattes bandes.

Les fleurs du violier jaune apaisent les douleurs : elles excitent les regles & chassent le fœtus & l'arrière-faix : on prétend que la graine , prise intérieurement en grande dose , facilite beaucoup l'accouchement , mais qu'aussi elle tue quelquefois le fœtus. Les auteurs de l'*Herbier d'Embrun* disent à peu-près la même chose du suc de cette plante , & ils avertissent prudemment qu'il ne faut le donner que dans une nécessité très pressante : on prépare une huile par l'infusion de ses fleurs , qui est fort résolutive , & qui apaise les douleurs de rhumatisme & d'hémorroides , étant mêlée avec un jaune d'œuf dur. En Italie , on frotte la région du pubis avec cette huile pour faciliter l'accouchement.

GIVRE ou **FRIMAT**. Le Givre est une sorte de gelée blanche , qui en hiver , lorsque l'air est froid & humide tout ensemble s'attache , à différens corps , aux arbres , aux herbes & aux cheveux. On ne donne proprement le

Nom de *Gelée blanche* qu'à la rosée du matin congelée ; au lieu que le Givre ne lui doit point son origine , mais à toutes les autres vapeurs aqueuses, quelles qu'elles soient , qui , réunies sur la surface de certains corps en molécules insensibles , distinctes & fort déliées , y rencontrent un froid suffisant pour les glacer.

Le Givre s'attache aux arbres en très grande quantité : il y forme souvent des glaçons pendans , qui fatiguent beaucoup les branches par leur poids , parceque les arbres attirent , avec beaucoup de force , l'humidité de l'air & des brouillards.

Les poils des animaux sont de même très sujets à s'humecter considérablement à l'air libre ; c'est pourquoi on voit le Givre s'attacher aux cheveux , au menton , aux habits des Voyageurs. Il est bon d'observer que dans ce cas les particules d'eau , auxquelles le Givre doit son origine , ne viennent pas toutes de l'atmosphère , une partie est due aux vapeurs qui s'exhalent du corps de l'homme ou des animaux , puisque le Givre s'amasse autour de la bouche & des narines en plus grande quantité que par-tout ailleurs.

GLACE , *Glacies*. Est une eau terrestre , congelée , & devenue compacte , par l'action du froid , c'est-à-dire , par l'absence de la chaleur. La glace se forme d'autant plus promptement , que l'eau , qui est soumise au froid , est plus pure. Voyez l'observation de la *Mer glaciale* à l'article *MER*. Elle ne se corrompt pas facilement : on remarque que , selon le degré & la durée du froid , qui a rendu l'eau solide , la glace est d'autant plus épaisse , poreuse , transparente & pesante. La quantité d'air qui s'y trouve interposée , concourt également à donner à la glace ces qualités , ainsi que celles dont nous allons parler. Il est de fait que plus il gele , plus la glace augmente de volume , & cependant plus elle diminue de poids ; ce qui est le contraire de ce qui arrive dans les autres corps. L'eau exposée près du feu , augmente de volume ; tandis que la glace y diminue. Celle-ci peut nâger & demeurer suspendue dans l'eau même , ce qui démontre son peu de pesanteur.

La glace a la propriété de réfléchir & de réfracter les rayons du soleil , comme feroit un morceau de cristal :

elle se divise souvent dans le dégel en colonnes cannelées , irrégulières & enclavées , quoique formée en apparence par feuillets ou par couches horisontales , appliquées les unes sur les autres à la surface de l'eau.

La figure de la glace dépend de la pureté de la liqueur , & des circonstances de la congélation. Lorsqu'elle se fait régulièrement , elle forme des aiguilles qui se croisent ou s'implantent les unes sur les autres , en formant des angles de soixante ou de cent vingt degrés. *Voyez le Traité de la Glace de M. Mairan.*

Au reste , lorsque la glace est fondue , elle possède les mêmes propriétés que l'eau de pluie ou de neige.

Des Auteurs font mention de la glace d'Islande , & de celle de quelques endroits des Alpes , qui ont une odeur mauvaise , & qui brûlent dans le feu , au lieu de s'éteindre ; mais ces sortes d'eaux concrètes ne donnent le phénomène de l'inflammabilité , qu'à cause du bitume qu'elles contiennent.

GLAIS. *Voyez GLAYEUL.*

GLAISE , *Terra pinguis.* La Glaïse est une terre grasse , qui tient le milieu entre l'argille , le bol , l'ochre & la marne. Les Naturalistes distinguent la glaïse d'avec l'argille , en ce qu'elle ne contient que peu ou point de parties sableuses. Elle n'est point aussi grasse & aussi savonneuse que le bol ; elle n'est point friable & aride comme l'ochre : elle ne fait point d'effervescence avec les acides , comme la Marne : elle ressemble à une argille fine , qui seroit privée de sable. Les parties qui composent la glaïse sont très ductiles , étant fort liées & tenaces : il y en a de différentes couleurs ; plus elles sont blanches , plus elles sont réfractaires , & plus elles conviennent dans la fabrique des porcelaines. Lorsqu'elles sont colorées , feuilletées , & douées d'une saveur styptique , elles tendent , selon les circonstances locales , à devenir ardoise , ou des schistes de différentes natures. *Voyez les mots ARGILLE & ARDOISE.*

La Glaïse sert à faire des ouvrages de poterie & des tuiles ; on l'emploie aussi pour retenir l'eau dans les étangs & les réservoirs , & pour faire des modèles de sculpture.

Les terres absolument glaïseuses ne sont pas bonnes à

la végétation ; mais elles sont excellentes pour dégraisser les étoffes.

GLAITERON ou petit **GLOUTERON** ou petite **BARDANE** ou **GRAPPELLES**, *Xanthium*. Plante, qui croît dans les terres grasses, contre les murailles, le long des ruisseaux, dans les décombres des bâtimens, & dans les fossés dont les eaux sont taries. Sa racine est fibreuse, blanche & annuelle : sa tige est haute d'un pied & demi, anguleuse, velue, assez rameuse, marquée de points rouges. Ses feuilles sont plus petites que celles de la Bardane, alternes, d'un verd tirant sur le jaune, velues, légèrement découpées, attachées à de longues queues, d'un goût un peu âcre & aromatique : les fleurs naissent dans les aisselles des feuilles : chaque fleur est un bouquet à fleurons semblables à de petites vessies ; ces fleurons tombent facilement, & ne laissent aucune graine ; mais il naît sur le même pied, au-dessous de ces fleurs mâles ou stériles, d'autres fleurs femelles ou fertiles, qui laissent après elles de petits fruits oblongs, hérissés de piquans qui s'attachent aux habits des passans, & qui contiennent dans deux loges des semences oblongues & rougeâtres. Les fleurs de cette plante naissent en Juillet, & les semences meurent en automne.

On ne se sert, en Médecine, que de ses feuilles & de ses fruits : on tire le suc des feuilles pour guérir les écrouelles, les dartres, la gratelle & pour purifier le sang. Sa semence, infusée dans le vin blanc fait un bon remède pour débarrasser le gravier des reins.

On a appelé le Glaiteron *Plante à jaunir*, parceque les Anciens s'en servoient pour teindre les cheveux en jaune ou blond ; cette couleur de cheveux étoit autrefois la plus estimée.

GLAMA. Nom qu'on donne à un animal ruminant & sans cornes, appelé par quelques-uns *Mouton du Perou* ou *Chameau du Perou*. Cet animal a six pieds de longueur, sa hauteur est de quatre : il ressemble presque au Chameau par la tête, le col, par la lèvre supérieure, fendue & non dentée, & par la partie naturelle ; mais il n'a point de bosse : son dos est uni ; ses pieds sont fourchus, armés d'ongles pointus & épais : il a à la poitrine une espèce de bourse ou de grosseur, de

nées, est devenue insensible. Ce qu'on dit ici du Gland de mer, peut s'appliquer aux Conques anatiferés.

On trouve ce coquillage sur les côtes d'Espagne, de Bretagne, de Normandie & ailleurs.

GLAREOLA. Espèce de Pluvier, qui fréquente les bords des rivières, des étangs & des lieux marécageux. Les Cuisiniers Allemands en font grand cas : leur chair est délicate & a un peu le goût de poisson ; leur bec est menu, luisant comme de la corne, conique & étroit. Ces oiseaux ont les pieds élevés ; les jambes longues ; leur corps est lisse ; ils ont le col assez long & rond, & la tête petite ; ils courent très rapidement, & volent par paires ou en troupes sur les rivages ou dans les campagnes où ils vont se reposer : jamais ils ne sont tranquilles : ils ne se cachent pas comme les Bécasses : ils les suivent, & ont comme elles la queue courte. Klein en donne la notice de plusieurs espèces, qu'il dit avoir eues entre les mains.

GLAUCUS. Bien des Lézologues donnent ce nom à trois sortes de poissons, 1°. au *Derbio*, 2°. au *Liche*, 3°. au véritable *Glaucus*.

Le *Derbio* est un poisson de haute mer, & dont les nageoires sont épineuses : sa couleur est blanche, mêlée de bleu plus ou moins foncé : il a le corps long de quatre pieds, & le ventre plat ; ses écailles sont extrêmement petites ; ses mâchoires sont rudes, garnies d'aiguillons ; ses nageoires sont dorées ; sa chair est grasse & de bon goût.

Le *Liche* est la *Pélamide* des Languedociens : ce poisson est plus petit que le *Derbio* : il a sept aiguillons sur le dos. Depuis le haut des ouies, jusqu'au milieu du corps, il y a un trait fort tortueux, qui devient ensuite droit jusqu'à la queue. Son corps est encore plus étroit que celui du *Derbio* ; du reste il lui est tout semblable.

Le vrai *Glaucus* a les dents fort pointues : il a la couleur du *Derbio*, & la même ligne que le *Liche* sur le dos : sa chair est grasse & de bon goût, mais dure. On mange beaucoup de ces poissons sur les bords de la Méditerranée. La grande espèce de *Glaucus* créaté est un *Chien de mer*. Voyez ces mots.

GLAYEUL ou **GLAIS** ; *Gladiolus*. Plante qui croît aux lieux herbeux , dans les prés & entre les bleds , dans les champs : on en distingue deux especes. La premiere ressemble beaucoup à l'iris bulbeux ; sa racine est tubéreuse , charnue , & soutenue par une autre racine , sous laquelle il y a des fibres menues & blanches ; ses feuilles sont longues , étroites , pointues , dures , fortes , rayées , ayant la figure d'un glaive ou d'une épée , embrassant & renfermant la tige comme dans un fourreau ; c'est d'où lui est venu son nom latin. La tige du Glayeul est haute de deux pieds ou environ , noueuse , un peu purpurine en son sommet , où sont attachées , par ordre & seulement d'un côté , six ou sept fleurs , grandes , rougeâtres , quelquefois blanches ou bleuâtres ; chaque fleur est composée d'une feuille à six découpures , rétrécie en tuyau par le bas , & évasée en haut en maniere de gueule. Il succède à chaque fleur , un fruit gros comme une ave-line , relevé de trois coins , & renfermant dans trois loges des semences sphériques , rougeâtres , & revêtues d'une coëffe jaune.

La seconde espece n'en differe , que parceque ses fleurs sont plus petites & dispersées sur les deux côtés de la tige.

Leurs racines sont digestives , aperitives & propres à exciter la supuration.

GLAYEUL PUANT ou **ESPAULE** , *Xyris*. Plante qui croît par toute la France , aux lieux humides , le long des haies , entre les vignes , dans les bois taillis , dans les brossailles & dans les vallées ombrageuses ; on la cultive aussi quelquefois dans les jardins. Sa racine est bulbeuse & ronde à peu près comme un oignon : étant encore jeune , elle n'est que fibreuse ; mais elle grossit à mesure que la plante s'élève ; elle devient genouillée , garnie de fibres longues entrelacées , d'un goût fort âcre , comme la racine de l'Iris ordinaire : elle pousse beaucoup de feuilles longues d'un pied & demi , pointues comme un poignard ou une épée , d'un verd noirâtre & luisant , d'une odeur puante de punaise , quand on les frotte ou qu'on les rompt : il s'élève d'entre ses feuilles plusieurs tiges de grosseur médiocre , droites , unies , portant chacune en leur sommet une petite fleur semblable

à celle de l'Iris ; composée de six pétales , d'un pourpre sale , tirant sur le bleuâtre : il succède à ces fleurs , des fruits oblongs , anguleux , qui s'ouvrant dans leur maturité , laissent paroître des semences arrondies , grosses comme de petits pois , rougeâtres , d'un goût âcre ou brulant.

Cette plante fleurit en Juillet , & ses fruits sont murs en Automne. La vertu principale du Glayeul puant consiste dans sa racine , qui est propre à évacuer puissamment les eaux , & à fondre les matieres tenaces qui engluent souvent les visceres.

GLOBE. Nom. qu'on donne , 1°. à la masse totale de l'eau & de la terre , *Globus terraqueus* , 2°. à la vaste étendue du Ciel : de sorte que l'on dir le *Globe terrestre* & le *Globe céleste*. La terre est convexe par rapport au Ciel : & le Globe céleste , qui renferme la terre , est concave par rapport à nous.

GLOBE DE FEU. Phénomene qui paroît quelquefois dans les airs , mais avec des variétés. C'est une boule ardente , qui pour l'ordinaire se meut fort rapidement en l'air ; & qui traîne le plus souvent une queue après elle. Lorsque ces Globes viennent à se dissiper , ils laissent quelquefois dans l'air un petit nuage de couleur cendrée : ils sont souvent d'une grosseur prodigieuse. On en vit un à Boulogne en 1719 , dont le diametre paroissoit égal à celui de la lune ; sa couleur étoit comme celle du camphre ardent ; il jettoit une lumière aussi éclatante au milieu de la nuit , que celle que donne le soleil , lorsqu'il est prêt à paroître sur l'horison. On y remarquoit quatre gouffres qui vomissoient de la fumée , & l'on voyoit au dehors de petites flammes qui reposoient dessus , & qui s'élançoient en haut. Sa queue étoit sept fois plus grande que son diametre : il creva en faisant un bruit terrible. Celui qu'on avoit observé au Quesnoi , en 1717¹ , parut dans un nuage au milieu de la place publique , alla , avec l'éclat d'un coup de canon , se briser contre la tour de l'Eglise , & se répandit ensuite sur la place , comme une pluie de feu. L'instant d'après la même chose arriva encore au même lieu.

On voit quelques-uns de ces Globes qui s'arrêtent dans un endroit , & d'autres qui se meuvent avec une

grande rapidité : ils répandent par-tout où ils passent une odeur de soufre brûlé : il y a de ces globes qui ne font point de bruit ; & d'autres en font. On a plusieurs observations de Globes de feu, tombés avec bruit dans le tems qu'il faisoit des éclairs, accompagnés de tonnerre ; & souvent ces Globes ont causé de grands dom-mages. Ces phénomènes paroissent, ainsi que ceux du tonnerre, tenir à ceux de l'Electricité.

GLOBOSITES ou **CONQUES SPHÉRIQUES**, *Globosita*. Les Conchyologues donnent ce nom à des coquilles uni-valves, globuleuses, presque sans volutes, comme de petits tonneaux. La bouche en est large, quelquefois dentée, d'autrefois éventée, c'est à dire, que leur oper-cule laisse quelquefois une petite ouverture. Le sommet a un nœud ou mamelon, qui se trouve assez souvent dans l'endroit où se terminent les spirales. Le fût est souvent lisse, quelquefois ridé ou strié ; d'autrefois le corps est garni de côtes : on trouve toutes ces particula-rités dans celles que l'on appelle la *Couranne d'Ethyo-pie*, la *Harpe*, la *Bulle d'eau*, &c.

On rencontre plusieurs de ces coquilles fossiles, fort peu de pétrifiées ; on en trouve plus communément les no-yaux. M. d'Argenville fait de ces coquilles un genre, sous le nom de *Tonnes* ; & M. Adanson les a rangées sous le nom générique de *Pourpres*. Voyez ces mots.

GLOBULAIRE ou **BOULETTE**. C'est un petit ar-brisseau, qui croît en grande abondance auprès de Mont-pellier, & qui est assez agréable dans le tems de sa fleur. On n'a point encore pu parvenir à le naturaliser dans nos jardins. On trouve sa description & ses propriétés au mot **ALYDUM**.

GLOSSOPÈTRES, *Glossopetres*. Nom qu'on a donné improprement : par une suite d'erreurs populaires, à des dents pétrifiées ou fossiles, & qu'on croyoit être des langues de divers animaux ou de serpens, changées en en pierre.

Les Glossopètres, qu'on devoit nommer *Odontopé-tres* ou *Icthyodontes*, sont des dents de plusieurs pois-sons marins. Leur grandeur est assez différente ; on en trouve qui ont jusqu'à quatre pouces de hauteur, & qui ont appartenu à une *Lamie* ou au *Carcharias* ; d'autres

sont celles d'un poisson de la Chine , du genre des raies. Les moins grandes , qui sont triangulaires ou en faulx , sont crenelées par les angles , avec une base fourchue : elles sont reconnues pour les dents de la mâchoire du Requin ; les pointues , qui ressemblent aux dents de Chien , sont reconnues pour celles de la mâchoire inférieure du même animal. Quelquefois elles sont quadrées , & appartiennent au cheval marin ; d'autrefois elles sont hémisphériques , pour lors elles sont les dents molaires du poisson nommé *Grondeur* ou de la *Dorade*. Voyez ces mots , celui de *Crapaudine* & celui de *Turquoise*.

La coute des Glossopètres est mince , polie & luisante , communément grisâtre ou jaunâtre , & renferme un noyau fibreux & osseux , qui est de la substance des dents. On les trouve en divers pays , dans la terre ou dans des bancs de toutes sortes de pierres.

Les Lythographes ont donné à ces corps fossiles figurés , des noms tirés des choses qu'ils représentent ; c'est ainsi qu'ils ont nommé *Ornithoglossum* la dent conique , qui imite la langue d'une pie , &c. Cette multitude fatigante & inutile de différens noms barbares , ne sert qu'à embrouiller l'étude de l'Histoire Naturelle ; c'est pourquoi nous les épargnerons au Lecteur.

GLOUTERON. Voyez BARDANE.

GLOUTON , est une espece de ver , qui se nourrit de petits animaux qui se trouvent ordinairement sur les feuilles de différens arbres , particulièrement sur celles du saule. Ce ver se métamorphose en une mouche qui croît très rapidement.

GLU , *Viscum* , est une substance visqueuse , résineuse , que l'on tire de l'écorce du Houx , quelquefois du fruit du Gui & des Sebestes. On nomme la Glu du houx , *Glu d'Angleterre* ; celle du Gui , *Glu des Anciens* ; & celle des Sebestes , *Glu d'Alexandrie*. Voyez leur préparation & leur utilité aux mots GUI , HOUX & SEBESTES.

Ce que l'on nomme *Glu d'Acajou* est une Gomme. Voyez au mot ACARON.

GLUANT , est ce beau ver luisant , qu'on ne sauroit faire tomber qu'à peine , lorsqu'on secoue les arbres , parcequ'il a à l'extrémité du corps une matière visqueuse ,

Avec laquelle il s'attache par-tout. Ces sortes de vers proviennent de Chenilles qui se trouvent rangées sur les feuilles, comme un jeu de quilles : ces Chenilles sont d'abord jaunes, & deviennent ensuite noires.

GOBE-MOUCHE, est une espèce de petit lézard des Antilles, très joli, & fort adroit à prendre les mouches ; c'est de-là que les Européens lui ont donné ce nom ; les Caraïbes l'appelle *Oulla ouna*. Il n'est guere plus gros & plus long que le doigt ; les mâles sont ordinairement verts, & les femelles grises & plus petites : on en voit qui sont ornés de toutes les plus belles couleurs. On les trouve non-seulement dans les forêts, mais encore sur les arbres des vergers & dans les maisons : ils y sont fort familiers & ne font point de mal. Rien n'est aussi patient que ce petit animal : il se tient une demi-journée entiere, comme immobile, en attendant sa proie. Il fait de petits œufs, gros comme des pois, qu'il couvre d'un peu de terre, les laissant éclore au soleil. Dès qu'on tue ces animaux, ils perdent aussi-tôt leur lustre, & deviennent pâles & livides. Cette espèce de Gobe-mouche prend, ainsi que le Caméléon, la couleur des objets auprès desquels il se trouve : il paroît vert à l'entour des feuilles des jeunes palmes ; près d'une orange, il devient jaune, &c.

GOBEUR DE MOUCHES, ou **BOUVIER**, ou **MOUCHEROLLE**, *Muscicapa*. Petit oiseau, qui a le bec d'un brun roussâtre, la tête & le dos de couleur plombée, mêlée de jaune, la poitrine blanchâtre, les pattes noirâtres. Les ongles de ses doigts de derriere sont fort grands, comme dans les Alouettes, & un peu courbes. On distingue plusieurs espèces de ces oiseaux : ils suivent les bœufs & les vaches, à cause des mouches qu'ils trouvent à leur suite, & dont ils sont fort avides ; ce qui leur a fait donner les noms de *Bouvier*, de *Moucherolle* & de *Gobeur de Mouches*.

GOBERGE, *Gobergus*. Est la plus grande & la plus large espèce de morue de l'Océan ; sa chair est dure, elle est en certains pays la nourriture des pauvres gens & des paysans. *Voyez MORUE.*

GOELAND ; espèce de **LARRE** ou **MOUETTE**, qu'on voit dans l'Isle de Cayenne, & que les Bretilois appellent

Taya-taya : il est aussi connu sous les noms de *Coupeur d'eau* & de *Bec croisé*. Voyez ces mots.

GOEMON. Les Marins donnent ce nom à certaines plantes, noueuses & longues, qui croissent en grande quantité dans le fond de la mer, jusqu'à une demi lieue du rivage : elles sont souvent entrelassées les unes aux autres par le mouvement des eaux, de manière à former une barrière formidable : on a vu plus d'une fois des vaisseaux arrêtés par cette raison sur la pointe du Cap de Bonne-Espérance ; aussi les Pilotes tachent-ils d'éviter ces sortes d'écueils : d'autres fois la mer, par le mouvement de ses vagues, arrache ces plantes & les rassemble sur les côtes, où on les prend pour fumer les terres : ces plantes sont des espèces de *Varec*, ou de *Fucus*, ou d'*Algue*, ou de *Sargazo*. Voyez ces mots.

GOITREUX. Nom donné à plusieurs espèces de lézards de l'Amérique.

Le premier qui se trouve au Mexique, porte une espèce de peigne sur le derrière de la tête, & une espèce de sac qui lui pend de la mâchoire inférieure, & lui sert de poche pour y retenir ses alimens jusqu'au tems convenable pour en faire l'entière déglutition : ce sac, de même que les pieds, la queue & tout le reste du corps, est couvert de petites écailles en losange, & qui sont d'un bleu clair : le col & la tête sont marqués de taches blanchâtres ; la couleur du dos est variée de gris & de blanc pâle ; le sac & l'espèce de peigne sont d'un bleu clair.

La seconde espèce de lézard goitreux se trouve à Saint Jago de Cheli, près du fleuve Mexo à Cadix. Le dessous de sa mâchoire est garni d'un long goitre, pendant sur le col, creux en dedans, & qu'il enfle prodigieusement quand il est irrité ; sa tête est couverte de grandes écailles d'un verd de mer & tiquetées de points rouges : sa queue est cerclée de bords jaunâtres, piqués de noir ; ses yeux sont grands & vifs, ses oreilles rouges & précédées de tubercules oblongs : tout le dessus du corps, les cuisses & les jambes colorés d'un verd d'herbe avec des taches de ponceau de diverses figures : ses pieds sont revêtus de grosses écailles, & se partagent en cinq doigts longs, armés d'ongles crochus : la grosse queue de ce

Ézard, qui dans quelques-uns est fourchue, semble pousser sur le côté quelques rameaux, le bout supérieur est couvert de petites écailles, & formé d'anneaux environ jusqu'à la longueur d'un doigt, mais le bout inférieur est fort menu, & c'est de ce bout que naissent les excroissances obtuses dont nous venons de parler. La femelle ressemble au mâle par la couleur, la figure, & les taches, mais son goitre est plus petit, & la queue toute formée par anneaux ne présente aucune excroissance. Quelques Naturalistes ont aussi donné le nom de *Goitreux* à l'*Onocrotale*. Voyez ce mot.

GOLANGO ou **GOULONGO** : espèce de *Daim* de la Basse Ethiopie. Sa peau est roussâtre & tachetée de blanc : il a des cornes fort pointues, & est de la grosseur d'un mouton, il lui ressemble beaucoup pour la figure & pour le goût de la chair. Les Negres le comptent au nombre des meilleurs alimens ; mais les habitans de Congo, & une partie de ceux d'Ambundos, tiennent par une tradition fort ancienne, que la chair de ces animaux est une chose sacrée : de sorte qu'ils aimeroient mieux mourir, non-seulement que d'en manger, mais encore que de mettre aucuns alimens dans un vase où l'on en auroit fait cuire.

GOMME, *Gummi*. Selon M. Geofroi (Mar. Médic.) c'est un suc végétal, concret, qui se dissout facilement dans l'eau, qui n'est nullement inflammable, mais qui pétille & fait du bruit dans le feu. La gomme, selon cet Auteur, est composée d'une petite portion de soufre unie avec de la terre, de l'eau & du sel ; de sorte que ces choses étant jointes ensemble, elles forment un mucilage, un corps muqueux qui est nourrissant, & susceptible de la fermentation vineuse étant étendu dans de l'eau : telles sont la *gomme adragante*, celle de *Bassora*, celle de *noirs pays*, la *gomme arabique*, &c. Voyez ces mots.

On donne aussi le nom de *gomme-résine* aux substances qui participent tout à la fois des propriétés de la gomme, & de celles de la résine, proprement dits. Voyez l'article **RÉSINE**.

Les gommes résines ordinaires du commerce sont, la *gomme Ammanique*, l'*Affafatide*, le *Bdellium*, l'*Eu-*

phorbe, le *Galbanum*, la *Myrrhe*, l'*Oppopanax*, le *Sagapenum*, & la *Sarcocolle*. Ces suc^s suintent naturellement, ou par incision, de certains arbres dont il est parlé dans ce Dictionnaire, sous les noms qui leur sont propres. Il n'est pas encore bien décidé si l'écoulement de ces suc^s est une maladie de l'arbre qui les produit, ou une simple surabondance de la sève.

GOMME D'ABRICOTIER : voyez **GOMME DE PAYS**.

GOMME ACAJOU : voyez **ACAJOU**.

GOMME ADRAGANTE : voyez **BARBE DE RENARD**.

GOMME ALOUCHI. On donne ce nom à une substance friable, grise-roussâtre, qui participe plus de la nature résineuse, que de la gommeuse. Elle découle d'un arbre appelé *Kimpi* à Madagascar, il s'en trouve aussi dans les terres Magellaniques. Les Indiens l'emploient dans leurs parfums : elle est fort rare. Voyez le mot **CANELLE BLANCHE**.

GOMME AMMONIAQUE : est une gomme résine : voyez le mot **AMMONIAQUE**.

GOMME ANIMÉ : voyez **RÉSINE ANIMÉ**.

GOMME ARABIQUE : voyez **ACACIA VÉRITABLE**.

GOMME CANCAME, *Cancamum* : est une gomme résine très rare : elle paroît être formée d'un amas fortuit de plusieurs especes de gommes & de résines, agglutinées les unes contre les autres : il y en a des parties qui comme le succin, ont une couleur jaunâtre, une odeur de résine-laque, & qui se liquéfient sur le feu, ou s'enflamment à la lumière d'une bougie. Une autre portion est noirâtre, impure & se liquéfie en partie, en exhalant une odeur assez suave. Une troisième & quatrième parties sont blanchâtres, jaunâtres, & se dissolvent dans l'eau. On y trouve des particules de bois ou de pierres comme enclavées. Comme la récolte du cancame ne se peut faire que quand le hasard en fait rencontrer à des Mariniers qui remontent les fleuves en Afrique & en Amérique, on en doit présumer qu'elle provient de différentes especes d'arbres qui bordent ces rivières, & que les différens suc^s qui en ont exudé, sont tombés dans l'eau, & se sont accidentellement ren-

Centrés & conglutinés ensemble avant que de se durcir.
On estime fort la gomme résine cancame pour les maux de dents.

GOMME CARAGNE : voyez CARAGNE ou CARE-GNE.

GOMME DE CEDRE : voyez RÉSINE DE CEDRE.

GOMME DE CERISIER : voyez GOMME DE PAYS.

GOMME CHIBOU : voyez à l'article GOMMIER.

GOMME ELEMI : voyez RÉSINE ELEMI.

GOMME DE FUNERAILLES ou GOMME DE MUMIE , *Gummi funerum*. Est le nom que l'on donne quelquefois au Bitume de Judée ou Asphalte : voyez ASPHALTE.

GOMME DE GAYAC : voyez RÉSINE DE GAYAC au mot GAYAC.

GOMME DE GOMMIER : voyez GOMMIER.

GOMME DE GENEVRIER : est la *Sandaraque* : on l'appelle aussi *Vernix*. Voyez GENEVRIER.

GOMME GUTTE : voyez CARCAPULLI.

GOMME LACQUE : voyez RÉSINE LACQUE , à l'article FOURMIS DE VISITE.

GOMME DE LIERRE : voyez RÉSINE DE LIERRE , au mot LIERRE.

GOMME MONBAIN : elle est jaunâtre , rougeâtre , transparente , fort agglutinante : elle découle du tronc de l'Acaja , du fruit duquel on tire une liqueur visqueuse : voyez ACAJA.

GOMME OLAMPI : voyez RÉSINE OLAMPI.

GOMME D'OLIVIER : elle découle de certains oliviers sauvages qui bordent la Mer rouge : elle est astringente & détersive , sa couleur est jaune , & sa saveur un peu âcre.

GOMME OPPOPANAX : est une gomme résine : voyez OPPOPANAX au mot GRANDE BERCE.

GOMME D'OXICEDRE : voyez SANDARAQUE.

GOMME DE PAYS , *Gummi nostras*. On donne ce nom aux différentes gommes qui découlent d'elles-mêmes des bifurcations de plusieurs arbres , tels que le *Prunier* , le *Cerisier* , l'*Abricotier* , l'*Olivier* , &c. voyez ces mots. La gomme de pays est plus ou moins pure ; d'abord blanchâtre , ensuite jaunâtre , puis rouge &

brunâtre : elle a une forte d'élasticité : les Chapeliers s'en servent dans leurs teintures.

GOMME DU SÉNÉGAL, *Gummi Senagaleuse* : est la gomme qui découle de plusieurs espèces d'acacia, dont les uns sont nommés *gommiers blancs*, & les autres *gommiers rouges*, parcequ'on en recueille deux sortes de gommages, la blanche & la rouge. Ce sont ces espèces de gommages que l'on appelle dans le commerce *gomme d'Arabie* ou *Arabique*, ainsi nommée de ce que l'on nous a apporté la première de l'Arabie heureuse, ensuite d'Egypte, &c. mais le grand commerce s'en ait aujourd'hui au Sénégal, parceque ces espèces d'acacia sont très communs dans les forêts qui avoisinent ce pays. Les Maures de l'Afrique en viennent faire la traite : c'est un objet de commerce d'autant plus important, qu'il y a peu de manufactures, qui n'emploient beaucoup de gomme arabe : voyez ACACIA & GOMMIER.

GOMME SÉRAPHIQUE : est la gomme résine appelée *Sagapenum*. Voyez ce mot.

GOMME TACAMAQUE : est la résine *Tacamahaca*. Voyez TACAMAQUE.

GOMME TURIS, ou **TURIQUE**, ou **VERMICULAIRE** : voyez ACACIA VÉRITABLE.

GOMMIER, *Arbor Chibou* : est un grand arbre de l'Amérique, ainsi nommé à cause de la grande quantité de gomme qu'il jette : on en distingue deux espèces ; l'un se nomme *gommier blanc*, & l'autre *gommier rouge*.

Le bois du *gommier blanc* est dur & blanc ; ses fleurs sont petites, blanches, disposées par bouquets au haut des rameaux ; son fruit est gros comme une olive, presque triangulaire, verdâtre d'abord, & ensuite brunâtre : sa chair est tendre & remplie d'une matière gluante & blanchâtre.

Le *gommier rouge* qui croît aux lieux secs & arides dans la Guadeloupe, porte un bois également blanchâtre & tendre, mais de peu de durée, & qui se pourrit promptement ; il est revêtu d'une écorce épaisse & verdâtre, & d'une peau mince & roussâtre qui se sépare aisément : ses branches sont fort étendues, & portent en haut des feuilles disposées par touffes, ressemblant

à celles du frêne, sans dentelures & d'un verd foncé : les fleurs sont, comme les précédentes, par bouquets & blanches : il leur succede un fruit charnu semblable à la pistache, résineux, & contenant un noyau dur.

Le P. Plumier prétend que ces gommiers ne different de nos thérébintes, que par la structure de leurs fleurs, qui ne sont pas à étamines.

Une observation très importante à faire, est que les gommiers du Sénégal ne donnent effectivement pendant l'été qu'une gomme, que l'on vend dans le commerce sous le nom de *gomme du Sénégal* : voyez ce mot. Tandis que les gommiers de l'Amérique ne distillent qu'une résine. Peut-être ces arbres gommiers n'ont-ils qu'une ressemblance apparente, & que ceux de l'Amérique devroient être plutôt nommés *Résiniers*. En effet, le prétendu gommier d'Amérique donne, avec ou sans incision, une résine blanchâtre & gluante comme la thérébentine, qu'on nous apporte quelquefois dans des barils, enveloppée dans de grandes & larges feuilles qui naissent sur un grand arbre nommé *Cachibou*, lequel croît dans le pays : c'est d'où est venu le nom de *gomme* ou *résine cachibou*. Les Américains & les Sauvages emploient ces feuilles à plusieurs ouvrages, & principalement à garnir les paniers d'aromates, afin d'empêcher que l'air n'y pénétre : ils brûlent quelquefois cette résine au lieu d'huile. On prétend que quelques Négocians mêlent cette résine dans la résine d'Elemi, même avec la résine animé & la tacamaque. Si la résine du gommier d'Amérique étoit une gomme, ce mélange frauduleux seroit impossible.

La résine du gommier d'Amérique est bonne pour la dysenterie & la néphrétique : on la prend intérieurement comme la thérébentine en bolus & au poids d'un demi gros : appliquée extérieurement, elle est nerval. Les feuilles du gommier de l'Amérique sont estimées vulnérables.

GONDOLE. On donne ce nom à plusieurs espèces de coquillages du genres des *Tonnes* & de la classe des *Univalves* : voyez ces mots. M. Adanson fait un genre particulier de ce coquillage, & le place à la tête des univalves, à cause de la simplicité de sa structure.

GORDIUS, est un ver aquatique qui se trouve dans les lacs & dans les fontaines. Si on le coupe par morceaux, alors chaque morceau coupé conserve son mouvement, reprend une tête, un corps, & une queue, quand on le remet dans l'eau.

M. Linnæus qui parle de ce ver, sous le nom de *Gordius pallidus*, *caudâ capiteque nigris*, dit que les Naturalistes ont regardé ce qu'on disoit de ce ver, comme une fable si ridicule & si contraire à la nature, qu'ils n'ont pas même fait une seule expérience pour le vérifier. Gesner, Aldrovande & Jonston ont parlé de ce ver sous le nom de *Seta* ou de *Vitulus marinus*. Les Smolandois l'appellent *Onda-Betel*.

GORGE ou **GOZIER**, *Gula plumbea*. Est un petit oiseau de la figure & de la grosseur de la *Gorge rouge*: voy. ce mot. Cet oiseau a une tache jaune près des yeux, la poitrine couleur de plomb. Son col, son dos, & sa queue sont bruns, son bec est noir & ses pieds sont roux: on lui donne aussi le nom de *Véron*.

GORGE BLANCHE; *Albacula*. Est un oiseau qui vient en Angleterre au printems, & qui quitte ce pays en hiver; son bec est noir en partie, son plumage est presque tout blanc, particulièrement à la gorge: il fréquente les haies & les jardins, se nourrit de cerfs-volans, de mouches & d'autres insectes; il se tapit & saute de côté & d'autre dans les buissons, où il fait son nid fort près de terre: le dehors en est construit de petites tiges d'herbes, & de brins de paille sèche, le milieu de joncs fins & d'herbes molles, & le dedans de crins & de poils fins: il pond cinq œufs de couleur brune noire, mêlée de blanc & de verd.

GORGE BLEUE, *Rubecula carulea*. Cet oiseau a la gorge bleue & le ventre rouge.

GORGE ROUGE ou **ROUGE-GOREN**, *Rubecula*, est un oiseau facile à distinguer, à cause de sa poitrine d'un rouge orangé. Il a le dos d'un cendré obscur, comme les Grives. Pendant l'hiver, il cherche sa nourriture dans les maisons, sans avoir peur des personnes qu'il y rencontre. Cet oiseau ne paroît que l'hiver: il se retire dans les bois pendant l'été. En Septembre, il commence à se montrer dans les Villes & dans les Villages,

Villages, où il chante si mélodieusement, qu'on estime son ramage presque autant que celui du Rossignol. Sa corpulence est un peu inférieure ; son bec est grêle, délié & noir ; sa langue est fourchue : il a le ventre blanc ; les jambes, & les pieds rougeâtres ; tout le reste tire sur le cendré un peu verdâtre. On observe une ligne d'un bleu pâle, qui sépare la couleur rouge de la cendrée sur la tête. Sa queue a deux pouces & demi de longueur ; il la tient élevée & la remue continuellement : l'iris de ses yeux est de la couleur d'une noisette. On connoît le mâle aux mêmes marques qui font distinguer le Rossignol mâle d'avec la femelle. On élève en cage le Gorge-Rouge, en lui donnant de la pâtée. Quand les petits sont élevés, ils mangent de tout, comme les autres oiseaux. L'âge & le pays causent de grandes variétés dans ces sortes d'oiseaux : ils font leur nid dans le printems, parmi les épines & les arbrisseaux : ils le couvrent de feuilles de chêne, & y font, d'un côté seulement, une entrée disposée en voûte. La femelle ne pond pas moins de quatre œufs, & jamais p'us de cinq. Si elle sort de son nid pour aller chercher sa nourriture, elle bouche ce passage avec des feuilles. Quelquefois elle fait son nid dans des creux d'arbres, avec de la mousse, de l'herbe fauchée, & de menues broussailles.

On a donné le nom de *Gorge rouge de rocher* au *Merle bleu*. Voyez ce mot.

Dans la Jamaïque, on trouve aussi une espèce de Gorge rouge, dont le haut de la tête, le dos & les ailes sont verts ; le tour de son gozier est marqué d'une tache couleur de pourpre, ou d'un rouge éclatant ; le ventre est d'un jaune blanc ; la poitrine est verte ; les pieds sont noirs, & les ailes couleur de cerise.

Le *Gorge rouge de l'Isle de Cayenne*, est un petit oiseau de Savane, & qui est appelé, au Brésil, *Iirana*.

GOUDRAN ou GAUDRON. Voyez PIN. On donne le nom de *Goudron des Barbades* à la Pétrole d'Amérique. Voyez PÉTROLE.

GOUJON ou BOUILLEROT, *Gobius*, est un petit poisson de rivage, de rocher, de rivière & d'étangs de mer, qu'on confond souvent, mais à tort, avec l'Able. Voyez ce mot.

On distingue plusieurs sortes de Goujons : il y en a de blancs , de noirs , de jaunâtres , de grands , de petits & de moyens. Nous ne parlerons ici que du Goujon de riviere. C'est un poisson à nageoires molles , couvert d'écaillés , & qui est connu par tout. Il a deux petits barbillons à la bouche : il est garni d'une nageoire au dos , de deux au-dessous des ouies , & de plusieurs sous le ventre : il vit dans la fange & l'ordure. Sa longueur ordinaire est de cinq pouces : il a la mâchoire supérieure plus longue que l'inférieure. Sa chair étant frite est assez agréable à manger.

Ruisch , dans sa Collection des Poissons d'Amboine , parle de plusieurs especes de Goujons de rivières , dont les habitans de ce pays se nourrissent. On voit à Aufbourg , en Allemagne , un Goujon de riviere qui a le corps plus serré & plus pâle que le nôtre. La saison de pêcher le Goujon , est depuis Novembre jusqu'en Avril. On le prend à la nasse dans les rivières , quelquefois aussi dans des filets , dont les mailles sont étroites.

GOULU , *Gulo*. Animal quadrupede , qui a cinq doigts aux pieds , & que M. Brisson regarde comme l'*Hyene* des Anciens , mais que M. Linnæus met dans le genre des *Belettes*. Voyez ces mots.

Le Goulu , que Scaliger appelle *Vautour quadrupede* , parcequ'il se nourrit de cadavres , est un animal de la grandeur d'un chien , & à qui l'on donne la face d'un chat & la queue d'un renard : il a le corps large ; le poil & la peau noirs ; la tête un peu plus ronde que le loup ; les dents aussi fortes & aussi pointues ; les pieds petits , comme la Loutre. Les Zoologistes Allemands disent que le Goulu se trouve dans les montagnes de la Laponie , & dans les vastes forêts du Nord.

Pavius , qui a autrefois fait en présence de Jean Laër , l'anatomie d'un Goulu , dit y avoir remarqué trois choses singulieres , qu'il a communiquées à Thomas Bartholin. La premiere est qu'il n'a point de cordon ombilical. La seconde est que le foie du Goulu est fortement lié avec le ligament du diaphragme ; & en cela , il a rapport avec la constitution intérieure du foie de l'homme ; car dans les brutes , le foie est suspendu par un ligament. La troisieme est que l'intestin , depuis un bout

Jusqu'à l'autre, est de la même figure : il n'a point d'intestin cœcum, & les autres sont droits. On conserve, dans le Cabinet Royal de Dresde, des peaux de ces animaux.

GOULU, espèce de *Cormoran apprivoisé*. Voyez ce mot.

GOULUE. On donne ce nom à une espèce de Chenille gourmande, qui se nourrit de feuilles d'orties, tant que cette plante est en vigueur : elle se métamorphose en un papillon, qu'on trouve dans les étables pendant l'hiver.

GOULU DE MER, espèce de Mouette, oiseau qui se trouve en grand nombre au Cap de Bonne Espérance : on en voit de verts, de gris & de noirs. Leurs plumes sont d'excellens lits. Leurs œufs sont délicats. Les Mouettes ressemblent beaucoup aux Canards, à l'exception du bec qui est pointu.

GOULU DE MER. Poisson anthropophage, qui se trouve au Cap de Bonne Espérance, & dont on distingue deux espèces. La première a jusqu'à seize pieds de longueur. L'expérience a malheureusement fait voir que sa gueule & son gozier sont si dilatables, qu'il peut avaler un homme tout entier : ses dents sont crochues, fortes & pointues ; & il en a trois rangées à chaque mâchoire : il a deux nageoires sur le dos & quatre sous le ventre. Sa peau est dure, rude & sans écailles. Divers petits poissons s'attachent ordinairement à ses côtés. La plupart des vaisseaux qui doivent aller près de la ligne, ou la passer, se pourvoient de tout ce qui est nécessaire pour prendre ces Goulus de mer. Pour cela, ils ont un gros croc de fer, qui est ordinairement attaché à une forte chaîne d'environ une douzaine de chaînons ; l'autre extrémité est liée à une corde, d'une longueur considérable. L'amorce dont on se sert, est une grosse pièce de lard ou de bœuf. Dès que les Matelots découvrent ce poisson, ils lui jettent l'hameçon. Le Goulu amorcé suit cet appas ; & se jettant dessus tout d'un coup, l'engloutit avec beaucoup d'avidité. Quelques Matelots le tirent à bord, tandis que d'autres sont tout prêts avec des haches pour le tuer au moment qu'il arrive sur le tillac.

Sans cette précaution , il briserait & renverserait tout par les mouvemens furieux de sa tête & de sa queue.

Le Goulu de Mer de la seconde espece , est plus large que le premier , mais moins long : il a six rangées de dents crénelées : la rangée d'en dehors est courbée ; la seconde est droite ; les quatre autres penchent du côté du gozier. Sa peau est rude comme une lime , & la queue se termine en demi-lune ; d'ailleurs , il ressemble en tout au grand Goulu. Cette sorte d'animaux est extrêmement vorace , & très avide de chair humaine : ils suivent volontiers & long-tems les vaisseaux ; il paroît que les Goulus sont des especes de *Chiens de mer*. Voy. ce mot.

GOURGANES , especes de petites Fèves , qui sont d'une fort bonne qualité. Voyez au mot FÈVES.

GOUTTE DE LIN. Voyez CUSCUTE.

GRAINE , *Semen* , est la semence que les plantes produisent : chaque graine contient en soi le germe de la plante qui en doit naître. Il y a des plantes qui en portent plusieurs centaines , comme le Chanvre & le Millet. Dans les jardins , on n'emploie que des graines d'un ou deux ans au plus ; cependant celles des fèves , des melons & des pois , durent jusqu'à huit ou dix ans , lorsqu'elles ont été bien conservées.

Il n'y a point de proportion constante entre la graine & la plante qui en provient , puisque les plus grands arbres portent souvent les plus petites graines , qui toutes contiennent une matiere farineuse & huileuse. On doit recueillir exactement toutes les graines , pour savoir l'âge & la qualité de ce qu'on sème ; pour cet effet , on laisse monter un peu de toutes les plantes , & on en sème les graines dans les saisons propres à chacune.

Quelques personnes , pour hâter la germination , mettent tremper la graine de la plante pendant huit jours dans du marc ou de l'huile d'olive ; puis la mettent dans de la mie de pain chaud.

Les graines des fleurs veulent être cueillies & conservées à sec. Lorsque les tiges qui les portent commencent à jaunir , & que l'on juge que les graines sont mures , on coupe le haut des tiges , & on laisse les graines dans les enveloppes naturelles qui les renferment ; ensuite

On les expose quelque tems au soleil , afin que l'écorce en devienne plus dure. Après quoi , on les suspend au plancher dans des sacs étiquetés.

On sème les graines sur couche , lorsque le fumier a perdu sa grande chaleur ; ou en pleine terre , dans des rayons espacés de quatre ou cinq doigts , ou dans des caisses portatives , dont le fond est percé de plusieurs trous , & couvert d'un pouce de charbon de terre. On doit semer les graines à fleur de caisse , en les couvrant d'un demi-doigt de terre , qu'on y laisse tomber au travers d'un crible : il faut ensuite étendre un peu de paille par-dessus , pour empêcher que l'eau des arrosemens n'emporte les graines.

Les graines , dont il semble que le vent se joue , aussi bien que des feuilles , se trouvent dispersées par cet artifice de la Nature , qui se sert de ce moyen pour perpétuer les landes , les forêts , & les autres plantations qu'elle a soin de faire dans tous les lieux où le terrain se trouve propre à la végétation.

GRAINE D'AVIGNON. Fruit d'une espèce de Nerprun. *Voyez* NERPRUN.

GRAINE DE CANARIE OU ALPISTE , *Phalaris.* Plante originaire des Canaries , & qu'on cultive en Espagne & dans tous les pays chauds de l'Europe. Elle pousse trois ou quatre tiges ou tuyaux , noués & hauts d'un pied & demi. Ses feuilles sont semblables à celles du bled : elle porte des épis courts , garnis de petites écailles blanchâtres , & soutenant des fleurs blanches à étamines courtes. Il succède à ces fleurs des semences de différentes couleurs , oblongues , luisantes comme le millet , & à-peu près semblables à celles de la graine de lin. Cette semence est apéritive , & propre pour la pierre du rein & de la vessie , étant prise en poudre ou en infusion.

GRAINE D'ÉCARLATE. *Voyez* KERMÈS.

GRAINE DE GIROFLE. On ne comprend pas , sous cette dénomination , le Girofle même , mais l'Amome qui est la graine du Girofle. *Voyez* GIROFLE.

GRAINE JAUNE ou **GRAINETTE** , est la Graine d'Avignon. *Voyez* à l'article NERPRUN.

GRAINE DE MUSC : *voyez* AMBRETTE.

GRAINE DE PARADIS : voyez **CARDAMOME.**

GRAIN, *Granum*. On entend par ce mot, tout ce qui sort des épis de quelque espèce qu'ils soient : on distingue les grains en gros & en menus. Les *gros Grains* sont le blé & le seigle : les *menus Grains* sont l'orge, l'avoine, les pois, le millet, les vesces, le maïs. On sème les gros Grains en automne, & les menus au mois de Mars.

Il y a plusieurs causes principales de la destruction des Grains ; savoir, 1°. la corruption occasionnée par la fermentation ; 2°. celle qui est produite par les insectes ou par d'autres animaux destructeurs, tels que les rats, les souris, dont on ne peut se préserver qu'avec de grandes précautions. Parmi les insectes, les plus communs sont les charançons, qu'on appelle en certains pays *Cadelle*, & les *Teignes* ou *vers*, qui se changent en petits papillons, après s'être nourris de la farine du grain. La conservation des grains a paru un objet de la dernière importance à M. Duhamel ; il a cherché & trouvé des moyens dont nous avons donné une idée à l'article **BLÉ**. Voyez ce mot. Nous renvoyons cependant nos Lecteurs à l'Ouvrage même de ce savant Académicien.

Dans plusieurs pays on tire une eau-de-vie des Grains macérés & fermentés : on la nomme *Eau-de-vie de Grain*.

GRAINS DE TILLI ou **DES MOLUQUES.** Voyez à l'article **RICIN**.

GRAINS DE ZÉLIM. Voyez **POIVRE D'ETHIOPIE**.

GRAIS ou **GRÈS** ou **PIERRE DE SABLE**, *Lapis arenarius vulgaris*. Est une pierre vitrifiable, composée de grains de sable quartzeux, plus ou moins atténués, de différentes figures, & liés ensemble d'une manière plus ou moins intime à l'aide d'un gluten particulier. Plus les grains de sables, qui constituent la masse de Grais, ont été rapprochés & fortement liés entre eux, plus le Grais est dur, compacte & pesant, mieux il étincelle avec le briquet, & mieux il se divise à l'aide du marteau. Le Grais se trouve, dans les carrières, par bancs ou par couches plus ou moins épaisses, & d'autant plus dures qu'elles sont plus éloignées de la surface de la terre.

Il peut y avoir du Grais d'une très grande antiquité,

mais nous avons des preuves qu'il s'en forme sensiblement tous les jours. A l'inspection des Grefieres, & de la diversité des formes de cette pierre, on conçoit sans peine la cause ou l'origine de la Pierre Meuliere, du Graïs à bâtir, &c.

Par exemple, qu'une grande quantité de fragmens de quartz grossiers soit chariée par l'eau dans une cavité où il stîle un *gluten vitreux*, & que le mélange ou l'aggrégation s'en fasse grossièrement, il en resultera bien une espece de concrétion très dure; mais inégale, comme vermonlue: tel est ce que les Lithologistes appellent *Quartz carié* ou *Pierre Meuliere* ou *Pierre à moudre*. Voyez ces mots.

LA PIERRE A FILTRER, *Filtrum*, est communement du Graïs poreux, raboteux, composé de particules de sable grossieres, arrangées de maniere à donner passage aux gouttes d'eau troubles, & à les rendre limpides après leur infiltration. On trouve cette pierre dans les Isles Canaries, & sur les côtes du Mexique. Les Japonois la regardent comme une éponge pétrifiée. On trouve aussi en Ingermanie, aux environs d'Upsal, des Pierres à filtrer, qui ressemblent beaucoup à la pierre ponce grise. Le Palais de Peters-hof en est bâti. Les pores de ces pierres ressemblent à ceux du bois rouge: on en a aussi découvert depuis quelques années en Saxe.

LE GRAIS GROSSIER, *Lapis arenarius viarum*, est celui dont on se sert en France pour paver les rues des villes & des grands chemins, & pour faire des marches d'escaliers & d'autres ouvrages dans les endroits humides: on en trouve des carrieres considérables dans la forêt de Fontainebleau.

LE GRAIS A BATIR, *Cos ædificialis*, est une pierre composée de sable fin, de différentes couleurs & de différents degrés de dureté; ce qui la rend plus ou moins facile à être travaillée. On en trouve en Normandie près de Caen. Il y en a qui sont tendres, lorsqu'on les tire de la carrière, & qui durcissent à l'air, c'est la meilleure espece pour les bâtimens. Ceux qui se décomposent à l'air & à la pluie, sont de mauvaise qualité. On pique le Graïs pour en faire des ouvrages rustiques, qui s'appellent *Ouvrages de graisserie*.

LE GRAIS DES REMOULEURS, *Lapis cotarius*, est une pierre dont les particules sont d'une grosseur inégale, les unes petites, d'autres grosses, mais liées assez étroitement : l'eau peut néanmoins y pénétrer un peu. On s'en sert pour faire des pierres & des meules à aiguiser avec ou sans eau. Il y en a de blanches, qui sont faciles à tailler ; on en fait des figures très durables. On en trouve aussi de grises, de jaunes & de rouges ; la plus grande quantité se trouve en Suède.

GRAIS DE TURQUIE, *Cos Turcica*, c'est la pierre qui ressemble à certaines especes de *Silex* ou de *Saxum* : elle est d'un grain plus fin que la précédente espece. Sa couleur est grise : si elle est sèche & tendre, l'acier mord dessus en cet état ; mais quand elle a été humectée avec de l'huile elle durcit considérablement, acquiert au feu, de même que les pierres argilleuses, une couleur souvent blanchâtre, ensuite se demi-vitrifie. Les Marchands Merciers de Paris, &c. font venir cette sorte de Pierre d'Ingermanie, de la Lombardie ou d'Angleterre. Nous en avons trouvé une carrière le long de l'étang, & près du moulin de l'Abbaye royale du Relec, entre Morlaix & Carhaix, en basse Bretagne. La forme de ces pierres imite des quarrés longs & aplatis.

Le GRAIS FEUILLETÉ, *Cos fissilis*. Les particules de ce Grais sont assez tendres & égales : on s'en sert en Piedmont pour couvrir les maisons.

Indépendamment de toutes ces sortes de Grais, des Auteurs en citent une espece qu'on trouve en Finlande, & dont les parties sont de différentes natures : c'est à proprement parler un gravier, peut-être un *saxum* ou pierre composée. On y reconnoît effectivement des grains de spath, de silex, de quartz, de mica. Voyez SAXUM ou ROCHE & GRAVIER.

Quant aux Grais remplis de coquilles ou d'autres corps marins, qui forment quelquefois des couches sur la surface de certains endroits de la terre, ces couches doivent probablement leur naissance à des accidens ou à des inondations particulieres, c'est-à-dire, à des récessions de l'eau de la mer : souvent la couche supérieure est molle, & le lit, qui est au-dessous, se trouve dur. Il n'est pas même rare de rencontrer au-dessous de

Plusieurs lits les matieres non mêlées, dont la pierre est composée, & celle qui sert à en lier les grains.

En Normandie, on donne le nom de *Grais à pot* à une sorte de terre argilleuse, dont on se sert pour faire des pots à beurre. En examinant cette terre fort tenace, mais fusible en quelque sorte, on trouve qu'elle n'est qu'un mélange de terre glaise fort grasse, & de sable blanc, semblable à celui d'Etampes.

GRAISSE, *Adepts.* Des Auteurs comprennent, sous ce nom, le lard, le suif, le sain-doux ou graisse, l'huile adipeuse, celle de la moëlle, &c.

La Graisse proprement dite est une substance onctueuse, de consistance plus ou moins molle, qui se trouve non-seulement dans les cavités du tissu cellulaire, sous presque toute l'étendue des réguemens de la surface du corps de l'homme, & de la plupart des animaux, mais encore dans les cellules des membranes qui enveloppent les muscles, qui pénètrent dans l'interstice des fibres musculaires, dans les paquets des cellules membraneuses, dont sont couverts plusieurs viscères, tels que les reins, le cœur, les intestins, & principalement dans le tissu cellulaire des membranes qui forment le mésentere, l'épiploon & ses dépendances. La Graisse est plus abondante dans certaines parties de l'homme, que dans d'autres : il y en a beaucoup au ventre, aux fesses, aux mamelles, aux reins, &c. moins sur les mains & sur les pieds & peu ou point sur le bord des levres : elle sert à donner de la souplesse aux muscles, une mollesse convenable à toute nos parties, à faciliter la transpiration cutanée, & la sortie des excréments. *Voyez sur ces objets les Ouvrages des Physiologistes.*

La Graisse est communément d'une saveur peu agréable : employée comme remède, elle convient contre l'action des poisons corrosifs. Nous exposons les propriétés des différentes Graisses, en parlant de chaque espèce d'animal. Quelques blanches que soient les Graisses, elles jaunissent & rancissent au bout d'un certain tems. Il y en a qui acquièrent une sorte de dureté, même sans froid, telle est le suif. D'autres se liquéfient, se fondent à une chaleur assez modérée ou produisent de l'huile, telles sont les Graisses de poissons éctacés,

&c. Enfin on trouve des Graisses dont l'odeur est tous jours pénétrante.

GRAMEN ou PLANTES GRAMINÉES. C'est le nom qu'on donne aux plantes de la famille des Chiendents. Voyez CHIENDENT.

GRAMMATIAS. Des Naturalistes donnent ce nom tantôt à un jaspe, & tantôt à une agate, qui sur un fond rouge, sont marquées de raies blanches. On en voit dans tous les cabinets des Curieux.

GRANDE BERCE, *Sphondilium majus*. Plante qui croît dans la Macédoine, dans la Béotie & dans la Phocide d'Achaïe : elle est également connue des Botanistes sous le nom de *Panax d'Héraclee*. Sa racine est longue, blanche, pleine de suc, odorante, un peu amère, & couverte d'une écorce épaisse ; la tige est haute & cotoneuse ; ses feuilles ressemblent à celles du figuier, elles sont rudes au toucher, & divisées en cinq parties ; ses fleurs naissent en ombelles ou parasols au sommet des branches ; elles sont petites, blanches, composées chacune de cinq feuilles inégales, disposées en fleur de lys : à ces fleurs il succède des semences jointes deux à deux, aplaties, larges, ovales, échanerées par le haut, rayées sur le dos, jaunâtres, d'une odeur forte, & d'une saveur piquante.

Pour tirer de cette plante la gomme résine, qui porte le nom d'*Oppopanax*, on fait une incision au bas de la tige & à la racine : alors il en découle une liqueur blancheâtre, laquelle s'épaissit & se dessèche, & prend à sa superficie, une couleur jaunâtre, quelquefois roussâtre.

L'*Oppopanax* est un suc gommeux, résineux, grumeleux, gras, cependant friable, fort amer, âcre, d'une odeur de Fenugrec, d'un goût qui excite un peu les nausées. Cette gomme résine est souvent remplie d'impuretés : elle est très chère & très recherchée ; on nous l'apporte d'Orient. Elle s'enflamme en partie ; l'autre partie se dissout dans l'eau, mais elle la rend laiteuse. L'*Oppopanax* pris intérieurement, incise & divise les humeurs visqueuses ; il dissipe les vents, & purge lentement : il convient dans les maladies du cerveau, des nerfs, même pour les obstructions & la suppression des règles : extérieurement, il amollit les tumeurs, resoud les squirrhes, les

neruds & les ganglions : c'est un des ingrédiens de la grande Thériaque.

GRANDE ÉCAILLE. Poisson des Antilles, qui tire son nom de ce qu'il est couvert de grandes écailles : il nage en troupe ; sa longueur est de cinq à six pieds : sa chair est grasse & d'un bon goût.

GRAND GOSIER ou ONOCROTALE. Voyez PÉLICAN.

GRANITE, *Granitum* Le Granite est une masse composée essentiellement de petites pierres, comme grénélées, très dures, liées ensemble par une espèce de ciment naturel, plus ou moins fort. Ce mélange fait regarder le Granite comme une pierre de roche.

Les Granites, dont la liaison est imparfaite, ou dont le ciment est trop tendre, ne peuvent être employés aux ouvrages qui exigent que la pierre soit pleine, ou qui demandent un poli vif. Ceux dans lesquels le ciment est d'une force & d'une dureté suffisantes, sont les plus solides & les plus beaux. Les grains du Granite, & la matière qui les lie, varient de couleur : on en trouve dont le fond est blanc & quartzeux ; dans d'autres il est rouge, & de nature silicee ou de spath fusible ; dans d'autres enfin il est ou verd ou jaune & très dur. Est-il tendre, il est farineux & calcaire ; alors il se détruit promptement.

Si l'on considère bien les Granites & leur tissu, on distingue au premier coup d'œil une sorte de ressemblance avec les marbres ; ce qui les a fait placer dans cette classe par quelques Naturalistes. Ils en diffèrent cependant essentiellement par les parties constituantes. Le marbre est une pierre calcinable ; au lieu que le Granite est composé, ordinairement, de petits grains durs, de matières vitrifiables, & d'un ciment mêlé de paillettes de mica, qui résistent au feu sans passer à l'état de verre. Le ciment, qui unit ces pierres vitrifiables, étant plus ou moins terreux, doit, à la longue, être en prise à l'injure des tems ; c'est effectivement ce qui arrive. M. de la Condamine a remarqué, que les faces de l'aiguille de Cléopâtre, subsistante encore à Alexandrie, qui sont les plus exposées aux mauvais vents, se calcinent à l'air, de façon qu'on ne peut plus rien connoître.

tre aux caractères hiéroglyphes dont elles étoient chargées. A la vérité, cette destruction n'est produite qu'après un laps de tems considérable; & peut-être l'énormité de la masse est-elle la seule cause qui ait fait crevasser & défunir les petites masses: par ce moyen, le ciment aura été en prise aux injures de l'air, & le Granite aura perdu son poli; mais d'ailleurs, le fond de ce Granite est encore excellent: il n'en est pas de même des colonnes de Granite, que l'on voit dans la place de Séville, quoique élevées depuis peu de tems; elles sont prodigieusement altérées. Cette différence vient de la nature des pierres & du ciment.

Les carrières de l'Egypte ont fourni aux Egyptiens ces morceaux de Granite, d'une grandeur prodigieuse, dont les Rois ont fait construire, à l'envi, de superbes monumens, qui, après la destruction de cette Monarchie, ont servi & servent encore à l'ornement des plus riches Capitales, tant de l'Europe que de l'Egypte même. La grandeur énorme de ces pierres, & la diversité de nature que paroissent avoir entr'elles les parties dont le Granite est composé, a fait croire à quelques-uns que ces pierres étoient l'ouvrage de l'Art & non de la Nature.

On s'est imaginé, sans fondement, qu'il n'y avoit que l'Egypte qui pût fournir du Granite; mais M. Guettard nous apprend, dans un des Mémoires de l'Académie, que plusieurs Provinces du Royaume pourroient nous fournir des carrières immenses de Granite, & que quelques-unes en peuvent donner des morceaux qui ne le céderoient ni en grandeur ni en dureté, à celui qu'on tiroit autrefois de l'Egypte. Dans les Voyages pour l'Histoire Naturelle, que nous avons faits en France, avec la protection & l'aveu du Gouvernement, nous avons examiné ces mêmes carrières de Granite; & dans la comparaison que nous en avons faites à l'aide du ciseau, du briquet, & par les expériences chymiques, nous avons jugé que celui des environs d'Agey, près la montagne de Sommeret en Bourgogne, étoit le plus beau Granite du Royaume; & qu'il pouvoit, par sa dureté, sa pesanteur, sa nature, contrebalancer à tous égards celui d'Egypte.

On retrouve le même ordre dans les fossiles & les dif-

Férons terrains de l'Egypte , de l'Asie & de la France. Il paroît qu'il y a , comme en France , une bande marneuse , qui ne produit que des pierres blanches à bâtir , enveloppée d'une bande schisteuse , qui contient des marbres , des granites , & toutes sortes de productions métalliques , & qui enveloppe à son tour une bande purement sablonneuse ; telle est la remarque de M. Guettard.

Dans plusieurs de nos Provinces , on bâtit les maisons , & on pave les chemins avec du granite , capable d'être employé aux ouvrages les plus recherchés. Nos Granites les plus beaux , sont ceux des environs d'Agey & du Mont-Dauphin ; ceux des environs d'Alençon , de Limoges & de Nantes. Il s'en trouve aussi d'assez beaux près de la source de la Dordogne. Il y en a aussi aux environs de Saint-Sever en Basse Normandie ; on le nomme dans le pays *Carreau de Saint-Sever* ou du *Gast* , parcequ'effectivement dans la forêt du Gast , il s'en trouve qu'on sépare facilement en tablettes avec des coins de fer. *Voyez Hist. de l'Acad. année 1751.*

GRAPPELLES : voyez GLAITERON.

GRAPPE MARINE , *Uva marina*. Le dessus de ce faux végétal ou zoophyte , représente une grappe de raisin en fleur : elle est longue , d'une figure informe , & tient à une queue. Les parties de dedans sont confuses : on y trouve quelquefois de petites glandes ; on rencontre la Grappe marine dans l'Océan : il y en a de différentes couleurs ; de bleues , de violettes & de rouges. On croit y remarquer un mouvement progressif , comme dans certaines espèces de Polypes.

GRASSETTE : voyez ORPIN.

GRASSETTE , *Pinguicula*. Cette plante curieuse & utile à connoître , se nomme aussi *Herbe grasse* ou *huiteuse* : elle croît sans culture dans les prés & autres lieux humides & marécageux , & sur les montagnes arrosées des eaux qui proviennent de la fonte des neiges. Quoiqu'on la rencontre aux environs de Paris , elle aime mieux les pays froids. Elle est vivace , & se multiplie de graines sans être cultivée ; car on a de la peine à la faire venir dans les jardins.

Sa racine consiste en quelques fibres blanches , assez

grosses , eu égard à la petitesse de la plante : elle pousse six à huit feuilles , couchées sur terre , oblongues , obtuses en leur extrémité , luisantes comme si elles étoient frottées d'huile ou de beurre , unies , sans dentelures , & d'un verd pâle. Il s'éleve d'entr'elles des pédicules hauts comme la main , qui soutiennent chacun en son sommet une fleur violette , ou blanche , ou purpurine ; semblable à celle de la violette , mais d'une seule pièce , coupée en deux levres , & terminée dans son fond par un long éperon. A la fleur succede un fruit ou coque enveloppée d'un calice par le bas , laquelle s'ouvre en deux quartiers , & laisse voir un bouton qui contient plusieurs semences menues & arrondies.

La Grassette est vulnérable , & si consolidante , que ses feuilles , froissées entre les doigts , & appliquées sur les coupures & autres plaies récentes , les guérissent promptement. Le suc onctueux & adoucissant , qu'on en exprime , sert d'un liniment merveilleux pour les gerçures des mamelles : on en fait en quelques pays un vin médicamenteux , ou un sirop qui purge assez bien les scrofités. Il y a des personnes qui jettent une poignée de ses feuilles dans un bouillon de veau , ce qui le rend laxatif & propre dans les constipations. Mais le principal usage de cette plante est extérieur : sa racine pilée & cuite en cataplasme , soulage & même guérit les douleurs sciatiques & les hernies des enfans. Dans le Nord , on se sert de ses feuilles écrasées pour rendre les cheveux blancs. Les Paysannes , en Dannemark , se servent du suc gras de ses feuilles , au lieu de pommade : elles en frottent leurs cheveux , dont elles forment ensuite des boucles & des tresses. Cette espece de pommade donne de la consistance à leur frisure. M. Linnæus dit qu'il y a peu de Médecins qui connoissent les vertus singulieres de cette plante , & sur-tout du suc graisseux de ses feuilles : il ajoute que les Laponnes versent par-dessus ces feuilles fraîches le lait de leurs Rennes récemment trait & encore tout chaud ; après quoi , elles le laissent reposer pendant un jour ou deux , pour qu'il s'aigrisse. Cette opération lui fait acquérir plus de consistance , sans que la sérosité s'en sépare , & le rend très agréable au goût , quoiqu'il ait moins de crème. Il suffit de mettre une demi-cuiller-

rée de ce lait caillé sur de nouveau lait , pour le faire cailler de même , & ainsi de suite , sans que le dernier soit inférieur en rien au premier ; néanmoins si on le garde trop long-tems , il se convertit en sérosité. Les Anglois Méridionaux appellent la Grassette *Whytroot*, ce qui signifie *Tue-Brebis*, parcequ'elle fait mourir les moutons qui en mangent faute d'autre nourriture.

GRATECUL, est le fruit qui succède à l'églantine , c'est à-dire à la fleur de l'églantier. *Voyez au mot ROSIER SAUVAGE.*

GRATERON, est le petit *Muguet* ou *Muguet des Bois*. *Voyez ce mot.* Quelquefois on donne aussi le nom de *Grateron* au *Glouteron*, dont les fruits s'accrochent aux habits des passans. *Voyez GLAITERON.*

GRATIOLE, ou **HERBE A PAUVRE HOMME**, *Gratiola*, est une plante qui croît dans les prés & dans les marais. Ses racines sont blanches, noueuses, fibreuses & rampantes. Ses tiges sont droites, également noueuses & longues de plus d'un pied. Ses feuilles naissent deux à deux, opposées : elles sont longues, étroites, crenellées en leurs bords, veinées & fort amères. Ses fleurs naissent des aisselles des feuilles en Juin & Juillet : elles sont seule à seule, attachées à des pédicules menus : elles ont la figure d'un dé à coudre ; ordinairement elles sont purpurines ; quelquefois elles sont blanches. Il leur succède une petite coque ovale, divisée en deux loges, qui contiennent des semences menues, roussâtres, qui mûrissent en Août & en Septembre.

Toute cette plante est sans odeur ; mais elle a une grande amertume, mêlée d'astiction. On la place parmi les purgatifs hydragogues ; en effet, elle purge fortement la pituite épaisse : elle est vermifuge & utile contre les vieilles douleurs du coxis & les sievres invétérées : elle ne convient qu'aux personnes robustes ; car elle cause souvent à ceux qui sont foibles des superpurgations. On prescrit cette plante fraîche à la dose de demi-poignée ; ou étant sèche, à la dose d'un gros après l'avoir fait macérer dans de l'eau ou dans du vin. L'infusion de cette plante purge davantage que son suc.

GRAVELLE. On donne ce nom au *Calcul*. *Voyez ce mot.*

GRAVIER, *Saburra mixta*. Nom qu'on donne vulgairement au gros sable, qui n'est souvent qu'un amas de petits cailloux & de petites pierres, c'est-à-dire de fragmens de spath dur, de quartz, de petits éclats de silex & de paillettes talqueuses. La grosseur & la proportion des parties de ce gravier, sont assez inégales. On choisit le plus gros pour donner du corps aux cimens que l'on emploie dans les grands chemins, pour les chaussées & pour la grosse maçonnerie. On se sert du plus fin pour sabler les parterres & les bosquets. L'un & l'autre se trouvent dans l'Anse de certains rivages de la mer & au pied des montagnes, arrosées par des torrens.

GRAVISSANTE. On donne ce nom à la Chenille qui se nourrit de l'absinthe verd, qui croît sur les digues de la mer. Cette espèce de Chenille est farouche & méchante : elle rue de la partie postérieure du corps pour peu qu'on y touche. Lorsqu'elle mange, elle courbe l'absinthe vers la terre, & s'enveloppe dans les feuilles, de façon qu'on a de la peine à l'apercevoir ; en descendant, elle se couvre adroitement la tête de la partie postérieure de son corps : elle ronge aussi les branches d'absinthe qu'elle laisse tomber à terre, & s'y enveloppe pour attendre le tems de sa métamorphose. Il sort de sa chrysalide un papillon, dont la bigarrure & les couleurs sont admirables.

GRÊLE, *Grando*, est une eau de pluie, qui s'est condensée & cristallisée par le froid, en passant dans la moyenne région, avant de tomber sur la terre. La Grêle est en cristaux de différentes formes & grosseurs : on en voit en petits grains, qui sont également durs, semblables à de la glace, & presque toujours anguleux ; d'autres sont, d'un côté, demi-transparens, concaves ou à noyau ; & de l'autre part, farineux, comme si c'étoit de la neige conglomérée ; d'autres enfin sont en grains coniques ou pyramidaux. Il y a quelques années qu'il tomba dans les environs du Périgord, des cristaux de grêle, plus gros que le poing, & qui pesoient plus d'une livre.

La Grêle ne conserve pas long-tems sa forme & sa solidité : elle se dissout en liqueur aussi-tôt qu'elle est tombée sur la terre, dont la température est bien opposée

à celle de l'atmosphère , d'où elle nous parvient : Cela n'empêche pas que les ravages qu'elle produit sur la terre ne soient très considérables , & d'autant plus funestes , qu'on ne sait comment les prévenir , ni comment les réparer. Lorsque les grains de grêle sont un peu gros , ils mettent en pièces tout ce qu'ils rencontrent ils renversent les moissons , hâchent jusqu'à la paille des bleds , brisent les branches , les feuilles & les fruits des arbres , cassent les vitres des habitations , terrassent les oiseaux , écrasent même les hommes & les animaux qui se trouvent dans la campagne : on a vu des grêles , dont la qualité étoit telle , qu'elle détruisoit pour plusieurs années l'espérance de la récolte. De-là vient que des Économistes intelligens arrachent les arbres trop maltraités de la grêle , & en plantent d'autres à la place. On a remarqué qu'il grêle rarement dans les vallons qui sont convertis par des montagnes à l'Orient , & que l'exposition au Nord entre des montagnes , y est la plus sujette.

GRÉMIL ou HERBE AUX PERLES , *Lithospermum*. Plante qui vient d'elle-même en certains pays aux lieux incultes , & qu'on cultive aussi dans quelques endroits , à cause de la semence qui est d'usage en Médecine.

Sa racine est à-peu près grosse comme le pouce , ligneuse & fibreuse : elle pousse plusieurs tiges à la hauteur d'un pied , droites , cylindriques , rudes & branchues. Ses feuilles sont nombreuses & alternes , longues , étroites , pointues , sans queue , velues , d'un goût herbeux , d'un verd plus ou moins foncé. Ses fleurs sont portées sur des pédicules courts , qui naissent aux sommets des tiges & des rameaux , dans l'aisselle des feuilles : elles sont petites , blanches , évasées en haut , découpées en cinq parties , & contenues dans un calice oblong & velu , qui est aussi fendu en cinq quartiers. Il succède à ces fleurs des semences dures , arrondies , polies , luisantes , de la forme & de la couleur des perles.

Cette graine a un goût de farine , visqueux & un peu astringent. Néhemie Grew dit qu'elle fait effervescence avec les acides : elle passe pour un grand diurétique & un anodin très doux : elle défend les reins & la vessie de l'acreté des urines. Prise en émulsion , elle chasse le gravier , arrête la gonorrhée , facilite l'accouchement : elle

est également bonne pour la colique venteuse & la néphrétique.

GRÉMIL RAMPANT, *Litho spermum repens*. Sa racine est tortueuse & noire. Ses tiges sont grêles, couchées à terre & noirâtres, ainsi que les feuilles. Ses fleurs sont bleues, & ses graines ressemblent à celles de l'Orobe. Cette espèce de Grémil a les mêmes vertus que la précédente.

GRENADIER, *Malus Punica*. Il y a plusieurs espèces de Grenadiers, différens par leurs fleurs, & par la saveur de leurs fruits. On les distingue en cultivés ou domestiques, & en sauvages. Le Grenadier, qui donne la grenade, est cultivé; c'est un petit arbre, dont les branches sont menues, anguleuses, revêtues d'une écorce rougeâtre; les rameaux sont armés d'épines roides; les feuilles sont placées sans ordre, ayant quelque ressemblance à celles de l'olivier ou du grand mirte: elles sont d'une odeur forte & désagréable, lorsqu'on les froisse entre les doigts. Les fleurs sont de couleur d'écarlate, disposées en rose à cinq pétales, contenues dans un calice qui représente une espèce de petit panier à fleurs; ce calice est oblong, dur, purpurin, large par en haut, & a, en quelque manière, la figure d'une cloche: on l'appelle *Cytinus*. Aux fleurs succèdent des fruits à-peu-près de la grosseur des pommes, garnis d'une couronne, un peu aplatis des deux côtés. L'écorce de ces fruits est de couleur rouge en dehors: elle est ridée, épaisse comme du cuir, dure & cassante. Le fruit est jaune intérieurement: il a une saveur acide, ou douce, ou vineuse, suivant l'espèce de Grenadier: il contient un grand nombre de grains, assez semblables à ceux du raisin, dans lesquels est une amande amère & un peu astringente.

Les Grenadiers croissent naturellement dans les terrains secs & chauds de l'Espagne, de l'Italie, de la Provence & du Languedoc. Pour les élever dans les climats froids de la France, il faut les tenir contre les espaliers, & les mettre dans des serres pour les garantir du froid pendant l'hiver. Les pepins, & sur-tout l'écorce des grenades, sont très astringens. On donne, dans les boutiques, à l'écorce, le nom de *Malicorium*, comme qui

Siroit cuir de pommes: on peut en faire usage, comme de l'écorce de chêne, pour préparer les cuirs: elle change en noir la solution du vitriol qui est verte, & est propre par conséquent à faire de l'encre, ainsi que la noix de galle.

Le suc de grenade est excellent pour précipiter la bile, pour appaiser l'ardeur de la soif dans les fièvres continues: on en fait un sirop, en y mêlant du sucre, qu'on estime cordial & astringent; on fait plutôt usage en Médecine des grenades aigres, que de celles qui sont douces. La grenade aigre contient un acide agréable, qui excite l'appétit, & nettoie la bouche. On voit dans les jardins, des Grenadiers à fleurs doubles en caisse, que l'on regarde comme sauvages: ils font l'ornement des jardins, par la quantité & l'éclat de leurs fleurs qui durent long tems, & qu'on emploie fréquemment en Médecine pour la dysenterie, pour la diarrhée, en un mot comme incrassantes, & un peu moins astringentes que l'écorce. Les Apothicaires & les Droguistes vendent ces fleurs doubles de Grenadier, sous le nom de BALAUSTRÉS, *Balaustia*: ils les font venir du Levant. Ces arbres en caisse ne donnent tant de fleurs, que parce que leurs racines sont resserrées; en pleine terre, ils ne pousseroient que du bois.

M. Duhamel desireroit que l'on multipliât davantage, dans les Provinces Méridionales, une espèce de Grenadier nain d'Amérique, afin que l'on pût enter dessus de grosses grenades douces; ce seroit, dit il, un ornement pour les orangeries: d'ailleurs, comme ces arbres seroient moins grands que les autres, leur fruit pourroit mûrir dans les étuves.

GRENADILLE ou **FLEUR DE LA PASSION**, *Granadilla*, est une belle plante étrangère qui croît en la Nouvelle Espagne, dans la Vallée appelée *Lilé*: elle est nommée *Grenadille*, de ce que l'intérieur de son fruit ressemble un peu à celui de la grenade, & *fleur de la passion*, parcequ'on prétend que le dedans de sa fleur représente une partie des instrumens de la passion de Jesus-Christ. Les racines de cette plante sont rampantes, nouées, fibreuses, faciles à rompre, de couleur grisâtre, & d'un goût douceâtre: elle pousse des sarments longs,

grêles , rampans , d'un verd rougeâtre , jettant des tons ou mains , qui lui servent pour s'attacher aux murailles ou aux arbres voisins , comme le lierre. Ses feuilles sont lisses , nervées , dentelées en leurs bords , d'une belle couleur verte , un peu semblables à celles du houblon , rangées alternativement ; d'une odeur d'herbe & d'un goût un peu âcre , ayant vers la queue deux petits appendices ou oreilles fort vertes. Ses fleurs sont pendant tout l'été des aisselles des feuilles : elles sont grandes , à plusieurs feuilles , disposées en rose , blanches , soutenues par un calice divisé en cinq parties : du milieu de cette fleur s'élève un pistile garni de cinq étamines , & qui soutient un jeune fruit surmonté de trois petits corps , qui représentent en quelque maniere des clous. Entre les feuilles & le pistile , est placée une couronne frangée : le fruit , en croissant , devient charnu , ovale , presque aussi gros qu'une grenade , & de même couleur quand il est dans sa parfaite maturité , mais ne portant point de couronne : il est empreint d'une liqueur aigrelette , & renferme plusieurs semences ovales , plates , chagrinées.

Les Indiens & les Espagnols ouvrent ces fruits , comme on ouvre des œufs , & ils en hument le suc avec délices : ils appellent ce fruit en langage du pays *Murucja* ou *Maracoc*.

Ce que les Marchands Ebenistes appellent *Grenadille de marqueterie* , est une sorte d'*Ebene rouge* : voyez EBENE.

GRENAT , *Granatus gemma* , est une pierre précieuse d'un rouge brun , & assez transparente : on en distingue de plusieurs especes & de différentes beautés par l'intensité des couleurs , par la régularité de la forme , & par d'autres propriétés.

Il y en a d'un rouge foncé ou obscur ; d'autres sont jaunâtres , violets & d'un brun foncé , tirant sur le sang de bœuf : ce caractère joint à la dureté , interesse beaucoup le Jouaillier.

Le grenat n'affecte point de figure déterminée : on en trouve de rhomboïdaux , d'octaédres , de dodecaédres , d'autres à vingt-quatre côtés : ces caracteres joints à la nature des terres qui leur servent de matrices , sont les

marques auxquelles les Naturalistes s'attachent par préférence. Il y a des grenats qui contiennent des particules d'or, d'autres des parties d'étain, les autres enfin du fer : ceux-ci sont les plus ordinaires ; mais tous participent peut-être de l'étain & du fer. M. Geoffroi dit que le grenat ne se décompose point dans le feu ordinaire, qu'il se fond au feu du miroir ardent en une masse vitreuse & métallique, qui contient un fer attirable à l'aimant, & qu'il ne perd point pour cela sa couleur. Si cela étoit, il seroit facile de faire un très beau grenat, en fondant ensemble une certaine quantité de petits grenats : mais l'expérience ne réussit pas. Ce troisième caractère est l'objet du Chymiste.

Le grenat n'a, ni la transparence, ni l'éclat brillant des autres pierres, à moins qu'on ne l'expose à une lumière vive : de plus il s'obscurcit avec le temps & par l'usage. Sa dureté répond à sa beauté, & tient le sixième ou le huitième rang à compter depuis le diamant : la lime a un peu de prise sur cette pierre.

Dans le commerce on distingue les grenats en deux espèces principales, à raison de leur beauté, de leur éclat & de leur dureté : on les divise en grenat oriental, & en grenat occidental. Le grenat oriental, le plus beau en couleur, est d'un rouge resplendissant, tirant sur le noir pourpre, & tient le milieu entre l'améthyste & le rubis : le plus haut en couleur se nomme *vermeille* : il nous vient de Syrie, (ce qui le fait nommer *grenat Syrien*.) On en apporte aussi des Royaumes de Calcut, de Cananor, de Cambaye & d'Ethiopie ; mais on ne peut jouir de l'éclat ou du jeu de cette pierre, qu'au grand jour : car elle paroît noire à la lumière d'une bougie.

Le grenat occidental a beaucoup moins d'éclat : sa couleur tire sur celle de l'hyacinthe : tel est le grenat de Sorane : on les apporte d'Espagne, de Pyrna en Silésie, de Hongrie, de Bohême près de Prague, de S. Saphorin au Canton de Berne ; on les trouve ordinairement dans des ardoises, dans toutes les pierres feuilletées, même dans la pierre à chaux, dans le grès & dans les pierres de roches ; quelquefois on les rencontre déta-

chés & isolés, & alors ils sont plus durs. Il y a aussi de riches mines de grenats dans le Briscau : on voit à Fribourg en Briscau les moulins & machines où on les polit, & les ouvriers qui les percent pour en faire des colliers.

A l'égard des grenats d'or, ils sont noirâtres : on les trouve isolés à la surface de la terre & dans la première couche, enveloppés dans du sable & de la glaise ; les rivières & les ruisseaux découvrent ces grains, ils contiennent peu d'or. Voyez l'article Or.

Quelques auteurs conseillent l'usage du grenat en poudre depuis dix grains, jusqu'à quarante-huit grains pour arrêter le cours de ventre ; mais il y a lieu de penser que l'usage intérieur de ce verre naturel est sans efficacité.

GRENOUILLE, *Rana*. Est un animal qui est aussi connu que le crapaud : il est en partie terrestre, & en partie aquatique.

Il y a des différences notables entre la grenouille & le crapaud ; celui-ci a le tronc presque également ample ; les grenouilles ont le bas ventre bien fait & délié, la tête tout près de la partie antérieure du corps ou de la poitrine ; des cuisses menues : leur tête est plus allongée que celle des crapauds. La grenouille, comme les chiens, se tient accroupie sur ses pattes de derrière, & le crapaud rampe communément à terre. Les grenouilles sont très vives, les crapauds au contraire sont engourdis. Au reste les pieds de devant des uns & des autres, sont garnis de quatre doigts ; ceux de derrière en ont cinq.

On distingue plusieurs espèces de grenouilles, dont les différences se peuvent prendre des variétés qui se trouvent aux parties de leur corps. Les pieds sont souvent d'une structure différente, car les uns sont garnis de plus ou moins de doigts ; les autres ont des ongles, d'autres n'en ont point, & enfin d'autres ont les pieds palmés. De plus quelques grenouilles ont le tronc du corps long & menu, d'autres l'ont convexe & rond, d'autres sont couvertes d'une peau unie & sans taches, & d'autres l'ont chargée de verrues ou de grosseurs.

Les grenouilles les plus ordinaires sont, la *Grenouille brune terrestre*, la *Grenouille d'arbre* nommée *Raine*,

ou Grenouille verte, & la Grenouille aquatique, qui est la Grenouille vaste ou commune.

La Grenouille aquatique est un animal amphibie, très vivace, mais plus aquatique que terrestre; son corps est long de deux pouces & demi, & large d'un pouce; il est couvert d'une peau lisse, dure, verte en dessus, tachetée de points plombés, & jaunâtre sur un fond blanchâtre en dessous; son dos est applati, son ventre ample & comme gonflé, la tête est grosse, mais un peu applatie; ses yeux sont grands & saillans, avec une membrane clignotante, la bouche est grande & très fendue: la mâchoire supérieure de cette grenouille est armée d'une rangée de petites dents, outre deux grandes dents situées aux deux côtés du palais: la langue est longue, fortement adhérente au bout de la mâchoire inférieure, & libre vers le fond du gozier, comme dans les poissons; par ce moyen la langue lui sert à enfoncer les alimens dans le fond du gozier. Cet animal a peu de cervelle dans le crâne; il a quatre pieds, dont ceux de devant sont plus courts, terminés chacun par une espèce de main à quatre petites doigts détachés, ceux de derrière sont plus gros & fournis de cinq & même six doigts jaunâtres & palmés: le pouce est plus long que les autres doigts: cette grenouille n'est point dangereuse.

La Grenouille verte aquatique vit ordinairement dans l'eau des rivières, des lacs ou des étangs: cependant elle sort aussi au bord, quand il fait un beau soleil; mais sitôt qu'elle entend quelque bruit, ou qu'elle aperçoit quelqu'un, elle se plonge aussi-tôt dans l'eau. Quand les mâles croassent, ils font sortir des deux coins de la bouche deux vessies blanches & rondes, qui manquent aux femelles; ce qui fait, qu'au lieu de croasser, elles ne font que grogner en inflant la gorge. Cette espèce de grenouille surpasse toutes les autres en grosseur, excepté une espèce particulière à l'Isle de Cuba. La grenouille verte croît pendant dix ans, & peut vivre jusqu'à seize; elle s'accouple en Juin: c'est la meilleure espèce à manger. Elle est très vorace, elle ne se nourrit pas seulement d'insectes & de toutes sortes de lézards aquatiques, elle se jette aussi sur les jeunes souris & sur les petits oiseaux, souvent sur les canards nouvellement éclos. Au tems de l'ac-

complément, les mâles croassent fortement. Le frâi des femelles tombe au fond de l'eau sans y remonter. C'est l'espèce de grenouille la plus féconde en œufs, les vers qui en sortent ont besoin de cinq mois pour arriver à la forme de grenouille parfaite.

La Grenouille d'arbre ou Raine, *Rana arborea*, est la plus petite de toutes les grenouilles, quel qu'âge qu'elle ait. La partie supérieure de son corps, est d'un fort beau verd, & l'inférieure blanchâtre, à l'exception des pieds dans les deux sexes, & de la gorge du mâle.

Les Raines qu'on nomme aussi Grenouilles de S. Marc, se distinguent encore des autres grenouilles, en ce que les quatre doigts des pieds de devant, aussi bien que les cinq de derrière, ont à leur extrémité un petit bouton de chair, elles ne nagent que peu ou point; leur venin n'est point encore connu. En été elles vivent ordinairement sur les arbres & s'y nourrissent d'insectes; mais au retour du froid, elles vont se cacher dans la fange des marais: leur peau est si gluante, qu'elle peut fixer l'animal en tous sens sur toutes sortes de corps, même sur la glace la plus unie.

La Raine est la meilleure sauteuse de toutes les grenouilles; elle se sert si adroitement de ses doigts, qu'il lui suffit de toucher seulement à une feuille ou à la plus tendre branche pour s'y tenir, & pour grimper plus loin. Elle fait ses captures à peu près comme les grenouilles brunes terrestres, mais avec plus de finesse; ce n'est qu'à quatre ans qu'elle devient propre à la propagation. Les raines mâles ne commencent pas même à croasser avant ce temps; aussi n'est ce qu'à cet âge que leur gorge commence à devenir brune; celle des femelles reste blanche: au reste leur croassement qui commence dès le printemps, annonce ordinairement la pluie. L'on pourroit de faire un hygromètre ou hygroscope vivant, en mettant une raine mâle dans un verre garni de gazon verd, de confins & d'autres insectes. Les raines ne s'accouplent; comme les autres grenouilles, qu'une fois l'année. Cet accouplement se fait dans l'eau & vers la fin d'Avril: elles cherchent des mares, dans le voisinage desquelles se trouvent des arbres, & les mâles s'y font entendre plus fort que la plus grosse grenouille-aquari-

Quand il y en a beaucoup dans la même eau, on les entend, sur-tout pendant la nuit, & du côté où donne le vent, à plus d'une lieue & demie de distance : car quand un mâle commence à croasser, tous les autres l'accompagnent. Dans l'éloignement, on seroit tenté de prendre ce bruit pour celui d'une meute de chiens ; quant à la grenouille brune terrestre, on a de la peine à l'entendre à quinze pas. Les raines en croassant gonflent considérablement leur gozier : on diroit alors que ce n'est qu'un sac membraneux plein d'air.

Le frai de quelques-unes des raines se fait en vingt-quatre heures, d'autres n'en sont quittes qu'au bout de trois jours. Pendant ce tems, le mâle & la femelle descendent souvent sous l'eau, & y restent assez long tems ; la femelle alors semble agitée de mouvemens intérieurs & involontaires. Plus le tems du frai approche, & plus ce mouvement devient rapide ; les mâles ne restent pas plus tranquilles, ils ajustent à différentes reprises la partie postérieure de leur corps à la même partie des femelles, & ils répètent cette opération plus fréquemment quand celles-ci lâchent leurs brufs par le boyau culier. On voit de ces femelles faire leur ponte en deux heures ; d'autres, sur-tout celles que les mâles abandonnent, ne s'en délivrent qu'en quarante-huit heures, & en ce cas les œufs sont stériles.

Les vers d'eau des raines ont besoin d'un peu plus de deux mois pour parvenir à la forme de grenouille ; mais aussitôt qu'ils ont quitté leur queue pour prendre quatre pattes, & qu'ils sont par conséquent en état de bondir & de sauter, ils abandonnent l'eau.

La Grenouille brune terrestre, *Rana fusca terrestris*, s'accouple la première de toutes, & dès que la glace vient à se fondre. La superficie du corps du mâle est d'un brun grisâtre ; toute partie de la femelle est d'un beau jaune, tacheté de brun qui tire sur le rouge. Cette grenouille vit communément hors de l'eau ; mais dans les nuits fraîches, elle retourne dans la fange du fond des eaux dormantes.

Les deux sexes dont la différence ne se reconnoît que sur la fin de la quatrième année, ne s'accouplent qu'une fois l'année, & restent souvent attachés l'un à l'autre

quatre jours entiers. Ils ont dans ce tems tons les deux le ventre gros , celui des femelles étant rempli d'œufs , & celui des mâles contenant entre la peau & la chair une mucofité transparente , qui se perd quand elle n'est plus nécessaire à la propagation de l'espece. La femelle ne rend guere d'œufs que seize jours après l'accouplement , le nombre est depuis six cens , jusqu'à onze ou douze cens : il y en a qui n'emploient qu'une minute à les rendre tous : ils sont sous la forme d'un chapelet & fortement collés ensemble par une mucofité blanche qui les environne.

Le frai nouvellement rendu , tombe au fond de l'eau : au bout de quatre heures ; ces especes d'œufs remontent à la surface de l'eau ; au bout de huit heures , la matiere blanche s'étend considérablement ; au dix-septieme jour les œufs prennent la figure d'un rognon , & il s'y forme comme une petite cicatrice ; au vingt-deuxieme jour , la queue commence à se développer ; au trente-neuvieme on observe un certain mouvement dans les petits vers ; au quarante-deuxieme , une partie tombe au fond de l'eau , & l'autre partie reste dans la matiere visqueuse ; au quarante-sixieme , les pattes de devant commencent à se discerner à la loupe ; au cinquantieme , on les voit en Tétards. Ils commencent alors à se nourrir de lentilles d'eau , jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à la forme d'une grenouille parfaite ; au cinquante-septieme jour , le corps & la tête forment une pelote ovale , distincte ; au quatre-vingtieme , les pieds de derriere paroissent aussi & s'agrandissent continuellement ; enfin vers le quatre-vingt dix-septieme jour , tems de leur dernière métamorphose , ils renoncent à la nourriture , jusqu'à ce que le développement de toutes les parties soit constant ; que les parties soient entièrement formées & tout-à-fait sortantes. Il y en a des especes à qui il faut moins de tems pour leur développement.

Après cette métamorphose , l'animal commence à se servir d'une nouvelle nourriture : il passe de l'eau sur la terre , pour y faire la chasse aux insectes. Il se cache souvent sous des buissons & sous des pierres , peut-être pour éviter le grand jour , mais s'il arrive de la pluie , les petites grenouilles qui se sont tenues cachées dans les

Herbes & dans les trous de la terre , sortent de toutes parts de leurs retraites , même pendant le jour : c'est sans doute cette apparition imprévue qui a donné occasion de croire , ce que le peuple croit encote aujourd'hui, *qu'il pleut des grenouilles , ou que la pluie en engendre.* A en juger par l'accroissement successif des grenouilles terrestres , on peut conjecturer qu'elles vivent jusqu'à douze ans , quoiqu'elles aient tant d'ennemis qui les persécutent.

En général les grenouilles de notre pays se nourrissent d'insectes , tant ailés , que reptiles , mais elles n'en prennent aucun qu'elles ne l'aient vu remuer : elles se tiennent immobiles , jusqu'à ce qu'elles le croient assez proche d'elles : alors elles fondent dessus avec une vivacité extrême , faisant quelquefois des sauts de plus d'un demi pied , & avançant la langue pour l'attrapper. Leur langue est enduite d'une mucoité si gluante , que tout ce qu'elle touche y reste attaché. Elles avalent aussi les araignées , mais elles font leur principale nourriture d'une espèce de petit limaçon , dont la coquille est de couleurs fort vives , & qui cause des dommages considérables aux jeunes plantes de toute espèce , dont il mange les plus tendres , & salit les autres par ses excréments. On a donc grand tort de persécuter les grenouilles dans les jardins potagers ; loin de leur faire la guerre , on devrait bien plutôt les attirer : il en est sans doute de même à l'égard des grenouilles étrangères , dont nous citerons ci-après les espèces les plus connues.

Grenouilles Etrangères.

La plupart des *Grenouilles de l'Amérique* , sont d'un roux clair , tiqueté de rouge : elles ont des ongles larges , & à chaque côté de la mâchoire inférieure une vessie qui , dans les jours de l'été , est toujours pleine d'air : elles croassent vers le coucher du soleil ; leur mélodie plaît aux Cultivateurs du pays , en ce qu'elle leur présege le plus souvent un tems beau & serein.

On en voit dans la Virginie , dont les pieds de devant sont palmés comme le sont ceux de derrière : celles de

Brefil ont des verrues rouffes fur la peau , mais les plus variées & les plus agréablement habillées , font celles de la Virginie.

La grenouille de la Caroline est terrestre , elle avale des vers luisants que l'on voit en grand nombre dans ce pays , pendant les nuits chaudes : elle est d'une couleur sombre.

On y rencontre aussi la *grenouille mugiffante* : elle est bigarrée de diverses couleurs , son croassement est épouvantable.

La grenouille de Cayenne est tout-à-fait bleue , & est méchante , les habitans l'appellent *Cimi-cimi*.

Les *Grenouilles de Surinam* n'ont presque jamais de vessie comme les précédentes , elles se nourrissent de jeunes grenouilles : leur couleur est marbrée , d'un cendré roux ; les jambes & les cuisses sont assez blanches.

La *Grenouille de Lemnos* est grande , & devient la pâture du Serpent *Laphias* qui s'y trouve en quantité.

La grenouille d'Afrique a sur le dos des lignes brunes & blanches sur un fond brun : son ventre est blanc marqué de points noirs : elle habite les joncs marins , quelquefois les buissons , où elle mange des serpens laxatiles.

La *Grenouille de mer* étant étendue a jusqu'à un pied de longueur ; sa peau est de couleur brunâtre cendrée , marquée de verrues ; le dos est garni de bosses , séparées par des lignes blanchâtres ; les deux pattes de devant , sont comme armées d'un bouclier en forme de petit bateau , la tête est barrée de raies roussâtres , & les yeux sont grands ; il paroît entre ses fesses & l'os du coccyx , quatre boutons ronds.

Seba cite une douzaine de grenouilles étrangères , mais dont la plupart sont des crapauds.

On trouve à la Martinique les plus belles grenouilles du monde ; leur peau est ornée de raies jaunes & noires ; elles habitent les bois , leur chair est blanche , tendre & délicate. Les Negres en font la chasse la nuit avec des flambeaux , en imitant le croassement de ces grenouilles qui ne manquent pas de répondre & d'accourir à la lueur

du flambeau. Il y en a d'un pied de long : on y en voit aussi , qui , comme la grenouille pisseuse de nos vergers , pissent à chaque faut qu'elles font.

Génération des Grenouilles.

Les Naturalistes ignorent de quelle maniere s'operent précisément la génération & la métamorphose des Grenouilles : c'est ce qui est cause de la diversité de leurs opinions sur ces deux objets. Nous nous bornerons à ce que disent sur cette matiere les Observateurs les plus modernes. M. Linnæus dit c'est une hypothese établie , qu'à un pouce de chaque main ou pied de devant de la grenouille mâle , il croît dans le printems une petite verrue , faite comme la partie qui caractérise le mâle , & que la grenouille mâle introduit cette partie entre les cuisses dans le corps de la femelle ; c'est ainsi , suivant ce système , que s'accomplit la génération des grenouilles.

Les grenouilles naissent , dit M. Gautier , faites comme de petits Têtards ; elles n'ont en venant au monde , ni pattes , ni nageoires , elles frotillent dans l'eau , aussitôt qu'elles ont quitté l'œuf. Elles multiplient prodigieusement , & s'accouplent sans se quitter pendant des journées entieres ; le mâle embrasse la femelle par les pattes de devant , & la serre étroitement , de sorte qu'en les pêchant , on les trouve souvent accouplées , & la peur du danger ou toute autre raison ne peut les faire quitter que par force.

Il faut observer que les grenouilles n'ont aucune partie sexuelle extérieure ; la femelle n'a point de vagin , le mâle n'a point de verge : l'anüs seul sert à l'un & à l'autre sexe , à mettre dehors les excréments , les urines , les embryons , & les œufs : tant de circonstances annoncent quelque chose de singulier dans la génération de ces animaux. M. Gautier , après avoir attaché quelques-uns de ces animaux sur une table avec de grosses épingles , prit des ciseaux fins & délicats , & coupa avec patience la peau & les muscles de l'abdomen , qu'il releva exactement. La premiere grenouille qu'il ouvrit ainsi , étoit une femelle ; elle lui offrit un paquet énor-

me d'œufs contenus dans une glaire très gluante : ces œufs étoient tous de la même grosseur & comme des têtes de grosses épingles , jaunâtres , ronds & tachés d'un point noir ; il fouilla dans les entrailles qui palpoient , & reconnut qu'il n'y avoit que dans les œufs prêts à sortir , qu'on pouvoit appercevoir au microscope des embryons , ou du moins des vers vivans & fretillans , tels qu'on croit en voir dans les semences. M. Gautier ouvrit de même le bas ventre à une grenouille mâle ; il se présenta d'abord une vésicule taillée à facettes , transparente , remplie d'une eau très pure & limpide , & formant deux lobes très distincts ; la vésicule du mâle , ainsi que celle de la femelle , reposoit sur l'os pubis : le cordon paroissoit être le *placenta* de plusieurs embryons vivans qui étoient attachés par le cœur avec de petits fiets à ce cordon , & qui nageoient dans l'eau claire , remuoient & fretilloient extraordinairement , battant leurs queues les unes contre les autres , sans pouvoir se détacher du cordon qui les arrêtoit.

A la vue d'un phénomène si nouveau , si inconnu , si extraordinaire , M. Gautier appella des témoins instruits , & qui virent , sans le secours de la loupe du microscope , que le mâle des grenouilles contient des embryons vivans , distincts , même avant l'émission d'aucune semence. La grenouille mâle montée & fortement attachée sur sa femelle , attend les instans que les œufs s'écoulent de la femelle , & y mêle alors les embryons vivans , qui s'attachent aux œufs & s'en nourrissent pendant quelques jours , jusqu'à ce qu'ils puissent prendre des alimens plus grossiers. Ces embryons conservent la même figure qu'ils avoient dans la vésicule du pere , pendant l'espace d'un mois , tems auquel ils quittent cette figure , comme font les vers à soie dans le cocon. Ils développent leurs pattes postérieures , & s'écartent ; ce sont ces pattes , qui unies dans l'embryon , forment la queue du Têtard qui est l'embryon de la grenouille : les œufs de la grenouille sont brunâtres , l'embryon peut nager dans l'eau , dès qu'il est venu au monde.

Observations sur les Grenouilles.

Ces animaux quittent leur peau presque tous les huit jours, sous la forme d'une mucofité délayée : les pattes de devant leur servent de bras, & celles de derrière de rames pour nager. Dans le tems de l'accouplement, les mâles ont aux pouces une chair particulière, noire & papillaire, qu'ils appliquent fortement contre la poitrine des femelles, pour les tenir fermement : ils se laissent plutôt arracher une cuisse que de lâcher prise.

Dans les Grenouilles, le mouvement du sang est inégal : il est poussé goutte-à-goutte & à diverses reprises. Ces pulsions sont fréquentes ; & ces animaux étant jeunes ouvrent & referment la gueule & les yeux autant de fois que le cœur leur bat. Malpighi a découvert, dans le tronc de la veine - porte des Grenouilles, des cannelures graisseuses, dont l'utilité est admirable, en ce qu'elles suppléent au défaut de nourriture pour l'entretien du sang : elles servent de réservoir pour la subsistance de cet animal pendant l'hiver, lorsqu'il est caché au fond des eaux.

Dans les Grenouilles, le cœur n'a qu'un ventricule : il pousse & reçoit alternativement le sang par le moyen de deux soupapes, comme les soufflets simples, qui reçoivent & qui donnent l'air, de manière que l'air n'entre que d'un côté, & ne sort que de l'autre : c'est une contre-soupape qui empêche le mélange du sang dans le ventricule de la Grenouille, comme dans celui de la tortue & des autres amphibiens. M. Gautier dit que ce viscère conserve pendant sept ou huit minutes, après son extraction du corps, le mouvement de systole & de diastole ; ce qui n'arrive pas dans les autres animaux, ni dans l'homme. L'œsophage de la Grenouille est assez ample pour avaler des scarabées entiers, de petites souris nouvellement nées, & de petits oiseaux. L'estomac est petit, mais susceptible d'une extension considérable. Les intestins sont grêles ; la cavité de l'oreille contient une corde qui s'étend à la volonté de l'animal, & qui lui sert pour recevoir les vibrations de l'air.

Les poumons sont adhérens de chaque côté au cœur, & divisés en deux grands lobes, composés d'une infinité

de cellules membranées, destinées à recevoir l'air, & faites à-peu-près comme les alvéoles des rayons de miel; en sorte que ces poulmons, au lieu de s'affaïsser tout-à-coup, comme font ceux des autres animaux, demeurent tendus & gonflés, c'est-à-dire, qu'ils simplifient d'air à la volonté de l'animal, sans qu'il ouvre la gueule. La Grenouille renvoie l'air de ses poulmons dans des vessies qu'elle porte proche l'oreille aux angles de ses mâchoires: ces vessies lui servent apparemment de réservoir pour raréfier l'air qu'elle a dans les poulmons. Les parties sexuelles du mâle consistent en deux testicules gros comme des pois; celles de la femelle sont des cordons entortillés. Les œufs ne sont point dans des ovaires; mais dans un viscère particulier: ils sont répandus dans une glaire, & forment un paquet qui tient aux reins. Ces œufs croissent vers le printemps, & presque tous à la fois: il en reste d'autres après l'émission des premiers, mais trop petits pour être apperçus. On prétend que les Grenouilles jettent plus d'onze cens œufs, & qu'elles restent plusieurs jours dans l'action du coït.

La pêche des Grenouilles est amusante, & peut divertir à la campagne: on les prend au feu avec des filets comme les poissons; ou à la ligne, avec des hameçons où l'on a attaché des vers, des mouches, des papillons, des scarabées, des hannetons, des entrailles de grenouilles, ou un morceau de drap rouge, ou un peloton de laine teinte de couleur de chair; car elles sont goulues, & se jettent à l'envi sur l'appas qu'on leur présente, tenant ferme ce qu'elles ont une fois mordu. Elles fuient l'homme; elles se précipitent avec impétuosité dans l'eau, dès qu'elles le voient ou l'entendent.

Les Grenouilles qu'on emploie en Médecine, doivent être de rivière ou d'étang: il faut qu'elles soient vertes, bien nourries, prises vivantes dans le tems de la pleine lune. Leur cendre est astringente: leur chair est un peu dure étant fraîche; mais elle devient tendre étant gardée: elles sont regardées, prises à l'intérieur, comme humectantes & incréassantes; & propres pour adoucir les âcretés de la poitrine: elles sont restaurantes & bonnes dans la consommation. On en fait aussi des potages fort sains, qui conviennent dans les chaleurs d'entrailles,

d'entrailles , & pour diffiper les boutons du visage. Des Cuisiniers habiles ont l'art d'assaisonner les cuisses de Grenouilles aquatiques , de manière qu'on les mange comme un mets des plus exquis.

Le frai de Grenouilles , nommé aussi *Spernirole* ou *Sperme de Grenouilles* , est une matiere très visqueuse , transparente , blanche & remplie de petits points noirs. Il est fort d'usage en Médecine , & on le regarde comme le meilleur réfrigératif du regne animal : il convient dans les inflammations de la goutte ; il guérit la brûlure , l'érysipelle & les feux volages du visage : il suffit de tremper un linge plié dans le frai , & de l'appliquer sur la partie douloureuse ; souvent on y mêle un peu de camphre pour le rendre plus efficace. On le mêle avec du miel-rosat ; on imbibé une éponge de ce mélange , & on l'applique avec succès dans les endroits où il y a hémorrhagie.

La façon de le conserver (car il se pourrit facilement) est de l'enfermer dans un vaisseau , qu'on expose au soleil en été ; par ce moyen , l'alkali volatil s'exhale , aidé par un commencement de putréfaction , & il s'en forme une liqueur par défaillance , qui se dépure d'elle-même. On la filtre ; après quoi , elle peut se conserver deux années. D'autres , pour être plus surs de sa conservation , distillent , au bain - marie , le frai de Grenouilles , de la même manière qu'on fait à l'égard des vers , des limaçons , &c. Les Grenouilles entrent dans l'emplâtre fondant de Vigo : on les appliqué aussi , vivantes ou coupées en deux , sur les tumeurs.

GRENOUILLE PÊCHEUSE. Voyez GALANGA.

GRENOUILLE POISSON. Mademoiselle Merian & Seba disent qu'en Amérique on donne ce nom à une Grenouille qui se transforme en poisson. Si cela est , c'est le contraire de ce qui arrive communément aux Grenouilles , qui , avant que d'être sous cette forme , ont été , en quelque sorte , des poissons. La Grenouille dont il est ici question , a la peau tachetée sur les côtés , le ventre pommelé , les pattes de derrière palmées. On dit qu'on en trouve beaucoup dans la rivière de Surinam , dans la Cornawina-Creek & dans la Pivica. Dès qu'elles sont parvenues à leur grosseur , il leur croît

peu-à-peu une queue : elles perdent leurs pattes , & prennent totalement la forme d'un poisson. Les Américains & les Européens , établis dans ces endroits , donnent à ce poisson le nom de *Jakies* , & le regardent comme un mets délicat : il a le goût de la lamproie. Ses arrêtes sont cartilagineuses ; la peau est douce & couverte de très petites écailles ; de petites nageoires lui tiennent lieu de pattes : la couleur de ce poisson est d'abord grise , ensuite brunâtre. On voit dans les ouvrages des Auteurs cités ci-dessus , une planche qui représente la transmutation de ces animaux.

GRENOUILLETTE. On donne ce nom à une espèce de *Renoncule*. Voyez ce mot.

GREQUE, est une espèce de Sauterelle , de la grandeur & de la forme de la Mante. Ses petites cornes & ses ailes sont de couleur jaune : elle a l'œil couleur de jacinthe , & le reste du corps est de la couleur de l'Améthyste.

GRIFFON. On a donné ce nom à divers oiseaux qui ont une force incroyable & une grandeur démesurée. M. Perrault a donné , dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris , la description de deux Griffons , mais qu'il qualifie du nom de *Vautours*. Voyez ce mot.

L'un de ces oiseaux , qui étoit plus grand que l'aigle , avoit huit pieds d'envergure , & trois pieds & demi de longueur : ses jambes avoient un pied de long ; ses pieds étoient noirâtres ; ses ongles noirs , moins grands & moins crochus qu'ils ne sont aux aigles : il avoit les yeux à fleur de tête , & autour étoit une peau dénuée de plumes , formant un bourlet comme dans l'antruche. Sa langue étoit dure & cartilagineuse ; son bec , étroit & plus long que celui des aigles ; le plumage du dos & des cuisses étoit d'un gris rouffâtre , celui des ailes & de la queue étoit noir ; le dedans des cuisses , la tête & le bas du col étoient entièrement blancs : il y avoit au bas du col une fraise composée de plumes effilées , longue de trois pouces , & d'un blanc éclatant. On prétend que la jambe d'oiseau , que l'on garde dans le trésor de la Sainte Chapelle à Paris , est celle d'un Griffon : cette jambe a cinq pieds de longueur , depuis l'extrémité de

l'ongle du grand doigt de devant, jusqu'à l'ongle du petit doigt qui est derrière.

On dit que les Griffons d'Afrique sont fort grands, peut-être ne sont-ils que des espèces de *Cuntur* ou *Condor*. Voyez ce mot.

GRILLON DOMESTIQUE ou **CRINON** ou **CRIQUET** ou **GRESILLET**, *Grillus*. C'est un insecte qui habite nos foyers, & qu'il ne faut pas confondre avec la *Blatte*, insecte plat, de couleur tannée, dont le mâle seul a des ailes; quoiqu'il ne chante point, & que quelques-uns l'appellent mal à-propos *Grillon de Fournier*; il ne faut pas le confondre non plus, avec les Scarabées noirâtres de la farine, que les Boulangers nomment *Bêtes noires*, ni avec le *Grillon-Taupe*, plus connu sous le nom de *Courtille*, qui est un gros insecte hideux & abhorré des Jardiniers & des Fleuristes.

Le *Grillon domestique* ou *des cheminées*, est un insecte qui tient un peu de la Cigale & de la Sauterelle. Il est d'un brun chatain, allongé, tendre, mollasse, composé de plusieurs anneaux; sa tête est ronde, luisante, munie sur les côtés de deux yeux noirs assez apparents; & en devant, de deux petites cornes ou antennes simples, nerveuses, articulées, mobiles en tous sens. Sa bouche est large; ses mâchoires sont armées de dents, qui lui servent à saisir sa proie; son corselet est sillonné, & tant soit peu velu; son corps est composé de douze anneaux bien articulés ensemble, revêtu en dessus de quatre ailes blanchâtres, dont les deux supérieures sont plus grandes & repliées; à la poitrine il y a six jambes velues, dont les deux dernières sont plus longues; chaque pied est terminé par une pince en forme d'hameçon; sa queue est fourchue, velue & épineuse.

Cette espèce de Grillon habite dans les maisons, & se niche dans des murs d'argile, ou entre des briques, dans des trous de cheminées, proche des foyers, des fours & des fourneaux; enfin dans les lieux chauds où l'on fait un grand feu toute l'année: il chante continuellement, sur-tout le soir & la nuit, excepté dans les plus grands froids: il s'accoutume au bruit, ce que ne fait pas le Grillon sauvage, qui s'épouvante d'un rien. Le Grillon domestique fuit seulement la lumière,

comme plusieurs autres insectes. Il mange de tout qu'il trouve à son goût, pain, farine, viande, grains, fruits : il n'y a que le mâle qui chante. Son cri aigroît désagréable & incommode à bien des gens. D'autres, sur-tout parmi le vulgaire, ont du goût pour le chant des Grillons, & ils croient même que ces animaux portent bonheur à leur maison. Les parens inspirent même préjugé à leurs enfans, & ceux-ci apportent à la maison des Grillons de campagne pour les mettre dans les cheminées ; mais ces Grillons sauvages ne sont faits pour habiter les foyers, ils ont même tant d'antipathie pour les Grillons domestiques, qu'ils les détestent tant qu'ils peuvent.

Il y a des gens, en Afrique, qui font commerce de Grillons, ils les nourrissent dans des especes de fourneaux de fer battu, & ils les vendent ensuite à un prix fort avantageux, parceque le petit bruit que font ces insectes n'est point désagréable à ces peuples, & qu'ils se persuadent qu'ils contribuent à leur procurer un sommeil tranquille.

Quant au chant du Grillon, quoiqu'on l'attribue au battement redoublé de ses ailes, il est dû à un jeu de membranes construites avec plus d'appareil, & renfermées, selon Scaliger, dans la capacité du ventre. D'autres prétendent que dans les mâles, l'aile droite supérieure est garnie de différentes fibres réticulaires, qui sont très-crêpues : les deux ailes venant à se joindre exactement par une ligne droite, l'air, frappé par leur battement, est nécessairement poussé en bas, & il doit, au moment de la pulsion, éprouver un tremoussement, qui cause le bruit qu'on entend. Emmanuel Koning veut que l'organe qui produit ce son soit une membrane, qui, contractant, par le moyen d'un muscle & d'un tendon placés sous les ailes de cet insecte, se plie à-peu-près de la même façon qu'un éventail, & que pour peu que cette membrane soit mise en mouvement du vivant, ou même après la mort de l'animal, le cri perçant se fait entendre. Il est certain que, si l'on partage le Grillon par le milieu du corps, ou qu'on lui coupe la tête, il ne laisse pas que de vivre encore quelque tems, & de continuer son cri accoutumé.

Jonston dit qu'on peut faire déguerpir ces insectes

en exposant à l'air libre une dissolution de vitriol : une forte vapeur de soufre les fait périr , comme la plupart des animaux. En Médecine , on regarde les Grillons comme diurétiques & moins dangereux que les Cantharides : on les fait ordinairement sécher au four dans un vaisseau couvert , & on les réduit en poudre , qui se donne depuis douze grains jusqu'à un scrupule , dans une eau appropriée , soit de persil , soit de saxifrage.

GRILLON SAUVAGE ou **DES CHAMPS** , est un insecte noirâtre , qui a la tête ronde , noire & luisante. La queue de la femelle est en forme de trident ; ses yeux sont gros & ses cornes velues ; les ailes sont jaunâtres ; le ventre est gros & soutenu sur six pieds armés de crochets ; ceux de derrière sont plus gros & plus longs , & lui servent pour sauter : il a devant chaque œil une soie raboteuse , très articulée , & qui se meut en tous sens. Cette soie est creuse , & contient une liqueur écumeuse. La mâchoire inférieure porte une moustache noueuse , mais déliée & mobile : la mâchoire supérieure est composée de deux portions , armées de dents , recourbées & finissant en pointe triangulaire : ces petits animaux ferment fortement ce qu'ils attrapent.

On croit que le Grillon rumine ; il mange volontiers les Fourmis : on peut attraper des Grillons , en leur donnant pour appas ces insectes , attachés par le milieu du corps avec un cheveu.

Cet insecte est fort gourmand ; il broute les feuilles tendres des herbes ; & dans sa faim , il n'épargne pas ses semblables. Souvent la jalousie se mêle parmi les mâles , qui se battent avec acharnement & s'entre-tuent , chantant durant le combat & après la victoire gagnée : de sorte que leur cri sert tout à la fois à manifester leur gaieté & leur colere.

Les Grillons sauvages aiment à faire leur trou sur le penchant de quelque côteau : ils ne le font que parallèlement à la superficie de la terre , & de maniere que le soleil y puisse pénétrer aisément. Les mâles font ce trou plus large que les femelles , afin que celles-ci puissent y avoir accès dans le tems de l'accouplement. Comme les femelles vivent solitaires , les mâles se servent de leur cri pour les appeler. Ces petits animaux ruent & repoussent

avec leurs pieds, ce qui leur nuit; ils ne volent que par sauts & par bonds; ils marchent également en avant & à reculons. M. Linnæus dit, que quand les Payfans de Suede ont des verrues, ils appliquent dessus des Grillons sauvages, qui les mordent, & versent dessus une liqueur qui les desséchent.

Thomas Bartholin, cite d'autres especes de Grillons ailés & rampans, qui se trouvent dans le sucre, dans le riz & dans quelques autres denrées des vaisseaux: les Marcelors se plaignent fort du dégât qu'ils font:

En général, les Grillons ont pour caractère spécifique, les antennes sciacées, les élytres membraneux en forme d'ailes étroites, la poitrine serrée & en angle, & des pieds propres pour sauter.

GRILLON-TAUPE ou **TAUPE-GRILLON**, *Gryllo-Talpa* ou *Staphilinus*. Cet insecte, également connu sous le nom de *Courtille* ou *Courtilliere*, est ailé & coléoptère, c'est-à-dire, que ses ailes sont enfermées dans des étuis: il est de la longueur du doigt, grisâtre, doux au toucher; il ressemble un peu au Grillon, mais il s'en distingue aisément. Il a six pieds, & ses pattes de devant se terminent par de doubles éminences crenelées comme des dents de scie: ses jambes sont articulées, dures comme celles d'une écrevisse, & formées de façon que l'insecte peut s'en servir pour bêcher la terre à côté & au-dessous de lui. Cet insecte a quatre ailes, dont deux sont pliées en éventail, & plus longues que son corps. Goëdart dit qu'il se sert la nuit de ses ailes pour voler sur les arbres; son corps est à segmens; sa tête est ornée de six antennes, dont deux sont longues: ses dents sont très aiguës, & il s'en sert comme d'une scie pour couper les racines des plantes: sa queue est double. Il cherche les lieux humides, & passe la plus grande partie de sa vie sous terre: il sort la nuit, même dès le coucher du soleil, marche lentement: il saute comme les sauterelles: il se nourrit de froment, d'orge & d'avoine: il en porte l'été, dans les trous où il se retire, pour en vivre l'hiver: on prétend qu'il se nourrit aussi de fiente de cheval.

Le *Grillon-Taupe* est ainsi nommé, parcequ'il fait le même bruit que le *Grillon-domestique*, & parcequ'il

fouit & élève de petits monceaux de terre, comme les Taupes : sa figure est très désagréable. Cet insecte hideux est le fléau des Jardiniers & des Fleuristes, parcequ'il ravage toutes les plantes d'un jardin, sur-tout les melons & les laitues, &c. Quand les Payfans l'entendent crier, ils en augurent une année de fertilité.

On en voit beaucoup dans quelques provinces de Suède, où ils chantent sur le soir : on en rencontre aussi une grande quantité en France, & sur-tout dans la province de Normandie, où cet insecte est appelé *Taupette*.

Le *Taupe-Grillon* vit quelque tems dans l'eau, ce qui le fait regarder comme une sorte d'Amphibie. Ces insectes marquent beaucoup d'adresse dans la construction de leur nid. Goëdard, dit qu'ils choisissent une motte dure, dans laquelle ils pratiquent un trou qui leur sert pour entrer & pour sortir : ils forment au dedans de cette motte une cavité assez spacieuse pour y déposer leurs œufs : cela fait, ils ont grand soin de bien affermir les dehors de ce nid souterrain : sans cette précaution, leurs œufs deviendroient bientôt la proie de certaines mouches noires, cachées sous terre. On prétend aussi, que ces insectes se fraient autour de leurs nids, une espece de chemin couvert pour y faire leur ronde en sûreté, & veiller à ce que l'ennemi ne s'y glisse point à l'improviste.

GRIMPEREAU. Petit oiseau passager, dont on distingue plusieurs especes. En général, ces oiseaux ont un bec en forme de faulx, obrus par dessus, comme émoussé par la pointe, & dont les côtés sont un peu en forme de coin : les narines sont rondes & couvertes des plumes du front : leur langue est membraneuse, un peu plate, fendue par le bout : la queue est forte, composée de douze grandes plumes égales : leurs pieds sont garnis de trois doigts par devant, & d'un ergot par derriere.

La première espece est le **GRIMPEREAU-TORCHEPOT** ou **GRIMPEREAU NOIR**, *Falcinellus arboreus nostras*. Il est un peu plus grand que le Pinçon, & presque droit, il a le bec noir & rond : la tête & les yeux fort petits, le plumage plombé, une tache blanche au bout de la queue, & une autre d'un rouge chatain sous

le ventre & à la gorge, les pieds de couleur bleuâtre, les doigts longuets, les ongles crochus & noirs. Il grimpe & descend le long des arbres, & les creuse: on l'appelle *grand Grimpereau gris* ou *Pie cendrée*: il se retire sous les toits des maisons, dans les murailles & dans les creux des arbres.

Quand cet oiseau trouve un grand trou dans un arbre, où il veut faire son nid, il le ferme très industrieusement avec du limon en n'y laissant qu'une petite entrée: sa couvée est nombreuse. Il vit de la vermine qu'il trouve aux environs des arbres & de leurs écorces: il se nourrit aussi de noix qu'il ouvre avec son bec très adroitement: il est fort vigilant & actif: le mâle, au printems, appelle sa femelle en faisant un cri, comme s'il disoit *Guiric, Guiric*. Il ne se tient avec sa femelle que pendant l'été; dès que leurs petits sont élevés, ils se séparent, il bat même sa femelle, lorsqu'il la rencontre après l'avoir quittée. On trouve dans la nouvelle Angleterre un *Grimpereau noir* d'une petite espece.

Le *Petit Grimpereau Torchepot* à la voix plus forte & plus hante que le précédent; le mâle ne va qu'avec la femelle qu'il a choisie; quand il en rencontre une autre, il l'oblige de fuir; il appelle ensuite sa femelle d'une voix claire pour la rendre témoin de sa fidélité: d'ailleurs il est semblable en tout au *grand Grimpereau gris*.

Le *petit Grimpereau d'arbre* se retire dans les troncs d'arbres, s'attache aux branches, à la maniere des *Pics*, voltige de branche en branche, & ne demeure jamais en place; mis il reste toute l'année dans un même canton. Il est un peu plus grand que le *Roitelet*. Sa queue est courte, ses griffes sont blanches & pointues, son bec est courbé en arc.

Le *Grimpereau de Hambourg* n'est pas plus grand que le moineau. Le plumage du dessus de son corps est d'un brun ombré de pourpre, & celui du ventre d'un brun jaunâtre mélangé de noir. Cette sorte de *Grimpereau* est plus disposée que tous les autres à grimper d'arbre en arbre; il les examine par-tout l'un après l'autre, & descend le long du tronc jusqu'à terre; il ne se sert guere de ses ailes, tant qu'il se trouve parmi les arbres; il se nourrit de cerfs volants & d'autres insectes.

M. Klein donne la notice de dix-neuf especes de **Grimpereaux** des Indes, qui ne different que par la variété de leurs belles couleurs. Ces **Grimpereaux** chantent comme le **Rosignol**. Dans le **Méxique** leur couleur est d'un bleu d'azur ou de turquoise; ce ne sont que des **Colibris**. Ceux du **Ceylan** sont verts, nuancés d'une couleur aurore: dans l'Isle de **Cuba**, ils sont d'un bleu nuancé d'argent ou de couleur verte: leur courage est tel qu'ils osent poursuivre des bandes de **Corbeaux**, & les obligent de s'aller cacher: on les appelle dans le pays *Guít Guít*. Des **Ornythologistes** ont cité d'autres especes de *Grimpereaux*, qui ne sont que des *Pies*, voyez ce mot, tel est le *Grimpereau de Bengale*: le grand & le petit *Grimpereau verds bigarrés*, nommés ainsi de leur couleur: ils sont gros & longs comme nos *Pies verds*. Voyez le sec. vol. du *Dictionnaire des Animaux*.

GRIOTTE. Cerise à courte queue, tantôt douce & tantôt aigre: & dont l'arbre se nomme *Griottier*. Voyez ce mot à l'article **CERISE**.

GRISARD ou **COLIN**. Voyez **CANARD DE MER**.

GRISART. Voyez **BLAIREAU**.

GRISETTE. Est un fort beau petit oiseau étranger, qui ne se nourrit que de mouches & d'autres insectes: son bec est grêle, foible & long; son corps est brun, excepté le ventre qui est tout blanc: ses jambes & ses pieds sont noirâtres: on lui apprend à parler.

GRIVE, *Turdus*. Oiseau dont on distingue plusieurs especes qui sont plus ou moins communes en France; savoir, 1°. la grosse *Grive du Gui* autrement dite *Suserre*, *Jocasse*, *Fraye* ou *Tourdelle*: 2°. la *Petite Grive de Gui*, dite *Grive de vigne commune* ou *Mauvis*: 3°. la *Grive de genévrier*, autrement dite *Litorne*, ou oiseau de *Nerze*, dite vulgairement *Chacha*: 4°. la *Grive rouge*, que quelques-uns nomment *Roselle*: il n'y a que les deux premières de permanentes, car les deux autres sont passageres & ne font pas leur nid chez nous.

La **GRANDE GRIVE** ou **GRIVE DE GUI**, *Turdus viscivorus major*, est un peu moins grande que la *Pie*. Son bec & ses pieds sont d'un brun jaunâtre; son col & son ventre sont ornés de taches blanches; son dos & ses ailes sont brunâtres. Cet oiseau mange, ainsi que les autres especes, des baïts

de Gui, qui ne restent pas long-temps dans ses intestins; il les rend en entier, & elles sont si glutineuses qu'elles peuvent encore végéter. Dans l'hyver, elle mange des baies de houx sauvage & d'aubépine : elle se nourrit aussi de vers & d'autres insectes. La chair de cette grive n'est pas estimée, parcequ'elle est de difficile digestion. Elle est moins commune que les autres : on en élève en cage : on en mange à Dantzic, qui viennent des forêts voisines de cette ville. Cette espece de Grive est un oiseau de passage, qui va par compagnies : il se plaît dans les pâturages, dans les près, &c.

La PETITE GRIVE DE GUI, *Turdus minor*, est ainsi nommée, non parcequ'elle mange des baies de Gui ; mais parcequ'elle ressemble à la grosse Grive de Gui. Elle est plus petite que la Litorne, & n'est guere plus grande que la Rozelle : elle pèse environ trois onces : son bec est long d'un pouce & brun ; l'iris de ses yeux est de couleur de noisette ; la poitrine est jaunâtre, le ventre blanc, le dessus du corps olivâtre partout avec un mélange de roux & de jaune aux ailes ; les jambes & les pieds sont d'un brun pâle, la plante des pieds est jaunâtre. Elle a le port de la Roselle, & est tachée autour des yeux : elle se nourrit d'insectes plutôt que de baies ; elle mange aussi des vermicelleux, des scarabées & des limaçons : elle demeure pendant toute l'année en Angleterre, & y fait son nid, qu'elle construit de mousse & de paille en dehors, & l'enduit de boue en dedans : elle pond sur cette boue nue cinq ou six œufs de couleur bleue, verdâtres, piquetés de taches noires clairsemées. Elle chante admirablement au printems, étant perchée sur les arbres des bois taillis : elle est solitaire, ainsi que la grosse Grive de Gui ; mais elle fait son nid dans les haies, plutôt que dans les arbres élevés : elle est stupide, & se laisse prendre facilement : on l'élève quelquefois en cage. En Silésie, il y en a une si grande quantité dans les forêts & dans les montagnes, qu'elles fussent pour nourrir les habitans pendant l'automne.

Les paysans en font des provisions & les gardent encore dans le vinaigre à demi-rôties. On les prend avec des collets de crins de cheval, en y pendant pour amorçe des baies de sorbier sauvage. Cet oiseau est fort

gourmand : il aime passionnément la graine de jusquiame. Dans les vignobles, il mange beaucoup de raisin; aussi est-il très gras & très rempli dans le tems des vendanges : c'est ce qui a donné lieu au proverbe, *Saoul comme une Grive*. On sert la petite Grive sur les tables les plus délicates, à cause de son bon goût : aussi Martial lui a-t-il donné le premier rang parmi les oiseaux, comme il l'a donné au lièvre parmi les quadrupèdes.

La Grive, dite *Roselle*, est celle que nous voyons communément voler par grandes troupes, & qui, dans l'été, est la plus commune dans nos plaines de France. La Grive Roselle est la même que la Grive rouge ou à rouges ailes. Ses cuisses & ses pattes sont pâles : elle a le dessous des ailes rougeâtre, le ventre blanc. Cette Grive repaire en hiver dans la Bohême, dans la Hongrie, & dans les pays du Nord : elle gazouille admirablement bien ; son ramage, qui renferme une grande quantité de tons, procure de l'agrément pendant neuf mois de l'année.

La Grive, nommée *Litorne*, ressemble, pour la grandeur & la figure, au merle femelle ; avec cette différence, que la Litorne a l'estomac jaunâtre, tacheté de noir, & le ventre blanc. Ses jambes & ses pieds sont noirs : cet oiseau est de couleur cendrée sur la tête, le col & le croupion ; le dessus du dos est tanné, mais peu grivelé ; le dessous de l'aile est blanc. La Litorne est la moins estimée des Grives.

On donne encore le nom de *Grive* à plusieurs oiseaux étrangers ; tel est l'*Oiseau à quarante langues de l'Amérique*, nommé ainsi, parcequ'il surpasse tous les autres par son ramage mélodieux : il se trouve au Mexique & dans la Virginie. La Grive du Brésil n'est pas plus grande qu'une alouette ; son bec est rouge. On en trouve une espèce dans les Isles de l'Archipel, principalement à Zira & à Nia, qui fait son nid entre des monceaux de pierres : on dit qu'il s'en trouve qui apprennent si bien à chanter, qu'après les avoir formées à cet exercice, on les vend à Constantinople & à Smyrne, depuis 50 jusqu'à 100 piastres.

Les Grives de l'Afrique sont, dit-on, toutes blanches. Nous avons vu un oiseau, auquel on donnoit ce

nom ; mais après l'avoir examiné , nous avons reconnu que c'étoit un Merle. La Grive , dite *Jaseur de la Caroline* , pourroit bien n'être qu'une variété du Geai de Bohême.

GRIVE DE MER , *Turdus marinus*. On donne ce nom à un poisson à nageoires épineuses : on le nomme à Rome *Poisson paon* , à cause de ses belles couleurs.

GROLLE. Voyez FREUX.

GRONEAU ou GROGNANT. On donne ce nom à un poisson de la Méditerranée , qui grogne comme un porc : il a les nageoires épineuses. Voyez ROUGET.

On donne aussi le nom de *Grondeur* à un poisson très commun dans les Isles Antilles qui grogne de même , & qui fait une des principales nourritures de plusieurs habitans de Cayenne.

GROS-BEC. Oiseau ainsi nommé par la grosseur de son bec , relativement à celle de son corps. Cet oiseau est d'un tiers plus grand que le pinson : sa tête est grosse en comparaison du corps : elle est de couleur roussâtre ; son col est de couleur cendrée ; son dos est roux ; la poitrine & les côtés sont de couleur cendrée , légèrement teinte de rouge.

Ces oiseaux sont fort communs en France , en Italie & en Allemagne : ils restent en été dans les bois & sur les montagnes ; en hiver , ils descendent dans les plaines. Ces oiseaux ont le bec si fort , qu'ils cassent avec facilité les noyaux d'olives & de cerises : ils font du tort , parcequ'ils mangent les boutons des arbres. C'est toujours sur le sommet des arbres qu'ils font leurs nids.

Il y a dans les Indes , sur-tout à la Virginie , une espèce de Gros-bec , de couleur écarlate , dont la tête est ornée d'une crête. Cet oiseau est de la grosseur d'un Merle : son chant est fort agréable.

GROSELIER. On donne ce nom à plusieurs espèces d'arbrisseaux épineux ou non épineux , & qui varient encore entr'eux par la diversité des fruits : nous ne parlons ici que des principales espèces les plus connues.

Le GROSELIER ÉPINEUX , *Grossularia* , est de deux espèces ; l'une *sauvage* & l'autre *cultivée*. Le Groselier blanc sauvage est le plus commun : il vient de lui-même contre les haies , dans les bois : les forêts de Saint-

Germain & des environs de Montmorency en sont remplies. Cet arbrisseau est haut de six pieds ou environ : sa racine est ligneuse , & un peu fibreuse ; elle pousse des tiges nombreuses & rameuses , & garnies de toutes parts d'épines fortes près l'origine des feuilles. Son écorce est purpurine dans les vieilles branches , blanchâtre dans les jeunes. Son bois est de couleur de buis pâle : ses feuilles sont larges comme l'ongle du pouce , presque rondes , un peu découpées , vertes , velues , d'un goût aigrelet , & portées sur de courtes queues. Ses fleurs sont petites , & d'une odeur suave : elles naissent plusieurs ensemble , belles , pendantes , composées chacune de cinq feuilles , disposées en rond , & attachées aux parois de leur calice , qui est découpé en cinq parties. Il leur succède des fruits ou baies rondes ou ovales , séparées , molles , pleines de suc , de la grosseur d'un grain de raisin , rayées depuis le pédicule jusqu'au nombril , en maniere de méridiens ; vertes d'abord & acides au goût ; jaunâtres , étant mures , d'une saveur douce & vineuse , remplies de plusieurs petites graines blanchâtres.

L'espece de Groselier cultivé ne differe du précédent qu'en ce qu'il est moins épineux , & que ses feuilles & ses baies deviennent plus grandes.

Ce sont ces sortes de baies qu'on appelle *Grofeilles blanches* ou *Grofeilles douces* ; étant vertes , on en fait usage dans les ragoûts au lieu de verjus. Elles sont rafraichissantes & altringentes , excitent l'appétit , & sont ordinairement agréables aux femmes enceintes , lorsqu'elles ont du dégoût pour les alimens : elles guérissent les nausées & arrêtent les flux de ventre , même les hémorrhagies ; cuites dans le bouillon , elles sont utiles aux fébricitans. L'on mange celles qui sont mûres au sortir de l'arbrisseau ; mais elles se corrompent facilement dans l'estomac. Leur suc devient un peu vineux par la fermentation.

Ray dit que les Anglois font du vin de ces fruits mûrs , en les mettant dans un tonneau , & jettant de l'eau bouillante par-dessus : ils bouchent bien le tonneau , & le laissent dans un lieu tempéré , pendant trois ou quatre semaines , jusqu'à ce que la liqueur soit imprégnée du suc spiritueux de ces fruits , qui restent alors insipides.

Ensuite on verse cette liqueur dans des bouteilles , & on y met du sucre : on les bouche bien , & on les laisse jusqu'à ce que la liqueur se soit mêlée intimement avec le sucre par la fermentation , & soit changée en une liqueur pénétrante & semblable à du vin.

Le GROSELIER ROUGE, *Ribes*, est un arbrisseau non épineux , qui croît dans les forêts des Alpes & des Pyrénées , mais qu'on cultive communément dans les jardins & les vergers. Ses racines sont branchues , fibreuses & astringentes : les tiges ou rameaux sont nombreux , durs , tortus ; cependant flexibles & hauts de cinq pieds ou environ , couverts d'une écorce brune. Le bois en est verd , & renferme beaucoup de moëlle : ses feuilles sont presque rondes , vertes & dentelées : les fleurs sont disposées en petites grappes , dont les pédicules sortent des aisselles des feuilles. Chacune de ces fleurs est composée de plusieurs feuilles , disposées en rose & attachées aux parois du calice. Il leur succede des baies grosses comme celles du genievre , vertes d'abord , rouges étant mûres , sphériques , & remplies d'un suc acide fort agréable , & de plusieurs petites semences. Ces baies sont les Groseilles rouges. Le Groselier rouge transplanté veut une terre grasse & bien fumée : on le met en bordure.

Il y a une autre espece de Groselier qui porte des baies blanches , mais que la plupart des Botanistes regardent plutôt comme une variété du précédent , que comme une véritable espece. Ces baies sont appelées *petites Groseilles blanches* : elles ne sont pas si communes que les rouges ; mais elles ont le même goût & la même vertu : elles sont même plus estimées , & les grappes en sont plus grosses. La Groseille blanche & perlée , dite de *Hollande* , demande une terre forte & humide : on la plante de distance en distance , & on ne taille que fort peu ces buissons les deux premières années ; mais les suivantes , on les taille assez court. En général les Groseliers se multiplient de rejettons enracinés , ou de boutures coupées sur du vieux bois.

On mange les baies blanches & rouges des groseliers , encore attachées à leurs grappes & sans aucune préparation ; ou bien on les sépare des grappes , & on y

ajoute un peu de sucre. Les enfans, & sur-tout les jeunes filles qui ont les pâles couleurs, même les femmes qui sont attaquées du *pica* & du *malacia*, ainsi que les fébricitans, les recherchent avec avidité, à cause de leur saveur acide, vineuse & agréable au goût. On confit, avec le sucre, ces grappes toutes entières, de même que les cerises : on prépare aussi une gelée de groseilles, qui est très belle & très agréable au goût, en faisant cuire le suc de groseilles avec du sucre, jusqu'à une consistance convenable. C'est une confiture que l'on sert non-seulement au dessert, mais qu'on réserve encore pour soulager les malades, & sur-tout ceux qui ont la fièvre. Dans les boutiques, on prépare un sirop avec ce même suc, ou un rob, ou résiné, en le faisant épaisir jusqu'à consistance de miel.

Tout le monde convient de la bonté des groseilles rouges pour tempérer le bouillonnement intérieur du sang, & réprimer les mouvemens de la bile : elles sont modérément astringentes, fortifient l'estomac, ôtent le dégoût & adoucissent le mal de gorge. Elles conviennent dans les vomissemens, les diarrhées & les hémorrhagies, dans les fièvres malignes & les maladies contagieuses ; cependant l'usage en devient nuisible si l'on en prend trop & mal-à-propos, car l'usage continu des acides nuit à l'estomac, excite la toux & est pernicieux pour la poitrine.

Il y a encore d'autres especes de Groseliers, tel que le *Cassis* ou *Cassier des Poitevins*, autrement *Groselier noir*. Voyez *CASSIS*.

GROS-VENTRE, est le nom qu'on donne à plusieurs poissons ronds ou *orbis*, que l'on trouve dans l'Isle de Cayenne, & dont l'usage est assez dangereux ; ils sont même regardés, par bien des gens, comme des poisons. Le Gros-ventre est orné de taches ou rubans de couleur brune & jaune.

GROS-YEUX, est un poisson fort abondant en l'Isle de Cayenne, & que les habitans de ce pays nomment *Kouttai*. Ses yeux sont saillans en-dehors de plus d'un demi-pouce : il se tient sur le rivage de la mer, & se laisse aller au gré des vagues : on tue ce poisson à coups de flèche ou à coups de fusil. M. Barrere croit que ce

poisson est vivipare : il est fort bon à manger , sur-tout étant frit.

GROTTE, *Spelunca*. On nomme ainsi les cavernes, les creux ou les espaces vuides qui se rencontrent dans le sein de la terre , & sur-tout dans l'intérieur des montagnes. On attribue la formation des Grottes à divers bouleversemens, causés par des révolutions particulieres, telles que celles qu'ont pu causer les feux souterrains ; où les eaux , qui , en pénétrant au travers des montagnes & des rochers , ont détaché & entraîné la terre & le sable qui leur présentoient le moins de résistance , & ont ainsi donné lieu à des cavernes.

On connoît en divers endroits des Cavernes & des Grottes qui présentent des singularités propres à piquer la curiosité.

La *Grotte d'Arcy*, en Bourgogne, dans l'Auxerrois , est remarquable par ses salles qui se succèdent les unes aux autres , & dans lesquelles on observe différens jeux de la Nature. L'entrée de cette Grotte est si basse , qu'on ne peut y passer que courbé ; depuis quelques années on l'a fermée , & le Seigneur en garde la clef. Lorsqu'on a passé une premiere salle, on entre dans une autre très vaste, dont le sol est rempli de pierres entassées confusément : on y voit un lac , dont le diametre peut avoir cent vingt pieds ; l'eau en est claire & bonne à boire. On entre ensuite dans une troisieme salle , qui est très remarquable par ses trois voûtes portées l'une sur l'autre, la plus haute étant supportée par les deux plus basses. Il y a plusieurs salles , dans lesquelles on voit des stalactites & des pyramides, qu'on croiroit être de marbre blanc. Dans une autre , on voit une espece de figure humaine grande comme nature , qui de loin paroît être une Vierge tenant , entre ses bras, l'Enfant Jesus ; d'un autre côté, une espece de forteresse avec des tours : l'art est peut-être venu là un peu à l'aide de la Nature , où l'imagination y voit les objets plus distincts qu'ils ne le sont réellement. Le cheval & les autres objets que l'on voit dans la Grotte de Bauman, dans le Duché de Brunswick, sont peut-être dans le même cas. La concavité du dôme d'une autre salle , paroît être à fond d'or , avec de grandes fleurs noires ; mais lorsqu'on y touche , on efface la
beauté

beauté de l'ouvrage , car ce n'est que de l'humidité. On voit au milieu de cette voûte une quantité de Chauves-souris , quelques-unes se détachent pour venir voltiger au tour des flambeaux.

Il est digne de remarque , que dans cette Grotte l'air est extrêmement tempéré ; celui qu'on y respire dans les plus grandes chaleurs , est aussi doux que l'air d'une chambre , quoiqu'il n'y ait point d'autre ouverture que la porte par laquelle on entre : ce qui est contraire à ce qui arrive ordinairement dans les lieux souterrains , surtout lorsqu'ils ont très peu de communication avec l'air extérieur.

Tout le monde a entendu parler de la fameuse *Grotte d'Antiparos*, dans l'Archipel , dont M. de Tournefort a donné une si belle description. On ne peut y parvenir sans grand danger ; car il faut franchir , avec des échelles , des rochers coupés à plomb , des précipices : le passage est si étroit dans de certains endroits , qu'il faut se coucher sur le ventre. On arrive enfin dans une Grotte de la plus grande beauté , remplie de stalactites & de concrétions d'une forme singulière. Ces stalactites sont une espèce d'*Albâtre Oriental* , qu'on ne doit regarder que comme un marbre plus épuré , entraîné par les eaux , & déposé ensuite sur les parois de la Grotte.

Les rochers qui composent les Alpes , sont remplis , en quelques endroits , de cavités ou de grottes , où les habitans de la Suisse vont tirer le Cristal de roche. On reconnoît qu'on va rencontrer quelques-unes de ces cavités , lorsqu'en frappant avec de grands marteaux de fer sur les rochers , ils rendent un son creux. Ce qui les indique encore d'une manière bien plus sûre , c'est une zone de quartz blanc , qui coupe la roche en différens sens. Si l'on voit suinter de l'eau au travers du roc , près des endroits où l'on a observé ce quartz , on est sûr que ces cavernes contiennent du cristal.

La *Grotte du chien* est ainsi nommée de l'épreuve que l'on fait de ses exhalaisons sur un chien , pour satisfaire la curiosité des Voyageurs. Cette Grotte est située en Italie , dans le Royaume de Naples. Elle a environ huit pieds de haut , douze de long , & six de large. Il s'élève de son fond une vapeur chaude , ténue , subtile ,

qu'il est aisé de discerner à la simple vue. Cette vapeur en s'élevant couvre toute la surface du fond de la Grotte ; & ce qu'il y a de remarquable , c'est qu'elle ne se disperse point dans l'air , mais qu'elle retombe un moment après s'être élevée. On peut se tenir debout dans cette Grotte , sans ressentir aucune incommodité , tant que la tête est au-dessus de la hauteur où s'élèvent les vapeurs. Il n'en est pas de même lorsque la tête y est plongée. Un homme qui a les clefs de cette Grotte , en fait l'expérience sur un chien qui est au fait de ce manège. Il couche cet animal à terre dans la Grotte ; au bout d'une trentaine de secondes , il paroît comme mort ; dans l'espace d'une minute , ses membres sont attaqués d'une espèce de mouvement convulsif , & il ne conserve bientôt d'autre signe de vie , qu'un battement , presque insensible , du cœur & des artères , qui seroit suivi de la mort si on le laissoit deux ou trois minutes en cet endroit. Si après la défaillance , on le retire hors de la Grotte , il reprend ses sens & ses esprits , aussi-tôt qu'on l'a plongé dans le lac d'Agnano qui est tout près , ou qu'on l'a jetté sur l'herbe. Quelques personnes avoient regardé ces vapeurs comme des moustettes ou vapeurs minérales ; mais par les épreuves qu'en a fait M. l'Abbé Nollot , il ne leur a reconnu aucune des qualités de ces espèces de vapeurs ; ce qui lui a fait penser que celles de la Grotte du chien ne produisent ces effets pernicioeux , & ne mettent l'animal en danger de mort , qu'en produisant l'effet que feroit la vapeur de l'eau bouillante sur un animal qu'on obligeroit de la respirer.

La *Grotte de la Balme* mérite d'être connue , à cause de sa grandeur , à cause des productions qu'elle renferme , & par la curiosité qu'eût François I de la faire examiner étant en Dauphiné , mais malheureusement par des gens peu hardis qui en dirent des fables. M. Morand en a donné la description dans le deuxième Tome des Mémoires étrangers. Cette Grotte , située à sept lieues de Lyon , est dans une montagne qui s'étend très loin. Des congellations de diverses couleurs & de différentes formes , y font un très bel effet. Quelques-unes , qui ont la figure de bassins , qui seroient disposés les uns au-dessus des autres , reçoivent l'eau qui forme des nappes &

des cascades naturelles. On voit sortir d'une des rues de cette Grotte, un courant d'eau qui se perd sous terre ; vient ensuite reparoître à l'entrée de la Grotte , & va se décharger dans le Rhône.

Un Curé du canton fit, avec quelques-uns de ses amis, l'entreprise de remonter le courant souterrain. Suivant leur relation, à peine, dans certains endroits, y avoit-il de l'eau ; dans d'autres, il étoit sans fond ; quelquefois ils furent obligés de porter leurs bateaux ; d'autres fois de s'y coucher. Après l'avoir remonté environ l'espace d'une-lieue, leur navigation se termina à une ouverture ronde & spacieuse, dont l'eau sortoit à gros bouillons ; c'est sans doute le bruit qu'elle fait en tombant, qui épouvanta les Observateurs de François I.

La Grotte de Besançon est une grande caverne creusée dans une montagne, à cinq lieues de Besançon. Plusieurs Mémoires, insérés dans ceux de l'Académie, ont parlé diversément de cette Grotte. M. de Cossigni, Ingénieur en chef de Besançon, en a donné une description détaillée, insérée dans le Tome premier des Mémoires présentés à l'Académie. Le thermometre, suivant ses observations, est presque toujours fixé, dans cette caverne, à un demi-degré au-dessus du terme de la glace. On y voit treize ou quatorze pyramides de glaces, de sept à huit pieds de hauteur. On dit que cette glace est plus dure que celle des rivières ; on explique ce phénomène, en observant que les terres du voisinage, & celle du dessus de la voûte, sont pleines d'un sel nitreux ou d'un sel ammoniacal naturel. La variation du thermometre pendant l'hiver & l'été, y est très peu considérable ; aussi y a-t-il de la glace en tout tems. Il sort quelquefois de cette Grotte, pendant l'hiver, un brouillard qui y annonce un léger dégel.

GRUAU, *Grutum*. Voyez au mot AVOINE.

GRUE, *Grus*. Est un oiseau scolopace & de grande taille, qui pèse quelquefois jusqu'à dix livres ; il a depuis le bout du bec, jusqu'au bout des doigts, près de cinq pieds de longueur ; il a le col très long aussi bien que les jambes, le bec droit, pointu, d'un noir verdâtre, & long de près de quatre pouces, le sommet de la tête noirâtre. Derrière la tête, le mâle a une espèce

de plaque en forme de croissant , couverte de poils rougeâtres , ce que n'a pas la femelle. La Grue a deux raies blanches derrière les yeux , la gorge & les côtés du col de couleur obscure , le plumage du corps cendré , une envergeure très large ; les grandes plumes sont noires , la queue est courte , & paroît arrondie quand elle se développe ; ses jambes sont noires & nues au dessus des jointures ; ses doigts sont noirs & très longs , le doigt extérieur est lié par une membrane épaisse à la dernière articulation de celui du milieu.

La trachée artère de la grue a une conformation rare, elle entre profondément dans le sternum par un trou fait exprès , elle s'y réfléchit quelques tours , puis elle sort par le même trou pour aller aux poumons. L'estomac de cet animal est musculeux : il ne mange point de poisson , il mange du grain ou de l'herbe , quelquefois aussi des scarabées & d'autres insectes.

Les Grues sont passageres comme les Cicognes : les Auteurs de la suite de la Matière Médicale , disent en avoir vu passer par Orléans en plein jour , dans les quinze premiers jours du mois d'Octobre en 1753 , des milliers qui voloient du Nord au Midi par troupes de 50 , 60 , & de 100 ; plusieurs de ces bandes s'étant abattues la nuit dans des plaines de bled sarrazin en Sologne , y firent beaucoup de dégât. La grue ne fait ordinairement que deux petits nommés *Gruaux* ou *Gruons* , dont l'un est mâle , l'autre est femelle , & si-tôt qu'elle les a élevés , & qu'ils ont appris à voler , elle s'en va en poussant un cri qu'elle fait entendre de loin : on dit que les jeunes grues n'ayant pas encore de plumes courent cependant si vite qu'un homme ne sauroit presque les atteindre.

Quoique la grue soit un grand oiseau , il y a plusieurs petits oiseaux de proie instruits par les Fauconniers , qui osent se hasarder à la combattre corps à corps ; mais on a coutume d'en lacher plusieurs , afin de pouvoir jouir de la vue de leur combat. Ces oiseaux aiment les lieux marécageux , ils se battent quelquefois entre eux très vivement. Lorsqu'ils volent en troupe , ils observent l'ordre de triangle , soit pour passer la mer , pour voyager , soit sur terre.

Les Polonois nourrissent des grues , auxquelles ils arra-

ehent les plumes de la queue, & ils versent de l'huile dans les creux d'où elles ont été arrachées : il y renaît ensuite des plumes blanches qui sont chez eux de grand prix, pour orner les bonnets des Gentilshommes. La grue est facile à tromper, car elle se joue & saute à la voix de l'homme qui contrefait son cri ; elle aime la compagnie & s'apprivoise aisément. Mais, sans appau, il est fort difficile d'en approcher & d'en tuer une seule, quibiqu'on les voie en foule par terre ; elles sont toujours aux aguets, & s'envolent dès qu'elles apperçoivent le Chasseur. Les grues ont beaucoup de peine à s'élever de terre, mais quand une fois elles sont à une certaine hauteur, elles volent avec aisance, & souvent à perte de vue, au point de ne paroître pas plus grosses que des grives : on prétend que ces animaux vivent plus de quarante ans.

Les pierres qu'on trouve dans l'estomac des grues, leur sont utiles pour faciliter la digestion : ces pierres servent comme de petites meules, étant mises en mouvement par l'action de deux muscles forts & robustes qui composent le gèzier.

La grue étoit autrefois recherchée dans les repas ; Plutarque dit qu'on la tenoit enfermée dans des volieres & qu'on lui crevoit les yeux pour l'engraisser : cependant sa chair est massive, fibreuse & coriace ; elle doit être bien faisaillée & chargée d'assaisonnement pour qu'on en puisse manger sans en être incommodé. En Médecine, on l'estime propre pour le genre nerveux : sa graisse est pénétrante & résolutive, elle convient dans la paralysie & les rhumatismes : elle est utile dans certaines furdités.

On donne encore le nom de Grue à plusieurs autres oiseaux : savoir la *Grue de Numidie*. Voyez DEMOISELLE DE NUMIDIE.

La *Grue des Indes*, *Grus Indica*. Son col est dénué de plumes, la peau de cette partie est rouge, & les pieds de couleur de rose : elle est plus petite que notre grue.

La *Grue Baléarique* : c'est un très bel oiseau de la figure de la Cicogne, qui a le cri & la maniere de vivre du Paon : d'ailleurs il est assez semblable à la grue ordinaire. Sa tête est ornée d'une crête ou huppe, compo

sée de quantité de plumes très déliées & menues qui sont dorées & placées auprès des temples ; cette grue a une tache blanche assez longue , au bas de laquelle se voient deux pendans de chair couleur de rose : on voit ordinairement cette grue aux environs du Cap Verd.

La *Grue du Japon* , est presque toute blanche , le bec & les pieds sont d'un verd brun , le sommet de la tête d'un rouge éclatant , le bas du col est noirâtre , ainsi que les grandes plumes.

Les grues sont très communes à la Louisiane : on les y voit dans les terres , & le long des lacs & des fleuves : on les trouve aussi en grand nombre à la Chine : on les y apprivoise si facilement , qu'on leur apprend à danser.

GRUE, POISSON , *Grus* , *piscis marinus*. Ce poisson qui se trouve dans l'Attique , a quinze pieds de longueur , & n'a que la grosseur d'une médiocre anguille : il est très rare & ne se voit guere sur les côtes de France.

GUAINIER. Voyez ARBRE DE JUDÉE.

GUAFFINUM : gros Cancre du Bresil , qui a la guele si large , que le pied d'un homme peut entrer dedans , il est fort bon à manger : comme il se tient dans des trous auprès du rivage , il est plutôt animal terrestre qu'aquatique. Quand il tonne , ces cancrs sortent de leurs cavernes , & font un tel bruit entre eux , qu'on croiroit qu'ils veulent surpasser celui du tonnerre.

GUANA : animal amphibie d'Afrique qui tient du crocodile , & qui n'a gueres plus de quatre pieds de longueur. Son corps est noir & tacheté , ses yeux sont ronds & sa chair tendre ; il n'attaque , ni les hommes , ni les bêtes , à l'exception des poules , dont il fait quelquefois un grand carnage.

Quantité d'Européens qui en mangent , trouvent la chair au dessus de la meilleure volaille.

GUANABANE : est l'arbre qui porte le fruit appelé *Cœur de bœuf* : voyez ce mot.

GUAO : est un arbre fort commun au Mexique & dans l'Isle de Porto Ricco. Son bois est verd , & empreint d'un suc caustique : on s'en sert à faire des bois de lit , parceque son suc a la propriété de chasser les punaises :

cette même qualité agit aussi sur ceux qui le mettent en œuvre , puisqu'elle leur fait enfler pendant quelques jours les mains & le visage ; les feuilles du guao sont rouges & velues. Les Mexiquains appellent cet arbre *Tezathian*. Ses fruits sont de la grosseur & de la figure de ceux de l'arbousier , mais verdâtres : on n'en doit point manger , ni se reposer ou s'endormir sous cet arbre , à cause de ses émanations & de l'âcreté de son suc , qui est si caustique , qu'il enlève le poil de tous les animaux qui se frottent contre son tronc.

GUARA : est un bel oiseau du Brésil , de la grosseur d'une pie , il a un long bec recourbé & de longs pieds. Quand il est nouvellement éclos , il est noir , dès qu'il commence à voler , son plumage devient d'un beau blanc , & peu à peu il rougit ; jusqu'à ce que avec l'âge , il devienne de couleur de pourpre , qui est la couleur qu'il garde ensuite. Il niche dans les maisons & vit de poissons , de chair , & d'autres viandes toujours trempées dans de l'eau. Les Sauvages l'estiment fort , parceque ses plumes leur servent à composer leurs couronnes & leurs autres ornemens : ces oiseaux volent par bandes , & c'est quelque chose de fort agréable , que de les considérer quand le soleil darde sur eux.

GUARAL : est un insecte presque semblable à la Tarentule , mais beaucoup plus grand : il se trouve dans les déserts de la Lybie : il est plus long que le bras & plus large que quatre doigts : il a du venin à la tête & à la queue. Les Arabes coupent ces deux parties quand ils en veulent manger.

GUAYAVIER ou POIRIER DES INDES , *Guayava*. Est un grand arbre des Indes Orientales , & de plusieurs Provinces de l'Amérique , haut d'environ vingt pieds , & gros à proportion. Sa racine est longue & ligneuse , rousse en dehors , blanche en dedans , pleine de suc , d'un goût doux ; son tronc est droit , dur & rameux : son écorce est unie , verte , rougeâtre , odorante , & d'un goût austère ; ses feuilles sont longues de trois doigts , & larges d'un doigt & demi , charnues , pointues , un peu crépées , veinues , vertes , brunâtres , luisantes. Il sort des aisselles de la queue de ces feuilles plusieurs pédicules qui soutiennent des fleurs grandes comme ces

les du coigner , blanches , de bonne odeur : il leur succede des fruits gros comme une poire , ronds , couronnés comme une nefle , d'abord verdâtres & acerbés , mais qui en murissant , prennent une couleur jaunâtre , & un goût agréable. Ce fruit est blanc en dedans ou rougeâtre , & divisé en quatre parties , qui contiennent chacune des graines menues & obscures.

Ce fruit s'appelle *Gouayave* ou *Goyave* , la semence étant mise en terre , pousse en trois ans un arbre qui porte du fruit , & il continue à en porter pendant trente ans. Ses racines sont astringentes , & fort estimées pour la dysenterie , & pour fortifier l'estomac. Ses feuilles sont aussi astringentes , vulnéraires , résolutives : on en emploie dans les bains ; son fruit fortifie l'estomac & aide à la digestion : on fait grand cas de cet arbre en Amérique.

GUEDE ou **GUESDE**. Plante du Languedoc qui sert à la teinture des draps. *Voyez PASTEL*.

GUENON ou **GUENUCHE**. *Voyez SINGE*.

GUÊPE , *Vespa*. Les guêpes sont des insectes carnassiers , chasseurs , vivant de rapines , dont l'histoire présente des objets capables de piquer la curiosité.

On peut diviser les guêpes qui vivent en société dans ce pays-ci , en trois classes principales , qui se distinguent par rapport aux différentes places qu'elles choisissent pour construire leurs nids. Celles de la première classe qu'on nomme guêpes aériennes les attachent à des plantes ou à des branches d'arbres , elles sont plus petites , & ne composent que des sociétés peu nombreuses. Les guêpes de la seconde classe se nichent dans des troncs d'arbres , ou dans des greniers peu fréquentés ; celles-ci sont les plus grosses de toutes : on les appelle *Frétons*. La troisième classe comprend celles que nous voyons le plus communément ; elles habitent sous terre , & on peut les nommer *guêpes souterraines*. Outre ces trois classes de guêpes qui vivent en société , il y en a aussi beaucoup d'espèces solitaires , qui ne montrent pas moins de tendresse pour leurs petits , que les abeilles solitaires , & qui ont recours à des moyens aussi singuliers que ceux que ces dernières emploient pour les loger commodément & pourvoir à leur subsistance.

Les guêpes se distinguent très aisément de tout autre insecte, par leur forme & par leur couleur. Leur ventre ne tient au corcelet que par un filet très fin, qui est plus long dans les unes, plus court dans les autres; au lieu qu'on ne l'apperçoit qu'à peine dans les abeilles: de plus le corps des guêpes est lisse, luisant, & leur livrée distincte est du jaune & du noir, combinés par raies & par taches. Les guêpes n'ont point de trompe comme les abeilles; mais elles ont à la place une bouche qui ressemble à ces fleurs que les Botanistes nomment *fleurs en gueule*. Cette bouche est accompagnée de deux especes de dents, qui tiennent aux deux côtés de la tête, & qui viennent se rencontrer sur le devant de la bouche; elles sont larges à leur extrémité, & se terminent par trois dentelures à pointes aiguës, dont la structure est très appropriée à ces insectes voraces. Une singularité particulière aux guêpes, & qui les fait distinguer de toutes les autres mouches à quatre aîles, est que leurs aîles supérieures sont toujours pliées en deux dans leur longueur, excepté dans le tems que la mouche vole. Au dessus de l'origine de chaque aîle supérieure, est une partie écailleuse qui fait l'office de ressort, & empêche l'aîle supérieure de s'élever trop; cette partie rend par conséquent les coups d'aîles plus courts, & les vibrations plus vives; ce qui étoit nécessaire à cet insecte, qui, destiné à vivre de chasse, est souvent obligé de poursuivre sa proie à tire d'aîles.

Structure du Guépier construit par les Guêpes souterraines ou Guêpes domestiques.

On a donné aussi le nom de *guêpes domestiques* à ces guêpes qui habitent sous terre, parcequ'elles entrent familièrement dans nos appartemens, qu'elles se jettent sur nos tables comme des harpies, qu'elles ravagent nos espaliers, & sur-tout nos muscats dont elles sont très friandes.

C'est toujours sous terre, souvent à un pied ou un pied & demi de profondeur, au milieu d'un pré, d'un champ, sur les bords d'une allée ou d'un grand chemin, dans un lieu sur-tout où la terre est facile à remuer, que

l'on trouve les guépiers; ils se font remarquer à la surface de la terre, par un trou qui peut avoir un pouce de diametre, par où elles entrent & elles sortent continuellement.

Ce trou est une espece de galerie que les guêpes ont faite à force de miner, & qui conduit par des détours au séjour ténébreux où est construit le guépier. C'est M. de Réaumur qui nous a instruit de la maniere dont les guêpes construisent; il les a observées dans des ruches vitrées, dans lesquelles il a fait mettre des guépiers.

Lorsqu'on veut jouir du plaisir d'examiner un guépier, on peut commencer par faire périr les guêpes, en introduisant par l'ouverture qui est à la surface de la terre, une mèche soufrée, dont la vapeur les étouffe. On fouille ensuite la terre légèrement, & on découvre enfin une espece de boule allongée ou sphérique, & qui a quelquefois jusqu'à quatorze ou quinze pouces dans son plus grand diametre. On observe toujours deux portes à l'extérieur d'un guépier; les habitans sortent par l'une & entrent par l'autre avec la dernière exactitude. Si on coupe un guépier en deux, on remarque d'abord son enveloppe, dont l'épaisseur est d'un pouce ou d'un pouce & demi, & qui n'est composée que d'especes de feuilles de papier. L'usage de ce mur est de préserver l'intérieur du nid de l'humidité de la terre & des pluies qui la pénètrent. Cette matiere de papier y paroît peu propre, mais l'on voit ici une structure singuliere suppléer à la foiblesse: toutes ces feuilles de papier qui composent l'enveloppe du guépier, au lieu d'être plates & appliquées exactement les unes sur les autres, sont séparées, & ne forment qu'un assemblage de petites voutes: de cette maniere, l'eau coule facilement; une voute défend l'autre, & l'humidité ne peut pas pénétrer, de même que si toutes les feuilles eussent été appliquées les unes contre les autres. Cette architecture a de plus l'avantage d'épargner beaucoup de matiere, & par conséquent de travail aux ouvrières.

Il n'y a pas mille ans que l'on a l'usage du papier; avant ce tems nos ancêtres ne se servoient pour écrire, que de feuilles de plantes, d'écorces d'arbres, de tablet-

tes de cire , toutes matieres fort incommodés & d'un usage très embarrassant. Le parchemin inventé par un Roi de Pergame , étoit une marchandise chere , & destinée seulement pour des ouvrages d'importance. Si les hommes eussent su observer les guêpes dont nous parlons , elles auroient pû leur apprendre l'art de faire le papier.

On rencontre très fréquemment des guêpes attachées sur de vieux treillages , de vieux chassis , ou autres vieux bois ; si on les observe , on les voit occupées à ratifier le bois avec leurs dents , en détacher les fibres , les écharper , les couper , les mettre en masses de forme ronde , qu'elles portent tout de suite à leur guépier. Aussitôt qu'elles ont fait leur provision de cette matiere premiere de leur papier , elles vont le fabriquer. Pour cet effet elles l'humectent d'un liqueur qu'elles dégorgent , & dont elles se servent pour coller ensemble toutes ces petites fibres , qu'elles pétrissent avec leurs pattes & réduisent , à l'aide de leurs dents , en lames minces pour former l'enveloppe & même les cellules du guépier.

La matiere que les guêpes emploient , & celle dont nous nous servons , sont si peu éloignées l'une de l'autre , que le bien public exige qu'on y fasse attention. Les Maîtres des papeteries se plaignent souvent que les vieux chiffons deviennent de jour en jour une matiere rare , parceque la consommation du papier augmente , pendant que celle du linge , dont il est fait , reste à-peu-près la même. Les guêpes nous donnent des vues pour multiplier le fond de ce commerce , elles nous apprennent que nous pouvons en trouver la matiere premiere ailleurs que dans les chiffons ; leur exemple est pour nous une leçon qui doit nous exciter à chercher parmi les plantes inutiles , & même parmi les arbres ou les vieux bois , de quoi suppléer à la disette du vieux linge , à chercher des plantes dont on puisse faire immédiatement du papier , en s'y prenant d'une maniere équivalente à celle des guêpes. Voyez ci-après GUÊPES CARTONNIERES.

L'intérieur du guépier est un édifice qui a quelquefois plus de douze à quinze étages , mais dont les inférieures

sont bâtis les derniers ; ils sont tous de matiere de papier, ainsi que l'enveloppe. Entre chaque étage regne une colonnade formée par des liens employés à suspendre le gâteau inférieur, & à le tenir attaché à celui qui le précède immédiatement. Ces étages sont proportionnés à la taille des Guêpes, & par conséquent peu élevés ; ce sont des especes de places publiques. Chaque gâteau est composé de cellules exagônes, construites régulièrement, disposées dans un plan parallele à l'horizon. Les édifices sont d'autant plus parfaits, qu'ils répondent mieux aux vûes qu'on a en les construisant : ceux des Guêpes auroient de grands défauts, s'ils étoient construits sur le modele de ceux des Abeilles ; aussi ne le sont-ils point. Les gâteaux des Mouches à miel sont composés de deux rangs de cellules adossés l'un à l'autre ; ceux des Guêpes n'ont qu'un seul rang de cellules, dont les ouvertures sont en bas ; les fonds regardent le haut & forment tous ensemble ces places publiques, ornées de colonnades. Les cellules ne contiennent ni miel, ni cire : elles sont uniquement destinées à loger les vers, les nymphes, & les jeunes mouches qui n'ont pas encore pris l'essor. On peut compter, dans un Guépier de moyenne grandeur, jusqu'à dix mille alvéoles ; & comme chaque alvéole peut servir de berceau à trois jeunes guêpes consécutivement, un guépier peut produire par an trente mille guêpes.

Mœurs des Guêpes, leur nourriture, la maniere dont elles naissent, & dont elles élèvent leurs petits.

Une république de Guêpes souterraines, telle nombreuse soit-elle, est presque l'ouvrage d'une seule mere qui a été fécondée en automne, & qui au printems a commencé à chercher à se débarrasser du fardeau de sa fécondité. Elle creuse elle-même en partie la cavité qui contient le guépier ; ou bien elle profite d'un trou de taupe, dans lequel elle construit des alvéoles, & y dépose à mesure des œufs. Au bout de vingt jours, ces œufs ont passé par les états de vers & de nymphes, & sont devenus guêpes. La mouche mere les a nourris,

veillés, soignés toute seule ; mais à peine ces mouches sont-elles écloses, qu'elles l'aident dans les travaux du ménage.

La mere guêpe donne naissance à des mouches de trois especes différentes ; savoir , des *mâles*, des *semelles* & des *mulets*. Ces dernieres mouches sont ainsi nommées , parcequ'elles sont sans sexe , ou *ouvrieres* parcequ'elles sont presque seules chargées de tout le travail. Ces mulets sont communément de deux grandeurs différentes : ils portent un aiguillon dont les piquûres sont plus cuisantes que celles des abeilles. Les mâles tiennent le milieu , pour la grosseur , entre les mulets & les semelles , & sont pareillement de deux grandeurs , mais ils n'ont point d'aiguillon. Enfin les plus longues de routes sont les semelles , qui sont armées d'un aiguillon très redoutable. Ces trois especes varient encore en nombre. Pour quinze ou seize milliers de mulets , on trouve ordinairement , à la fin de l'été , trois cens mâles & autant de semelles.

Comme il n'y a que les Guêpes mulets qui aident la mere dans ses travaux , la Nature a sagement établi qu'ils seroient pondus & naîtreient les premiers : un guépier ne se peuple des deux sexes , qui servent à la multiplication , qu'après avoir été pourvu d'un grand nombre de mulets. Lorsque ceux-ci sont parvenus à être en nombre suffisant pour exempter la mere guêpe de travailler aux édifices publics , elle ne s'occupe plus qu'à pondre dans les alvéoles qu'on lui prépare , & à veiller sur sa postérité. De quinze ou seize gâteaux qui composent un guépier , il n'y a que les quatre ou cinq derniers qui contiennent des cellules à mâles & à semelles.

Les soins & les attentions que la mere & les fils aînés prennent pour la jeune postérité , sont des plus admirables. Lorsque les vers sont éclos , on va leur chercher à la campagne de quoi vivre : on leur donne la becquée : on leur dégorge d'abord du sirop de fruits , du jus de viande ou du hachis , jusqu'à ce qu'ils soient assez forts pour prendre des nourritures plus solides , manger des ventres d'insectes , & même de la viande crue. Il y a lieu de penser qu'il passe dans le séjour ténébreux du guépier ,

assez de lumière pour éclairer ces animaux , & que la délicatesse de leur organe supplée à la petite quantité de rayons lumineux qui percent la terre & les autres corps, & qui parviennent jusqu'à eux. Lorsqu'ils sont parvenus à leur état de perfection , ils filent une coque qui tapisse & bouche leurs cellules : ils passent à l'état de nymphes ; & au bout de quelques jours à celui de guêpes , qui , dès l'instant qu'elles sont nées , vont sur-le-champ chercher à vivre. *Voyez au mot INSECTE* , ce que ces transformations présentent de curieux.

Les Guêpes ne s'entretiennent point du fruit de leurs travaux , & ne font point de provisions ; ce sont de vrais pillards , qui semblent nés pour vivre à nos dépens : nos fruits , nos viandes , les mouches précieuses qui nous fournissent le miel & la cire , sont la nourriture après laquelle elles courent le plus volontiers. On les voit quelquefois fondre comme des éperviers sur des abeilles , les couper en deux , & emporter la partie postérieure qu'elles savent contenir du miel & des intestins qui sont fort de leur goût.

On voit ces mouches en grand nombre dans les boutiques des Bouchers de campagne , où elles coupent des morceaux si pesans , qu'elles sont obligées de se reposer à terre. Les Bouchers , pour éviter un plus grand pillage , ne trouvent rien de plus avantageux que de laisser sur l'appui de leur boutique un foie de veau ou une rate de bœuf , à laquelle les Guêpes s'attachent de préférence , parceque ces morceaux sont plus tendres. D'ailleurs elles leur rendent l'important service de poursuivre ces grosses mouches bleues , qui déposent sur la viande des œufs , d'où sortent ces vers qui la font corrompre plus vite : ces mouches n'osent plus approcher d'une boutique où elles apperçoivent les Guêpes , qui sont leurs plus cruelles ennemies.

Lorsque les Guêpes mulers , qui ont été au pillage , apportent la provision au guêpier , plusieurs Guêpes s'assemblent autour d'eux , & chacune prend sa portion de ce qu'ils ont apporté ; d'autres dégorgent le suc des fruits qu'ils ont sucés , & en font part aux mouches du guêpier. Cela se fait de gré-à-gré , sans combat ni dispute.

Lorsque dans l'été il survient des pluies qui durent plusieurs jours , comme ces mouches ne font point de provisions , elles sont obligées de jeûner.

Depuis le printems jusque vers la fin du mois d'Août , la mere Guêpe ne fait que donner le jour à des mulets ; ensuite elle commence à donner naissance à des mâles & à des femelles. Ce n'est donc qu'au commencement de l'automne qu'un guépier peut passer pour complet , & que la république est pourvue des trois especes d'habitans qui doivent la composer ; leur nombre va quelquefois jusqu'à trente mille. La mere primitive qui s'étoit renfermée pendant les mois de Juin , Juillet & Août pour faire cette prodigieuse ponte , recommence à sortir vers le mois de Septembre , & avec elle , les mâles & les femelles nouvellement nés. Les mâles ne sont pas tout-à-fait aussi paresseux que ceux des mouches à miel : ils s'occupent à tenir le guépier net , & à jeter dehors les corps morts. Les femelles sont plus actives : leurs soins s'étendent à tout ; mais la ponte est le plus essentiel de leurs devoirs.

Malgré le concert & l'union qu'on remarque dans un guépier , la paix n'y regne pas toujours. Il y a souvent des combats de mulets contre mulets , de mulets contre mâles ; mais ces combats vont rarement à la mort comme parmi les abeilles. Cependant vient un tems où la barbarie prend le dessus ; ce Royaume se renverse de lui-même , & se détruit de fond en comble pour notre repos & pour celui de bien des êtres vivans. Vers le mois d'Octobre , dans le tems que le guépier est fourni d'une jeunesse vive & brillante ; que les mâles & les femelles , dans toute la vigueur de leur âge , ne songent probablement qu'à peupler , une espece de fureur s'empare tout-à-coup des Guêpes. Ces nourrices si tendres , deviennent des marâtres impitoyables ; les mâles , les mulets jettent hors des cellules , les œufs , les vers , les nymphes , sans distinction de sexe. Lorsque toute cette espérance de l'Etat est périée , les peres & meres , les mulets mêmes ne font que languir ; les premiers froids de l'automne les affoiblissent. A mesure que l'hiver approche , ils perdent jusqu'à la force de chercher leur nourriture , & périssent presque tous de faim & de misere. Si quel-

qu'une des femelles, qui, toutes ont été fécondées, peut échapper dans quelques trous de murs aux froids de l'hiver, elle reparoit au printems, & jette elle seule les fondemens d'une nouvelle république.

Des Frélons.

Comme l'histoire des Frélons a beaucoup de choses communes avec celle des Guêpes souterraines, nous ne parlerons que de celles en quoi elle differe essentiellement.

Les Frélons sont de véritables Guêpes, & même les plus grandes de ce pays-ci. Leur piquûre est terrible & presque meurtrière, sur-tout dans les grandes chaleurs où le poison est plus actif : on a vu un Observateur piqué si vivement par un de ces insectes, qu'il en perdit la connoissance, & presque l'usage des jambes pour l'instant, & eût la fièvre pendant deux ou trois jours.

Les gâteaux des Frélons sont disposés de même que ceux des Guêpes souterraines ; mais comme ils sont faits d'un papier plus mauvais & plus cassant, parceque la matiere qu'ils emploient n'est que de la sciure de bois pourri, les Frélons ont soin de mettre leur nid dans un creux de tronc d'arbre, où l'eau ne sauroit pénétrer. L'entrée de leur guépier est un trou percé à côté de l'arbre ; & qui traversant le vif du bois, vient sortir par l'écorce.

Ces Guêpes sont infiniment supérieures en force à toutes les autres : elles en feroient un furieux carnage, si la Nature n'avoit mis un frein à leur voracité, en ne leur donnant qu'un vol lourd, accompagné d'un bruit qui avertit de loin les autres insectes de l'approche de leurs plus redoutables ennemis. Du reste, tout ce que nous avons dit des Guêpes convient parfaitement aux Frélons.

Guêpes aériennes.

Ces especes de Guêpes sont les plus petites de toutes celles qui vivent en société : on leur donne le nom de *Guêpes aériennes*, parcequ'elles établissent leur nid en plein air : elle s'attachent communément à une branche d'arbre,

arbre , ou à une paille de chaume. Ces nids sont attachés par un lien qui leur tient lieu de main ou de bras : on voit de diverses grosseurs , depuis celle d'une orange jusqu'à celle d'un œuf de poule ; leurs gâteaux sont accolés verticalement , & défendus par une enveloppe composée d'un très grand nombre de feuilles. Si ces feuilles , au lieu d'être grises , étoient d'une couleur vermeille , l'enveloppe seroit prise pour une rose à cent feuilles , commençant à s'épanouir , mais plus grosse que les roses ordinaires. La structure & la position de ce nid donnent lieu à l'eau de s'écouler , mais plus de tout cela, une espèce de vernis dont ces Guêpes recouvrent le papier dont est construit leur nid. Ce vernis est même si bon , qu'on a éprouvé de laisser tremper dans l'eau un de ces nids , qui n'a été nullement altéré ni ramolli. La vie & les occupations des Guêpes aériennes , sont à-peu-près les mêmes que celles des Guêpes souterraines.

Guêpes cartonnières.

Les ouvrages des Guêpes de notre pays dont nous venons de parler , ont sans doute de quoi piquer la curiosité ; mais ils nous sembleront très imparfaits si nous les comparons avec ceux d'une espèce de Guêpes des environs de Cayenne , qu'on peut nommer *Guêpes cartonnières*.

Ces Guêpes sont plus petites que celles de notre climat : elles naissent , croissent & vivent à-peu-près de la même manière ; mais leur guépier est digne de toute l'attention d'un Observateur de la Nature. Il est fait d'un carton qui ne seroit pas désavoué par ceux de nos ouvriers qui le font le plus beau , le plus blanc , le plus ferme , & qui savent lui donner le grain le plus fin.

Ces mouches attachent leur guépier à une branche d'arbre. Son enveloppe est une espèce de boîte du plus beau carton , & de l'épaisseur d'un écu : cette boîte est longue de douze à quinze pouces , & quelquefois plus ; elle a la figure d'une cloche allongée , fermée par en bas , qui n'auroit pour toute ouverture qu'un trou d'environ cinq lignes de diamètre à son fond. Son intérieur est occupé par des gâteaux de même matière , disposés par étage , comme ceux des Guêpes souterraines. La cir-

conférence de chaque gâteau fait par-tout corps avec la boîte : chacun de ces gâteaux a un trou vers son milieu, qui permet aux mouches d'aller de gâteau en gâteau, & d'étage en étage.

Le guépier des Guêpes de Cayenne prouve donc, encore mieux que celui des Guêpes souterraines, qu'il seroit possible de faire de beau papier en se servant immédiatement du bois. Ce seroit vraisemblablement parmi les bois blancs qu'il faudroit chercher la matiere de ce papier.

Il est si certain qu'on peut faire du papier par cette méthode, qu'au rapport de Kempfer, les Japonnois n'emploient point d'autres matieres. Ils pilent les écorces de certains arbres qu'ils mettent en bouillie; & cette bouillie, plus ou moins fine, est la matiere dont ils font leurs différens papiers, qui valent bien les nôtres.

Guêpes ichneumones.

Les Naturalistes ont désigné par le nom d'*Ichneumon* des Mouches guerrieres, qui attaquent & tuent les Araignées, telles que sont les especes de Guêpes dont nous allons parler : ils ont étendu aussi la signification de ce mot à des mouches qui laissent les araignées en paix, mais qui percent le ventre d'une chenille, & y déposent leurs œufs ; on peut voir au mot MOUCHE ICHNEUMONE, pourquoi on applique ce nom d'*Ichneumon* à ces insectes.

Les Guêpes ichneumones diffèrent principalement des autres Guêpes, parcequ'elles n'ont point leurs ailes supérieures plées en deux : elles ont, pour caracteres distinctifs bien sensibles, d'agiter continuellement leurs antennes, ainsi que les Mouches ichneumones, & de porter au derriere, les unes une tariere, les autres un aiguillon, qui n'est point caché dans l'intérieur du corps, comme l'aiguillon des Guêpes ordinaires. Dans quelques especes, l'aiguillon se coule dans une coulisse taillée pour le recevoir, dans les derniers anneaux.

Elles fondent sur les insectes, comme le faucon sur sa proie : elles ne se nourrissent, elles & leurs petits, que de leurs chasses. Il y a plusieurs especes de Guêpes

ichneumones , qui vont nous présenter un spectacle curieux.

Ces Guêpes ne vivent point en société , non plus que quelques especes d'Abeilles solitaires , dont on peut voir l'histoire au mot ABEILLE. Elles ont d'ailleurs quelque chose de commun avec ces Abeilles pour la maniere de bâtir & de creuser , soit dans le sable , soit dans le bois.

Les murs faits de moilons unis par un mélange de sable & de terre , & placés à l'exposition du midi , sont les lieux qu'habitent certaines Guêpes ichneumones : on peut observer sur ces murs de petits tuyaux creux , qui saillent hors du mur ; ces trous sont l'ouvrage d'une espece de Guêpes ichneumones : ce sont les berceaux qu'elles ont construits pour leurs petits.

La couleur dominante de cette espece de Guêpe est le noir ; ses anneaux sont bordés d'un peu de jaune. C'est ordinairement dans le mois de Mai qu'elle se met à l'ouvrage : elle creuse dans le mortier du mur , un trou de plusieurs ponces de profondeur. Pour y parvenir , elle humecte ce mortier avec une liqueur qu'elle dégorge ; à mesure qu'elle le détache , elle le pétrit , & élève , à l'entrée du creux qu'elle fait , un tuyau qui en prolonge la continuité au-dehors. Cet insecte travaille avec tant d'activité , qu'il ne lui faut pas plus d'une heure pour creuser un trou de la longueur de son corps , & élever un tuyau aussi long que la profondeur de ce trou. Le tuyau extérieur , formé par l'assemblage des pelottes de mortier , ressemble à cet ornement d'architecture que l'on nomme *Guillochis*.

Lorsque la Guêpe a donné à ce trou la profondeur nécessaire , elle y dépose au fond un œuf , d'où doit éclore un ver , & elle va ensuite chercher des provisions , afin que ce ver , en naissant , puisse trouver sa nourriture. Cette provision consiste en plusieurs petits vers vivans , de couleur verte , tous de la même espece. Elle en porte d'abord un au fond de son trou : il s'y roule sur-le-champ en anneaux , & reste-là aussi immobile que s'il n'avoit point de vie ; un second est posé sur celui-ci , & se place de même , ainsi que les autres qui arrivent successivement jusqu'au nombre de dix ou douze. Ils sont arrangés par lits , les uns sur les autres , & en sont d'autant

moins en état de se défendre contre les attaques du petit ver qui en doit sucer un tous les jours. La Guêpe se sert ensuite du mortier qui faisoit le tuyau extérieur pour boucher le trou. Elle construit ainsi successivement plusieurs trous pour déposer un œuf dans chacun, & y rassembler de même une provision de ces vers qui sont arrivés à leur état de perfection, & n'ont par conséquent plus besoin de nourriture; ce qui fait qu'ils restent vivans, & que les vers, naissans des Guêpes, les trouvent tout prêts pour en faire leur nourriture. Lorsque les vers des Guêpes ont consumé leur provision, qui étoit tout juste ce qu'il leur falloit pour le tems de la durée de leur accroissement, ils se filent une coque, se changent en nymphe, & ensuite en une mouche Guêpe, qui fait bien s'échapper de sa prison.

D'autres especes de Guêpes ichneumones, de la grosseur de celles qui donnent des vers verts à leurs petits, mais sur le corps desquelles le jaune domine davantage, fournissent leurs petits d'araignées, qui sont apparemment mieux de leur goût; on voit quelquefois dans leur trou sept ou huit araignées toutes vivantes, d'une espèce à longues jambes. D'autres Guêpes donnent à leurs petits des araignées d'une espèce différente des précédentes; ce qui prouve que chaque espèce de Guêpe choisit constamment, pour la nourriture de ses petits, des insectes d'un certain genre. On ne trouve point, dans un même trou, des chenilles, des araignées & des vers mêlés ensemble: il n'y a ordinairement que d'une seule espèce de ces insectes.

Certaines especes de Guêpes ichneumones, creusent leurs nids dans des morceaux de bois; ce qui leur fait donner le nom de *Guêpes perce-bois*.

Les Guêpes ichneumones de l'Isle de France sont entièrement noires; leur corps à un long étranglement, aussi délié qu'un fil. Ces Guêpes appliquent leurs nids, comme les hirondelles, dans quelqu'endroit d'une maison: elles forment ce nid avec une terre détrempée, & lui donnent la forme d'une boule de la grosseur du poing: son intérieur est de douze ou quinze cellules. A mesure que chaque cellule est construite, la Guêpe porte dedans une certaine quantité de petites araignées,

qu'elle y renferme ensuite avec l'œuf d'où sortira le ver qui s'en doit nourrir.

Il y a aussi dans l'Isle de France une espèce de Guêpes très belles & très utiles. Leur forme approche de celle des Guêpes ordinaires ; leur tête, leur corps & leur corselet sont d'un bleu changeant : elles paroissent bleues ou vertes ; suivant la position où on les regarde ; leurs antennes sont noires ; leur yeux sont couleur de feuille morte ; leurs jambes de couleur violette, & bronzée proche de leur origine.

Ces Guêpes sont armées d'un terrible aiguillon : elles sont hardies, guerrières ; elles livrent des combats à des insectes fort supérieurs en grandeur, & sur lesquels néanmoins elles remportent une pleine victoire. Ces insectes sont les Kakerlaques, connus dans nos isles & sur nos vaisseaux par les ravages qu'ils y font. On peut voir au mot KAKERLAQUE le combat de ces Guêpes avec cet insecte.

GUËPIER, MÉROBS ou AMIASTER. Oiseau de la grandeur d'un Merle, mais plus long. Pour la figure du corps, il ressemble beaucoup au Martin pêcheur. L'iris de ses yeux est d'un brun rouge ; son plumage est fort varié pour la couleur ; rougeâtre derrière la tête ; d'un jaune verdâtre au col ; les plumes des ailes sont vertes, mêlées de noir, quelquefois bleues, mêlées de rouge ; ses griffes sont noires. Cet oiseau se nourrit, non seulement d'abeilles & de certains cerf-volans qui tiennent de la nature des sauterelles, mais aussi des ténacités d'hépatique, de persil batard, de Navers, &c.

On trouve à Bengale une espèce de Guépier cendré, un peu bigarré ; celui du Brésil a le bec long, pointu, mais de la forme d'une faux.

GUHR. Ce nom exprime toutes sortes de substances minérales extrêmement atténuées par le frottement des eaux souterraines, & qui se trouvent chariées & déposées dans les cavités des montagnes.

On comprend facilement que le Guhr doit être une matière minérale, coulante ou molle, qui découle comme la matière des stalactites, ou dans la galerie des mines, ou dans les fentes des rochers. Si l'eau charie du métal, du minéral décomposé, ou de l'ochre, c'est du

Guhr métallique : si elle ne contient qu'une sorte de craie , c'est du Guhr crétacé ; ainsi on voit qu'il peut y avoir bien des espèces de Guhrs.

On trouve communément le Guhr crétacé, coulant dans les montagnes, sous la forme d'une matière aqueuse, ou blanchâtre ou grisâtre. Le dépôt est plus ou moins lent à s'en faire, selon que la matière est plus ou moins tenue. Il y en a qui reste long tems suspendu dans l'eau avant que de se précipiter. Ce phénomène vient encore de ce qu'il n'y a point de Guhr si simple qu'il ne contienne quelque chose d'étranger à sa nature. La consistance de ce Guhr précipité, jointe à son mélange, est peut-être la seule différence qu'il y ait entre la *Craie coulante*, l'*Agaric minéral* & la *Farine fossile*. Voyez ces mots.

La plupart des Auteurs Mineralogistes, regardent les Guhrs métalliques, comme la matière première des métaux ; peut-être sont-ils des minéraux décomposés : il est sûr du moins que c'est un indice de la proximité de quelques filons métalliques : & que celui qui est durci & rougeâtre, est souvent riche en métaux : celui du toit de la plupart des mines, est rougeâtre, & contient du fer : celui qui est verd & bleu annonce du cuivre ; quand il est blanc & bleu, il désigne une mine d'argent.

GUI ou **GUY**, *Viscum*, est une véritable plante Parasite, qui ne végète point dans la terre ; mais seulement dans l'écorce des branches d'une grande quantité d'arbres où ses racines sont implantées : l'on en a trouvé sur le sapin, le mélèze, le pistachier, le noyer, le coignassier, le poirier, les pommiers francs & les sauvages, sur le néflier, l'épine blanche, le cormier, le prunier, l'aman-dier, le rosier. On le voit encore communément sur le charaïgnier, le noisetier, le tilleul, le hêtre, le bouleau, l'érable, le frêne, l'olivier, le saule, le peuplier, sur l'orme, le noirprun, le buis, mais particulièrement sur les espèces de chênes. On prétend en avoir vu aussi sur la vigne, sur le genévrier & sur le faux acacia. Cette plante est vivace.

La racine du Gui est peu apparente, d'abord verte, tendre & grenue, puis ligneuse dans son milieu. Il pousse de cette racine une espèce d'arbrisseau qui croît

La hauteur d'environ deux pieds , & forme une boule assez régulière. Ses tiges sont grosses comme le petit oigt, ligneuses, compactes, pesantes, noueuses, d'un verd brun en dehors, d'un blanc jaunâtre en dedans. Cette plante jette beaucoup de rameaux ligneux, plians, souvent entrelacés les uns dans les autres, plus gros par les deux bouts, & comme articulés, couverts d'une écorce verte, un peu inégale & grenue : ses feuilles sont opposées deux à deux, oblongues, épaisses, dures & charnues sans être succulentes, assez semblables à celles du grand bouis, mais un peu plus longues, veineuses, obtuses & de couleur verte-jauâtre, d'un goût douceâtre légèrement amer, d'une odeur foible & désagréable. MM. de Tournefort, Linnæus & Boerhave ont avancé que les deux sexes se trouvent sur les mêmes individus, mais dans des endroits séparés ; cependant les Auteurs de la matière médicale, disent avoir reconnu par l'expérience qu'il y a des pieds de Gui mâles, qui ne portent jamais de fruit, & d'autres femelles qui en sont chargés presque tous les ans. Les fleurs du Gui naissent aux nœuds des branches ; elles sont petites, formées en cloche, à quatre échancrures, ramassées par bouquets quelquefois jusqu'au nombre de sept : mais ces bouquets sont stériles. Les boutons à fruit sont placés dans les aisselles des branches sur les individus femelles, & ne contiennent ordinairement que trois ou quatre fleurs qui s'ouvrent en Février & en Mars. A ces dernières fleurs succèdent des fruits qui grossissant peu-à-peu deviennent de petites baies ovales, molles, un peu plus grosses que des pois, blanches, unies, luisantes, perlées, comme de petites groseilles blanches, remplies d'un suc glaireux & visqueux, dont les Anciens se servoient pour faire de la glu. Au milieu de ce fruit, on trouve une petite semence fort aplatie, & ordinairement échanerée en cœur.

Cette plante semble confondue dans la substance de l'arbre sur lequel elle croît, & demeure toujours verte en hiver & en été, sans que ses feuilles tombent : on sent par-là combien elle fait de tort aux arbres, dont elle tire la nourriture ; aussi les gens attentifs à l'entretien de leurs vergers, tâchent-ils de la détruire. Ses fleurs paroissent au commencement du printemps : les fruits

mûrissent en Septembre, & on les peut semer au commencement de Mars. Il est bien singulier que le Gui, implanté sur tant de différentes especes d'arbres, ne varie point ; puisque tous les végétaux, provenus de boutures ou de greffes ou marcottes, produisent des variétés à l'infini. Une autre singularité bien digne d'attention, c'est que les branches du Gui n'ont point cette affectation de monter vers le ciel, qui est propre à presque toutes les plantes, sur-tout aux arbres & aux arbrustes : si le Gui est implanté sur le dessus d'une branche, ses rameaux s'élèveront à l'ordinaire ; mais s'ils partent de dessous la branche, les rameaux tendront vers la terre ; ainsi dans ce dernier cas, le Gui végete en sens contraire, sans qu'il paroisse en souffrir.

On voit, par ce qui précède, que le Gui n'est point une production spontanée, produite par l'extravasation du suc nourricier des arbres qui le portent, ou par leur transpiration, ainsi que l'ont dit quantité d'Auteurs ; le Gui vient de semences. Nos forêts sont remplies de cette plante parasite ; mais il en naît beaucoup plus communément en Italie, & particulièrement entre Rome & Lorette, où un seul chêne pourroit en fournir assez pour charger une charrette. Les Prêtres des anciens Payens, s'assembloient sous ces chênes chargés de Gui pour y faire leurs prières, & ils le reveroient comme une plante sacrée, & comme un remède excellent contre le poison & pour la fécondité des animaux.

Il n'y a pas long-tems qu'un de nos Poètes Lyriques a tracé agréablement sur la scène le cannevas des cérémonies superstitieuses, que les Druides, Prêtres Gaulois, mettoient en usage pour cueillir le Gui de chêne.

C'est aussi cette sorte de Gui qui est le plus souvent employé en Médecine ; quelques Apothicaires exigent même des Marchands qui le leur vendent, que le Gui soit récolté dans le croissant de la lune d'Août, & qu'il soit encore attaché à un morceau de chêne, afin d'en être plus surs, quoique le Gui de coudrier ou de tilleul ne lui soient pas inférieurs. On nomme ces autres sortes de Gui, *Gui commun*.

Le Gui est, dit on, un excellent antiépileptique : on le prend en substance ou en infusion ; il est également

utile pour prévenir l'apoplexie & les vertiges : il est sudorifique & vermifuge.

Les baies de Gui sont âcres & ameres : on prétend que prises intérieurement, elles purgent trop violemment, & enflamment le bas ventre ; mais elles sont bonnes, appliquées à l'extérieur, pour faire mûrir les abcès & hâter leur suppuration. Les Anciens se servoient des baies de Gui pour faire de la glu, en faisant bouillir ces fruits dans de l'eau, les pilant ensuite, & coulant la liqueur chaude pour en séparer les semences & la peau. Cette glu est très résolutive & émolliente ; appliquée extérieurement, elle soulage les douleurs de la goutte. Des personnes font aujourd'hui la glu de Gui avec l'écorce de cette plante parasite : on la met dans un lieu humide, renfermée dans un pot, l'espace de huit ou dix jours. Quand elle est pourrie, on la pile jusqu'à la réduire en bouillie ; ensuite on la met dans une terrine ; on y jette, de tems à autre, de l'eau de fontaine bien fraîche ; on remue avec un bâton en forme de spatule, jusqu'à ce que la glu se prenne au bâton ; plus elle est nette, plus elle est ténace : on l'étend ensuite à plusieurs reprises dans l'eau pour la bien nettoyer. D'autres, pour faire cette même glu de Gui, en prennent également l'écorce dans le tems de la sève, ils en forment un gros peloton, & le mettent pourrir pendant cinq à six jours dans l'eau, à l'aide de la chaleur du fumier. Ils pilent ensuite cette masse d'écorce dans l'eau, & la réduisent en pâte, puis ils la lavent dans un eau courante : elle forme une masse gluante, qu'on met en boule dans un pot en un lieu frais, & on met dessus de l'eau claire, qu'on renouvelle de tems-en-tems.

GUIGNARD, *Pluvialis minor*. On croit que c'est une espèce de petit pluvier : cet oiseau de passage est très délicat, il approche de la grosseur d'un merle, il vole en troupe & fréquente les terres labourées ; il y en a tous les ans un grand nombre en Beauce, sur-tout aux environs de Chartres : il devient si gras que le transport en est difficile, sans qu'il se corrompe.

Le Guignard s'amuse à considérer si attentivement l'Oïseleur, qu'il se laisse couvrir par un autre homme avec un filet. Il vient vers le tems des vendanges & man-

ge du raifin ; quand on a tué un Guignard d'un coup de fusil , tous les autres s'attroupent auprès & donnent le tems au Chasseur de recharger.

GUIGNE ou GUIGNIER. *Voyez* à l'article CERRIER.

GUIMAUVE, *Althaa*. Est une plante fort commune , qui vient par-tout dans les marais & le long des ruisseaux. Sa racine qui sort d'une tête , est blanche , longue , grosse comme le pouce , ronde , bien nourrie , très mucilagineuse & divisée en plusieurs branches , renfermant un cœur ligneux , qui est comme une corde. Ses tiges sont hautes d'environ trois pieds , grêles , rondes , velues , creuses , garnies de feuilles alternes , cotoneuses , molasses , dentelées , & portées sur une longue queue. Ses fleurs naissent des aisselles des feuilles ; elles sont d'un blanc purpurin , formées en cloche , échancrées en cinq parties : il leur succede des fruits applatis ou en forme d'une petite pastille , composés de plusieurs capsules , qui renferment chacune une semence en forme de rein.

Le suc mucilagineux des feuilles n'altère point la couleur du papier bleu , mais celui des racines la rougit : c'est de ce mucilage gluant & douceâtre , dont la guimauve est remplie , que dépendent principalement les vertus : savoir , d'amollir , de relâcher , d'adoucir l'âcreté des humeurs : elle est fort apéritive & béchique : on en fait des tablettes avec le sucre , ou un syrop , ou looch qui facilite l'expectoration ; sa décoction prise en boisson ou en lavement est utile pour l'érosion des intestins , pour rafraîchir , & pour la néphrétique : pilée en cataplasme , on l'applique avec succès sur les tumeurs & les parties enflammées.

GUIMAUVE FAUSSE. *Voyez* FAUSSE GUIMAUVE.

GUIMAUVE ROYALE. *Voyez* ALTHEA FRUTEX.

GUIRAPEACOA , nom que les habitans du Bresil donnent à un petit ver qui gâte les cannes à sucre , en rongant les racines de cette plante : les Portugais le nomment *Pao-de-Galinha*.

GUNDON. C'est une très grosse fourmi d'Ethiopie : ces fourmis marchent ensemble dans un ordre qui ressemble à celui d'une armée rangée en bataille ; elles ne font

aucun amas de grains , mais elles dévorent tout ce qu'elles trouvent , & mordent même les hommes avec beaucoup de violence. Dapper . (Descript. de l'Afrique) dit qu'il y en a de plus petites , qui ont des réservoirs de grains , & d'autres qui avec le tems deviennent ailées. *Voyez FOURMI.*

GRYPHITES, *Conchiti curvi-rostri*. Ce sont des coquilles bivalves & fossiles du genre des *huitres* : voyez ce mot. La Gryphite est très commune , elle ressemble un peu à un bateau : elle est composée de deux pièces inégales , dont l'une qui est inférieure , a un bec recourbé en dedans. La valve supérieure est plate , ou légèrement concave : il y en a de feuilletées , d'unies , de cannelées & sillonnées ; les unes sont petites , les autres sont grandes : l'analogue marin de cette coquille n'est pas bien connu.

GRYPHS ou **GRYPHUS** : voyez **CONDOR**.

GYPSE, *Gypsum*. Cette pierre , que bien des Minéralogistes ont regardée & rangée parmi les terres calcaires , est selon la nouvelle Minéralogie , une terre endurcie & neutralisée , c'est-à-dire , le résultat d'une pierre calcaire saturée par l'acide vitriolique.

Le gypse , ainsi nommé , lorsqu'il est pur & transparent , est connu chez le vulgaire sous le nom de *Plâtre* ; cependant les ouvriers ne donnent ce dernier nom qu'à celui qui est opaque & graveleux : il ne fait point d'effervescence avec les acides.

Le Gypse est une pierre ou blanche ou grise , ou roussâtre , plus ou moins cristallisée , quelquefois claire , quelquefois terne ; ses parties sont ou feuilletées , ou rhomboïdales , ou en filets , brillantes intérieurement , mais en général toujours rudes au toucher. Le Gypse est si tendre , qu'on peut ou l'écraser sous les dents , ou l'égratigner avec les doigts , ou le diviser avec le couteau. La friabilité de cette pierre , fait qu'on ne peut la polir. Nous exposerons à la fin de cet article la plus grande partie des propriétés du Gypse ; passons à l'histoire des différentes espèces de cette pierre.

Le Gypse , proprement dit , ou **PIERRE A PLÂTRE**, *Gypsum* , est composé de particules , moitié sphériques ou grainelées , moitié oblongues ; tellement unies &

ferrées entr'elles, qu'on a de la peine à les discerner sans le secours de la loupe : ce Gypse est comme sablonneux ; on en trouve qui se divise en morceaux irréguliers ou écailleux. Il ne prend point le poli , & ne devient point brillant par le frottement ; calciné en poudre , il fait un léger mouvement d'effervescence avec l'eau : on en trouve dans tous les environs de Paris. Le plâtre qu'on en fait , sert à enduire les murs , ou à cimenter les pierres dans les travaux grossiers.

Le GYPSE CRYSTALLISÉ , *Crystallus Gypsea*, est en cristaux qui affectent assez de prendre une forme rhomboïdale , dont les angles sont obtus : sa couleur est peu brillante.

Le Gypse , appelé SÉLÉNITE , *Gypseo-selenites*, est communément en cristaux cunéiformes transparents ; c'est , en quelque sorte , le plus pur des Gypses. Ses particules sont feuilletées , indéterminées , mais se cassent en rhomboïdes. On en trouve aux environs de Bâle en Suisse , & de la montagne de Sommeson en Bourgogne , qui est de la plus grande blancheur & très transparent. La Sélénite de Montmartre est jaunâtre : elle est également bonne pour lambrisser & modeler ; c'est le vrai miroir d'âne ou la pierre spéculaire. Le plus beau venoit autrefois de chypre.

Le GYPSE FEUILLETÉ , *Gypsum lamellosum*, se calcine dans le feu , sans y pétiller sensiblement : il est rarement opaque. Nous en avons trouvé dans les Pyrénées & dans les Alpes qui n'avoit point de couleur : il se divise en feuillets un peu flexibles. Celui des environs de Dax est écailleux , comme le Mica , & fait un petit bruit quand on le rompt ou lorsqu'on le gratte avec la pointe d'un clou. En général les parties du Gypse écailleux sont irrégulières ; celles du Gypse feuilleté sont perpendiculaires ou horizontales ou obliques.

Le GYPSE STRIÉ , *Gypsum striatum*, est composé de parties filamenteuses , longues , claires , friables , parallèles & perpendiculaires ou inclinées , semblables à des fils de soie étroitement unis les uns aux autres ; quelquefois il est coloré. Bien des personnes le confondent avec l'amiante , avec l'asbeste , ou avec l'alun de plume ; mais il en diffère par la nature & par les propriétés.

On trouve ce beau Gypse en Chine, en Espagne près Compostelle, & à Boudri, dans le Comté de Neuchâtel. Il s'en trouve dont les lames striées forment des rayons, alors on l'appelle *Fleurs de Gypse* : cette terre à plâtre est excellente pour les plafonds.

Le GYPSE ALABASTRITE, *Pseudo Alabastrum*, a l'apparence d'un marbre tendre : c'est le faux albâtre. Voyez ALABASTRITE.

Propriétés générales du Gypse.

Cette pierre qui est rude & brillante dans l'endroit de la fracture, varie beaucoup pour la dureté, pour la couleur & pour la figure des particules qui la composent. Elle n'admet que peu ou point de poli. Elle ne fait aucun mouvement d'effervescence avec les acides, ne fait point su avec le briquet, ne s'endurcit point dans le feu ; mais elle y pétille & s'y calcine en une poudre farineuse, appelée *Plâtre*, qui, arrosée d'une certaine quantité d'eau, ne produit que peu ou point de chaleur, donne une odeur d'œufs pourris, & se durcit aussi-tôt. Si le plâtre, ainsi mêlé avec l'eau, a été jeté en moule, il produira une figure des plus régulières, parcequ'il éprouve une augmentation de volume en séchant. Il faut observer que ce plâtre, une fois noyé d'eau, n'est plus susceptible d'une nouvelle calcination : si on le fait calciner dans un creuset, il pétille, décrépité, & paroît bouillir comme de l'eau ; il a alors la propriété de reluire un peu dans l'obscurité. Nous avons toujours remarqué que le Gypse se trouve en lits (*strata*) sous différentes formes & couleurs ; communément sous des couches de pierres calcaires, ou remplies de corps marins : on y trouve rarement des corps métalliques ; mais souvent les environs sont des terrains glaiseux & pyriteux. En faut-il davantage pour présumer que l'acide vitriolique, qui se rencontre dans ces terrains, venant à attaquer les matières calcaires, aura produit la terre ou pierre neutralisée dont il est question, c'est-à-dire le Gypse.

GYRINUS. Nom générique, donné à plusieurs espèces d'insectes, mis dans le rang des coléoptères, c'est-à-

dire qui ont leurs ailes dans des étuis : ce sont des espèces de Scarabées fauteurs. On en trouve, 1°. dans la scrophulaire ; 2°. dans les plantes potageres ; 3°. en terre ; 4°. dans la pulmonaire & la dentaire. *Voyez SCARABÉE.*

GYROLE. *Voyez CHERVI.*



H A C

H A L

HACHES DE PIERRE. Les Lythologistes donnent ce nom à des pierres verdâtres, d'une dureté considérable, paques, pesantes, taillées en hâche ou en coin, & que l'on trouve en terre à quelques pieds de profondeur. On prétend que ces Haches ont dû jadis servir aux Sauvages de l'Amérique pour couper & fendre divers matériaux, jusqu'au tems où ils ont connu les instrumens de fer. Par quelle espece de révolution ces Haches de pierre se rencontrent-elles si communément dans les fouilles qu'on fait en Europe? Aurions-nous été réduits autrefois à la même nécessité? ou y auroit-il eu aussi des Sauvages dans nos climats?

HACUB. Plante épineuse du Levant, dont les feuilles ont un peu semblables à celles de la carline. Elle pousse au printems des rejettons tendres, que les Lévantins mangent après les avoir fait cuire. Mais quand on les laisse rôître, ils portent des têtes épineuses, qui donnent de petites fleurs rouges à fleurons, soutenus par des embryons, qui deviennent autant de semences arrondies & nichées dans de petits trous, pratiqués dans le calice commun de ces fleurons. M. de Tournefort a donné à cette plante le nom de *Gundelia*, qui étoit celui de son ami & son compagnon de voyage au Levant. Cette Plante croît proche d'Alep aux lieux rudes & secs; sa racine, qui est longue & grosse, est vomitive & laxative.

HÆMACATE, est l'agate rouge. *Voyez* AGATE.

HÆMACATE, serpent d'Asie qui est d'un rouge d'agate: on le trouve en Hircanie, aujourd'hui Malondan ou Tabarestan, vaste Province de la Perse. Ce serpent est fort dangereux. Il est paré d'une superbe robe, rayée, vermeille; on trouve aussi ce serpent au Japon.

HÆMATITE. *Voyez ce mot à l'article* FER.

HÆMORRHUS. *Voyez* AIMORRHUS.

HALINATRON, *Halinatrum*, est un sel alkali naturel, que l'on rencontre par rayons ou par bandes sur la superficie intérieure des vieilles voûtes, & contre les

pârois des vieux bâtimens : on le trouve aussi sur la superficie de certaines terres , mais il est alors fort impur. Ce sel a un goût lixiviel : il ne se crystallise point ; mais quand on le fait bouillir dans l'eau , il fume beaucoup : il contient ordinairement un peu d'alkali volatil qui se dissipe en vapeur.

HALIOTITES. Nom qu'on donne à un genre de coquilles univalves & fossiles : elles sont contournées en dedans , mais elles ne sont pas turbinées sensiblement en dehors : elles sont ouvertes & ont une certaine ressemblance avec l'oreille humaine ; leur analogue vivant se nomme *Oreille de mer*. Voyez ce mot.

HALLEBRAN. Voyez **ALBRAN**.

HALOSACHNÉ ou **SÊL D'ÉCUME**. Divers Naturalistes ont donné ce nom à une espece de sel marin , qui se trouve quelquefois sur le bord de la mer contre les rochers & les pierres : il ressemble à une écume salée & endurcie.

HAMMITES. Nom qu'on donne à des pierres grainées , comme formées d'un amas de parties sablonneuses , ovalaires & grosses comme la tête d'une bonne épingle. Des personnes les regardent comme un amas d'œufs de poisson , & les appellent *Pierres ovaires*.

HAMMONITE , est la petite *Corne d'Ammon*. Voy. ce mot.

HANCHOAN , nom que l'on donne au Brésil à un oiseau de proie , fort semblable au *Busard*. Du tems de Redy , on en a vu un dans la ménagerie du Grand Duc de Toscane. Les Portugais , établis dans le Brésil , & les Naturels du pays , disent que la raclure des ongles & du bec de cet oiseau , est un des meilleurs contre-poisons qui soient au monde ; & que ses plumes , sa chair & ses os guérissent beaucoup de maladies.

HANNEBANE. Voyez **JUSQUIAME**.

HANNETON , *Scarabeus stridulus* , insecte coléoptere , c'est-à-dire qui a des fourreaux par dessus les ailes. C'est , à proprement parler , une espece de *Scarabée* ou d'*Escarbot* , dont on distingue plusieurs especes.

Description

Description des Hannetons.

Le Hanneton le plus ordinaire, ou Scarabée roux, *Scarabæus vulgaris rufus*, est celui qui est appelé en Angleterre & en Zélande MEUNIER, en latin *Molitor*; nom qu'on lui a donné, parceque cet insecte broie les feuilles des arbres comme si elles étoient mouliées, ou parceque ses aîles paroissent couvertes d'une espee de poussiere farineuse. Cette mouche scarabée est grosse comme le doigt, longue d'un ponce, de couleur rougeâtre sur le dessus des aîles; mais la tête, le dessus du corselet & le ventre sont noirs; les bords du ventre ou des articulations sont tachetés de points blancs, triangulaires; le dessous du corselet, de la tête & de la poitrine est velu: il a six pattes, dont quatre longues dépendent du corps, & deux courtes du corselet. La tête est ornée de deux cornes houpées par le bout. Lorsque la houe est longue & feuilletée c'est un mâle: si elle est courte & sans feuillet, c'est une femelle. La queue est fort pointue & courbée: il a deux paires d'aîles, dont l'une est faite de pellicules, & l'autre qu'on appelle *Elytre* ou *Caléptère*, c'est-à-dire fourreau ou étui de corne. La premiere paire d'aîles est pliée au-dessous de cette dernière, & ne paroît jamais que quand l'animal s'apprete pour s'envoler: les aîles de corne sont roussâtres, un peu transparentes, couvertes d'une poussiere blanche qui s'essuie aisément. Ce Hanneton se trouve par-tout. Quand il n'est que ver, il ronge les racines de froment; devenu insecte volant, il mange les bourgeons de la vigne, les feuilles des arbres, & sur-tout celles de Hêtre.

Le Hanneton du Poitou a les fourreaux marqués de taches blanches, éparfes çà & là: on l'appelle *Scarabée peint*. On le voit au mois de Juillet. Le mâle a les antennes feuillées, & la femelle les a rondes: on le rencontre aussi sur les Dunes de la Hollande & de la Scanie. Dans l'état de ver, il ronge les racines des arbres & des plantes.

Le Hanneton du Rosier est le même que le Scarabée de Roses, qui est de couleur de cuivre verdâtre. Voyez SCARABÉE.

Les Auteurs font mention d'une quatrieme espee de

Hanneton , d'un brun clair , dont le corselet est velu , qui a les fourreaux d'un jaune pâle & trois lignes blanches en long : c'est le Scarabée lanugineux d'arbre. C'est , en quelque sorte , une petite espèce du Hanneton ordinaire : elle est plus commune en Suède que par-tout ailleurs.

Les Hannetons qui se nourrissent de feuilles & d'herbes , commencent à paroître avec les premières chaleurs sur les arbres , sur-tout sur les noyers , d'où leur est venu le nom de *Scarabée d'arbre*.

Accouplement & propagation des Hannetons.

Les deux sexes restent long-tems attachés l'un à l'autre pendant l'accouplement. La femelle ayant été fécondée , creuse un trou dans la terre avec la pointe de sa queue : elle s'y enfonce de la profondeur d'un demi-pied , & elle y pond des œufs oblongs, d'un jaune clair. Ces œufs sont rangés les uns à côté des autres , mais sans aucune enveloppe terreuse. Après cette ponte , la mere sort de terre : elle se nourrit encore pendant quelque tems avec des feuilles d'arbres , & disparaît ensuite. Sur la fin de l'été les œufs sont éclos , & il en est sorti de petits vers qui se nourrissent de gazon & des racines de toutes sortes de plantes en vigueur : ils passent quelquefois deux années dans cet état de ver ; quelquefois davantage : les Jardiniers & les Laboureurs les nomment alors *Vers blancs* ou *Mans*. Ces vers font périr les plantes dont ils rongent la racine ; aussi voit-on souvent en arrachant de terre une plante flétrie ou desséchée , qu'elle a été rongée par un de ces vers. On en trouve quelquefois en si grande quantité , qu'ils désolent en peu de tems des potagers entiers & les prairies les mieux couvertes. En un mot , ce ver est le fléau des racines du froment , du seigle , des gramens , & de toutes les plantes qu'il rencontre dans la toute souterraine.

Description du ver du Hanneton.

A l'âge de trois ans , le ver du Hanneton est au moins long d'un pouce & demi , & gros comme le petit doigt : il est pour la plupart du tems recoquillé ; la couleur de

Un corps est d'un blanc jaunâtre , presque transparent. Tout le corps de ce ver consiste , comme celui des chenilles , en douze segmens , sans compter la tête : le dernier est le plus grand , le plus gros , & paroît d'un gris violet , parcequ'on y voit les excréments à travers la peau. A chaque segment , on apperçoit une couple de rides qui servent au ver à s'allonger & à s'avancer dans la terre ; sur tous les segmens s'étend une espèce de bourrelet , dans lequel on apperçoit neuf points à miroirs. Ainsi ce ver respire l'air par neuf trous , qui répondent à autant de segmens : sous les trois premiers sont six pieds rous-âtres , composés de cinq à six pièces articulées & un peu velues. La tête de ce ver est assez grande , aplatie , & d'un jaune luisant , munie d'une espèce de tenaille dentelée , avec laquelle il coupe les matières dont il fait sa nourriture : on remarque deux antennes derrière la tenaille.

Il n'arrive guere que ces vers sortent volontairement de la terre ; si le soc de la charue ou la bêche du Jardinier les font sortir au-dehors, ils ne tardent pas à y rentrer ; autrement ils deviennent bien vite la proie des oiseaux : les corbeaux & les cochons sont fort friands de ces vers , aussi bien que des Hannetons qui en proviennent. Le ver change de peau à mesure qu'il prend de l'accroissement : il creuse une petite maisonnette pour pouvoir s'y dépouiller plus commodément ; cette cavité est dure & ronde comme une pilule. Après avoir quitté sa peau , le ver sort de sa caverne pour chercher sa nourriture ordinaire ; mais il ne peut butiner qu'en été , car dans l'hiver la gelée l'oblige à se resserrer , à s'enfoncer en terre à une plus grande profondeur , jusqu'à ce que la chaleur du printemps l'attire de nouveau vers la surface ; au reste , il faut une forte & longue gelée pour le faire périr.

Métamorphose du ver en Hanneton.

Ce n'est guere que sur la fin de la quatrième année (au mois de Mai) que la métamorphose de ce ver arrive : il suffit de fouiller la terre pour en être convaincu ; l'on y trouvera non-seulement des Hannetons tout formés ,

mais aussi des vers à différens degrés de grandeur : voici comment se fait la métamorphose.

Dans l'automne , le ver s'enfonce en terre quelquefois à plus d'une brasse de profondeur , & il s'y fait une cavité lisse & commode. Sa demeure étant faite , il commence peu de tems après à se racourcir , à s'épaissir , à se gonfler , & il quitte , avant la fin de l'automne , sa dernière peau de ver pour prendre la forme de chrysalide. D'abord cette chrysalide paroît jaunâtre , puis jaune , & enfin rougeâtre ; & alors on commence à discerner l'apparence d'un Hanneton. Si on irrite cette chrysalide , on observe qu'elle a un mouvement sensible , & qu'elle peut se tourner d'elle même : ordinairement elle ne conserve sa forme que jusqu'au commencement de Février. Alors on aperçoit distinctement un Hanneton d'un blanc jaunâtre , qui est d'abord mol , mais qui prend la dureté & sa couleur naturelle au bout de dix à douze jours. Il reste encore trois mois en terre dans cet état de Hanneton formé ; voilà pourquoi , ceux qui fouillent la terre dans cet intervalle & y trouvent des Hannetons parfaits , croient que ce sont des insectes de l'année dernière , qui s'étoient mis en terre seulement à cause de l'hiver.

Après que l'insecte a passé quatre ans dans la terre , (la plus grande partie en forme de ver) il en sort enfin dans le courant du mois de Mai : c'est alors qu'on peut , sur-tout les soirs , les voir sortir de leurs anciennes demeures ; & c'est aussi ce qui fait , que pendant ce mois , principalement dans les années où il y a beaucoup de Hannetons , on voit que les chemins & les sentiers , durcis par la sécheresse , sont tout criblés de trous.

Il faut observer qu'une extrême chaleur n'est pas moins pernicieuse aux Hannetons , qu'un grand froid : aussi pendant les années chaudes se tiennent-ils tranquillement sur les arbres , qu'ils ne quittent que sur le soir , où ils s'élèvent par essaims pour folâtrer , & sont emportés par le vent d'une contrée à l'autre.

Selon les rigueurs des saisons , & l'avancement de l'état du Hanneton en ver , on peut prédire l'année fertile ou stérile en Hannetons à plaque rouge ou noire sur la

ol ; car ils paroissent tour-à-tour , de deux années l'une : on n'en peut pas prédire autant des autres insectes , qui naissent & périssent dans la même année.

Ravages que cause le Hanneton.

Le nombre des Hannetons est si prodigieux , que leurs ennemis ne peuvent suffire pour les exterminer : le meilleur expédient , pour diminuer le nombre de ces insectes , est de battre les arbres avec de longues perches , & de balayer les Hannetons en tas & de les détruire ensuite : il y a quelques années qu'un certain canton de l'Irlande souffroit tant des Hannetons , que les Habitans se déterminèrent à mettre le feu à une forêt de plusieurs lieues d'étendue , pour couper la communication avec les cantons qui en étoient infestés. Cet insecte ne vole guere pendant le jour : il se tient caché sous les feuilles , ou du chêne , ou du figuier sauvage , ou du tilleul , ou du noyer , &c. Il semble y être assoupi jusqu'au coucher du soleil : alors ils se réunissent en troupes ; & avant de se mettre en route , ils déploient & allongent leurs houpes ; ils volent autour des haies en bourdonnant , & donnent brusquement contre tout ce qu'ils rencontrent ; d'où vient le proverbe : *Etourdi comme un Hanneton*. Les Hannetons se nourrissent de feuilles d'arbres , des œufs de sauterelle , & deviennent , à leur tour , la proie des corbeaux ; les fermiers n'entendent donc gueres leurs intérêts , lorsqu'ils mettent tout en œuvre pour exterminer ces oiseaux. Quand les Hannetons ont ravagé les feuilles des chênes & des arbres fruitiers , ces arbres périssent en partie , ou ne poussent l'année suivante leurs boutons que fort tard.

Les Hannetons disparaissent au bout de deux mois , soit que ce soit là le terme de leur durée , ou que d'autres animaux en abrègent le terme en les mangeant ; mais avant que de périr , ils pondent des œufs dont il se forme des vers , qui , au bout de quatre ans , se métamorphosent.

Autres especes de Hannetons.

Les Hannetons des Indes sont un fléau pour les vais-

seaux qui reviennent de ce pays où il y en a beaucoup : ils jettent une puanteur insupportable , lorsqu'on les écrase : ils mangent le biscuit dans les vaisseaux , & percent les coffres & les tonneaux ; ce qui cause souvent la perte du vin & des autres liqueurs.

Mademoiselle Merian a vu sortir une espèce de petit Hanneçon d'un petit insecte noir , qui se trouve sur la mille-feuille fleurie & l'oseille : elle a vu de petits œufs rouges sur les feuilles vertes du lis orangé , se métamorphoser en vers , de couleur de vermillon ; puis en nymphes rouges , & enfin en Hanneçons rouges. Elle a fait les mêmes observations sur les feuilles d'aulne , sur le bois pourri , sur la mélisse , sur l'œillet , la nielle , les feuilles de saule ; &c. Elle a suivi la métamorphose de petits œufs qui se changeoient en vers , & qui chacun , suivant leur couleur différente , produisoient en dernier lieu des Hanneçons d'une couleur analogue : ces Hanneçons n'étoient probablement que des espèces différentes de *Scarabées*. Voyez ce mot.

HARENG, *Halec*. Les Harengs sont des poissons de passage , remarquables & intéressans par l'ordre qu'ils observent , lorsque , partis des Contrées éloignées du Nord , ils descendent sur nos côtes pour aller jusques dans le midi fournir à presque tout le monde entier une nourriture abondante & saine.

Description du Hareng ; sa nourriture.

Ce poisson est semblable aux très petites aloses ou aux très grandes sardines ; son lieu natal est l'Océan. Il est long de neuf à dix pouces ou environ , & a près de deux pouces de largeur ; il meurt dès qu'il est sorti de l'eau. Sa tête est aplatie sur les côtés , un peu pointue ; l'ouverture de sa bouche est grande ; sa mâchoire supérieure est plus allongée que l'inférieure , & armée de dents presque imperceptibles. Ses yeux sont grands , situés aux côtés de la tête , & l'iris est de couleur argentée. Les couvercles des ouies sont composés inférieurement de trois ou quatre lames osseuses , & de huit arrêtes un peu courbées & jointes ensemble par une membrane ; l'extrémité de ces couvercles a ordinairement une belle tache rouge

ou violette : l'ouverture des ouies est très dilatée. Les écailles de ce poisson sont grandes à proportion du corps, de couleur argentée, comme tuilées, & faciles à détacher. Le dos est d'un bleu obscur, mais qui devient plus bleu au printemps : les côtés & le ventre sont d'un blanc d'argent ; tout le ventre, depuis les ouies jusqu'à l'an us, est un peu resserré en manière de carène aiguë ; au lieu que le dos est convexe ou arqué. Ce poisson a une nageoire au milieu du dos, unique & blanchâtre ; les nageoires de la poitrine sont blanchâtres & situées près du ventre ; les nageoires du ventre sont également blanches, ainsi que celle de l'an us qui approche de la queue ; la queue est fourchue & grisâtre. Ce poisson a trente-cinq côtes de chaque côté, & cinquante-six vertèbres : la chair du Hareng est grasse, molle, de bon goût & de bon suc.

On voit, par cette description du grand Hareng commun, que le petit Hareng, nommé vulgairement *Célarin* en François, ou *Harengade* à Marseille, est de la même espèce ; cependant on ne pêche point le vrai Hareng dans la Méditerranée. La Sardine du Nord est notre véritable Hareng.

Malgré la conformité qu'a le Hareng avec les petites aloses, on les distingue cependant assez facilement : l'alo se a toujours le ventre garni d'épines plus âpres que le Hareng. Tous les Harengs ne font des œufs qu'une fois l'année, vers l'équinoxe d'automne : ils sont plus estimés & meilleurs quand ils ont le corps plein d'œufs ou de laitance, comme tous les autres poissons. Le Hareng multiplie beaucoup : il nage en troupes, & luit la nuit. Sa nourriture ordinaire consiste en très petits poissons, en vers de mer, & même en très petits crabes.

Schoockius nomme le Hareng, le *Roi des poissons*, à raison de son excellence & de son utilité. Les Pêcheurs de Hambourg, nomment le Hareng *Poisson couronné*.

Lieux où se trouvent les Harengs, & leur séjour continué au Pôle du Nord.

Le grand Hareng, dit M. Linnæus, habite la Mer Occidentale ; le petit habite la Mer de Bothnie. La Mer Glaciale, du côté de l'Asie, ne manque pas non

plus de Harengs. M. Anderson croit que le pays ordinaire de cette espèce de poisson sont les abymes les plus reculés du Nord, fondé sur ce que les glaces immenses de ce pays, leur servent d'une sûre retraite pour la conservation de leur frai, leur accroissement, & parce que les cétacées, leurs ennemis, qui ne peuvent respirer l'eau, & qui n'y pourroient pas vivre à cause des glaces, ne peuvent par conséquent leur nuire dans ces contrées. On prétend cependant que les Harengs fraient aussi sur les côtes d'Angleterre; du moins ils arrivent pleins, & ils se voident long-tems avant qu'ils quittent ces côtes; d'autres soutiennent qu'ils disparaissent dès qu'ils ont jeté leur frai.

En quelque endroit que soit le premier domicile des Harengs, il paroît que leur principale demeure est entre la pointe d'Ecosse, la Norwege & le Dannemarck. Il en part tous les ans des Colonies qui enfilent à différentes reprises le canal de la Manche; & après avoir rangé la Hollande, la Flandre, l'Angleterre & l'Irlande, ils viennent se jeter sur les côtes de Normandie. Jusqu'à présent on n'est allé au-devant d'eux que jusqu'aux Îles de Shethland ou Hithland, du côté de Fayrhill & de Bochenefs, où les Hollandois arrivent tous les ans vers la S. Jean avec leurs buses & leurs barques: ils y tendent des filets entre deux buses, qu'ils opposent directement à la colonne de Harengs, qui y passe alors en venant du Nord. Ils en prennent, par ce moyen, des quantités prodigieuses à la fois: ils les préparent sur-le-champ à leur façon, & les ramènent chez eux, d'où ils les distribuent dans tous les pays de l'Europe.

M. Anderson dit qu'on trouve, dans les Golfes de l'Islande, & même sous le Pôle du Nord, les Harengs les plus gras, les plus gros, & en si grande abondance, qu'il seroit aisé aux habitans de ces endroits d'établir en peu de tems un commerce des plus avantageux, s'ils étoient en plus grand nombre & plus habiles pour de pareilles entreprises. Il dit qu'il y a une espèce de ces Harengs qui a près de deux pieds de long, sur trois bons doigts de large; & il présume que c'est le vrai *Roi des Harengs*, qu'on regarde communément comme le conducteur de leurs troupes. En effet, lorsque les Pêcheurs

En prennent un vivant , ils ont grand soin de le rejeter aussi tôt dans la mer , persuadés que ce seroit une espece de crime , que de détruire un poisson si utile.

Grands poissons cétacés , auxquels les Harengs servent de nourriture.

M. Anderson , qui , en remontant jusques sous le Pôle , a rencontré des troupes de Harengs , croit être fondé à dire , que par-tout où les grosses & petites especes de poissons se trouvent en abondance & fort grasses , on y trouve aussi nécessairement le Hareng en quantité , & dans sa plus grande délicatesse ; parceque les très petites especes attirent le Hareng , dont elles font la nourriture , & que le Hareng attire les grosses especes , dont il est la pâture à son tour. Entre les grandes especes de poissons , le *Chien marin* , le *Marfouin* , & parmi les especes de baleines , celle que les peuples du Nord appellent *Hareng-Baleine* ou *Nord-Caper* , sont ceux qui mangent le plus de Harengs. Lorsqu'on leur ouvre l'estomac , on le trouve toujours rempli de ces poissons. Le Nord-Caper se tient principalement aux environs de la dernière pointe du Nord de la Norwege , qu'on appelle *Cap du Nord* ; c'est même de cet endroit qu'il a tiré son nom. La Nature conduit cet animal à choisir ce poste préféablement à tout autre , à cause des troupes prodigieuses de Harengs qui côtoient la Norwege en descendant du Nord. M. Anderson ajoute que quand le Nord-Caper est tourmenté par la faim , il a l'adresse de rassembler les Harengs , & de les chasser devant lui vers la côte. Lorsqu'il a amassé dans un endroit serré autant de Harengs qu'il lui a été possible , il fait exciter , par un coup de queue donné à propos , un tourbillon très rapide ; en sorte que les Harengs , étourdis & comprimés , entrent par tonneaux dans la gueule , qu'il tient ouverte en ce moment , en aspirant continuellement l'eau & l'air. Le Nord-Caper en fait de même à l'égard des Maquereaux & des Sardines.

Malgré la dépopulation que le Nord-Caper semble faire du Hareng , à peine s'en apperçoit-on. La raison en est , que le Hareng multiplie d'une maniere prodigieuse ;

tandis que les monstres marins ne font qu'un ou tout au plus deux petits par an. D'ailleurs, la plupart des céta-cées sont réduits à une autre sorte de nourriture. C'est ainsi, par exemple, que la plus grande espèce de baleine, dont le gozier est extrêmement étroit, & la gueule embarrassée d'appendices appelées *Barbes*, est réduite à manger de petits crabes & certains insectes aquatiques; d'autres mangent des *Fucus*, &c.

Le Hareng devient encore la proie des espèces de *Cabeliau* & de *Marue*; ces poissons sont tellement avides du Hareng, que quand les Pêcheurs de Hambourg & de Groënland veulent en prendre du côté de Spitzberg, ils se servent souvent pour appas, au défaut d'un Hareng frais & naturel, d'une figure de Hareng faite en fer blanc: ce moyen leur réussit merveilleusement. Quelques-uns prétendent que nous ne devons l'arrivée des Harengs sur nos côtes, qu'à la chasse qu'en font ces divers animaux pour se nourrir. La peur qu'ils ont de leurs persécuteurs, les oblige à se serrer ou à se cacher dans le gros de la troupe, qui ressemble par-là à une Isle mouvante. Cette disposition favorise beaucoup les Pêcheurs; car, pour peu qu'ils attrapent le fil de la colonne, ils en prennent autant que leurs filets en peuvent contenir. Il en est de même des crabes, qui, étant chassés par quantité de poissons, se resserrent par troupes; & croyant se sauver, ils tombent tous à la fois dans les filets des Pêcheurs.

Les Pêcheurs ont remarqué que dès que les colonies de Harengs sortent des glaces, elles sont immédiatement attaquées par ces animaux, qui les attendent à leur sortie, & qui en serrant de tous côtés ces colonnes épaisses, les chassent continuellement devant eux d'une mer & d'une côte à l'autre: les oiseaux de proie leur font aussi une guerre cruelle.

Marche & route annuelle des Harengs.

Les Mouettes, & quantité d'oiseaux maritimes, qui voltigent au dessus de la mer, font connoître, ainsi que les gros poissons, aux pêcheurs en quel lieu sont les troupes de Harengs: ces animaux les poursuivent perpétuellement

pour en faire leur proie , & observent tous leurs mouvemens. Les Harengs nagent par grandes troupes , & aiment à fréquenter les bords de la mer : on les trouve quelquefois en si grand nombre , qu'ils s'opposent & résistent au passage des vaisseaux : dans ces moments, les Matelots en prennent quelquefois un bon nombre avec la pelle dont on se sert pour arroser les voiles des vaisseaux. Comme les Harengs sont noctiluques dans la mer , il ne doit pas paroître étonnant si la pêche en est plus heureuse & plus abondante de nuit que de jour.

La grande colonne de Harengs sort du Nord au commencement de l'année : son aile droite se détourne vers l'Occident , & tombe au mois de Mars vers l'Islande. L'aile gauche s'étend vers l'Orient : cette colonne se subdivise encore ; les unes vont par détachemens aux bancs de Terre-Neuve ; d'autres , arrivées à une certaine hauteur , dirigent leur course vers la Norwege , & tombent en partie par le détroit du Sund dans la mer Baltique , & l'autre partie va gagner la pointe du Nord de Jutland , défile le long de cette côte , & se réunit promptement par les Belts avec la colonne de la mer Baltique ; puis se subdivise de nouveau pour cotoyer le Holstein , le Texel , le Zuyderzée , &c. La colonne Occidentale , qui est aujourd'hui la plus forte , & qui est toujours accompagnée de marfouins , de requins , de cabelliaux , &c. s'en va droit au Hitland & aux Orcades , où les Pêcheurs Hollandois les attendent avec impatience , & de là vers l'Ecosse où elle se partage ; une partie fait le tour de l'Angleterre , va aux côtes des Frisons , des Zélandois , des Barbançons , & des François ; l'autre partie va aux côtes d'Irlande ; puis elles se rejoignent dans la Manche , & après avoir fourni aux besoins de tous ces peuples , il en résulte encore une colonne qui se jette dans l'Océan Atlantique ; c'est là qu'elle disparoît. Mais ce qui est admirable , c'est que toutes ces colonnes dispersées par troupes savent où se réunir pour reformer deux seules colonnes d'une épaisseur énorme , & retourner dans leur Patrie : l'une y arrive du côté de l'Orient & l'autre du Septentrion.

Le tems du départ des Harengs est également fixé ; ils quittent nos côtes aux mois de Juin & d'Août : la

route est prescrite & la marche réglée. Tous ces poissons partent ensemble ; il n'est pas permis à aucun de s'écarter , point de maraudeurs , point de déserteurs , ils continuent de côte en côte leur marche jusqu'au terme marqué. Ce peuple est nombreux , & le passage est long : dès que le gros de l'armée est passé , il n'en paroît plus jusqu'à l'année suivante. On a cherché ce qui pouvoit inspirer aux Harengs le goût de voyager , la police qu'ils observent dans leur route , & le desir de retourner dans leur patrie. Nos Pêcheurs & ceux de Hollande ont remarqué qu'il naissoit en été , le long de la Manche , une multitude innombrable de certains vers & de petits poissons dont les Harengs se nourrissent : c'est une manne qu'ils viennent recueillir exactement. Quand ils ont tout enlevé , durant l'été & l'automne , le long des parties septentrionales de l'Europe , ils descendent vers le midi où une nouvelle pâture les appelle : si ces nourritures manquent , les Harengs vont chercher leur vie ailleurs ; le passage est plus prompt & la pêche moins bonne ; au reste les Harengs ne se mettent en route ou ne la terminent qu'après avoir frayé : ainsi il paroît que l'appas des insectes attire autant les Harengs que la poursuite de leurs ennemis les chasse sur nos côtes : la même loi ou le même instinct appelle après eux leurs petits dès qu'ils ont assez de force pour voyager : & tous ceux qui échappent aux filets des Pêcheurs continuent promptement leur chemin pour remplir ailleurs le grand but de la nature ; c'est-à-dire pour devenir peres des générations de l'année suivante.

Si quelque chose est digne d'admiration dans la marche de ces animaux , c'est l'attention que ceux de la première rangée , (qui marche en file & sert de signal aux autres) portent sur les mouvemens des Harengs royaux leurs conducteurs ; lorsque les Harengs sortent du Nord , la colonne est incomparablement plus longue que large : mais dès qu'elle entre dans une vaste mer , elle s'élargit au point d'avoir une étendue plus considérable que la longueur de la Grande-Bretagne & de l'Irlande ensemble. S'agit-il d'enfiler un canal , aussitôt la colonne s'allonge aux dépens de la largeur , sans que la vitesse de la marche en soit aucunement ralentie : c'est ici sur-

tout où les signaux & les mouvemens font un spectacle digne d'admiration & d'étonnement : nulle armée si bien disciplinée qu'elle soit ne les exécute avec autant d'harmonie & de précision.

Pêche des Harengs par différentes Nations.

Nous avons déjà dit que pour cette expedition les Hollandois assemblent leurs buses aux environs de Hithland , où arrive la seconde division des Harengs. Leurs buses sont au nombre de douze à quinze cens ; ils les mettent en mer , en tirant au Nord-Nord-Ouest , & elles jettent le premier filet près Fayrhill , la nuit du lendemain de la Saint Jean , 25 Juin , aussitôt après minuit. On ne pêche que la nuit , parcequ'on reconnoît mieux le fil du banc des Harengs , que l'on distingue clairement par le brillant de leurs yeux & de leurs écailles. Le jour on ne les distingue que par la noirceur de la mer & par l'agitation qu'ils excitent dans l'eau , en s'élevant souvent jusqu'à la surface , & en sautant même en l'air pour éviter la fureur dévorante de leurs ennemis. D'ailleurs , pendant la nuit , le poisson est attiré par la clarté des lanternes qui le fait venir droit aux buses , & l'empêche , en l'éblouissant , de discerner les filets. Les Pêcheurs de sardines se servent fort utilement de ces mêmes manœuvres sur les côtes de Dalmatie.

Les filets , qui servent à la pêche des Harengs , sont fort longs & faits , suivant l'Ordonnance , pour le moins de bon chanvre , avec des mailles bien serrées , afin que le poisson , en y approchant , s'accroche aussitôt par les ouies : ceux qu'on fait aujourd'hui sont presque tous tricottés , d'une espee de grosse soie de Perse , ils durent au moins trois ans : dès qu'ils sont faits , on les teint en brun avec la fumée de copeaux de chêne , pour les rendre moins visibles dans l'eau.

Il n'est pas permis de jeter les filets en mer avant le 25 de Juin , parceque le poisson n'est pas encore arrivé à la perfection , & qu'on ne sauroit le transporter loin sans qu'il se gâte. C'est en vertu d'une Ordonnance expresse , & des placards publiés par les Etats & par la ville de Hambourg , que les Maîtres des buses , les Pilotes ,

& les Matelots prêtent serment, avant leur départ de Hollande & de Dantzic, de ne pas précipiter la pêche, & qu'ils le renouvellent à leur retour, pour attester que ni leur vaisseau, ni aucun autre de leur connoissance n'a fait infraction à cette loi. En conséquence de ces sermens on expédie des certificats à chaque vaisseau destiné au transport des nouveaux Harengs, pour empêcher la fraude & pour conserver le credit de ce commerce.

Depuis le 25 Juin jusqu'au 15 Juillet, on met tout le Hareng qu'on prend, pêle-mêle dans des tonneaux qu'on délivre à mesure à certains bâtimens bons voiliers, qu'on appelle *Chasseurs*, qui les transportent promptement en Hollande, où le premier Hareng qui arrive porte aussi le nom de *Hareng Chasseur*. Quand au poisson qu'on pêche après le 15 Juillet, aussitôt qu'il est à bord des buses, & qu'on lui a ôté les onics, on a grand soin d'en faire trois classes, savoir le *Hareng Vierge*, le *Hareng plein* & le *Hareng vuide*. On sale chaque espece à part, & on la met dans des tonneaux particuliers. Le *Hareng vierge* est celui qui est prêt à frayer; il est fort délicat. Le *Hareng plein* est celui qui est rempli de laitons ou d'œufs, c'est-à-dire, qui est dans son état de perfection. Le *Hareng vuide* est celui qui a frayé, qui est un peu coriace, qui se conserve moins bien; c'est le moins estimé; ces deux dernières especes de Harengs forment la charge ordinaire des buses, qui partent à mesure qu'elles sont remplies, ou quand la pêche est finie.

La pêche du côté de la Norwege est beaucoup diminuée depuis l'an 1560, tems auquel le commerce du Hareng étoit très florissant, sur-tout à Berghen où il y avoit un comptoir pour cette pêche, établi sous le nom de *Confrerie de Berghen ou de Scandinavie*. Jusqu'à ce tems plusieurs milliers de vaisseaux de Danemarck, d'Allemagne, de Hollande, d'Angleterre & de France, étoient coutume d'aller tous les ans chercher sur les côtes de Scandinavie, les provisions de l'Europe; mais le gros banc de Harengs a pris une autre route vers le Hishland & du côté de l'Ecosse. Quand les Pêcheurs Ecossois ont fait leur coup sur le Hareng, ceux de Dumbarton, de France, de Brabant, & même des Buses Hol-

Hollandoises réquipées une seconde fois, vont au devant de ce poisson près les bancs, les baies, les rivières par où doivent passer les colonnes, & ils en font encore une capture considérable. Toute la côte de Suède & de Finlande, &c. fournit un mauvais Hareng, à l'exception de la petite espèce, qui se trouve dans le Golfe Botanique, & qui est d'un goût exquis. Le Hareng de la mer Baltique & du Holstein, se pêche vers l'équinoxe du printemps. Une chose assez singulière, c'est quedans les mois de Décembre, Janvier & Février, on pêche du Hareng auprès du Caire en Egypte, & qu'on n'en voit point ni à Rosette, ni à Damiette, ni dans la Méditerranée.

Préparation & destination du Hareng.

Les Hollandois, avant que de transporter plus loin le Hareng de leur pêche, le salent de nouveau.

Le meilleur Hareng que l'on connoisse à Hambourg & qu'on envoie dans l'Empire, est celui qui vient de Hollande; mais avant cette dernière destination, les Jurés-Emballeurs de Hambourg le salent & l'encoaquent encore une fois à la façon Hollandoise; puis on font, sous serment, une estimation qu'ils marquent sur les tonneaux.

Si le Hareng de Hollande est d'un goût infiniment plus délicieux que celui des Harengs pris & préparés par d'autres Nations, c'est que les Pêcheurs Hollandois y prennent des soins & des précautions particulières: ils lui coupent les ouies à mesure qu'ils le prennent; & l'ayant préparé avec grand soin, ils ne manquent jamais de serrer tout ce qu'ils ont pris dans une nuit avant la chute du jour. Les tonneaux, dans lesquels ils encoquent leurs Harengs, sont de bois de chêne, & ils les y arrangent avec beaucoup d'ordre dans des couches de gros sel d'Espagne ou de Portugal. Les tonneaux, dont les Norvégiens se servent, sont de bois de sapin; ce qui communique un mauvais goût au poisson: d'ailleurs, ils le salent trop ou point assez, & l'empâtent mal dans les tonneaux. De plus, le Hareng de leur pêche est moins gras que celui du Hithland; il est même défendu dans les Provinces-Unies, par un Édit de 1720, de pêcher aucun Hareng

entre les rochers de Norwege, ou d'en acheter des gens de ces pays, sous peine de confiscation de la marchandise, & de trois cents florins d'amende.

L'Angleterre a fait de grands efforts pour faire fleurir en Ecosse le commerce du Hareng ; mais les Ecossois se sont avisés de pêcher ce poisson avant sa perfection ; de plus, ils n'en font la pêche qu'avec de petites chaloupes, en côtoyant la terre : ils sont même dans l'usage de ne point préparer leur poisson sur-le-champ : ils attendent pour cela que leurs chaloupes en soient remplies. Cette façon lente de le préparer, ôte au poisson sa délicatesse naturelle, & la faculté de se conserver. Les Habitans d'Yarmouth se contentent d'en pêcher aussi cinquante-mille tonneaux ou environ, dont ils font leur Hareng rouge ou enfumé.

Les Flamands, qui étoient autrefois de grands pêcheurs, ont inventé les premiers la meilleure façon de préparer & de saler le Hareng ; mais trop voisins d'un peuple industrieux (les Hollandois) jaloux du commerce & du gain, ils ont été bannis de la mer. Il n'y a pas long-tems qu'on disoit *Hareng de Flandres* ; aujourd'hui l'on dit, *Hareng de Hollande*.

Tout le Hareng, que les Hollandois prennent par un second équipement, ainsi que les François & les Habitans de Galles, &c., est mangé frais en partie : le reste, qui va à plusieurs milliers de tonneaux, est salé ; & c'est celui que l'on envoie en Espagne & dans la Méditerranée, sous le faux nom de *Hareng de Hollande*. Ce sont, sur-tout les Négocians de Devonshire & de Cronwal, qui savent le préparer en le pressant d'une façon particulière, & qui en envoient la plus grande quantité à Cadix, à Lisbonne, à Venise, à Livourne, & jusqu'en Afrique.

M. Anderson dit que sur les côtes d'Yarmouth on vuide, & on coupe les quies au Hareng, dès qu'on en a amené une barque à terre ; ensuite on le met dans des tonneaux avec du sel d'Espagne, ayant soin de le remuer de tems-en-tems ; au bout de seize à vingt-quatre heures, ils l'ôtent des tonneaux, le lavent bien avec de l'eau fraîche, & le suspendent à des bâtons posés sur des lattes dans des cabanes faites exprès pour cet usage :

usage : ils y font ensuite du feu avec du bois fendu bien menu , qu'ils rallument toutes les quatre heures , ayant grand soin de fermer exactement les cabanes pour y contenir la fumée , & la faire recevoir par le poisson. Ils y laissent pendant six semaines celui qui doit être envoyé hors du Royaume , & on l'empaquette bien pour l'envoi. Tel est , dit M. Anderson , le principal secret pour bien enfumer le Hareng.

Les Islandois prennent encore aujourd'hui des quantités prodigieuses de petit Hareng , qu'ils entassent vivans sur le bord de la mer , & qu'ils partagent ensuite entre eux par tête. Dans la Bothnie Occidentale , on le met dans de grands tonneaux avec beaucoup de sel ; & après l'avoir bien remué avec un bâton , on le laisse dans le sel pendant vingt-quatre heures , jusqu'à ce que le sang soit sorti , & que le poisson se roidisse : on l'ôte le lendemain , & on l'empaquette bien dans de petits tonneaux de toutes sortes de grandeur : on le débite , soit dans le pays même , soit dans le voisinage. On choisissoit autrefois les plus petits ; & après les avoir salés , on les faisoit sécher au four pour les envoyer en présent dans les pays étrangers : c'étoit dans certains cantons un régal aussi délicieux que le Raff ou Rekel du Nord. La bonté de ce poisson se perd sur nos côtes ; & d'ailleurs on n'y a pas la bonne façon de le saler & préparer pour le transport , comme les Hollandois : ce qui fait qu'on le mange frais , ou que tout au plus on l'enfume pour en faire une marchandise un peu durable. On estime assez cette préparation , dont la maniere est rapportée dans les Annales de Breslau , *Avril 1720*. Dans tous les pays ou côtes à Hareng , on est obligé d'enfumer ceux de ces poissons qui sont maigres & coriaces ; tels sont les *Harengs* de Lubeck , de Prusse & de Dantzick. Les Hollandois font encore beaucoup de Hareng saur ou enfumé avec ce poisson qui , étant poursuivi par l'Epaular & le Marfouin , vient souvent jusques dans l'Y Grec , devant la ville d'Amsterdam. On le prépare en Novembre & en Décembre : il est très gras & d'un goût exquis ; mais on le consomme dans le pays ; car il seroit difficile de le transporter bien loin , à cause de l'abondance de sa graisse.

L'on envoie le Hareng enfumé, le plus maigre, à Hambourg, à Brême, & de-là plus loin dans l'Empire.

Le Hareng fréquente aussi les côtes de l'Amérique Septentrionale, mais on y en voit beaucoup moins qu'en Europe : il ne va pas plus loin que les fleuves de la Caroline. Ces Harengs seroient-ils les mêmes que ceux qui voit disparaître en se jettant dans l'Océan Atlantique, ou un détachement de la grande troupe Septentrionale, qui, venant sur les côtes de Groënland, s'écarte sur les côtes du Nord-Ouest de l'Amérique, au lieu de tirer au Sud-Est avec les autres.

A l'égard des Harengs d'Amboine & de Banda, que l'on y sale & enfume; ce ne sont point de vrais Harengs, mais des poissons qui leur ressemblent beaucoup. Il n'en est pas de même de celui qui se trouve au Cap de Bonne Espérance : on l'y voit par troupes très semblables à nos Harengs d'Europe : ils remontent quelquefois dans les rivières où ils se nourrissent d'herbes, de charognes, &c. Les Esclaves Negres en prennent très souvent au filet : ils les laissent quelques jours dans la saumure avant de les manger.

Il est étonnant que les Européens, & particulièrement les Hollandois, n'aient encore pu trouver la véritable manière de saler le Hareng, au point qu'il se conserve assez pour l'envoyer dans nos Colonies, où il seroit d'un usage infini & très précieux. Tous ceux qu'on y a envoyés jusqu'ici, ont été gâtés avant que d'arriver.

Le Hareng frais se nomme *Hareng blanc* : il est d'une chair blanche & d'un bon goût : il convient à bien des tempéramens. Celui qui est salé est assez mal sain : il ne convient qu'à des estomacs robustes ; celui qui est dé-salé se nomme *Hareng pek* : il est moins mal-faisant, mais moins délicat que le Hareng frais. Quant au Hareng saur ou enfumé, il est pernicieux, quoique le menu peuple l'appelle *Appéit* : il est sec, dur & très difficile à digérer. Le Hareng est apéritif. La saumure de ce poisson convient pour détacher les ulcères fétides : elle arrête les progrès de la gangrène. On en fait entrer dans les lavemens pour la sciatique.

HARICOT, *Phaseolus*. Le nom de Haricot est commun à la plante & au fruit qu'elle produit ; pour distinguer cependant la gouffe qu'on mange en verd d'avec le grain lorsqu'il est séparé de sa gouffe, on dit Haricot verd & Haricot blanc ; & lorsque le grain est sec, on dit fève de Haricot.

Le Haricot est universellement connu, & il s'en fait une grande consommation en tous pays. La feuille de cette plante est uniforme dans toutes les especes de ce pays-ci, elle est divisée en trois parties presque égales. Ses fleurs sont sans odeur, de forme irrégulière, & du nombre des fleurs légumineuses ; elles sont blanches ou purpurines, suivant l'espece, & sortent des aisselles des feuilles par bouquets, de quatre, six, huit ou dix, placées de deux en deux par échelon, le long du rameau où elles tiennent ; la tige est déliée, & ne se soutient qu'en s'accrochant aux tiges voisines au défaut d'autres appuis. A la fleur succède la gouffe, qui est plus ou moins longue, suivant l'espece, & contient plus ou moins de grains.

Il y a un très grand nombre d'especes de Haricots : on en a compté, dit-on, jusqu'à soixante & trois especes, très distinctes par la forme & par la couleur ; mais qui n'ont que fort peu de différence pour le goût & les qualités.

Nous ne parlerons ici que de quelques especes les plus usitées. La différence la plus frappante qu'il y ait entre les diverses especes de Haricots, c'est que les uns sèlent, c'est-à-dire montent, & qu'on est obligé de les sèmer ; d'autres restent basses, & sont nommées *Haricots nains* ou *à la Touffe*. Les uns ont dans l'intérieur de leur gouffe une espece de pellicule, & les autres n'en ont pas ; ce qui fait nommer ces dernières especes, *Haricots sans parchemin*, ce sont les meilleures à manger en verd. Ces plantes ont un avantage sur toutes les autres, elles réussissent mieux la seconde année dans la même terre que la première, pourvu qu'on la secoure d'un peu de fumier ; le grain devient plus clair & plus uni.

Le Haricot nommé *Haricots gris*, est un des premiers qu'on sème dans les terrains hâtifs. Sa fleur est purpurine ; son grain est de couleur noire jaspée de

blanc : on n'en fait ordinairement usage qu'en verd , parcequ'il n'a point de parchemin , c'est une espece de Haricot nain.

Le *Haricot blanc nain hâtif* est de toutes les especes , celle qui donne le plus de profit dans un jardin bourgeois ; mais le grain sec ne rend pas beaucoup.

Le *Haricot de Soissons* est d'un beau blanc & d'un émail supérieur à tous les autres ; c'est celui qui tient le premier rang pour être mangé en sec ou en grains lorsqu'il est encore frais & tendre.

Le *Haricot de Prague* ou *Haricot à la Reine* a une forme qui n'est pas bien décidée ; il s'en trouve de quarrés , de ronds , tous plus petits que les plus petits pois , de couleur isabelle jaspée de noir ; cette espece mériteroit d'être plus répandue ; car elle se peut manger en verd , en grain tendre ; ils ont même un goût fin en sec : il rapportent beaucoup.

Le *gros Haricot de Hollande à confire* est reconnoissable par sa gouffe de sept à huit pouces de longueur ; on le confit au sel pour l'hiver ; c'est presque la seule maniere dont on l'emploie : il s'en fait une consommation immense en Hollande & dans les pays voisins ; mais on ne le connoît presque pas en France.

En général , quand les filets des Haricots ont atteint le bout des rames il faut les arrêter , car ils consomment inutilement beaucoup de seve dont le bas profiteroit.

La farine de Haricot est employée dans les cataplasmes pour amollir , resoudre & disposer les tumeurs à suppurer. On dit que le grain mâché & appliqué sur la morsure des chevaux , guérit la blessure.

Bien des personnes sont curieuses de conserver les Haricots verds pour les manger en hiver. Pour cet effet on choisit les plus tendres & ceux où la seve n'est pas encore formée dans la cosse : on en retire les pointes ou le filet , on les jette à plusieurs reprises dans un chaudron d'eau bouillante pour les faire blanchir , on les retire pour les plonger dans de l'eau froide , & on les fait égoutter sur des claies d'osier ; ensuite on les laisse dessécher ou à l'ombre ou à l'étuve , & on les serre dans une caisse ou dans des sacs de papier. Lorsqu'on en veut

manger en hiver ou en carême , on en fait tremper dans de l'eau tiède , ils y renflent , puis on les accommode à quelque sauce que ce soit. Ils ont encore la même couleur & presque le même goût que s'ils venoient d'être cueillis dans le jardin. Il y a des personnes , qui , au lieu de les faire sécher , comme nous avons dit , les confisent au vinaigre , ou au beurre fondu ou à l'huile ; mais ces préparations leur ôtent leur goût.

HARICOT EN ARBRISSEAU, *Phaseoloides*. C'est un petit arbrisseau , ou plutôt une plante sarmenteuse de la Caroline , que l'on peut élever ici très aisément de semences ou de marcottés. Cet arbrisseau porte des fleurs de couleur purpurine , ramassées en gros bouquets ; ses feuilles sont composées de folioles pointues & finement dentelées , rangées par paires sur une nervure , & terminées par une seule. Cette plante peut faire , en Juin , l'ornement des terrasses par ses gros bouquets purpurins.

HARLE ou **HERLE** , espèce de Plongeon nommé ainsi vers les rives de la Loire , comme à Cône , à la Charité , à Nevers , &c. On le vendoit autrefois à Paris sous le nom de *Tiers* ou de *Morillon* : il ressemble plus à une oie qu'à une canne sauvage : sa chair a un goût fort marécageux & désagréable.

HARMALE , espèce de Rue sauvage , fort odoriférante & particulière à l'Egypte. Les Mahométans attribuent à l'odeur de cette plante la vertu de chasser les malins esprits.

HARPE, *Lyra*. On donne ce nom à un poisson de moyenne grandeur , rond , de couleur rouge , sans dents , & qui porte à la tête deux cornes disposées en forme d'une Harpe , d'où est venu son nom : sa voix est comme un grognement : il vit de plantes mêlées avec de l'écume de mer : sa chair est extrêmement coriace : on le pêche dans les environs d'Antibes.

HARPE ou **CASSANDRE** , espèce de coquillage univalve , du genre des conques sphériques , dont la coquille est très belle , très variée dans ses couleurs , & ornée de cannelures longitudinales , qui vont en diminuant comme les cordes d'une Harpe , d'où lui est venu son nom. *Voyez au mot TONNE.*

HARPENS, oiseau de nuit , qui ne fréquente que les

lieux inaccessibles des hautes montagnes du Dauphiné : on en voit aussi dans le Briançonnois. Cet oiseau fait son nid dans les ouvertures des rochers, où les Bouc-etains se retirent communément : son cri est fort lugubre. Cet oiseau ne sort jamais de jour.

HARPONNIER, *Jaoulator*. Nom qu'on donne à des oiseaux fort semblables au Héron : ils ont un bec long, fort & pointu, de la forme d'un pieu ou d'un dard ; ils savent s'en servir de la même manière que les Pêcheurs usent de l'instrument qu'ils ont pour Harponner les grands poissons cétaqués. Le Harponnier a la tête assez grande ; les jambes grosses & les pieds courts ; le plumage cendré, mêlé de noir. Le Harponnier du Mexique est de couleur rouge.

HASE ou **HAZE**. Nom que l'on donne à la vieille *Lapine* & à la femelle du *Lievre*. Voyez ces mots.

HAUT ou **HAUTHSI**. Animal du Brésil, qui est de la grandeur d'un chien ; il a la face d'une Guenon, le ventre pendant, une longue queue, des pieds velus à la manière des Ours ; des ongles aigus & longs. Il se plaît au haut des arbres, d'où lui est venu son nom : on l'apprivoise assez facilement ; on croit que cet animal est une espèce d'*Ai* ou de *Pareffaux*. Voyez ce mot.

HAUTIN ou **OUTIN**, *Pisces Oxyrhincus*, est un poisson qu'on voit communément dans la Flandre & en Hollande. Il a la bouche longue, menue, pointue, molle & noire ; il n'a point de dents ; la mâchoire supérieure surpasse de beaucoup l'inférieure : il a la figure d'une Truite.

Sur les bords de la mer Caspienne, on en trouve d'une grandeur considérable. Les Marchands le vendent, en ce pays, desséché & salé : sa graisse est nourissante : ses boyaux étant cuits, sont employés à faire de la colle. Les Pêcheurs du Nil se donnent bien de garde de toucher au Hautin qui se trouve dans leur fleuve, parcequ'ils ont pour lui une grande vénération.

HAYE, est la plus grande espèce de *Requin*. Voyez ce mot.

HAY-SENG, nom que les Chinois donnent à un poisson très laid, & dont on use à la Chine presque à tous

Les repas : il est sans os & sans aucune espèce d'arrêtes : il meurt aussi-tôt qu'il est pressé dans la main ; mais un peu de sel étant suffisant pour le conserver , on le transporte dans toutes les parties de l'Empire de la Chine.

HAY-TSING, est l'oiseau de proie le plus beau , le plus vif , le plus courageux & le plus remarquable qui soit à la Chine. Il est très beau , mais rare : on n'en trouve que dans le district de Hang-Chang-Su , Ville de la Province de Chenfy , & dans quelques parties de la Tartarie. Il surpasse en beauté , en force & en grossiour nos plus beaux faucons ; aussi-tôt qu'on en prend un , il doit être porté à l'Empereur ; qui le confie aux soins des Fauconniers Impériaux.

HEDÉRÉE. Les Epiciers Droguistes donnent ce nom ou celui de *Gomme hédérée* à la Résine de Liere. Voyez ce mot à l'article **LIERS**.

HELIANTHÈME, *Helianthemum vulgare*, plante qui vient communément dans les bois & les lieux montagneux , aux environs de Paris , & qui est connue aussi sous les noms d'*Herbe d'or* , d'*Hysope des Garigues* , de *Fleur du Soleil* & de *Cyste-has*. L'Hélianthème a une racine blanche & ligneuse : ses tiges sont nombreuses , grêles , rondes , velues , couchées sur terre , & revêtues de feuilles oblongues , étroites , & attachées à des queues courtes , vertes en-dessus , blanchâtres en-dessous , d'un goût glutineux , & qui rougissent légèrement le papier bleu. Ses fleurs sont au sommet des tiges , disposées comme en longs épis , attachées à des pédicules , composées chacune de cinq feuilles , disposées en rose , & jaunes. Le pistille se change en un fruit triangulaire , assez gros , qui s'ouvre en trois , & qui contient quelques semences également triangulaires & rousses. On ne se sert que des racines & des feuilles de cette plante : elles sont estimées vulnéraires , & avoir les mêmes propriétés que la Consoude , pour arrêter toutes les espèces de flux , & sur-tout ceux du sang ; on s'en sert aussi avec succès pour laver les parties de la génération qui sont ulcérées.

On donne aussi le nom d'*Hélianthème tubéreux* aux *Rais de terre* ou *Tepinambours*. Voyez ce mot.

HÉLIOTROPE. *Voyez* HERBE AUX VERRUES, & **TOURNESOL.**

HÉLIOTROPE. On a donné aussi ce nom à une sorte de Jaspe, d'un verd bleuâtre, tacheté de rouge, qui est très estimé. On le porte en Amulette, pour préserver de la contagion, de la gravelle, de l'épilepsie, & de quantité d'autres maladies, qu'on n'a pour cela ni plus tôt ni plus tard, quoi qu'en disent les Charlatans, qui le vendent pour de tels effets. *Voyez* JASPE.

HELLÉBORE, plante, dont on distingue plusieurs especes, & qui ont été connues des anciens Grecs & Latins. Nous ne parlerons ici que des deux especes qui sont en usage; savoir, l'*Hellébore blanc* & le noir.

HELLÉBORE BLANC, *Veratrum album*. Les racines de cette plante, sont fibrées & nombreuses: elles sortent comme d'une tête bulbeuse & jaunâtre: elles sont oblongues, grosses comme le pouce, olivâtres, blanches en dedans, d'un goût, âcre amer, désagréable, & qui cause des nausées. La tige est haute de deux à trois pieds, ronde, droite, creuse, de laquelle naissent des feuilles alternes, de la figure de celles du plantain, mais plus grandes, plus nerveuses, d'un verd clair, & qui entourent la tige par leur base faite en maniere de tuyau. Du milieu de la tige jusqu'à l'extrémité, sortent des grappes de fleurs disposées en roses, d'un verd blanchâtre: il leur succede un fruit composé ordinairement de trois gaines membraneuses, qui renferment des graines oblongues, blanchâtres, & bordées d'un feuillet membraneux.

Il y a une autre espece d'*Hellébore blanc*, dont les fleurs sont d'un rouge noir, les feuilles plus longues, plus minces & plus penchées.

L'HELLÉBORE NOIR, *Helleborus niger*, est d'un genre différent de l'*Hellébore blanc*, suivant les observations de M. de Tournefort, dans ses *Elémens de Botanique*. Les racines de l'*Hellébore* dont il est question, sont tubéreuses, noueuses: il sort de leur sommet un grand nombre de fibres, serrées, noires en dehors, blanches ou grises en dedans; d'un goût âcre, un peu amer, & excitant des nausées; d'une odeur forte, lorsque la plante est

récente ; de la racine naissent des feuilles portées sur de longues queues, pleines de suc, maculées de points purpurins, comme la tige de la grande serpentaire. Ces feuilles sont divisées jusqu'à leur queue, le plus souvent en neuf portions, comme une main ouverte, formant autant de petites feuilles roides, lisses, d'un verd foncé & dentelées. Cette plante n'a point de tiges : les fleurs sont uniques, ou il y en a deux : elles sont composées de cinq feuilles disposées en rose, arrondies, d'abord blanchâtres, ensuite purpurines, enfin verdâtres, ayant en leur milieu plusieurs étamines courtes & jaunes : il naît, entre les feuilles & ces étamines, plusieurs cornets disposés en couronne, à la base du pistile. Ces fleurs durent long-tems sur la plante sans tomber : il leur succède un fruit composé de plusieurs gaines membraneuses, ramassées en maniere de tête ; & renfermant des semences arrondies & noires.

Nous avons rencontré ces especes d'Hellébore dans les Alpes, dans les Pyrénées, dans le Dauphiné, la Bourgogne & l'Auvergne : on les cultive quelquefois dans les jardins, à cause de la beauté de leurs fleurs & de l'utilité de la plante.

M. de Tournefort croit avoir retrouvé, dans son voyage du Levant, le véritable Hellébore des Anciens. C'est un Hellébore noir, plus nourri que le nôtre, sans odeur, sans amertume : il est commun non-seulement dans les Isles d'Antycire, qui sont vis-à-vis du Mont-Æta, dans le Golfe Maléac, que l'on appelle à présent le *Golfe du Zeiton*, près de l'Isle d'Eubée, à présent *Négrepont* ; mais encore plus sur les bords du Pont-Euxin, & sur-tout au pied du Mont Olympe en Asie, près de la fameuse ville de Pruse. M. de Tournefort propose une expérience pour connoître si les racines, que l'on a coutume de vendre sous le nom d'*Hellébore noir*, sont utiles dans la Médecine. Il faut en faire infuser dans une suffisante quantité d'eau de fontaine, & distiller ensuite dans un alambic ; si l'eau qui sort de l'alambic n'a pas de goût, il faut rejeter ces racines comme inutiles ; mais si l'eau qui en sort est âcre, on peut les employer.

Nous devons, dit-on, la connoissance des propriétés

de l'Hellébore , & sur-tout du noir , à un certain Mélampus , qui étoit un Médecin ou Berger , & qui inventa la purgation : il guérit , avec ce remède , les filles de *Prætorius* , qui étoient devenues furieuses. On retire de ces racines , par le moyen du feu , un esprit très-âcre , qui coagule la solution du mercure doux : l'infusion de ces racines rend plus vive la couleur du papier bleu. Les racines de l'un & l'autre Hellébore , purgent fortement les humeurs dures & ténaces : elles sont émétiques , sternutatoires & soporeuses. Ce purgatif convient aux maniaques , aux apoplectiques & aux ladres , même aux galleux qui sont robustes , mais jamais aux valétudinaires ni aux femmes. Ce que nous avons dit de la vertu médicinale de la coloquinte , peut s'appliquer aux Hellébores. Des Médecins prudents abandonnent aujourd'hui les Hellébores à la Médecine vétérinaire pour guérir le farcin , &c.

HELMINTHOLITE. Sous ce nom les Naturalistes désignent tous les vers de terre & de mer , qui se sont changés en pierre ou minéralisés , & qui pourroient bien n'être que des tuyaux vermiculaires marins.

HÉMEROBIE , *Hemerobius* , nom donné à un genre de mouches à ailes nerveuses ; telles sont particulièrement les *Demoiselles*. Voyez ce mot.

HÉMEROCALE , plante dont la fleur est jaune , & qui ressemble assez au lis par les feuilles & par la tige : elle croît sans culture , & ne conserve sa beauté qu'un jour. Il y a une Hémerocalle de jardins , dont les fleurs sont variées. Les Fleuristes Hollandois font grand cas de cette plante.

HÉMIONITE , *Hemionites* , plante semblable à la Langue de cerf , excepté que ses feuilles ont deux grandes oreilles à leur base. L'Hémionite est fort vivace : elle croît dans les bois , dans tous les lieux humides & ombrageux. On s'en sert pour purifier la masse du sang ; c'est un excellent béchique & vulnéraire.

HÉPATIQUE , *Hepatica*. On donne ce nom à plusieurs especes de plantes : savoir , à l'hépatique commune , à l'hépatique des Fleuristes , au petit muguet , ou à l'hépatique des bois autrement pulmonaire : nous ne parlerons ici que des deux premières.

L'hépatique commune, *Hepatica vulgaris*, est une plante qui croît aux lieux ombrageux, le long des rochers humides, des ruisseaux, ou des fontaines, ou des puits ; ses racines sont fines comme des cheveux : elles sortent de dessous les feuilles qui sont très nombreuses, larges d'un doigt, & longues de deux, verdâtres, écaillées : la fleur de cette plante n'est pas apparente : il sort de l'extrémité de la feuille un pédicule blanc, lisse, ferme, succulent, transparent, de la grosseur du jonc, long de quatre pouces, surmonté d'une petite tête semblable à celle d'un champignon, divisée en dessous en quatre ou cinq parties. Cette tête est d'abord verdâtre, ensuite jaunâtre, & enfin roussâtre ; & ses parties inférieures en s'ouvrant, laissent voir un fruit noir ou des capsules purpurines, noirâtres, pleines de suc quand elles sont vertes, & quand elles sont seches, de poussière ou de semences noirâtres qui forment une espèce de fumée en tombant.

Cette hépatique a une saveur d'herbe, un peu amère, astringente, & d'une odeur légèrement aromatique & bitumineuse : elle est excellente pour les maladies du poulmon & du foie, elle divise les humeurs épaisses, elle convient aussi dans les maladies de la peau.

HÉPATIQUE DES BOIS. Voyez PULMONAIRE DE CHÊNE.

HÉPATIQUE DES FLEURISTES ou BELLE HÉPATIQUE, *Hepatica nobilis*. Ses racines sont rougeâtres & capillaires, elle ne paroît extérieurement qu'un amas de fibres entrelacées ; de chaque petite tête de la racine, il sort tous les ans d'abord des fleurs, ensuite des feuilles, qui sont velues & repliées dès qu'elles paroissent, lisses quand elles sont étendues, vertes, quelquefois purpurines, fermes, à trois angles, & portées sur de longues queues : il sort de la même racine plusieurs tiges grêles, qui portent chacune une belle fleur en rose, dont la pistille se change en une petite tête, sur laquelle sont entassées plusieurs graines pointues, à la manière des renoncules ; la couleur de la fleur varie, elle est bleue, de couleur de chair, & blanche ; on cultive cette plante dans les jardins à cause de la beauté de sa fleur qui paroît au cœur de l'hiver.

On met cette plante au nombre des hépatiques , elle elle vulnérable , rafraichissante & astringente : elle convient dans les inflammations de la gorge , elle leve l'obstruction du foie , sur-tout dans ceux qui se sont trop livrés à l'amour : on en faisoit autrefois une caudistillée , dont les Dames faisoient usage , comme d'un excellent cosmétique , & particulièrement pour blanchir la peau du visage , lorsqu'elle est gâtée par l'ardeur du soleil.

HERBE , *Herba* : est le nom qu'on donne aux plantes dont les tiges périssent en partie tous les ans : il y en a de plusieurs sortes : 1°. les *herbes potageres* qu'on cultive pour l'usage de la cuisine , telles sont celles qu'on appelle *herbes fines* , comme le *cerfeuil* , le *persil* , la *sarriette* , le *pourpier* , la *pimprenelle* , la *corne de cerf* , le *creffon alenois*. L'*oseille* & la *poirée* , &c. sont également des herbes. 2°. Les *herbes ou plantes odoriférantes* , telles que le *baume* ou le *basilic* , l'*absinthe* , la *marjoleine* , la *civette* *appetit* , la *camomille* , le *romarin* , la *sauge* , la *citronnelle* , le *coq* , l'*anis* , le *fenouil* , l'*estragon* , le *thym* , &c. 3°. Les *herbes sauvages* qui sont les plantes médicinales , telles que l'*hellébore* , la *scammonée* , l'*agaric* , le *thyti-male* , 4°. Enfin on donne le nom de *mauvaises herbes* , à toutes les plantes qui enlèvent aux bons grains une partie de la substance de la terre qu'elles épuisent : celles qui sont les plus nuisibles pour le bled , sont la *nielle* , qui se sépare difficilement du grain & noircit le pain : voyez *nielle* à l'article BLEB : la *queue de Renard* , dont la semence ressemble à celle de froment , & qui rend le pain amer : le *ponceau* ou *pavot sauvage* , qui se multiplie au point d'étouffer le froment : le *vesceron* qui le fait pourrir : le *chiendent* , dont les racines s'étendent en trainasse & nuisent au labour : le *mélilot* , qui donne au pain une mauvaise odeur : les *chardons* & les *yebles*.

A l'égard des *herbages* , on donne ce nom aux herbes des marais , ou aux prairies dont on fait le *foin*.

HERBE A L'AMBASSADEUR ou A LA REINE ou SAINTE , &c. Voyez NICOTIANE.

HERBE AUX ASNES , *Onagra*. Plante qui nous a été apportée de l'Amérique , & qu'on cultive pour la cu-

riofité dans plusieurs jardins : elle vient de graine & ne pousse sa tige que la seconde année.

La racine de cette plante est longue, de la grosseur du doigt, blanchâtre & fibreuse. Sa tige est haute, grosse comme le doigt, moëlleuse, ronde par la base, anguleuse & rameuse en haut, grisâtre & marquetée de points rouges ; les feuilles sont longues & étroites, sinueuses & dentelées : les fleurs sont grandes & ordinairement à quatre feuilles jaunes, disposées en rose dans les échancrures d'un calice, duquel une moitié est fistuleuse & l'autre solide : cette fleur est odorante, mais de peu de durée, car elle ne demeure qu'un jour épanouie sans se flétrir ; quand elle est passée, la partie solide du calice devient un fruit cylindrique, qui s'ouvre par la pointe en quatre parties, contenant quatre loges remplies de petites semences anguleuses : cette plante est détersive & astringente.

HERBE DE BENGALE : plante dont la tige qui est grosse comme le petit doigt, est couronnée d'un bouton en forme de houe, qui se file, & dont les Tisserans du pays font diverses étoffes, sur-tout cette sorte de taffetas qu'on nomme en Europe *taffetas d'herbes*.

HERBE BLANCHE, *Gnaphalium maritimum*. Cette plante, qui croît au bord de la mer, a une odeur un peu aromatique, approchant de celle du *flacas citrin*, & une saveur tant soit peu salée. Sa racine est longue, grosse & ligneuse, un peu fibrée ; les tiges sont hautes d'un pied, grosses, lanugineuses, garnies de beaucoup de feuilles oblongues, lesquelles étant rompues, paroissent comme autant de petits flocons de laine cotoneuse, propre à servir de mèche dans les lampes. Aux sommités des tiges naissent des fleurs en bouquets à fleurons, évasés en étoile, de couleur blanche & jaune : il leur succede de petits fruits blancs, composés chacun d'une graine courbe & d'une espece de casque qui la recouvre : cette plante est détersive, desiccative & astringente.

HERBE BLANCHE ou PIED DE CHAT, *Hispidula*. Est une plante cotoneuse qui se plaît sur les montagnes exposées au vent & couvertes d'herbes ; les racines sont fibreuses & très rampantes ; les feuilles sont cou-

scorbut , en mêlant le suc de l'herbe aux cuillers avec celui de l'oseille : on tient dans les bourriques une eau & un esprit ardent de cochlearia distillés.

HERBE D'OR : voyez *HELIANTHEME*.

HERBE DORÉE ou DAURADE : voy. *CETERACH*.

HERBE A L'ÉPREVIER , *Hieracium*. Plante qu'on compte au nombre des *chicoracées* , & qui croît dans les champs de tous les côtés , parmi les pâturages ; la racine est longue , simple , charnue & laiteuse : les tiges sont hautes de deux pieds , anguleuses , creuses , rameuses , vertes brunâtres , garnies de quelques feuilles : les feuilles principales sortent presque toutes de la racine , éparées à terre , découpées & vertes.

Ses fleurs sont des bouquets à demi-fleurons , jaunes , il leur succede des semences longues , rousses & garnies d'une aigrette ; la racine de cette plante est humectante , rafraichissante & un peu astringente.

HERBE A ÉTERNUER , *Piarmica*. Plante qui croît dans les lieux incultes & ombrageux : elle est haute d'un pied & demi & quelquefois de plus de trois pieds ; la racine est longue & filamenteuse : la tige est grêle , ronde , fistuleuse & garnie de feuilles longues , comme celles de l'estragon , crenelées , verdâtres , & d'un goût piquant comme celui de la *pyrethre* , le haut de la tige est rameux , les fleurs sont radiées & blanches , disposées en bouquets fort serrés , il leur succede des semences menues. Une feuille de cette plante , mise dans le nez , fait éternuer long-tems ; si on la mâche , elle fait saliver , & est propre à guérir le mal de dents.

HERBE FLOTTANTE , *Sargazo*. On donne ce nom au *fucus* ou varec qui couvre la portion de la mer des Indes qui est entre les Isles du Cap Verd , les Canaries , & la terre ferme d'Afrique , & à laquelle les Portugais ont donné le nom de *sargasso* : cette plante s'élève sur la surface de la mer de trois à quatre pouces ; elle pousse plusieurs rameaux menus , déliés , gris , qui s'emmoncelent & s'entortillent les uns avec les autres ; ses feuilles sont longues , minces , étroites , dentelées en leurs bords , roussâtres , d'un goût approchant de plusieurs *fucus* de nos mers. Ses tiges sont garnies de vessies rondes , grosses comme le poivre , légères & vuides. Cette plante

plante est fort tendre quand on la tire de l'eau ; mais elle devient dure & cassante quand elle a été séchée. On n'y a jusqu'à présent découvert aucune racine ; on y remarque seulement la marque de l'endroit par où elle a été rompue quand on l'a tirée de la mer ; il y a néanmoins bien de l'apparence qu'elle est enracinée d'une manière quelconque au fond de la mer. Cette herbe , par son abondance , rend la navigation de cette mer fort dangereuse , à cause des rochers ou bancs de sable , sur lesquels elle croît. *Voyez* GOEMON.

On mange sur les lieux de cette plante en salade , elle est apéritive , diurétique , & bonne pour le scorbut.

HERBE AUX GUEUX. *Voyez* CLÉMATITE.

HERBE GRASSE ou HUILEUSE. *Voyez* GRASSE.

HERBE AUX GOUTTEUX ou HERBE DE LA ROSÉE ou ROSÉE DU SOLEIL , *Ros Solis*. Plante qui naît dans les lieux rudes , sauvages , humides & marécageux , le plus souvent parmi une mousse aquatique d'un blanc rougeâtre. Sa racine est fibrée & déliée comme des cheveux : elle pousse plusieurs queues longues , menues , velues en dessus , auxquelles sont attachées de petites feuilles presque rondes , concaves , en manière de cure-oreille , verdâtres , garnies d'une frange de poils rougeâtres , fistuleux , d'où transudent quelques gouttes de liqueur dans les cavités des feuilles , de sorte que ces feuilles & leurs poils sont toujours mouillés d'une es-
pece de rosée , même dans les tems les plus secs. Il s'élève d'entre des feuilles deux ou trois tiges , presque à la hauteur d'un demi pied , grêles , rougeâtres , dénuées de feuilles ; lesquelles portent en leurs sommités de petites fleurs disposées en roses blanchâtres : il leur succede de petits fruits de la grosseur & figure d'un grain de bled , & qui renferment plusieurs semences.

On trouve encore une autre es-
pece de *Rosée du soleil* , qui ne diffère de la précédente que par la figure de ses feuilles qui sont oblongues : elles sont l'une & l'autre également gluantes au toucher , à peu près comme la *grasse* , avec laquelle elles ont un certain rapport pour les propriétés : on doit les cueillir dans leur plus grande vigueur & par un tems serain. Si l'on touche du bout

du doigt les gouttes de liqueur qui en transsudent, cette espèce de glu forme de petits filamens soyeux & blanchâtres, qui se coagulent aussi-tôt. Toute la plante est pectorale : on s'en sert dans la toux, l'asthme, & l'ulcère du poulmon : elle s'ordonne en infusion jusqu'à deux gros, & à un gros en poudre : dans les bougies on en fait un syrop béchique.

De Ros-folis est un poison pour les moutons ; il leur gâte le foie, le poulmon, & leur excite une toux qui les fait périr insensiblement.

HERBE DE LA HOUETTE *Voyez APOCIN.*

HERBE JAUNE. *Voyez GAUDE.*

HERBE DE LA LACQUE. *Voyez MORELLE A GRAPPES.*

HERBE AU LAIT, *Glaux*. Plante qui croît au bord de la mer, principalement en Zélande & en Angleterre : ses racines sont fibrées : ses tiges, grêles, basses & rampantes, portent des feuilles opposées & semblables à celles de l'Herniole. Sa fleur est un godet blanchâtre ou purpurin, sans calice, découpé en rosette à cinq quartiers : il lui succède une capsule membraneuse qui renferme des semences rougeâtres & menues. En plusieurs pays, on est dans l'habitude d'en faire usage aux nourrices, soit dans le pbrage, ou en décoction, pour leur augmenter le lait.

HERBE AUX MAMMELLES. *Voyez LAMPSANE.*

HERBE MAURE ou D'AMOUR : *voyez RESEDA.*

HERBE MIMÉUSE : *voyez SENSITIVE.*

HERBE AUX MITES, *Blattaria*. Plante qui croît en terre grasse au bord de l'eau, & qui tient son nom de la propriété qu'elle a de tuer l'espèce de vermine appelée mite, laquelle ronge les habits. La racine de cette plante a la figure d'un navet, elle est fibreuse : ses tiges sont hautes comme celles de la molcine, droites, divisées en aîles ; ses feuilles sont longues, pointues, crénelées, glâbres, d'un verd noirâtre, d'une odeur désagréable & d'un goût amer ; ses fleurs sont des rosettes, comme celles du bouillon blanc, d'un jaune foncé, odorantes : il leur succède un fruit rond qui renferme de petites semences noires : cette plante est apéritive & antivermineuse.

HERBE MOLUCANE, *Herba Moluccana*. Est une plante rampante de la Nouvelle Espagne, qui tire son nom d'un lieu nommé *Moluco*, où elle croît abondamment; elle demeure verte toute l'année: on en vante la seconde écorce & les feuilles, comme de puissans vénéraux, propres à guérir les ulcères invétérés; lorsqu'on applique les feuilles en substance, il faut auparavant les ramollir au feu, ou les piler. Les Indiens appellent cette plante *Brungara aradna*, c'est-à-dire, *plante à fleur jaune*. Les François qui sont établis dans le lieu où elle croît, l'appellent le remède des pauvres & la ruine des Chirurgiens, à cause de ses grandes vertus pour les plaies.

L'herbe Molucane étant transplantée, s'étend & occupe en très peu de tems beaucoup de terrain.

HERBE AUX MOUCHERONS: voyez CONISE.

HERBE MUSQUÉE: voyez MOSCATELLINE.

HERBE AUX NOMBRILS, *Omphalodes*. Nom que donnent les Herboristes à une petite espèce de consoude, qui ressemble à la petite bourrache. Cette plante est basse & rampante, les feuilles sont un peu semblables à celles de la pulmonaire; ses tiges sont hautes d'un demi pied; ses fleurs sont en rosette, il leur succède des fruits dans des capsules faites en corbeilles, lesquelles contiennent des semences semblables à celles du lin, la racine est fibreuse. Cette plante croît au printemps dans les jardins: elle est astringente & agglutinante.

HERBE A PAUVRE HOMME: voyez GRATIOLE.

HERBE AUX PERLES: voyez GREMIL.

HERBE AUX POUMONS: voyez PULMONAIRE DE CHÊNE.

HERBE AUX POUX: voyez STAPHIS-AIGRE.

HERBE AUX PUCES, *Psyllium*. Plante dont il y a plusieurs espèces: nous ne parlerons que des deux les plus en usage, les autres en diffèrent peu par les propriétés.

L'herbe aux puces vivace, *Psyllium perenne*, a une racine longue, ligneuse, dure & fibrée; elle pousse des tiges sarmenteuses, ligneuses, rameuses & rampantes; très chargées de feuilles, velues & d'un verd blanchâtre; formant une touffe d'un aspect agréable sur le gazon.

ses sommités portent de petits épis courts ; auxquels sont attachées de petites fleurs lanugineuses , d'un jaune pâle ; chacune de ces fleurs est un tuyau évasé par le haut & disposé en croix. Il succede à cette fleur une capsule membraneuse à deux loges qui renferment des semences menues , oblongues , noirâtres , lisses , luisantes & semblables à des puces : cette espece de *Psyllium* se rencontre fréquemment aux environs de Montpellier , & dans les lieux incultes & sablonneux de la mer ; on la cultive aussi dans les jardins : elle fleurit en Juillet , & l'on récolte la semence en automne.

L'herbe aux puces annuelle , *Psyllium annuum* , est l'espece la plus commune ; sa racine est annuelle , simple , blanche & fibrée ; ses tiges sont hautes d'un pied , rondes , velues , rameuses , garnies de feuilles opposées & semblables à celles de l'hyssope ou de l'estragon , nerveuses comme celles du plantain : il sort des aisselles des feuilles , des pédicules longs , garnis en leurs sommets d'épis courts qui sont composés de petites fleurs pâles , semblables , ainsi que les graines qui leur succèdent , à celles de l'espece précédente.

Cette espece de *Psyllium* croît abondamment dans les champs , aux bords des vignobles.

L'herbe aux puces contient beaucoup de parties mucilagineuses ; sa semence est rafraichissante & adoucissante , elle convient dans les inflammations des reins. Les Egyptiens s'en servent contre les sievres ardentes ; dans notre pays on en emploie tous les jours & avec succès dans l'ardeur d'urine , & pour adoucir l'âcreté de certains purgatifs ; enfin c'est un assez bon spécifique pour arrêter le crachement de sang , la dysenterie & les gonorrhées.

HERBE AUX RHAGADES, *Rhagadiolus*. Plante qui croît dans les lieux incultes aux pays chauds ; ses tiges sont hautes d'un pied & demi , lanugineuses & rameuses : les feuilles sont longues , sinueuses & velues ; la fleur est un bouquet à demi fleurons jaunes , dont les feuilles sont pliées en gouttiere ; à la fleur succèdent des graines membraneuses , disposées en étoile & velues : les semences sont longues & pointues : cette plante prise en decoction , est apéritive , détensive & diurétique.

HERBE A ROBERT Voyez à l'art. **BEC DE GRUE.**

HERBE AUX VERRUES ou **HÉLIOTROPE**, *Heliotropium*, aut *Verrucaria*. Cette plante qui vient abondamment dans les champs, le long des chemins, aux lieux sablonneux & auprès des édifices, a une racine simple, dure, menue & ligneuse; sa tige est haute d'environ un pied, cotoneuse, d'un verd blanchâtre, remplie de moëlle & rameuse: ses feuilles sont semblables à celles du Basilic, ovalaires, nerveuses & velues: ses fleurs naissent aux extrémités des rameaux, en maniere d'épis blancs, longs, lanugineux, & contournés comme la queue d'un scorpion: chacune de ces fleurs est un petit bassin plissé: il leur succede quatre semences jointes ensemble, oblongues, cendrées, convexes d'un côté & applaties du côté par où elles se touchent.

Les feuilles de cette plante sont ameres: si on frotte avec cette herbe les verrues, les porreaux & les cors du gland ou de la verge & de l'anus, elle les guérit: elle passe pour efficace contre les ulcères gangréneux & les tumeurs écrouelleuses.

HERBE AUX VIPERES, *Echium vulgare*. Plante qui croît dans les champs, contre les murailles; sa racine est longue, grosse comme le pouce, & ligneuse; ses tiges sont hautes de deux pieds, velues & piquetées de taches rouges & rudes; ses feuilles sont étroites, velues, rudes au toucher & d'un goût fade. Ses fleurs qui environnent toute la longueur de la tige, sont en entonnoir, de couleur bleue purpurine: il leur succede quatre semences jointes ensemble, ridées & ayant séparément la figure de la tête d'une vipere, d'où vient qu'on l'appelle *Herbe aux Viperes*.

On prétend aussi que cette plante est bonne contre la morsure de la Vipere: on est plus sûr de sa qualité humectante & pectorale: elle adoucit les âcretés du sang, & elle le purifie.

HERBE AUX VOITURIERS: voy. **MILLE FEUILLE.**

HERBES VULNÉRAIRES: voyez **FALTRANCKS.**

HERBE AUX SORCIERS: voyez **POMME ÉPINEUSE.**

HERBE DE LA SQUINANCIE: voyez **BEC DE GRUE.**

HERBE AUX TEIGNEUX : voyez **BARDANE** & **PÉTASITE**.

HERBE DE LA TRINITÉ : voyez **PENSÉE**.

HERBE TURQUE : voyez **TURQUETTE**.

HERBE DU VENT : voyez **COQUELOURDE**.

HERBE AU SOLEIL ou **FLEUR AU SOLEIL** ou **CORONNE DU SOLEIL** ou **SOLEIL** ; *Corona Solis*. Plante dont il y a beaucoup d'espèces : la première monte fort haut : en peu de tems, & principalement en Espagne, où l'on en voit croître à la hauteur de vingt-quatre pieds : celle qu'on cultive en France, est de la hauteur de six pieds environ. Sa tige est grosse, droite, sans rameaux ; les feuilles sont grandes & larges comme celles de la Bardane, & crénelées en leurs bords : elle porte en son sommet une grande fleur large, ample, radiale, jaune, arrondie, représentant une couronne formée par des demi-fleurs, qui entourent un grand amas de fleurons : cette fleur est toujours penchée du côté du soleil, parce qu'étant pesante, & la tige étant échauffée & amoindrie de ce côté là, elle y doit naturellement incliner. A la fleur succède un grand nombre de semences oblongues, plus grosses que celles du melon, garnies chacune dans le haut de deux feuilles, & enchaînées dans une feuille en gouliere.

La seconde espèce ou variété est plus petite que la précédente, elle se divise en rameaux.

Il y a plusieurs autres espèces de soleils, que l'on cultive dans les jardins. Ces plantes viennent du Pérou : on les cultive présentement dans tous les jardins en Europe, à cause de la beauté de leurs fleurs ; les semences de la grande espèce servent dans la Virginie à faire du pain & de la bouillie pour les enfans. Les Sauvages du Continent de l'Amérique, mangent ces graines, & en tirent une huile propre pour différens usages ; on mange aussi les sommités de cette plante encore jeune, après les avoir fait cuire & les avoir trempées dans de l'huile & du sel : on dit que toute la plante est nourrissante, restaurante, propre pour exciter la semence.

HERBE SANS COUTURE. Voyez **OPHIOGLOSSE**.

HERBE DE S. ÉTIENNE. Voyez **CIRCÉE**.

HERBE DU SIEGE. Voyez au mot **SCROPHULARIÉE**.

HERÉCHERCHE, espece singuliere de mouche luisante, qui, selon Dapper, se trouve dans l'Isle de Madagascar, & dont les Bois sont remplis, comme d'autant de bluettes de feu, qui forment un spectacle singulier pendant la nuit. Quelquefois ces mouches s'attachent en nombre aux maisons Flacourt crut un jour la sienne en feu; mais en examinant de près, il ne trouva qu'un sujet d'amusement & d'admiration dans ce qui avoit causé la frayeur. Dapper dit que c'est un escarbot lumineux, qui éclaire & étincelle dans les Bois & sur les maisons pendant toute la nuit, comme s'il étoit enflammé.

HERMAPHRODITE ou **ANDROGYNE**. Le vulgaire s' imagine que ceux qu'on appelle de ce nom, ont à la fois toutes les parties naturelles des deux sexes: mais c'est un erreur.

Les Hermaphrodites sont des monstres, n'y en ayant jamais eu d'assez parfaits pour servir en même tems de mâle à une femelle, & de femelle à un mâle, & pour devenir propres à produire & à concevoir avec l'un & avec l'autre des deux sexes, à moins qu'on ne veuille excepter quelques brutes, tels que les *Limaçons*. Voyez ce mot & l'article **COQUILLAGE**.

Les sujets humains, que l'on qualifie de ce nom, loin d'être tout à la fois hommes & femmes, ne sont ordinairement ni l'un ni l'autre: ils ne doivent leur conformation singuliere qu'à un jeu de la Nature dont l'opération ordinaire a été interrompue.

Il n'est pas absolument rare de voir des sujets hermaphrodites, ou du moins qui se font passer pour tels, depuis qu'ils n'ont rien à appréhender des préjugés & des loix. Bien loin d'être jettes à la mer ou dans la riviere, comme on dit qu'on le faisoit à Athenes & à Rome; au lieu d'être relégués dans quelque Isle déserte, & regardés comme des êtres de mauvais présage, on les cherche avec soin, on désire de les voir comme un des objets les plus curieux que la Nature puisse offrir.

On a vu à Paris en l'année 1711, un hermaphrodite âgé de seize ans, qui avoit été baptisé comme fille & nommé *Michel-Anne Drouart*. Ce sujet étoit maigre mince, sec, sa poitrine étoit plate, & ne montrait

rien qui annonçât une gorge naissante ; il ne sentoit aucune des incommodités propres au sexe ; il avoit beaucoup de poil sur tout le corps , principalement au menton & aux parties naturelles ; sa marche , son port , ses gestes , le ton de sa voix étoient d'un garçon , mais l'examen qu'on en fit donna lieu de penser que ce prétendu hermaphrodite n'étoit qu'une fille pourvue d'un grand clitoris.

On est porté à croire que tous les hermaphrodites sont des filles mal configurées. Leurs inclinations dominantes sont plus propres que tout autre examen à décider le sexe qui les constitue ; celle de Paris dont on vient de parler , n'a pas choisi une fille pour voyager , mais un garçon d'assez bonne mine. Quoique cet hermaphrodite parût pourvu des parties viriles , il ne pouvoit en faire usage ; car , quoique susceptibles d'érection , elles ne pouvoient se relever à cause d'un double frein qui les arrêtoit. Les autres hermaphrodites que l'on a vus , avoient des différences dans la conformation. Au reste , quoique les hermaphrodites passent pour des femmes , il ne paroît pas qu'il soit bien démontré qu'aucune de ces prétendues femmes ait conçu. Il y a eu des gens qu'on a regardés quelquefois , mais fort mal à propos , comme des hermaphrodites ; c'étoient des jeunes gens , qui , à l'âge de puberté , devenoient garçons , de filles qu'on les avoit crus ; les parties de l'homme qui étoient demeurées cachées , sortoient tout d'un coup , ou par la force du tempérament à l'âge de 15 ou 20 ans , ou à l'occasion d'une chute ou de quelqu'effort violent.

On dit qu'à Surate au Mogol , il y a beaucoup d'hermaphrodites , qui , avec des habits de femme , portent le turban pour se distinguer , & afin d'apprendre à tout le monde qu'ils ont deux sexes.

HÉRMINE, *Mustella Armellina* , est un animal du genre de la *Belette* , dont le caractère est d'avoir six dents incisives à chaque mâchoire ; à chaque pied cinq doigts onguiculés , tous séparés les uns des autres , & dont le pouce est éloigné des autres doigts , & articulé plus haut. Tous les quadrupèdes de ce genre ont le corps allongé , & les jambes courtes ; aussi l'Hermine semble-t-elle n'être qu'une espèce de *Belette*. L'Hermine

est un peu plus grande : elle a les ongles blancs , & le bout de la queue noir. Tout le reste de son corps est blanc en hyver ; mais en été , la partie supérieure du corps est rouge , & la partie inférieure est blanche ; le tour de ses yeux est rouge & gris ; elle fait la nourriture de Rats & de Taupes. On trouve cet animal en Russie , en Scandinavie , & dans tous les Pays du Nord , rarement en France : mais on le rencontre communément au Cap de Bonne Espérance , & sur-tout en Arménie ; c'est d'où lui est venu le nom d'*Hermine*. Il gîte dans les cavernes : sa peau est très estimée des Fourreurs ; c'est avec le bout noir de la queue , que les Pelletiers font ces agrémens qui pendent à la base de l'aumusse des Chânoines : ces bouts de queue sont très chers.

HERMODACTE, *Hermodactylus offic.* Est une racine qui passe pour être celle d'une espece de *Colchique*. Voyez ce mot. On trouve cependant quelque différence entre le Colchique commun ou Mortel & l'Hermodacte des boutiques ; mais M. de Tournefort , assure qu'il a trouvé très souvent l'Hermodacte , dans l'Asie Mineure , avec des feuilles & des fruits semblables à ceux du Colchique : il n'est donc plus douloureux que l'Hermodacte ne soit une racine bulbeuse d'un Colchique oriental.

On ne nous apporte d'Orient , d'Egypte & de Syrie , que la partie interieure dépouillée de ses tuniques ou enveloppes ; c'est-à-dire , une racine dure , tubéreuse , triangulaire , ou représentant la figure d'un cœur coupé par le milieu , aplatie d'un côté , relevée en bosse de l'autre , & se terminant comme par une pointe , avec un sillon creusé de la base à la pointe sur le dos , d'un peu plus d'un pouce de longueur , jaunâtre en dehors , blanche en dedans : si on la pile , elle se réduit facilement en poudre , d'un goût visqueux , douceâtre & un peu âcre comme l'est la racine d'*Arum*. Ces racines sont sujettes à être vermoulues.

Les Arabes sont les premiers qui ont enrichi la Pharmacie de ce remède qui étoit inconnu aux anciens Grecs : ces racines étant recentes , purgent la pituite par le vomissement & par les selles. Lorsqu'elles sont desséchées les Egyptiennes s'en servent , dit-on , pour se nourrir &

s'engraïsser. Les *Hermodactes* conviennent aux gouteux.

HERNIAIRE ou **HERNIOLE**. Voyez **TURQUETTE**.

HERON, *Ardea*. Oiseau aquatique, scolopace & imantopède, qui vit de poissons, & dont il y a plusieurs espèces. Nous en citerons les plus connues, ensuite nous donnerons l'Histoire du *Butor*, autrement dit le *Héron étoilé*.

Quant au *Flamant*, au *Pelican*, à la *Grue*, & à la *Cigogne* que bien des Auteurs rangent avec le *Héron*, nous en parlons à chacun de ces mots.

Le *Héron gris* ou *cendré* ordinaire, *Ardea*, est un oiseau qui est plus petit que la *Grue* & la *Cigogne*. Il a depuis le bout du bec jusqu'au bout des ongles quatre pieds de longueur, & trois pieds jusqu'au bout de la queue ou environ; le bec long d'un demi pied, fort, droit, pyramidal, & d'un verd jaunâtre ou brunâtre; ayant une fossette gravée depuis les narines jusqu'à sa pointe, les côtés un peu après & dentelés en arrière vers l'extrémité, afin de pouvoir mieux retenir les poissons glissants dont il se nourrit; les plumes antérieures du sommet de la tête sont blanches; il a une crête noire haute de quatre pouces & demi. Le mâle a communément une crête bleuâtre, composée de trois plumes, longues de huit pouces, pendantes & couchées en arrière: ces plumes sont d'un grand prix: l'oiseau s'en défait dans le tems de la mue. Le *Héron* a le menton blanc, le col cendré, roussâtre; la gorge blanche, tachetée de noir; le dos lanugineux, couvert de longues plumes cendrées & bigarrées de blanc; le milieu de la poitrine & le dessous du croupion un peu jaunâtre; une grande tache noire au dessous des épaules, d'où part une raie noire qui va jusqu'à l'anus; le plumage des ailes est extrêmement long, gris & noir, la queue cendrée & courte; les jambes très longues, dégarnies de plumes ainsi que les cuisses, & verdâtres comme les pieds; les doigts sont fort longs, celui du milieu est dentelé; l'estomac est lâche & membraneux, plutôt que musculueux, comme dans les animaux carnaciers: il a dix-huit vertèbres au col, une seule appendice caecale comme dans

Les quadrupèdes : la trachée artère passe deux fois en droite ligne par les vertèbres du col avant que d'entrer dans la poitrine.

Le Héron se nourrit de poissons, de grenouilles; souvent il blesse d'assez grands poissons sans pouvoir les tirer de l'eau ou les emporter. Ses petits s'engraissent d'intestins de poissons, de chair, &c. Son attitude naturelle est d'avoir la tête ramenée entre les deux épaules, & le col couronné. Ces oiseaux sont fort communs en basse Bretagne, ils font leurs nids au sommet des arbres de haute futaie, & leurs nids sont assez souvent plusieurs ensemble, peu éloignés l'un de l'autre: mais c'est une question de savoir s'ils nichent dans les nids des corbeilles comme Aldrovande le rapporte d'après Polydore. Les œufs du Héron sont d'un verd pâle tirant sur le bleuâtre. Le mâle s'accouple en tenant ses jambes fléchies sur le dos de la femelle, de façon que les pieds sont à la tête, & les genoux vers l'anus de la femelle. Il se trouve aussi en Angleterre & en quelques contrées de l'Allemagne des Héronnières, comme en France. Selon dit, que de son tems on avoit coutume de faire un commerce considérable des petits du Héron. Les Modernes ont inventé une manière de construire certaines loges élevées en l'air le long de quelques ruisseaux, seulement couvertes à claire voie, & les ont nommées *Héronnières*, parceque les Hérons s'accoutument à dresser leur aile sur ces loges; les petits qui y sont dénichés sont très estimés, & donnent effectivement un assez bon profit. Les Héronneaux sont plus délicats que les Grues, & passent pour être une viande royale, aussi la Noblesse Française fait-elle grand cas de ce mets: dans certaines Provinces on en fait d'excellens pâtés qui se servent sur les meilleures tables. Les Etrangers n'en font pas tant de cas. Aristote n'a pas eu tort de dire que l'Aigle attaque le Héron, & que celui-ci meurt en se défendant. Le Héron, dont le vol fait le plaisir des Rois & des Seigneurs, se sentant assailli par le Sacre ou par le Gersaut, tâche de gagner le dessus en volant en haut, & non en fuyant au loin, & il met son bec par dessous son aile: par cette ruse il se défend assez

bien contre les oiseaux de proie , qui se fient ce bec dans la poitrine en voulant attaquer le Héron.

Les Hérons sont solitaires. Comme ils ont les jambes fort longues, leur habitude pendant le jour est de se tenir dans l'eau , où ils font une grande destruction de menus poissons : leur longueur & leur bec leur sont très utiles pour poursuivre & atteindre leur proie bien avant. Cette position leur est aussi avantageuse pour éviter les insultes des oiseaux de proie & des bêtes à quatre pieds. On voit aussi quelquefois le Héron dormir sur les arbres. Ses grandes ailes , qui paroîtroient devoir incommoder un animal dont le corps est si petit, lui sont d'un secours infini pour faire de grands mouvemens dans l'air , & pour pouvoir emporter de lourds fardeaux dans son nid, qui est quelquefois à une & deux lieues de l'endroit où il pêche.

La graisse du Héron est émolliente & résolutive; elle apaise les douleurs de la goutte, si on l'applique en liniment : on l'estime aussi propre pour éclaircir la vue & ôter la surdité. Quelques pêcheurs en amorcent leurs filets pour attirer le poisson.

Le *Petit Héron cendré* a la plupart du plumage semblable à celui du Vanneau, le reste du dos est cendré; le menton, le gosier, la poitrine, le ventre & le dedans des cuisses est blanchâtre, les ongles sont noirs, & ceux du milieu dentelés en dehors. Ray dit que ce Héron de la seconde espèce est le *Nycticorax* des Allemands, & qu'il est ainsi nommé, parcequ'il crie la nuit d'un ton discordant, & comme s'il vouloit vomir. Voyez CORBEAU DE NUIT.

On voit une troisième espèce de *Héron cendré*, dont le doigt de derrière est plus grand que les autres : dans les plumes de derrière la tête, il y a un toupet qui est composé de plumes faites comme des poils, tant elles sont menues & délicates : le bas du bec est rougeâtre, le plumage cendré, brunâtre; les grandes penes des ailes sont diversifiées de blanc; celles de la queue sont fort longues; les plumes scapulaires sont semées de taches longues, noires, rousses & blanches, & les cuisses roussâtres.

'Hérons étrangers.'

Le Héron blanc est de la grande espèce ; son plumage est entièrement blanc ; sa queue est longue , mais il n'a point de crête, ou au moins elle n'est pas apparente ; ses pieds sont noirâtres , bleus par le milieu ; le petit doigt a deux articles , le second en a trois , celui du milieu quatre & le dernier cinq. Cette espèce de Héron , qui se trouve en Bretagne & en Angleterre , fréquente les marais voisins de la mer : on trouve aussi des *Hérons blancs* beaucoup plus petits & crétés ; il ont le bec noir , bleuâtre , & les pieds verdâtres : on en trouve même dont la tête est couleur de safran.

Le Héron bleu est de la grandeur du Héron ordinaire ; son bec est d'un beau jaune & un peu crochu à sa pointe : sa huppe est de couleur plombée.

Le Héron brun est une espèce de *Butor brun*.

Le Héron châtain est le plus petit de tous les Hérons ; presque tout son plumage est châtain safrané ; sa queue est très petite ; ses pieds & ses jambes sont d'un rouge foncé : la tête & le col sont couverts , en partie , de plumes jaunes.

Le Héron crété est l'oiseau connu des Naturalistes sous le nom d'*Aigrette*. Voyez ce mot.

Celui d'Amboine est une espèce d'*Ibis*. Voyez ce mot.

Le Héron étoilé est le *Butor* , dont nous donnerons ci-après l'histoire. Albin cite un Héron blanc , qu'on trouve dans les marécages de Lincoln en Angleterre.

Le Héron huppé de l'Amérique a quatre pieds & demi de haut : il est de couleur jaunâtre , brune ; ses grandes plumes sont noires.

Le Héron à bec recourbé a des couleurs fort agréables : ses cuisses sont revêtues de plumes , ce qui est particulier à cette espèce de Héron ; au reste , ce Héron est , peut être , une espèce de Courlis. Quant au petit Héron à cuillier , autrement nommé *Poche* ou *Pale*. Voyez PALETTE

Il y a plusieurs sortes de Hérons , remarquables par leur couleur jaune-cendrée ou jaune-verdâtre , dont parle le Comte de Marilly , pag. 29. Les Italiens don-

nent aussi le nom de *Squacio*, & celui de *Squajotta*, à une espèce de Héron de couleurs diversifiées : il a le bec court & robuste, d'un jaune rouillé. Dans les Îles Antilles, il y a deux sortes de Hérons, qui diffèrent fort peu du Héron commun, si ce n'est en une chose très particulière, qu'on a remarquée dans ces oiseaux : ils ont rous, dans la substance de la peau du ventre, quatre taches jaunes, larges d'un pouce & longues de deux, & deux autres semblables aux deux cuisses, mais plus épaisses, & amères comme le sel. Il faut avoir soin de les couper ; cette amertume étant d'une telle force, que si on faisoit bouillir un de ces oiseaux avec d'autre viande, il seroit impossible d'en manger. Les Habitans nomment ces Hérons *Crabiers*, parcequ'ils se nourrissent de Crabs.

Les Hérons du Brésil sont le *Soco*, le *Cocoi*, le *Guiratinga* ou le *Garza* des Portugais. On trouve aussi des Hérons au Brésil & à la Louisiane, dont la chair est bonne à manger.

Description du Butor.

Cet oiseau, que l'on regarde comme une espèce de Héron paresseux ou fainéant & poltron, est marqué de taches rouges en forme d'étoiles ; d'où on lui a donné le nom de *Héron étoilé* ; on l'appelle aussi BUTOR, *Butorius* ; parcequ'il crie le bec plongé dans la boue, & qu'il imite le mugissement du taureau, se faisant entendre d'une demi-lieue. On distingue deux espèces de Butors, l'une est rougeâtre, & l'autre est huppée.

La chair du premier sent extrêmement le sauvagin. Dans les endroits où il y a beaucoup de poisson, il reste comme immobile en attendant sa proie : il contracte son col ; & s'il est surpris par quelque chasseur qui ne fait pas l'usage qu'il sait faire de son bec pointu, il ne manque pas de le blesser. Le Butor huppé est le plus petit de tous les oiseaux ardées, c'est-à-dire du genre des Hérons. Voici la description du Butor ordinaire.

Le Butor est un oiseau aquatique, de la grosseur du Héron gris : il a environ trois pieds de longueur, depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des ongles. Sa tête est

petite & étroite : le sommet est noir ; la gorge & les côtés du col sont roussâtres , avec des taches noires & régulières ; le col est couvert de grandes plumes ; de sorte que l'oiseau paroît plus court & plus gros qu'il ne l'est en effet. Tout le plumage de cet oiseau est fauve , ou d'un roux tacheté de noir : la queue est très courte & petite ; le bec est droit & fort , pyramidal , très pointu , tranchant des deux côtés , & de couleur verdâtre ; la mâchoire inférieure entre dans la supérieure ; l'iris des yeux est jaunâtre ; l'ouverture de la bouche fort ample : elle s'étend jusqu'au de-là des yeux , de sorte qu'ils paroissent être dans le bec. Les oreilles sont grandes ; les jambes non emplumées au-dessus de l'articulation ; les pieds verts , les doigts allongés , les ongles longs & forts ; le doigt extérieur , qui tient au doigt du milieu , a le côté intérieur dentelé , comme dans tous les autres oiseaux de ce genre. Ils se servent de ces pointes pour retenir les anguilles & les autres poissons glissans.

Le Butor fait trois ou cinq ou sept œufs , arrondis , blanchâtres , tiquetés de verd : son nid est fait en terre sur une touffe de jonc. Cet oiseau se cache dans les joncs des marais ; souvent il se tient dans des buissons la tête levée. Il commence à chanter ou meugler en Février , & finit dès que le tems de ses amours est passé. Dans l'automne , après le coucher du soleil , les Butors ont coutume de prendre l'essor à une grande distance , & s'élèvent en ligne spirale , jusqu'à ce qu'on les perde de vue. Dans le Royaume de Congo , les Butors & les Hérons sont gris : on les y appelle *Oiseau Royal*.

HÉRON DE MER, nom que l'on donne à l'*Espar-don*. Voyez ce mot à l'article **BALEINE**.

HÉRISSÉE, nom qu'on donne à la Chenille velue de l'artichaud , & qui dès qu'elle est rassasiée de ses feuilles , se retire en terre : son papillon est blanc.

HÉRISSON BLANC ou **BARBET BLANC**. M. de Réaumur donne ce nom au plus singulier des vers mangeurs de pucerons , à cause de sa figure. Tout son corps est couvert & hérissé de certaines touffes blanches , oblongues , & arrangées comme les piquans d'un porc-épic : ce sont des filets ou pinceaux , rangés avec symétrie sur six lignes. Il y a de ces insectes , dont les touffes sont

beaucoup plus longues que celles des autres : elles ne s'élevent pas en lignes droites , mais se recourbent un peu en crochets , & en partie vers la queue ; les crochets du bord du ventre , sont tournés en-dehors : ceux de la tête tombent sur les yeux ; ce qui donne à cet insecte l'air de ces barbets , à qui des touffes de poils tombent sur les yeux. M. de Réaumur explique l'origine de ces touffes cotonneuses , *Mém. 11 , Tom. III.*

Ce Naturaliste dit avoir trouvé cet insecte dans les mois de Juin & de Juillet , sur des feuilles de prunier , peuplées de pucerons ; il ajoute que ces Pucerons de prunier semblent être plus de son goût que tous les autres. Pendant toute sa vie , il est entouré d'une abondante provision de gibier. Quand ces *Barbets blancs* en ont dépeuplé une feuille , ils passent sur la feuille voisine. Ces petits insectes barbets , en moins de quinze jours , parviennent à la grandeur qu'ils doivent avoir : ils se transforment en une nymphe peu différente des Scarabées hémisphériques. Après que l'insecte est resté environ trois semaines sous cette forme , il la quitte pour prendre celle d'un très petit scarabée.

HÉRISSON FRUIT. On donne ce nom à un fruit des Indes Orientales , de la figure & de la grosseur d'une poire , mais couvert d'une écorce hérissée d'épines. Il croît par grappes à de grands arbres ; & sa pulpe , qui est de fort bon goût , se conserve si bien , qu'on en fait provision dans le pays pour les voyages de mer.

HÉRISSON DE MER. Voyez l'article OURSIN.

HÉRISSON TERRESTRE , *Echinus terrestris* : est un petit animal terrestre , gros comme un lapin moyen , & qui fréquente ordinairement les Bois ; il est long de huit à neuf pouces : ses yeux sont petits & à fleur de tête : ses oreilles sont larges , longues & élevées , ses narines dentelées ; il a à chaque pied cinq doigts armés d'ongles , le pouce est plus court que les autres. Tout le dessus du corps , savoir , le dos , les côtés & le sommet de la tête , sont couverts de piquans durs & pointus , comme le sont les coques de chataignes ; ces piquans sont variés de brun & de blanchâtre , les plus longs ont environ un pouce & demi. Le Hérisson lève & abbaisse à son gré ces épines qui sont ses armes naturelles.

relles. Sa tête, si on en excepte le sommet, sa gorge, son ventre, ses pieds & sa queue, sont couverts de poils bruns & blanchâtres : il a, à chaque mâchoire, deux longues dents incisives ; les supérieures sont éloignées l'une de l'autre, & les inférieures presque contiguës ; & en outre de chaque côté de la mâchoire supérieure sont quatre petites dents canines séparées par paires, & cinq molaires, dont la première & la dernière sont plus petites que les trois du milieu : de chaque côté de la mâchoire inférieure, il y a trois petites dents canines contiguës & couchées obliquement en avant, & quatre molaires, dont la dernière est plus petite que les trois autres : en tout trente-six dents. La femelle a huit mamelons.

Il ne faut pas confondre cette espèce de Hérisson avec le Porc-épic : ces animaux different l'un de l'autre, par la grandeur, par la forme de leurs aiguillons, par la figure du corps, & par les pays qu'ils habitent. Voyez PORC-ÉPIC.

On distingue plusieurs espèces de *Hérissons terrestres*, dont le caractère est d'avoir deux dents incisives à chaque mâchoire, des dents canines, les doigts onguiculés, & le corps couvert de piquans. Il y a des Hérissons qui ont le museau long, pointu, semblable au grouin d'un Pourceau ; dans les autres, il est plus court, plus applati, & semblable au museau d'un chien.

Quand le Hérisson a peur, il se met en rond ; & par ce moyen, il cache sa tête & ses pieds, & n'offre de toutes parts, qu'une boule épineuse. Dans cet état, il se défend très bien contre les chiens & les autres bêtes : si on l'arrose d'eau, ses pointes se rabaissent aussi-tôt. Cet animal ne sort que la nuit : il se nourrit de fruits ; il détache avec ses pattes les grappes de raisins : rien d'aussi singulier que de le voir se rouler sur ces grappes qui sont à fleur de terre, ou sur les fruits que le vent a abbatus. Dès qu'il sent que ses pointes sont entrées dans ces fruits, il s'enfuit avec sa charge dans lieux où il se retire, soit dans les creux des arbres, soit dans les cavernes, ou au pied des vieilles mazures. Cet animal passe le fort de l'hiver à dormir.

Entre les quadrupèdes, dit Mathiolo sur Dioscoride,
H. N. Tome II. T t

le seul Hérifson a les parties naturelles attachées au reins , comme les oiseaux. Le mâle & la femelle s'accouplent de bout , à cause de leurs piquans : on trouve , dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences* , & dans les *Ephémérides des Curieux de la nature* , la description anatomique du Hérifson.

Le Hérifson est d'un naturel froid , & il abonde en excréments : sa chair est astringente , difficile à digérer , & nourrit peu ; mais dans les Indes , où la chair du Hérifson est blanche , les Indiens s'en nourrissent. Comme ces animaux ne vivent que de fruits , d'œufs de fourmis , d'herbes & de racines , les Espagnols en mangent pendant le Carême.

On trouve dans les pays étrangers plusieurs sortes de Hérifsons terrestres ; savoir , le *Hérifson d'Afrique* , qui , selon Dapper , se trouve dans le pays des Negres : il y en a de la grosseur de nos pourceaux , que l'on appelle *Quenia* : ils ont des piquans forts longs , qu'ils hérissent quand ils sont en colère : ils tuent les léopards qui les veulent dévorer ; car les plaies qu'ils font sont incurables , à cause de la longueur & de l'épaisseur de leurs piquans. Les petits n'ont pas plus d'un pied de hauteur , & leurs pointes sont plus foibles.

Le *Hérifson d'Amérique* , qui est de la grosseur du nôtre : ses oreilles ne sont point saillantes ; elles sont comme des especes de trous. Ses piquans sont courts , gros & durs , d'un cendré jaunâtre ; le reste est comme dans les Hérifsons ordinaires.

Le *Hérifson de Malaca* , qui a les yeux grands & brillans : ses oreilles sont glabres ; ses piquans sont effilés , variés de blanc noirâtre , & de blanc roussâtre , longs depuis un jusqu'à six pouces. Les espaces qui sont entre ces piquans , sont remplis de poils déliés , longs & foyeux. On le trouve à Java , à Sumatra , & surtout à Malaca.

Le *Hérifson de Sibérie* , qui est fort petit ; il a les oreilles & le museau courts : ses piquans sont gros , pointus , mais courts , & d'un jaune doré. Son ventre est garni de poils fins , laineux , d'un cendré doré.

Les Chasseurs , dans l'Inde & dans l'Afrique , pour prendre les Hérifsons , se servent de ruses , & retiennent

leurs chiens ; car ces animaux blessent les hommes & les chiens avec leurs piquans , qui sont comme autant de poignards : il y en a de blancs , de noirs , & de différentes couleurs.

HÉRISSONE , chenille marte , ou espèce de chenille velue , dont le poil forme des houpes. *Voyez l'article CHENILLE.*

HÉRITINANDEL , couleuvre fort dangereuse , de l'Isle de Malabar. M. Linnæus dit que sa morsure corrompt toutes les chairs , qui pourrissent & tombent ensuite ; & qu'après mille tourmens , le malade meurt.

HÊTRE , FAU , FOUTEAU ou FOYARD , en latin *Fagus*. C'est un arbre de forêt , des plus grands & des plus beaux. Il paroît qu'il n'y en a qu'une seule espèce , quoique quelques-uns en distinguent deux espèces ; savoir , le Hêtre blanc ou de montagne , & le rouge ou le Hêtre de plaine. Ils se fondent sur la différence de la couleur des écorces ; différence sur laquelle on ne peut point s'appuyer , car les arbres varient souvent de couleur , suivant les positions , selon que l'air circule plus ou moins facilement autour de leurs tiges , ou suivant la nature du terrain qui les produit. L'influence de l'atmosphère est si considérable , que les Marchands d'arbres observent que la couleur des écorces des arbres qu'ils transportent de leurs pépinières de la campagne , dans les jardins de ville , change absolument.

Le Hêtre porte deux sortes de fleurs ; des mâles & des femelles : les fleurs mâles sont composées d'étamines , & forment , par leur assemblage , un chaton sphérique : les fleurs femelles qui se trouvent sur la même tige , sont composées d'un calice , dans l'intérieur duquel est un pistile. Ce calice ou embrion se change en un fruit épineux , dur comme du cuir , & relevé de quatre côtes , dans l'intérieur desquels sont contenues quatre semences triangulaires , appelées *Faines* ou *Fouesnes* ; dont la moëlle est blanche. Les feuilles de cet arbre sont plus petites que celles du Coignassier , d'un beau verd très luisant , minces , douces au toucher , & rangées alternativement sur les branches : elles ont de la fermeté , ce qui est cause qu'elles sont peu attaquées par les insectes. L'arbre en général a une très belle forme , ce qui le rend propre à

en faire des avenues ou des salles d'automne : comme il est susceptible de prendre diverses formes sous le croissant, il est aussi propre que les charmes à faire de belles palissades ; son écorce pour l'ordinaire est unie & blanchâtre. Cet arbre, d'une très grande utilité, croît assez volontiers dans toutes sortes de terrains, mais avec plus ou moins de promptitude, selon que le sol lui est plus approprié. En général le Hêtre croît plus vite, & devient plus beau dans une terre légère & humide ; il croît même dans le pur sable, pourvu qu'il soit humide. On le voit réussir, dit Ellis, même dans des terres crayeuses, pierreuses & glaiseuses, pourvu qu'on le plante en haie. Quoique le Hêtre fournisse un bois dur, il croît cependant fort vite, même du double plus promptement que le chêne : ce qui est digne de remarque, car on observe en général, qu'il y a un rapport entre la durée de l'accroissement, & la dureté des bois. Cet arbre croît lentement dans les 20 premières années ; il croît ensuite une fois plus vite, environ jusqu'à la soixantième année où il commence à dépérir : quoiqu'il grossisse encore alors à l'extérieur pendant quelques années, il commence à pourrir dans l'intérieur.

La nature & la qualité du Hêtre varient, ainsi que celles des autres arbres, suivant la nature des différents terrains.

C'est ainsi que, selon les observations insérées dans un Mémoire de la Société d'Agriculture de Berne, tous les arbres qui croissent dans des lieux rudes, secs, & dans un air libre & froid, ont un bois compact, sec, souple & dur ; mais ceux qui croissent dans une terre grasse, humide & basse, & dans un air épais & humide, ont un bois gras, épais & spongieux, qui n'est pas de durée, plus sujet à pourrir & moins estimé des ouvriers.

Lorsqu'on veut former un Bois de Hêtre, on le peut faire en semant la *Faine* ou *Fouesne*, qui est la semence du Hêtre, après avoir eu soin auparavant de la faire tremper dans des eaux de fumiers, qui lui communiquent un goût désagréable, & l'empêchent d'être mangée par les mulots. On prépare la terre par des labours ; & avec la faine on sème de l'avoine ou de l'orge, qui procure au jeune plant une ombre nécessaire, & récompense

Le Cultivateur de son travail & de ses peines. On peut établir aussi un bois de Hêtre par le moyen de jeunes plants que l'on trouve facilement dans les forêts ; plus le plant est jeune , plus il est facile à transplanter. Comme cet arbre est très beau , & fait un très bel effet dans les avenues , l'Auteur du Mémoire que nous venons de citer , a fait , d'après ses propres expériences , une observation très intéressante , qui est que , lorsqu'on veut les disposer dans des avenues , les pieux que l'on met aux pieds des jeunes arbres , pour les étayer contre la violence des vents , ou pour aider à leur alignement , doivent toujours être plantés du côté du Sud. En cet état , ils rendent , dit-il , aux arbres plus de service qu'on ne pense , attendu que les vents du Nord , même dans les climats froids , ne font point autant de tort aux arbres , nouvellement plantés , que le soleil du Midi en été.

Le bois de Hêtre , dont on fait usage pour un si grand nombre de choses utiles , comme nous aurons lieu de le voir , pourroit être même substitué au chêne , dans les pays où celui-ci manque , si on pouvoit trouver un moyen de le préserver des vers. La consommation & la disette du chêne , dit l'Auteur du Mémoire , a fourni aux Anglois la première idée d'y substituer un autre bois. Le Hêtre , qui est généralement un bel arbre , & dont le bois est dur , attira l'attention de quelques-uns de leurs Physiciens pratiques : ils tâcherent de découvrir l'origine du ver , auquel le bois de Hêtre est plus sujet qu'aucun autre , & un moyen pour l'en garantir. Leurs recherches ne furent point inutiles. Ellis , dans sa préparation des bois de charpente , indique les moyens propres à garantir ce bois des vers : il a observé que les bois étoient d'autant plutôt attaqués par les vers , qu'ils contenoient plus de seve : il a donc cherché les moyens de faire sortir la seve du bois ; & il y a réussi , en faisant tremper le bois de Hêtre dans l'eau. On garantit aussi ce bois des vers , en l'exposant à la fumée , & en le brûlant jusqu'à ce qu'il s'y forme une légère croûte noire. En réunissant ces méthodes , pour la préparation de ce bois , il peut devenir propre alors pour la charpente & dans l'air & dans l'eau ; honneur , comme le dit Ellis , qui lui a été en effet décerné juridiquement en Angleterre.

On fait usage en Angleterre de ce bois ainsi préparé ; dans la construction des vaisseaux pour les bordages & les ponts pour lesquels il faut un bois droit & uni. Lorsque le bois de Hêtre est bien privé de sa sève , il est tendant & cassant ; mais tant qu'il en conserve un peu , il est pliant & fait ressort ; aussi est-il d'un excellent usage pour les brancards des chaises de poste , & pour les rames des bâtimens de mer. Il y a peu de bois , d'un service aussi étendu dans l'économie : on en fait des jantes de roues & des affuts de canon. Comme il se travaille très bien , les Menuisiers en meubles en font beaucoup d'usage , ainsi que les Ebénistes. Il seroit sans doute très avantageux que nos ouvriers employassent la méthode angloise , pour garantir les meubles de la piquûre des vers. On observe tous les jours que les pelles , sabots , attelles de colier , & autres ouvrages qu'on en fait & que l'on a exposés à la fumée , qui donne à ce bois une couleur assez agréable , ne sont point si-tôt attaqués par les vers. Les Laietiers font une grande consommation de planches minces de Hêtre ; le Tourneur en fait beaucoup d'ouvrages : on fait avec ce bois des copeaux pour éclaircir le vin , & pour les ouvrages de gainerie.

M. Duhamel dit que c'est encore avec ce bois qu'on fait les manches de couteau , que l'on appelle *Jambette*. Quand le manche est dégrossi , on le met sous une presse dans un moule de fer poli , qu'on a fait chauffer , & que l'on a frotté d'huile. Ce bois entre dans une espèce de fusion ou d'amollissement. Une portion du bois s'étend entre les deux plaques de fer qui forment le moule , comme si c'étoit une espèce de métal ; & le manche sort du moule bien formé , très-poli , après y avoir acquis beaucoup de dureté , & y avoir pris une couleur assez agréable. En cet état , il n'est plus possible , dit-il , de reconnoître le grain du bois d'Hêtre.

La saveur des semences de Hêtre , est presque aussi agréable que celle des noisettes. Quoique très bonnes aux animaux , & particulièrement aux porceaux & aux pigeons , on dit , qu'étant mangées vertes , elles causent aux hommes une espèce d'ivresse. L'huile qu'on retire des semences du Hêtre , est très douce , & a beaucoup de rapport avec celle de noisette. M. Isnard , dans les

Mém. de l'Académie , prétend que l'huile de faine , nouvellement exprimée , cause des pesanteurs d'estomac ; mais qu'elle perd cette mauvaise qualité , en la conservant un an dans des cruches de grès , bien bouchées , que l'on enterre. Les Parfumeurs s'en servent quelquefois : on en fait aussi de l'huile à brûler.

HÉTICH , c'est une racine du Brésil , longue d'un pied & demi , & grosse comme les deux points : elle fait une des principales nourritures du pays ; car étant cuite , elle est de fort bon goût. Cette plante n'a pas de semence apparente : ses feuilles sont rampantes , & ressemblent à celles des épinars. On coupe des morceaux de la racine , qu'on plante en terre , & qui produisent autant d'autres *Hétichs*. C'est une espèce de *Batate*. Voyez *ce mot*.

Fin du second Volume.

